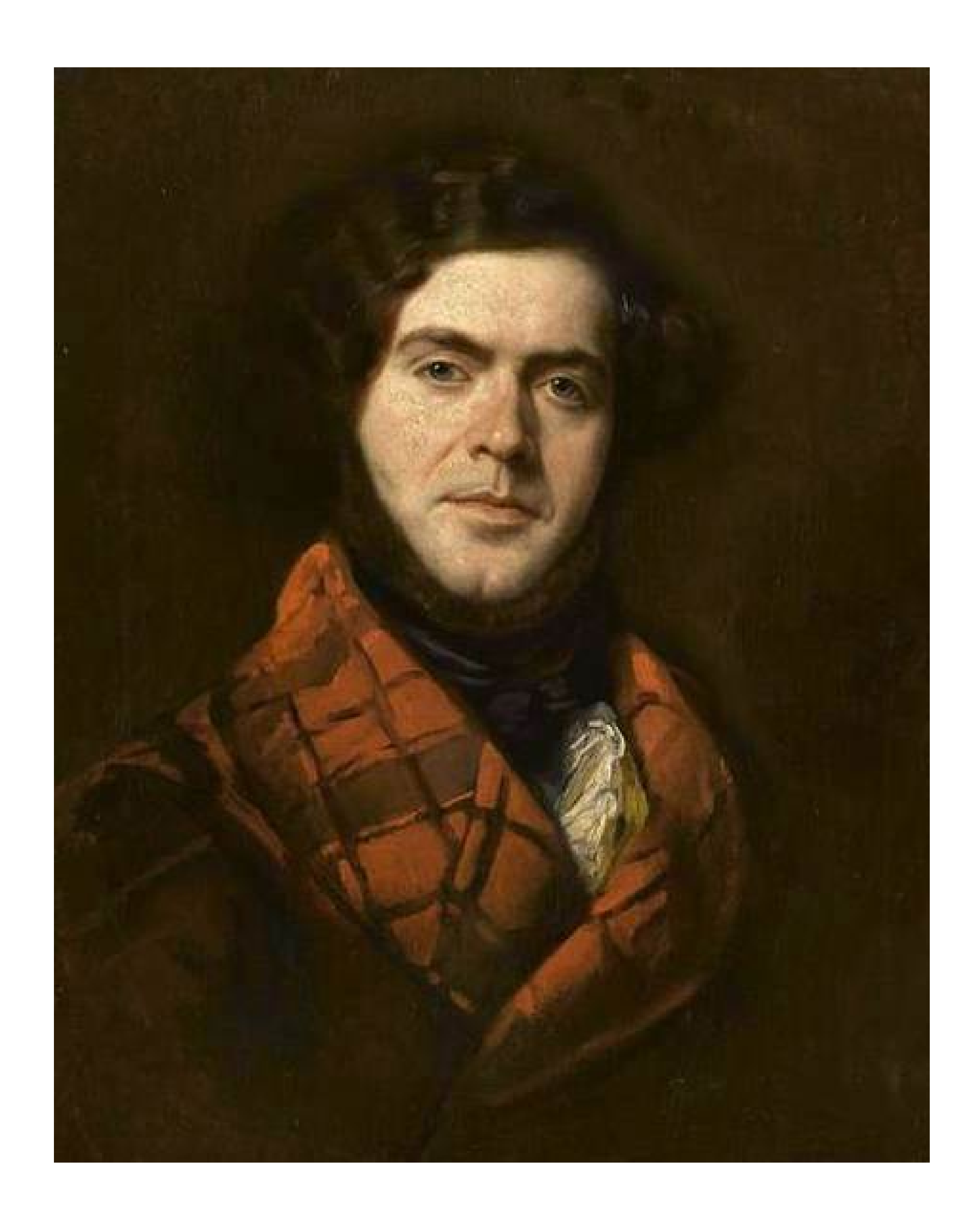


Eugène SUE

LES SECRETS DE L'OREILLER…

(1858)

À Anna-Maria

(1843-1847)

Aujourd'hui comme alors !

EUGÈNE SUE.

TOME PREMIER

PROLOGUE

— Partons, je t'en supplie, Wolfrang !… par pitié, partons pour ce beau voyage !… Que de choses nouvelles nous verrons ! que de choses !

— Quoi ! cette résolution à ton âge, ma Sylvia ? toi, dans la fleur des ans et de ta beauté !

— Je suis lasse, lasse de voir… le triomphe du mal et le malheur des justes sur cette terre.

— Toujours cette erreur funeste !

— Erreur ou vérité… Elle m'obsède, elle me désespère, elle me tue ; elle flétrit jusqu'au charme de notre amour, Wolfrang. Hélas ! cet amour céleste rend plus hideuse encore la réalité qui nous entoure ! Malheur à moi ! pourquoi faut-il que la vue de l'iniquité me blesse, m'endolorisse, me fasse souffrir aussi cruellement que d'autres souffrent des maux du corps ? Partons, Wolfrang ! Pourquoi rester ici plus longtemps ? Qu'as-tu de commun avec ce monde impur et maudit, toi dont le cœur est un trésor de délicatesse et de bonté, toi qui sembles un archange égaré au milieu des hommes ? Ah ! c'est ta faute ! c'est ta faute ! Lorsqu'après t'avoir contemplé dans l'adoration recueillie que tu m'inspires, j'abaisse les yeux et regarde autour de moi, alors je deviens triste jusqu'à la mort. Viens, partons, mon Wolfrang ; n'avons-nous pas joui de tout ce que peuvent donner l'amour, la jeunesse, la richesse, le génie ?… Plus tard, peut-être, arriveraient pour nous la satiété, l'ennui, et pis encore. Je deviendrais peut-être insensible à ces indignités dont je souffre tant à cette heure… Mais tu ne réponds rien. À quoi songes-tu ?

— À te guérir…

— Impossible…

— Je te guérirai, te dis-je… Car il n'est que trop vrai, Sylvia, la susceptibilité exquise, presque maladive de ta nature, te rend aussi impressionnable aux ressentiments du mal moral, que le vulgaire est impressionnable aux ressentiments du mal physique. Mais je l'ai dit, j'ai le secret de ta guérison.

— Ma souffrance est incurable.

— Elle ne résistera pas à un moyen étrange auquel j'ai déjà plusieurs fois vaguement songé.

— Ce moyen ?

— Tu le sauras. Mais promets-moi, Sylvia, de ne pas céder à ta désespérance avant l'épreuve que je médite.

— Wolfrang…

— Si cette épreuve est impuissante à te convaincre, je t'accompagnerai là où tu veux aller. Est-ce convenu, ma Sylvia ?

— Et… à quand cette épreuve ?

— Au plus tard dans un an.

— Un an, grand Dieu !

— Ce laps de temps est matériellement indispensable à mon projet.

— Un an, Wolfrang !… Et jusque-là ?…

— Jusque-là… nous irons nous réfugier dans notre solitude bénie, où, de nouveau, nous partagerons notre vie entre l'étude, les arts, les longues méditations ; nous attendrons ainsi le jour de l'épreuve, et tu seras à l'abri de tout nouveau sujet de douleur.

— Ah ! notre vie de délices, pourquoi l'avons-nous quittée, Wolfrang ?

— Parce qu'il est des devoirs à accomplir sur cette terre, Sylvia ; et à ces devoirs, combien de fois ne t'ai-je pas vue te dévouer vaillamment !

— Et l'ingratitude la plus noire a payé mon dévoûment.

— L'ingratitude est le creuset où s'épure le bienfait, ne le sais-tu pas ?

— Que trop !

— Sommes-nous donc de ceux-là qui placent à intérêt le bien qu'ils font, comptant sur la reconnaissance de l'obligé ? Non, non, ce serait de l'usure. Il faut payer notre dette à la solidarité humaine. Cette dette sacrée, acquittons-la sans prétendre à davantage. Et maintenant, acceptes-tu l'épreuve, ma Sylvia ?

— Nous quitterons Paris ?

— Dans une heure.

— Et nous reviendrons ici ?

— Dans un an ; et j'en jure Dieu, ta guérison sera complète…

— Hélas ! j'en doute…

— En ce cas, si mes espérances me trompent, je ne m'opposerai plus à ton dessein. Est-ce dit, ma Sylvia ?

— C'est dit, mon Wolfrang.

— Et maintenant, à l'œuvre !

Wolfrang, après avoir agité le cordon d'une sonnette, s'assied et écrit rapidement deux billets ; puis il sonne de nouveau avec impatience.

Un nouveau personnage paraît.

— Allons donc, *Tranquillin*, – dit Wolfrang, – voilà deux fois que je sonne.

— Seigneur, j'accours…

— Tu accours… avec cette tranquillité imperturbable que tu dois sans doute à l'intercession de ton bienheureux patron, *saint Tranquillin*.

— Seigneur, je me hâtais de…

— Des chevaux de poste.

— Oui, seigneur, je vais m'empresser de…

— Cette lettre à mon banquier, cette autre à mon architecte.

— Oui, seigneur, je cours à l'instant m'occuper de ces commissions.

Tranquillin sort à pas comptés.

Une heure après, Wolfrang et Sylvia quittaient Paris.

I

Le récit suivant se passe à Paris, durant le règne de *Louis-Philippe*, et dans un quartier en partie démoli aujourd'hui.

L'on voyait à cette époque, dans ce quartier une maison à quatre étages, édifiée en briques et récemment construite. Le rez-de-chaussée se composait de deux boutiques ; l'entre-sol, sis au-dessus d'elles, en dépendait ; la cour de cette maison était limitée par les grilles de deux jardins que séparait un mur, et au fond desquels s'élevaient deux hôtels contigus et aussi de construction récente.

L'on appelait communément dans le voisinage cette maison

La maison du bon Dieu.

Elle devait cette dénomination flatteuse à des avantages de diverse nature dont jouissaient ses heureux locataires, et de l'exquise urbanité de son concierge.

L'un des deux appartements du premier étage et l'une des boutiques du rez-de-chaussée étaient encore à louer, ainsi que l'indiquaient un écriteau apposé à la porte cochère et une affiche placardée sur les volets fermés de l'un des magasins ; l'autre portait cette enseigne :

ANDRÉ LAMBERT, LIBRAIRE.

Ce matin-là, le commis du libraire, après avoir ouvert les contrevents de la boutique, s'occupait, à l'aide d'une servante, de placer de chaque côté de la porte des casiers remplis de livres reliés.

Ce commis, garçon de vingt-cinq ans, nommé Bachelard, disait en ce moment à la servante :

— Merci, Juliette, voici les casiers à leur place, vous pouvez retourner à votre cuisine, préparer le déjeuner du patron et de sa femme ; et à ce propos, qu'est-ce donc qu'ils mangent ce matin, nos bourgeois ?

— Mon Dieu, que vous êtes donc curieux, monsieur Bachelard ! vous harassez toujours le monde de vos questions. Vous serez bien avancé, n'est-ce pas, quand vous saurez ce que mes maîtres mangeront à déjeuner ?

— Moi, ça m'est bien égal ; c'est seulement pour la chose de

savoir…

— La belle excuse !

— Est-ce que notre bourgeoise s'est couchée tard hier, Juliette ?

— Allons, encore ! mais, qu'est-ce que cela vous fait, maudit curieux ?

— Cela m'est fort indifférent ; seulement je suis toujours à me demander, et je vous le demande, Juliette : Pourquoi donc notre patron et sa femme font-ils chambre à part ?

— Cela leur convient apparemment !

— Mais pourquoi cela leur convient-il ? Là reste la question que je me pose… M. Lambert, il est vrai, a au moins la quarantaine ; il n'est pas beau, il est même laid… De plus il est chauve, grêlé, tandis que la bourgeoise a vingt ans au plus et est jolie comme un cœur ; or, je me demande encore pourquoi M. Lambert a-t-il épousé une si jolie jeunesse, et, d'autre part, pourquoi celle-ci…

— Ah ! mon Dieu ! il va se faire écraser !… Mais, prenez donc garde ! – s'écrie Juliette avec effroi, en attirant brusquement à elle le commis.

Celui-ci reprend :

— Aussi, je vous demande un peu pourquoi ce mirliflore du deuxième étage fait sortir ses chevaux de si bon matin, le tout pour qu'ils aillent se promener la canne à la main, comme de grands propres à rien ?

Cette réflexion de Bachelard, au sujet du danger qu'il venait de courir avait pour cause la brusque apparition de quatre chevaux anglais, couverts de leurs camails et de leurs caparaçons de drap bleu galonnés de rouge. Les fougueux et magnifiques animaux étaient impétueusement sortis de dessous la voûte de la porte cochère, tenus en main par deux grooms, et ils s'éloignèrent en piaffant, se cabrant, et faisant jaillir les étincelles sous leur ferrure.

— Vous pouvez vous vanter, Bachelard, de m'avoir causé une fière peur, – dit la servante ; – j'en suis encore toute tremblante ; je vous voyais déjà sous les pieds des chevaux.

— À propos, Juliette, est-ce que ça ne vous semble pas très-étonnant ?

— Quoi ?

— Ce M. de Luxeuil, qui loge au second, et qui possède de si belles bêtes, est lui-même un des plus beaux hommes que l'on puisse voir ?

— Eh bien !

— Notre bourgeoise, de son côté, est jolie comme les amours…

— Et puis ?

— Comment se fait-il que depuis deux mois qu'il habite ici comme nous, le beau jeune homme qui, en sortant de la maison, passe journellement devant notre boutique, soit à cheval, soit en voiture, soit à pied ; comment se fait-il… reprends-je… que le mirliflore ne jette jamais, au grand jamais, un seul regard sur notre bourgeoise, laquelle, cependant, mérite fièrement d'attirer l'œil des passants… Or, voilà qui me paraît louche… et… je…

— Mais, vilain homme, vous ne vous contentez donc pas d'être un curieux forcené, vous êtes donc aussi un espion ?

— Moi !

— Comment savez-vous que ce monsieur, ne regarde jamais madame lorsqu'il passe devant la boutique ? Vous êtes donc toujours aux aguets, afin d'espionner tout le monde ?

— Parbleu ! à quoi voulez-vous que je passe mon temps, ma chère ?

— Et vous n'avez pas honte !

— Du tout, du tout ; je me délecte au contraire dans cette pensée que je suis une espèce de petit furet… auquel rien n'échappe de ce qui se passe dans la maison…

— Joli passe-temps !

— Cela me fait songer, Juliette, à vous demander quand notre bourgeoise… doit…

— Laissez-moi tranquille avec vos questions ; vous m'ahurissez. Tenez, voilà M. Saturne qui balaie le devant de sa porte ; allez bavarder avec lui.

Ce disant, la servante rentre dans la boutique, après avoir indiqué du regard au commis le portier de la maison.

Ce concierge, investi du nom mythologique de *Saturne*, était un homme chauve, portant lunettes. Irréprochablement vêtu de noir, cravaté de blanc, et ceint momentanément d'un tablier de serge verte, cet incomparable portier joignait à une physionomie toujours souriante et des plus affables, une courtoisie exquise, dont un trait entre mille pourra donner une idée.

Un jour, M. de Luxeuil, l'élégant locataire du second étage, sortait à pied ; il s'arrête un moment devant la loge du concierge, afin de lui donner un ordre, et jette loin de lui son cigare éteint… M. Saturne se tournant aussitôt, à demi, vers ce cigare qui décrit sa parabole, s'incline légèrement devant cet objet, comme s'il eût participé de la *respectabilité* de son possesseur ; puis, M. Saturne continue de prêter

une attention pleine de déférence aux paroles de son locataire.

Bachelard, invité par la servante à aller assouvir sa curiosité auprès du concierge, hoche la tête, se disant :

— Voilà un original qui fait mentir le proverbe : *bavard comme un portier* ; mais enfin, faute de grives, on mange des merles.

Et faisant deux pas au-delà du seuil de la boutique, le commis reprend :

— Bonjour, monsieur Saturne, bonjour ; comment ça va-t-il ce matin ?

— Et vous-même, monsieur Bachelard ?

— Vous êtes trop honnête. Voilà un beau temps.

— Hé… hé…

— À propos de beau temps, monsieur Saturne… dites moi donc pourquoi… car cela me trotte depuis une éternité dans la cervelle… dites-moi donc pourquoi le propriétaire de cette maison et des deux hôtels du fond de la cour, a, selon le bruit du quartier, fait construire ces bâtiments par des maçons alsaciens, venus tout exprès à Paris pour cette bâtisse, et qui ne disaient pas quatre mots de français ? Pourquoi donc ces maçons, pendant tout le temps qu'a duré la bâtisse, n'ont-ils pas quitté une sorte de grande baraque où ils étaient d'ailleurs, dit-on, très-bien établis et hébergés, mais où l'architecte les tenait, pour ainsi dire, en charte privée ? Pourquoi donc aussi, pendant tout le temps que cette bâtisse a duré, le terrain de construction était-il entouré d'une clôture en planches, en dedans de laquelle personne ne pouvait pénétrer ? Pourquoi donc encore le propriétaire tient-il absolument à louer ses appartements en garni, les donnant toutefois au même prix que s'il les louait sans meubles ? Et cependant le mobilier a dû coûter cher, si j'en juge d'après celui de l'entre-sol du patron. Rien de plus élégant, de plus recherché… (Aussi, par parenthèse, appelle-t-on cette maison-ci *la Maison du bon Dieu* ; tant les locataires y sont choyés, dorlotés selon les intentions du propriétaire). Puisque nous parlons du propriétaire, dites-moi donc par la même occasion quel homme c'est que ce monsieur Wolfrang ?… Est-il jeune ou vieux ? marié ou célibataire ?

Le commis, après cette avalanche d'interrogations, se disait à part lui :

— C'est bien le diable si le père Saturne ne répond pas au moins à une de mes questions.

— Tiens… – dit le concierge, – voilà *Bonhomme* qui s'en va au bureau de tabac faire remplir la tabatière de son maître.

M. Saturne, trompant ainsi l'espoir du commis, lui désignait du geste un chien barbet de moyenne taille et d'un poil touffu et grisâtre ; ses yeux, noirs comme son museau, pétillaient d'intelligence à travers les mèches ébouriffées dont ils étaient à demi-recouverts. Il sortait de la maison et trottait d'un air affairé, portant à sa gueule une tabatière de buis.

— Savez-vous, monsieur Bachelard, – ajouta le concierge, – savez-vous que ce chien-là n'a pas son pareil au monde pour la gentillesse et l'intelligence ?

— Je ne dis point non ; mais je vous demandais pourquoi la maison…

— Après avoir rapporté le tabac à son maître, – reprend le concierge, – l'on verra repartir *Bonhomme*, un petit panier à la gueule, afin d'aller chercher le déjeuner : une flûte de deux sous chez le boulanger et quelques fruits chez le fruitier…

— D'accord. Mais dites-moi donc si le propriétaire est…

— Et puis remontant *dare dare* ses trois étages, *Bonhomme* déposera son panier à la porte de l'appartement, se dressera sur ses pattes, prendra entre ses dents le cordon de la sonnette, que je me suis donné le plaisir de rallonger à cet effet, et, drelin, drelin, drelin ! Son retour sera ainsi annoncé à son maître.

— Mais, monsieur Saturne… écoutez-moi donc…

— Je vous dis, monsieur Bachelard, qu'à ce chien-là il ne manque, voyez-vous, que la parole, absolument que la parole.

— Ma foi, elle manque aussi à son maître, – dit Bachelard désespérant d'obtenir du concierge quelque réponse à ses questions précédentes. – Ce M. Dubousquet, maître de ce barbet, ne dit mot à personne, vit seul comme un ours, ne sort que rarement le soir, rasant la muraille, toujours emmitouflé d'un cache-nez, ni plus ni moins qu'un malfaiteur qui se cache. À telle enseigne que depuis qu'il loge ici, je n'ai pas pu seulement voir sa figure. Et à propos de ce M. Dubousquet, dites-moi donc ce qu'il est ou ce qu'il a été. Est-ce qu'il vit de ses rentes ? est-ce que…

— Monsieur Bachelard, – répond le concierge d'un air grave et confidentiel, – je dois vous déclarer une chose…

Ah ! enfin, – pensait le commis ; et il ajoute tout haut avec empressement :

— Dites vite, dites, mon bon, mon digne, mon excellent monsieur Saturne ; qu'avez-vous à me déclarer ?

— Que je suis et serai toujours votre très-humble et très-obéissant

serviteur, – répond le concierge avec le salut le plus courtois. Et continuant de manœuvrer gravement de son balai, à la grande déconvenue du commis, bientôt distrait de son dépit par la voix de son patron qui, du seuil de la porte, appelait :

— Bachelard ! Bachelard !

II

M. André Lambert, le libraire, l'un des plus savants bibliophiles de Paris, ne vendait que de vieux livres rares et curieux, ou d'excellentes éditions des œuvres classiques françaises, grecques ou latines. Il dit doucement à son commis, mais avec un accent de légère impatience :

— À quoi songez-vous donc ? Vous auriez dû avoir déjà déballé cette caisse d'elzévirs que m'envoie mon correspondant d'Amsterdam.

— Monsieur, ce n'est pas ma faute, c'est ce bavard de portier qui me retenait.

Et Bachelard, selon l'ordre de son patron, s'occupe de déballer les livres ; puis, toujours l'œil aux aguets, selon son habitude, et voyant le libraire interroger du regard quelques-uns des rayons chargés de volumes, le commis s'écrie :

— Qu'est-ce que vous cherchez donc, monsieur ?

— Occupez-vous de ce déballage, – répond le libraire, qui semble doué d'une grande mansuétude. – Si j'avais besoin de vous pour trouver ce que je cherche, je vous en instruirais probablement.

— Après tout, c'est une simple question que je vous adressais, monsieur.

— Je ne le sais que trop, éternel questionneur !

En ce moment, *Tranquillin* entre à pas comptés dans la boutique, salue révérencieusement le libraire, dépose lentement son chapeau sur le comptoir, se mouche avec méthode, tousse deux ou trois fois afin d'éclaircir le timbre de sa voix, puis enfin :

— Je vous présente mes civilités, monsieur Lambert.

— Bonjour, monsieur Tranquillin.

— Tiens, – se dit Bachelard prêtant l'oreille, – l'intendant du propriétaire ! Pourquoi vient-il ici ?

— Monsieur Lambert, – poursuit Tranquillin, laissant tomber une à une ses paroles, – je suis… chargé… d'une… communication… pour… vous… de la part… de mon honoré maître…

— Bachelard, laissez-nous, – dit le libraire à son commis désappointé. – vous achèverez plus tard de déballer ces livres.

— Monsieur, je vais avoir fini en un clin d'œil ; ce sera l'affaire de dix minutes.

— Vous achèverez plus tard, vous dis-je, de déballer ces livres ; allez épousseter ceux de l'arrière-magasin.

— Cependant, monsieur…

— De grâce, faites donc ce que je vous ordonne.

— À la bonne heure, monsieur, à la bonne heure ! – répond Bachelard, quittant la boutique en grommelant. Après tout, mon observation était dans l'intérêt du déballage.

— Monsieur Lambert, – reprend Tranquillin, – je suis chargé d'une communication pour vous de la part de mon honoré maître, M. Wolfrang.

— Je le croyais en voyage ?

— Il est de retour depuis hier soir ; il est descendu dans l'hôtel qu'il s'est réservé au fond du jardin.

— Quelle est la communication dont il s'agit ?

Le libraire, voyant en ce moment rentrer le commis dans l'arrière-magasin, reprend, sans se départir de son indulgente bonhomie :

— Que voulez-vous encore, Bachelard ?

— Monsieur ne m'a-t-il pas commandé d'épousseter les livres ?

— Sans doute ; eh bien ?

— Je ne trouve pas mon plumeau ; je dois l'avoir laissé ici quelque part, et je…

— Retournez dans l'arrière-magasin ; ne revenez ici que lorsque je vous manderai.

— Mais, monsieur, ce plumeau…

— Allez, allez.

Bachelard sort, et Tranquillin continue :

— Mon honoré maître, M. Wolfrang, m'a chargé, monsieur Lambert, de vous inviter à lui faire l'honneur de venir passer aujourd'hui la soirée chez lui avec madame Lambert.

— Je suis très-sensible à cette invitation, – répond le libraire surpris, – mais ma femme et moi, nous vivons fort retirés ; nous avons peu de goût pour le monde, et…

— Oh ! rassurez-vous, monsieur Lambert, l'on sera chez mon honoré maître tout à fait en famille, entre locataires.

— Comment ?

— M. Wolfrang désire, – désir bien naturel ! – avoir l'honneur de faire connaissance avec messieurs ses locataires, et il les convie ce soir

à une petite réunion intime ; je dis intime, en cela qu'elle sera composée de peu de personnes, à savoir les locataires, de l'hôtel du jardin, M. le duc et madame la duchesse *della Sorga*, ainsi que leurs deux fils ; vous et madame *Lambert*, M. et madame *Borel*, ainsi que leur fils, habitant le premier étage ; M. *de Luxeuil* et M. le comte *de Francheville*, habitant le second ; enfin M. *de Saint-Prosper*, M. *Dubousquet* et mademoiselle *Antonine Jourdan*, habitant le troisième étage ; en tout, quatorze personnes. Ce sera donc, vous le voyez, une véritable soirée de famille. En outre, mon honoré maître se fera un plaisir, – que dis-je ? – un devoir, de demander à messieurs ses locataires et à mesdames ses locatrices s'ils se trouvent bien chez lui ; s'ils n'ont pas quelques réclamations à lui adresser, quelques embellissements ou quelques meubles à lui demander pour leur appartement, car M. Wolfrang serait aux regrets de n'avoir point prévenu ces demandes. Mais, vous semblez surpris ?

— Je l'avoue, – répond le libraire ; – de pareils procédés de la part d'un propriétaire…

— Sont assez rares, n'est-ce pas ?

— Fort rares, en effet.

— Que voulez-vous ? M. Wolfrang n'est point un propriétaire comme un autre ; aussi, lorsqu'il a su que l'on avait, dans le voisinage, baptisé sa maison du surnom de *la Maison du bon Dieu*, vous ne pouvez vous imaginer sa douce satisfaction.

— Cette satisfaction doit lui coûter cher, car, vraiment, le prix des appartements de cette maison est de plus de moitié au-dessous de leur valeur.

— Certainement, tel est le désir de mon honoré maître.

— Ainsi, en ce qui me concerne, je paie deux mille francs la location de cette boutique, de ses dépendances et d'un logement complet à l'entre-sol, meublé avec une élégance, une recherche à laquelle ma femme et moi n'étions pas habitués, bien que nous vivions dans l'aisance.

— L'unique ambition de M. Wolfrang est que messieurs ses locataires se plaisent chez lui. C'est son idée fixe.

— Il y paraît de reste ; seulement, je regrette fort cette clause du bail, en vertu de laquelle, en me prévenant un mois d'avance…

— Vous pouvez donner ou recevoir congé chaque trimestre ?

— Oui, et cette clause…

— … N'a d'autre fin que le désir incessant de M. Wolfrang à l'endroit de la plaisance et de la liberté de messieurs les locataires.

— Vraiment ?

— Sans doute… Il serait désolé de leur imposer la moindre sujétion ; d'où il suit qu'un locataire ne se plaisant plus céans, il peut s'en aller quand bon lui semble, et ce, d'autant plus aisément qu'il n'a, comme on dit, apporté avec lui, dans la maison, que son bonnet de nuit, puisque les appartements sont meublés. Voilà pourquoi mon honoré maître a tenu absolument à louer en garni.

— Mais, par contre, l'on peut recevoir congé ; or, l'on se trouve ici tellement bien établi, nous, du moins, que ce serait, pour ma femme et pour moi, un véritable chagrin que de quitter ce logis.

— Je m'en vais vous dire pourquoi M. Wolfrang a désiré la réciprocité du congé. Il est, vous le savez, des caractères hargneux, taquins, toujours mal satisfaits, quoi qu'on fasse, et qui, néanmoins, s'obstinent à demeurer où ils sont : c'est en prévision de ces vilains caractères-là que mon honoré maître a inséré la clause en question dans les baux ; car, voyez-vous, à la seule pensée de locataires mécontents, il ne vit plus, mon pauvre monsieur Lambert, il ne vit plus, il est comme une âme en peine !

— Somme toute, c'est un original dans la meilleure acception du mot que M. Wolfrang, n'est-ce pas ?

— Hé !… hé !… peut-être…

— Quel âge a-t-il ? Est-il marié ? Mais, Dieu me pardonne ! – ajouta le libraire en souriant, – la contagieuse curiosité de mon commis m'a, je crois, gagné malgré moi.

— Si vous acceptez l'invitation de M. Wolfrang, vous saurez par vous-même ce que vous désirez savoir.

— Je vous l'ai dit : ma femme et moi nous vivons fort retirés, nous n'allons jamais dans le monde…

— Mais, encore une fois, ce n'est point aller dans le monde que de passer la soirée chez son propriétaire, avec une douzaine d'autres locataires. Allons, M. Lambert, ne me refusez point… ce serait d'un mauvais augure pour les autres invitations que je vais de ce pas aller faire à chaque étage de la maison. Donc, c'est convenu ; mon honoré maître peut, ce soir, compter sur vous et sur madame Lambert.

— Il me faudrait tout au moins consulter ma femme.

— Allez la consulter, je vous attends.

— Je ne vous réponds point, tant s'en faut, de son consentement.

— Demandez-le-lui toujours.

Au moment où le libraire quitte son comptoir, Bachelard entre brusquement :

— Monsieur m'a appelé ?

— Nullement ; mais vous allez garder la boutique en attendant mon retour.

III

Madame Lambert, âgée de vingt ans au plus, est blonde, et, pour la caractériser physiquement d'un trait, nous la comparerons à la *Psyché* (de Prudhon), dont elle avait la beauté pure, délicate et candide ; mais, malgré leur perfection, ses traits, d'une douceur extrême, manquaient complétement d'animation, et l'intelligence ne brillait pas dans ses charmants yeux bleus, alors rêveurs. Elle achevait presque machinalement sa toilette, en tordant par derrière ses longs cheveux cendrés, dont elle pouvait à peine, de sa petite main, embrasser la natte épaisse.

— Oui, madame, – disait Juliette à sa maîtresse, – c'était une corbeille de violettes de Parme ; mais grande, mais grande ! enfin elle ne pourrait pas tenir sur la table ronde du salon. Une dame assez âgée, qui doit être une femme de chambre du grand monde, car elle porte un chapeau et est très-bien mise, avait, dans le fiacre qui l'amenait, cette corbeille avec elle, et elle a prié M. Saturne de l'aider à la descendre, en disant qu'elle apportait ces fleurs à M. de Luxeuil.

— Qui vous a si bien instruite, Juliette ?

— Le hasard, madame… car je passais devant la loge du concierge, et même je me suis dit : « C'est drôle, pourtant ! ce sont les messieurs qui, ordinairement, envoient des fleurs aux dames ; il paraît que c'est le monde renversé ; » car c'est bien certainement une dame qui envoie cette belle corbeille à notre voisin du second. N'est-ce pas, madame ?

— Quelle question ! Comment voulez-vous que je sache cela ? – répond madame Lambert, sans pouvoir dissimuler son impatience mêlée de dépit. – Et, d'ailleurs, que m'importe, à moi !

— Sans doute, madame ; aussi je vous dis cela, comme je vous dirais autre chose.

— Eh bien ! alors, j'aime autant que vous me disiez autre chose.

— Je serais fâchée d'avoir contrarié madame.

— Pourquoi m'auriez-vous contrariée ? Qu'est-ce que cela me fait que l'on envoie des fleurs à M. de Luxeuil ? Est-ce que je le connais ?

— Allons, se dit la peu pénétrante Juliette, madame a de l'humeur ; son caractère est bien changé depuis quelque temps ; elle était douce comme un mouton, elle devient brusque et grondeuse ; qu'est-ce donc qu'elle peut avoir ?

Puis elle ajouta tout haut :

— Madame n'a plus besoin de moi ?

— Non, pas à présent.

— En ce cas, madame, je retourne à ma cuisine.

À peine la servante a-t-elle quitté la chambre à coucher, que madame Lambert se dit avec amertume :

— Elle me mettait au supplice, cette Juliette !… Qu'avait-elle besoin de me parler de ces fleurs ?

Et après un moment de silence :

— Quelle fausseté ! il a osé m'écrire qu'il m'aimait depuis trois mois ; que s'il ne me regardait pas en passant devant le magasin, c'était de peur de me compromettre. Hélas ! je ne l'ai que trop regardé, moi, pour mon malheur !… Et mon mari, si bon, si généreux, à qui je dois tant, à qui je dois tout !… car lorsque je pense à sa conduite envers moi…

Puis, tressaillant et rougissant de repentir, madame Lambert ajouta :

— Ah ! je ne suis déjà que trop coupable ! Avoir reçu cette lettre, l'avoir lue surtout ! car, la recevoir, je ne pouvais m'en empêcher, M. de Luxeuil a saisi l'instant où j'étais seule dans le magasin (comment a-t-il pu deviner cela) ? Il est entré vite, et, déposant la lettre sur le comptoir, il ma dit : « – Lisez, et sachez combien je vous aime !… » – Maudite lettre ! je l'ai lue, relue, je la sais par cœur maintenant ; aussi j'ai pu la brûler !… Mais ces fleurs… qui les LUI envoie ? quelque grande dame ! Oh ! certainement, il doit n'avoir qu'à choisir ; il est si beau, si élégant ! il a de si jolis chevaux !… tout le monde se retourne pour le voir passer… Mais ces fleurs, qui les lui envoie ? Peut-être cette dame qui, avant-hier, est venue dans un superbe carrosse armorié ; il s'est arrêté à la porte pendant que le domestique, tout galonné d'or, allait remettre une lettre au concierge. Qu'elle était belle, cette jeune dame ! mon Dieu ! quelle était belle et distinguée, comparée à moi, pauvre boutiquière ! Il me semblait que plus je la regardais, car je ne pouvais détacher mes yeux d'elle, plus je la haïssais. Haïr !… moi, qui n'ai jamais jusqu'ici voulu de mal à personne ! Ah ! je deviens méchante ! Eh bien ! oui, quand ce ne serait que pour la faire enrager, cette grande dame, et lui prouver que je la vaux bien, moi, puisqu'IL m'aime, je…

Et s'interrompant de nouveau, madame Lambert ajoute en frémissant :

— C'est affreux ce que je pense là !… Non ! non ! je n'aimerai pas M. de Luxeuil, et s'il m'écrit encore, je brûlerai sa lettre sans la lire.

Non, jamais, jamais, je ne m'exposerai à rougir devant mon mari, si bon, si généreux pour moi !

M. Lambert entre chez sa femme au moment où elle se livre à ces réflexions. Elle reste confuse à la vue du libraire, et afin de dissimuler son embarras, elle s'occupe de terminer sa coiffure devant la glace de sa toilette.

— Ma chère Francine, – dit M. Lambert, – nous sommes invités à passer aujourd'hui la soirée chez M. Wolfrang, notre propriétaire, ainsi que les autres locataires de la maison.

— Ah ! mon Dieu ! – dit madame Lambert, tellement étonnée, que ses cheveux s'échappant de sa main se déroulèrent sur ses épaules, l'enveloppèrent à demi de leur nappe soyeuse et dorée, qui tombait jusque sur le tapis ; mais une autre émotion que celle de la surprise, empourprant bientôt les traits de la jeune femme, elle profita du désordre de sa chevelure pour dissimuler sa rougeur sous les bandeaux ondulés qu'elle laissa voiler à demi son frais visage.

Puis, elle ajouta comme si elle eut voulu se ménager le temps de réfléchir à sa réponse :

— Ah ! mon Dieu ! André, je n'en reviens pas : nous, invités chez le propriétaire ?

— Je m'attendais à ton grand étonnement, chère enfant, – dit en souriant le libraire. – Je sais combien tu es timide et peu habituée au monde ; aussi, ai-je d'abord refusé cette invitation, objectant les habitudes de notre existence retirée, mais l'intendant a insisté, observant qu'il s'agissait d'une soirée en petit comité, uniquement composée des locataires de la maison.

— De… tous les locataires ?

— Sans doute, car ceux de l'hôtel du fond du jardin sont aussi invités ; il s'agit donc d'une réunion d'une quinzaine de personnes au plus.

— Mon ami, tu as bien fait de ne pas accepter, – dit madame Lambert après un pénible effort sur elle-même, car M. de Luxeuil devait être l'un des invités ; – nous ne pouvons aller à cette soirée.

— Soit ! seulement je te ferai observer que…

— Nous ne pouvons, je te le répète, mon ami, aller à cette soirée, – se hâta de répéter la jeune femme, semblant vouloir, quoiqu'à regret, s'engager irrévocablement par ce refus, – nous n'irons pas.

— Il en sera selon tes désirs, chère enfant ; j'ai d'ailleurs prévenu M. Tranquillin que mon acceptation était subordonnée à la tienne.

— C'est entendu, nous refusons ; n'en parlons plus.

— Tu es bien décidée ?

— Oui, oui, cent fois, oui ! – répondit impatiemment Francine, craignant de céder à la tentation de se raviser. – Pourquoi m’obliger de te redire deux fois la même chose.

Mais la jeune femme regrettant l’inflexion presque dure de sa réponse :

— Pardon ! André, mais je…

— C’est moi, chère enfant, qui, par mon insistance, après ton premier refus, ai provoqué ton léger mouvement d’impatience. Voici, d’ailleurs, pourquoi j’insistais : ma première pensée, avant de t’avoir même consultée, avait été de décliner cette invitation, après tout fort polie ; cependant j’ai réfléchi que ce M. Wolfrang paraît être un franc original, et que notre refus pouvait le blesser…

— Que t’importe ?

— Cela m’importe assez peu, il est vrai, mais néanmoins ce M. Wolfrang a le droit, en vertu de l’une des clauses de notre bail, de nous donner congé chaque trimestre ; nous avons bravé ce très-grave inconvénient, cédant moins encore à l’attrait du prix modéré du loyer qu’aux convenances de mille sortes que nous trouvions dans cet appartement…

— Combien tu es bon, André ! tu dis *nous*, et c’est moi seule qui, séduite par l’élégance et la recherche du mobilier de cet appartement, ai insisté pour demeurer ici.

— Toi ou moi, chère Francine, c’est tout un ; je trouvais d’ailleurs pour mes livres, en outre de la boutique, parfaitement appropriée à mon commerce, un arrière-magasin très-sec, où j’ai placé mes éditions les plus précieuses, et un grenier fort aéré où j’ai pu encore déposer des livres. Il résulte de tout cela que nous sommes établis à merveille, et mieux que nous ne le serions partout ailleurs pour le double de ce que nous payons. Or, en te manifestant tout à l’heure mon désir de ne point choquer M. Wolfrang par notre refus, je craignais que si cet original se trouvait en effet blessé, il ne nous signifiât congé, ce qui serait très-fâcheux.

— Sans doute, mon ami ; mais est-il à présumer que le propriétaire nous donne congé pour un motif si futile ?

— Il n’en sera pas ainsi, je l’espère, car peut-être nous regretterions plus tard de n’avoir point fait à cet original le sacrifice d’une heure ou même d’une demi-heure de notre soirée ; nous eussions seulement fait acte de présence à cette réunion. Mais puisque tu préfères t’abstenir, ma chère Francine, je vais t’excuser auprès de M. Tranquillin, lui disant que tu es légèrement indisposée, excuse banale, mais enfin

suffisante.

— André, – reprend la jeune femme, faillissant dans sa lutte contre les tentations mauvaises, et rougissant de nouveau sous le voile de ses cheveux, qu'elle ne se hâtait pas de renouer, en refusant d'abord cette invitation, je ne songeais pas aux conséquences que tu sembles craindre. Puisqu'il en est ainsi…

— Tu te décides à venir à cette soirée, chère enfant ?

— Je crois maintenant comme toi que ce serait peut-être… plus convenable.

Puis Francine réfléchissant, ajoute :

— Mais non, André, nous ne pouvons accepter ; tu oublies cette vente de livres au château de Stains, près Saint-Denis, à laquelle tu dois aller à deux heures, et qui peut, m'as-tu dit, te retenir une partie de la soirée ?

— Cette vente est remise à demain ; ainsi, nul obstacle. Donc nous acceptons ; c'est convenu ?

— Oui, mon ami ; et cependant…

— Quelle autre objection ?

— Pour aller à cette soirée…

— Eh bien ?

— Je ne sais… je…

— De grâce, Francine, achève.

— Mon ami, je… je… n'ose.

— Tu n'oses, – reprend le libraire surpris, cherchant à pénétrer la secrète pensée de sa femme ; puis, après un moment de réflexion, il sourit, tire de sa poche son portefeuille, y prend un billet de cinq cents francs, et le remettant à Francine :

— Tiens, mon enfant, tu achèteras des dentelles, des rubans, que sais-je ? enfin, de quoi te faire belle ce soir.

— André, comment, tu as deviné ?

— Oh ! sans être grand sorcier, j'ai deviné que, par un sentiment d'amour-propre excusable à ton âge, tu craignais que la modestie de ta toilette contrastât avec celle de la femme de ce banquier de Lyon, dix fois millionnaire, et locataire du premier étage de la maison, sans parler de cette grande dame qui occupe avec sa famille l'hôtel du jardin. Or, si j'étais galant, je te dirais, Francine, qu'avec tes vingt ans, ta jolie figure, une robe très-simple et une fleur dans tes cheveux, tu n'aurais rien à redouter de la comparaison des plus splendides toilettes ; mais je ne suis point galant ; mon affection pour toi est trop

sérieuse, trop paternelle, mon enfant, pour parler le langage de la galanterie, et…

Le libraire s'interrompt en voyant une larme échappée des yeux de la jeune femme tomber sur le billet de banque qu'elle tient machinalement.

— Quoi, Francine… tu pleures ? – demande M. Lambert avec inquiétude. – D'où vient ce chagrin ?

— Je n'ai pas de chagrin ; mais la pénétration de ta bonté et ta délicatesse me touchent profondément, André. Il faut avoir un cœur comme le tien pour deviner ce qui me préoccupait tout à l'heure. Mon Dieu ! et penser que depuis trois ans de mariage, et après tout ce que je te devais déjà, ta bonté envers moi ne s'est jamais démentie !

— Parce que jamais en toi, chère enfant bien-aimée, ne s'est démentie cette qualité si précieuse à mes yeux : la sincérité. Cette qualité, jointe à la douceur de ton caractère et à ton dévoûment à tes devoirs de bonne ménagère, a été et sera toujours, ne l'oublie jamais, Francine, la base de mon tendre attachement ; aussi le bonheur que je te dois me paie au centuple de ce qu'autrefois j'ai pu faire pour toi…

Cet hommage rendu à sa sincérité, au bonheur dont jouissait son mari, empourpra de nouveau les joues de la jeune femme, dont la tête était toujours penchée, à demi voilée par ses cheveux. Pendant un instant, une expression navrante contracte ses traits.

M. Lambert, ne pouvant remarquer l'émotion de Francine, lui disait en se dirigeant vers la porte :

— Je te quitte, car j'oubliais M. Tranquillin ; je l'ai laissé à la merci du bavardage et de la curiosité de cet insupportable Bachelard. Je vais donc répondre que nous acceptons l'invitation de M. Wolfrang ?

— André, – dit vivement la jeune femme, – reprends ces cinq cents francs.

— Pourquoi cela ?… quelle idée ?

— J'irai à cette soirée ainsi que tu me le conseilles, avec une robe très-simple et une fleur dans mes cheveux.

— Mais, mon enfant, je…

— Je t'en prie, André, reprends cet argent, je suis résolue à ne rien acheter.

— Singulier caprice !

— Pardonne-le moi, mon ami, et ne doute pas que ma reconnaissance ne soit la même que si je profitais de ta générosité.

— Soit, chère Francine ; mais ce qui est donné est donné, – dit en

souriant le libraire. – Tu emploieras cet argent comme il te conviendra. Je vais demander à M. Tranquillin l'heure de la réunion, et je reviendrai t'en instruire, – ajoute le libraire en sortant.

— Ah ! – se dit Francine après le départ de son mari, – accepter son offre eût été une indignité. Ce n'est pas pour lui que je voulais me faire belle. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de persister dans ma première résolution ? J'ai tort, grand tort d'aller à cette soirée où je verrai M. de Luxeuil. Heureusement, ce sera la première et la dernière fois que nous nous rencontrerons… et puis j'aurai peut-être l'occasion de lui dire que je ne veux pas l'aimer, que je ne l'aimerai jamais ! non ! ô jamais ! je serais trop coupable… André est si bon pour moi ! et tout à l'heure encore… oh ! c'est un ange, un ange de bonté.

IV

M. Borel, banquier de Lyon, plusieurs fois millionnaire, occupait, avec sa femme et son fils, l'un des deux appartements du premier de *la maison du bon Dieu.*

La famille réunie déjeunait dans la salle à manger. M. Borel a soixante ans, sa femme quelques années de moins que lui, leur fils Alexis a dépassé l'âge de sa majorité.

— Ma foi, mes amis, – dit le banquier, – cet appartement est si confortable, cette maison si parfaitement tenue, que j'ai grande envie de faire une folie.

— Voyons la folie, mon père ?

— Je n'ai loué ce logis que pour trois mois. Appelé momentanément à Paris par mes affaires, et surtout afin de soumissionner le nouvel emprunt du gouvernement ; mais comme je suis toujours obligé chaque année de résider à Paris pendant un ou deux mois, sans compter d'autres voyages de quelques jours, je suis presque résolu à garder cet appartement toute l'année, au lieu de courir d'hôtel garni en hôtel garni. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, mon ami, que, lorsque comme toi l'on a gagné une fortune considérable par son travail et surtout avec une probité de plus en plus rare de nos jours, il est bien permis de se donner quelque satisfaction.

— Et ce bon père qui taxait de folie ce désir si simple !

— Ainsi vous êtes tous deux d'avis…

— Qu'il faut garder cet appartement à l'année, mon ami, puisqu'il te plaît, – répond madame Borel. – Je te demande un peu que nous importe une dépense de quelques milliers de francs de plus ou de moins ? Seulement, comme le loyer doit être considéré, en grande partie du moins, comme une dépense tout à fait de luxe…

— Ah ! ah ! madame Borel, – dit en riant le financier, – je vous vois venir à pas de loup… avec vos pauvres sur vos talons.

— N'est-ce pas notre convention, mon ami ? Distribuer en secours bien placés une somme égale à celle que nous dépensons pour nos plaisirs… ou pour notre superflu.

— Chère mère, tu es dans ton droit, – reprend gaiement Alexis ; – le loyer de l'appartement est de trois mille francs, n'est-ce pas ?

— Oui…

— Or, admettons que, lors des séjours indispensables que mon père ou moi nous faisons à Paris, nous dépensions environ mille francs chaque année pour notre logement en garni, il reste une différence de deux mille francs pour atteindre le chiffre de notre loyer actuel… Est-ce encore vrai, ma mère ?

— Soit… et tu conclus ?

— Je conclus que cette somme constituant une dépense essentiellement superflue ; je créditerai ton compte des pauvres de deux mille francs de plus par année.

— Pas du tout, – s'écrie non moins gaiement M. Borel, – je proteste contre ces distinctions, contre ces subtilités.

— Voyons ta protestation, mon ami ?

— La voici : moi ou mon fils nous passons en moyenne, et à diverses reprises, six semaines ou deux mois au plus à Paris. Mettons en moyenne six semaines, à savoir quarante-cinq jours ; c'est raisonnable, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Eh bien, l'on peut trouver pour trois francs par jour à Paris une excellente chambre garnie, voilà le nécessaire ; donc, si je sais compter, quarante-cinq fois trois francs… font cent trente-cinq francs ; est-ce vrai, madame ma femme ?

— Très-vrai.

— D'où il suit que sur les trois mille francs de loyer de notre appartement de Paris, il faut défalquer cent trente-cinq francs pour le nécessaire…

— Et en ce cas, mon ami, resterait au superflu deux mille huit cent soixante-cinq francs.

— Madame Borel, vous devriez vous appeler madame *Barême*, tant vous calculez promptement, – reprend le banquier. – C'est donc une somme de deux mille huit cent soixante-cinq francs dont mon fils voudra bien créditer le compte de vos pauvres ; mais comme j'ai l'horreur des fractions, il créditera ledit compte de trois mille francs.

— Ah ! mon ami, – reprit madame Borel avec émotion, – ta générosité est inépuisable.

— Allons, ma femme, tu me rends honteux, tu me fais rougir devant notre fils. Beau mérite que le mien, en vérité ! ouvrir ma caisse et te dire : Prends.

— Mais, mon ami…

— Mais, madame Borel, je sais ce que je sais : que diantre ! Est-ce que moi je monte dans les plus misérables mansardes de la Croix-Rousse pour secourir les indigents ? est-ce que je passe des heures entières au chevet de pauvres femmes malades ? est-ce que je possède comme toi, chère et bien aimée femme, le génie de la charité, génie délicat et touchant ? Il sait épargner à l'infortune jusqu'à l'amertume de l'aumône qu'elle reçoit, et il ne lui laisse que la douceur de la reconnaissance. Encore une fois, mon rôle est par trop facile : ouvrir ma caisse ; voilà tout !

— Mais cette caisse, bon père, qui la remplit ? N'est-ce pas ton travail ? n'es-tu pas à ton bureau dès le jour et avant le dernier de nos employés ? n'es-tu pas l'âme, l'intelligence, la vie de la maison ? Et moi qui, depuis quatre ans déjà, me suis initié au secret de tes affaires, ne sais-je pas que cette immense fortune dont tu fais un si noble emploi, tu la dois, non-seulement à un labeur assidu, à ton génie financier, mais que tu as eu d'autant plus de peine et d'honneur à la gagner, cette fortune… qu'elle est pure de toute spéculation, je ne dirai pas même douteuse, mais de toute spéculation qui ne pût braver l'examen de la plus rigoureuse, de la plus ombrageuse probité ?

— Alexis ! – dit M. Borel en rougissant, – mon enfant…

— Ton fils a raison, mon ami, – reprend madame Borel ; – faut-il te rappeler l'affaire Bumolard et compagnie ? Tu pouvais, en acceptant les offres de cette maison, réaliser un bénéfice certain de plus d'un million, et tu as refusé ; pourquoi ?

— Pourquoi ? – ajoute Alexis, – parce qu'il répugnait à la délicatesse de mon père de s'associer à une maison dont le chef était un failli, cependant réhabilité par un concordat très-honorable.

— Et l'affaire Morand, qui présentait de si importants bénéfices ? que les plus fortes maisons de banque de Lyon se la disputaient ? – reprend madame Borel ; – on te l'offre, mon ami, et, après avoir consacré plus de deux mois à l'étudier, à la mûrir, tu allais donner ta signature, lorsque tu la refuses… en apprenant que l'un des cessionnaires se prétend et te semble lésé dans ses intérêts…

— Oui, et rappelle-toi, ma mère, qu'à ce sujet, la majorité du conseil d'administration, prouva à mon père qu'au point de vue légal la prétention dont il s'agissait était absolument inadmissible ; qu'elle se bornait à une appréciation toute morale ; il n'importe : mon père met pour condition expresse à son engagement qu'il sera fait droit à cette réclamation ; le conseil refuse, et mon père renonce à cette affaire.

— Désintéressement d'autant plus méritoire, – ajoute madame Borel, – que cette affaire est reprise par la maison Barclay, certes, des plus honorables ; et elle y a gagné des millions que de moins

scrupuleux que toi auraient gagnés, sans qu'on pût leur adresser le moindre reproche.

— Et la proposition de la maison Hengelmann de Francfort ?

Au moment où la femme et le fils du banquier exaltaient ainsi à l'envi et avec bonheur son irréprochable probité, son ombrageuse délicatesse, un domestique entre, et s'adressant à M. Borel :

— L'homme de confiance du propriétaire demande à parler à monsieur.

— Voilà, mes amis, qui se trouve à merveille, – dit à sa femme et à son fils M. Borel, semblant satisfait de cette occasion de se dérober à leurs louanges, – je vais demander à l'intendant de nous accorder un bail de trois ans.

— Pauvre père, – dit Alexis après le départ de M. Borel et du domestique, – sa modestie souffrait tellement de nous entendre le louer comme il mérite, d'être loué, qu'il a été, j'en suis certain, enchanté de pouvoir nous échapper ; mais nous le rattraperons !

— Ah ! mon enfant, si tu savais, combien je suis heureuse de voir que, comme moi ; ce que tu apprécies, ce que tu admires davantage en ton père : *c'est l'honnête homme* dans la plus glorieuse acception du mot…

— En peut-il être autrement, chère mère ? Mon éducation entière n'a-t-elle pas tendu à enraciner en moi le culte, la religion de la probité ? Combien de fois mon père ne m'a-t-il pas répété : « Mon enfant, ne l'oublie jamais, dans la carrière des affaires, carrière si périlleuse pour la délicatesse… en raison d'une foule d'amorces offertes à la cupidité, il suffit d'une seule opération entachée d'improbité, pour vicier une fortune jusqu'alors honorablement acquise, de même qu'il suffit d'un atome de limon pour troubler la pureté d'une source. »

— Et cette morale rigide, ton père l'a toujours prêchée d'exemple, – répond madame Borel avec l'expression d'une douce fierté. – J'ai été initiée à ses affaires depuis le jour de notre mariage, et je n'ai pas vu ton père démentir une seule fois cette délicatesse, poussée, je dirais jusqu'à l'exagération, si l'on pouvait appliquer ce mot à un sentiment d'une nature si élevée.

M. Borel rentre à ce moment dans la salle à manger, disant gaiement à sa femme :

— Devine le but de la visite de l'homme de confiance de notre propriétaire ?

— Que sais-je, mon ami ?

— Il vient de la part de M. Wolfrang nous inviter à passer aujourd'hui la soirée chez lui.

— Mais nous ne connaissons pas du tout M. Wolfrang, – dit madame Borel, – et cette invitation…

— Est bizarre, n'est-ce pas, mes amis ?

— Fort bizarre, mon père ; et qu'as-tu répondu ?

— J'ai accepté, après avoir cependant d'abord refusé très-poliment d'ailleurs.

— Quel motif t'a fait changer d'avis, mon père ?

— Une pensée d'un machiavélisme affreux, – reprend en riant le banquier ; – machiavélisme que m'inspirait le désir de conserver cet appartement à l'année.

— Explique-toi, mon ami.

— Vous savez que, par une clause de notre location, nous pouvons donner ou recevoir congé chaque trimestre ; cette clause nous a d'abord d'autant mieux convenu, que nous ne devions rester à Paris que deux mois.

— Sans doute, – reprit madame Borel, mais elle nous devient maintenant gênante, puisque nous songeons à louer cet appartement à l'année.

— Évidemment. Aussi ai-je fait part de nos intentions à l'homme d'affaires, après avoir décliné l'invitation de son maître sous un prétexte très-plausible.

— Et que t'a répondu l'intendant ?

« — Je ne pense pas que M. Wolfrang se départisse jamais du droit de pouvoir, chaque trimestre, donner congé à ses locataires ; c'est chez lui un principe invariable, – m'a objecté M. Tranquillin. Cependant, si vous lui aviez, monsieur, fait l'honneur d'accepter son invitation, vous auriez pu, ce soir, lui exprimer votre désir, et peut-être y eut-il accédé. »

— Fort bien, mon père, et, par suite de cet affreux machiavélisme dont tu viens de te confesser, tu as accepté l'invitation de ce monsieur, dans l'espoir d'obtenir de lui notre bail à l'année ?

— Hélas ! oui, j'avoue ma scélératesse.

— Eh bien ! que veux-tu, mon ami, puisqu'il le faut, nous serons les complices de ta scélératesse ; et, pour ma part, je me mettrai en – frais d'amabilité, afin d'amadouer le farouche propriétaire, – ajoute en souriant madame Borel ; – je ne regretterai nullement mes coquetteries, car la fin justifie, dit-on, les moyens ; et si nous obtenons

un bail d'un an, c'est mille écus de gagnés pour mes pauvres.

— Ce M. Wolfrang me paraît devoir être un homme très-original, – reprend Alexis Borel. – Et son intendant ne t'a donné, mon père, aucun détail sur ce bizarre personnage ?

— Aucun ; et à mes questions, il répondait constamment avec un flegme imperturbable : « — Si vous faites à M. Wolfrang l'honneur d'accepter son invitation, vous vous renseignerez par vous-même de ce que vous désirez savoir. » – Enfin, j'oubliais d'ajouter que les invités de cette soirée se composent exclusivement des locataires de cette maison et de ceux de l'hôtel du jardin, M. le duc et madame la duchesse della Sorga et ses deux fils. En un mot, M. Wolfrang réunit ce soir ses locataires, afin d'avoir l'honneur de nouer connaissance avec eux ; l'on ne peut, en somme, se montrer plus poli.

— Et moi, mon père, je suis maintenant enchanté de cette invitation.

— Pourquoi cet enchantement, mon garçon ?

— Il me sera donné de voir de près, et de contempler avec l'admiration et le respect qu'il mérite l'un des plus grands hommes et des plus courageux patriotes d'Italie !

— De qui veux-tu parler ?

— De M. della Sorga, d'abord condamné à mort, puis proscrit par le gouvernement napolitain, car le duc et son frère, qui a péri sur l'échafaud, étaient à la tête de cette conspiration. Elle eut, il y a un an, beaucoup de retentissement dans les journaux.

— En effet, dit M. Borel, – je me rappelle maintenant ce nom de della Sorga ; il y eut même, hélas ! si j'ai bonne mémoire, plus de cent conspirateurs exécutés à cette époque…

— Hélas ! oui, mon père.

— Maintenant, mon ami, je partage l'intérêt que t'inspire ce noble exilé, – reprit M. Borel ; – aussi je m'applaudis doublement d'avoir accepté cette invitation.

— J'ajouterai un détail qui doit augmenter notre vénération pour cette famille, – dit madame Borel ; – ma femme de chambre me racontait hier que, selon ce qu'elle a appris des domestiques de l'hôtel, madame la duchesse della Sorga, très-belle encore, malgré ses quarante ans, était un ange de vertu, le modèle des mères de famille ; elle ne vit que pour ses deux fils ; sa charité est inépuisable ; chaque matin, cette dame sort à pied, modestement vêtue, afin d'aller entendre la messe d'abord, et ensuite s'occuper de bonnes œuvres surtout en faveur de ceux des proscrits napolitains, dont la misère aggraverait les malheurs de l'exil.

— En ce cas, cette grande dame a plusieurs points de ressemblance frappante avec certaine personne de ma connaissance, – sauf en ce qui touche la messe entendue chaque matin, – dit M. Borel, regardant sa femme en souriant ; – je ne m'attendais pas à ce que mon affreux machiavélisme dût nous introduire en si bonne et si haute compagnie.

M. Borel, entendant sonner midi à la pendule, ajoute :

— Voici midi ; allons, Alexis, rendons-nous au ministère des finances, où l'on prend à cette heure connaissance des offres des soumissionnaires de l'emprunt ; notre sort se décide en ce moment. Serons-nous adjudicataires ? Là est la question.

— Nous avons soumissionné en notre âme et conscience, mon père ; advienne que pourra !

— Adieu, chère femme ; – nous serons de retour de bonne heure, et si tu as reçu de l'intendant de la liste civile cette permission que j'ai demandée, afin de pouvoir visiter le château de Monceau, que l'on dit si merveilleux en raison des tableaux et objets d'art qu'il renferme, nous irons tous trois ensemble à Monceau.

— C'est convenu, mon ami.

— Encore adieu, – dit le banquier en prenant son chapeau, – et fais des vœux, madame ma femme, pour que la maison Jacques Borel et fils de Lyon, soit adjudicataire de l'emprunt.

— De ces vœux de ma part, tu ne doutes pas, mon ami ?

— Non ; mais ce dont tu ne te doutes guère, toi… c'est de ce qui t'attend, si le chiffre de notre soumission est accepté.

— Que veux-tu dire ?

— Alexis, ouvre la porte, et laisse-la toute grande ouverte, mon garçon, dit le banquier à son fils ; et, remarquant la surprise et l'hésitation du jeune homme, il ajoute avec une gravité comique : – Obéissez, monsieur mon fils, – obéissez à l'instant, ou sinon, morbleu !

— Épargnez-moi dans votre terrible colère, – répond le jeune homme non moins gaiement, en allant ouvrir la porte de la salle à manger.

— Votre ordre menaçant est exécuté, monsieur mon père.

— Très-bien, car il faut toujours se ménager un moyen de retraite, afin d'échapper au péril que l'on redoute.

Puis, le financier s'adressant d'une grosse voix à sa femme :

— Et maintenant, madame Borel, retenez bien ceci, sac à papier ! oui, retenez bien ceci, madame : Dans le cas où nous serions adjudicataires de l'emprunt…

Mais s'interrompant afin de se retourner vers son fils, le banquier reprend :

— La porte est-elle ouverte, toute grande ouverte, Alexis ? le passage est-il libre ?

— Oui, mon père.

— Donc, madame Borel, dans le cas où nous serions adjudicataires de l'emprunt, notre bénéfice devant être de quatre millions au moins, je mettrai à votre disposition deux cent mille francs pour la fondation d'un hospice des ménages, près de notre maison de campagne.

Et courant vers son fils, qu'il prend par le bras et qu'il entraîne avec lui hors de la salle à manger, le financier s'écrie gaiement en s'enfuyant :

— Sauve qui peut ! mon garçon, nous serions écrasés par une avalanche de remercîments dont nous accablerait ta pauvre mère ; sauve qui peut ! sauve qui peut !

— Merci, mon Dieu, merci ! – murmura d'une voix fervente et contenue madame Borel, restée seule et les yeux pleins de larmes, joignant les mains avec force : – Vous m'avez récompensée au centuple du peu de bien que je fais, en unissant ma vie à celle d'un pareil homme.

V

— Je voudrais avoir l'honneur de parler à M. Alfred de Luxeuil, s'il est visible, – disait M. Tranquillin au valet de chambre du *jeune homme à la mode* (style consacré), occupant l'un des deux appartements du second étage de la maison.

— Je vais savoir si monsieur peut vous recevoir, – répondit le serviteur. – Votre nom, s'il vous plaît ?

— Tranquillin, l'homme d'affaires du propriétaire.

— Ah ! pardon, monsieur, je ne vous reconnaissais pas, veuillez attendre un instant, – répliqua le domestique.

Et revenant au bout de quelques instants, il engage l'intendant à le suivre, et l'introduit bientôt dans un somptueux salon ; où M. de Luxeuil déjeune d'œufs frais et d'une tasse de thé.

Ce jeune homme est âgé de vingt-cinq ans environ ; sa taille élevée, svelte et souple se dessine avec élégance sous les plis flottants de sa robe de chambre. Il est remarquablement beau ; mais sa physionomie révèle une telle confiance en lui-même, une telle audace de fatuité, une foi si imperturbable dans la puissance irrésistible des séductions de sa personne, qu'il passerait à bien dire pour monomane à cet endroit, si de trop nombreux et de trop faciles succès n'attestaient à ses yeux que l'opinion qu'il a de son mérite invincible, si exorbitante, si insensée qu'elle doive paraître, n'est nullement exagérée.

— Bonjour, mon cher, – dit M. de Luxeuil à Tranquillin.

Et lui indiquant du geste une chaise basse de bois doré, tapissée de brocatelle pourpre et blanche, comme les tentures du petit salon :

— Asseyez-vous là…

— Monsieur, c'est trop d'honneur…

— Asseyez-vous là, vous dis-je : je suis bon prince, moi…

— Monsieur, ce sera donc pour vous obéir.

— Vous arrivez, mon cher, très à propos ; je voulais justement vous faire dire de passer chez moi.

— Enchanté, monsieur, d'avoir prévenu votre désir…

— Mon cher, mes chevaux n'ont jamais été logés comme ils le sont ici. Mon hak(1) est en possession d'un vaste box bien aéré où il peut évoluer en liberté, sans parler de la mangeoire de marbre, du râtelier

de bronze historié, qui font de ce box un modèle d'élégance.

— M. Wolfrang désire que les chevaux de messieurs les locataires soient aussi satisfaits de la maison que leurs maîtres.

— Il y paraît. L'écurie qui avoisine ce box rivalise par son élégance avec ce que j'ai vu de mieux en Angleterre. Chaque stalle, menuisée en chêne, est une merveille de sculpture ; la muraille, revêtue de stuc vert pâle, encadrée d'arabesques ponceau, ne déparerait aucune salle à manger ; la sellerie, lambrissée de bois de citronnier rehaussée de bordures d'acajou ; enfin, les remises, vitrées, boisées et planchéiées, sont encore un modèle dans leur genre.

— Mon honoré maître sera, monsieur, fort aise de votre approbation.

— En somme, mes chevaux et moi, nous nous trouvons si parfaitement bien établis céans, que nous voulons y rester.

— Monsieur, ce désir si flatteur…

Tranquillin est interrompu par la rentrée du valet de chambre, apportant entre ses bras une énorme corbeille de violettes de Parme, au-dessus desquelles est déposée une enveloppe cachetée.

Le valet de chambre dépose la corbeille sur un guéridon de mosaïque de Florence, tandis que M. de Luxeuil dit à son domestique insoucieusement :

— Bien, bien, cela vient de la rue d'Anjou, hein ?

— Non, monsieur.

— De la place Beauveau, alors ?

— Non, monsieur, mais de la rue de Grenelle-Saint-Germain, et cette corbeille est accompagnée d'une lettre…

— Tiens… tiens !… de la rue de Grenelle ? – se dit le *beau* assez surpris, et il ajouta : – Donnez-moi cette lettre ?

— J'oubliais de dire à monsieur, que M. Bérard est là ; il arrive de Viroflay, – ajouta le valet de chambre, en remettant à son maître le billet déposé sur la corbeille de violettes :

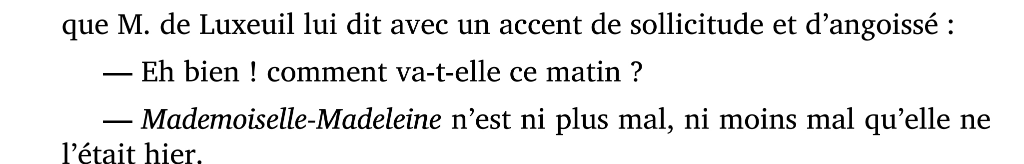
— On attend la réponse de cette lettre, et…

— Comment ! Bérard est là, et vous ne le faites pas entrer tout de suite ! – dit M. de Luxeuil, jetant la lettre qu'il tient sur la table à déjeuner.

Puis, se levant brusquement, il s'élance à l'entrée du salon, et crie :

— Bérard ! Bérard ! arrivez donc !

M. Bérard s'empresse d'accourir à cet appel. À peine est-il entré,



que M. de Luxeuil lui dit avec un accent de sollicitude et d'angoissé :

— Eh bien ! comment va-t-elle ce matin ?

— *Mademoiselle-Madeleine* n'est ni plus mal, ni moins mal qu'elle ne l'était hier.

— Ainsi, aucun changement ?

— Aucun.

— C'est désolant !…

— Elle est toujours dans un état d'agitation extrême.

— Je le crois bien ! elle est si nerveuse !

— La fièvre est très-forte ; j'ai compté jusqu'à cent dix pulsations à la minute.

— Cent dix pulsations !… c'est énorme, n'est-ce pas, Bérard ?

— Oui, monsieur, et-de plus, le sommeil est rare, entrecoupé, la soif ardente, et c'est à peine si l'infusion que j'avais ordonnée a suffi à la désaltérer ; les aspirations du poumon sont fréquentes, et souvent elle se plaint.

— Pauvre *Madeleine* ; – dit M. de Luxeuil d'un air attendri, apitoyé ; – elle se plaint !

M. Tranquillin, ému de la sollicitude du *beau*, se livrait à cette réflexion philosophique :

— Ainsi va le monde ; ce jeune homme, à qui une grande dame, sans doute, envoie ce matin des fleurs, n'ouvre seulement pas cette lettre et ne songe qu'à la santé de mademoiselle *Madeleine*… quelque grisette, sans doute, à en juger par son nom baptismal… Il n'importe… l'attendrissement de ce jeune homme prouve qu'il a bon cœur.

— Enfin, que pensez-vous au juste de la maladie de *Madeleine* ? – reprenait M. de Luxeuil. – Vous croyiez que l'air de la campagne, le repos, le régime et un exercice modéré suffiraient à la rétablir ?

— Je l'ai cru d'abord, voilà pourquoi je vous avais engagé, monsieur, à envoyer *Mademoiselle-Madeleine* à Viroflay ; mais, la maladie, alors latente, a fait des progrès, et, si j'en crois mon diagnostic, qui m'a rarement trompé, elle est atteinte d'une péripneumonie à sa première période.

— Et cette maladie est grave ?

— Excessivement grave à sa seconde période ; mais à sa première période, elle offre des chances de guérison, et si, à ma visite de ce soir, l'état *Mademoiselle-Madeleine* ne s'est pas amélioré sensiblement, j'attaquerai énergiquement la maladie dans son siége, à l'aide de révulsifs : j'ordonnerai deux larges vésicatoires.

— Des vésicatoires ! – répète M. de Luxeuil avec une répugnance douloureuse, mêlée d'anxiété ; – mais elle ne voudra jamais les supporter, vos vésicatoires… et puis ces traces hideuses…

— Ces traces disparaîtront, et dans un mois il n'en restera plus vestige, – répond l'homme de l'art. – Quant à la résistance de *Mademoiselle-Madeleine*(2) à l'application des vésicatoires, cette résistance serait facilement surmontée à l'aide du torche-nez, s'il fallait absolument recourir à cet expédient. – Sur ce, monsieur, je vous quitte, car je suis appelé, ce matin, chez lord Seymour, pour un cas de fracture fort grave.

— Qu'est-ce qu'il veut donc dire avec son torche-nez, M. le docteur ? – se demandait naïvement Tranquillin. – Après tout, c'est sans doute un terme de l'art.

M. de Luxeuil, reconduisant M. Bérard jusqu'à la porte extérieure de l'appartement, lui réitéra les recommandations les plus instantes au sujet de la santé de l'intéressante malade. Puis le jeune *beau*, tout attristé, revint dans le salon, et se rasseyant accablé, dit à l'homme d'affaires :

— Pardon, mon cher, mais j'étais, mais je suis encore d'une inquiétude mortelle…

— Au sujet de cette pauvre mademoiselle Madeleine ?

— Hélas, oui ! je suis d'une inquiétude… Mais encore une fois, pardon, mon cher.

— Monsieur, ne vous excusez point, de grâce, ne vous excusez point. Une pareille sensibilité fait l'éloge de vos sentiments, et je…

— Cette perte serait pour moi irréparable.

— Ah ! monsieur, ne prévoyez point un pareil malheur ; il y a tant de ressources dans la jeunesse, et…

— Enfin, mon cher, que vous dirai-je ? *Madeleine* franchissait de pied ferme un fossé de quinze pieds dont le revers était garni d'une haie de cinq pieds.

— Peste ! la gaillarde, quel jarret ! – s'écria Tranquillin, joignant les mains avec stupeur. – Est-il possible, monsieur ? cette pauvre mademoiselle Madeleine sautait… des fossés de… quinze pieds… Bonté divine !… quinze pieds !… Révérence parler, cela me paraît, je n'ose dire… incroyable, cependant, je…

— Comment ! mais il n'y a pas à douter de ce que j'affirme, mon cher, puisque ces sauts-là, c'est moi qui les lui ai fait faire.

— Quoi ! cette jeune demoiselle… Hum ! hum ! – reprit Tranquillin. – En vérité, monsieur, je ne sais où j'en suis…

— Ajoutez à cela qu'elle m'a coûté sept cents guinées à Londres, chez Tattersall, où je l'ai achetée lors de la vente des écuries de lord Clamorgan. Elle s'appelait alors *Miss-Alicia*, et n'avait que trois ans…

— Achetée… à l'âge… de trois ans… – balbutie Tranquillin, complétement abasourdi, – lors de la vente d'une écurie !

— Sans doute ! *Madeleine*, à cette époque, était encore pouliche.

— Une pouliche !… Ah ! mon Dieu !

— Eh bien ! mon cher, qu'avez-vous donc ? vous semblez effaré.

— Une pouliche ! Et moi qui croyais…

— Et une pouliche du premier sang, s'il vous plaît, fille de *Ralph-Junior* et de *Lady-Burlese*.

— Très-bien, monsieur ; pardonnez à ma simplicité…

— Petite-fille de *Joseph II* et de *Fulvia*.

— Je ne conteste point…

— Arrière-petite-fille de *Comodor-Brown* et de *Duchesse*. Lisez le *Stud-Book*, mon cher, lisez le *Stud-Book*.

— Je vous crois, monsieur, sur parole…

— Et ce qu'il y a de désolant, c'est qu'avant sa maladie, j'ai engagé *Mademoiselle-Madeleine* dans le prochain *steeple-chase* de la Croix-de-Berny ; or, si ma jument ne peut courir, je serai obligé de payer forfait, et j'ai, aux yeux des niais… l'inconvénient… mais selon moi, l'avantage d'être fort serré, mon cher, et de tenir beaucoup à l'argent, malgré ma fortune. Il n'y a pas, voyez-vous, de petites économies ; les pièces de dix sous font les pièces de vingt sous ? et celles-ci font les louis !

— Monsieur, les prodigues sont les fous ; économes sont les sages.

— Ce n'est déjà pas si bête, ce que vous dites là, mon cher. Mais revenons à notre entretien.

— Je suis, monsieur, tout à vos ordres ; je me permettrai seulement une petite observation. Excusez la liberté grande.

— Parlez, parlez.

— L'on attend la réponse de la lettre que vous venez de recevoir, monsieur ; et s'il vous plaisait de faire cette réponse, nous reprendrions ensuite notre entretien sans être interrompus.

— C'est vrai, j'oubliais cette lettre, – dit M. de Luxeuil, prenant l'enveloppe ; et avant de la décacheter, il ajoute :

— Ainsi… vous permettez, mon cher ?

— Ah ! monsieur, je vous en supplie, – répond Tranquillin. Et il se

dit à part lui :

— Étais-je assez oison d'aller m'imaginer que ce jeune homme oubliait une grande dame pour une grisette ! Et cette dame, il l'oubliait pour qui ?… pour une pouliche ! Quel cheval que ce beau jeune homme-là ! Ce n'est point un cœur qui bat dans sa poitrine… que dis-je ?… dans son poitrail !

M. de Luxeuil a décacheté l'enveloppe, scellée d'un cachet largement armorié, d'où il tire une lettre de plusieurs feuillets, couverts d'une écriture très-fine ; il fait un geste d'épouvante à l'aspect de cette interminable missive, et se borne à jeter un regard nonchalant sur les dernières lignes de l'épître, qui doivent, selon lui, la résumer. Cette supposition ne l'a pas trompé, car il murmure à demi-voix en haussant les épaules :

— Quelle insupportable phraseuse !… huit pages de son écriture… (et quelle écriture !… des pattes de mouches microscopiques !…) le tout pour me dire qu'elle me conjure de renouer avec elle. Peuh ! Héloïse est abominablement phraseuse, c'est vrai, mais je ne lis pas ses lettres ; puis elle est très-jolie et pas gênante ; son mari est philosophe ; elle a une très-bonne loge à l'Opéra, où j'ai ma place ; de plus, elle possède un excellent cuisinier ; c'est toujours six francs de moins à dépenser lorsque je dîne chez elle, au lieu de dîner au club ; or, une économie de trois dîners par semaine, à six francs chacun, c'est soixante-douze francs par mois, cent quarante-quatre francs pour deux mois ; et… Tiens… mais j'y songe, tiens… c'est un peu plus que le prix d'une culotte de peau pour mon postillon à la Daumont ; et justement la sienne a bientôt besoin d'être renouvelée… Eh bien, Héloïse a eu, par ma foi ! une fameuse idée en m'écrivant… si à propos… Ce que c'est que l'amour, pourtant !

Après cette judicieuse réflexion, M. de Luxeuil, surtout frappé de sa dernière et triomphante considération à l'endroit de la culotte de son postillon, sonne son valet de chambre. Il entre, et son maître lui dit :

— Répondez que c'est bien, j'irai…

— Monsieur, c'est que…

— Quoi ?

— Madame Justine, qui a apporté la lettre et les fleurs, a ordre de ne revenir qu'avec une réponse écrite.

— Eh bien, madame Justine retournera sans réponse écrite, voilà tout. Encore une fois, dites que c'est bien et que j'irai.

— Il suffit, monsieur, – dit le serviteur en se retirant et laissant son maître avec Tranquillin.

VI

M. de Luxeuil, après le départ de son valet de chambre, dit à Tranquillin :

— Pour revenir à notre entretien, mon cher, les écuries de cette maison et leurs dépendances sont tellement confortables, avantage presque introuvable à Paris, où les propriétaires lésinent toujours sur le terrain, tandis qu'au contraire M. Vol… Volfan… comment l'appelez-vous au juste ?

— Wolfrang.

— Tandis que M. Wolfrang fait les choses en grand seigneur et en amateur, car il doit avoir… ou avoir eu la passion des chevaux, sans quoi il n'eut pas construit de pareilles écuries. L'on y remarque une entente des moindres détails du service, qui annoncent une expérience consommée.

— Mon honoré maître a possédé les plus beaux chevaux du monde.

— En ce cas, c'est évidemment un homme comme il faut ; nous nous entendrons à merveille, et il m'accordera ce que je désire absolument, à savoir un bail d'au moins neuf ans.

— Monsieur…

— Je lui paierai, s'il le veut, une année d'avance.

— Monsieur, permettez, je…

— Ah ! c'est que, voyez-vous, moi, mon cher, je sais un homme d'ordre et parfaitement réglé. Je tiens mes livres de recettes et de dépenses par *doit* et *avoir*. Oh ! je n'ai rien de commun avec ces benêts qui mangent leur blé en herbe, se ruinent pour des drôlesses qui se moquent d'eux, ou par des parasites qui vivent à leurs crochets.

— Je ne doute point, monsieur, que vous soyez le personnage ordonné que vous dites, mais…

— Mes revenus se montent à cinquante-trois mille sept cents francs, sur lesquels, bon an mal an, je mets de côté cinq à six cents louis…

— L'épargne est, monsieur, une très-sage coutume, mais je…

— Il n'est personne de plus économe que moi : ma toilette et mon écurie sont mon seul luxe. J'engage mes chevaux dans des courses dont je peux gagner le prix, mais je ne fais jamais de paris. Je n'ai de ma vie touché à une carte ni prêté un louis à quelqu'un. J'ai, entre autres, la

réputation méritée d'être inflexible comme un roc au sujet de ces billets de loterie à vingt francs dont l'on est aujourd'hui poursuivi, et qui soutirent aux niais cinquante ou soixante louis par an. Or, savez-vous que c'est une somme, mon cher, soixante louis ?

— Certainement monsieur… c'est douze cents francs… mais…

— Justement les gages de mon valet de chambre… enfin les femmes ne me coûtent rien, bien entendu ; je suis très-sobre : je déjeune comme vous voyez : deux œufs frais et une tasse de thé ; je dîne à mon club pour six francs ; je suis donc ce qu'on appelle un jeune homme excessivement rangé. Je vous dis tout cela pour vous convaincre, mon cher, que votre maître ne peut trouver un locataire qui lui offre plus de garanties, plus de solvabilité que moi, et qui, après tout, fasse mieux honneur aux écuries de la maison par la beauté de ses chevaux, par l'élégance de ses attelages. Est-ce que cela n'est pas très à considérer.

— Certainement, mon honoré maître se félicite, se glorifie de voir ses écuries si noblement occupées par un locataire qui…

— En ce cas, c'est convenu, mon cher : un bail de neuf ans, avec paiement d'une année d'avance, dont je déduirai l'escompte à cinq pour cent, ainsi que cela se pratique lors de tout paiement comptant.

— Monsieur, permettez…

— Oh ! je connais les affaires ; vous m'apporterez demain matin le projet de bail.

— Mais, monsieur… encore une fois…

— Je l'examinerai attentivement, parce que, voyez-vous, mon cher, j'ai fait mon droit : cela me procure l'avantage de n'être jamais dindonné. Donc, si le bail me semble bien et dûment libellé, je le recopierai tout entier de ma main…

— Vous n'aurez point cette peine… car…

— Ce n'est pas une peine, c'est une excellente précaution contre le danger de certaines clauses entortillées ou subreptices qui, trop souvent, vous échappent à la simple lecture des yeux, tandis qu'en recopiant le tout de sa main, et à tête reposée, l'on n'est jamais dupe d'une surprise. Mon cher, à demain matin, à dix heures.

— Pardon, monsieur, mais…

— À neuf heures, si vous le préférez.

— Ce n'est point de l'heure qu'il s'agit, monsieur, mais du bail ; je n'ai pouvoir ni de le conclure, ni même de le promettre ; il est indispensable que vous preniez la peine de vous entendre à ce sujet avec M. Wolfrang.

— Eh ! que ne disiez-vous cela tout de suite ! je le verrai votre

maître, aujourd’hui même.

— C’est ce dont il osait se flatter, vu l’invitation que je suis chargé, monsieur, de vous faire de sa part.

— Une invitation… à quoi ?

— À passer la soirée aujourd’hui chez lui.

— Chez M. Vol… Vol…

— Wolfrang.

— Et pourquoi diable veut-il que j’aille passer la soirée chez lui ?

— Mais, monsieur, à seule fin d’avoir l’honneur de vous recevoir, ainsi que messieurs les autres locataires et mesdames les locatrices, invitées pareillement.

— Ah ! – fit M. de Luxeuil, en songeant à la femme du libraire. – Ah ! mesdames les locatrices seront aussi de la fête ?

— Elles en seront le plus bel ornement, – répond Tranquillin avec un accent de courtoisie chevaleresque ; – j’ai déjà la promesse de madame et de M. Lambert, le libraire, ainsi que celle de madame et de M. Borel le banquier ; je me flatte d’obtenir aussi la promesse de mademoiselle Antonine Jourdan, locatrice du troisième étage, et aussi la promesse de madame la duchesse della Sorga, qui occupe l’hôtel du jardin avec sa famille.

— Dites donc, mon cher, savez-vous qu’elle est jolie comme un ange, la petite femme du libraire ?

— Fort jolie, en effet, est madame Lambert, monsieur… Fort jolie assurément !

— Où diable ce vieux hibou de libraire a-t-il déniché cette charmante créature ?

— Révérence parler, monsieur, le terme de vieux hibou… me paraît…

— Qu’est-ce que ce ménage-là ? qu’est-ce qui se passe là-dedans ? vous devez savoir cela, vous, mon cher ? Allons, voyons, contez-moi la chose ?

— De vrai, je ne saurais, monsieur, rien du tout vous conter là-dessus, vu que j’en ignore absolument.

— Bah ! bah ! elle doit avoir un amant, cette petite femme-là.

— Ah ! monsieur, fi ! fi !

— Comment, fi ? Mais elle est ravissante, cette petite Lambert ; vous faites diantrement le dégoûté, mon cher.

— Ne prenant point la coupable liberté de me sentir ragoûté par la

beauté de madame notre estimable locatrice, je ne saurais, *à fortiori*, faire le dégoûté.

— Peste ! vous êtes un fin logicien, mon cher !

— Je hasarde ceci selon mon petit raisonnement.

— Et qu'est-ce que cette mam'selle Antonine Jourdan qui demeure au troisième ? je l'ai rencontrée deux ou trois fois dans l'escalier ; elle m'a paru gentillette ?

— Mademoiselle notre locatrice du troisième est élève du Conservatoire ; elle chante dans les concerts de salon ; aussi M. Wolfrang espère-t-il qu'elle voudra bien se faire entendre ce soir chez lui.

— Est-ce que c'est sage, cette chanteuse-là ?

— Je me plais à croire, pour la dignité de la maison de mon honoré maître, que chacune de mesdames les locatrices en général, et mademoiselle Antonine en particulier, offrent l'exemple de toutes les vertus de leur sexe.

— Ah çà, dites donc, mon cher ?

— Plaît-il, monsieur ?

— Vous devez avoir concouru pour le prix Monthyon, vous ?

— En mon âme et conscience, monsieur, jamais !

— Vraiment ?

— Au grand jamais !

— C'est surprenant.

— Il en est cependant, monsieur, ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, et…

Tranquillin est interrompu par le bruit croissant d'une altercation élevée dans la pièce voisine, entre le valet de chambre de M. de Luxeuil et une femme qui semble absolument vouloir *forcer la consigne*, ainsi que l'on en peut juger par le dialogue que l'on entend du salon où se tiennent le jeune *beau* et Tranquillin.

— J'assure à madame que monsieur est absent.

— Ça n'est pas vrai, le portier m'a dit que Luxeuil était chez lui.

— Mais, j'assure à madame que…

— Je me fiche pas mal de vos assurances ! je veux entrer, et, foi de *Cri-Cri*, j'entrerai !

À ces mots, la portière du salon se soulève, et une très-jeune et fort jolie femme, à la physionomie remarquablement effrontée, se précipite dans l'appartement, et s'adressant impétueusement à M. de Luxeuil :

— Ah ! tu me fais fermer la porte, à moi, *Cri-Cri* ! la troisième fois que je viens ici ?

— Mais ma chère…

— Et tu crois que ça va se passer en douceur ?

— En vérité, mademoiselle, ce tapage est indécent, – dit M. de Luxeuil, contraignant à peine son dépit, – il est inconcevable que vous prétendiez…

— De quoi ? de quoi ? Ah çà, tu crois donc que lorsqu'on a pour amant de cœur un pingre de ton acabit…

— Mademoiselle !

— Oui, un pingre !… Est-ce que tu m'as seulement jamais offert un bouquet de vingt francs, un souper ou une loge de spectacle ?

— C'est intolérable… et je…

— C'est donc bien le moins que je puisse te voir à ma guise, et quand ça me passe par la tête ?

— Tenez… – décidément, vous êtes folle, ma petite, – dit M. de Luxeuil, s'efforçant de sourire, mais de plus en plus courroucé ; puis faisant à Tranquillin signe de le suivre, en se dirigeant vers la pièce voisine, il dit à mademoiselle *Cri-Cri* :

— Attendez-moi là.

— T'attendre ? Ah çà, est-ce que je suis ta servante, dis donc ? Tiens, ne me pousse pas à bout, sinon je vas tout casser ici !

Mademoiselle *Cri-Cri*, voulant passer de la parole à l'action, court vers la cheminée, afin d'y saisir une paire de pincettes, à l'aide desquelles elle se propose d'instrumenter ; M. de Luxeuil, tremblant dans son avarice pour une magnifique garniture de porcelaine de vieux Sèvres dont est ornée la cheminée, et dont il serait obligé de payer les dégâts, s'élance vers mademoiselle Cri-Cri, afin de mettre obstacle à ses intentions dévastatrices ; et d'une voix suffoquée par le dépit et la colère, s'adressant à M. Tranquillin en tâchant de prendre un ton plaisant :

— Avez-vous jamais vu pareil petit démon, hein, mon cher ? Vous direz à M. Wolfrang que je le verrai ce soir chez lui, et nous causerons du bail.

— J'ai l'honneur d'être, monsieur et madame, votre très-humble serviteur, – répond Tranquillin en saluant révérencieusement la compagnie, et quittant le salon où il entend les éclats de voix de mademoiselle Cri-Cri, que M. de Luxeuil s'efforce d'apaiser, en lui disant avec l'accent le plus caressant et le plus amoureux :

— Voyons, mon petit Cri-Cri chéri, calme-toi, je te recevrai tant que tu voudras ; mais, pas de folies : je suis logé ici en garni, et c’est moi qui paierais la casse, diable !

VII

Le second appartement du deuxième étage était occupé par M. de Francheville, sous-secrétaire d'État d'un ministère.

Ce haut fonctionnaire, âgé de soixante ans environ, s'entretenait avec un petit vieillard alerte et sec, d'une physionomie matoise, portant des besicles d'or, et coiffé d'une perruque noire artistement frisée ; il avait nom : M. Morin, et disait en ce moment au fonctionnaire :

— Enfin, mon cher monsieur, pour aller droit au fait, votre ministre, alité depuis quelques jours, vous a-t-il donné, oui ou non, carte blanche au sujet de ladite fourniture ?

— Oui.

— Cette fourniture dépend donc absolument de vous ?

— Absolument ; le ministre signera l'acte que je lui soumettrai à ce sujet : c'est entendu entre nous.

— Cette signature, il peut la donner aujourd'hui ?

— Sans aucun doute.

— En ce cas, pourquoi n'acceptez-vous point mes offres purement et simplement ?

— Parce qu'il ne me paraît pas convenable de les accepter.

— Cependant, mon cher monsieur, cent vingt-deux mille francs en beaux billets de banque, et quittance générale de cent soixante et dix-huit mille livres que vous me devez ; total trois cent mille francs, c'est une somme(3).

— Évidemment, c'est une somme.

— Et une grosse somme, mon cher monsieur ; une fort grosse somme.

— C'est selon.

M. Morin jette par-dessus ses besicles un regard pénétrant sur le haut fonctionnaire, réfléchit pendant quelques instants, prend un crayon dans son portefeuille, fait quelques chiffres sur son carnet, semble les supputer, puis :

— Je vais jouer avec vous cartes sur table : La fourniture, acceptée par vous aux conditions que je propose, me produira, de bénéfice net, chiffre rond, huit cent mille francs.

— Et plus…

— Je vous affirme que…

— Votre bénéfice s'élèvera peut-être à un million… vous dis-je.

— Allons donc… monsieur de Francheville, un million !

— J'ai fait aussi mes calculs.

— Ah ! vous… avez fait… aussi… vos…

M. de Francheville hausse les épaules et jette à M. Morin un regard qui semble lui dire :

« Vous me prenez donc pour un imbécile ? »

Le fournisseur s'empresse donc d'ajouter :

— Après tout, c'est juste : il faut bien se rendre compte des choses. Eh bien ! voyons, partageons le gâteau !… Quatre cent mille francs pour vous, quatre cent mille francs pour moi : ça vous va-t-il ? Oh ! c'est à prendre ou à laisser ; je n'ajoute pas un centime.

— Nous verrons.

— Oh ! c'est tout vu… Et si vous refusez, j'ai ailleurs l'emploi certain de mes capitaux dans une opération plus avantageuse que celle-ci ; mais, je vous en préviens, je serai forcé de mettre en circulation les cent soixante-dix-huit mille francs d'obligations que vous m'avez souscrites en garantie des fonds que je vous ai prêtés depuis six mois environ ; car ces obligations, je les ai jusqu'à présent gardées en portefeuille, selon ma promesse ; or, il vous faudra me les rembourser intégralement, prenez garde !

— Une menace ?…

— Allons, mon cher monsieur de Francheville, ne nous fâchons point, nous y perdrions l'un et l'autre ; et, entre nous, vous seriez un ingrat… car l'intérêt dont je vous ai donné souvent des preuves…

— Oui… un intérêt… à huit pour cent… et quatre pour cent de commission !… telle est la preuve d'intérêt… que vous m'avez donnée… en me prêtant de l'argent à ce taux exorbitant… Ma gratitude, en effet, doit être extrême.

— Voyons, soyez juste : vous ne possédez pas un sou de fortune ; est-ce que personne autre que moi aurait consenti à vous faire des avances aussi considérables ?

— Vous saviez parfaitement que *ma position* me permettrait tôt ou tard de m'acquitter…

— Parbleu ! est-ce que sans cela je vous aurais prêté un liard ? Aussi, lors de votre premier emprunt m'avez-vous dit : « — Soyez sans inquiétude : je disposerai prochainement de plusieurs fournitures

considérables, et nous nous entendrons. » – J'étais persuadé qu'en effet je pouvais, grâce à vous, faire un magnifique coup de filet ; mes seuls risques étaient votre mort ou un changement de ministère : mais, pour gagner beaucoup, il faut risquer beaucoup ; je vous ai donc d'abord avancé vingt mille francs puis vingt mille autres, et ainsi de suite, jusqu'à la concurrence de cent soixante et tant de mille francs, dont je suis à découvert… Vous m'avouerez que c'est raisonnable… et que si vous continuez d'aller ce train-là… Mais ceci vous regarde ; vous faites les choses en grand seigneur, et, entre nous, cette petite fille est fièrement heureuse de vous avoir ensorcelé.

— Monsieur Morin, assez sur ce sujet ; nous parlons d'affaires ; chaque chose en son temps…

— Soit. Eh bien ! acceptez-vous, oui ou non, deux cent vingt-deux mille francs écus, et quittance de vos obligations ; total quatre cent mille francs ?

— J'accepte, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Vous allez écrire une lettre sous ma dictée.

— Dans quel but ?

— Écoutez-moi bien. Cette fourniture, le ministère ne peut vous l'accorder en votre nom, puisque vous êtes failli non réhabilité, ensuite de plusieurs banqueroutes assez véreuses.

— C'est évident, et Gobert sera en cette circonstance mon homme de paille : c'est un garçon raisonnable ; il dépose le cautionnement de deux cent mille francs exigé par le gouvernement, et l'affaire se conclut sous le nom de Gobert et compagnie.

— Fort bien. Voici donc ce que Gobert et compagnie auront à m'écrire ; prenez une plume, je vais vous dicter le modèle de cette lettre… Vous déchirerez le brouillon, et il n'y aura rien de fait, car cette lettre est de ma part une condition absolue.

— Quoi ! cette lettre ?

— M'est indispensable ; et sans elle, je vous le répète, il n'y aura rien de fait ; aucun motif ne me fera changer de résolution à ce sujet.

— Voyons donc cette lettre ; dictez, – répond M. Morin, prenant une plume et une feuille de papier, – j'écris…

« — Monsieur le sous-secrétaire d'État, » – dit M. de Francheville en dictant à M. Morin qui écrit. « — Veuillez être auprès de M. le ministre l'interprète de ma gratitude au sujet de la confiance dont il daigne m'honorer en m'accordant la fourniture que je sollicitais du gouvernement de Sa Majesté ; soyez convaincu, monsieur le sous-

secrétaire d'État, que de cette confiance je me rendrai digne par la loyale et fidèle exécution des clauses de l'acte signé hier par M. le ministre. »

M. de Francheville s'interrompt, et s'adressant à M. Morin :

— Avez-vous écrit ?

— Oui ; mais, en vérité, je ne comprends pas à quoi peut vous servir cette lettre de remercîment.

— Attendez la fin et écrivez, – répond M. de Francheville ; et il continue ainsi sa dictée :

« — Je n'ignore pas, monsieur le sous-secrétaire d'État, que, chargé spécialement par M. le ministre de rédiger le cahier des charges et d'acquérir la certitude morale et matérielle que notre maison remplirait rigoureusement les obligations qui lui sont imposées, c'est surtout à votre intervention auprès de M. le ministre que je dois l'honneur d'être le soumissionnaire de ladite fourniture ; croyez, monsieur le sous-secrétaire, que vous n'avez pas obligé un ingrat. »

M. de Francheville s'adressant de nouveau à M. Morin :

— Avez-vous écrit ?

« — … Que vous n'avez pas obligé un ingrat. » – répète M. Morin en achevant d'écrire ces mots ; puis, se tournant vers le haut fonctionnaire :

— Que le diable m'emporte si je vois où vous voulez en venir ? Et sans cette lettre, dites-vous…

— Il n'y a rien de fait.

— C'est une énigme.

— Vous allez en savoir le mot. Poursuivez, je dicte.

— J'écoute.

M. de Francheville reprend ainsi :

« Après avoir longtemps et vainement cherché le moyen de vous témoigner ma reconnaissance autrement que par des paroles, monsieur le sous-secrétaire d'État, j'ai pensé que, sans offenser en rien votre délicatesse si connue, je pouvais vous rendre l'intermédiaire d'une œuvre équitable et généreuse en faveur de pauvres artisans, dont le modique salaire est souvent plus qu'insuffisant. »

— Comment ? quoi ? que signifie ? – dit M. Morin abasourdi, se retournant vers le haut fonctionnaire, – quels artisans ?

— Ne m'interrompez point, et écrivez, vous allez savoir ce dont il s'agit, – poursuit M. de Francheville.

Et il continue de dicter à M. Morin ce qui suit :

« Personne n'ignore, monsieur le sous-secrétaire d'État, qu'une fourniture aussi considérable que celle dont notre maison est chargée, ne puisse et ne doive, grâce à une bonne et intelligente gestion, rapporter quelques bénéfices honorables et avouables.

» J'évalue le chiffre certain de ces bénéfices à environ deux cent mille francs ; mon désir, et celui de ma maison, serait que la moitié de cette somme fut, sous le sceau du plus profond secret, en ce qui touche son origine, distribuée par vos mains, monsieur le secrétaire général, aux honnêtes artisans chargés de famille qui vous sembleraient méritants, et au fur et à mesure de leurs besoins.

» Ma maison acquitterait ainsi une dette envers l'humanité, et sa dette de reconnaissance envers vous, monsieur le secrétaire général, en vous mettant à même de satisfaire les nobles penchants de votre cœur, par la distribution de ces secours aux mal heureux.

» Une personne sûre vous remettra cette lettre, dans laquelle sont inclus cent mille francs en billets de banque.

— C'est donc cent mille francs de plus… que vous exigez ! – s'écrie M. Morin, s'interrompant d'écrire.

Et jetant la plume :

— En ce cas, je vous dis à mon tour : il n'y a rien de fait ; je ne consentirai jamais à vous accorder un centime au-delà des quatre cent mille francs convenus, et je…

— Je ne vous demande pas un centime de plus.

— Comment ? et ces cent mille francs applicables à de bonnes œuvres faites à nos dépens ?… Eh bien, elle est sur ma foi, fort commode, et surtout fort peu coûteuse, votre manière de pratiquer la charité ! »

— Vous êtes dans l'erreur : les cent mille francs dont il est question dans cette lettre, vous ne me les donnerez pas !

— Je ne vous les donnerai pas ?

— Non ; est-ce clair ?

— Fort clair ; mais le reste ne devient que plus obscur.

— Attendez…

— À quoi bon alors mentionner cette somme dans cette lettre ? Et puis, d'ailleurs, cette lettre même offre un danger que…

— Achevez d'abord d'écrire, vous ferez ensuite vos observations, je vous répondrai, tout s'éclaircira.

— Dieu le veuille, car, jusqu'à présent, c'est la bouteille à l'encre ! –

Enfin, dictez, j'écris.

« Puis-je espérer, monsieur le sous-secrétaire d'État, – poursuivit M. de Francheville, – que vous n'interpréterez pas autrement qu'elle ne doit l'être, une démarche inspirée par la gratitude et par la connaissance de vos sentiments généreux.

» Si, cependant, contre toute prévision, cette offre de notre maison ne vous semblait pas acceptable, j'ose espérer qu'en la regardant comme non avenue, vous n'inculperiez pas du moins les bonnes intentions de celui qui a l'honneur de se dire, avec le plus profond respect, monsieur le sous-secrétaire d'État, votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc. »

M. de Francheville ajoute, s'adressant à M. Morin :

— Est-ce écrit ?

— Oui. Et maintenant puis-je enfin savoir…

— Cette lettre, condition absolue de la concession de la fourniture, me sera remise par vous, (moins les cent mille francs qu'elle est supposée renfermer), ce matin, avant midi, ainsi que la somme en question, et tantôt, à trois heures, M. Gobert pourra se présenter à mon cabinet, au ministère : je lui remettrai la concession de la fourniture.

— D'abord, mon cher monsieur de Francheville, vous ne réfléchissez pas que cette lettre offre un inconvénient fort grave.

— Quel inconvénient ?

— Celui de contenir une espèce de tentative de corruption envers un fonctionnaire public, très-habilement déguisée, il est vrai ; mais il n'importe, cette tentative (je connais mon Code…) est passible de la police correctionnelle. Vous n'avez point, sans doute, mon cher monsieur, songé à cela ?

— J'y ai tellement songé, au contraire, qu'une heure après sa réception, cette lettre sera déposée par moi au parquet de M. le procureur du roi.

— Hein ! – fit M. Morin bondissant sur sa chaise et regardant M. de Francheville avec stupeur ; – plaît-il ?

— Je vous, dis que la lettre de M. Gobert sera déposée par moi au parquet de M. le procureur du roi une heure après que je l'aurai reçue ; c'est assez net, j'imagine ?

— Fort net, – répond le fournisseur encore suffoqué par la surprise, – fort net, en vérité !… Ce qui ne m'empêche pas d'être abasourdi, renversé, de la parfaite placidité avec laquelle vous nous demandez de vous fournir bénévolement la corde qui doit servir à nous pendre, en nous avertissant, non moins placidement, de l'usage que vous voulez

faire de ladite corde. Morbleu ! c'est à n'y pas croire, et j'ai comme un éblouissement…

— Parce que, au lieu de regarder froidement au fond des choses, vous ne considérez que leur surface.

— Surface tant que vous voudrez ; il n'en est pas moins vrai que…

— Mais, encore une fois, ne vous arrêtez donc point aux apparences, – répondit M. de Francheville haussant les épaules ; – examinez donc le vrai des choses, et le vrai, le voici : *Primo*… point capital, cette tentative de corruption est faite, non pas avant, mais après l'obtention de la fourniture.

— D'accord… mais…

— Écoutez-moi bien, vous répondrez ensuite… Or, cette seule circonstance, sur laquelle j'attire votre attention, change complétement la nature du délit, si délit il y a… Remarquez bien ceci… ce n'est plus vouloir corrompre, puisque l'on a obtenu ce que l'on désire : c'est vouloir témoigner sa reconnaissance d'une façon blâmable, sans doute, aux yeux de la loi, mais au fond assez excusable. Enfin, la sincérité de l'offre, et ce qui touche le charitable emploi de la somme, peuvent être, sinon admis par le tribunal, du moins très-habilement soutenus devant lui par l'avocat de M. Gobert (rappelez-vous ceci au besoin), lequel avocat devra invoquer, à l'appui de la bonne foi de son client, mon renom si mérité d'homme charitable et généreux, bien que je ne possède d'autre fortune que mes appointements. Ainsi, quoi d'étonnant à ce que M. Gobert ait cru ne pouvoir mieux me prouver sa gratitude qu'en me fournissant les moyens de venir en aide à l'infortune, etc., etc., etc. Voyons ! commencez-vous à comprendre ?

— Je commence… Ah ! mon cher monsieur de Francheville…

— Eh bien ?

— Vous êtes d'une fière force !

— Je suis prudent ; j'ai souci de l'avenir et de ma bonne renommée, voilà tout. Il vous importe autant qu'à moi que cette affaire demeure secrète ; j'ai pris à cet effet toutes les précautions imaginables ; mais elles peuvent être déjouées par une circonstance imprévue : il peut transpirer que j'ai vendu cette fourniture ; les journaux hostiles au gouvernement du roi redoublent de violence depuis le déplorable procès que vous savez ; ils peuvent, je ne sais comment, être mis sur la voie de cette affaire, l'ébruiter…

— C'est impossible ! tout se passe entre vous et moi, à l'insu même de Gobert, mon homme de paille ; il ignore mes sacrifices pour obtenir cette fourniture. Mon intérêt… vous en convenez, vous répond de ma discrétion. Qui donc pourrait révéler nos arrangements ?

— Vous, par exemple !

— Comment ! vous me croyez capable d'une telle indignité ? est-ce qu'encore une fois mon intérêt ne vous répond pas de ma discrétion ?

— Mon cher monsieur Morin, en pareilles affaires, il faut toujours tabler sur ceci : – « Que notre complice est notre ennemi mortel et capable de se vendre lui-même, afin de se donner la satisfaction de nous perdre avec lui. »

— Me soupçonner de…

— J'ai besoin de faire mieux que vous soupçonner : il faut que je vous regarde comme mon ennemi implacable, et, partant de cette hypothèse, je me dis : – « Demain, M. Morin voudrait, au risque de se perdre, divulguer ce qui s'est passé entre nous, quelle créance obtiendraient ses affirmations ? » – Examinons : M. Morin est flétri par des faillites quasi-frauduleuses, M. Morin est ce que l'on appelle dans le monde des affaires, un homme taré, véreux.

— Hum ! le portrait n'est point précisément flatté.

— Nous ne sommes point ici pour échanger des madrigaux, mon cher monsieur Morin… ainsi je poursuis… ma supposition : – Vous m'accuseriez de vénalité ?… quelle créance obtiendraient vos affirmations ?… Aucune probablement, si l'on comparait l'accusateur à l'accusé… Car enfin, quelle est ma réputation, à moi ? excellente ; mon intégrité a été jusqu'à présent irréprochable, oui, irréprochable… – répète M. de Francheville en étouffant un soupir involontaire. – Mon nom, mes services administratifs sont environnés de l'estime générale. Enfin, lors de la fourniture en question, le soumissionnaire ayant tenté, non de me corrompre, – ma réputation d'honnête homme éloignait de lui la seule pensée de cette tentative – mais ayant voulu me témoigner sa gratitude, sincèrement peut-être, mais à la façon d'une âme peu délicate, j'ai été tellement blessé de ses offres, que je les ai déférées à la justice. Or, mon cher monsieur Morin, tout, sans doute, est possible, mais, je vous le répète, il est plus que probable que, si la question se posait ainsi entre vous et moi, vous seriez considéré comme un abominable diffamateur, car vous ne possédez pas une ligne de moi qui puisse me compromettre.

— Et vos obligations souscrites à mon profit ?

— Vous êtes un enfant…

— Cependant, ces obligations…

— Est-ce que vous ne me les rendrez pas si l'affaire se conclut ?

— C'est juste.

— Vous affirmeriez, je nierais, et je serais cru.

— Tout ceci est fort habile et fort profondément calculé, j'en conviens ; mais voulez-vous savoir toute ma pensée ?

— Certes !

— Tenez, mon cher monsieur de Francheville, et ceci soit dit à votre avantage, c'est pour la première fois de votre vie que vous prévariquez…

— Oui, – répond le haut fonctionnaire, étouffant un nouveau soupir, – c'est la première fois.

— Et sans cette diablesse de *Cri-Cri*…

— Parlons affaires, monsieur Morin… parlons affaires…

— Soit. Eh bien ! novice en prévarications, vous vous exagérez le danger de la chose, vous recourez à un luxe de précautions et de combinaisons plus nuisibles qu'utiles, croyez-en un vieux routier.

— Trop de précautions ne nuisent jamais, au contraire ; aussi je tiens absolument à la lettre en question.

— Mais je vous en conjure, remarquez donc que si vous déposez la lettre au parquet, il y aura presque assurément des poursuites contre Gobert.

— Je l'espère bien, et pour ce, j'userai de toute mon influence personnelle et de celle du ministre.

— Et si Gobert est condamné ?

— Tant mieux !

— En vérité, vous êtes d'un sang-froid… incroyable.

— À quoi Gobert sera-t-il condamné ? à une peine très-légère, puisque, je vous le répète, sa tentative de corruption aura eu lieu, non pas avant, mais après la concession de la fourniture, circonstance qui réduit le délit presqu'à néant ; puis, je vous le répète, son avocat doit surtout plaider la bonne foi de son client, qui, sachant mon renom d'homme généreux et charitable, malgré mon manque de fortune, aura cru, bêtement sans doute, mais loyalement, me faire une offre acceptable. En définitive, tout se résumera donc pour Gobert… au pis-aller, car il est fort probable qu'il sera acquitté, vu ses honorables antécédents… tout se résumera, dis-je, en deux ou trois mois de prison ; or, que vous importe, après tout, qu'il aille en prison, puisque, de fait, vous avez la gestion de cette fourniture ?

— Évidemment, je me passerais très-facilement de Gobert ; mais il est douteux qu'il consente à écrire une lettre qui puisse l'amener sur les bancs de la police correctionnelle, l'exposer à quelques mois de prison ; il est, je vous l'ai dit, foncièrement honnête homme, mais ce n'est point un aigle.

— Justement. Ah çà ! vous n'avez donc pas lu ma lettre, quoique vous l'ayez écrite ?

— Qu'est-ce à dire ?

— Elle est justement dictée au point de vue d'un honnête homme d'un esprit un peu borné, tel que m'a paru M. Gobert lors de nos entrevues ; vous n'aurez donc qu'à le convaincre… (et rien ne vous sera plus aisé) que la fourniture obtenue, il serait convenable de me témoigner de votre gratitude en m'offrant cent mille francs à distribuer en bonnes œuvres, et que si je refuse cette offre, il n'en sera que cela. Rien ne pourra donc faire craindre à M. Gobert un procès correctionnel ; et, la condamnation échéant, vous direz à votre associé : « Qui se serait jamais attendu à ce qu'une proposition si honorable fût interprétée de la sorte ? Mais enfin, quelques mois de prison sont bientôt passés ; une pareille condamnation n'entache en rien votre honneur. »

— Tout cela est bel et bon ; mais si Gobert a le nez plus fin que nous ne le supposons et s'il se refuse à écrire la lettre ?

— En ce cas, mon cher monsieur Morin, je vous l'ai dit : il n'y a rien de fait.

— Et mes obligations, quand me seront-elles payées ?

— Lorsque se rencontrera l'occasion d'une autre fourniture ; mais cette occasion pourra ne pas se représenter de longtemps, je vous en préviens.

— Et jusque-là ?

— Vous attendrez. Vous avez trop de bon sens pour me mettre en demeure de vous payer ; vous savez que cela m'est radicalement impossible. Ferez-vous saisir une partie de mes appointements ? vous ne serez guère plus avancé.

— Maudite affaire !

— À qui la faute ? Il dépend de vous qu'elle succède à notre avantage à tous deux, moyennant cette lettre.

— Eh ! si cela ne tenait qu'à moi, vous l'auriez à l'instant.

— Vous ne me ferez pas croire qu'adroit comme vous l'êtes, vous n'obtiendrez pas cette lettre de Gobert, garçon borné, qui, de plus, vous doit tout.

— Enfin on verra, on tâchera ; mais, je vous le répète, le luxe de précautions…

— Ceci me regarde, mon cher monsieur Morin.

— Et tant d'argent dépensé pour qui ?… pour une petite coquine

qui vous rira au nez lorsqu'elle aura mangé votre dernier sou.

— Non point. Je la tiendrai ferme et serrée.

— Ah ! que vous connaissez peu ces créatures-là ! Tenez, vous êtes novice en bien des choses, malgré vos soixante ans, mon pauvre monsieur de Francheville. Quand vous tiendrez une fille comme *Cri-Cri*, vous pourrez être aussi fier que si vous aviez déniché un merle blanc.

— J'ai mon projet, et s'il réussit, je vous déclare qu'elle sera, aussi longtemps que je le voudrai, soumise à mes moindres volontés.

— Et ce beau projet, quel est-il ?

— J'ai, pour l'accomplir, compté sur vous.

— Comment cela ?

— Oh ! rien de plus simple. Si notre affaire se conclut, vous me donnerez en compte une lettre de change de mille francs à trois mois.

— À votre ordre ?

— Non pas. Cette fille ignore mon vrai nom, ma demeure et les fonctions que j'occupe…

— Il est vrai : vous êtes, aux yeux de *Cri-Cri*, M. Duport, négociant marié et retiré des affaires. Je vous donnerai donc en compte une lettre de change de mille francs tirée sur mon correspondant de Nantes.

— Et écrite tout entière de votre main.

— Soit… Et vous dites qu'à l'aide de cette lettre de change, cette endiablée *Cri-Cri*…

— Deviendra la plus soumise des femmes et restera dans ma dépendance absolue, m'eût-elle mangé, comme vous dites, jusqu'à mon dernier sou.

— Vous parlez sérieusement ?

— Très-sérieusement. Je vous dirai le reste en temps et lieu. Donc, pour nous résumer, si vous m'apportez ce matin, avant midi, la somme convenue, mes obligations et la lettre de Gobert, la concession de la fourniture sera signée à trois heures par le ministre ; mais à quatre heures, la lettre de Gobert sera déposée au parquet de M. le procureur du roi ; c'est à prendre ou à laisser.

Le domestique de M. de Francheville ayant en ce moment frappé à la porte, il entre et dit à son maître :

— L'homme de confiance du propriétaire désirerait parler à monsieur.

— Priez-le d'entrer.

Puis, se levant, M. de Francheville ajoute, s'adressant à M. Morin :

— Au revoir, mon cher monsieur.

— Ainsi, vous m'attendez jusqu'à midi ?

— Jusqu'à midi, mais pas plus tard, – répond le haut fonctionnaire à M. Morin, qui sort et se croise avec M. Tranquillin, lequel reste seul avec M. de Francheville.

VIII

M. de Francheville, demeuré seul avec Tranquillin, qui le salue très-révérencieusement, lui montre du geste un siége, et lui dit d'un ton sec :

— Asseyez-vous, monsieur, je voulais justement vous inviter à passer chez moi.

— Je suis ravi, monsieur, de…

— Et moi, monsieur, je ne suis point ravi du tout, tant sans faut, du tapage infernal que font journellement au-dessus de ma tête les locataires du troisième étage : c'est insoutenable !

— Pourtant, monsieur, l'unique désir du propriétaire, mon honoré maître, est que…

— Je ne sais pas ce que désire votre honoré maître, mais moi, je vous déclare, monsieur, que je désire dormir en paix ; aussi je suis résolu de quitter la maison, si l'on ne met fin au tapage dont j'ai à me plaindre…

— Je prendrai, monsieur, la liberté grande de vous demander quel est ce tapage ? M. Wolfrang s'empressera de faire droit à vos réclamations.

Puis Tranquillin se dit :

— Hum ! voilà un locataire qui me paraît, d'après son accueil, devoir se montrer quelque peu récalcitrant au sujet de l'invitation dont je suis chargé pour lui.

— D'abord, monsieur, – reprend M. de Francheville, – tous les soirs, régulièrement, entre onze heures et minuit, heure à laquelle je me mets habituellement au lit, il s'établit une espèce de colloque entre l'un des locataires du troisième étage et son chien, colloque entremêlé d'un insupportable fredon sur l'air de la *Bonne aventure*, lequel fredon m'arrive très-distinctement par le tuyau de la cheminée ; puis le colloque recommence avec le chien…

— Très-bien… – Un barbet gris appelé *Bonhomme*, je le connais ; il ne lui manque, en effet, que la parole, et…

— Morbleu ! monsieur, plaisantez-vous ? Ce dont je me plains justement, c'est que ce maudit animal ne fait que japper depuis onze heures jusqu'à minuit.

— Je vous supplie de croire, monsieur, que j'ignorais les

jappements indiscrets dudit *Bonhomme*, et dès à présent, les recommandations les plus formelles vont lui être adressées.

— C'est donc un fou qui habite cet appartement du troisième ?

— Non point que je sache, monsieur ; c'est un locataire fort paisible, sortant rarement, et s'en allant toujours trottant menu comme une souris, avec son chien sur ses talons, et…

— Je vous répète, monsieur, qu'il faut que cet homme-là soit fou, puisque chaque jour je l'entends, sans distinguer ses paroles, dialoguer avec son chien, lequel répond par des aboiements si aigus, si insupportables, que je finis par avoir les nerfs tellement agacés que, souvent, je ne puis m'endormir qu'à trois ou quatre heures du matin.

— Je m'empresse de vous assurer derechef, monsieur, que les jappements de *Bonhomme* seront réprimandés comme il convient. Vous n'aurez à l'avenir aucun sujet de plainte, et monsieur Wolfrang continuera d'avoir l'honneur de vous compter parmi messieurs ses locataires, – dit Tranquillin. Et il ajoute à part soi : – Le voici apaisé, c'est le moment de glisser mon invitation. – Puis il répond à haute voix : – Tout étant dit, monsieur, au sujet des réclamations, j'aurai l'honneur de vous prévenir que je suis chargé de…

— Eh non, monsieur, tout n'est pas dit, – s'écrie M. de Francheville d'un ton de plus en plus impatient et bourru, – car au sabbat du soir succède le sabbat du matin.

— Ah ! mon Dieu ! Quoi donc encore, s'il vous plaît ?

— Lorsqu'enfin je suis parvenu à m'endormir vers trois ou quatre heures, à peine le jour paraît-il, que je suis brusquement réveillé…

— Par cet endiablé jappeur de *Bonhomme* ? C'est donc une peste que ce chien-là !

— Cette autre peste n'est pas le chien, mais une enragée chanteuse qui, dès l'aube, s'établit à son piano et commence une série de vocalises et de roulades qui ont le privilége de m'agacer autant, sinon plus, que les jappements du chien ; d'où il résulte qu'après avoir été tenu éveillé une partie de la nuit, si je trouve enfin le sommeil, je suis éveillé en sursaut par les gammes sempiternelles de cette locataire, et il m'est impossible de me rendormir tant je suis impatienté, outré, exaspéré, monsieur…

— Permettez…

— Oui, monsieur, outré, exaspéré ; ainsi, je vous le déclare, si l'on ne met fin à ce tapage, je quitte la maison.

— Décidément, ce n'est point encore tout à fait le moment de glisser mon invitation, – pense Tranquillin, et il reprend : – Monsieur,

permettez-moi, de grâce, une toute petite, et humble, et respectueuse observation.

— Je n'ai pas d'observation à entendre, monsieur, – reprend brusquement M. de Francheville, se levant, afin de faire comprendre à l'intendant que l'entretien a assez duré – Si le tapage dont je me plains ne cesse pas, je déloge au terme prochain ; – et se dirigeant vers la porte : – Pardon, monsieur, mais l'heure m'appelle au ministère ; vous ferez part à votre maître de mes intentions.

— Non, monsieur, – répond soudain Tranquillin, d'abord désolé d'être éconduit sans avoir pu glisser son invitation, et illuminé par une idée subite ; – impossible, monsieur, impossible !

— Qu'est-ce à dire ? Vous refusez de faire part de mes réclamations à votre maître ?

— Oui, monsieur, il m'en coûterait trop de vous obéir…

— Vous osez !…

— Révérence parler, je ne me chargerai point, s'il vous plaît, de cette commission-là.

— Vraiment ?

— Je craindrais trop de chagriner mon honoré maître.

— Fort bien. Sortez, monsieur, je verrai tout à l'heure votre maître et vous ferai tancer vertement.

— Monsieur, ah ! monsieur, de grâce, soyez-moi indulgent ! – dit Tranquillin d'un air piteux ; – épargnez-moi les remontrances de mon maître ; et d'ailleurs, vous ne le trouveriez point céans. Arrivé ce matin à Paris, il est absent pour toute la journée, ainsi que vous pouvez vous en assurer ; il ne sera de retour chez lui que ce soir vers neuf heures.

— Peu m'importe ! je le verrai ce soir à neuf heures, et il saura que vous avez eu l'impertinence de refuser de lui communiquer mes réclamations.

— Ainsi, monsieur, mes prières ne vous touchent point, – répond Tranquillin d'un ton lamentable ; – vous voulez absolument aller ce soir trouver mon honoré maître et…

— Certes, – répond M. de Francheville de plus en plus courroucé, indiquant du geste la porte à l'intendant. – Ce soir, à neuf heures, je serai chez votre maître, vous pouvez y compter ; je n'y manquerai pas.

— Eh ! mon Dieu ! voilà justement ce que je demandais, – pensait Tranquillin en saluant M. de Francheville jusqu'à terre. Puis en sortant, le malin bonhomme se disait : – Pourvu que ce récalcitrant se présente chez mon honoré maître, à l'heure où seront réunis chez lui les autres locataires, ce sera tout comme s'il venait en invité à la soirée… ce sera

tout comme… Hé ! hé !

IX

Tranquillin ayant gravi les marches conduisant du second au troisième étage, arriva sur le palier où s'ouvraient les portes des appartements occupés par M. de *Saint-Prosper*, mademoiselle *Antonine Jourdan* et M. *Dubousquet*, propriétaire de *Bonhomme*. Un long cordon attaché à l'extrémité de la chaînette de bronze doré, appendice de la sonnette, était disposé de façon à pouvoir être saisi entre les dents du barbet, qui, au retour de ses diverses commissions, trouvait ainsi le moyen de signaler sa présence à son maître.

Tranquillin, afin de communiquer à M. Dubousquet l'invitation dont il était chargé pour lui, agita la sonnette. À son premier tintement répondirent trois jappements de *Bonhomme* ; puis l'intendant, distinguant à travers la porte la voix de M. Dubousquet, entendit celui-ci dire au barbet, lequel, de nouveau, aboya trois fois d'un ton interrogeant.

— Dame, je ne sais pas plus que toi qui peut sonner chez nous, mon pauvre *Bonhomme*, puisque nous ne recevons jamais personne.

Et entre-bâillant la porte, M. Dubousquet ajouta :

— Qui est là ?

— Moi, l'homme de confiance du propriétaire. Je viens de sa part vous dire deux mots, – répondit Tranquillin.

Aussitôt la porte s'ouvre devant lui, et pendant que le barbet le flaire aux jambes d'un air cogitatif, M. Dubousquet dit avec un accent d'empressement mêlé d'inquiétude :

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur l'homme de confiance, donnez-vous la peine d'entrer.

Bonhomme, après s'être livré aux investigations de son odorat, semblait dire de son côté :

— Je reconnais ce monsieur, je l'ai souvent rencontré dans la cour de la maison ; il me caresse quelquefois ; donc, qu'il soit le bienvenu chez nous.

Et frétillant de la queue, le barbet précède allègrement son maître et l'intendant, qui entrent dans un salon très-confortablement meublé.

M. Dubousquet paraît âgé d'environ cinquante ans ; ses cheveux gris, drus, épais et taillés en brosse, dessinent leur cinq pointes sur son front proéminent, surplombant de petits yeux gris, mobiles à l'excès et

se dérobant d'habitude au regard qui s'attache sur eux. Son teint hâlé, tanné, a cette couleur de brique particulière aux gens qui ont longtemps vécu sur mer ou dans son voisinage. L'ensemble des traits de ce personnage ne prévient pas tout d'abord en sa faveur, et il est difficile de saisir la véritable expression de sa physionomie, car il envisage rarement son interlocuteur, et porte toujours la tête basse ; son attitude embarrassée, presque craintive, est humble à l'excès ; il se hâte d'avancer un fauteuil à Tranquillin, et s'assied modestement sur le bord d'une chaise, ayant entre ses jambes son chien accroupi sur son train de derrière ; les yeux noirs et intelligents de *Bonhomme* suivent tantôt les mouvements de l'intendant, et tantôt se reportent sur son maître.

— Je venais d'abord, monsieur, afin d'avoir l'honneur de m'enquérir de votre santé, – dit Tranquillin, – car, ayant, par hasard, appris de notre concierge que vous n'étiez pas sorti depuis assez longtemps, je craignais que vous fussiez indisposé.

— Comment, monsieur l'homme de confiance, vous daignez prendre la peine de venir vous-même… vous informer de ma santé ? – balbutie M. Dubousquet, les yeux baissés, semblant aussi surpris que confus de la marque d'intérêt qu'on lui témoigne. Et dans son étonnement, cédant malgré lui à la force de l'habitude, il ajoute, s'adressant à son chien en lui désignant Tranquillin d'un regard oblique :

— Tu entends, mon pauvre *Bonhomme*, monsieur l'homme de confiance prend la peine de venir s'informer de notre…

Mais s'interrompant, et honteux de ce colloque, M. Dubousquet s'empresse d'ajouter :

— Pardon, monsieur, mille pardons ; mais je vis toujours seul avec cette bête, et malgré moi, j'ai pris l'habitude de lui parler comme s'il pouvait m'entendre.

Bonhomme, à qui son maître, en lui adressant la parole, d'un coup d'œil oblique désigné l'intendant, avec lequel le barbet n'avait eu d'ailleurs, jusqu'alors, que d'excellents rapports, va droit à lui et lui lèche les mains, comme s'il voulait témoigner de sa reconnaissance pour la preuve d'intérêt dont son maître est l'objet, tandis que celui-ci dit :

— Ici, *Bonhomme*, ici ! vous importunez monsieur.

— Pas du tout, pas du tout, nous sommes, lui et moi, de vieux amis, – reprend Tranquillin en donnant une dernière caresse au barbet, qui, obéissant à l'appel de son maître, revient se placer entre ses jambes. – Il y a longtemps que j'ai dit qu'il ne lui manquait que la parole, à ce chien, – ajoute Tranquillin. – Je n'ai jamais vu de plus intelligent

animal.

— Ah ! monsieur l'homme de confiance, c'est trop, vous me comblez, – dit M. Dubousquet, plus sensible encore peut-être à l'éloge de son chien qu'à la preuve d'intérêt dont il était si confus, si étonné ; – je ne mérite point tant de bontés ; ma santé, dont vous me faites l'honneur de vous informer, est très-bonne. Je ne suis pas sorti depuis quelques jours, il est vrai, ainsi qu'a pu le remarquer M. le concierge, parce que je me trouve si parfaitement bien établi ici, que je préfère rester chez moi, sauf une longue promenade de temps à autre, que je fais, je vous l'avoue, beaucoup plus pour promener mon chien que pour mon plaisir particulier. Excusez ces détails bien puérils, bien ridicules, mais…

— Ils ne sont point du tout hors de propos, car, après m'être informé de votre santé, je venais justement et expressément, monsieur, vous entretenir de lui.

— De qui, s'il vous plaît ?

— De *Bonhomme*.

Le barbet, entendant prononcer son nom, dresse ses oreilles, et, comprenant dès lors qu'il joue un certain rôle dans la conversation, regarde alternativement son maître et Tranquillin. Celui-ci, remarquant le profond étonnement de M. Dubousquet, concevant à peine que l'on vienne *expressément* lui parler de son chien, ajoute :

— Je commence par vous prier de croire, monsieur, qu'au sujet de la petite réclamation dont il s'agit, je ne cède en quoique ce soit à un sentiment d'injustice ou d'animosité contre *Bonhomme*. Oui, je vous l'ai dit, nous sommes au contraire, lui et moi, très-bons amis ; mais mon devoir m'oblige de vous informer, quoiqu'à regret, de ladite réclamation.

— Juste ciel ! une réclamation au sujet de mon chien ! – balbutie M. Dubousquet consterné, tremblant. Et dans son effarement, il cède de nouveau à la puissance de l'habitude, et s'adressant à *Bonhomme* avec un accent de reproche et d'alarme :

— Tu entends, l'on va peut-être nous renvoyer, l'on se plaint de toi. Qu'as-tu donc fait, malheureuse bête ?… oui, qu'avez-*vous* fait, hein ?

Ce *vous*, accentué d'un ton sévère, paraît surprendre et affliger *Bonhomme*. Il baisse la queue, contracte ses oreilles, se couche, s'aplatit aux pieds de son maître, et tournant vers lui sa tête ébouriffée, où brillent ses grands yeux noirs, devenus soudain humides de larmes, il regarde fixement M. Dubousquet avec l'expression d'une conscience si tranquille, que celui-ci s'écrie :

— Monsieur l'homme de confiance, je vous le jure sur l'honneur,

mon chien est innocent ! Je le connais comme moi-même ; s'il avait quelque méfait à se reprocher, il n'oserait me regarder en face ; et quand je lui ai dit *vous* d'un ton fâché, il serait à l'instant allé se cacher sous un meuble.

Le barbet, devinant sans doute sa justification au seul changement d'inflexion dans la voix de son maître, se relève, de couché qu'il était, se dresse sur ses pattes de derrière, et appuyant l'une de celles de devant, mais en hésitant, sur le genou de M. Dubousquet, il tient l'autre suspendue, semblant le questionner de ses regards et l'examinant avec quelque angoisse encore, comme s'il eût attendu d'être complétement réhabilité avant de se permettre d'appuyer sa seconde patte sur le genou de son maître. Mais celui-ci, d'un clignement d'yeux presque imperceptible, ayant encouragé le barbet, il ne doute plus de sa complète réhabilitation, et dans les transports de sa folle joie, il couvre de caresses M. Dubousquet, qui lui dit tout bas :

— Oui, oui, pauvre bête, je t'ai pardonné, tu n'as rien fait de mal, je te crois ; mais tiens-toi tranquille, tu me diras ta joie quand nous serons seuls.

L'intendant, témoin de cette scène, se sent très-ému. Il feint de se gratter le coin de l'œil du bout de son index, dissimulant ainsi une larme qui humecte sa paupière, et, véritablement apitoyé sur le barbet, sur son maître, il se hâte de dire à ce dernier :

— Rassurez-vous, mon digne monsieur, rassurez-vous ; il n'est nullement question, et tant s'en faut, bon Dieu ! de vous signifier votre congé. Mon honoré maître tient au contraire extrêmement à vous conserver parmi messieurs ses locataires, ainsi que je vous en donnerai tout à l'heure la preuve irrécusable. Donc, encore une fois, ne craignez rien. Vous resterez ici, vous et *Bonhomme*, tant que cela vous conviendra.

— Ah ! monsieur l'homme de confiance, s'il était vrai ! – dit avec un allégement inexprimable M. Dubousquet, joignant les mains avec l'expression de la plus vive gratitude. – Il est si peu de maisons où l'on autorise les locataires à avoir un chien ! Et puis le mien connaît déjà si bien le quartier, ainsi que les marchands auprès desquels je l'envoie en commission. Enfin je me trouve si heureux ici, que j'aurais un chagrin mortel s'il me fallait quitter cette maison, régie par une personne aussi bienveillante que vous daignez l'être pour moi, monsieur l'homme de confiance.

— Je vous le répète, mon digne monsieur, il n'est aucunement question de vous signifier congé. Je vais, en deux mots, mettre fin à vos inquiétudes en vous instruisant du sujet de ma petite réclamation à l'endroit de *Bonhomme* ; oui, mon garçon, à ton endroit, – ajoute

l'intendant, répondant au regard interrogatif du barbet, qui revenu se placer entre les jambes de son maître, et s'entendant nommer, tourne la tête vers Tranquillin. Celui-ci reprend :

— Voici le fait : M. de Francheville, qui occupe ci-dessous l'un des appartements du second étage, se plaint, mon digne monsieur, de ce que chaque soir, entre onze heures et minuit, il s'établit une manière de colloque entre vous et *Bonhomme*, lequel, ne possédant naturellement d'autre moyen de dialoguer, vous répond par des jappements réitérés.

— Je dois, monsieur l'homme de confiance, vous avouer en toute humilité que…

— Attendez, ce n'est pas tout…

— Hélas ! – dit M. Dubousquet tout tremblant, – qu'est-ce donc encore ?

— Calmez-vous, cher monsieur, pour l'amour du ciel ! calmez-vous ! le plus fort de la réclamation est articulé ; voici donc *Bonhomme* hors de cause ; maintenant c'est de vous qu'il est question.

— De moi ! mon Dieu !

— Oui, mais il s'agit d'une misère, d'une babiole ; la voici : Le même M. de Francheville se plaint encore de ce que vous entremêlez votre colloque du soir avec *Bonhomme* d'un continuel refrain, sur l'air de la *Bonne aventure, ô gué !* lequel fredon, renouvelé chaque soir à la même heure, avec accompagnement continu des jappements de votre chien, possède, il paraît, le don d'agacer, d'horripiler à ce point votre voisin de ci-dessous (extraordinairement nerveux… ce me semble), qu'il ne peut s'endormir avant trois ou quatre heures du matin. Telles sont, mon digne monsieur, les deux petites réclamations que j'ai l'honneur de vous transmettre.

— Il y sera fait droit, monsieur l'homme de confiance, je vous le jure ! – s'empresse de répondre M. Dubousquet. – J'avais, je le confesse, la puérile habitude, ou plutôt la ridicule manie, pensant d'ailleurs n'incommoder personne, de parler à mon chien avant de m'endormir, et de chantonner un vieil air dont j'ai été bercé dans mon enfance ; mais, dorénavant, je vous en donne ma parole, je ne fredonnerai plus jamais le soir, et nous deux *Bonhomme*, nous ne soufflerons plus mot. Monsieur le locataire du second étage n'aura donc, à l'avenir, jamais à se plaindre de nous. Daignez assurer M. le propriétaire, que l'on ne nous entendra pas plus, *Bonhomme* et moi, que si nous n'existions pas.

— Mais, point du tout, mon digne monsieur, ce serait une exorbitante tyrannie exercée par le second étage sur le troisième, et

M. Wolfrang ne souffrira pas une pareille énormité. Vous avez, saperlotte ! le droit de parler, de fredonner chez vous à votre guise, en observant seulement de ne point troubler le repos de vos voisins.

— D'accord, monsieur l'homme de confiance ; mais j'aime cent fois mieux, voyez-vous, renoncer à ce qui est peut-être mon droit que de risquer de provoquer de nouvelles réclamations, et ainsi d'encourir peut-être la disgrâce de M. le propriétaire, qui alors, ne gardant plus aucun ménagement, nous signifierait notre congé. Grand Dieu ! à cette pensée, je ne sais plus où j'en suis.

— Mais encore une fois, mon digne monsieur, n'ayez donc pas cette crainte, – répond Tranquillin.

Et croyant trouver une adroite transition, il ajoute en souriant :

— M. Wolfrang est tellement désireux de vous conserver céans, qu'il m'a chargé de vous prier de vouloir bien lui faire l'honneur de venir passer aujourd'hui la soirée chez lui.

M. Dubousquet, d'abord muet de stupeur, envisage pour la première fois Tranquillin en face ; puis, désignant sa propre personne en portant à trois fois son médium au creux de son estomac, il articule enfin d'une voix effarée :

— Moi ! invité ! moi !

Et regardant *Bonhomme*, qui ne le quitte pas des yeux, son maître semble aussi lui dire :

— Tu entends ? moi, invité !

Ce à quoi le barbet, moins modeste que M. Dubousquet, paraît répondre :

— Tiens ! pourquoi donc pas ?

— Cette invitation doit d'autant moins vous surprendre, mon digne monsieur, – reprit Tranquillin, – qu'elle est commune à messieurs les locataires et à mesdames les locatrices que mon honorable maître s'estime heureux de-réunir ce soir chez lui ; j'espère donc que vous lui faites l'honneur d'accepter son invitation ?

— Moi ! – répond M. Dubousquet presque suffoqué, – moi ! lui faire l'honneur de…

— Certainement M. Wolfrang sera très-honoré de votre présence à cette petite réunion, – dit Tranquillin.

Et se levant, il ajoute :

— Sur ce, monsieur, comptant sur votre acceptation, je vous présente mes très-humbles civilités.

— Monsieur, de grâce ! je vous en supplie !…

— Quoi ? qu'avez-vous, mon digne monsieur ? vous voici encore tout bouleversé !

— Monsieur l'homme de confiance, depuis plusieurs années, je vis complétement seul et en dehors du monde ; veuillez donc supplier M. le propriétaire de daigner m'excuser…

— Allons ! mon cher monsieur Dubousquet, vous ne résisterez pas à mes instances… vous viendrez ?

— Cela m'est impossible, je vous assure.

— Eh bien ! je vous le demande en grâce, au nom de mon honoré maître !

— Je suis désolé d'être obligé de persister dans mon refus, monsieur l'homme de confiance, – reprend M. Dubousquet, – mais je ne puis absolument accepter cette invitation… dont je suis d'ailleurs profondément honoré…

— Fort bien ! – reprend Tranquillin affectant d'être piqué de l'obstination du locataire ; – cette invitation ne vous agrée point, n'en parlons plus, monsieur, n'en parlons plus… je suis votre serviteur…

— Pour l'amour du ciel !… ne vous courroucez pas… monsieur… je…

— Il vous déplaît de venir chez M. Wolfrang ; à votre aise, monsieur, ne venez pas chez lui, vous êtes parfaitement libre dans vos déplaisances…

— Écoutez-moi, par pitié ! je…

— Mon honoré maître croyait faire envers vous acte de courtoisie ; il se trouve, au contraire, qu'il vous a offensé ; il en sera marri… très-marri…

— Je vous en conjure ! n'allez pas lui dire que je me trouve offensé, il n'en est rien ; au contraire, je…

— Vous serez le seul, parmi messieurs les locataires, qui aurez repoussé l'invitation de M. Wolfrang ; soit, chacun se conduit à sa guise.

— Malheur à moi ! me voici mis au ban de la maison, – s'écrie Dubousquet, tandis que Tranquillin, le guignant du coin de l'œil, et préjugeant le bon succès de sa ruse, ajoute :

— Qu'il en soit ainsi, monsieur, vous brillerez par votre absence de cette réunion de famille.

— Nous sommes perdus, mon pauvre *Bonhomme* ! Le propriétaire courroucé de mon refus, nous donnera congé, – balbutie M. Dubousquet, qui, dans son anxiété, s'adresse de nouveau à son

chien.

Celui-ci, remarquant l'accent douloureux de la voix de son maître, lui lèche les mains et lui répond par un léger grognement plaintif.

Enfin, M. Dubousquet, pâle, agité, visiblement en proie à une cruelle lutte intérieure, réfléchit, et paraissant prendre une résolution désespérée, s'écrie :

— Eh bien, j'irai, monsieur, j'irai à cette réunion ; mais, je vous en supplie ! n'instruisez pas M. Wolfrang de mes hésitations à accepter sa trop flatteuse invitation ; cela pourrait l'indisposer contre moi.

— Soyez assuré, mon digne monsieur, que mon honoré maître ne saura rien, sinon que vous lui faites le plaisir d'accepter son invitation. Il peut donc compter sur vous ?

— Oui, monsieur l'homme de confiance, répond M. Dubousquet avec accablement, oui, j'irai !

— L'on se réunit à huit heures.

— À huit heures, soit !

— Sur ce monsieur, je vous présente mes civilités, – dit Tranquillin, se levant.

Et il gagne la porte extérieure de l'appartement qui lui est ouverte par M. Dubousquet, morne, consterné, abattu, et que le barbet a suivi pas à pas.

— Ah ! mon pauvre *Bonhomme* ! – murmure Dubousquet d'une voix étouffée, après le départ de l'intendant, – quelle soirée ! bonté divine ! quelle soirée !

Un jappement du chien ayant répondu à ces paroles de son maître, celui-ci ajoute précipitamment :

— Tais-toi, tais-toi ! nous incommodons les voisins, l'on nous renverrait d'ici ; tais-toi ! nous parlerons tout bas !

X

M. de Saint-Prosper, occupait l'un des deux autres petits appartements situés au troisième étage de la *Maison du bon Dieu*. Ce locataire, âgé d'environ quarante ans, doué d'une physionomie remarquablement douce et placide, – était assis devant son bureau, et corrigeait les épreuves d'un prospectus entête duquel on lisait :

ŒUVRE D'ALIMENTATION

POUR LA PREMIÈRE ENFANCE.

SOUSCRIPTION CHARITABLE

Ouverte sous la direction de M. de Saint-Prosper et sous le patronage de mesdames la marquise de Verteuil, – la comtesse de Montrichard, – la princesse de Luxen, – lady Harriett Wilson, – la baronne Van Heck, etc., etc.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION :

(En blanc)

Par mois.

Le chiffre du prix mensuel de cette souscription était l'objet des méditations actuelles de M. de Saint-Prosper ; ce prix, il l'avait d'abord porté à dix francs par mois, puis réduit à cinq francs, puis soudain élevé à vingt francs. Il allait se fixer à ce dernier chiffre et l'écrire sur l'épreuve, lorsqu'il hésita, jeta sa plume, en se disant :

— Non, c'est trop, c'était bon lorsque je ne voyais dans cette fondation qu'un… expédient… et un coup de filet… mais le succès dépasse toutes mes prévisions… Cette œuvre dont je ne soupçonnais pas la portée, a rencontré une sympathie si vive et si générale, que cela devient pour moi une affaire sérieuse… très-sérieuse… pécuniairement parlant. C'est une véritable poule aux œufs d'or… Sans parler de l'incroyable considération qui rejaillit sur moi, et à laquelle je suis d'autant plus sensible que jusqu'à présent… ce n'était pas précisément ce sentiment-là que j'inspirais. – Il faut donc que le chiffre de la

cotisation soit normal… suffise à couvrir les frais de l’œuvre, et à m’assurer une large existence… Peut-être faut-il porter le chiffre à dix francs…

Et, pensif, M. de Saint-Prosper appuie son front entre ses deux mains.

Une jeune servante, assez jolie, mais d’une pâleur extrême, et qui semblait relever d’une longue maladie, desservait en silence un guéridon sur lequel venait de déjeuner M. de Saint-Prosper. Cette jeune fille, profondément triste et absorbée, paraissait obéir à une impulsion machinale, en se livrant aux divers soins de son service ; mais, tout à coup, son regard devient fixe, presque hagard, et se mouille bientôt de larmes. Cachant son visage dans son tablier, elle tombe assise sur une chaise, en poussant des sanglots déchirants.

À ce bruit, M. de Saint-Prosper se retourne brusquement ; il réprime un mouvement d’impatience qui lui échappe, se lève, et s’approchant de sa servante, il lui dit d’une voix onctueuse et pénétrante :

— Eh bien, eh bien, Toinette, qu’avez-vous encore ?

— Laissez-moi ! – répond la servante, redressant soudain la tête, et la dégageant ainsi des plis de son tablier ; puis, l’air presque égaré, elle répète :

— Laissez-moi !

— Toinette, – reprend M. de Saint-Prosper d’une voix plus onctueuse encore, – mon enfant, revenez à vous, calmez-vous !

— Ah ! vous êtes bien heureux, vous, d’être calme !

— C’est que je suis raisonnable, et vous ne l’êtes pas, Toinette.

— Avoir de la raison ! est-ce que je peux ?… non… Quand je pense à cela… voyez-vous… c’est plus fort que moi ! – balbutie la servante suffoquée par les larmes, – et elle ajoute avec un nouveau sanglot :

— J’en mourrai ! je vous dis que j’en mourrai ! Ah ! c’est plus tôt que j’aurais dû mourir ! Pourquoi ai-je quitté Lyon ! j’avais bien raison de vouloir rester près de ma mère. Mon Dieu… mon Dieu ! il y a donc un sort jeté sur… notre famille !

— Sachez donc, ma pauvre Toinette, vous résigner à ce qui est irréparable, – dit M. de Saint-Prosper avec l’accent du plus tendre intérêt ; – ayez donc du courage ! dites-vous donc que, hélas ! les plus grands chagrins ont forcément leur terme… et il en sera du… vôtre…

— Jamais celui-là n’aura de fin… non, jamais ! – murmure la servante, continuant de sangloter ; – je serais sous terre que je pleurerais encore !

— Mais, pauvre chère créature, songez donc…

— Tenez, vous me donnez le frisson avec votre voix douce ; laissez-moi ! vous me faites peur !

M. de Saint-Prosper entend sonner à la porte extérieure de l'appartement, et dit vivement à la jeune fille :

— On sonne, allez ouvrir la porte.

Mais se ravisant, M. de Saint-Prosper ajoute :

— J'irai moi-même ouvrir ; vous avez la figure bouleversée, inondée de larmes ; rentrez dans la cuisine en passant par ma chambre à coucher et par le couloir.

Ce disant, M. de Saint-Prosper quitte son cabinet, va ouvrir la porte à laquelle Tranquillin a sonné ; puis il l'introduit dans la pièce dont la servante éplorée vient de sortir.

— Bonjour, monsieur Tranquillin, – dit M. de Saint-Prosper, veuillez vous asseoir.

— Je suis confus de vous avoir donné la peine de m'ouvrir vous-même votre porte. Est-ce que votre servante est toujours malade ? Ce serait dommage : elle paraît être une excellente fille.

— Excellente fille, en effet ; mais elle entre en convalescence et se trouve encore bien faible ; tout à l'heure je l'ai engagée à aller se reposer.

— Je ne dérange point ?

— Pas du tout, mon cher monsieur Tranquillin ; – dites-moi maintenant à quoi je dois attribuer le plaisir de votre visite.

— Je suis chargé de la part de mon honoré maître…

— Est-ce qu'il est de retour à Paris ?

— Depuis cette nuit.

— En ce cas, je pourrais avoir l'honneur de le voir demain ?

— Aujourd'hui même, si vous y consentez.

— Certainement, et avec empressement !

— M. Wolfrang m'a chargé de venir vous prier de passer la soirée chez lui, ce soir, à huit heures.

— Vraiment ? Eh bien, cela se rencontre à merveille.

— À la bonne heure, – se disait l'intendant ; – avec celui-ci, mon invitation va comme sur des roulettes…

— Je désirais justement demander à M. Wolfrang quelques moments d'entretien, – reprend M. de Saint-Prosper, – afin d'obtenir de lui un petit service, si toutefois il n'y voit aucun empêchement.

— Monsieur Wolfrang sera, je n'en doute point, tout à votre service.

— Mais, pardon, il me faut vous adresser une question préliminaire : est-il marié ?

— Je ne saurais, monsieur, vous renseigner précisément là-dessus.

— Comment ! vous ignorez…

— Séparé depuis longtemps de M. Wolfrang, j'ignore s'il s'est marié durant ses voyages.

— Cependant, vous l'avez vu hier… ou ce matin ?

— Évidemment, puisqu'il m'a chargé d'une invitation pour vous.

— Eh bien, en ce cas, vous devez savoir si…

— Mon honoré maître ne m'a accordé que le temps nécessaire pour nous entretenir de ses affaires, et n'a point jugé à propos de me faire de confidences… si tant est qu'il en ait à me faire…

— Enfin, en admettant que M. Wolfrang soit marié, je voulais lui demander d'abord si madame Wolfrang consentirait à être l'une des-dames patronnesses de mon œuvre philanthropique, destinée à…

— … L'alimentation de la première enfance. Ah ! monsieur de Saint-Prosper, la noble et charitable idée que voilà !

— Ah ! vous êtes déjà instruit de ce projet ?

— Les journaux en ont fait mention, et tout le monde, dans le quartier, vous comble de bénédictions.

— Mon cher monsieur Tranquillin, vous exagérez…

— Point ! point ! vous êtes un *saint Vincent de Paul*, monsieur de Saint-Prosper.

— Allons, allons.

— Toutes les mères vous béniront !

— Ce serait ma plus douce récompense, reprend modestement M. de Saint-Prosper.

Et il ajoute d'un ton *récitatif*, semblant annoncer que, bien souvent déjà, il a prononcé, ou plutôt psalmodié ces paroles.

— C'est, voyez-vous, quelque chose de si profondément touchant, de si digne d'un tendre intérêt qu'une pauvre petite créature qui vient au monde, exposée à tant de périls, et si frêle, si délicate, qu'il suffit d'un souffle pour la briser ! Elle n'a de refuge que dans le sein maternel, où elle trouve la chaleur et la source de la vie. Mais, souvent, trop souvent, hélas ! la misère a glacé, tari le sein maternel.

— Ah ! monsieur, vous me navrez l'âme.

— Ou bien le lait vicié que la mère donne à son enfant devient meurtrier pour lui, ou bien enfin, d'autres causes, non moins fatales, amènent la mort de milliers de pauvres petites créatures ! C'est à ces maux affligeants que mon œuvre remédiera, je l'espère, grâce à un moyen simple, peu coûteux, que la charité peut mettre à la portée des plus pauvres, et surtout d'un succès infaillible.

— Et ce moyen, quel est-il ? car tout ceci m'intéresse au dernier point…

— Permettez-moi, mon cher monsieur Tranquillin, de réserver la primeur de cette découverte à madame Wolfrang, si elle daigne me faire l'honneur d'être l'une des patronnesses de mon œuvre.

— Œuvre sublime ! monsieur… Votre nom sera inscrit parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité ! Oui, et je le répète, au risque de blesser votre modestie, on dira *saint Prosper*, de même que l'on dit *saint Vincent de Paul.*

— Monsieur Tranquillin, ménagez-moi, de grâce !

— Si je vous admire, monsieur c'est votre faute et non la mienne ; mais il faut que vous ayez eu des enfants, et que vous les ayez idolâtrés, pour que la pensée d'une pareille fondation vous soit venue à l'esprit ?

— Je suis, vous le savez, célibataire.

— Sans doute, sans doute ; mais enfin, – hum !… hum !… – reprit Tranquillin avec un pudique embarras, – mais enfin, soit dit… sans inculper vos bonnes mœurs, – et elles sont exemplaires… – vous avez été jeune homme, et parfois… les jeunes gens… hum ! hum !… vous m'entendez bien ?… – Dame ! ça s'est vu…

— Jamais la Providence ne m'a accordé le bonheur d'être père… et je me dédommage de cette privation en cherchant à arracher à une mort presque certaine des milliers de pauvres enfants du peuple.

— Ah ! monsieur de saint Vincent de P…, non, monsieur de Saint-Prosper, quelle gloire pour cette maison d'avoir été le berceau de votre charitable projet ! Elle mérite maintenant, grâce à vous, d'être appelée, ainsi qu'on l'a baptisée dans le quartier, *la Maison du bon Dieu.*

— Le ciel m'a inspiré, voilà tout.

— Il n'inspire que des cœurs généreux comme le vôtre.

— Afin de couper court à des louanges dont je suis embarrassé, mon cher monsieur Tranquillin, je vais commettre une nouvelle indiscrétion. J'aurais encore une faveur à demander à M. Wolfrang.

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— De me présenter à madame la duchesse della Sorga, qui habite

avec sa famille l'hôtel du jardin.

— Rien de plus facile. Madame la duchesse, ainsi que les autres locataires de la maison, assistera, je l'espère, à la réunion de ce soir, et mon honoré maître pourra vous présenter à madame della Sorga.

— Je désirerais vivement la compter aussi parmi les dames patronnesses de mon œuvre, à laquelle plusieurs nobles étrangères ont déjà bien voulu s'intéresser.

— Si j'en juge d'après la piété notoire de madame la duchesse, qui sort à pied chaque matin afin de se rendre aux offices et de visiter ses pauvres, elle regardera comme un devoir de patronner votre œuvre.

— Ainsi, mon cher monsieur Tranquillin, vous voudrez bien être auprès de M. Wolfrang l'interprète de mes deux demandes.

— Assurément, – répondit Tranquillin en se levant ; – la réponse que mon honoré maître vous fera lui-même ce soir, sera, je n'en doute point, conforme à vos désirs ; et c'est, pénétré de cet espoir, monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles civilités.

— À revoir, mon cher monsieur Tranquillin, – dit M. de Saint-Prosper, en accompagnant l'homme de confiance jusqu'à la porte de l'appartement. Près de cette porte s'élevait une cloison vitrée, en carreaux dépolis ; elle formait l'une des parois de la cuisine, où la servante s'était rendue par ordre de son maître. Celui-ci, prenant congé de Tranquillin, lui dit :

— À revoir, mon cher monsieur…

— Adieu, monsieur saint Vincent de P… ; non, je me trompe… eh bien, non ! je ne me trompe point, et je répète et j'articule tout haut, bien haut : Adieu, monsieur saint Vincent de Paul, car vous m'avez donné le droit de vous qualifier ainsi, vous, à qui tant de pauvres petits enfants devront la vie et…

Un cri déchirant, étouffé par un sanglot, se fit soudain entendre derrière la cloison vitrée, attenant à la cuisine, et auprès de laquelle se trouvait alors Tranquillin ; il s'interrompit, et tressaillant, dit à M. de Saint-Prosper :

— Ah ! mon Dieu ! quel cri douloureux !… il m'a été au cœur.

— C'est ma servante, – répond M. de Saint-Prosper avec un accent profondément apitoyé ; – la pauvre fille, à peine rétablie de sa longue maladie, est en proie depuis deux jours à une rage de dents si atroce, qu'elle la rend presque folle, tant elle souffre parfois.

— Vous me rassurez, mon cher monsieur, car, en vérité, ce cri m'avait fait frissonner jusque dans la moelle des os ! Du reste, je sais quel terrible mal c'est que le mal de dents ; et, pour calmer les tortures

de cette pauvre fille, je vous recommande particulièrement le *créosote Billard* ; j'ai expérimenté ce spécifique, il est souverain.

— Le créosote Billard ? très-bien ; je n'oublierai pas votre recommandation et vous en remercie. À revoir donc, mon cher monsieur Tranquillin.

— À revoir, mon digne et vénérable monsieur. Veuillez ne pas oublier que l'on se réunit ce soir, chez mon honoré maître, à neuf heures.

— Je serai exact…

XI

Tranquillin, en sortant de chez M. de Saint-Prosper, traverse le palier afin de se rendre chez mademoiselle Antonine Jourdan, locataire du deuxième appartement situé au troisième étage. L'intendant approchait la main du cordon de la sonnette, lorsque, voyant la porte s'ouvrir soudain de dedans en dehors, il s'efface machinalement le long de la muraille, se trouve ainsi masqué par le développement du battant de cette porte, et entend le bruit d'un baiser d'adieu, accompagné de ces mots prononcés par une voix d'homme :

— À demain, ma petite Antonine, compte sur ma promesse.

— Ne manque pas de venir avant midi, – répond la jeune fille ; – je sors à une heure pour mes leçons.

— Sois tranquille, je serai chez toi à l'heure dite – répète l'autre voix.

Tranquillin, inaperçu des personnes qui venaient d'échanger ces paroles, masqué qu'il était à leurs yeux par le battant de la porte, qui bientôt se referme, aperçoit alors un homme de cinquante ans environ, mais d'une tournure juvénile encore, descendre les degrés d'un pas alerte. Sa figure martiale, ses épaisses moustaches grises, et un ruban rouge noué à sa boutonnière, faisaient supposer que ce personnage appartenait à l'état militaire.

L'intendant n'avait pas été le seul témoin de cette scène d'adieux ; le commis Bachelard, chargé par le libraire de porter des livres dans un grenier, redescendait l'escalier du quatrième étage, lorsqu'il s'arrêta, remarquant au-dessous de lui Antonine Jourdan embrasser l'homme aux moustaches grises qu'elle avait reconduit jusqu'à sa porte en prenant congé de lui.

— Oh ! fameux !… quelle découverte !… fameux !… Quelle bonne aubaine ! Je ne l'ai pas cherchée, celle-là ! elle me tombe des nues ! Quelles délices ! quels cancans dans la *Maison du bon Dieu* !… – s'était dit Bachelard. – La chanteuse du troisième qui becquotte un vieux à moustaches. Elle le tutoie, la malheureuse !… Elle lui roucoule amoureusement de ne pas manquer de revenir demain ; et le vieux roquentin de répondre : « Sois tranquille, je viendrai ! » Ils se tutoient, ils s'embrassent ! Plus de doute, le vieux troupier fait des rentes à la jeune chanteuse !… Eh bien… c'est du propre !… Qu'est-ce qui aurait jamais cru une telle horreur ? Cette donzelle a l'air si honnête fille lorsqu'elle sort avec son carton à musique sous le bras, son parapluie et

ses socques !… Et penser qu'à son âge… ce grison… C'est indigne ! Ah bien ! c'est le cas de le dire, qu'il y aura aujourd'hui du bruit dans Landerneau… Quels cancans ! la langue me démange. À qui vais-je octroyer la primeur de ma découverte ?… voyons… à qui ?… Ma foi… à tout le monde ; il n'y aura pas de jaloux…

Pendant que le commis regagnait son magasin, en se livrant à ces peu charitables réflexions, Tranquillin, presqu'aussitôt après la rentrée d'Antonine chez elle, avait sonné à sa porte, et était bientôt introduit par une femme de ménage dans le charmant petit salon où la jeune artiste, assise depuis un instant devant son piano, préludait à ses études par quelques gammes et par des vocalises, si légères, si mélodieuses, qu'elles semblaient s'échapper du gosier d'un rossignol.

Au-dessus du piano se voyait le daguerréotype d'un jeune homme d'une figure énergique, revêtu de l'uniforme de cavalier des chasseurs d'Afrique. Un autre portrait ; placé au fond du salon, représentait, de grandeur naturelle, une femme à cheveux gris, d'une figure remarquablement belle et vénérable.

Antonine atteignait alors sa vingt-deuxième année. Cheveux châtains, yeux bleus frangés de cils noirs, regard ferme et loyal, bouche riante et purpurine, aux dents éclatantes ; physionomie ouverte, enjouée ; figure plus expressive, plus attrayante que régulièrement jolie ; teint rose et blanc, taille charmante et pied d'enfant, tel est, en peu de mots, le signalement de la jeune artiste, à qui l'intendant disait en ce moment :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects et de vous demander pardon de la liberté que j'ai prise de…

— Je vous pardonne cette liberté, mon cher monsieur Tranquillin, – répond gaiement Antonine. – Mais, de grâce, pas de cérémonie entre nous ; soyez le bienvenu et causons.

— Je ne vous dérange point ?

— Au contraire, je suis enchantée de vous voir.

— Et quoi me vaut, mademoiselle, un si flatteur accueil ?

— Votre figure…

— Mademoiselle, je… ne sais… je… en vérité, je ne…

— Ne vous troublez pas, ne rougissez pas, mon bon monsieur Tranquillin ; ce n'est pas une déclaration que je vous adresse… N'allez pas croire cela au moins !…

— Juste ciel ! Ah ! mademoiselle, pour concevoir seulement l'ombre d'un soupçon si monstrueux, il faudrait que je fusse…

— Un monstre ! ce que vous n'êtes pas, tant s'en faut. Vous devez

être, vous êtes, j'en suis certaine, le meilleur des hommes ; aussi l'aspect de votre bonne et honnête figure, toujours si placide, si bienveillante, me met, comme on dit vulgairement, du baume dans le sang. Voilà pourquoi je suis enchantée de vous voir. Donc, qu'avez-vous à me dire ce matin ?

— Mon honoré maître, de retour de voyage, donne aujourd'hui une soirée.

— Fort bien.

— Il aurait le plus vif désir que vous daignassiez charmer cette soirée par ces mélodieux… ces délicieux accents qui…

— Bon, bon ! il désire que je vienne chanter chez lui, n'est-ce pas ?

— Tel serait son plus vif espoir…

— J'irai, c'est convenu !… Veillez seulement à ce que le piano soit d'accord.

— Ah ! mademoiselle, que de bonté, surtout que de bonne grâce ! Tant d'autres se feraient prier…

— Me faire prier ! je serais donc ingrate ?… C'est bien le moins que je tâche d'être agréable à un propriétaire modèle, introuvable, grâce à qui je suis logée comme une princesse pour un prix très-modéré.

— Pardon, mademoiselle, je crois que nous ne nous entendons point…

— Comment cela ?

— Et d'abord, mademoiselle, je serais aux regrets, au désespoir, de blesser en quoi que ce fût votre délicatesse, soyez-en convaincue.

— Je le crois, de reste, mon bon monsieur Tranquillin. Mais rassurez-vous, je ne suis nullement susceptible, par cette raison que j'ai un excellent caractère… et j'ai un excellent caractère… par cette autre raison que je suis très-heureuse, et que, de plus… j'ai la conscience de mériter d'être heureuse. Je ne me ménage pas les compliments, vous le voyez.

— Ces compliments-là, mademoiselle, sont des vérités, d'éclatantes vérités.

— Je ne dis pas non ; j'aime mieux paraître glorieuse que de mentir par fausse modestie. Mais pour quel motif craindriez-vous de blesser ma délicatesse, mon bon monsieur Tranquillin ?

— M. Wolfrang, en espérant que vous voudriez bien vous faire entendre dans cette soirée, considérerait comme un véritable larcin de vous priver de la légitime rémunération de… de…

— En un mot, il tient, si je viens chanter chez lui, à me payer ?

— Ah ! mademoiselle, ce mot malséant… grossier…

— Comment, malséant… grossier ?… mais je ne trouve pas cela malséant du tout, moi, au contraire, puisque je vis des leçons de chant et des concerts que je donne.

— Et cela vous en honore davantage, ma chère demoiselle.

— Donc, si M. Wolfrang tient absolument à me payer, mon bon monsieur Tranquillin, je recevrai son argent, voilà tout. J'avais d'abord songé à me faire entendre chez lui par pure courtoisie, mais je trouve tout simple qu'il désire rémunérer mon chant, comme cela se fait habituellement.

— En ce cas, mademoiselle, – dit l'homme de confiance, tirant de sa poche un billet de cinq cents francs qu'il remit à la jeune artiste, – voici ce que mon honoré maître m'a chargé de vous offrir, ajoutant qu'il vous serait encore et toujours redevable de…

— Pas du tout ! c'est moi, au contraire, qui vous suis redevable de quatre cents francs, que je vais vous rendre, – répond Antonine en se levant et allant prendre dans le tiroir d'un meuble de salon vingt louis qu'elle rapporte en disant d'un air de triomphe enjoué :

— Ah !… ah !… vous le voyez, l'on a quelques économies, mon bon monsieur Tranquillin, et les artistes sont parfois bonnes ménagères ; n'est-ce pas ?… Je me suis, ainsi peu à peu amassé une petite dot, et je l'augmente chaque jour ; mais j'y pense, à propos de dot, est-ce que je ne vous ai pas encore présenté mon fiancé ?

— Non, mademoiselle, vous ne m'avez point fait jusqu'à cette heure cet honneur-là.

— Eh bien, vous allez le voir, – dit la jeune fille, faisant quelques pas ; – je suis certaine qu'il vous plaira… il est si gentil !…

— Comment, mademoiselle, il est ici…

— Certainement.

— Ici… chez vous ?…

— Je le crois bien, il ne me quitte jamais, – ajoute Antonine, – se dirigeant vers le piano, tandis que l'intendant répète, ébahi :

— Il ne vous quitte jamais !… il serait… céans ! céans !

— Mon Dieu, oui… je suis une drôle de fille, et je me compromets joliment, n'est-ce pas ?… – et décrochant de la boiserie le daguerréotype, la jeune artiste revient près de Tranquillin, puis, lui montrant le portrait, elle ajoute gaiement, avec une gentille révérence : – Je vous présente M. Albert Gérard, mon fiancé, sous-officier aux chasseurs d'Afrique. N'est-ce pas qu'il est beau ?

— Fort beau, mademoiselle. Quel mâle visage !

— Ah ! si l'on pouvait daguerréotyper l'âme, le cœur, ce serait bien autre chose, allez mon bon monsieur Tranquillin, et ce portrait-là vous paraîtrait bien supérieur à celui-ci !

— J'en suis persuadé, mademoiselle.

— Il n'a, ou plutôt il n'aurait qu'un défaut… mais… qui n'en a pas ?

— Et quel défaut… mademoiselle ?

— Il est jaloux, et sous l'impression de ce sentiment, son caractère d'une douceur extrême deviendrait d'une violence terrible…

— Que voulez-vous, ma chère demoiselle… j'ai ouï dire que lorsque l'on aimait… passionnément… l'on devenait… fût-on un agneau… un véritable tigre. Ainsi moi… par exemple… moi… si j'avais aimé… passionnément…

— Vous seriez devenu un tigre, mon bon monsieur Tranquillin !

— Dame !… il paraît… et c'est effrayant, savez-vous ?

— Heureusement Albert n'a jamais eu et n'aura jamais de sujet de jalousie… car je devrais dire qu'il serait jaloux… et non qu'il est jaloux…

— Et où se trouve-t-il actuellement votre fiancé, chère demoiselle ?

— Il est en Afrique où il achève son temps de service, ensuite nous devons nous marier ; voilà pourquoi j'amasse une petite dot, que M. Wolfrang vient d'augmenter de cent francs, et, à ce propos, voici l'argent qui vous revient sur le billet.

— Mais, mademoiselle, – répond l'intendant, refusant d'accepter les vingt-louis que lui offre la jeune artiste, – M. Wolfrang m'a chargé de vous remettre ce billet de cinq cents francs.

— Parfaitement ; mais, si, de cinq cents francs on retranche cent, restent quatre cents que voici ; – et Antonine ajoute en riant : – l'on sait, je vous prie de le croire, au moins ses quatre règles.

— Je ne puis, mademoiselle, recevoir ces vingt louis ; ils sont à vous…

— C'est une plaisanterie ; il serait par trop curieux qu'après avoir consenti à être payée par votre maître, moi qui comptais chanter pour rien chez lui, je lui fisse payer cette soirée quatre fois plus cher qu'à tout autre, puisque l'on me donne habituellement cent francs par concert.

— Cependant, mademoiselle…

— Oh ! ne craignez rien ; si jamais, à force d'étude et de travail, je parviens à obtenir la réputation des *Grisi*, des *Pauline Viardot* et autres

illustres cantatrices à qui l'on donne cinq cents francs par soirée… je les recevrai bien, je vous en réponds, parce que je les aurai gagnés ; mais aujourd'hui je ne suis encore qu'une écolière, et je me trouve très-convenablement rétribuée moyennant cent francs. Donc, reprenez ces vingt louis.

— Mademoiselle, c'est absolument pour vous obéir, – dit Tranquillin, acceptant enfin les vingt louis ; – mais je serai terriblement grondé par M. Wolfrang, qui, d'ailleurs, croyez-le bien, serait désolé que son offre eût pu vous offenser.

— M'offenser ? pas le moins du monde. Son erreur, au contraire, très-flatteuse pour moi, évaluait mon talent à un prix beaucoup trop élevé ; je rétablis la proportion, voilà tout ; mais, j'y songe… savez-vous ce qu'il préfère, de la musique italienne ou de la musique allemande ?

— Je crois qu'il préfère la musique allemande.

— En ce cas, je chanterai quelques morceaux de Mozart, de Weber et de Beethoven. Aurons-nous un accompagnateur ?

— Je l'ignore.

— Peu importe ; je m'accompagne suffisamment moi-même. À quelle heure est ce concert ?

— À neuf heures, si cette heure vous convient, mademoiselle.

— À neuf heures donc. Je suis toujours très-exacte. Ainsi, au revoir, mon bon monsieur Tranquillin. Je vais étudier les morceaux que je me propose de chanter ce soir… avant de sortir pour aller donner mes leçons.

— Pardon, mademoiselle, je venais ici pour deux objets ; il me reste quelques mots à vous dire encore.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une réclamation.

— De la part de qui ?

— De l'un de messieurs nos locataires ; mais je me hâte d'ajouter avec toute la déférence que je dois au susdit locataire, que sa réclamation me semble intempestive, et légèrement entachée d'exagération.

— Enfin, quelle est-elle, cette réclamation ?

— M. de Francheville, qui demeure ci-dessous, se plaint de ce que tant d'autres à sa place envieraient avec délices… avec transport ; en d'autres termes, il…

— … En d'autres termes… – reprend Antonine en riant ; – mon

chant et mon piano le fatiguent et l'ennuient horriblement ce pauvre monsieur ?

— Ah ! mademoiselle, quel blasphème ! pouvez-vous supposer que…

— Je conçois à merveille que quelqu'un qui n'aime pas la musique trouve assommant ce tapage de piano et ces roulades auxquels je me livre dès le matin, car c'est singulier… j'aime surtout à chanter au point du jour… surtout lorsque le ciel est bien pur… et que le soleil le dore de ses premiers rayons… Ah ! j'ai toujours compris que les oiseaux ne soient jamais plus en voix qu'à l'aurore… il ne s'en suit pas que je doive être insupportable à mes voisins ; seulement, je regrette que ce monsieur ne se soit pas plaint plus tôt ; vous pouvez donc l'assurer que je choisirai pour mes études une heure moins matinale.

— Et vous qui aimez tant à chanter au soleil levant, chère demoiselle !

— Je ferai, je dois faire le sacrifice de mon goût au repos de mes voisins ; d'abord, parce qu'ils ont le droit de l'exiger ; et puis n'auraient-ils pas même ce droit-là… il ne faut jamais désobliger personne.

— Ah ! mademoiselle Antonine ! mademoiselle Antonine !

— Bon Dieu ! d'où vient cette exclamation, mon bon monsieur Tranquillin ?

— Quelle femme vous êtes !

— Comment ?

— Tant d'autres à votre place se récrieraient contre l'irritabilité de ce fâcheux voisin, ne se résigneraient qu'avec aigreur ou impatience à sacrifier à autrui leur convenance, tandis que vous, au contraire, vous vous soumettez à ces exigences avec tant de bonne grâce, avec tant de bonne humeur, que c'est un charme de vous voir et de vous entendre !

— Cela prouve que j'ai ce bon caractère, dont je vous ai parlé…

— Ah ! chère demoiselle ! Mais un pareil caractère est si rare !

— Tenez, monsieur Tranquillin, si vous croyez devoir accorder quelques louanges à mon caractère, adressez-les à celle à qui je dois le peu que je vaux, – dit Antonine Jourdan, dont l'enjouement fait place à une douce émotion ; et d'un regard attendri, elle désigne à l'intendant le portrait représentant une femme à cheveux gris ; puis elle ajoute : – C'est ma mère.

— La noble et vénérable figure ! – dit l'intendant ; et il reprend en hésitant : – Et… il y a longtemps que… vous avez… perdu madame votre digne mère, pauvre chère demoiselle ?

— Trois ans, – répond Antonine avec une sorte de sérénité ; – mais, non, je ne l'ai pas perdue, non, elle est toujours aussi présente à ma pensée en corps et en esprit, que son image est présente à mes yeux…

— Ah ! chère demoiselle, j'ai maintenant le secret de vos touchantes qualités.

— Eh bien, mon bon monsieur Tranquillin, répond Antonine, moitié émue, moitié souriante, – puisque vous avez mon secret, nous sommes, pour ainsi dire, de vieux amis… or, en cette qualité… permettez-moi d'agir avec vous sans façon.

— Parlez, ordonnez, chère demoiselle.

— L'heure de mes leçons est inexorable, elle va bientôt sonner ; il me reste à peu près le temps d'étudier les morceaux que je dois chanter ce soir… et…

— Parfaitement, chère demoiselle, – dit l'intendant en se levant ; – excusez-moi de vous faire perdre ainsi votre temps.

— C'est à moi de m'excuser de vous renvoyer ainsi ; mais, je vous le répète, l'heure de mes leçons est inexorable.

— Ah ! mademoiselle, vous ne pouviez me donner une preuve de votre plus cordiale estime… qu'en me mettant si gracieusement à la porte.

— Eh bien ! soyez donc satisfait, mon bon monsieur Tranquillin, répond Antonine Jourdan, revenant à sa gaîté habituelle. – Adieu… et au revoir, je l'espère.

XII

L'un des deux hôtels contigus, élevés au fond du jardin auquel donnait accès la cour de la *Maison du bon Dieu* avait pour locataire le duc CÉSAR DELLA SORGA, appartenant à l'une des plus anciennes familles de la Sicile, et proscrit par le gouvernement napolitain en commutation de la peine capitale prononcée contre lui lors de la découverte d'une conspiration dont il était l'un des chefs, ainsi que son frère aîné, POMPEO. – Celui-ci, condamné aussi à mort, subit aussi sa peine. CÉSAR, devenant alors chef de sa maison, prit le titre et le nom de duc della Sorga ; il avait, jusque-là, selon la tradition de famille, porté le titre et le nom de MARQUIS RICCI, qui devinrent ceux de son fils aîné OTTAVIO ; son second fils prenait le nom de COMTE FELIPPE.

Le duc César della Sorga, âgé de cinquante ans environ, maigre, nerveux, robuste encore, offrait le type méridional dans toute son énergie, mais non dans sa beauté. Son front, bas et proéminent, couronné d'une forêt de cheveux noirs à peiné grisonnants vers les tempes ; ses épais sourcils, ses yeux renfoncés dans leur orbite, vigoureusement cernés d'un cercle charbonné tranchant sur la teinte olivâtre de ses traits, donnaient de prime abord à sa physionomie un caractère de résolution et de dureté remarquable.

Le duc, seul dans son cabinet, venait de sonner. Bientôt parut son majordome, Bartolomeo, à peu près de même âge que le duc. Il le servait depuis trente ans, partageait les diverses chances de la vie de son maître, alors que celui-ci, pauvre cadet de famille, n'avait pas encore, par suite de la mort de son frère aîné, hérité des biens et des immenses domaines de sa maison.

— Bartolomeo, – dit le duc, – va trouver mon fils Felippe, et prie-le de venir me parler.

— Oui, monseigneur.

— La duchesse est-elle rentrée ?

— Non, monseigneur.

— À quelle heure est-elle sortie ?

— À neuf heures, pour se rendre à l'office du matin, selon l'habitude de madame la duchesse.

— Envoie-moi Felippe.

Le majordome sort. Le duc, resté seul, se promène lentement dans

son cabinet, et se dit avec une sorte d'accablement, involontaire :

— Je ne suis pas superstitieux, cependant ce jour anniversaire de…

Mais, tressaillant, il s'interrompt et ajoute :

— Ce jour commence mal. Encore une discorde entre mes deux fils, eux que je voudrais voir, hélas ! si tendrement unis, ainsi qu'ils l'étaient autrefois… En vain je m'efforce de deviner la cause mystérieuse… je n'ose dire de l'aversion que mon second fils témoigne maintenant pour son frère aîné… que jadis il chérissait…

Et, tressaillant de nouveau, comme s'il eut répondu à une pensée secrète, le duc ajoute :

— Serait-il donc, de nos jours, ainsi que dans l'antiquité, des familles frappées d'une sorte de fatalité !

M. della Sorga tombe dans une rêverie profonde ; il en est tiré par l'arrivée de son fils cadet, le comte Felippe.

Ce jeune homme atteint à peine sa dix-huitième année ; petit, chétif, malingre, il est de plus bossu ; la déviation de sa taille a fait saillir l'une de ses épaules presque à la hauteur de son oreille gauche ; il incline de ce côté sa tête d'une grosseur démesurée pour sa stature rabougrie ; ses traits sont d'une laideur repoussante, presque sinistre ; sa maigreur, son teint étiolé, terreux, d'une pâleur bilieuse, annonce une constitution débile, maladive ; sa physionomie est à la fois sardonique, sournoise et atrabilaire.

Cependant il fut un temps où Felippe, si cruellement disgracié par la nature, faisait oublier ces disgrâces par la bonté de son cœur, par l'aménité de son caractère, et par une sorte d'adoration pour son frère aîné.

Les traits du duc, assombris jusqu'alors, semblent s'éclaircir à l'aspect de son fils qu'il idolâtre, car il ne se souvient que des excellentes qualités dont Felippe était doué naguères, et que sa laideur et sa difformité semblaient rendre plus touchantes encore ; mais, réfléchissant qu'il doit se montrer sévère, M. della Sorga refrène sa tendresse, fronce ses épais sourcils, et d'une voix rude il dit :

— Comte Felippe, asseyez-vous ; j'ai à causer sérieusement, très-sérieusement avec vous.

— J'écoute.

— L'objet de cet entretien, comte, n'est malheureusement pas nouveau, et déjà bien des fois j'ai dû vous faire entendre les reproches qu'il me faut encore vous adresser.

— Des reproches ! – répond le comte Felippe avec un accent d'impatience et d'aigreur. – À quel sujet ?

— Au sujet d'Ottavio.

Felippe, au nom de ce frère qu'il avait tant aimé, frémit, et sa laideur, déjà repoussante, devient hideuse. Il ne répond rien, baisse les yeux, appuie son coude droit sur son genou et porte à ses lèvres ses ongles qu'il ronge à vif, par un mouvement à la fois lent et convulsif.

— Comte, votre silence me prouve que vous m'avez compris, – poursuit le duc ; puis, d'un ton radouci : – Vous avez, je l'espère, honte, regret et remords de ce qui s'est passé hier soir entre vous et votre frère.

— Non, – répond brièvement, d'une voix âpre et dure, Felippe, continuant de ronger machinalement ses ongles qui commencent de saigner, – je n'ai ni honte, ni regret, ni remords.

— Malheureux enfant ! oubliez-vous donc que vous avez levé la main sur Ottavio ?

— Je recommencerais.

— Felippe !

— Je recommencerais !

— Osez !

— Vous le verrez.

— Mais c'est affreux ! mais l'on croirait que vous avez de la haine pour votre frère ?

— Vous en doutez ?

— Quoi ! vous l'avouez ! vous haïssez Ottavio ?

— Oui ! je le hais maintenant… oui !…

Le comte Felippe, en prononçant ces mots, relève audacieusement la tête, et attache sur son père un regard fixe dont l'expression étrange le fait frissonner ; mais voyant soudain les lèvres de son fils ensanglantées, car à force de ronger ses ongles avec un redoublement de rage muette, il a fait jaillir le sang de l'extrémité des phalanges, le duc s'imagine que ce sang afflue de la poitrine de Felippe, et changeant soudain de physionomie et d'accent, il s'écrie d'une voix palpitante de tendresse et les traits empreints d'angoisse :

— Grand Dieu ! mon pauvre enfant, tu craches le sang !

Et le duc ajoute d'une voix alarmée :

— En tâchant de contenir sa colère, il se sera brisé quelque vaisseau dans la poitrine ; cela, pour lui, peut être mortel ; il est si chétif !

— Si chétif, si difforme que je sois, je ne crache pas encore le sang ! – répond aigrement Felippe, en montrant l'extrémité de ses doigts

rougis et à vif, – je rongeais mes ongles, voilà tout.

Le duc, afin de s'assurer du fait, prend la main de son fils, l'examine attentivement, et à mesure qu'il acquiert la certitude de la vérité, sa figure se rassérène, et murmure :

— Quel effroi tu m'as causé, cher enfant ; mon Dieu, je suis rassuré !

Ce disant, le duc della Sorga, les yeux humides de larmes, étreint son fils sur sa poitrine et l'embrasse avec effusion. En ce moment, la porte du cabinet s'ouvre et paraît le marquis Ottavio Ricci, frère aîné de Felippe et âgé de deux ans de plus que lui.

Si le duc della Sorga offrait le type méridional dans sa puissante énergie, Ottavio le réalisait dans sa divine beauté ; sa taille accomplie et au-dessus de la moyenne, svelte, élégante, robuste, décelait la vigueur et la souplesse ; son visage brun, à la fois mâle et charmant, encadré d'une barbe naissante d'un noir de jais, comme sa chevelure bouclée, réunissait la grâce juvénile de son âge à une expression remplie de franchise et de bienveillance ; l'aménité de son sourire, le radieux éclat de son regard pur comme son âme, complétaient l'ensemble de la physionomie d'Ottavio. Elle s'attendrit profondément, lorsqu'en entrant chez le duc, il le vit embrasser Felippe avec effusion, et il s'écria :

— Ah ! mon père, vous devancez mes vœux ; j'accourais vous demander le pardon de Felippe. Apprenant que vous l'aviez mandé près de vous, je craignais pour lui vos reproches au sujet de l'enfantillage survenu entre nous hier soir.

Ces mots, où se peignaient la mansuétude et la générosité d'Ottavio, causèrent au duc della Sorga la plus douce émotion, car il chérissait ses deux enfants, éprouvant peut-être cependant une sorte de préférence pour son second fils, que les disgrâces de sa personne rendaient digne de pitié.

— Viens m'embrasser, Ottavio, – dit le duc. – Il n'est pas de cœur meilleur, pas de cœur plus indulgent que le tien…

— L'indulgence est facile envers un frère qui m'aimait… qui m'aime encore si tendrement… je n'en doute pas… je n'en veux pas douter… – reprit le jeune homme, répondant à l'étreinte du duc, tandis que Felippe, muet, impassible, recommençait de ronger ses ongles ; mais son père, le prenant par le bras, lui dit affectueusement :

— Allons, cher enfant, embrasse ton frère ; que tout soit oublié !

— Non, – répond Felippe, se reculant et résistant, – jamais !

— Mon frère, écoute-moi, dit Ottavio d'une voix affectueuse, et tâchant de calmer par un regard la douleur que cause au duc

l'endurcissement obstiné de Felippe, – quoique notre altercation d'hier soir n'ait été, je le répète, qu'un enfantillage, tous les torts sont de mon côté, j'en fais l'aveu ; pardonne-les moi, Felippe.

— C'est par trop de générosité ! – s'écrie le duc della Sorga ; – est-ce que ton frère…

— Mon frère a cédé à un emportement dont j'ai été cause sans le vouloir, il est vrai, mon père ; mais je devais m'apercevoir que Felippe était alors sous l'impression de l'un de ces accès d'humeur noire auxquels il est, hélas ! sujet depuis quelque temps… et dont nous ignorons les causes… En ces moments-là… tout le chagrine et l'irrite.

— Pouvais-tu supposer qu'il s'irriterait de ces mots dits par toi avec l'accent d'une inquiète sollicitude : – « Qu'as-tu donc, cher frère ? tu sembles bien soucieux, ce soir, » puisque tel a été le point de départ de cette altercation dont je suis navré.

— Mon père, il était présumable que Felippe, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, accueillerait mes questions avec impatience. Retiré dans un coin du salon, il désirait sans doute rester à l'écart, et, au lieu de respecter son isolement, je suis au contraire allé, pour ainsi dire, le provoquer par une marque d'intérêt sincère mais inopportune, sans cela, notre discorde n'aurait pas eu lieu. Aussi, je te le répète, Felippe, – ajoute Ottavio, s'adressant à son frère et lui tendant la main, – j'ai eu tort, je l'avoue ; pardonne-le moi, je t'en prie, je t'en conjure.

— Mon enfant, tu entends ton frère, dit le duc della Sorga à Felippe, impassible, malgré les cordiales avances d'Ottavio ; – il regrette ; peut-il faire davantage ? Il regrette de n'avoir pas respecté cet isolement que, parfois, tu recherches pendant ces accès d'hypocondrie dont tu sembles atteint depuis quelque temps… Ainsi, que tout soit oublié, mes enfants ; si vous saviez combien je souffre de vos discords !

Et prenant les mains de Felippe et d'Ottavio, le duc ajouta :

— Chers enfants, ne redoublez pas l'amertume de notre exil par votre désunion ; c'est à toi surtout que je m'adresse, Felippe. Je t'en conjure, embrasse ton frère ; redeviens pour lui ce que tu étais autrefois.

— Jamais ! – répond Felippe d'une voix inflexible, au moment où la duchesse della Sorga entre dans le cabinet, suivie de Tranquillin.

XIII

La duchesse della Sorga, quoiqu'elle atteignît sa quarantième année, conservait les restes d'une éclatante beauté ; son fils Ottavio était, abstraction faite de la virilité de ses traits, le vivant portrait de sa mère. Celle-ci, très-grande et d'une taille à laquelle un léger embonpoint donnait une sorte de majesté sans nuire aux rares perfections de ses formes, était vêtue avec une extrême simplicité, selon qu'il convenait pour ses sorties habituelles du matin, consacrées, disait-on, à aller aux offices, à visiter les pauvres et à porter des consolations aux proscrits siciliens. D'épais bandeaux de cheveux d'un noir bleuâtre encadraient le visage de madame della Sorga, visage d'une régularité antique et d'une pâleur mate, que faisaient surtout ressortir l'arc d'ébène de ses longs sourcils et le duvet brun qui estompait fortement ses lèvres, d'un vif incarnat et très-charnues. Cette particularité, ainsi que l'excessive dilatation de ses narines, palpitantes à la moindre émotion ; l'ardeur, parfois à peine contenue de son regard, eussent donné un caractère remarquablement passionné à sa physionomie, si elle n'eût été, pour ainsi dire, réfrigérée par une expression habituelle de rigidité hautaine, expression particulière aux personnes qui dissimulent avec une adroite hypocrisie leurs penchants pervers, ou qui, sincèrement, et non sans luttes pénibles, refrènent leurs passions, grâce à l'ascendant que l'esprit, soutenu d'une inflexible volonté peut exercer sur la matière.

Le duc della Sorga et Ottavio, à l'aspect de Tranquillin entrant sur les pas de la duchesse, surmontèrent la douloureuse impression que leur causait le vindicatif endurcissement du comte Felippe. Celui-ci, profitant de l'entrée de sa mère pour quitter le cabinet, disparut, en lançant à son frère un regard de haine, et à son père un regard de défi.

Ottavio, s'approchant avec empressement de la duchesse, lui baise la main en disant d'un ton rempli de tendre déférence :

— Je n'ai pu vous souhaiter le bonjour ce matin, ma mère ; déjà vous étiez absente ; Dieu, vos pauvres et nos compagnons d'exil vous en béniront davantage, car c'est pour leur consacrer quelques moments de plus que vous êtes sortie de meilleure heure que de coutume.

À ces mots qui peignent l'attachement et la vénération filiale d'Ottavio, la duchesse l'embrasse au front et répond :

— Bonjour, cher enfant ; je me suis agenouillée ce matin devant la sainte table, et j'ai dû en effet sortir plus tôt que d'habitude.

Pendant cet échange de quelques mots prononcés à demi-voix par Ottavio et par sa mère, Tranquillin, saluant profondément M. della Sorga, lui disait :

— Monsieur le duc, j'ai eu l'honneur d'instruire madame la duchesse de la mission dont j'étais chargé par mon maître. Madame la duchesse m'a fait observer qu'elle ne pouvait me donner de réponse avant de vous avoir consulté, et elle a daigné m'autoriser à l'accompagner ici, afin de savoir, monsieur le duc, quelle sera votre décision ?

— Ma chère Béatrice, – demande le duc à sa femme, – de quoi s'agit-il ?

— Le propriétaire de cet hôtel nous engage à venir passer aujourd'hui la soirée chez lui, – répliqué la duchesse. – J'ai répondu que les habitudes de retraite que nous avons prises depuis notre exil, ne nous permettent guère d'accepter d'invitation ; je ferai d'ailleurs, à cet égard, mon ami, ce qu'il vous conviendra.

— Madame vous a donné la véritable et seule raison qui nous empêche d'accepter une invitation à laquelle nous sommes, du reste, fort sensibles, monsieur Tranquillin, – dit le duc avec une froideur polie. – Veuillez être l'interprète de nos regrets auprès de M. Wolfrang.

M. della Sorga accompagne ces mots d'un mouvement de tête, espèce de salut protecteur et significatif, annonçant à l'intendant que de nouvelles instances au sujet de l'invitation seraient inutiles, et que l'entretien était terminé.

Tranquillin parut comprendre à demi-mot les intentions du duc, et s'inclina profondément devant lui.

— Je communiquerai votre refus, monsieur le duc, à mon honoré maître ; il n'avait d'ailleurs que hasardé timidement cette invitation, peut-être inconvenante, sentant bien la distance qui le séparait d'aussi grands personnages que monsieur le duc.

Et Tranquillin salua le duc.

— Que madame la duchesse…

Et Tranquillin salua la duchesse.

— Que monsieur le marquis…

Et Tranquillin salua Octavio.

— Que monsieur le comte…

Et Tranquillin, cherchant des yeux Felippe, dont il remarque seulement alors l'absence, salue en désespoir de cause la porte par laquelle le comte est sorti ; puis, ajoutant à toutes ces révérences une sorte de salut circulaire adressé aux personnes présentes, il ajouta avec

un redoublement d'humilité, en gagnant la porte à reculons :

— J'ai l'honneur de présenter mes respectueuses civilités à la noble et illustre compagnie, en lui demandant, au nom de M. Wolfrang, pardon de la trop grande liberté qu'il s'est permis de prendre en osant adresser à vos respectables seigneuries une invitation… incongrue…

— Mon père, – avait dit tout bas Ottavio au duc, avec un accent de regret, pendant les évolutions révérencieuses de Tranquillin, – ce brave homme et son maître vont s'imaginer que tu refuses cette invitation par fierté.

— Loin de moi un orgueil si mal placé, mon enfant ; mais, en vérité, cette invitation est au moins singulière ; nous ne connaissons aucunement M. Wolfrang, et nous ne pouvons aller chez lui, – répond le duc.

Cependant, afin de mieux préciser son refus aux yeux de l'homme de confiance, M. della Sorga le rappelle au moment où celui-ci, redoublant ses révérences, gagne le plus lentement possible la porte à reculons.

— Monsieur Tranquillin, un mot, de grâce !

— Plaît-il, monsieur le duc ?

— Madame, moi et mes fils, nous serions aux regrets que M. Wolfrang pût supposer un instant qu'un sentiment de fierté que rien n'autorise, nous empêche de nous rendre à l'invitation qu'il veut bien nous faire, et à laquelle, je vous le répète, nous sommes très-sensibles ; mais je vous ai dit la cause de notre refus : nous vivons fort retirés depuis notre exil, et…

— Ah ! combien monsieur le duc est indulgent ! – s'écrie l'intendant, – que de bontés ! Vraiment ! c'est trop de bontés !

— De quelles bontés voulez-vous parler, monsieur Tranquillin ?

— Des vôtres, monsieur le duc ; n'êtes-vous pas assez bon pour daigner prendre la peine de donner un prétexte au refus que paraît mériter l'indiscrète invitation que mon honoré maître, sans penser à mal, je vous l'assure, s'était permis d'adresser à monsieur le duc et à sa noble famille ?

— Mais, je vous répète, monsieur Tranquillin, que…

— Point, point, monseigneur, je sens, comme je le dois, tout ce qu'il y a d'indulgence de votre part dans la façon si courtoise dont vous voulez bien colorer votre refus. Mon honoré maître sera profondément touché de votre procédé, monsieur le duc ; encore une fois, pardon de la trop grande liberté, pardon !

Et Tranquillin recommence à gagner la porte en saluant à reculons.

— Bonté divine ! M. Wolfrang ne se pardonnera jamais sa malheureuse outrecuidance. Oser inviter des seigneurs à passer la soirée chez lui !

— Vous le voyez, mon père, ce brave homme, dont l'esprit semble assez borné, va, malgré vos assurances, s'en aller persuadé que l'orgueil a dicté votre refus, – dit tout bas Ottavio.

Et s'adressant à la duchesse :

— Ma mère, pourquoi n'irions-nous pas à cette soirée, ne fût-ce qu'un instant ?

— Soit ! si ton père y consent, mon enfant.

— Il est, en vérité, des gens d'une susceptibilité bien ridicule !… – dit le duc à demi-voix à sa femme et à son fils. – L'anniversaire de ce jour est pour moi, vous le savez, un sujet de deuil. Mais enfin, puisque vous le voulez…

Le duc, appelant l'intendant, ajoute :

— Monsieur Tranquillin, écoutez-moi…

— Monseigneur !

— Puisque vous persistez à croire que la fierté seule…

— Je vous en conjure, monseigneur, veuillez ne point insister là-dessus, vous me rendez confus ! Quoi, vous prenez la peine de vous disculper encore ? c'est trop de bonté ! Mon honoré maître s'était simplement dit ceci : « — J'invite tous les locataires de la maison à une manière de petite réunion de famille, dois-je ou ne dois-je pas inviter monseigneur le duc et sa famille ? Si je ne l'invite point, il pourra se formaliser de ce manque de déférence envers lui ; si je l'invite, il pourra mêmement se formaliser de mon impertinente familiarité. » Ceci est malheureusement arrivé ; aussi je…

— Mais, mon cher monsieur, – dit impatiemment Ottavio allant vers Tranquillin, – si vous n'aviez, à deux reprises, interrompu mon père, vous sauriez que lui, ma mère, moi, et probablement mon frère, nous acceptons l'invitation de M. Wolfrang.

— Il serait vrai ! monseigneur ? – s'écrie l'homme de confiance. – Vous, et madame la duchesse, et monsieur le marquis, et monsieur le comte, vous daigneriez accepter ?

— Oui, oui ! cent fois, oui ! – répond le duc, – est-ce clair, monsieur l'intendant ?

— Ah ! monseigneur, combien M. Wolfrang sera heureux et flatté de vous recevoir, ainsi que votre illustre famille ! dit Tranquillin se confondant de nouveau en salutations. – Je me permettrai d'ajouter que l'on se réunit à neuf heures, si cette heure convient à l'illustre

compagnie…

— À neuf heures, soit ! – répond le duc. Au revoir, monsieur Tranquillin.

— Je présente mes humbles civilités à l'illustre compagnie, – dit Tranquillin faisant sa dernière et sa plus belle révérence.

Puis, sortant du salon, il se dit d'un air joyeux :

— Allons ! mon honoré maître sera satisfait de son vieux serviteur. Tous nos locataires ont, bon gré, mal gré, couci-couci… cahin-caha, accepté l'invitation, et ils s'y rendront… c'est l'important !

XIV

Il est huit heures du soir, Wolfrang et Sylvia attendent, dans l'un des salons du rez-de-chaussée de leur hôtel, les locataires invités à la soirée. Le jeune homme disait à sa compagne :

— Le hasard nous a servis à souhait pour notre épreuve, ma Sylvia bien-aimée : ce que je sais déjà de quelques habitants de cette maison est d'un bon augure pour ta guérison ; elle sera complète. Je te l'ai promis, il y a un an, je tiendrai ma promesse ; mais il faut t'attendre à de grands étonnements. Tu rencontreras des apparences aussi séduisantes que les réalités qu'elles cachent sont horribles, et des réalités aussi adorables, aussi sublimée que leur apparence sera incolore ou repoussante. Il te faudra du courage, Sylvia, beaucoup de courage !

— J'en aurai, Wolfrang. Cette année passée, dans notre solitude bénie, tes paroles, ton exemple m'ont réconfortée ; tu ne me verras pas défaillir ; je poursuivrai l'épreuve jusqu'à la fin ; et si tes espérances te trompent, si le triomphe du mal et de l'iniquité en ce monde-ci m'est une fois de plus démontrée, je…

L'un des valets de chambre de service dans une pièce d'attente annonce en ce moment à haute voix :

— M. Dubousquet !

Wolfrang s'empresse d'aller au-devant de M. Dubousquet, de noir vêtu et cravaté de blanc. Il semble plus timide, plus humble, plus craintif que jamais. Il est aisé de s'apercevoir qu'il se rend à l'invitation du propriétaire, ainsi qu'il irait, comme l'on dit, au supplice. La sueur ruisselle de son front, et, dès le seuil de la porte, il salue gauchement les maîtres de la maison, puis il s'arrête, n'osant, dans son embarras croissant, faire un pas de plus. Wolfrang s'avance à sa rencontre, et, lui tendant la main :

— Je vous sais gré, monsieur, d'avoir accepté de si bonne grâce l'invitation que nous avons eu l'honneur de vous adresser.

— Monsieur, tout l'honneur est certainement de mon côté, – balbutie Dubousquet, rougissant de confusion et se permettant à peine d'effleurer la main que lui tend Wolfrang ; mais celui-ci, amenant son locataire près de la causeuse où est assise Sylvia :

— Ma chère amie, je vous présente M. Dubousquet.

— Madame, – dit M. Dubousquet, saluant jusqu'à terre, –

complétement ahuri, – j'ai bien l'honneur de… de…

— Veuillez vous asseoir là, près de moi, monsieur Dubousquet, – dit gracieusement Sylvia, – et donnez-moi des nouvelles de cet intelligent petit animal, fidèle compagnon de votre solitude.

— Comment, madame, – balbutie M. Dubousquet, aussi surpris que touché de la bienveillance qu'une si belle dame lui témoigne ainsi qu'à son chien, – vous savez que…

— Nous savons même que ce barbet si intelligent s'appelle *Bonhomme*, – ajoute en souriant Wolfrang ; – mais, de grâce, prenez donc place à côté de madame.

— Monsieur, c'est, en vérité, pour vous obéir, – répond le pauvre homme s'asseyant, timide et tremblant, sur l'extrême rebord de la causeuse où se tient Sylvia, – madame et vous, monsieur, me comblez de bontés.

— S'il faut vous l'avouer, – reprend Sylvia, – ce que vous appelez nos bontés sont un peu intéressées…

— Madame, je…

— J'ai le plus grand désir de connaître *Bonhomme*, et il faudra que vous me l'ameniez.

— Madame, ah ! madame, – répond M. Dubousquet, si ému que, malgré lui, ses yeux deviennent légèrement humides, – il serait possible ! quoi… vous daigneriez…

— Que voulez-vous, monsieur Dubousquet ? – dit Wolfrang, debout derrière la causeuse et s'y accoudant ; – il est, selon moi… et madame est de cet avis… il est difficile de ne pas éprouver une sorte de sympathie pour une personne qui aime son chien, ce muet confident de nos joies ou de nos chagrins, qui semble, afin de les partager, épier un sourire sur nos lèvres ou une larme dans nos yeux.

— Oh ! monsieur, c'est bien vrai, ce que vous dites là ; c'est souvent pour le malheureux une grande consolation que d'avoir un chien, – répond M. Dubousquet, se sentant, malgré lui, de plus en plus à l'aise par le bon accueil et par l'affabilité de *ses propriétaires*, et surtout par leur manière d'apprécier les rapports de l'homme avec la race canine ; puis il ajoute avec une bonhomie touchante :

— Hé ! mon Dieu ! un chien, c'est un ami qu'on laisse toujours triste quand on le quitte, et que l'on retrouve toujours joyeux lorsqu'on le revoit.

— Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi, monsieur, – reprend Sylvia, – car je me suis toujours révoltée contre les incrédules qui n'accordaient au chien que des instincts et lui refusaient le

raisonnement, lui, qui fait preuve d'une sagesse, d'une prévoyance souvent si rares parmi nous ; lui… – ajoute en souriant la jeune femme, – lui qui avait découvert par exemple : la théorie des caisses d'épargnes et la mettait en pratique bien avant qu'elles fussent inventées par les hommes, ces présomptueux, ces ingrats qui s'attribuent l'honneur et le mérite de ces fondations !

— Quoi ! madame, vous inclineriez véritablement à croire que les chiens mettent… à… la caisse d'épargnes ?

— Sylvia est très-capable de vous prouver ce qu'elle avance là, mon cher monsieur Dubousquet.

— Sans doute, – reprend la jeune femme. Ainsi, rien de plus simple en apparence que de voir un chien auquel on donne un os, aller l'enfouir.

— *Bonhomme*, lorsque j'habitais un petit appartement au rez-de-chaussée, m'a cent fois rendu témoin de ce fait, – s'écrie M. Dubousquet, – de qui, et presque à son insu, l'embarras s'efface de plus en plus ; – sur deux os que je donnais à mon chien, il s'empressait toujours d'en aller enfouir un.

— Eh bien ! voici le raisonnement de *M. Bonhomme* ; remarquez, admirez cet enchaînement d'idées, et dites s'il ne témoigne pas, non-seulement d'une logique excellente, mais encore de l'un des dons les plus rares chez les hommes, l'esprit de prévoyance et d'épargne ! – reprend Sylvia ; – « Si j'étais un glouton ou un prodigue, sans souci du lendemain (pense *M. Bonhomme*), je pourrais ronger ces deux os ; mais qui sait si demain j'aurai pareille aubaine ? C'est douteux ! le plus sage est de songer à l'avenir. Donc je vais mettre l'un de ces deux os en réserve ; mais, où le placer ? Le laisser exposé aux regards, c'est risquer que quelques larrons me le dérobent ; il me faut alors déposer en un lieu sûr mon épargne, afin que nul ne la puisse découvrir. » Et, ce pensant, *M. Bonhomme* prend son os entre ses dents, s'en va d'un pas furtif, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, cherche… cherche… et cherche encore, avec examen, avec réflexion, en étudiant les localités, quelque coin où il puisse en sécurité enfouir sa provende du lendemain… En d'autres termes, je le répète, il met à la caisse d'épargnes…

— C'est évident, madame ! – s'écrie M. Dubousquet, ravi d'aise. – Ajoutez à cela, et je l'ai vu vingt fois, que, le trou recouvert, *Bonhomme* tassait la terre du bout de son museau, afin qu'il fût impossible de découvrir à quel endroit le sol avait été fraîchement remué.

— Et ce serait là un pur instinct ! – reprend Sylvia. – Non ! non ! c'est l'un des raisonnements les plus complets auxquels puisse s'élever l'entendement humain.

— Aussi les anciens se montraient-ils bien plus sagaces ou plus équitables que nous au sujet du chien, – ajoute Wolfrang, se plaisant à caresser l'innocente passion de son locataire pour son barbet, et à dissiper ainsi le pénible embarras dont ce pauvre homme avait été navré à la seule pensée de cette soirée. – Dans quelle haute estime les peuples de l'antiquité tenaient le chien !

— Vraiment, monsieur ? – dit M. Dubousquet, de plus en plus intéressé ; – excusez mon ignorance, mais je suis si heureux de vous, entendre, que je suis tout oreilles. Ah ! la belle chose que le savoir !

— Les Égyptiens attribuaient au chien une essence supérieure et divine.

— Voyez-vous ça ! – reprend M. Dubousquet ébahi. – Eh bien ! en somme, cela ne m'étonne point, monsieur.

— *Xerxès* comptait ses nombreux chiens de combat, au nombre de ses troupes d'élite.

— Et ceux-là, jamais ne passaient à l'ennemi, – ajoute Sylvia ; – jamais de traîtres parmi eux. En est-il toujours ainsi parmi les hommes ?

— *Olaüs Magnus*, au seizième siècle, a écrit l'histoire des plus célèbres chiens de la Finlande, – poursuit Wolfrang, – et il existe à leur sujet d'héroïques légendes.

— Et ces héros, ignorant qu'ils auraient un jour leur nom dans l'histoire, ne se battaient ni pour obtenir des grades et des titres, ni même pour la fumée d'une vaine gloire, – ajoute Sylvia ; – ils combattaient pour défendre leur maître !

— Ah ! madame, excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis, – dit M. Dubousquet, émerveillé, – je crains de devenir trop orgueilleux.

— Et pourquoi ?

— Pas pour moi, – répond M. Dubousquet, transporté, – mais pour *Bonhomme*, en pensant qu'il pourrait revendiquer pour son espèce tant de fameux souvenirs.

— Et pourtant je suis sûr qu'il n'en est pas plus fier, – répond en souriant Wolfrang ; – je gage qu'il ne s'en fait pas valoir davantage.

— Ah ! mon Dieu, non, la pauvre bête ! – répond naïvement M. Dubousquet ; – puis, réfléchissant : – Mais, monsieur, pour être si profondément versé dans l'histoire du chien, il faut que vous ayez eu la passion de ces animaux ?

— Oui, parce que j'ai la passion de tout ce qui est bon et dévoué par excellence.

— Ah ! monsieur, ce que vous dites là est plus vrai que vous ne le

pensez peut-être, – dit le locataire avec une sorte d'attendrissement mélancolique, – car avec un bon chien et une bonne conscience, l'on peut…

Mais, s'interrompant et semblant regretter d'avoir cédé à un épanchement qu'il ne s'expliquait pas, non plus que la confiance et l'attrait que lui inspiraient si promptement deux personnes qu'il voyait pour la première fois, M. Dubousquet rougit, baissa les yeux et balbutia :

— Du moins, certaines personnes… affirment que…

— Qu'avec un bon chien et une bonne conscience l'on peut braver les faux jugements des hommes ? – reprend Wolfrang.

— Ces personnes-là, monsieur Dubousquet, affirment une grande vérité. N'est-ce pas aussi votre avis ?

— Certainement, monsieur, certainement… à la rigueur… cela est possible…

— Oh ! ne craignez pas de contredire Wolfrang ; nous sommes, vous n'en doutez plus, je l'espère, nous sommes de bonnes gens sans façon, – ajoute Sylvia en souriant ; – et, avouez-le, vous n'aviez pas d'abord de nous cette opinion-là ?

— Ah ! madame !

— Voyons, soyez sincère ; Wolfrang et moi, nous prisons avant tout la franchise ; notre devise favorite est *sainte sincérité*.

— Eh bien, madame, je crois, Dieu me pardonne, que vous et M. Wolfrang, à force de bonté, vous m'avez parlant par respect ; ensorcelé… mon Dieu oui… J'étais entré ici si embarrassé, si confus, que j'avais la vue trouble, les oreilles me bourdonnaient, et maintenant mon embarras a disparu : je vois très-clairement cette jeune dame si belle et si bonne… j'entends non moins clairement ses bienveillantes paroles, et les vôtres, monsieur Wolfrang… Ah ! je vivrais mille ans, que lorsque je me rappellerai votre accueil, je… je… Eh ! eh !… dame ! je ferai comme à présent, – ajoute M. Dubousquet d'une voix attendrie par les larmes, – et portant ses mains à ses yeux, – je ne pourrai m'empêcher de pleurer de reconnaissance.

Wolfrang et Sylvia se regardaient avec un silence expressif, lorsque trois jappements très-distincts, mais assez lointains, retentirent dans l'une des pièces voisines.

— Qu'entends-je ! – s'écrie M. Dubousquet en se levant et tressaillant. – C'est *lui* ; et pourtant je l'ai enfermé, comment sera-t-il sorti ? Il va venir ici tout compromettre, l'imprudent ! L'on m'accueillait si bien ! M. Wolfrang ne m'avait dit mot des plaintes portées contre nous par le locataire du second ! Ah mon Dieu ! *il* nous

perd !

M. Dubousquet, effaré, désolé, se lamentait ainsi, lorsque *Bonhomme*, à qui les domestiques venaient d'ouvrir la porte de la pièce voisine, parut au seuil du salon ; mais, ayant conscience de sa venue indiscrète, il s'avança vers son maître en rampant comme pour implorer sa grâce, tandis que celui-ci lui dit d'une voix menaçante :

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

Et s'adressant à Wolfrang et à Sylvia, M. Dubousquet ajoute :

— Ah ! madame ! ah ! monsieur ! que d'excuses ! je suis désespéré !

— Et moi je suis enchantée, – reprit Sylvia ; – je voulais que *Bonhomme* me fût présenté ; ne donne-t-il pas une nouvelle preuve de sa gentillesse, en prévenant si à propos mes désirs ?

Puis appelant le chien qui, à l'exclamation menaçante de son maître, s'était arrêté, immobile, et couché au milieu du salon, la jeune dame ajoute :

— Viens… n'aie pas peur, viens, pauvre petite bête.

Le barbet, avant de se rendre à cet appel, interroge du regard son maître, qui lui dit, de plus, en plus confondu de l'indulgente bonté de Sylvia :

— Allez, allez, puisque madame daigne *nous* pardonner votre incartade !

Le chien s'avance, toujours rampant, jusqu'aux pieds de la jeune femme, où il se couche timidement, attachant sur elle ses grands yeux noirs et brillants.

— Que d'intelligence ! – disait Sylvia, caressant *Bonhomme*, – que de pensée dans le regard !

— Ah ! monsieur, je suis confus, – reprenait M. Dubousquet, s'adressant à Wolfrang ; – je devine maintenant comment le malheureux sera sorti. C'est à n'y pas croire ! J'avais laissé ouverte la fenêtre de ma chambre où il était enfermé ; il sera sorti par cette croisée au-dessous de laquelle règne une corniche très-étroite ; il aura gagné ainsi la croisée du palier, sans doute ouverte aussi ; puis, suivant ma trace, il sera venu jusqu'ici. Pardon, mille pardons pour lui et pour moi ! sa seule excuse est que depuis que je le possède, c'est la première fois qu'il me joue un pareil tour.

— Pauvre animal ! vous avez eu le courage de le gronder, – reprend Wolfrang en souriant ; – je serais presque tenté de vous faire une querelle de votre ingratitude envers lui.

— À ce moment, le valet de chambre annonce :

— Monsieur et madame Lambert !

Sylvia se lève ; après avoir accordé une dernière caresse au barbet, qui revient se placer derrière les talons de son maître, et la jeune femme, ainsi que Wolfrang, font quelques pas au-devant de M. et de madame Lambert.

— Combien vous êtes aimable, madame, ainsi que M. Lambert, de vouloir bien nous sacrifier quelques instants de votre soirée, et d'avoir accepté notre invitation aussi cordialement que nous vous l'avons faite ! – dit Sylvia ; puis elle ajoute en indiquant du geste la causeuse à Francine : – Veuillez, madame, vous asseoir là près de moi.

Madame Lambert, très-timide et non moins frappée de l'éblouissante beauté de Sylvia que touchée de son gracieux accueil, rougit, répond de son mieux par une révérence, et prend place à côté de la jeune femme, tandis que Wolfrang dit de son côté au libraire :

— Je vous sais d'autant plus de gré, monsieur, de l'honneur que vous voulez bien nous faire, que je n'ignore pas vos habitudes de studieuse solitude, et…

Mais Wolfrang s'interrompt soudain, en voyant M. Dubousquet gagner la porte d'un pas discret, accompagné de *Bonhomme*, auquel il dit tout bas :

— Allons-nous-en. Nous pouvons nous vanter d'avoir été reçus ici comme nous ne l'avons été, comme nous ne le serons jamais nulle part ; et nous ne l'oublierons pas, mon pauvre *Bonhomme !*

— Mon cher monsieur Dubousquet, où allez-vous donc ? – dit Wolfrang, en rejoignant son locataire, au moment où il atteignait le seuil du salon ; – vous ne songez pas à nous quitter déjà ?

— Monsieur, permettez…

— Nous ne souffrirons pas que vous vous en alliez si tôt : Mademoiselle Antonine Jourdan veut bien venir chanter ici ce soir, et vous serez charmé de l'entendre.

— Monsieur, je vous supplie de…

— Puis je désire vous présenter à M. Lambert, – ajoute Wolfrang, ramenant familièrement par le bras M. Dubousquet vers le milieu du salon, et s'adressant au libraire :

— M. Dubousquet, que vous n'ayez peut-être pas le plaisir de connaître personnellement, quoiqu'il soit l'un des locataires de la maison, veut déjà nous quitter ; vous vous joindrez à moi, n'est-ce pas, monsieur, pour le retenir ?

— M. Dubousquet a, comme moi, des habitudes de retraite, et le monde l'effarouche un peu ; je ne suis guère moins effarouché, –

répond en souriant le libraire, ressentant pour le solitaire du troisième étage une vague sympathie, causée par sa physionomie, timide et par son goût pour l'isolement. – Si le monde fait peur à M. Dubousquet, nous nous réconforterons mutuellement ce soir, et nous deviendrons plus braves…

— Fort de l'appui d'un pareil allié, il y aurait maintenant insigne couardise à fuir devant le danger, mon cher monsieur Dubousquet, – reprend gaiement Wolfrang. – Donc, vous nous restez.

— Monsieur, je suis on ne peut plus touché de vos bontés et de celles de M. Lambert, mais il m'est impossible de rester ; il faut d'ailleurs que je reconduise mon chien, et…

— Pas du tout ! *Bonhomme* est trop bien élevé pour ne point se comporter parfaitement en bonne compagnie, et je vous suis garant qu'il ne joindra pas sa voix à celle de mademoiselle Antonine Jourdan lorsqu'elle voudra bien se faire entendre.

— Monsieur, de grâce, permettez…

— Je suis impitoyable. Tout ce que je puis vous concéder, c'est de vous autoriser à vous réfugier momentanément avec *Bonhomme* dans cette bibliothèque dont la porte est ouverte : vous trouverez là les journaux du soir et, par parenthèse, vous y lirez-des faits fort intéressants relatifs à plusieurs locataires de la maison.

— Je reste donc, monsieur, puisque vous l'exigez absolument.

— Absolument.

— *Bonhomme* se tiendra tapi sous ma chaise ; personne ne se doutera qu'il est céans ; nous attendrons l'heure du concert dans la bibliothèque.

— Lorsque vous passerez devant ma boutique, mon cher voisin. – ce qui vous arrive rarement, car vous ne sortez guère non plus que moi, – ajoute le libraire, – s'il vous plaît d'entrer un moment chez nous, avec *Bonhomme*, bien entendu, vous nous ferez plaisir, à ma femme et à moi.

— Monsieur, certainement, une pareille offre m'honore infiniment, – répond M. Dubousquet, pensant à part soi : – Pourquoi donc tout le monde semble-t-il d'accord ce soir pour m'accueillir avec tant de bonté ? C'est extraordinaire.

Et saluant Wolfrang et M. Lambert, il ajoute :

— Je vais, puisque vous le permettez, me retirer dans la bibliothèque.

— Surtout, lisez les journaux du soir ; vous y trouverez, je le répète, des faits intéressants à propos de plusieurs de vos voisins, dit

M. Wolfrang à M. Dubousquet.

Celui-ci, faisant un signe à *Bonhomme*, entre avec lui dans la bibliothèque par l'une des partes latérales du salon.

XV

Pendant l'entretien de Wolfrang, de M. Dubousquet et du libraire, Francine, continuant de causer à demi-voix avec Sylvia, semblait surmonter son premier embarras, à en juger par son sourire confiant et par l'intérêt qu'elle paraissait apporter à la conversation, dont Sylvia faisait à peu près seule les frais. Aussi Wolfrang, désignant du regard les deux jeunes femmes, dit à M. Lambert :

— Voyez donc, monsieur : ne croirait-on pas que ces dames se connaissent depuis longtemps ?

— La même remarque me frappait, monsieur, et je vous l'avoue, ma surprise est grande, car la timidité de ma femme est excessive ; sa condition et ses habitudes l'ont toujours tenue éloignée, non-seulement du grand monde, cela va de soi, mais des modestes relations de société compatibles avec notre position.

— La promptitude des bons rapports de ces deux dames entre elles, monsieur, prouve que leur esprit et leur caractère se conviennent ; je désirerais vivement qu'il pût en être de même entre vous et moi.

— Franchement, monsieur, je le désirerais aussi ; la parfaite bonté de votre accueil envers ce pauvre M. Dubousquet et même envers son chien, m'a beaucoup touché. L'on considère généralement, dans la maison, notre voisin comme une espèce d'ours, de vieil égoïste. Je le juge autrement quoique je ne le connaisse pas… Il m'a toujours intéressé.

— Et de cet intérêt pour lui, que je partage d'ailleurs, quelle est la cause ?

— Son goût pour la solitude.

— Ainsi, vous pensez…

— Que pour vivre seul, il faut éprouver ou avoir éprouvé de grands chagrins, ou bien encore être doué d'une trempe d'esprit peu vulgaire. Voilà ce qui cause ma sympathie pour M. Dubousquet. Quant au reproche d'égoïsme qu'on lui adresse, il me semble absurde : l'égoïsme ne recherche jamais la solitude… au contraire.

— Pourquoi cela, de grâce ?

— Parce que l'égoïste a besoin de se rapprocher des hommes, ne fût-ce que pour les sacrifier à soi-même.

— C'est vrai ! – dit Wolfrang, frappé de la réflexion du libraire et de

l'expression douce et grave de sa physionomie. Puis il ajoute :

— Je suis certain que le pire défaut que l'on puisse avoir à vos yeux est… l'égoïsme ?

— Oui, car la vertu que j'estime la première de toutes, est le dévouement, poussé, s'il le faut, jusqu'au sacrifice.

— Et pourtant…

— Achevez, monsieur :

— Je vais vous faire un aveu très-impertinent, monsieur Lambert, – reprend Wolfrang en souriant. – Je vous soupçonne, malgré votre aversion pour l'égoïsme, d'être légèrement entaché de ce défaut… Voyez l'audace de ma franchise ! Vous l'excusez ?

— Parfaitement, répond le libraire, souriant à son tour. Et pourquoi me soupçonnez-vous d'être légèrement égoïste ?

— Je me hâte d'ajouter qu'en vous ce n'est pas l'homme que je soupçonne de ce défaut, c'est le bibliomane. Non, pardon, cette expression implique une sorte de manie ; c'est le bibliophile, car vous l'êtes.

— Avec passion, avec acharnement, j'oserai dire avec férocité !

— Et moi qui osais à peine vous soupçonner d'égoïsme, vous vous avouez féroce. Eh bien ! si d'aventure vous rencontriez, je suppose, dans l'étalage poudreux d'un bouquiniste des quais, la première édition de Boccace, imprimée, si je ne trompe, en 1471, par Valdarfer…

— La date est exacte, – répond le libraire, assez surpris du savoir bibliographique de Wolfrang. – L'un des rares exemplaires de cette édition inestimable, a même été vendu en 1812, à Londres, lors du décès du duc de Roxburghe, la somme de…

— Cinquante-deux mille soixante et douze francs, si ma mémoire est fidèle.

— Très-fidèle, monsieur, – répond le libraire, regardant Wolfrang avec un nouvel étonnement ; – et ce livre incomparable n'a pas été payé trop cher.

— Donc, si d'aventure vous découvriez par hasard l'existence d'un pareil trésor, ou bien un exemplaire de la Bible, de Soncino, publiée en 1488, je crois ; ou, mieux encore, cette fameuse édition biblique où se trouve le texte hébreu de la *Polyglotte d'Alcala*, publiée, n'est-ce pas, à Amsterdam, en 1514 ?

— En 1514, par dom Marcel, – répond le libraire, dont la surprise allait croissant. – Comment, monsieur, vous connaissez ces éditions ?

— J'en connais bien d'autres, ma foi ! Et la splendide bible dite de

Ben-Chaïm, éditée par lui avec tant de soin, à Venise, en 1525 ; et la bible de…

— Mais, monsieur, pour posséder, si jeune encore, un pareil savoir, vous avez donc été nourri dès votre enfance dans les bibliothèques ! – s'écrie ingénument le libraire, sentant d'ailleurs redoubler l'intérêt que lui inspirait Wolfrang en découvrant en lui un bibliophile. – Il n'est pas cent personnes à Paris qui sachent seulement l'existence de ces éditions qui vous sont si familières.

— Vous attachez trop d'importance à mon petit mérite, – répond Wolfrang, souriant avec modestie ; – mais, franchement, si vous aviez découvert, par hasard, quelqu'une des raretés dont les bibliophiles se montrent cent fois plus jaloux que l'avare ne l'est de ses écus, voyons, est-ce qu'à ce sujet… mais à ce sujet seulement, bien entendu… vous ne seriez pas d'un égoïsme tant soit peu féroce… ainsi que vous en conveniez tout à l'heure ?

— Je vais, monsieur, vous paraître bien orgueilleux, – dit M. Lambert, – mais vous faites appel à ma sincérité, je réponds à cet appel.

— Sans doute.

— Eh bien, je compte dans ma carrière de bibliophile un trait admirable, mais seulement admirable à notre point de vue à nous autres… car vous êtes des nôtres, monsieur Wolfrang, je n'en saurais douter maintenant, et je m'en félicite.

— C'est trop d'honneur pour moi ; mais le trait dont vous parlez ?

— Le voici : il y a dix ans de cela, furetant la boutique d'un pauvre marchand de bric-à-brac du quartier du Marais, qui, entre autres choses, vendait des parchemins à la livre, je découvre au milieu d'un tas de bouquins un exemplaire de la Bible de Soncino que vous citiez tout à l'heure ; jugez de mon émotion ! Non seulement ma trouvaille pouvait s'évaluer à sept ou-huit mille francs, détail secondaire, mais l'exemplaire, point capital, était, selon moi, unique en France, monsieur Wolfrang, unique en France !

— À ce souvenir, votre regard s'illumine encore, monsieur Lambert ; ah ! vous avez le feu sacré !

— Ce souvenir me rappelle, en effet, ma jeunesse ; j'étais alors dans toute l'effervescence de notre passion commune. Je demande au marchand de bric-à-brac combien il veut vendre cette Bible, il me répond : – *quatre francs cinquante centimes*.

— Ce sont de ces jours qui marquent dans la vie, n'est-ce pas, monsieur Lambert ?

— Ce sont les jours de gloire d'un bibliophile. Je paie donc les

quatre francs cinquante centimes, et je prie le marchand de garder chez lui le livre jusqu'à mon retour ; j'étais pauvre, et petit libraire alors ; je cours chez mon escompteur pour le prier de m'avancer sept mille francs sur ma signature, afin de pouvoir acheter cette Bible.

— Pardon ! vous l'aviez, ce me semble, achetée quatre francs…

— Je l'avais payée, afin que le marchand ne la vendît à personne ; mais je me serais conduit comme un fripon en n'éclairant pas plus tard le pauvre homme sur la valeur réelle d'un livre qu'il me laissait pour moins de cent sous, et que je savais valoir, au plus bas prix, sept à huit mille francs, – répond simplement M. Lambert. – Accepter ce marché, eût été, de ma part, presqu'un vol !

— Ah ! monsieur, vous pouvez à bon droit vous vanter de ce trait de délicatesse bien rare, et…

— Comment ! vous croyez que c'est cela dont je me vante, monsieur Wolfrang ? N'avoir pas abusé de l'ignorance de ce marchand, afin de le larronner ! Allons, vous vous moquez !

— Mais ce trait… selon vous admirable… au point de vue d'un bibliophile ?

— Ce trait… modestie à part… le voici ; j'étais allé chez mon banquier dans l'espoir qu'il m'avancerait la somme nécessaire à l'acquisition de cette Bible de Soncino, il refuse… En lui était mon unique espoir, car je ne jouissais ailleurs d'aucun crédit. J'eus alors, je le confesse, une tentation odieuse, celle de ne pas retourner chez le marchand, de lui laisser mon argent et la Bible, le sachant assez honnête homme pour être incapable de vendre à personne le livre qui désormais m'appartenait. « Ainsi, ce trésor restera enfoui ; il m'échappe, mais il ne sera possédé par personne, » – disais-je, – avec cet égoïsme féroce auquel vous faisiez tout à l'heure allusion, monsieur. Mais bientôt la voix de la conscience se fit entendre, je me reprochai de vouloir ainsi frustrer ce brave homme d'une petite fortune, et soustraire à l'admiration des bibliophiles l'un des plus précieux spécimens de l'art typographique au quinzième siècle. J'allai à la Bibliothèque royale, je connaissais l'un de ses conservateurs chargé de l'acquisition des livres précieux, je l'instruisis de ma découverte, ajoutant que le propriétaire de cette Bible n'en ignorait pas la valeur. Je la fis, en effet, connaître au marchand. Il me rendit les quatre francs cinquante centimes que je lui avais remis. La Bibliothèque royale paya la Bible de Soncino sept mille cinq cents francs, et j'eus l'orgueilleuse satisfaction de penser que, grâce à moi, la France conservait ce trésor bibliographique.

— Et plus tard, un trésor de beauté, de grâce et de candeur devait vous récompenser de tant de délicatesse et d'un si grand sacrifice à la

science, monsieur Lambert, – dit soudain la voix de Sylvia, depuis quelques moments silencieuse, et, ainsi que Francine Lambert, attentive à l'entretien de Wolfrang et du libraire. – Et maintenant, – ajoute Sylvia, – je ne m'étonne plus de l'émotion de votre aimable compagne, lorsqu'elle me disait : – Ah ! madame, c'est un cœur d'or que celui de mon mari !

— Vous nous écoutiez, j'en suis ravi ! – répond Wolfrang en se rapprochant de la causeuse où sont assises les deux jeunes femmes. – Avouez que ce qui surpasse peut-être encore la délicatesse exquise de cet acte, c'est la touchante modestie avec laquelle M. Lambert la raconte.

— Et le croiriez-vous, madame ? cet acte si honorable pour mon mari, je l'ignorais aussi, moi ! – ajoute naïvement Francine, toute glorieuse des louanges accordées au libraire. – Mais, en revanche, je sais d'autres actions de lui encore plus belles que celles-là ; oui, madame, encore plus belles que celle-là ; et si je vous racontais comment j'ai…

— Ma chère enfant… de grâce ! – dit M. Lambert en interrompant sa femme avec un accent de douce et paternelle autorité, – n'abusons pas de la bienveillance que monsieur et madame veulent bien nous témoigner.

— Je me tais, – mon ami… – dit Francine en rougissant et baissant les yeux ; – pardon, madame !

— Fi ! monsieur, vous la troublez, vous la rendez confuse, cette chère madame Lambert, – reprend Sylvia.

Et s'adressant gaiement à Francine :

— Il faut vous soustraire à cette tyrannie insupportable ! Venez un matin chez moi, et alors vous me direz sans contrainte tout le bien que vous pensez de ce méchant homme, ou plutôt, comme vos occupations peuvent vous retenir à votre magasin, et que moi je dispose librement de mon temps, j'irai vous trouver ; soyez tranquille, nous médirons à cœur-joie de ce vilain M. Lambert. Quoi ! il commet parfois, en sournois, les actions les plus nobles, les plus touchantes, et cet hypocrite ne veut pas souffrir qu'on le démasque ! Eh bien ! nous nous révoltons et nous le démasquerons, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, quant à cela, je suis bien résolue à me révolter, – répond gaiement Francine, subissant de plus en plus le charme de Sylvia, et se sentant près d'elle tout à fait en confiance.

Puis s'adressant au libraire :

— Tu entends, mon ami, tu n'ignoreras pas du moins le complot ?

— En effet, chère enfant, il existe ici un complot, – répond

M. Lambert à la fois souriant et ému ; – monsieur et madame Wolfrang ont comploté de s'affectionner, en quelques instants, par leur affabilité charmante, un pauvre bouquiniste et sa femme ; en un mot, de leur rendre aussi agréable que possible cette soirée, que nous redoutions fort, dans notre inexpérience du grand monde, et ma foi !… le complot a réussi au-delà de toute espérance.

Puis le libraire ajoute sérieusement :

— Ma chère Francine, remercions le hasard qui nous a fait connaître monsieur et madame Wolfrang.

— Le dieu Hasard recevra aussi nos remercîments, mon cher monsieur Lambert, – reprend Wolfrang, – car, je vous le dis en toute sincérité, Sylvia et moi, nous sommes enchantés de la circonstance qui nous rapproche ; nos relations deviendront suivies, laissez-moi le croire… Puis, je suis un peu votre confrère indigne, en bibliomanie…

— Indigne ! Ah ! monsieur, si j'en juge d'après le spécimen de votre savoir, vous pouvez rivaliser avec tous les libraires de la vieille roche, – répond ingénument M. Lambert, – et si vous m'honorez d'une visite, je soumettrai à votre appréciation quelques exemplaires hors ligne, soit dit sans vanité.

L'un des valets de chambre annonce en ce moment et successivement :

— Monsieur et madame Borel !

— Monsieur Alexis Borel !

— Monsieur de Saint-Prosper !

Sylvia s'étant levée de la causeuse, afin d'aller recevoir madame Borel, le libraire fait un signe à sa femme et se dispose à quitter le salon, mais Wolfrang devinant l'intention de M. Lambert :

— De grâce ! ne nous quittez pas encore, madame Lambert sera, j'en suis certain, ravie d'entendre mademoiselle Antonia Jourdan.

— Oh ! sans doute, monsieur, – répond Francine.

Mais soudain la jeune femme devient pourpre, s'interrompt, et, songeant à M. de Luxeuil, elle répond, osant à peine jeter les yeux sur son mari :

— Cependant… il est… déjà tard, et…

— Ah ! madame, il est à peine neuf heures et demie, reprend Wolfrang ; et, afin de vous décider peut-être à rester, j'ajouterai que Sylvia chantera ce soir, et que vous ne regretterez pas, je l'espère, de nous avoir accordé quelques instants de plus.

— Il nous est impossible de résister à une si aimable insistance, –

répond le libraire ; – nous resterons donc, monsieur Wolfrang, et nous ferons de plus une action charitable, ajoute M. Lambert en souriant : – nous irons tenir un peu compagnie à ce pauvre M. Dubousquet qui, par sauvagerie, reste dans la bibliothèque, sur laquelle maintenant je serais curieux de jeter un coup d'œil ; ceci… rend un peu moins méritoire mon action envers notre voisin.

Le valet de chambre annonce en ce moment :

— Monsieur de Luxeuil !

À ce nom, madame Lambert tressaille, rougit d'abord ; puis, pâlissant légèrement, elle dit au libraire d'une voix altérée, en se dirigeant vers la bibliothèque :

— Viens, mon ami, allons tenir compagnie à ce pauvre M. Dubousquet.

M. Lambert n'a pas remarqué la soudaine émotion de Francine ; il entre avec elle dans la bibliothèque, tandis que Wolfrang va rejoindre Sylvia, afin de l'aider à faire aux nouveaux arrivants les honneurs du salon.

XVI

M. et madame Borel, leur fils Alexis, M. de Saint-Prosper et M. de Luxeuil ont été, à leur entrée dans le salon, accueillis de la façon la plus courtoise par Wolfrang et par Sylvia, auprès de qui est assise la femme du banquier. Celui-ci et son fils ont pris place sur des chaises, à côté l'un de l'autre, non loin de M. de Saint-Prosper, le fondateur de l'œuvre d'alimentation pour la première enfance.

M. de Luxeuil, après avoir été saluer la maîtresse de la maison, jette un regard curieux vers la bibliothèque, où il a vu entrer précipitamment madame Lambert dès qu'il a été annoncé dans le salon.

La tâche de Sylvia et de Wolfrang est difficile et lourde ; il leur faut engager et nouer un entretien général entre des personnes complétement étrangères les unes aux autres, et auxquelles ils sont tous deux inconnus.

Wolfrang, debout et adossé à la cheminée, sur le marbre de laquelle il prend l'un des journaux du soir, paraissant à cette époque, et dit au banquier :

— Monsieur Borel a-t-il lu *le Messager* de ce soir ?

M. BOREL. – Non, monsieur.

WOLFRANG. – Et vous, monsieur de Saint-Prosper, avez-vous lu ce journal ?

M. DE SAINT-PROSPER. – Non, monsieur.

WOLFRANG. – Et vous, monsieur de Luxeuil ?

M. DE LUXEUIL. – Pas davantage.

MADAME BOREL. – Qu'y a-t-il donc, monsieur, de si intéressant dans ce journal ?

WOLFRANG. – Un juste hommage rendu à ces trois messieurs que je viens d'avoir l'honneur de nommer, madame, et cet hommage s'étend aussi à vous.

MADAME BOREL, *surprise*. – À moi ? de grâce, expliquez-vous, monsieur.

WOLFRANG. – Me permettez-vous, madame, de lire le passage auquel je fais allusion ?

MADAME BOREL. – Certainement, monsieur.

WOLFRANG, *lisant.* – « Aujourd'hui a eu lieu au ministère des finances l'ouverture des soumissions cachetées déposées par les maisons de banque qui désiraient se rendre adjudicataires de l'emprunt ouvert par le Gouvernement. La maison Borel et fils, de Lyon, ayant offert les conditions les plus avantageuses à l'État, a été déclarée adjudicataire de l'emprunt. »

M. BOREL. – En effet, monsieur, mais…

WOLFRANG. – Mille pardons de vous interrompre, monsieur. Ces quelques lignes n'ont rapport qu'au fait, et je tiens surtout à lire les commentaires. (*Wolfrang, lisant.*) « Nous nous félicitons de voir la maison Borel et fils adjudicataire de cet emprunt considérable ; le chef de cette maison doit son immense fortune à sa haute intelligence des affaires, et, chose rare de notre temps, la délicatesse scrupuleuse, ombrageuse même dont il a toujours fait preuve…

M. BOREL, *confus.* – De grâce, monsieur, l'exagération de ces louanges…

SYLVIA, *à madame Borel.* – Pourquoi faut-il donc, madame, que le mérite le plus éminent manque toujours de cette assurance de soi-même qui, jamais, ne manque à la nullité ou au ridicule ? Pourquoi faut-il que des personnes ordinairement équitables comme M. Borel, deviennent soudain d'une iniquité flagrante lorsqu'il s'agit de rendre justice à qui ? à elles-mêmes.

MADAME BOREL, *souriant, et à son mari.* – Mon ami, vous entendez madame ? J'ajouterai, qu'au risque de vous déplaire, je partage tout à fait son avis…

ALEXIS BOREL. – Et je me joins à madame et à ma mère pour prier M. Wolfrang de continuer la lecture de cet article.

M. DE LUXEUIL. – Je demande aussi la continuation de la lecture (*à part*) afin que l'on arrive plus tôt à l'article qui me concerne. Que diable peut-on dire de moi dans ce journal ? Après tout, ce ne peut être que très-flatteur ; aussi je voudrais que cette petite Lambert fût présente et entendit la chose : cela lui monterait la tête encore davantage. (*Regardant Sylvia.*) Décidément, madame Wolfrang… est ce que j'ai rencontré au monde de plus ravissant. (*Réfléchissant et se rengorgeant dans sa cravate.*) On verra, on verra !

M. DE SAINT-PROSPER, *à M. Borel* – Ah ! monsieur, combien je suis heureux d'être le colocataire d'un homme tel que vous.

M. BOREL, *confus.* – Monsieur, en vérité…

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.* – Quel souscripteur pour mon œuvre, que ce millionnaire !

WOLFRANG. – Puisque ces dames le désirent, je continue. (*Lisant.*)

« Et, chose rare de notre temps, la délicatesse de M. Borel, scrupuleuse, ombrageuse même, dont il a toujours fait preuve dans ses opérations financières, est devenue proverbiale à Lyon. » Ajoutons enfin que M. Borel fait le plus généreux usage de sa fortune, et, pour peindre en un mot et d'un trait la digne compagne de M. Borel, nous dirons que les classes pauvres de Lyon l'ont surnommée : la bonne dame de charité. Ce surnom… »

MADAME BOREL, *rougissant.* – Monsieur, je vous en supplie…

SYLVIA, *gaiement, à M. Borel* – Voici, monsieur, le moment de vous venger !

M. BOREL, *souriant.* – Sans doute, et j'insiste à mon tour, afin que M. Wolfrang veuille bien achever la lecture de cet article.

ALEXIS BOREL. – Mon père fait ainsi le brave, parce qu'il n'a plus rien à craindre.

M. DE SAINT-PROSPER, *avec enthousiasme.* – La bonne dame de charité ! Ce surnom dit toute une vie de dévoûment à l'infortune ! (*À madame Borel.*) Ah ! madame ! ces pauvres gens dont vous êtes l'ange consolateur, s'acquittent envers vous en vous donnant tout ce qu'ils possèdent : leur cœur.

MADAME BOREL. – Aussi, monsieur, suis-je payée au centuple du peu que je fais pour eux par leur reconnaissance !

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.* – Quelle succulente patronnesse pour mon œuvre !

M. DE LUXEUIL, *à part.* – Décidément, madame Wolfrang me fait l'œil ; voilà deux fois qu'elle me regarde… d'une manière… Quel dommage que la petite Lambert ne soit pas là ! Une pointe de jalousie serait pour elle un fier coup d'éperon et avancerait sérieusement mes affaires. J'irai tout à l'heure la chercher.

WOLFRANG, *à madame Borel* – Allons, madame, il faut vous résigner. (*Il lit.*) « … Et pour peindre en un mot et d'un trait, la digne compagne de M. Borel… »

MADAME BOREL. – Pardon, monsieur, vous avez déjà lu cela.

SYLVIA. – Que voulez-vous, madame, Wolfrang agit un peu comme ceux dont vous êtes la providence : il se plaît à répéter le bien que vous faites.

MADAME BOREL, *demi-souriante et émue.* – Tenez, madame, vous êtes très-dangereuse… vous finiriez par me faire aimer la louange ; je suis maintenant aux regrets d'avoir interrompu M. Wolfrang ; cela ne m'arrivera plus, et je le prie d'achever sa lecture.

ALEXIS BOREL, *bas à son père,* – Quel bon goût, quelle bonne grâce

dans les moindres paroles de madame Wolfrang ! Quelle délicieuse jeune femme !

M. BOREL, *bas à son fils*. – Un ange ! un ange ! elle a dit à ta mère quelques mots dont j'ai été bien touché.

WOLFRANG. – Certain de ne pas être interrompu cette fois, je reprends et j'achève. (*Il lit.*) « … Et pour peindre en un mot et d'un trait la digne compagne de M. Borel, nous dirons que les classes pauvres de Lyon l'ont surnommée la bonne dame de charité. Ce surnom est plus que justifié, non seulement par les aumônes considérables que distribue madame Borel, mais surtout par l'assistance toute morale, par les consolations, par les conseils, par les encouragements qu'elle prodigue avec une sollicitude infatigable à ceux qu'elle secourt si généreusement. »

À ce moment, Sylvia, douée de trop de tact pour réitérer des louanges qui embarrasseraient madame Borel, la regarde avec attendrissement, et par un geste d'une soudaineté charmante, lui prend la main et la lui serre affectueusement. Cette nouvelle et discrète preuve de sympathie touche vivement la femme du banquier ; elle répond à la cordiale étreinte de la main de Sylvia.

Ce silencieux épisode, remarqué seulement d'Alexis Borel, n'a pas interrompu la lecture du journal que Wolfrang a ainsi terminée :

« Somme toute, en ces temps où l'on voit un si grand nombre de fortunes financières acquises par des moyens scandaleux, ou dont la source est souvent si impure, on est heureux de pouvoir citer l'exemple d'un homme qui ne doit ses richesses qu'à son intelligence, qu'à son travail, rehaussés, dignifiés par une éclatante probité. Tel est le chef de la maison de banque Borel et fils ; et tous ceux qui ont eu quelques relations avec cette maison savent que M. Alexis Borel est digne, à tous égards, de porter le nom de son père, nom si honorable et si universellement honoré. »

SYLVIA, *très-gracieusement à Alexis Borel, qui a rougi de modestie*. – Rassurez-vous, monsieur, nous ne commenterons pas la fin de cet article en ce qui vous concerne. N'a-t-il pas tout dit, en affirmant que vous étiez digne de porter le nom de monsieur votre père.

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Elle est fièrement coquette, cette madame Wolfrang ! Elle me lance des œillades assassines, et elle débite des *m'amours* à ce petit jeune homme. Mais, décidément, je n'ai rien vu au monde de plus complet, de plus étourdissant que la beauté de madame Wolfrang, et je suis connaisseur ! Quel bras ! quelle main ! quel pied ! quelle taille ! quelle peau ! quelles dents ! quels yeux ! quels cheveux ! Enfin, elle a de la race jusqu'au bout des ongles, et fait en très-grande dame les honneurs de son salon. Cette conquête est digne de moi, et,

grâce à la petite madame Lambert, je jouerai ici ce soir double jeu.

Pendant cet aparté du jeune *beau*, Wolfrang, s'adressant à madame Borel et à Sylvia, leur a dit :

— Ah ! mesdames, si ces têtus d'Athéniens avaient écouté les conseils de Xénophon, pourtant !

MADAME BOREL, *ébahie, puis souriant*. – Les Athéniens ? Xénophon ? et à quel propos ?

WOLFRANG. – À propos de la maison de banque de M. Borel.

M. BOREL, *gaiement*. – Et quel rapport, je vous prie, monsieur, peut-il exister entre ma maison, les Athéniens et Xénophon ?

M. DE LUXEUIL, *enchanté du bon mot qu'il va dire, et montrant ses dents magnifiques*. – Fameux cheval de course que *Xénophon* ! il a gagné le prix du Derby en 1829 ; il était fils de…

WOLFRANG. – Fils de *sir Ralph* par *Incantator*, et d'*Ophelia* par *Ellen-Mare*, et il appartenait à lord Yarborough ; mais ce n'est point précisément le même Xénophon dont j'avais l'honneur de parler à M. Borel.

M. DE LUXEUIL. – Je sais bien ; c'était une plaisanterie, mon cher monsieur. (*À part*.) Peste ! M. Wolfrang possède son *Stud-Book* sur le bout du doigt. Oh ! c'est un sportman ; évidemment c'est un véritable sportman.

ALEXIS BOREL, *à part, regardant M. de Luxeuil*. – Ce grand fat m'est insupportable. Quelle suffisance ! quel aplomb !

M. BOREL, *à Wolfrang*. – Vous avez, monsieur, piqué vivement notre curiosité au sujet de Xénophon et de ma maison de banque. (*Gaiement*). Nous vous sommons de satisfaire notre curiosité.

MADAME BOREL. – Sans doute ; il y aurait sans cela, monsieur, cruauté de votre part.

WOLFRANG, *riant*. – Il y aurait au contraire de ma part générosité à me taire, madame, à vous épargner ce qu'il y a de plus ennuyeux, de plus pesant au monde pour ceux qui la reçoivent, et de plus ridicule pour celui qui prétend la donner, à savoir, une manière de leçon d'histoire !

SYLVIA. – Il n'importe, Wolfrang, ce sera la punition de votre échappée au sujet de Xénophon, des Athéniens, que sais-je ?

WOLFRANG. – Soit, pour ma punition, et elle est cruelle… je vous ennuierai, mesdames. Vous savez qu'il n'existait pas de maisons de banque, ni chez les Romains, ni chez les Grecs ; ils déposaient leur argent, soit au temple de Delphes, soit à celui d'Olympie, sous la garde des prêtres de ces temples.

MADAME BOREL. – J'ignorais complétement ces faits historiques, monsieur, et je suis enchantée de les apprendre.

M. BOREL, *très-attentif*. – Et moi donc ! Ceci est pour moi, en ma qualité de financier, d'un extrême intérêt…

M. DE SAINT-PROSPER, *à part*. – Il paraît que M. Wolfrang est un savant en *us*.

WOLFRANG. – Or, le génie de Xénophon, ayant deviné l'immense levier que devait offrir l'établissement de ces maisons de banque dont M. Borel est, à cette heure, l'un des plus honorables représentants, comprenait déjà parfaitement, à cette époque, ce qui est aujourd'hui élémentaire en finances : « Que la banque de dépôt donne des billets et reçoit de l'argent, tandis que la banque d'escompte ou de circulation donne de l'argent et reçoit des billets. »

M. BOREL. – L'on ne saurait mieux préciser la question. (*Bas, à son fils*.) Il est étonnant qu'un homme du plus grand monde, à en juger par ses manières, se soit à ce point occupé de la science financière depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

WOLFRANG. – Xénophon proposa donc aux Athéniens de fonder une banque dont le capital eut été fourni par souscription ; l'idée fut accueillie avec enthousiasme, mais les prêtres du temple de Delphes, jusqu'alors seuls gardiens des dépôts d'argent, qu'il leur eût fallu remettre en d'autres mains, trouvèrent l'invention financière fort impertinente ; la déclarèrent audacieuse, subversive et impie au premier chef ; menacèrent les Athéniens de la colère des dieux s'ils s'avisaient d'écouter les conseils de Xénophon. Les imposteurs prévalurent sur l'homme de génie ; ses grands desseins avortèrent ; de sorte que, sans la jalouse cupidité de ces prêtres, la face du monde aurait changé depuis des milliers d'années, puisque des maisons de banque pareilles à celle de M. Borel, fonctionnant dès cette époque si reculée, auraient centuplé la production, l'industrie, le commerce, la richesse des états, grâce à la toute-puissance du crédit. Le *crédit*, selon moi, assure aux nations modernes sur l'antiquité, la même supériorité que l'usage des armes à feu donnait autrefois aux Européens sur les sauvages.

M. BOREL, *enthousiasmé*. – Monsieur, cet admirable axiome devrait être inscrit en lettres d'or au fronton de la Bourse ! car cet axiome résume la science financière.

WOLFRANG. – Malheureusement, il a été trop longtemps inconnu. Aussi n'est-ce qu'au moyen-âge, en 1171, je crois, que fut fondée à Venise la première banque de dépôt ; puis vint celle de Barcelone en 1349. Mais, pardon, mesdames, mille pardons, c'est assez, c'est déjà beaucoup trop d'érudition ; ma seule excuse est dans mon désir de

convaincre M. Borel que je suis assez heureux pour apprécier à leur valeur les immenses services rendus aux États par une profession où il a conquis un rang si élevé.

MADAME BOREL. – Croyez-moi, monsieur, je vous suis très-reconnaissante de m'avoir fait, pour ainsi dire, en quelques mots, comprendre la haute importance de la profession de mon mari et de mon fils.

M. BOREL, *à Wolfrang* – Mais, monsieur, vous avez donc fait une étude spéciale de la science financière ?

M. DE SAINT-PROSPER. – Évidemment, M. Wolfrang est un profond économiste, et son savoir…

WOLFRANG. – Mon savoir, si j'avais le bonheur de posséder quelque savoir, je l'échangerais de grand cœur contre l'esprit si généreusement pratique dont vous avez fait preuve dans votre touchante fondation, monsieur de Saint-Prosper. Ce journal rend à votre œuvre un juste hommage. Ces dames, je n'en doute pas, partageront mes sentiments lorsqu'elles auront entendu ce qui suit. (*Il s'apprête à lire*.) Veuillez écouter, mesdames.

M. DE LUXEUIL. – Permettez-moi, monsieur, de vous interrompre ; nous agissons, je le déclare, en affreux égoïstes ! (*Il rit et montre ses belles dents*.) Nous parlons de bonnes œuvres, et nous n'avons pas la moindre charité…

SYLVIA. – Vraiment ! Et comment cela, monsieur ?

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Quel regard !… elle est pincée. (*Haut*.) Nous nous promettons un grand plaisir d'entendre lire l'article de journal relatif à M. de Saint-Prosper, et M. et madame Lambert, que j'ai vus tout à l'heure entrer dans le salon voisin, seront étrangers à cette lecture ; je vais donc les chercher. (*À Sylvia, d'un air vainqueur*.) J'espère, madame, que moi aussi je suis un fameux philanthrope dans mon genre ?

SYLVIA, (*souriant*.) – Je me plais, monsieur, à vous croire parfait en tout genre.

M. DE LUXEUIL, *à part*. Elle m'agace ; décidément, elle en tient. (*Haut*.) Je vais donc, madame, remplir mon rôle philanthropique, et vous amener M. et madame Lambert. (*Il entre dans la bibliothèque*.)

ALEXIS BOREL, *à part*. Il est impossible d'être plus sot et plus impertinent que ce monsieur ; il regarde à chaque instant madame Wolfrang avec une effronterie sans pareille, et dont je rougis pour lui.

XVII

M. de Luxeuil sort de la bibliothèque, donnant galamment le bras à Francine Lambert. Confuse et tremblante, elle rougit beaucoup. Sans remarquer l'émotion qu'elle s'efforce de dissimuler, M. Lambert est contrarié d'avoir été distrait de l'examen de quelques livres curieux, faisant partie de la bibliothèque.

M. de Luxeuil s'empresse d'offrir à madame Lambert un fauteuil ; elle y prend place presque machinalement, tant elle est troublée. Ce siége est assez éloigné de la causeuse où sont assises madame Borel et Sylvia, pour que Francine, selon le calcul du jeune *beau*, puisse être témoin du manége qu'il médite.

Le libraire s'assied à côté d'Alexis Borel.

SYLVIA, *à madame Lambert.* – Nous rendons grâce, chère madame, à M. de Luxeuil, qui a eu la bonne pensée d'aller vous enlever à votre solitude, ainsi que M. Lambert.

MADAME LAMBERT, *embarrassée.* – Madame…

M. DE LUXEUIL, *approchant du dossier de la causeuse une chaise basse, s'assied de façon à être très-près de Sylvia, qui lui tourne à demi le dos, et à laquelle il s'adresse de plus en plus d'un air conquérant.* – J'ai été sur le point de vous appeler tout à l'heure à mon aide, madame.

SYLVIA. – Et à quel sujet, monsieur ?

M. DE LUXEUIL. – J'ai déterminé, sans trop de peine, M. et madame Lambert à venir nous rejoindre ici. Mais j'ai échoué, outrageusement échoué dans mes tentatives toujours philanthropiques auprès de ce digne monsieur qui a son chien sous sa chaise. Il eût fallu, pour vaincre la résistance de cet obstiné, votre présence à vous, madame (*riant, et montrant ses belles dents*) ; à vous, qui devez pouvoir tout ce que vous voulez.

SYLVIA, *malignement.* – Ah ! monsieur, si j'avais ce pouvoir… que de métamorphoses !

M. DE LUXEUIL, *riant et montrant ses dents.* – Voyons, c'est pour moi que vous dites cela, n'est-ce pas ?

SYLVIA, *à madame Borel.* – Je vous le demande, madame, ne serait-ce pas grand dommage de métamorphoser M. de Luxeuil !

MADAME BOREL, *souriant.* – En effet, nous ne pourrions que perdre à ce changement.

M. DE LUXEUIL, *très-satisfait, continuant l'exhibition de ses dents, et lançant une œillade à Sylvia.* – Je me contenterai donc, madame, de rester tel que je suis, puisque j'ai le bonheur de vous agréer de la sorte.

ALEXIS BOREL, *à part.* – Cet impudent a pris la réponse de madame Wolfrang pour un compliment.

MADAME LAMBERT, *à part, avec une surprise pénible.* – Comme M. de Luxeuil parle familièrement à madame Wolfrang ! Comme il la regarde ! Pourquoi est-il donc venu nous chercher alors, puisqu'il ne fait que s'occuper d'elle ?

WOLFRANG. – Maintenant, mesdames, si vous le permettez, je vais lire l'article concernant M. de Saint-Prosper.

M. DE SAINT-PROSPER. – S'il ne s'agissait que de mon humble personnalité, je supplierais M. Wolfrang de passer cet article sous silence ; mais je dois me résigner à l'entendre, parce qu'il traite d'une question que je crois digne de l'intérêt de ces dames ; toutefois, je proteste d'avance contre ce que cet article contient sans doute de beaucoup trop flatteur pour moi.

WOLFRANG. – Or, mesdames, je commence. (*M. de Saint-Prosper prend une attitude pleine de modestie ; son coude est appuyé au bras de son fauteuil, son front penché sur sa main, et son regard fixé sur le parquet. – M. Wolfrang lit.*) « Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs, et surtout de nos lectrices, sur une œuvre dont nous les avons déjà entretenus, et qui nous paraît devoir rendre de signalés services à l'une des classes les plus pauvres et les plus intéressantes de la société.

» L'énoncé seul de cette œuvre en indique la haute importance, et nous la transcrivons ici :

» *Œuvre d'alimentation pour la première enfance. Souscription charitable ouverte sous la direction de M. de Saint-Prosper et sous le patronage de mesdames la marquise de Verteuil, – la comtesse de Montrichard, – la princesse de Luxen, – lady Harriett Wilson, – la baronne Van Heck, etc., etc. – (Le prix de la cotisation mensuelle sera fixé ultérieurement.)*

» Le nom de mesdames les patronnesses, le caractère personnel du fondateur de l'œuvre, prouvent, de prime-abord, combien elle est sérieuse. Quant à son but, dont nous avons déjà parlé dans le courant du mois passé, il est si éminemment philanthropique et d'une exécution si praticable, que plusieurs journaux étrangers, entre autres *le Times* et *le Standard*, en Angleterre, *la Gazette officielle de Berlin*, en Prusse ; le *Journal de Vienne*, en Autriche ; *la Epoca*, en Espagne ; *Il Cattolico*, en Italie, et enfin le *Journal de New-York*, aux États-Unis d'Amérique, ont spontanément rendu l'hommage le plus éclatant, le plus enthousiaste à l'œuvre de M. de Saint-Prosper ; œuvre qui doit,

selon la voix unanime de la presse des deux mondes, placer son fondateur parmi les bienfaiteurs de l'humanité ; car ce grand homme de bien, ainsi que l'on disait au siècle dernier, ne se borne pas à… »

M. DE SAINT-PROSPER. – Monsieur, de grâce, il m'est vraiment impossible, malgré ma précédente résolution, de ne point vous supplier d'interrompre cette lecture.

WOLFRANG. – Ce n'est pas moi, monsieur, qui vous adresse ces louanges, c'est la voix des deux mondes.

SYLVIA, *émue*. – J'ignore, quels sont les moyens pratiques de votre œuvre, monsieur de Saint-Prosper, mais son but justifie le concert d'éloges qui s'élève en votre faveur. Ah ! monsieur, jouissez, avec un doux orgueil de la plus pure de toutes les gloires ; celle-là ne fait couler que des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Soyez fier, oh ! bien fier, monsieur : votre nom sera béni de toutes les mères.

ALEXIS BOREL, *à part, et contemplant Sylvia avec adoration*. – Qu'elle est belle ! mon Dieu ! qu'elle est belle et touchante !

M. DE LUXEUIL, *à Sylvia, derrière laquelle il est resté assis*. – Vous parliez tout à l'heure de métamorphoses ; eh bien, je vous vois d'ici, madame, métamorphosée en dame patronnesse de l'œuvre de M. de Saint-Prosper… et il n'en faut pas davantage pour la mettre à la mode…

MADAME LAMBERT, à *part et navrée*. – M. de Luxeuil n'a pas quitté des yeux madame Wolfrang ; il lui fait des compliments ; il n'a pas un regard pour moi. Ah ! pourquoi suis-je venue ici ?

M. BOREL, *à Wolfrang*. – De grâce, monsieur, veuillez continuer cette lecture, dût-elle blesser la modestie de M. de Saint-Prosper.

MADAME BOREL. – Nous avons le plus vif désir de connaître les moyens pratiques de l'alimentation de ces pauvres enfants.

M. LAMBERT, *à part, et remarquant l'expression navrante des traits de sa femme*. – Qu'a donc Francine ? Elle paraît souffrante.

M. DE SAINT-PROSPER, *à Wolfrang*. – Monsieur, ne prenez pas la peine de lire la fin de cet article, dont je suis véritablement confus ; et si ces dames le permettent, je vais en quelques mots les instruire de ce qu'elles désirent savoir.

SYLVIA. – À cette condition, et quoiqu'à regret, monsieur, nous consentons à renoncer au plaisir de vous entendre apprécier comme vous méritez qu'on le fasse.

M. DE SAINT-PROSPER, *d'une voix douce, pénétrante, et répétant mot pour mot ce que le matin il a dit à Tranquillin à ce sujet*. – Il m'a toujours semblé, mesdames, que rien n'était plus touchant ni plus digne d'un

tendre intérêt qu'une pauvre petite créature venant au monde, exposée à tant de périls, si frêle, si délicate, qu'il suffit souvent d'un souffle pour la briser. Elle n'a de refuge que le sein maternel, où elle trouve la chaleur et l'existence. Mais souvent, trop souvent, hélas ! qu'arrive-t-il parmi les classes déshéritées ? La misère a tari le sein maternel, source de vie pour l'enfant, et c'est en vain que ses petites lèvres cherchent à aspirer le lait nourricier…

MADAME BOREL. – Ah ! monsieur, rien de plus vrai que votre douloureuse observation. Bien des fois, j'ai été témoin de ce fait désolant : une mère épuisée par les privations, se voyant incapable de nourrir son enfant. Il n'est pas, je crois, au monde, de douleur plus atroce que celle-là pour une femme.

SYLVIA, *amèrement*. – Et l'on se dit, l'on se croit vraiment très-malheureuse lorsque, revenant du bal, enveloppée de satin et de fourrures, bercée dans son carrosse, l'on s'avoue en frémissant que la toilette de madame une telle… éclipsait la vôtre !…

M. DE SAINT-PROSPER, *à Sylvia*. – Ce dont vous vous révoltez, madame, n'est pas endurcissement, c'est ignorance de maux dont l'on ne soupçonne pas même l'existence ; ainsi l'on ignore encore qu'une malheureuse mère que la détresse oblige à un travail incessant, est souvent en proie à une fièvre ardente. Alors son sang s'échauffe, ce n'est plus un lait salubre et vivifiant qu'elle donnera à son nouveau né, c'est un lait malsain, presque meurtrier.

MADAME BOREL. – Mon Dieu ! combien sont effrayantes les conséquences de la misère, lorsque l'on sonde cet abîme sans fond !

M. DE SAINT-PROSPER. – Que peut-elle faire, cette mère infortunée ? Quelles perplexités sont les siennes ! Elle sait qu'elle donne à son enfant un lait insalubre, et cependant elle est trop pauvre pour le mettre en nourrice. Essaiera-t-elle d'acheter du lait pour le nourrir ?

WOLFRANG. – Autre source empoisonnée, surtout à Paris.

MADAME BOREL. – Comment cela, monsieur ?

WOLFRANG. – Sans parler des falsifications malsaines qui corrompent le lait et échappent à la surveillance des magistrats, le plus grand nombre des vaches laitières qui appartiennent aux nourrisseurs de Paris chargés de l'approvisionnement de cette ville(4) deviennent phtisiques par suite du régime de stabulation qu'on leur impose. Or, la phtisie se transmettant par ce lait empoisonné aux enfants qui n'ont d'autre nourriture, ils succombent tôt ou tard à une maladie mortelle, aspirée par eux, pour ainsi dire, dès leur naissance.

MADAME BOREL. – Ah ! c'est affreux !

M. DE SAINT-PROSPER, *regardant Wolfrang avec un grand étonnement*.

– Mais, monsieur, vous vous êtes donc aussi occupé de physiologie et de médecine ? Vous avez donc, aussi approfondi la question d'alimentation des enfants ?

WOLFRANG. – Cette question ne saurait être mieux résolue que par vous, monsieur ; il me reste à m'excuser de vous avoir interrompu ; mon seul but était d'apporter une preuve de plus à l'appui de l'excessive importance de votre œuvre.

SYLVIA. – Hélas ! chaque pas que l'on fait dans cette voie douloureuse nous découvre un danger de plus pour ces malheureux enfants. Mais ces dangers, monsieur, comment espérez-vous les conjurer ?

M. DE SAINT-PROSPER. – Par un moyen fort simple peu coûteux, et d'un succès, je le crois, infaillible.

MADAME BOREL. – Et ce moyen ?

M. DE SAINT-PROSPER. – Il est unanimement reconnu par la science ; et, à ce propos, j'invoquerai maintenant l'autorité de M. Wolfrang, dont les savantes connaissances…

WOLFRANG. – De grâce, monsieur, continuez ; nous sommes impatients de vous entendre.

M. DE SAINT-PROSPER. – J'avais donc l'honneur de dire à ces dames qu'il est unanimement reconnu par la science que le lait de chèvre est, de tous, le plus salubre, le plus vivifiant, le plus riche en substance alimentaire ; et, de plus, que la chèvre est l'un des animaux qui demande le moins de soins et se nourrit le plus aisément et le plus économiquement possible…

MADAME BOREL, *vivement.* – Je comprends ; l'idée est excellente : vous établissez un ou plusieurs dépôts de chèvres dans chaque arrondissement.

M. DE SAINT-PROSPER. – Oui, madame, et, veuillez ne pas sourire de ce détail, car il a sa grande importance, la chèvre, animal grimpant par excellence, montera très-facilement les quatre ou cinq étages des maisons, afin d'aller offrir ses mamelles gonflées de lait à ses petits nourrissons ; l'on voit journellement dans les départements des Alpes, des enfants nourris par des chèvres ; elles se prêtent à cette nutrition, avec une douceur et une intelligence remarquables. Les médecins, consultés par moi, ont été d'avis qu'un enfant pouvait être parfaitement sustenté en tétant quatre fois par jour une chèvre pendant la durée de six à sept minutes, et qu'une chèvre suffirait au moins à l'alimentation de deux enfants. Vous le voyez, mesdames, rien de plus simple et de plus pratique que le moyen que j'indique ; il remédie à ces trois poignantes conséquences de la misère : une mère dont les

privations ont tari le sein, – une mère qu'un travail incessant rend maladive et dont le lait vicié devient funeste à son enfant ; – enfin, et ainsi que l'a fait remarquer M. Wolfrang par son observation aussi profonde que savante, une mère trop pauvre pour placer son nouveau-né en nourrice, et ainsi réduite à le sustenter d'un lait presque toujours empoisonné par la phtisie qui se transmet ainsi à ces pauvres petites créatures. Un dernier mot, mesdames : le vif intérêt que vous daignez manifester pour cette fondation me fait espérer que, peut-être, vous voudrez bien me permettre d'inscrire vos noms parmi les dames patronnesses de mon œuvre ?

SYLVIA. – Pouvez-vous en douter, monsieur ? Contribuer à une œuvre pareille, c'est à la fois un devoir, un honneur et un plaisir, (*Avec expansion*). Merci, monsieur de Saint-Prosper, merci du fond du cœur d'avoir songé à moi pour patronner cette œuvre !

MADAME BOREL. – Je ne puis que répéter les paroles de madame, je ne saurais mieux exprimer ma propre pensée.

M. DE SAINT-PROSPER, *d'un ton pénétré*. – Je reçois, mesdames, et grâce à vous, ma plus douce, ma plus flatteuse récompense. (*Il s'adresse à madame Lambert, profondément absorbée, qui, la tête baissée, le regard fixe, semble étrangère à ce qui se passe autour d'elle.*) Puis-je aussi espérer que madame Lambert me permettra de l'inscrire parmi les dames patronnesses ?

M. LAMBERT, *à M. de Saint-Prosper*. – Monsieur, c'est trop d'honneur pour nous, notre nom est si obscur…

M. DE SAINT-PROSPER. – N'êtes-vous pas, monsieur, l'un des notables commerçants de notre quartier ? Puis j'oserai vous faire remarquer que le caractère même de cette œuvre est justement de fondre toutes les classes sociales dans un fraternel concours à un établissement humanitaire.

M. LAMBERT. – Cette raison, monsieur, doit vaincre mes scrupules, et puisque vous le désirez… (*S'adressant à Francine, toujours absorbée*). Ma chère amie, vous entendez la demande de M. de Saint-Prosper ?

MADAME LAMBERT, *tressaillant à la voix de son mari, et sortant de sa rêverie*. – Oui, mon ami.

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Cette petite Lambert est si novice et si gauche, qu'elle finirait par éveiller les soupçons de son mari, car elle ne peut cacher la jalousie que lui causent mes assiduités auprès de Sylvia. L'épreuve a assez duré ; maintenant, passons à sa contre-partie à l'endroit de cette belle Sylvia, que j'ai décidément… empoignée ; un grain de jalousie la piquera et fera merveille.

M. DE SAINT-PROSPER, *à Francine qui s'est remise de son trouble*. – J'ai

l'honneur de vous prier, madame, de me permettre d'inscrire votre nom parmi ceux des dames patronnesses de mon œuvre.

MADAME LAMBERT, *interrogeant son mari avec embarras*. – Monsieur, je ne sais si…

M. LAMBERT. – Ma chère amie, nous devons, ce me semble, accepter l'offre de monsieur.

MADAME LAMBERT, *baissant les yeux*. – En ce cas, mon ami, j'accepte.

MADAME BOREL, *bas à Sylvia, lui indiquant Francine du regard*. – Il est difficile d'être plus jolie que cette jeune femme. Quel air modeste !

SYLVIA, *bas*. – N'est-ce pas qu'elle est charmante, et que sa candeur égale sa beauté ?

MADAME BOREL, *bas*. – Elle paraît attristée.

SYLVIA, *bas*. – Son embarras est grand ; elle a peu l'habitude du monde et vit fort retirée, ainsi que son mari. Ah ! madame, quel excellent cœur que celui de M. Lambert !

MADAME BOREL. – Je le crois sans peine ; écoutez-le.

M. LAMBERT, *vient de dire à M. de Saint-Prosper*. – Je vous prie, monsieur, de vouloir bien nous inscrire, ma femme et moi, comme souscripteurs d'une somme annuelle de trois cents francs pour rétablissement de votre œuvre. Je regrette de ne pouvoir que faiblement témoigner de la profonde sympathie qu'elle nous inspire.

M. BOREL, *tout bas à M. de Saint-Prosper*. – Veuillez bien nous compter, ma femme, mon fils et moi comme souscripteurs annuels de la somme de six mille francs.

WOLFRANG, *souriant*. – Je gage que M. Borel, par un sentiment de parfaite délicatesse que tout le monde appréciera comme moi, dit tout bas le chiffre de sa souscription, parce que ce chiffre est considérable.

M. DE SAINT-PROSPER. – En effet, monsieur, ce chiffre est de…

M. BOREL, *vivement à M. de Saint-Prosper*. – Monsieur, de grâce, le secret est la seule condition que je mette à ce don.

M. DE SAINT-PROSPER. – Je me tais, monsieur.

ALEXIS BOREL, *s'approchant de M. Saint-Prosper, et à demi-voix*. – Vous voudrez bien me…

M. BOREL, *à son fils*. – C'est inutile, mon ami, j'ai souscrit pour toi, pour ta mère et pour moi.

ALEXIS BOREL, *souriant*. – Tu as souscrit pour la maison Borel et fils, soit, cher père, mais je désire souscrire personnellement. (*Bas à Saint-Prosper*). Inscrivez-moi pour douze cents francs par an. (*À part, et*

regardant Sylvia avec émotion). Faire le bien, c'est plaire, j'en suis certain, à cette adorable femme ! Je n'ose m'approcher d'elle, lui parler ! Ah ! que M. de Luxeuil est heureux d'être sot, fat et impudent ; il ose tout, lui !

WOLFRANG, *à M. de Saint-Prosper*. – Mon homme de confiance, M. Tranquillin, ira demain chez vous, monsieur, vous porter ma souscription.

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Allons, il n'y a pas moyen de reculer, il va falloir s'exécuter, du moins en apparence, car le diable m'emporte si je donne un rouge liard pour ses moutards et ses chèvres ! (*Haut*). M. de Saint-Prosper, j'aurai le plaisir d'aller me faire inscrire demain, chez vous.

M. LAMBERT. – Nous oublions mon collègue en sauvagerie, notre exilé de la bibliothèque ; il sera, je n'en doute pas, très-heureux aussi de concourir à cette œuvre dont je vais lui faire part.

Le libraire quitte le salon et entre dans la bibliothèque, tandis que M. Wolfrang, M. Borel et Saint-Prosper échangent quelques paroles. – M. de Luxeuil, suivant du regard M. Lambert, se dit : – À merveille ! le mari s'en va ; sa présence me gênait ; cette petite a si peu d'usage ! (*Il quitte la place qu'il occupait, assis derrière la causeuse où se tiennent Sylvia et madame Borel, et vient s'asseoir auprès de Francine ; elle tressaille et rougit.*)

Alexis Borel y voyant vide la place naguère occupée par M. de Luxeuil, fait un effort sur lui-même, et s'approche timidement de la causeuse, se rassurant quelque peu en songeant qu'il a le prétexte de venir parler à sa mère, assise à côté de Sylvia ; et n'osant lever les yeux sur celle-ci, il dit à madame Borel.

— Quelle touchante idée que celle de M. de Saint-Prosper, n'est-ce pas, ma mère ?

MADAME BOREL, – Très-touchante, mon ami ; en outre, elle est heureusement praticable.

SYLVIA, *gracieusement*, à Alexis Borel. – Vous ne pouviez prouver plus généreusement que vous ne l'avez fait, monsieur Alexis, l'intérêt que cette œuvre vous inspire.

ALEXIS BOREL, *ravi et rougissant*. – Madame… c'est… si peu de chose !…

MADAME BOREL, *à Sylvia, et souriant*. – Je vous avouerai, madame, au risque de passer pour la plus orgueilleuse des mères, qu'Alexis est le meilleur garçon du monde, et si je vous citais de lui, madame, certains traits…

ALEXIS, *confus*. – Ah ! ma mère, ma mère !…

SYLVIA, *gaiement, à madame Borel*. – Il est capable de nous fuir pour échapper à vos louanges. (*Indiquant du regard au jeune homme la chaise placée derrière la causeuse*). Veuillez vous asseoir là, monsieur Alexis ; de la sorte, vous ne nous échapperez pas.

ALEXIS BOREL, *s'asseyant, au comble de la joie*. – Ah ! madame, que de bontés !

M. DE LUXEUIL, *à part*. – J'en étais sûr ; mon jeu produit son effet ; la belle Sylvia, jalouse de me voir la quitter pour venir m'occuper de la petite Lambert, fait asseoir auprès d'elle ce petit jeune homme, afin de me piquer à vif. C'est le chassé-croisé traditionnel ; tout va bien !

WOLFRANG, *debout, adossé à la cheminée, reprend le journal*. – Je vous rappellerai, mesdames, que par un heureux hasard, ce journal du soir s'occupe de plusieurs personnes que j'ai l'honneur d'avoir pour locataires ; ainsi, après avoir mentionné l'emprunt obtenu par M. Borel, la fondation philanthropique de M. de Saint-Prosper, ce journal contient encore deux articles concernant M. de Luxeuil et M. de Francheville, que nous aurons le plaisir de voir ce soir, je l'espère, et à qui, pour ma part, je serrerai la main avec autant de cordialité que de profonde estime, car ce journal cite de M. de Francheville un trait qui l'honore aux yeux des honnêtes gens ; mais, procédons par ordre, et permettez-moi, mesdames, de vous lire l'article relatif à M. de Luxeuil.

XVIII

Pendant que Wolfrang annonçait ainsi la lecture de l'article du journal concernant M. de Luxeuil, celui-ci, profitant de l'attention que les autres personnages prêtaient aux paroles du maître de la maison, vers qui leurs regards étaient tournés, a dit tout bas à madame Lambert :

— Vous avez lu ma lettre ?

— Pour mon malheur, – a répondu Francine, tout bas aussi, d'une voix tremblante et les larmes aux yeux ; – laissez-moi, monsieur !

— Faisons la paix, jalouse, – a répondu effrontément le *beau*. – Ne voyez-vous pas que je donnais le change à votre mari en m'occupant de cette bégueule de Sylvia ? Elle n'est que belle, vous êtes ravissante.

À cette fadeur, Francine, levant ses grands yeux bleus encore humides et où brille une lueur d'espérance, a regardé furtivement M. de Luxeuil, et il a ajouté :

— Sylvia est furieuse de me voir près de vous ; je vous adore.

— S'il était vrai ! – a murmuré madame Lambert, le visage pourpre, la poitrine gonflée, au moment où Wolfrang, debout devant la cheminée, lisait ce qui suit :

« L'on annonce dans le monde élégant une solennité hippique qui doit avoir lieu jeudi prochain à la Croix-de-Berny, et qui préoccupe vivement nos *sportmen*. Il s'agit d'un *steeple-chase* (course au clocher) entre deux des plus brillants *gentlemen riders* (gentilshommes qui montent leurs chevaux.) M. de Noirmont et M. de Luxeuil. Le premier de ces deux messieurs montera le célèbre *Sultan-Visapour*, et la non moins célèbre *Mademoiselle-Madeleine* sera montée par M. de Luxeuil. Des paris considérables sont engagés pour cette course, qui offrira des obstacles véritablement formidables, entre autres, la rivière de Bièvre, large de vingt pieds, que les deux concurrents devront franchir trois fois(5).

MADAME LAMBERT, *à part*. – Grand Dieu ! c'est effrayant, faut-il qu'IL soit courageux !

WOLFRANG, *lisant*. – « De plus, trois haies de cinq pieds chacune ; enfin, et celui-là est le plus redoutable des obstacles, un mur en pierres sèches de plus de cinq pieds d'élévation. »

MADAME LAMBERT, *à part*. – C'est à se tuer cent fois, mon Dieu !

Ah ! si M. de Luxeuil m'aimait, il me promettrait de ne pas ainsi risquer sa vie !

WOLFRANG, *lisant*. – « Jusqu'à présent, les paris ouverts sont en proportion de trois contre un en faveur de *Mademoiselle-Madeleine*, non-seulement à cause de la renommée bien connue de cette victorieuse jument, mais parce qu'elle sera montée par son propriétaire, M. de Luxeuil, l'un des princes de notre jeunesse dorée, si connu dans la *fashion* parisienne et sur le *turf* (champ de course) par la vigueur, le sang-froid et l'intrépidité dont il a fait preuve dans différentes courses très-périlleuses. En effet, selon les juges les plus compétents, en ce qui touche l'art équestre, M. de Luxeuil, cavalier raffiné, joint une rare solidité à une exquise élégance. »

M. DE LUXEUIL. – Allons, allons, ce monsieur exagère ; je monte parfaitement bien à cheval, voilà tout…

WOLFRANG. – Vous êtes, monsieur, trop modeste, en vérité.

M. DE LUXEUIL. – Non, d'honneur, je serais moins bon cavalier, je le dirais avec la même sincérité…

WOLFRANG, *lisant*. – « Nous avons, l'an passé, lors des courses de haies de Chantilly, lesquelles ont occasionné des accidents si graves parmi les *gentlemen riders* qui y prenaient part, nous avons, disons-nous, été personnellement témoins de l'espèce d'ovation dont M. de Luxeuil, vainqueur de cette course, a été l'objet de la part de la foule enthousiasmée ; nous le voyons encore, vêtu de sa casaque de soie orange, coiffé de sa toque de velours noir, arriver seul et distançant de bien loin ses rivaux, dont plusieurs étaient désarçonnés ou grièvement blessés ; nous voyons encore, disons-nous, M. de Luxeuil franchir la dernière haie avec autant de hardiesse que d'aisance et de grâce, et saluant de la main, avec une courtoisie chevaleresque, la fine fleur de nos élégantes et de nos femmes à la mode placées dans les tribunes ; elles applaudissaient avec transport, ou agitaient leurs mouchoirs, acclamant l'heureux vainqueur, que bien des beaux yeux suivaient d'un regard charmé. »

M. DE LUXEUIL, *avec un aplomb imperturbable*. – Ici le journaliste rentre dans le vrai, il n'exagère plus, je lui rends justice ; ç'a été, comme il dit, une véritable ovation. Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute à moi, moi, c'est la faute à ces dames.

WOLFRANG. – Ah ! monsieur, soyez-leur du moins indulgent. (*Il lit.*) « Il est donc à croire, si l'on en juge d'après les proportions des paris, que le prochain *steeple-chase* de la Croix-de-Berny sera pour M. de Luxeuil l'occasion d'un nouveau triomphe. »

MADAME LAMBERT, *à part, après avoir constamment attaché son regard ravi sur M. de Luxeuil*. – Et il m'aime, lui, dont l'on vante

publiquement la grâce et le courage ; lui, l'un des princes de la jeunesse élégante ; lui, l'idole de tant de belles dames du grand monde qui l'applaudissaient avec enthousiasme ! IL m'aime, moi, pauvre petite boutiquière ! Ah ! si je pouvais le croire, combien je serais fière ! (*Tressaillant et s'attristant*) Et pourtant… tromper mon mari… Ah ! je serais bien coupable ! Non, je ne veux pas, je ne dois pas aimer M. de Luxeuil, je serais trop malheureuse. Mon Dieu ! voilà qu'il regarde cette madame Wolfrang… Oh ! que je souffre !

ALEXIS BOREL, *à part*. – Ce fat insolent n'a pas sourcillé devant cet article louangeur ; il n'en a interrompu la lecture que pour confirmer ces éloges accordés à son incomparable mérite. Je n'ai pas osé lever les yeux sur madame Wolfrang, de crainte de lire sur ses traits son admiration pour ce centaure. Hélas ! peut-être elle partage l'enthousiasme de ces belles dames des tribunes qui, à Chantilly, applaudissaient avec transport cet heureux vainqueur.

WOLFRANG, *après avoir déposé le journal, sur la cheminée, s'adressant à M. de Luxeuil*. – Je partage, monsieur, l'espoir de l'auteur de cet article : le prochain *steeple-chase* de la Croix-de-Berny sera pour vous l'occasion d'un nouveau triomphe.

M. DE LUXEUIL. – Si cela ne dépendait que de moi, je dirais tout bonnement oui, parce que je suis excellent homme de cheval, et que je me connais…

SYLVIA. – Heureusement pour vous, monsieur, car il y a tant d'inconvénients à ignorer son propre mérite : cela rend d'une défiance…

M. DE LUXEUIL. – … Des plus fâcheuses. On hésite, on recule devant les obstacles, tandis que moi, me connaissant comme je me connais, j'arrive devant un obstacle, persuadé que je le franchirai, et je le franchis ; mais, par malheur *Mademoiselle-Madeleine* est gravement indisposée.

SYLVIA. – Vraiment, cette pauvre demoiselle ?… (*S'adressant à madame Borel.*) – Ne trouvez-vous pas, madame, quelque chose de délicat et de touchant dans la nouvelle coutume de MM. les *hommes de cheval*, comme ils s'intitulent. Ils donnent à des bêtes le nom de *madame* ou de *mademoiselle* ? Transporter ces formules du langage dans l'écurie où ces messieurs vivent journellement en si étroite communion de goûts et de pensées avec ces *dames* et ces *demoiselles* à quatre pieds, me paraît un acte d'équité dont je suis véritablement attendrie…

ALEXIS BOREL, *à part*. – Bravo ! Quelle fine et mordante ironie à l'adresse de l'*homme-cheval*, car la particule *de* est de trop.

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Elle est furieuse de jalousie, elle veut me piquer, tout va bien ; allons… ça mord… ça mord ! (*Haut et montrant

ses belles dents.) – Et que trouvez-vous donc, madame, de si attendrissant dans notre coutume de donner à nos juments le nom de madame et de mademoiselle ?

SYLVIA. – Comment, monsieur, n'est-ce point un acte de conscience et d'équité des plus touchants que d'accorder le titre de madame et de mademoiselle à celles-là qui sont vos compagnes habituelles, qui ont la plus grande part dans votre vie, qui sont votre joie, votre orgueil, qui causent enfin vos plus vives et souvent vos seules émotions ? Mais vous seriez d'abominables ingrats, messieurs les *hommes de cheval*… si vous n'éleviez pas vos compagnes jusqu'à vous en les traitant en égales !

M. DE LUXEUIL, *à part, et frappé d'une idée subite*. – Je parie qu'elle est jalouse de *Mademoiselle-Madeleine* ! D'honneur, ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

MADAME BOREL, *riant, et à Sylvia*. – Je partage de tous points, chère madame, votre juste admiration pour l'équité dont font preuve ces messieurs.

SYLVIA. – Aussi, je demanderai à M. de Luxeuil, avec un redoublement d'intérêt, des nouvelles de *Mademoiselle-Madeleine*, car je l'ai malheureusement interrompu au moment où il allait nous informer de la santé de cette chère créature…

MADAME LAMBERT, *à part*. – Quel esprit méchant elle a, cette madame Wolfrang ! C'est peut-être qu'elle en veut à M. de Luxeuil de ce qu'il l'a quittée pour venir s'asseoir près de moi… Oh ! s'il en était ainsi, combien je serais glorieuse de la rendre jalouse !

M. DE LUXEUIL, *à Sylvia*. – Puisque vous voulez bien, madame, vous intéresser à la santé de *Mademoiselle-Madeleine*, je vous dirai (*d'un ton doctoral*) qu'elle est atteinte d'une péripneumonie au premier degré.

SYLVIA. – Bon Dieu ! à en juger par son nom terrible, ce doit être une bien redoutable maladie que celle-là ?

M. DE LUXEUIL. – Certes, madame, lorsque la maladie n'est pas soignée à temps ; mais je conserve bon espoir ; j'ai envoyé *Mademoiselle-Madeleine* à Viroflay. Mon vétérinaire va deux ou trois fois par jour la visiter, car la fièvre, l'insomnie l'épuisent : elle est si nerveuse !

MADAME LAMBERT, *à part*. – Comme il a bon cœur ! Quel intérêt il témoigne à ce pauvre animal !

SYLVIA, *à madame Borel*. – Madame, vous entendez, *Mademoiselle-Madeleine* est nerveuse !

MADAME BOREL, *souriant*. – Elle a peut-être des vapeurs.

SYLVIA. – Voyons, monsieur de Luxeuil, soyez sincère, vous aurez,

malgré tout votre esprit, malgré votre parfait savoir-vivre, et bien involontairement, sans doute, blessé peut-être, par un léger manque de tact ou d'égard, par un mot brusque, par un regard moins tendre, que sais-je ? vous aurez blessé, dis-je, la sensibilité de cette pauvre *demoiselle* ; les personnes nerveuses sont toujours si impressionnables !

M. DE LUXEUIL, *très-vexé, et riant d'un rire forcé*. – Charmant ! charmant ! charmant !

WOLFRANG, *à part*. – Les sarcasmes de Sylvia finiront par intimider ce maître sot, malgré son formidable aplomb, et nous ne jouirons plus de son outrecuidance dans toute sa plénitude ; venons à son secours. (*Haut*.) – Ne vous y trompez pas, mesdames, M. de Luxeuil dit le mot vrai : nerveuse, en parlant de *Mademoiselle-Madeleine*. La fameuse *Cornelia*, mère du célèbre *Éclipse*, qui, sans avoir jamais été touchée de la cravache ou de l'éperon, a gagné vingt-trois courses dont le gain s'est élevé à plus d'un million…

M. BOREL, *riant*. – Quel habile financier que cet *Éclipse* !

M. DE SAINT-PROSPER, *dont l'œil brille de convoitise*. – Plus d'un million ! plus d'un million !

SYLVIA, *à Wolfrang*. – Eh bien ! cette illustre *Cornelia* ?

WOLFRANG. – Elle était douée d'une telle intelligence, elle était si nerveuse, ainsi que le disait M. de Luxeuil de *Mademoiselle-Madeleine*, qu'après ses débuts sur le turf, elle devina l'an suivant, au régime particulier, en un mot, à l'entraînement auquel on la soumettait, afin de la préparer à la course, qu'elle devait bientôt courir encore ; alors, l'ardente préoccupation et l'impatience de cette lutte prochaine, impressionnèrent si vivement *Cornelia*, qu'en proie à une agitation incessante, elle perdit l'appétit, le sommeil, enfin dépérit à ce point, que l'on dut renoncer à continuer de l'*entraîner*. La cessation de ce régime mettant fin à ses préoccupations, elle recouvra la santé ; or, chose inouïe, malgré le défaut d'entraînement : condition indispensable à tout cheval de course, *Cornelia*, néanmoins, battit toujours ses rivaux.

M. BOREL. – C'est incroyable d'intelligence, et, pour ainsi dire, de raisonnement chez un animal !

WOLFRANG. – D'où il suit, mesdames, que M. de Luxeuil est parfaitement dans le vrai, lorsqu'il parle de l'agitation de *Mademoiselle-Madeleine* ; mais, espérons qu'elle sera bientôt en état de poursuivre le cours de ses succès.

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Décidément, ce M. Wolfrang est un sportman très-distingué. (*Haut, à Sylvia*.) – Eh bien, madame, avais-je tort de dire que *Mademoiselle-Madeleine* était nerveuse ? Vous regretterez, je l'espère, de vous être moquée de moi à ce sujet ; et, pour

pénitence, vous viendrez à la Croix-de-Berny, n'est-ce pas ?

WOLFRANG. – C'est une excellente idée ; qu'en pensez-vous, Sylvia ?

SYLVIA, *à madame Borel.* – Vous plairait-il, madame, d'être de cette partie ?

MADAME BOREL. – Avec le plus grand plaisir ; mais, surtout, afin de jouir de votre agréable compagnie, madame ; car je l'avoue, les courses m'intéressent assez peu.

M. BOREL. – Et moi, je serais enchanté d'assister, pour la première fois, à une course au clocher.

M. DE LUXEUIL. – Je me charge de faire réserver des places pour ces dames au premier rang des tribunes. (*À Sylvia, presque familièrement.*) – Ainsi, vous venez, c'est convenu ?

MADAME LAMBERT, *à part, avec angoisse.* – Mon Dieu ! comme IL la regarde encore ! comme il est galant pour elle !

ALEXIS BOREL. – Si madame Wolfrang se rend à cette course, je n'irai certes pas pour assister au triomphe de ce fat.

SYLVIA, *à madame Lambert avec une gracieuse affabilité.* – Chère madame, je vous offre une place dans ma voiture pour aller à cette course.

MADAME LAMBERT, *rougissant.* – Madame, je…

SYLVIA. – Oh ! j'obtiendrai, je n'en doute pas, l'agrément de M. Lambert. Justement, le voici. (*S'adressant au libraire qui sort de la bibliothèque, où sont restés M. Dubousquet et Bonhomme.*) – Mon cher monsieur Lambert, venez ici, près de moi : j'ai une grâce à vous demander…

Alexis Borel, quittant la place qu'il occupait derrière la causeuse où sont assises madame Borel et Sylvia, qui s'entretient avec le libraire, va rejoindre M. Borel, Wolfrang et M. de Saint-Prosper, groupés devant la cheminée.

M. de Luxeuil profite de l'inattention générale pour dire tout bas à Francine :

— Vous viendrez à la Croix-de-Berny ?

— Pour risquer de vous voir tuer ? non ! non ! – murmura madame Lambert d'une voix altérée. Et puis, je…

— Bah ! quel enfantillage ! – répond le *beau,* interrompant Francine ; – je veux que vous veniez, moi, si vous m'aimez.

— Et vous, si vous m'aimiez, vous renonceriez à cette course.

— J'y consens, – dit M. de Luxeuil, – mais à une condition.

— Laquelle ? – demanda timidement Francine, – dites-la-moi ?

— Je vous la dirai tout à l'heure, dès que j'en trouverai l'occasion, ange de ma vie ! – répond M. de Luxeuil.

Et son regard empourpre le visage de la jeune femme, à qui Sylvia s'adresse en ce moment, en lui disant :

— J'étais assurée d'avance, ma chère madame, d'obtenir le consentement de M. Lambert. Il est donc convenu que nous irons ensemble à la Croix-de-Berny.

M. LAMBERT, *à sa femme dont il remarque l'embarras*. – Je sais, ma chère enfant, que de tels plaisirs ne conviennent guère à des personnes de notre modeste condition ; mais madame a insisté avec tant de bienveillance ! (*Souriant avec bonté*.) Puis, une fois n'est pas coutume ; et vous avez d'ailleurs si peu de distractions, que je vous verrai avec plaisir, je vous l'assure, accepter l'honneur que madame veut bien vous faire en vous emmenant avec elle.

MADAME LAMBERT, *à part*. – Ah ! tant de bonté de mon mari me navre ! (*Haut, avec embarras*.) Je suis très-reconnaissante à madame de son… obligeante invitation ; et, puisque vous le désirez, mon ami…

WOLFRANG, *à Sylvia*. – M. Lambert n'avait pas trop présumé de la générosité de notre sauvage exilé. (*Montrant du regard la porte de la bibliothèque où est resté M. Dubousquet*.) Il attend l'heure du concert en feuilletant obstinément des albums, et il a souscrit à l'œuvre de M. de Saint-Prosper pour une somme annuelle de trois cents francs, m'a dit M. Lambert.

M. DE SAINT-PROSPER. – Je vais aller le remercier de…

M. LAMBERT. – De grâce ! n'y allez pas ; il est si timide, que vous l'embarrasseriez. Je me charge de vos remercîments, moi qui l'ai un peu apprivoisé.

WOLFRANG, *regardant la pendule*. – Il est neuf heures passées ; peut-être n'aurons-nous pas le plaisir de voir ce soir M. de Francheville ; toutefois, mesdames, si nous devons être privés de sa présence, vous le connaîtrez du moins moralement… Veuillez, à ce sujet, m'accorder quelques minutes d'attention, et écouter cet article de journal relatif à M. de Francheville. Je vous ferai remarquer que c'est un journal de l'opposition qui parle, et que M. de Francheville est fonctionnaire public. (*Wolfrang lisant*.) « L'on nous a souvent reproché, ainsi qu'aux autres organes de la presse indépendante de faire au ministère une opposition systématique ; nous sommes heureux de rencontrer une fois de plus l'occasion de démentir cette allégation par un fait.

» Certes, nous nous sommes toujours élevés avec véhémence contre la corruption ; certes, nous avons stigmatisé, comme nous devions le

faire, le scandale de ces *pots-de-vin*, honteux trafic dont ne bénéficient que trop souvent des hommes dont la position rend leur convoitise doublement criminelle : nous n'avons pas besoin de rappeler le procès intenté dernièrement devant la Cour des Pairs à un ministre et à ses complices.

» Mais, par cela même que cette odieuse vénalité nous a toujours semblé mériter la flétrissure la plus infamante, l'intégrité chez un fonctionnaire public a d'autant plus droit à nos respects, à nos hommages, que des exemples contraires se sont malheureusement produits sous le gouvernement du roi Louis-Philippe ; ces respects, ces hommages, nous les accordons hautement et sans restriction à l'un de nos adversaires politiques les plus déclarés, M. de Francheville, secrétaire du ministre. »

M. de Francheville, au moment où son nom est prononcé, paraît au seuil de la porte du salon, et il fait signe au domestique qui le précède de ne point l'annoncer, semblant vouloir, par courtoisie, attendre pour se présenter au maître de la maison qu'il ait achevé une lecture à laquelle les personnes prêtent une vive attention. Néanmoins, surpris et contrarié de trouver en nombreuse compagnie le propriétaire auquel il venait se plaindre de l'impertinence de Tranquillin, M. de Francheville, à qui l'assistance tourne le dos, n'a été aperçu que de Wolfrang. Celui-ci, feignant de ne pas avoir vu le nouvel arrivant, a ainsi poursuivi sa lecture :

« Ce soir à quatre heures, M. de Francheville a déposé au parquet de M. le procureur du roi, une plainte en tentative de corruption, contre la maison Gobert et compagnie, adjudicataire d'une fourniture considérable, par arrêté ministériel de ce jour.

» Voici les faits, nous les tenons de source certaine : M. de Francheville, chargé par le ministre de son département de l'adjudication de la fourniture dont il est question, l'a accordée, après mûr examen, à la maison Gobert qui lui semblait offrir toutes les garanties désirables pour la sincère exécution de ses engagements envers l'état, et aujourd'hui, à trois heures, a été signé, nous le répétons, par le ministre, l'arrêté qui adjugeait cette fourniture à la maison Gobert et compagnie. Le représentant de cette maison, jugeant malheureusement M. de Francheville, d'après d'ignominieux exemples, dont un procès fameux a récemment dévoilé l'infamie, eut la coupable pensée de vouloir témoigner de sa reconnaissance envers ce fonctionnaire en lui envoyant, dans une lettre, cent mille francs en billets de banque. »

M. DE SAINT-PROSPER, *le regard brillant*. – Cent mille francs ! cent mille francs !

M. LAMBERT, *avec ironie*. – Voilà du moins un fournisseur qui sait vivre.

M. DE LUXEUIL, *montrant ses belles dents, et enchanté de son bon mot*. – Les petits cadeaux entretiennent les fournitures ! hé ! hé !

MADAME LAMBERT, *à part*. – Comme il est spirituel !

ALEXIS BOREL, *indigné*. – C'était à jeter par la fenêtre la maison Gobert et compagnie.

M. BOREL. – Cette offre seule constituait un sanglant outrage envers M. de Francheville.

WOLFRANG, *à M. Borel*. – Vous devez penser ainsi, monsieur, vous, l'homme intègre jusqu'au scrupule le plus ombrageux ; mais ce M. Gobert, de qui la conscience est fort élastique apparemment, aura considéré son offre outrageante comme un procédé fort délicat. Les coquins ont une délicatesse à eux, une probité à eux.

SYLVIA, *à madame Borel à demi-voix*. – Voyez donc, chère madame, comme M. Borel semble péniblement affecté au seul récit d'une infamie ! Je ne m'en étonne pas. Cet amer ressentiment des indignités est la pierre de touche des nobles âmes.

MADAME BOREL. – Aussi, jugez, madame, des froissements continuels dont mon mari a journellement à souffrir dans le monde des affaires, malheureusement si peu scrupuleux… sauf exception.

M. DE FRANCHEVILLE, *toujours à l'écart et inaperçu au fond du salon, et à part* : – Je ne regrette pas, tant s'en faut, la lecture de cet article ; j'ajournerai donc mes réclamations à l'endroit de mes voisins et de cet insolent intendant ; mais je ne sais si je dois ou non, interrompre cette lecture dont je suis l'objet. Attendons encore. (*Avisant la porte de la bibliothèque ouverte à deux pas de lui*.) Entrons là, car ma position finirait par devenir ridicule.

M. de Francheville, sans qu'on le remarque, entre dans la bibliothèque.

ALEXIS BOREL. – Ce que je ne comprends pas, c'est que M. de Francheville, jouissant probablement d'un juste renom de probité, ait pu seulement être l'objet d'une si honteuse tentative de corruption.

WOLFRANG. – Votre observation est fort juste ; aussi la maison Gobert, connaissant l'intègre réputation de M. de Francheville, s'est bien gardée de lui offrir ce pot-de-vin avant la signature de l'adjudication, ce qui, du reste, au point de vue judiciaire, atténue de beaucoup la gravité de cette tentative de corruption.

M. BOREL. – Évidemment.

WOLFRANG. – Et encore, la maison Gobert, sans doute convaincue

de la probité de ce haut fonctionnaire, n'a point osé lui offrir brutalement cette rémunération de cent mille francs.

M. DE SAINT-PROSPER. – Cent mille francs ! c'est considérable. Et comment donc s'y est prise la maison Gobert pour dissimuler dans cette offre ce qu'il y avait d'offensant pour M. de Francheville ?

WOLFRANG. – Les dernières lignes de cet article sont fort explicites à ce sujet. Je reprends. (*Lisant.*) « La maison Gobert eut la coupable pensée de vouloir témoigner de sa reconnaissance envers M. de Francheville, en lui envoyant dans une lettre cent mille francs en billets de banque. Mais telle était la haute réputation de probité de M. de Francheville (notre impartialité nous commande de rendre justice à nos adversaires politiques), que la maison Gobert, ayant vaguement conscience de l'indignité qu'elle commettait, et supposant la possibilité d'un refus de la part de l'intègre fonctionnaire, lui adressait cette somme considérable en le priant de l'employer en bonnes œuvres, sous le sceau d'un profond secret, sachant combien il était charitable, n'ayant d'autre fortune que les émoluments de sa place. »

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.* – Encore un souscripteur pour mon œuvre.

WOLFRANG, *lisant.* – « De sorte que si M. de Francheville, nous le reconnaissons à sa louange, eût été d'une intégrité douteuse, il pouvait accepter ce don, sous le prétexte honorable qu'on lui fournissait, et disposer de cette somme à son gré ; mais il n'en a pas été ainsi, disons-le avec une satisfaction profonde, car cet exemple de haute probité donné par l'un de nos adversaires politiques, d'autant plus méritant, nous le répétons, qu'il ne possède aucune fortune, nous console des turpitudes contre lesquelles la conscience du pays s'est dernièrement soulevée avec tant d'énergie et d'indignation.

» M. de Francheville a fait, en cette circonstance, ce que devait faire un honnête homme outragé : il a déféré aux tribunaux l'indigne tentative de corruption dont il avait été l'objet. Puisse ce noble et salutaire exemple… »

Wolfrang est interrompu par M. de Francheville, qui sort précipitamment de la bibliothèque, va droit à Wolfrang, et d'une voix altérée s'écrie :

— Monsieur, votre religion a été odieusement surprise : vous recevez chez vous un forçat libéré !

XIX

À ces mots adressés à Wolfrang d'une voix indignée par M. de Francheville : « — Monsieur, votre religion a été indignement surprise ; vous recevez chez vous un forçat libéré ! » tous les personnages se sont levés avec stupeur, se regardant interdits, et un moment de profond silence règne dans le salon.

WOLFRANG, *à M. de Francheville*. – Monsieur, daignez, de grâce, vous expliquer ; ce que vous m'apprenez là me confond.

M. DE FRANCHEVILLE, *plus calme, et s'inclinant devant Sylvia, pâle et tremblante*. – Je regrette profondément, madame, et vous supplie de m'excuser de n'avoir pu maîtriser ma première émotion ; j'aurais instruit confidentiellement M. Wolfrang de ma pénible découverte, afin de vous épargner, madame, ainsi qu'aux personnes qui ont l'honneur d'être réunies chez vous, l'éclat d'un pareil scandale ; mais il m'a été malheureusement impossible de me dominer, ce dont je vous réitère mes excuses.

SYLVIA. – Je comprends, monsieur, que vous n'ayez pu surmonter une indignation si naturelle à une âme élevée, car à l'instant même nous lisions… (*S'interrompant à un geste de modestie de M. de Francheville.*) – Mais, je vous en prie, monsieur, instruisez-nous de ce qui est arrivé ?

M. LAMBERT, *à part, et consterné*. – M. de Francheville est précipitamment sorti de la bibliothèque où il se trouvait seul avec M. Dubousquet. Ainsi, ce malheureux serait un repris de justice ! Ah ! c'est horrible !… Fiez-vous donc aux sympathies !

M. DE LUXEUIL, *profitant de l'inattention générale, et bas à Francine*. – Vous l'avez vu, je n'ai plus regardé ni dit un mot à madame Wolfrang ; m'accorderez-vous demain ce que je vous ai demandé tout à l'heure, pendant que personne ne nous observait ?

MADAME LAMBERT, *pourpre et le sein oppressé*. – Jamais ! Taisez-vous ; c'est indigne !…

Durant ces divers apartés, M. de Francheville disait à Sylvia :

— Tout à l'heure, madame, j'ai eu l'honneur de me présenter ici, inaperçu des personnes de votre société, au moment où M. Wolfrang, lisant à haute voix, captivait l'attention générale ; aussi, désirant ne distraire ni déranger personne, j'ai cru convenable de rester à l'écart jusqu'à la fin de cette lecture ; mais, lorsqu'au bout d'un instant je

m’aperçus qu’elle me concernait, j’ai préféré, par un sentiment que vous concevez, madame, entrer dans cette bibliothèque. Un homme s’y trouvait seul, le visage penché sur des albums, qu’il feuilletait…

SYLVIA, *rappelant ses souvenirs, d’abord troublés par l’émotion*. – Mais, en effet, M. Dubousquet, l’un des locataires de cette maison… (*Avec stupeur*.) Mon Dieu ! c’est lui !

M. DE FRANCHEVILLE. – Oui, madame, tel est le nom de ce misérable, Amédée Dubousquet.

M. BOREL, *pâlissant et à part*. – Qu’entends-je ! Cet homme est à Paris !… Il demeure ici ?

M. DE SAINT-PROSPER, *à part*. – Dubousquet ! Mais le nom de famille de ma servante Antoinette est Dubousquet. Seraient-ils parents ?… (*Tressaillant*.) Ah ! pour mille raisons, je craindrais cette parenté…

WOLFRANG, *à M. de Francheville*. – Quoi ! monsieur, ce forçat libéré ?…

M. DE FRANCHEVILLE. – Est Amédée Dubousquet, condamné pour vol et tentative de meurtre, à perpétuité… sans circonstances atténuantes, en raison de l’audace et du cynisme effrayants dont le misérable a fait preuve pendant les débats, auxquels j’assistais… Aussi doit-il être évadé du bagne ou gracié…

M. DE LUXEUIL. – Eh bien ! c’est un joli voisin que nous avons là, parole d’honneur !

M. DE SAINT-PROSPER. – Et moi qui demeure au même étage que ce bandit !

M. LAMBERT. – Ah ! le malheureux !… Ainsi s’explique son isolement, sa sauvagerie, sa timidité ; il n’avait d’ami… que son chien !

MADAME BOREL, *à son mari*. – Mais, mon ami, ce nom de Dubousquet ne nous est pas, ce me semble, inconnu ?

ALEXIS BOREL. – Ma mère a raison. Ne te rappelles-tu pas, mon père, cette tentative de vol commise chez toi, alors que j’étais encore enfant ?

M. BOREL, *dominant son trouble*. – Oui, oui, ce doit être… ce misérable. Ah ! je l’avoue, une pareille rencontre est pénible ; j’en suis vraiment bouleversé.

MADAME BOREL. – Ton émotion est bien concevable, mon ami… Retrouver ici ce malfaiteur !

M. DE FRANCHEVILLE, *à M. Borel, après l’avoir attentivement regardé*. – N’est-ce pas à M. Borel que j’ai l’honneur de parler ?

M. BOREL. – Oui, monsieur.

M. DE FRANCHEVILLE. – Je croyais, en effet, monsieur, vaguement vous reconnaître ; je me trouvais à Lyon, où vous habitiez lors du procès criminel de ce Dubousquet ; je remplissais alors les fonctions de secrétaire-général de la préfecture, et je faisais partie du jury devant lequel a comparu cet homme. Votre déposition, monsieur, a été pour lui accablante, car il avait fracturé nuitamment votre coffre et blessé grièvement l'un de vos domestiques, qui, éveillé par le bruit, voulait arrêter le voleur.

M. BOREL. – Oui, monsieur, ces détails sont malheureusement vrais ; ces faits se sont passés à Lyon à cette époque.

M. DE SAINT-PROSPER, *à part*. – Ce Dubousquet doit être parent de ma servante, car il est de Lyon, et elle est native de cette ville.

M. DE LUXEUIL, *d'un air crâne*. – Ah çà ! il faut jeter ce vieux gredin à la porte, et de ceci, moi, je me charge.

MADAME LAMBERT, *à part*, – Est-il courageux ! mon Dieu ! Si ce malfaiteur était armé ! (*Timidement, à son mari*.) Mon ami, si ce forçat libéré allait résister ?

M. LAMBERT. – Ah ! le malheureux ! loin de songer à résister, doit être plus mort que vif, et défaillant, sans doute.

M. DE LUXEUIL, *se dirigeant vers la porte de la bibliothèque*. – Nous allons voir ça : et si ce gredin-là ose élever la voix, je le…

WOLFRANG, *à M. de Luxeuil*. – Pardon, monsieur, c'est à moi de m'occuper de ce triste devoir.

Wolfrang, ce disant, entre dans la bibliothèque, au milieu du plus profond silence des personnes présentes ; tous les regards sont attentivement fixés sur la porte de la pièce voisine, où est entré Wolfrang.

L'on n'entend rien d'abord, puis l'on distingue un sanglot étouffé, auquel répond, un léger gémissement poussé par le chien du repris de justice.

Au bout de quelques instants, Wolfrang sort de la bibliothèque, soutenant par le bras M. Dubousquet. Son visage livide, décomposé, inondé de larmes, est penché sur sa poitrine ; il est si faible qu'il peut à peine, malgré le compatissant appui que lui prête Wolfrang, traîner ses pas défaillants ; son chien le suit, se dressant de temps à autre sur ses pattes de derrière pour lécher la main inerte et glacée de son maître.

Le repris de justice a déjà parcouru la moitié du salon au milieu du profond silence des témoins de cette scène, lorsque le valet de chambre annonce successivement :

— M. le duc et madame la duchesse della Sorga ! M. le marquis Ottavio Ricci ! Mademoiselle Antonine Jourdan !

Ces différents personnages, à peine entrés dans le salon, s'arrêtent et se groupent, frappés de surprise, à la vue de Wolfrang, soutenant et conduisant jusqu'à la porte, cet homme aux traits bouleversés, chancelant, et que son chien suit, l'oreille et la queue basses, paraissant partager l'opprobre de son maître.

Wolfrang disparaît un moment dans le salon d'attente avec le forçat libéré ; puis, rentrant seul et s'inclinant devant la duchesse della Sorga, il lui dit :

— Je vous demande mille pardons, madame la duchesse, de ne vous avoir pas plus tôt présenté mes respects ; mais la personne que je viens de reconduire s'étant soudain trouvée atteinte d'un grand malaise, je n'ai pu l'abandonner ; ce motif excusera, je l'espère, à vos yeux, madame la duchesse, mon hommage un peu tardif.

LA DUCHESSE, *à part, après un rapide coup d'œil jeté sur Wolfrang*. – Quelle admirable figure ! (*Haut, et très-dignement*). – Le motif que vous invoquez, monsieur, est trop louable pour que je ne l'apprécie pas ainsi qu'il le mérite.

Sylvia s'avance à son tour, afin de faire les honneurs de son salon à la duchesse della Sorga et à Antonine Jourdan, tandis que les autres personnages, témoins de la découverte de M. de Francheville, au sujet de M. Dubousquet, le repris de justice, comprennent et approuvent la réticence du maître de la maison à l'endroit de cette découverte, circonstance pénible que, par convenance, il désire cacher aux nouveaux arrivants, désirant ne point attrister la fin de cette soirée.

XX

Sylvia, montrant un tact parfait et son usage du meilleur monde par la façon dont elle accueille madame della Sorga et mademoiselle Antonine Jourdan, l'artiste renommée, a témoigné à la première, en l'invitant à se placer près d'elle, une déférence commandée beaucoup moins par le titre que par l'âge de la duchesse ; puis, très-gracieusement affable pour la jeune cantatrice, de qui la physionomie ouverte et avenante lui a plu tout d'abord, Sylvia l'a engagée à s'asseoir aussi près d'elle sur un fauteuil voisin de la causeuse ; la jeune femme se trouve ainsi entre les deux nouvelles venues.

Madame Borel s'est rapprochée de madame Lambert, dont la candeur l'intéresse, et échange quelques mots avec elle. Le libraire, profondément attristé d'apprendre l'infamie de M. Dubousquet, pour lequel il avait ressenti jusqu'alors une vague sympathie, se tient un peu à l'écart, silencieux et pensif.

M. de Saint-Prosper cause avec M. Borel et son fils ; celui-ci, dans le généreux enthousiasme de son âge, jette de temps à autre un regard admiratif sur le duc della Sorga, le noble proscrit, le grand patriote sicilien, qui a failli payer de sa tête son dévouement à l'indépendance de sa patrie.

Wolfrang s'entretient avec le duc et son fils, le marquis Ottavio.

Enfin, M. de Luxeuil, accoudé à l'angle de la cheminée, en face de la causeuse où Sylvia est assise près de mademoiselle Antonine Jourdan et de madame della Sorga, les a d'abord examinées assez effrontément l'une et l'autre en *connaisseur* (que l'on nous pardonne cette impertinence, empruntée au vocabulaire de notre personnage) ; puis, toute son attention s'est concentrée sur la duchesse, et il est frappé de son admirable taille et de sa beauté fière et passionnée, encore si remarquable, malgré qu'elle atteigne sa quarantième année.

Soit hasard ou volonté, les yeux de madame della Sorga, qui s'entretient avec Sylvia, ont deux fois rencontré, sans le fuir, le regard de M. de Luxeuil ; ce glorieux et bel animal, dont l'audacieuse présomption peut seule égaler la sottise, se croit dès lors assuré d'une nouvelle conquête, et se dit à par soi :

— Et de trois !… dans la soirée… *Francine Lambert, Sylvia* et la *duchesse della Sorga.*

Si bête, si révoltante que semble une pareille outrecuidance, elle ne

semblera pourtant pas exorbitante à ceux-là qui, ayant expérimenté la vie, ont été témoins, hélas ! des succès prodigieux, incompréhensibles, écœurants, que peut obtenir auprès de certaines femmes un homme beau, jeune, verni d'élégance, entreprenant, rompu au monde, façonné au manége de la galanterie vulgaire, lorsque cet homme, sans nulle valeur morale ni intellectuelle, est doué de cette suprême infatuation de soi-même où il puise l'inflexible conviction qu'il ne saurait rencontrer de cruelles.

Or, chose étrange, presque inexplicable, il suffit toujours qu'un homme soit invinciblement pénétré de cette insolente conviction pour qu'il puisse l'imposer aux femmes.

Enfin, lorsque complétement dénué de cœur, ne cherchant dans l'amour qu'un passe-temps ou un plaisir grossier, cet homme, par un froid et cruel calcul, – tactique triviale, mais d'un effet certain, – réussit à mettre ouvertement en jeu la jalousie de la femme, – qu'il s'agisse d'une affection sincère, d'un caprice ou d'un écart de l'imagination, – cet homme est presque assuré du succès, parce qu'il agit sur le sentiment le plus vivace, le plus inexorable du caractère féminin, – *l'amour-propre*, – l'amour-propre qui a perdu plus de femmes que l'amour.

Ainsi, madame Lambert, à qui la jalousie donne en pénétration ce qui lui manque en intelligence, a bientôt deviné, senti, à son cruel serrement de cœur, en remarquant l'expression triomphante des regards de M. de Luxeuil, qu'il considère comme probable la conquête de la duchesse della Sorga.

Or, à la douleur de cette sensation se joint inévitablement chez Francine une involontaire admiration pour l'audace de ce conquérant, qui semble ne pas douter de séduire de prime saut une si grande dame ; et de cette séduction, Francine elle-même ne doute malheureusement point. Elle a bien été séduite elle-même : pourquoi donc la duchesse ne serait-elle pas à son tour séduite par M. de Luxeuil ?

Les pressentiments de Francine la mettaient sur la voie de la vérité. Madame della Sorga, d'abord éblouie de la perfection des traits de Wolfrang, observa bientôt que cette beauté physique était moins remarquable encore que la beauté morale que semblaient réfléchir ses traits accomplis. La profondeur et l'éclat du regard de Wolfrang, la finesse de son sourire révélaient une intelligence supérieure ; son attitude, ses manières, empreintes de courtoisie et de dignité, attiraient et imposaient tout ensemble ; enfin, à son aspect, la duchesse della Sorga se sentit intimidée, pour la première fois de sa vie peut-être, et se sentit en défiance d'elle-même. Il n'en était pas ainsi au sujet de M. de Luxeuil ; sa beauté, pour ainsi dire animale, frappa

singulièrement madame della Sorga ; mais lorsqu'il lui arriva de le contempler, elle le fit avec autant d'aisance et sans plus d'embarras que si elle eût contemplé une très-belle bête.

Le duc della Sorga, après avoir causé quelques instants avec Wolfrang, s'approcha de Sylvia et lui dit :

— Pardon ! madame, d'avoir négligé, oublié jusqu'ici de vous exprimer, au nom de mon second fils, le comte Felippe, ses regrets de ne pouvoir se rendre à votre aimable invitation ; il est un peu souffrant.

SYLVIA. – Je suis fâchée, monsieur le duc, qu'une pareille cause nous prive du plaisir de recevoir monsieur votre fils. (*À la duchesse.*) – Cette indisposition n'a rien de grave, je l'espère, madame ?

LA DUCHESSE. – Non, madame : une migraine nerveuse.

SYLVIA. – Puisqu'il en est ainsi, il est dommage, madame, que monsieur votre fils ne soit pas venu ce soir, malgré sa légère indisposition : (*souriant*) nous l'eussions guéri.

LA DUCHESSE. – Comment cela, madame ?

SYLVIA, *se tournant vers Antonine Jourdan*. – Mademoiselle Antonine Jourdan, dont la renommée de cantatrice ne vous est sans doute pas inconnue, eût, certainement, par le charme de sa voix et de son talent, guéri monsieur votre fils. Ne cite-t-on pas des prodiges, à propos de l'action de la musique, sur les maladies nerveuses.

ALEXIS BOREL, *à part, contemplant Sylvia*. – Quel aimable esprit ! Toujours un mot gracieux à adresser à chacun, excepté à ce fat de M. de Luxeuil. Dieu merci ! elle s'est moquée de lui.

LA DUCHESSE, *à Sylvia*. – Maintenant, madame, je partage vos regrets, car je ne doute pas de l'attrait de la voix de mademoiselle, dont le renom est, en effet, venu jusqu'à moi.

ANTONINE JOURDAN. – C'est un honneur auquel j'étais loin de m'attendre, madame la duchesse. (*Puis, s'adressant gaiement à Sylvia.*) Je voudrais vous croire, madame, en ce qui touche l'influence que vous supposez à ma voix ; mais, hélas ! jusqu'ici, cette influence s'est bornée à endormir parfois les gens au concert, ou, pis encore, à troubler le sommeil de mes voisins, ainsi que cela me sera peut-être arrivé, à propos de M. de Francheville, qui a le malheur de demeurer au-dessous de chez moi, et, en ce cas, je lui adresserai sincèrement mes excuses.

M. DE FRANCHEVILLE, *souriant avec embarras*. – Ah ! mademoiselle, je me féliciterais, au contraire, d'avoir la bonne fortune de vous entendre.

MADAME LAMBERT, *à part, surprenant encore les yeux de M. de*

Luxeuil effrontément attachés sur la duchesse. – Mon Dieu ! comme IL la regarde encore celle-là ! il me semble qu'elle le regarde aussi en ce moment.

LA DUCHESSE, *après un nouveau coup d'œil à M. de Luxeuil, et à part*. – Il est réellement fort beau, mais d'une beauté sans conséquence. Quelle différence avec ce Wolfrang ! Je ne sais pourquoi je me sens troublée à sa vue… Il m'inspire presque de la crainte…

WOLFRANG, *à la duchesse*. – Madame, avez-vous lu aujourd'hui le journal du soir ?

LA DUCHESSE, *étonnée*. – Oui, monsieur, nous recevons *le Messager*.

WOLFRANG. – Justement. Eh bien ! madame la duchesse, bien que plusieurs de ces messieurs aient l'honneur de vous voir pour la première fois, vous les connaissez à merveille, je dirai plus, vous éprouvez pour eux toute la sympathie qu'ils méritent.

LA DUCHESSE, *de plus en plus surprise*. – En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

WOLFRANG, *souriant*. – Il me suffira, madame, de vous citer certains noms pour que vous soyez tout à fait de mon avis. (*Désignant M. Borel et Alexis*.) MM. Borel père et fils, banquiers à Lyon ; (*puis indiquant madame Borel*) ; madame Borel.

LA DUCHESSE, *à madame Borel*. – J'ai lu en effet, ce soir, les éloges si justement accordés à ces deux messieurs, madame ; vous devez être une bien heureuse épouse et une bien heureuse mère.

MADAME BOREL. – C'est vrai, madame, et vous ne pouviez rien me dire de plus flatteur pour mon mari et pour mon fils.

WOLFRANG. – M. de Saint-Prosper. (*Saint-Prosper salue profondément*.)

LA DUCHESSE. – Ah ! monsieur, combien je me félicite de cette occasion de vous dire à quel point j'admire la pensée qui vous a inspiré votre œuvre si éminemment charitable !

SYLVIA. – Et vous êtes en ceci, madame la duchesse, meilleur juge que personne, ainsi que madame Borel. Elle est bénie à Lyon comme vous l'êtes à Paris. (*Souriant*.) C'est une collègue.

M. DE SAINT-PROSPER, *s'inclinant de nouveau*. – L'approbation si flatteuse que daigne donner madame la duchesse à mon œuvre est à la fois une récompense et un encouragement.

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – Encouragement bien mérité, monsieur.

M. DE SAINT-PROSPER. – Puis-je espérer, en ce cas, que madame la duchesse voudra bien me permettre de l'inscrire parmi les dames

patronnesses de cette fondation ?

LA DUCHESSE. – Certainement, monsieur, avec le plus grand plaisir.

M. DE SAINT-PROSPER. – Je vous rends grâce de tant de bontés, madame la duchesse.

ANTONINE JOURDAN. – Monsieur de Saint-Prosper, moi qui ne puis prétendre à être dame patronnesse de votre œuvre, dont j'ai entendu parler dans la maison…

SYLVIA. – Et pourquoi donc, mademoiselle, ne seriez-vous pas dame patronnesse, ainsi que moi, ainsi que madame Borel et madame Lambert, que j'ai l'honneur de vous présenter ? (Indiquant Francine, confuse.) Nous nous connaissons seulement depuis ce soir, madame Lambert et moi, et nous éprouvons tant de sympathie l'une pour l'autre que nous sommes déjà de vieilles amies.

MADAME LAMBERT, *rougit, baisse les yeux, et balbutie* : – Madame… vous êtes trop bonne… et… (*à part.*) Quel supplice ! tout le monde me regarde, je ne sais que répondre ; j'ai l'air d'une sotte aux yeux de M. de Luxeuil.

M. DE LUXEUIL, à part. – La duchesse a très-grand air ; elle est encore superbe, et malgré son âge, ou à cause de son âge, quelle femme charmante ce doit être ! Tout à l'heure, lorsqu'elle m'a fait de l'œil, ses narines se dilataient. Quelles lionnes que ces Italiennes sur le retour ! Allons, encore une d'amorcée !… ne la perdons pas de vue !

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part, observant M. de Luxeuil.* – Il me semble que ce jeune homme, dont les yeux ne quittent pas ma mère, ne la regarde pas avec le respect qu'on lui doit, et dont personne ne s'est jamais départi envers elle !

ANTONINE JOURDAN, *à Sylvia.* – J'avais grande envie de connaître madame Lambert, que je vois chaque jour en passant devant son magasin, et je vous remercie, madame, de prévenir ainsi mon désir ; mais vous me demandiez tout à l'heure pourquoi je ne serais pas aussi dame patronnesse de l'œuvre de M. de Saint-Prosper ?

SYLVIA. – Sans doute ; pourquoi pas ?

ANTONINE JOURDAN. – Oh ! pour mille raisons, madame.

SYLVIA. – Mais encore ?

ANTONINE JOURDAN, *gaiement.* – D'abord, je suis demoiselle… et ne saurais prétendre au rang parmi les dames patronnesses, mais j'apporterai mieux que mon patronage à M. de Saint-Prosper, et s'il y consent, j'organiserai un concert au profit de son œuvre.

M. DE SAINT-PROSPER. – Ah ! mademoiselle, que de remercîments !

ANTONINE JOURDAN. – C'est moi, monsieur, qui vous devrai des

remercîments ; je suis sûre qu'en pensant au but de ce concert, je n'aurai jamais été mieux en voix.

WOLFRANG, *à la duchesse*. – Permettez-moi, madame, d'achever de vous présenter ces messieurs. (*Désignant M. de Luxeuil, qui s'approche de la duchesse avec une aisance cavalière.*) M. de Luxeuil, l'un de nos plus célèbres sportmen, si souvent vainqueur sur le terrain des courses.

LE DUC DELLA SORGA. – J'ai lu, en effet, ce soir, que des paris considérables étaient engagés en faveur d'une jument appartenant à M. de Luxeuil.

LA DUCHESSE, *à part*. – L'obstination des regards de ce sot et beau garçon finirait par attirer l'attention de mon fils, qui l'observe ; mettons terme à ceci…

M. DE LUXEUIL, *s'inclinant devant la duchesse*. – Madame…

LA DUCHESSE, *répondant avec une raideur glaciale au salut de M. de Luxeuil*. – Je ne saurais suffisamment apprécier le mérite de monsieur ; je n'ai jamais compris quel intérêt l'on trouvait à une course de chevaux. (*À Sylvia.*) Et vous, madame ?

SYLVIA, *souriant*. – Moi, madame, j'éprouve une grande compassion pour les pauvres bêtes qui saignent sous l'éperon et font seules la réputation de leur maître.

ALEXIS BOREL, *à part*. – Bravo ! ce fat reçoit aussi de la duchesse la leçon qu'il mérite par son impertinence !

M. DE LUXEUIL, *d'abord interloqué de l'accueil de la duchesse, et à part*. – Elle m'a fait de l'œil… et elle m'accueille d'une façon qui sent l'insolence ? cela n'est pas naturel ; il y a quelque chose là-dessous. (*Haut, et avec un aplomb imperturbable, cherchant à rencontrer le regard de la duchesse.*) – Voyez de quoi vous êtes capable, madame la duchesse ! J'aimais passionnément les courses, eh bien ! puisqu'elles n'ont aucun attrait pour vous, je commence à croire que ma passion n'avait pas le sens commun. (*Il rit et montre ses dents.*)

LE MARQUIS OTTAVEO, *à part*. – La familiarité de cet homme envers ma mère est audacieuse.

MADAME LAMBERT, *à part*. – Je me trompais, cette grande dame n'a pas fait attention à M. de Luxeuil. Et pourtant cela m'étonne.

LA DUCHESSE DELLA SORGA, *à M. de Luxeuil, avec une hauteur écrasante*. – Il m'est souverainement indifférent que monsieur ?… (*À Sylvia.*) Pardon, madame, le nom ?…

SYLVIA. – De Luxeuil.

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – Que M. de Luxeuil renonce ou ne renonce point à son goût pour les courses de chevaux. Il aurait dû

comprendre cela, et il le comprend à cette heure, j'imagine ?…

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part*. – Ma digne mère a fait justice de cet impertinent.

Aux dures et hautaines paroles de la duchesse a succédé un instant de silence.

M. de Luxeuil, s'efforçant de deviner la cause de la dure réponse de madame della Sorga, a rencontré, à deux reprises, le regard d'Ottavio attaché sur lui avec une fixité si expressive, que le *beau*, frappé d'une idée soudaine, se dit, triomphant :

— Au diable le fils ! je l'oubliais. Je devine tout maintenant ; il aura surpris mes œillades ou celles de sa mère, et pour le dérouter, elle me traite comme un pleutre ! Changeons de batteries ; ayons l'air penaud, déconfit, et observons…

Ce pensant, M. de Luxeuil s'incline devant la duchesse, et prenant une physionomie confuse, embarrassée, il balbutie :

— Je serais désolé que madame la duchesse pût me supposer capable de…

LA DUCHESSE, *d'une voix altière*. – C'est bien, monsieur, c'est bien. (*S'adressant à Wolfrang*.) Vous aviez parfaitement raison, monsieur. Grâce à ce journal du soir, je me trouvais déjà en pays de connaissance avec M. Borel et M. de Saint-Prosper, quoique j'aie le plaisir de les voir ce soir pour la première fois.

WOLFRANG. – Il me reste, madame, à avoir l'honneur de vous présenter une autre excellente connaissance (*indiquant M. de Francheville*) qu'il me suffira de vous nommer : M. de Francheville.

LA DUCHESSE, *à ce dernier, qui s'incline*. – Ah ! monsieur, quel noble et généreux exemple vous avez donné en ces malheureux temps de corruption et de vénalité !

M. DE FRANCHEVILLE. – Permettez-moi de vous assurer, madame la duchesse, que les actes déplorables qui ont eu dernièrement un si scandaleux retentissement, sont exceptionnels dans le gouvernement du roi que j'ai l'honneur de servir. L'immense majorité des fonctionnaires publics eût agi comme moi.

LE DUC DELLA SORGA, *à M. de Francheville*. – Nous devons vous croire, monsieur ; mais en attendant que la délicatesse et l'intégrité de vos collègues se manifestent d'une manière aussi éclatante que la vôtre, vous nous permettrez d'estimer à toute sa valeur l'exemple que vous donnez.

LE MARQUIS OTTAVIO, *à Francheville*. – Savez-vous, monsieur, quels ont été les premiers mots de ma mère après la lecture de l'article du

journal qui vous concerne ?

M. DE FRANCHEVILLE. – Non, monsieur… mais je n'ignore plus maintenant… tout ce que je puis attendre de la bienveillance de madame la duchesse.

LE MARQUIS OTTAVIO. – Enfin, – s'est écriée ma mère, – voilà un parfait galant homme ! (*Gravement et avec un accent de profonde vénération filiale.*) Si vous aviez le bonheur de connaître ma mère, monsieur, vous regarderiez ces paroles comme le plus digne éloge que vous puissiez recevoir.

M. DE FRANCHEVILLE. – Monsieur, croyez-le, je sens tout ce qu'elles ont de flatteur pour moi.

M. LAMBERT, *d'une voix pénétrée, à M. de Francheville*. – Monsieur, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, bien que nous habitions la même maison. Je suis un homme obscur (tendant la main à M. de Francheville) ; permettez-moi cependant d'avoir l'honneur de vous serrer la main, au nom de la confraternité qui existe entre honnêtes gens, quel que soit leur rang.

M. DE FRANCHEVILLE, répondant à l'étreinte cordiale du libraire. – Monsieur, je suis plus touché que je ne saurais vous le dire de cette marque de sympathie.

ANTONINE JOURDAN, *gaiement et avec charme, tendant à son tour sa main à M. de Francheville*. – Mon cher voisin, je veux aussi, moi, avoir le plaisir de serrer la main de celui que madame la duchesse a si dignement qualifié de parfait galant homme. (*Souriant.*) Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, mes roulades trop matinales ? Je respecterai désormais le sommeil du juste… c'est le cas ou jamais de le dire.

M. DE FRANCHEVILLE. – Ah ! mademoiselle, je suis désolé que M. Tranquillin ait été assez indiscret pour…

ANTONINE JOURDAN, *riant*. – Chut ! mon cher voisin, c'est notre secret.

MADAME BOREL, *à la duchesse*. – Madame, puisque vous avez habité Naples, pourriez-vous me donner des nouvelles de l'une de vos compatriotes, que j'ai vue, il y a quelques années, à Lyon, et qui était alors belle comme le jour… madame la comtesse Morosini ?

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – Ah ! de grâce, madame, ne prononcez pas le nom de cette misérable créature !

MADAME BOREL. – Bon Dieu, madame que lui est-il donc arrivé ?

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – Elle a indignement trahi ses devoirs d'épouse… Son mari, la surprenant en flagrant délit… l'a tuée !

MADAME BOREL. – Ah ! la malheureuse femme !

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – La plaignez-vous donc, madame ?

MADAME BOREL. – Certainement, car elle pouvait revenir à une conduite meilleure… expier sa faute… tandis que la mort…

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – La mort… cette créature la méritait, madame… non pas la mort furtivement donnée… mais reçue au grand jour de la place publique !

SYLVIA. – Tant de rigueur de votre part me surprend, madame. Vous avez tant droit à vous montrer indulgente…

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – L'indulgence en pareil cas est coupable faiblesse, madame… J'ai toujours, quant à moi, regretté la législation antique qui condamnait la femme adultère à être lapidée… Il n'est pas de supplice assez cruel pour un crime, dont l'unique excuse est plus honteuse, plus abominable encore, que le crime lui-même…

MADAME LAMBERT, *à part*. – Ah ! cette dame, me fait trembler.

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part*. – La rigide et implacable vertu de ma mère les étonne… Ah ! c'est qu'elle seule, peut-être, a le droit de se montrer inflexible.

MADAME BOREL, *à la duchesse*. – Quoi madame… vous verriez lapider sans pitié une infortunée… qui…

SYLVIA, *vivement*. – Non, non, j'en appelle au cœur de madame la duchesse… elle dirait, comme Jésus de Nazareth, « Que celui-là qui n'a pas péché lui jette la première pierre… »

LA DUCHESSE DELLA SORGA, *avec véhémence*. – Cette première pierre… je la jetterais, madame !…

M. DE LUXEUIL, *à part*. – Peste ! que de vertu sauvage ! Serait-elle sincère ? Mais alors ses œillades ?… c'est à n'y rien comprendre…

Soudain, les préludes harmonieux d'une aubade provenant du jardin contigu aux deux hôtels, attirent l'attention générale, et suspendent la conservation ; les invités se regardent entre eux, attribuant cette sérénade inattendue à une surprise que leur ménageait le maître de la maison.

En ce moment, Tranquillin paraît au seuil du salon, et, après ses révérences accoutumées, se dirige vers Wolfrang. Celui-ci se retire pendant un instant à l'écart dans un coin du salon et prête l'oreille à ce que lui dit tout bas son intendant, d'un air aussi affairé que surpris.

XXI

Pendant que Tranquillin s'entretient à voix basse avec son maître, la conversation générale reste suspendue. Divers groupes se forment dans le salon.

Sylvia, la duchesse, madame Borel et Antonine causent entre elles.

Francine Lambert, quoique placée près d'elles, ne prend pas part à leur entretien. Elle reste absorbée, se demandant, sans pouvoir deviner cette énigme, comment la duchesse, dont elle a plusieurs fois surpris le regard fixé sur M. de Luxeuil avec une expression dont elle se sentait navrée, a pu cependant le traiter avec un mépris si hautain, et, dans son farouche rigorisme, regretter que les femmes adultères ne fussent point lapidées. – Or, par une contradiction plus apparente que réelle, et quoiqu'elle souffrit cruellement de la jalousie que lui causait M. de Luxeuil, en paraissant s'occuper de ces deux belles dames, Francine eût peut-être non moins souffert dans son amour-propre, si M. de Luxeuil leur avait paru indifférent, car elles auraient ainsi semblé dire : « – Fi ! ce beau garçon ne peut prétendre qu'à tourner la tête d'une boutiquière. »

En d'autres termes, le comble des désirs de Francine Lambert eût été de voir ces deux grandes dames éprises comme elle de M. de Luxeuil, dut-elle d'abord atrocement souffrir de ses galanteries envers ses rivales, à la condition qu'elles lui seraient plus tard sacrifiées, à elle, modeste boutiquière.

La jeune femme fut arrachée à ses réflexions par la voix de son mari, lui disant tout bas :

— Je remarque que depuis une heure environ, vous paraissez plus souffrante, chère enfant ?

— En effet, mon ami, je ne sais si c'est l'embarras ou le malaise que j'éprouve à me trouver pour la première fois de ma vie dans un si grand monde, mais j'ai une violente migraine.

— Voulez-vous que nous nous retirions ?

— Je ferai ce que vous voudrez, mon ami.

— M. et madame Wolfrang nous ont accueillis avec tant de bienveillance qu'ils accepteront nos excuses.

— Sans doute… Mais ce serait peut-être les blesser que de nous en aller avant la fin de la soirée.

— Alors, chère enfant, prenez courage et patience. Voici dix heures ; cette réception ne saurait se prolonger beaucoup maintenant.

— Du reste, si vous le voulez, mon ami, nous partirons…

— Quant à moi, je le désirerais, chère enfant ; je suis encore sous l'impression de cette cruelle découverte au sujet de ce malheureux qui m'intéressait vivement. Juste ciel ! un repris de justice !… Je suis atterré !…

— En ce cas, André, si cela vous contrarie de rester… allons-nous-en.

— Non, tâchez, mon enfant, de prendre encore un peu sur vous, car, malgré votre migraine… nous oublions que mademoiselle Antonine Jourdan et madame Wolfrang doivent chanter : il serait impoli à nous de nous retirer à présent. En attendant le concert, je retourne dans la bibliothèque achever d'examiner quelques livres curieux ; cela me distraira de la tristesse que me cause ce fâcheux événement dont je vous parlais, – répond le libraire, se dirigeant vers la pièce voisine du salon.

Pendant cet entretien de M. Lambert et de Francine, M. de Luxeuil, remarquant que, de la place où elle, est assise, la duchesse della Sorga, sur laquelle il n'a plus levé les yeux, peut l'apercevoir, s'approche du marquis Ottavio, en ce moment isolé, puis, s'adressant à lui avec un embarras simulé :

— Monsieur, permettez-moi de vous adresser une question… peut-être indiscrète.

— Soit, monsieur, – répond sèchement Ottavio, jusqu'alors, surtout, choqué de l'inconvenance des regards que M. de Luxeuil avait d'abord si effrontément jetés sur la duchesse ; – je vous écoute.

— Est-ce qu'il y a environ dix-huit mois, madame la duchesse n'assistait pas aux régates du Havre ?

— Non, monsieur.

— Pardon, vous êtes bien certain que…

— Je vous répète, monsieur, que ma mère ne pouvait assister à une fête au Havre il y a dix-huit mois, puisqu'à cette époque nous habitions encore la Sicile.

— En ce cas, monsieur, la ressemblance est extraordinaire.

— Quelle ressemblance ?

— Celle de madame la duchesse avec une dame dont j'ignorais le nom.

— Enfin, où voulez-vous en venir, monsieur ?

— En deux mots, le voici : J'avais eu l'honneur de causer assez longtemps, pendant ces régates du Havre, avec la personne dont j'ai l'honneur de vous parler, monsieur, me trouvant par hasard placé près d'elle ; aussi, croyant tout à l'heure reconnaître cette dame dans madame votre mère, j'ai pensé pouvoir m'autoriser du précédent auquel je viens de faire allusion, et je me suis permis de parler trop familièrement, je le crains, à madame la duchesse della Sorga. S'il en était ainsi, je vous supplierais, monsieur, d'offrir mes profondes excuses à madame votre mère, et d'avoir la bonté de lui faire connaître la cause de ma regrettable méprise.

— De grand cœur, monsieur, – répond avec la candeur de son âge et de sa loyauté, Ottavio, dupe de l'impudent mensonge de M. de Luxeuil, et heureux de croire que l'on n'avait point osé manquer à sa mère, qu'il idolâtrait autant qu'il la vénérait.

Aussi, plein de foi dans les explications de M. de Luxeuil, après tout, plausibles, Ottavio, d'abord froid et sévère, revint peu à peu à son habituelle bienveillance, car il attribuait et devait attribuer, à la surprise d'une rencontre inattendue, la persistance des regards dont le jeune *beau* avait d'abord poursuivi la duchesse.

Celle-ci, en causant avec madame Borel et Sylvia, cherchait à deviner l'objet de l'entretien de M. de Luxeuil avec Ottavio ; elle épiait furtivement de sa place, l'expression, les traits de son fils ; aussi, lorsqu'elle les vit peu à peu se détendre et reprendre leur affabilité accoutumée, madame della Sorga fut bientôt sur la voie de ce qui se passait entre les deux jeunes gens ; elle ne douta plus de la réalité, grâce à un regard rapide et expressif que lui lança M. de Luxeuil, profitant de l'inattention d'Ottavio à qui Alexis Borel venait d'adresser la parole.

— J'ai compris, – se dit la duchesse, – M. de Luxeuil, quoique sot, ne manque pas d'une certaine adresse.

Et ce pensant, elle continuait son entretien avec ses voisines, sans que son visage de marbre trahît l'ombre de ses impressions secrètes, car l'hypocrisie de cette femme égalait son audace et sa profonde perversité.

— Monsieur, – avait dit timidement Alexis Borel à Ottavio, en s'approchant de lui, – j'aurais une grâce à vous demander.

— Parlez, monsieur, – répondit Ottavio avec courtoisie, – je suis à vos ordres.

M. de Luxeuil, semblant s'éloigner alors par discrétion, dit à Ottavio en le quittant :

— Vous voudrez bien, monsieur, vous rappeler votre aimable

promesse, au sujet de madame votre mère ?

— Je serai trop heureux, monsieur, de la remplir, – répond Ottavio à M. de Luxeuil. Ce dernier s'incline, et, remarquant l'absence du libraire, il va s'asseoir à côté de madame Lambert, en se disant :

— Tout va bien ; je suis fièrement roué ; madame della Sorga m'a compris. Quelles crânes commères que ces Italiennes ! elles vont vite, elles ont raison : c'est toujours la cour préliminaire qu'on leur fait qui compromet les femmes. – Je comprends maintenant la véhémente sortie de la duchesse contre les infortunées coupables d'adultère… qu'elle voudrait, dit-elle, voir lapider… elle déroute ainsi les soupçons… son mari et son benêt de fils la croient d'une vertu sauvage… c'est très-adroit.

M. de Luxeuil s'adressant alors à demi-voix à Francine Lambert, et de façon à n'être entendu que d'elle :

— Quelle algarade vous m'avez attirée de la part de cette insolente duchesse.

— Moi ?

— Parbleu ! ces grandes dames, dès qu'elles entrent dans un salon, se figurent toujours que l'on ne doit s'occuper que d'elles ; aussi, me voyant ne m'occuper que de vous…

— Osez-vous dire cela ? Vous la regardiez constamment ; je vous ai bien vu.

— C'était pour la comparer à vous, bel ange aux yeux bleus. Mais, quelle différence ! combien votre jeune beauté éclipsait sa vieille noblesse. Et puis, je n'ai pas de mérite à vous préférer à elle : je vous aime tant !

— Ah ! si je pouvais vous croire !…

— Je saurais bien vous persuader de mon amour, chère adorée, si, demain, vous m'accordiez ce rendez-vous que…

— Taisez-vous ! éloignez-vous ! elle nous regarde.

En effet, la duchesse della Sorga, tout en continuant, impassible, son entretien avec ses voisines, observait furtivement M. de Luxeuil ; et l'indigne épouse se disait en ce moment :

— À merveille ! afin de dérouter tout à fait les soupçons d'Ottavio, M. de Luxeuil s'occupe de cette petite bourgeoise ; il a du manége, de l'habitude du monde… Serait-il discret ?

Pendant que M. de Luxeuil échangeait quelques paroles avec Francine Lambert, Alexis Borel, après avoir dit à Ottavio qu'il sollicitait de lui une grâce, et reçu du jeune marquis la réponse la plus courtoise, reprit :

— Monsieur, j'ai lu dans les journaux et suivi avec le plus vif intérêt les événements de la révolution sicilienne dans laquelle votre illustre père a joué un rôle admirable par son patriotisme et son courage. Il est resté pour moi le type accompli du grand citoyen, combattant pour la liberté, pour l'indépendance de son pays.

— Ah ! monsieur, – répond Ottavio avec expansion, combien je suis sensible à vos paroles ! Ces éloges, mon père en est digne ; je le dis avec un légitime orgueil filial.

— Eh bien, monsieur, la grâce que je sollicite de vous, c'est d'être présenté à monsieur votre père. Ce serait le meilleur, le plus honorable souvenir de ma vie.

— Ah ! monsieur, – répond Ottavio, – l'un de mes meilleurs souvenirs, à moi, sera de me rappeler avec reconnaissance que mon père, proscrit, a trouvé en France des preuves de sympathie aussi touchantes que la vôtre.

Puis, cherchant des yeux le duc della Sorga, et le voyant causer avec Sylvia, le jeune homme ajoute :

— Dès que mon père aura cessé de s'entretenir avec madame Wolfrang, je m'empresserai de vous présenter à lui.

— Mille remercîments, monsieur, j'attendrai, – répond Alexis Borel, et souriant, il ajoute : – Ne serait-ce pas d'ailleurs une cruauté de distraire M. le duc della Sorga de sa conversation avec madame Wolfrang ?

— Il est vrai. Quelle aimable personne, sans parler de son éblouissante beauté !

— N'est-ce pas, monsieur ! – dit vivement Alexis Borel. – N'est-ce pas que cette dame est ravissante ? Que de bon goût ! que d'esprit !

— Oh ! sans doute ; et puis, s'il faut vous l'avouer, ce qui m'a tout d'abord séduit en elle, c'est son accueil plein de grâce et de déférence pour ma mère.

Et Ottavio, de plus en plus confiant envers Alexis, adolescent de son âge, ajoute avec une adorable expression de tendresse filiale :

— C'est que voyez-vous, j'aime tant ma mère !

— Mieux que personne, je comprends ce sentiment, moi qui aime tant la mienne !

— Elles se valent toutes deux par la bonté, par la charité, a dit madame Wolfrang… – Faire éloge de ma mère, c'est donc faire, j'en suis certain, l'éloge de la vôtre, monsieur Alexis ; aussi, je n'y mets nulle réserve, – ajoute Ottavio en souriant. – Ah ! si vous saviez combien elle est digne de mon amour, de mon respect ! je ressens pour

elle une sorte d'idolâtrie ; elle est pour moi la meilleure des mères, et cependant l'élévation de son caractère, ses vertus, m'imposent tellement, que, chez moi, la vénération l'emporte peut-être encore sur la tendresse.

Et au moment où son fils abusé parlait d'elle en ces termes, cette femme, dont la dissimulation égalait la perversité, contemplait à la dérobée M. de Luxeuil. Il s'était un moment éloigné de madame Lambert, mais il venait de se rapprocher d'elle depuis quelques instants et l'entretenait tout bas.

— Eh bien, oui, – répondait la jeune femme d'une voix éteinte, presque inintelligible, – si je le puis… j'irai…

Mais Francine reprend soudain, toujours à voix basse :

— Non… non… jamais… n'y comptez pas !…

Ces diverses conversations séparées, presque simultanées, duraient depuis cinq minutes à peine, pendant que Tranquillin s'entretenait à l'écart avec Wolfrang.

Les accords harmonieux de la sérénade, succédant à son prélude, retentissaient alors dans le jardin de l'hôtel, non loin des fenêtres du salon.

— C'est bien, – reprend Wolfrang à l'intendant. – Vas, et introduis ici ces messieurs.

Tranquillin sort, et son maître, s'adressant à haute voix au duc della Sorga, avec un accent qui attire l'attention générale :

— Monsieur le duc, une députation de proscrits siciliens s'étant tout à l'heure rendue à votre hôtel, afin de vous présenter leurs hommages, au nom de la proscription, en ce jour anniversaire de la révolution de Sicile, et de vous donner une aubade, j'ai pris sur moi, et vous ne me blâmerez pas, j'ose l'espérer, de faire introduire ici vos dignes compagnons d'exil. Les voici.

XXII

La députation de proscrits siciliens est introduite par Tranquillin dans le salon, pendant que les musiciens du dehors font entendre la musique de l'hymne patriotique :

Amour sacré de la patrie !

L'un des proscrits, chargé de porter la parole pour l'émigration, tient à la main un long écrin de maroquin noir qui semble devoir contenir une épée.

Le plus profond silence règne d'abord dans le salon ; tous les personnages se sont levés debout et forment plusieurs groupes.

M. de Luxeuil s'est placé derrière la duchesse della Sorga ; le duc semble profondément ému ; il fait quelques pas au-devant de la députation : l'un des proscrits, tenant l'écrin qui, alors ouvert, laisse apercevoir une épée à fourreau noir et à poignée de fer, d'une simplicité extrême, s'avance vers le duc della Sorga, et lui dit d'un accent pénétré :

« — Monsieur le duc, il y a aujourd'hui un an, la révolution devait éclater en Sicile, à votre voix et à celle de votre frère… Vous et lui étiez l'âme de cette révolution destinée à affranchir notre pays d'un joug odieux. Tendrement unis, vous n'aviez qu'un cœur.

» Les prodiges de patriotisme, l'infatigable activité, l'héroïque dévouement, les sacrifices de toute sorte, dont votre frère et vous, monsieur le duc, avez donné l'exemple pour organiser la résistance, préparer l'insurrection, à quoi bon les rappeler ici ? Ce souvenir est désormais impérissable dans le cœur des patriotes siciliens.

» Mais, hélas ! au moment même où vous et votre frère alliez relever le drapeau de l'indépendance nationale, la révolution était trahie ! La conspiration était dénoncée la veille du jour où elle devait éclater. Les traîtres sont restés ensevelis dans l'ombre de leur crime exécrable !

» Vous et votre frère, surpris pendant la nuit dans la maison d'où devait partir le signal de l'insurrection, vous avez été condamnés à mort, ainsi que tant d'autres de de nos amis. Les échafauds se sont dressés ; grand nombre de patriotes y sont montés ; vous deviez, vous et votre frère, y monter les derniers : lui seul y a porté sa tête.

» Le tyran, sachant votre adoration pour ce frère tant aimé, vous condamnait à survivre à ce martyr si cher à votre tendresse fraternelle.

» Banni de notre terre natale, ainsi que ceux d'entre nous qui ont pu échapper à la mort, vous avez, depuis, vécu dans l'exil : rude et austère école où vos deux fils apprennent à admirer, à vénérer davantage, s'il se peut, la grandeur de vos vertus civiques, qu'ils égaleront un jour.

» Ah ! de ce noble et digne exil, soyez-en consolé, monsieur le duc, si vous pouvez l'être, par l'attachement, par la reconnaissance de vos compatriotes, vos frères d'armes pendant la lutte, vos frères d'infortune après la défaite !

» Ceux qui, dans leur désespérance, défaillaient à la foi de notre sainte cause, vous les avez ranimés, réconfortés par de mâles et patriotiques paroles. Grâce à vous, ils oublient ou ils surmontent les douleurs du présent en songeant à l'avenir.

» Ceux à qui la misère pouvait rendre doublement cruelles les douleurs de la proscription, ont vu leurs besoins prévenus, grâce à votre sollicitude, toujours vigilante et paternelle.

» Ce n'était pas assez la main qui répandait ces bienfaits devait en doubler le prix. (*S'adressant à la duchesse della Sorga.*) Le modèle des mères et des épouses, voyant dans les proscrits une nouvelle famille, est pour leurs femmes une sœur, pour leurs enfants une mère. Bénie, soyez-vous, madame la duchesse ! (*Le visage d'Ottavio se baigne de douces larmes.*) Bénie, soyez-vous !

» Et maintenant, monsieur le duc, permettez-moi, au nom de l'émigration sicilienne, de vous offrir, comme gage de son attachement, de sa gratitude, de ses espérances, cette épée ! (*Il la présente au duc della Sorga ; celui-ci la prend, s'incline, profondément ému, et la remet à Ottavio.*) Cette épée, simple comme votre vie, trempée comme votre âme, et qui, au jour du réveil de la Sicile, nous guidera vaillamment au combat et à la conquête de l'indépendance ! »

LE DUC DELLA SORGA, *aux proscrits, d'une voix grave et contenue.* – Chers concitoyens, chers compatriotes, vous l'avez dit : l'exil, est une austère et rude école ; elle éprouve le courage, elle éprouve les convictions ; mais, vous l'avez dit aussi : l'exil a ses consolations, et parmi les plus douces, celle de réunir, de fondre en une seule famille, des hommes, jusqu'alors seulement liés par une foi commune. Ah ! croyez-le : de notre famille de proscrits, je m'honore d'être le chef, mes fils s'honorent de compter parmi ses membres, et ces actes dont vous voulez bien témoigner tant de gratitude à ma noble et bien aimée compagne, sont pour elle un devoir sacré. Vous l'avez dit encore : il me fallait survivre à mon frère Pompeo, cette âme de mon âme,(*la voix du duc s'altère, les proscrits partagent son émotion*) ; l'existence a d'abord été pour moi un supplice, une torture ; j'ai maudit la vie ; puis j'ai songé aux miens, à ma femme, si digne de mon affection et de mon respect, à

mes enfants, que je devais consacrer au service de notre cause ; enfin j'ai songé à la patrie, retombée sous le joug qu'elle avait tenté de briser ; alors je n'ai plus maudit l'existence, j'ai senti la nécessité de vivre pour la patrie, pour notre cause, pour les miens et pour venger ta mémoire, ô mon frère ! ô Pompeo, immortel martyr ! Ah ! j'en jure Dieu ! cette épée, forgée dans l'exil, sera brisée, sanglante entre mes mains, ou la Sicile saura reconquérir un jour son indépendance !

Ces paroles, prononcées par le duc della Sorga, avec une chaleureuse énergie, impressionnent vivement les proscrits et les autres personnages, tandis qu'au dehors retentissent les fiers accords des hymnes patriotiques.

Le duc della Sorga s'avance vers ses compagnons d'exil, et leur serrant tour à tour les mains avec effusion, leur dit :

— Adieu et au revoir, chers compatriotes ! Cette soirée restera dans ma pensée, dans mon cœur, comme le plus doux et le plus glorieux souvenir de mon exil.

Le duc prend par le bras l'orateur de la députation, et sort du salon, suivi de ses compagnons d'exil, qu'il désire reconduire jusqu'au perron de l'hôtel.

Pendant cette scène, M. de Luxeuil s'est tenu à quelques pas derrière la duchesse, et voyant Ottavio, les yeux encore baignés de larmes, s'approcher de sa mère, rayonnant de fierté filiale, il lui dit :

— Ah ! monsieur, n'oubliez pas votre promesse ; madame la duchesse, en ce moment surtout, doit être prédisposée à la clémence ; j'ose espérer qu'elle me pardonnera les suites d'une erreur involontaire dont je suis confus et désolé.

— Vous dites vrai, monsieur ; ma mère eût-elle à se plaindre d'un tort réel de votre part, elle l'oublierait en cette circonstance, si glorieuse pour mon père et pour elle. Le bonheur rend si indulgent ! – répond Ottavio ; – je vais faire agréer vos excuses par ma mère.

Ottavio s'approche de la duchesse et lui parle à demi-voix, en lui désignant du regard M. de Luxeuil.

Madame della Sorga semble accueillir les explications de son fils avec l'expression d'une froide condescendance à l'égard du coupable en agitant machinalement son éventail ; puis elle répond aussi à demi-voix :

— Soit ! mon enfant, je ne veux rien te refuser ; je veux croire que ce monsieur est moins impertinent qu'il ne paraît l'être ; son erreur est, après tout, concevable et excusable ; mais il me déplaît souverainement. Néanmoins, puisque tu as compassion de lui…

La duchesse, s'adressant alors à M. de Luxeuil, qui s'est tenu

respectueusement à l'écart :

— Un mot, monsieur, je vous prie.

Ottavio s'éloigne pour rejoindre le duc qui rentre en ce moment dans le salon, tandis que, s'adressant à M. de Luxeuil qui s'est approché d'elle et s'incline profondément, la duchesse lui dit sèchement et de façon à pouvoir être entendue de madame Borel et de Sylvia :

— Mon fils vient de m'apprendre, monsieur, que par suite d'une ressemblance assez extraordinaire, vous m'aviez confondue avec une autre personne ; je le crois sans peine. Ce n'est point envers moi ; j'imagine, que vous vous fussiez permis de vous comporter si familièrement ; je veux donc bien, monsieur, agréer vos explications.

Mais pendant que M. de Luxeuil, s'inclinant de nouveau, réitère ses excuses à la duchesse, celle-ci, jouant de son éventail qu'elle porte, à la hauteur de ses lèvres, abrite ainsi quelques mots rapidement jetés à voix basse qui ne peuvent arriver qu'à l'oreille de M. de Luxeuil ; puis elle ajoute tout haut, interrompant d'un mouvement d'éventail le jeune *beau* qui, sans discontinuer de parler, a parfaitement entendu les paroles murmurées par madame della Sorga : C'est bien, monsieur, je vous engage seulement désormais à vous garder des fausses ressemblances !

XXIII

Le duc della Sorga, à sa rentrée dans le salon, a été l'objet de l'attention et du respectueux intérêt de tous les personnages.

Il est bientôt rejoint par Ottavio, qui, lui présentant Alexis Borel, lui dit :

— Mon père, voici l'un de vos plus fervents admirateurs ; cette admiration est une des causes de la vive sympathie que m'inspire déjà M. Alexis.

LE DUC DELLA SORGA, *avec affabilité, à Alexis*. – Monsieur, je suis toujours heureux de voir des jeunes gens de votre âge prendre vivement à cœur les sentiments patriotiques et élevés : ce sont ces sentiments et non pas moi que vous devez admirer, que vous admirez, permettez-moi de vous le dire. *(Tendant la main à Alexis.)* Cette généreuse aspiration fait votre éloge.

ALEXIS BOREL, *très-ému, prenant avec vénération la main que lui tend le duc.* – Ah ! monsieur, toute ma vie, je me souviendrai qu'aujourd'hui j'ai eu l'honneur de toucher la main de l'illustre proscrit, du vaillant défenseur de l'indépendance sicilienne… Un pareil honneur engage, croyez-le, monsieur le duc.

LE DUC DELLA SORGA. – Je sais du moins, monsieur, que vous avez déjà dignement tenu les engagements que vous imposait le nom si vénéré de monsieur votre père. *(À M. Borel, qui s'est approché.)* Je suis enchanté que vous m'ayez entendu, monsieur ; car on peut dire une fois de plus : tel père, tel fils…

M. BOREL, *souriant et désignant du regard Ottavio.* – Oui, monsieur le duc, tel père, tel fils…

WOLFRANG, *au duc, d'une voix pénétrée.* – Je suis certain d'être l'interprète des personnes ici présentes, monsieur, en vous disant, en leur nom et au mien, que nous vous devons, ainsi qu'à une circonstance bien imprévue, l'une des émotions les plus nobles et les plus touchantes que nous ayons jamais éprouvées. *(Murmures et signes d'assentiment général.)* Je n'ajouterai rien, monsieur le duc, toute parole serait vaine, après l'hommage si légitime que vous ont rendu, ainsi qu'à madame la duchesse, vos honorables compagnons d'exil.

SYLVIA. – Un mot, un seul. *(Souriant.)* Oh ! rassurez-vous, monsieur le duc… ce mot est uniquement à notre louange, à nous autres, muets témoins de la noble scène à laquelle nous venons d'assister ; car, la

ressentir ainsi que nous l'avons ressentie, c'est prouver que nous sommes dignes d'apprécier comme on doit le faire le héros de cette ovation si méritée. *(À la duchesse.)* Maintenant, madame, afin de soustraire assurément votre cher exilé à des velléités élogieuses… non satisfaites, et auxquelles, je l'avoue, je céderais peut-être la première… nous ferons un peu de musique, si vous le désirez, madame…

LA DUCHESSE. – Certes, madame ; car j'ai le plus vif désir d'entendre mademoiselle Antonine Jourdan.

WOLFRANG. – Ce désir, nous le partageons tous, et moi surtout ; cependant je proposerai d'ajourner de quelques instants ce plaisir…

LA DUCHESSE. – Pourquoi donc cela, monsieur ?

WOLFRANG. – Par ménagement pour l'amour-propre de Sylvia.

SYLVIA. – Que voulez-vous dire, Wolfrang ?

WOLFRANG. – J'ai promis à M. Lambert que vous chanteriez ce soir. *(Souriant.)* Vous ne me mettrez pas dans la cruelle position d'avoir ainsi abusé de l'espérance de M. et de madame Lambert ?

SYLVIA. – Je le devrais peut-être, afin de vous punir d'avoir tendu un piége si perfide a nos aimables voisins ; cependant, si ces dames le veulent, je chanterai, en réclamant d'avance leur excessive indulgence.

LA DUCHESSE. – Ah ! madame, en avez-vous besoin !

MADAME BOREL, *à Sylvia.* – Je ne sais quoi me dit que vous devez chanter à ravir, chère madame.

ANTONINE JOURDAN, *à Sylvia.* – Je suis de l'avis de madame Borel : vous avez un timbre de voix si pur, si harmonieux ! *(Gaiement.)* Or, en ma doctorale qualité de maîtresse de chant, je sais que le timbre de la voix est déjà la moitié du talent.

SYLVIA, *souriant.* – Je crains fort d'en être réduite à cette moitié-là, si toutefois, et j'en doute, elle m'est échue en partage, chère mademoiselle Antonine ; cependant, puisque vous et ces dames le désirez, je chanterai ; mais, afin de me venir en aide, vous m'accompagnerez, Wolfrang : un duo me semblera moins redoutable.

LA DUCHESSE. – M. Wolfrang est donc aussi musicien ?

SYLVIA. – C'est un *maestro* consommé, et, s'il voulait vous faire entendre, madame, quelques morceaux de son dernier opéra…

WOLFRANG, *souriant.* – La réputation du *maestro* consommé s'évanouirait comme un songe ; aussi, afin de la conserver intacte, dans toute sa grandeur… inconnue, je me garderai bien de suivre votre malin conseil, chère Sylvia ; – je me bornerai à vous accompagner, si vous le désirez ; mais, ainsi que je l'ai dit à ces dames, par ménagement pour votre amour-propre, ou plutôt… non, car cet amour-

propre-là vous est aussi étranger que tout autre, – mais par calcul pour le plaisir de ces dames… je demanderai à mademoiselle Antonine de nous permettre de chanter avant elle.

ANTONINE JOURDAN. – Et pourquoi donc, monsieur, désirez-vous chanter avant moi ?

WOLFRANG. – Parce qu'il est reconnu par les gourmets les plus délicats, que les vins exquis doivent être toujours réservés pour la fin du repas.

ANTONINE JOURDAN, *à Wolfrang.* – Ah ! monsieur, prenez garde : ce vin que l'on croit exquis n'est souvent qu'un breuvage ordinaire, et il en est ainsi de mon chant, je vous l'assure.

WOLFRANG. – C'est ce que dirait évidemment le rossignol, son chant devant être pour lui la chose la plus ordinaire du monde ; mais tel n'est pas l'avis de ceux qui ont le bonheur de l'entendre ; nous réserverons donc ses mélodies pour la fin de cette soirée, si vous le permettez, mademoiselle Antonine…

LA DUCHESSE, *à part.* – Quel esprit original que celui de ce Wolfrang ! Il fait les honneurs de son salon en grand seigneur accompli. On le dit excellent musicien ; quel homme singulièrement doué ! Pourquoi donc m'impose-t-il à ce point, que je craigne de rencontrer ses regards ? Auprès de lui, ce Luxeuil n'est qu'un sot bellâtre ; mais, du moins… celui-ci n'impose point.

ANTONINE JOURDAN, *à Sylvia.* – Chanter après vous, madame, c'est rendre ma tâche bien difficile ; mais enfin je ferai de mon mieux.

WOLFRANG. – Que désirez-vous chanter, Sylvia ? De la musique allemande ou italienne ?

SYLVIA. – Le goût de ces dames décidera.

LA DUCHESSE. – Puisque vous voulez bien me consulter, madame, je dirai que, quant à moi, en ma qualité d'Italienne, je préfère la musique allemande ; elle a pour nous l'attrait de la nouveauté. *(À madame Borel.)* Et vous, madame, quelle école préférez-vous ?

MADAME BOREL. – Je vous avoue humblement, madame, que, dans mon ignorance, toute musique me plaît, pourvu qu'elle soit bonne.

SYLVIA. – Nous chanterons donc un duo de l'école allemande.

ANTONINE JOURDAN. – Et moi, je chanterai ainsi quelques morceaux italiens. (*À Sylvia.)* La comparaison sera pour moi un peu moins dangereuse.

SYLVIA, *gaiement.* – Vous mériteriez, en retour de cette gracieuse flatterie, une bonne grosse louange, à bout portant, bien vraie, bien méritée, ma chère mademoiselle Antonine ; mais je vous serai

indulgente.

WOLFRANG. – Voulez-vous, Sylvia, chanter le duo d'*Euryanthe* ou celui du *Freyschütz,* à moins que ces dames ne préfèrent Mozart à Weber ?

LA DUCHESSE. – Je ne connais absolument rien de l'opéra d'*Euryanthe,* et le seul morceau du *Freyschütz* que j'aie entendu, est le chœur des chasseurs, devenu si populaire sous le nom du chœur de *Robin des Bois,* très-sévèrement critiqué, d'ailleurs, par quelques *maestri,* n'est-il pas vrai, monsieur Wolfrang ?

WOLFRANG. – En effet, madame, les graves docteurs en contrepoint, les émérites éplucheurs de notes, ont magistralement découvert une énormité dans ce fameux chœur. En d'autres termes, le mouvement *à deux pour quatre* (pardon de ce jargon barbare) devant être, selon la règle immuable, celui d'une contredanse, et la mesure à *six huit,* celle des airs de chasse, ce Weber, le croirait-on jamais ! a sciemment commis le crime de lèse-routine, en appliquant à son air de chasse du *Freyschütz,* le mouvement de *deux pour quatre !*

MADAME BOREL, *riant.* – C'est monstrueux, en vérité !

WOLFRANG. – Et ce qui rend cette monstruosité doublement scélérate, c'est que le morceau est admirable… Aussi le châtiment ne s'est pas fait attendre ! Un tribunal secret s'est assemblé dans l'ombre des régions académiques…

ANTONINE JOURDAN, *gaiement.* – Voilà qui devient effrayant.

WOLFRANG. – Et, là, ce Weber, ce fieffé scélérat, cet assassin de la règle, a été condamné à être étranglé avec une corde à violon, et ensuite traîné dans un étui de contrebasse, en manière de claie infamante ; après quoi, les restes de ce grand criminel seraient abandonnés aux vautours de la critique savante !

LA DUCHESSE, *souriant.* – Le terrible arrêt a-t-il été exécuté ?

WOLFRANG. – Non, madame ; la postérité, qui commence pour Weber, a cassé l'arrêt des docteurs ; mais sérieusement le chœur de *Robin des Bois* sera toujours considéré comme un chef-d'œuvre, quoiqu'il soit en rébellion ouverte contre toutes les règles. La révolte dans l'art est souvent la protestation du génie contre le despotisme séculaire de la routine ! Ainsi, dans un autre ordre d'idées, la révolte est souvent une généreuse et vaillante protestation de l'indépendance nationale contre un despotisme étranger ! *(S'adressant au duc della Sorga.)* Ces révoltés-là ont aussi leurs jours d'épreuve ; mais l'admiration des nobles cœurs les console, la patrie un jour les venge, et leur mémoire est immortelle.

SYLVIA, *souriant et se levant.* – Au piano, Wolfrang ! au piano ! Nous

étions tous convenus, afin de ménager la modestie de M. le duc della Sorga, de lui faire grâce de nos éloges ; or, voyez l'inconséquence ! vous, l'ardent ennemi des usurpations, vous usurpez, à notre détriment, un privilége dont nous avions fait à regret le sacrifice. Allons, Wolfrang, au piano ! nous chanterons, puisque ces dames le désirent, le duo d'*Euryanthe*.

XXIV

Wolfrang se place au piano, afin d'accompagner le duo qu'il doit chanter avec Sylvia.

Les différents personnages s'assoient et se groupent çà et là.

Madame della Sorga reste sur la causeuse, qu'elle partage avec madame Borel. M. Lambert, attiré hors de la bibliothèque par les préludes du piano, vient se placer auprès de sa femme.

Celle-ci semble fière et heureuse : M. de Luxeuil lui a promis de lui *sacrifier* la duchesse et Sylvia ; il semble, en effet, tenir sa promesse en ne faisant nulle attention à elles.

Antonine Jourdan, en sa qualité d'artiste, – rare vertu parmi ses pareilles, – n'éprouvant jamais la jalousie amère que suscitent les rivalités de talents, s'est assise tout près du piano, très-curieuse d'entendre chanter Sylvia, et disposée à l'applaudir de tout cœur.

Le marquis Ottavio, attiré vers Alexis Borel par la conformité d'âge et de sentiments généreux, a pris place à côté de son nouvel ami.

Celui-ci est enchanté de pouvoir épancher avec son voisin l'admiration que lui inspire Sylvia.

Le duc della Sorga, MM. de Francheville, de Saint-Prosper et Borel forment un autre groupe, faisant face au piano.

M. de Luxeuil brille par son absence de ces différents groupes, dont il s'est détaché, afin de se placer debout, accoudé à une causeuse, dans une attitude triomphante.

Il expose ainsi et bien en vue son irrésistible personne aux regards de ses *trois* conquêtes, ne doutant point que, quoique contenue ou dissimulée jusqu'alors, l'impression qu'il a causée à Sylvia, ne soit aussi vive que celle dont Francine Lambert et la duchesse della Sorga lui ont donné des gages certains.

Cependant, malgré sa suprême infatuation de lui-même, ce glorieux animal éprouve une basse envie à l'endroit de Wolfrang.

Ce singulier personnage, par la correcte élégance de sa mise, point capital aux yeux de M. de Luxeuil, défie la critique la plus rigoureuse ; il paraît sportman consommé, il est d'une rare érudition sur toutes choses, il a les manières d'un homme du meilleur monde, et, si sot que soit le jeune *beau,* il est forcé de s'avouer que Wolfrang est doué d'un esprit très-original, et, de plus, musicien de premier ordre, ce dont il

fait preuve en ce moment, exécutant sur le piano, selon le désir de Sylvia, comme préambule au duo, l'ouverture de l'opéra d'*Euryanthe,* à la surprise et à l'admiration des auditeurs.

Antonine Jourdan est surtout captivée ; son aimable figure révèle un enthousiasme croissant, et, l'oreille avide, la respiration suspendue, elle dit à demi-voix avec une sorte de stupeur, faisant allusion au merveilleux talent d'exécution de Wolfrang :

— Mais c'est Liszt pour la puissance, Thalberg pour le perlé de la méthode, Chopin pour la grâce, ou plutôt, non, c'est un talent original, sans pareil ; il réunit toutes les qualités des grands maîtres, et n'a aucune de leurs imperfections.

Puis, joignant les mains avec un geste d'admiration naïve, la jeune artiste ne peut s'empêcher de murmurer :

— Mais c'est admirable !

Cette exclamation involontaire d'Antonine Jourdan est le signal d'une explosion d'applaudissements difficilement contenus jusqu'alors, bien que l'exécution de l'ouverture ne soit pas terminée.

La duchesse della Sorga, musicienne-née comme presque toutes les Italiennes, applaudit, entre autres, avec transport, et, si cela se peut dire, avec une sorte de sensualité particulière à certaines natures méridionales ; ses narines se dilatent, et son grand œil noir, ardemment attaché sur Wolfrang, étincelle et s'alanguit tour à tour.

— La duchesse m'a jeté tout à l'heure ces mots à l'oreille : « Je vais me promener tous les matins dans le parc de Monceaux, » – pensait M. de Luxeuil. – C'est un rendez-vous ! Pauvre femme ! je lui ai mis le feu dans les veines, et, maintenant, le volcan fait éruption où il peut et comme il peut.

Le jeune beau attribuait ainsi à ses regards incendiaires l'exaltation musicale que le talent de Wolfrang causait à madame della Sorga.

Aussi, croyant de son devoir de consacrer par son approbation le succès du maître de la maison, M. de Luxeuil, au moment où les applaudissements ont cessé, frappe doucement la paume de sa main gauche du bout des doigts de sa main droite, disant du haut de sa cravate, d'un air connaisseur et protecteur.

— Brââââvo ! très-bien ! très-bien ! Ah ! mais trèèèes-bien ! brââââvo !

Cette onomatopée traînante et ridiculement laudative, se produisant au milieu du profond silence qui vient de se rétablir, agace tellement Antonine Jourdan, que, cédant à la franchise de sa nature, elle se retourne brusquement vers l'interrupteur, et s'écrie impatiemment :

— De grâce, monsieur, laissez-nous donc entendre !

M. de Luxeuil répond à cette interpellation par un sourire vainqueur, et Wolfrang, qui avait eu le bon goût de ne pas sembler entendre les applaudissements dont il était l'objet, achève de jouer l'ouverture d'*Euryanthe* avec une supériorité de talent vraiment étonnante, et prévient de nouvelles et bruyantes marques d'approbation en disant aussitôt qu'il a touché les dernières notes :

— Et maintenant, chère Sylvia, commençons le duo.

Ce fameux duo d'*Euryanthe* est un de ces duos d'amour indispensables à tout opéra ; jamais, musicalement, moralement et physiquement, il n'avait eu des interprètes aussi complets, sous ce triple rapport, que Wolfrang et Sylvia.

Tous deux dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, tous deux profondément épris l'un de l'autre, n'eussent-ils été doués que d'un talent médiocre, – et le leur était hors ligne, – qu'ils auraient encore produit une sensation remarquable.

Et cela parce qu'ils *chantaient vrai.* – parce que leur physionomie, leur attitude, leur regard, l'accent de leur voix, où vibraient en accords d'une tendresse inexprimable les cordes les plus intimes de leur âme, étaient l'expression entraînante d'un amour idéal… parce que les battements de leur cœur, les élans de leur passion, le rayonnement de leur félicité interne, transparaissaient sous des flots de ravissante harmonie.

Que l'on juge donc de la sensation que durent produire ces idéalités réalisées par le génie musical de Wolfrang et de Sylvia, par l'adorable charme de leur personne !

Cette sensation devint indicible, lorsque, à la fin du duo, leurs voix, confondues dans une dernière vibration prolongée, palpitante, et d'une action presque magnétique, semblèrent s'élancer vers le ciel en un hymne de triomphe, de reconnaissance et d'amour éternel !

Wolfrang et Sylvia resplendissant alors d'une beauté surhumaine, oubliant ce qui existait autour d'eux, emportés dans l'infini de leur passion, éprouvant le vertige de l'aéronaute, enlevé vers les régions éblouissantes d'azur et de lumière ; la terre, noyée d'ombre, disparaît à ses yeux…

Cette sensation où étaient plongés les auditeurs de Wolfrang et de Sylvia, nous essayerons de la peindre, parce que l'influence de l'art sur les natures les plus élevées ou les plus médiocres, – à moins que, par infimité, elles ne soient complétement réfractaires, – se produit toujours en raison directe de leur pensée dominante et actuelle.

Ainsi, le duo chanté par Wolfrang et Sylvia, exprimant l'amour

élevé à sa dernière puissance, et traduisant ainsi, – plus ou moins, – les sentiments de ceux de nos personnages actuellement sous l'influence de cette passion, – quelle que fût sa nature, – chaste ou grossière, délicate ou pervertie, – ils devaient sentir et sentaient en eux cette passion surexcitée jusqu'à l'exaltation que comportait leur caractère.

Ainsi, madame Lambert, malgré son manque presque complet de sens moral, – n'avait pas cependant cédé sans lutte, sans crainte, sans remords, aux obsessions de M. de Luxeuil, lui demandant un rendez-vous.

La pensée de cet acte coupable, qui pouvait la perdre, avait souvent navré la jeune femme durant cette soirée ; mais le charme entraînant du duo qui la ravissait, faisant peu à peu oublier à Francine ses angoisses, ses remords, elle s'abandonnait sans réserve à ses enivrements, les yeux attachés sur M. de Luxeuil, qui jamais ne lui avait paru plus séduisant ; car, dans l'extase où elle était plongée, il lui semblait que c'était lui et non Wolfrang qui chantait si délicieusement leur amour.

Ainsi, Alexis Borel, ayant ressenti jusqu'alors pour Sylvia, sinon de l'amour, du moins cet irrésistible et respectueux attrait que la beauté, la grâce, l'esprit et la noblesse de caractère inspirent toujours à une âme jeune, candide et généreuse, – Alexis Borel lisait plus clairement dans son cœur, et entrevoyait, avec un vague mélange de tristesse, de bonheur et d'effroi, que son admiration pour Sylvia touchait de bien près à l'amour…

Ainsi, M. de Francheville, en proie, malgré son âge, ou plutôt à cause de son âge, à une passion honteuse, forcenée, pour mademoiselle Cri-Cri, – passion qui l'avait conduit, lui, jusqu'alors honnête, à un marché infâme, – oubliait son infamie, oubliait ses cheveux gris, se souriait à lui-même, enivré des chants de Wolfrang et de Sylvia, se sentait jeune, ardent, capable, de tous les terribles écarts d'un amour insensé, écarts dont parfois il rougissait naguère et dont actuellement il s'enorgueillissait, savourant les fruits de son adroite hypocrisie, et prenant en pitié son honorabilité passée.

Ainsi, M. de Saint-Prosper, ce personnage grave, onctueux, doucereux, tout confit en charité ; ce fondateur de l'œuvre de l'alimentation pour la première enfance, s'émerillonnait au souvenir de sa jolie servante, que l'on a vue abîmée dans un si douloureux désespoir, désespoir dont la cause sinistre s'éclaircira plus tard.

Ainsi, la duchesse della Sorga, cette femme qui joignait aux effrayants débordements des patriciennes de la décadence romaine, la ruse et la dissimulation modernes, – la duchesse della Sorga, objet des respects du monde et l'idole vénérée de son fils, – elle ! Dieu juste !

elle dont la secrète dépravation ne trouvait d'analogie que dans les obscènes et sanglantes satires de Pétrone ; la duchesse della Sorga, transportée par les chants de Wolfrang, qui avait déjà produit sur elle une impression invincible, se sentait agitée d'émotions profondes et diverses, que son souverain empire sur elle-même contenait à peine.

Les yeux baissés, de peur d'être trahie par eux, abritant sous son long éventail ses traits tour à tour pâles et enflammés, la jalousie et la haine la dévoraient ; elle découvrait avec épouvante que jamais homme n'avait exercé sur elle l'espèce de fascination qu'exerçait Wolfrang ; et elle ne pouvait s'y tromper, surtout depuis l'audition de ce duo, Wolfrang adorait Sylvia, et il imposait tellement à la duchesse, qu'elle osait à peine lever sur lui son regard, avertie par son instinct que les séductions les plus adroites, les avances les plus hardies, la passion la plus exaltée le trouveraient dédaigneux ; elle atteignait, d'ailleurs, bientôt quarante ans, et frémissait de rage en contemplant l'idéale beauté de Sylvia.

Ah ! certes, en ce moment, si le passé fût devenu le présent, si Béatrice della Sorga eût été l'une de ces patriciennes de la Rome antique, flétries par Pétrone d'un vers brûlant comme un fer chaud, – elle eût fait saisir par ses esclaves Sylvia et Wolfrang ; si celui-ci eût repoussé l'affreux amour de cette horrible créature, elle l'eût, sous ses yeux, fait périr, ainsi que Sylvia, dans les férocités d'un supplice raffiné.

Heureusement Paris, au XIXe siècle, n'est pas la Rome antique, et Béatrice della Sorga souffrait ce que de sa vie elle n'avait souffert.

Elle sondait avec terreur l'abîme sans fond de l'avenir, détachée à ce point du présent, qu'elle n'avait plus même en cet instant souvenance de l'audacieux rendez-vous accordé par elle pour le lendemain à M. de Luxeuil dans le parc de Monceaux.

Quant au duc della Sorga, il était depuis longtemps insensible à l'amour.

Ottavio n'aimait encore que sa mère, et l'affection et l'estime que M. et madame Borel se portaient l'un à l'autre, depuis plus de trente ans de mariage, n'avaient rien de passionné.

M. de Luxeuil se montrait seul réfractaire à l'influence des chants de Wolfrang et de Sylvia, parce que, dès longtemps blasé, M. de Luxeuil voyait uniquement, dans le succès que recherchait son libertinage froid et calculé, une satisfaction grossière donnée à son incroyable fatuité.

Il désirait, non l'amour, mais le déshonneur de la femme, comme un hommage irrécusable rendu à la puissance de séduction qu'il prétendait exercer.

Enfin, Antonine Jourdan se sentait, plus que personne, sous le charme des accents de Sylvia et de Wolfrang, non-seulement, parce que, cantatrice exercée, elle pouvait, mieux que personne, apprécier toutes les nuances de leur admirable talent, mais parce qu'elle aimait vaillamment le jeune soldat dont elle avait placé le portrait au-dessus de son piano ; délicate et touchante pensée : cette image chérie, compagne de la solitude de la jeune artiste, semblait sourire à ses études, à ses travaux, grâce auxquels elle amassait la modeste dot qu'elle espérait offrir à son fiancé lors de leur prochain mariage.

Antonine Jourdan, encore plus émue, si possible, qu'enthousiasmée des chants de Wolfrang et de Sylvia, ne put retenir ses larmes ; et, lorsque, à la fin du duo d'*Euryanthe,* les bravos, les acclamations retentirent dans le salon, elle s'approcha vivement de Sylvia, et, dans un mouvement d'expansion plein de grâce et de franchise, elle ne put s'empêcher de se jeter au cou de la jeune femme, et de l'embrasser, en murmurant d'une voix entrecoupée par des larmes d'attendrissement et d'admiration :

— Oh ! madame, merci ! du fond du cœur, merci ! c'est sublime ! Je vous dois l'un des plus heureux moments de ma vie d'artiste.

L'émotion d'Antonine Jourdan s'est calmée ; Sylvia, plus sensible encore à la sympathie de la jeune artiste qu'à son admiration, lui a répondu avec une cordialité charmante.

Wolfrang, afin d'épargner à sa compagne et à lui-même les inévitables compliments qu'il redoute, dit gaiement à la cantatrice, en lui cédant sa place au piano :

— Vite, vite, asseyez-vous là, mademoiselle Antonine ; vous avez des auditeurs parfaitement préparés à vous entendre, à vous applaudir : ne laissez pas, comme on dit vulgairement, refroidir leurs bonnes dispositions.

— Ah ! ce n'est pas leur émotion que je crains de voir se refroidir, c'est la mienne, – répond Antonine, les yeux encore humides de larmes.

Et, prenant place au piano, elle ajoute avec une gracieuse franchise :

— Oui, sous la délicieuse impression où je suis, il me semble que je n'aurai jamais mieux chanté que ce soir.

La jeune artiste, ressentant cette sorte d'exaltation fiévreuse que comprendront les artistes, préludait à son chant au milieu d'un profond silence, lorsque soudain on entend un certain tumulte dans le salon voisin, et bientôt la voix suppliante de Tranquillin s'écrie :

— Monsieur le militaire… je vous en conjure, ne troublez point la soirée de mon honoré maître ! cette jeune demoiselle est en effet…

ici… mais…

Tout à coup, et repoussant violemment l'intendant, apparaît au seuil du salon un jeune sous-officier de chasseurs d'Afrique en uniforme ; il est livide, sa physionomie est effrayante.

Antonine, au bruit du tumulte, se lève, tourne les yeux vers la porte, et, à la vue du soldat dont elle n'a pas remarqué d'abord l'aspect menaçant, elle s'élance vers lui, radieuse, en s'écriant, palpitante de joie et de surprise :

— Est-il possible ! déjà de retour, Albert ! Vous avez donc obtenu votre congé ?

Mais bientôt, frappée des traits bouleversés du sous-officier, qui lui lance un regard foudroyant, la jeune fille pâlit, recule d'un pas, joint les mains, et murmure avec stupeur :

— Grand Dieu ! qu'avez-vous, Albert ? D'où vient votre pâleur, votre courroux ?

Le silencieux étonnement des divers personnages témoins de cette scène est à son comble.

Sylvia, tremblante, saisit la main de Wolfrang et le retient près d'elle au moment où il s'avançait vivement vers le soldat.

Celui-ci, dont le visage se baigne d'une sueur glacée, semble ne rien voir de ce qui l'entoure.

Il fait sur lui un effort surhumain, se recueille, croise convulsivement ses bras sur sa poitrine, comme s'il voulait se sauvegarder lui-même d'un brutal emportement.

Puis, s'adressant à la jeune artiste d'une voix haletante, brisée :

— Antonine, vous avez reçu chez vous un homme à cheveux gris. Est-ce vrai ?

— Oui, – répond la jeune fille tressaillant et confondue par cette question ; – c'est vrai.

— Cet homme, en vous disant adieu, vous a embrassée ?

— C'est encore vrai.

— Cet homme, depuis quelque temps, vient vous voir chaque jour ?

— Je l'avoue, et…

— Antonine, quel est cet homme ?

— Albert, – dit la jeune fille avec une dignité douloureuse et touchante, – vous oubliez que nous ne sommes pas seuls ici…

— Tant mieux, votre honte n'en sera que plus éclatante !

— Ma honte ?

— Je vous demande, Antonine, quel est cet homme.

— Albert, – répond la jeune fille le front haut, le regard assuré, – cet homme est mon meilleur ami.

— Je vous demande, Antonine, quels droits cet homme… a sur vous.

— Je ne vous comprends pas, Albert.

— Je vous demande ce que cet homme est pour vous, et de quel droit il vous a embrassée.

— Je vous le répète, Albert, il est mon meilleur ami.

— Vous n'avez pas d'autre réponse à me faire ?

— Non.

— Ainsi, Antonine, pas d'autre réponse ?… pas d'autre ?

— Je vous dis la vérité.

— La vérité, c'est que tu t'es vendue à ce vieillard entends-tu, infâme ? – s'écrie le sous-officier en tirant de la poche de sa tunique un couteau-poignard.

Et il bondit comme un tigre sur Antonine, en s'écriant :

— Tu vas mourir !

Wolfrang, plus prompt que l'éclair, s'est dégagé de l'étreinte de Sylvia :

Il se jette entre Antonine et le soldat, saisit d'un poignet de fer le bras dont ce forcené tient le couteau, et, de son autre main, lui arrache cette arme, qu'il jette au loin.

La jeune artiste a poussé un cri déchirant, est tombée évanouie entre les bras de Sylvia et de madame Borel, tandis qu'Ottavio et Alexis Borel, cédant à l'impétuosité de leur âge, se sont précipités sur le sous-officier.

Ils aident Wolfrang à contenir ce malheureux, qui, fou de rage et de désespoir, se débat en poussant des hurlements sauvages.

Les domestiques, appelés par Tranquillin, accourent, et, malgré la résistance furieuse du fiancé d'Antonine, complétement égaré, ils l'entraînent dans le salon d'attente, où ils disparaissent avec lui.

La jeune artiste est transportée par M. Borel et par M. Lambert dans la bibliothèque, où madame Borel et Sylvia lui donnent les premiers soins.

M. de Luxeuil, fort peu ému de cette scène tragique, a profité de l'émoi général pour s'approcher de Francine Lambert, effarée, tremblante, et lui dire tout bas, d'un ton suppliant :

— Vous que j'aime plus que la vie, vous à qui je sacrifierais le monde entier, vous tiendrez, n'est-ce pas, votre promesse ? demain, vous viendrez ?

— Peut-être… je ne sais pas…, – répond presque machinalement la jeune femme encore frissonnante du terrible incident dont elle vient d'être témoin.

Tandis que M. de Luxeuil s'éloigne en répétant les mots de Francine : « Peut-être, je ne sais pas, » il ajoute :

— Moi, je sais qu'elle viendra. Et de deux, y compris le rendez-vous de la duchesse pour demain matin, au parc de Monceaux ! Allons, j'aurai ce soir, comme on dit, fait mes frais !

M. de Luxeuil, affectant de ne pas lever les yeux sur madame della Sorga, causant en ce moment avec son fils, et devant laquelle il passe en s'inclinant profondément, va prendre à son tour congé de Wolfrang, auquel plusieurs des invités témoignaient leurs regrets du scandale dont son salon venait d'être le théâtre.

Et, vers minuit, les différents locataires de la *maison du bon Dieu* avaient regagné respectivement leur demeure.

XXV

Il est une heure du matin, et depuis longtemps les locataires invités à la soirée de Wolfrang sont rentrés chez eux.

Sylvia, seule dans un petit salon voisin de sa chambre à coucher, est rêveuse et profondément accablée ; ses traits pâles, décomposés, expriment une extrême souffrance ; car, nous l'avons dit, telle est la susceptibilité nerveuse de cette jeune femme, qu'à l'aspect du mal moral, elle ressent au cœur une douleur physique d'une profonde intensité.

Un panneau de la boiserie du salon du rez-de-chaussée, où se tient alors Sylvia, glisse sans bruit dans sa rainure ; un courant d'air froid comme celui qui s'exhalerait d'un souterrain, s'échappe de l'ouverture pratiquée dans la boiserie, et qui donne accès à un passage secret d'où sort Wolfrang, tenant à la main une lanterne sourde.

Il l'éteint et la dépose sur un guéridon, après avoir de nouveau masqué l'ouverture en faisant reprendre au panneau de la boiserie la place qu'il occupait.

Sylvia, plongée dans sa rêverie, ne s'aperçoit pas de la présence de Wolfrang.

Il s'arrête et la contemple avec une expression d'amour, de sollicitude et de commisération ineffable ; une larme brille dans ses yeux, tandis qu'un sourire effleure ses lèvres : sourire d'espérance et larme accordée à la douleur actuelle de sa compagne ; mais Wolfrang est certain de la guérir de ces souffrances dont il sait la cause.

Il s'approche doucement de sa femme, et, lui prenant la main avec tendresse :

— Courage, ma Sylvia ! courage !

La jeune femme tressaille, sort de sa rêverie, et, tournant son visage endolori, navré, vers Wolfrang :

— Déjà de retour ? dit-elle.

— Oui, et je reviens avec l'assurance de guérir ta pauvre âme blessée ; je te l'ai promis, il y a un an ; les circonstances me secondent, je tiendrai ma promesse.

— Vaine espérance ! – répond Sylvia secouant la tête avec une expression de doute et de tristesse amère. – Tu m'abuses ou tu l'abuses, mon Wolfrang : cette épreuve si longtemps attendue augmente, irrite

ma souffrance au lieu de la calmer. Va, une fois de plus, et pour la dernière fois, car je suis lasse, lasse, je dirai : Le mal, l'hypocrisie, l'iniquité, toujours impunis, triomphent et jouissent en ce misérable monde-ci, où je ne veux plus séjourner ; de charmantes apparences cachent d'odieuses réalités ; tout est déception, fourberie ou mensonge ! À qui se fier ? que croire, Dieu juste ? Ainsi, ce soir, cette Antonine, qui m'apparaissait si franche, si pure, si loyale, n'a pu se défendre de l'infamie dont l'accusait son fiancé. Ah ! Wolfrang, il est quelque chose de plus hideux encore que le vice : c'est l'hypocrisie qui le cache. M. Dubousquet, aux dehors si humbles, si honnêtes !… qu'est-il ?… Un forçat libéré !

La jeune femme reprend après un moment de silence, tandis que Wolfrang la contemple avec un redoublement de tendresse :

— Ce soir, je bénissais le hasard qui réunissait en cette maison, sauf un fat ridicule, tant de caractères généreux, délicats ou élevés ; j'éprouvais un sentiment délicieux, et maintenant je me sens brisée, je souffre là, au cœur… oui, je souffre, autant et plus que le jour où, il y a un an, après des révélations non moins cruelles que celles de ce soir, je voulais…

— Quitter cette terre, afin d'aller revivre en ces sphères étoilées où nous renaissons à l'infini, corps et âme, esprit et matière ?

— Ah ! Wolfrang, pourquoi t'es-tu opposé à notre départ ?

— Parce que je veux guérir à jamais ta funeste erreur, ma Sylvia ; parce que je veux ouvrir tes yeux à l'ÉTERNELLE VÉRITÉ ; afin de te rendre facile, doux et surtout fécond pour le bien, notre passage en ce monde.

— Tu vois le résultat de tes vœux !…

— Ils sont ou ils seront bientôt dépassés ; je n'ose rêver pour toi guérison plus prompte, plus complète.

— Wolfrang, par pitié ! ne me raille pas. Est-ce que, ce soir, sous nos yeux, cette jeune fille… ?

— Antonine Jourdan est la plus digne, la plus noble, la plus vaillante personne qui ait mérité l'estime, le respect, l'admiration, oui, l'admiration des gens de cœur, ma Sylvia.

— Antonine ?

— Oui.

— Quoi ! elle qui pouvait d'un mot se justifier d'une accusation infâme ? et ce mot, elle ne l'aurait pas dit dans cette situation terrible ? Non ! non ! elle est coupable, Wolfrang ! Son opprobre est justice, son hypocrisie est démasquée. Une fois, du moins, et par aventure, le vice

est flétri, exception qui confirme, hélas ! son impunité habituelle.

— Une fois de plus, pauvre Sylvia, tu es le jouet d'une apparence : Antonine est innocente.

— Impossible !…

— Elle est loyale, elle est pure !

— Et elle a gardé le silence ?

— Elle a dû le garder !

— Ainsi, sa réputation est souillée à la face de tous, ainsi, son amour est perdu, car son fiancé ne la reverra sans doute jamais ; et ces cruels sacrifices…

— Ils lui étaient imposés.

— Par quelle nécessité ?

— Tu le sauras plus tard, ma Sylvia ; mais j'affirme, et je n'affirme rien en vain, qu'Antonine Jourdan, je le répète, mérite le respect, l'admiration de tous.

— Je crois à tes paroles, – reprend Sylvia étonnée jusqu'à la stupeur ; – je dois y croire…

Mais les traits de la jeune femme exprimant soudain un regret pénible et une compassion navrante, elle s'écrie :

— Pauvre Antonine ! j'ai pu douter d'elle, malgré l'attrait qu'elle m'inspirait, et la voici maintenant en butte au mépris de tous ! Hélas ! que je la plains !

— Ne plaignons pas ceux-là qui, par leur caractère, par leurs actions, sont dignes d'inspirer une généreuse envie aux nobles âmes comme la tienne, ma Sylvia. Ainsi est-il encore de celui qui, ce soir, a été chassé d'ici, aux yeux de tous, comme le dernier des misérables !

— Ce forçat libéré ?

— Ta main serrera bientôt la sienne avec estime.

— Avec estime ?

— Avec estime et avec orgueil, Sylvia ; car on s'enorgueillit de rendre hommage à la vertu, surtout lorsqu'elle élève l'homme à la hauteur où est placé ce martyr d'un sentiment divin.

— Ta voix est grave, Wolfrang, – reprend la jeune femme, dont la stupeur augmente ; – ton regard est attendri ; une larme coule de tes yeux…

— Oh ! le meilleur et le plus valeureux des hommes ! – ajoute Wolfrang avec émotion. – Quelle simplicité dans la grandeur de ton dévouement ! quelle naïveté dans ton abnégation sublime ! Tu n'as pas

au monde d'autre ami, d'autre confident que ton chien, compagnon de ta solitude ; tu n'as d'autre consolation que la voix touchante de ta conscience ! Sois glorifié parmi les hommes, pauvre victime d'une erreur inévitable !

— Il serait vrai ! il mérite, comme Antonine, l'estime, l'admiration des gens de bien ? Mais, alors, tu le vois, hélas ! tu le vois, Wolfrang, tu l'as dit, tous deux ont dû se sacrifier héroïquement, et les voici couverts d'opprobre aux yeux du monde ! Dis, leur sort est-il assez cruel, assez grande leur infortune ? Tu vois combien, dans ce triste monde, les bons, les plus justes sont méconnus, opprimés, combien est inique l'opinion des hommes !

— Oui, si ton regard trompé s'arrête aux apparences ; non, si ton regard peut pénétrer l'ÉTERNELLE VÉRITÉ, et cette vérité, bientôt tu la connaîtras… Courage, ma Sylvia bien-aimée ! encore un jour ou deux d'épreuves, et ta guérison est assurée ; mais, pour que les épreuves soient complètes, j'ai à te faire entendre des révélations cruelles, oui, cruelles pour toi, pauvre chère sensitive que le souffle du mal fait frissonner, souffrir et se replier sur elle-même.

— Quelles révélations ?

— Tu ne dois conserver aucune illusion sur les personnes réunies chez nous ce soir ; tu dois connaître d'abord, ma Sylvia, les réalités que masquent de fausses apparences. Ainsi le mépris, l'aversion que t'inspiraient Dubousquet et Antonine Jourdan, par suite des accusations portées contre eux, feront place à l'admiration… de même que la sympathie, l'intérêt ou l'admiration que tu ressens pour d'autres personnages présents ici ce soir, vont se changer en dégoût, en mépris, en aversion, en horreur, pauvre Sylvia !

— Que vas-tu m'apprendre ?… Je tremble !

— Que penses-tu de madame Lambert ?

— C'est une honnête jeune femme ; la bonté, la candeur se peignent sur son visage ; elle me parlait de son mari avec une touchante reconnaissance.

— Madame Lambert, plus égarée, d'ailleurs, que pervertie, cédant ce soir aux obsessions de M. de Luxeuil, lui a donné un rendez-vous.

— Elle ! trahir cet homme si délicat, si généreux, pour ce fat impudent et sot ! elle dont la timidité naïve et la douceur m'avaient charmée ! Mon Dieu ! – ajoute la jeune femme en tressaillant douloureusement, – après une pareille déception, en qui avoir foi ? que croire ?

— Il faut croire à l'élévation du caractère de M. Lambert et à la noblesse de son cœur, ma Sylvia ; il faut croire aux vertus, à

l'inépuisable charité de madame Borel ; il faut croire aux généreux sentiments de son fils, qui, ce soir, plus que personne, admirait en toi le beau et le bien dans leur radieux éclat ; mais il ne faut pas croire à l'honnêteté de M. Borel.

— Quoi !… les journaux, échos de l'opinion publique, le citaient ce soir comme un exemple de scrupuleuse probité !

— La source de l'immense fortune de ce banquier est un infâme abus de confiance, accompli avec la plus noire perfidie et la plus effrayante audace.

— Dieu juste ! et cet homme jouit de l'estime, du respect de tous !

— Oui.

— Et son indignité est impunie ! Hélas ! toujours le triomphe du mal !

— Peut-être… Mais, dis-moi, Sylvia, que penses-tu de M. de Francheville ?

— Ah ! celui-là a du moins donné aujourd'hui une preuve éclatante de son désintéressement, de son intégrité ; ses adversaires politiques eux-mêmes lui rendent justice et hommage.

— M. de Francheville a déshonoré aujourd'hui une vie longtemps irréprochable, par un acte de vénalité rendu plus ignoble encore par des raffinements d'astuce et d'hypocrisie exécrables.

— M. de Francheville ! – répète la jeune femme, tellement abasourdie par ces révélations successives, que la surprise et une curiosité poignante lui font oublier le pénible ressentiment de tant de déceptions ; – M. de Francheville ! – ajoute-t-elle avec stupeur, vénal et hypocrite, lui ?

— Oui, et cependant combien encore son hypocrisie est loin de celle d'un autre hypocrite, hideux scélérat qui mérite l'échafaud !

— L'échafaud ! grand Dieu ! Wolfrang, de qui s'agit-il ?

— De M. de Saint-Prosper… Il a commis un infanticide ! Il a tué son enfant !

Sylvia contemple pendant un moment Wolfrang, sans trouver une parole, ne sachant si elle rêve ou si elle veille.

Elle se rappelait la physionomie benoîte et douce, la parole onctueuse du fondateur de l'œuvre pour l'alimentation de la première enfance ; l'accusation d'être un infanticide, portée contre ce prétendu saint Vincent de Paul, atterrait, terrifiait la jeune femme. Elle restait anéantie, en proie à la recrudescence de cette douleur physique que lui causait le ressentiment du mal moral.

Wolfrang, ayant hâte d'achever ces révélations si pénibles pour la sensibilité de sa compagne, reprit avec un redoublement de tendresse :

— Du courage, ma Sylvia ! tu touches au terme de ces révélations ; mais les dernières sont peut-être, de toutes, les plus odieuses… Madame Lambert, un moment égarée, a du moins conscience de sa faute ; elle n'a pas cédé sans lutte, sans remords ; et peut-être s'arrêtera-t-elle dans la voie qui la conduit à sa perte… Mais la duchesse della Sorga joint à la profonde dépravation de ses mœurs, la dissimulation, la ruse et l'audace !

— Cette mère de famille sur qui les proscrits attiraient ce soir les bénédictions du ciel ? – s'écrie Sylvia, les mains jointes ; – cette épouse austère qui, dans sa sévérité inexorable, s'indignait de ce que, de nos jours, la femme adultère ne fût pas punie de mort ? Non ! jamais je ne croirai…

— La duchesse della Sorga est un monstre de dépravation, te dis-je, pauvre Sylvia ; et le respect universel dont elle est l'objet, et qu'elle a su conquérir à force d'hypocrisie ; la tendre vénération dont l'entoure son fils Ottavio, âme généreuse et ingénue, rendent plus révoltante encore la perversité de cette moderne Messaline, digne compagne du duc della Sorga.

Et, répondant au regard effaré de Sylvia, qui, à cette allusion relative au duc, semble ne pas croire à ce qu'elle entend, Wolfrang reprend :

— Traître à sa cause, délateur d'une conspiration qu'il a fomentée ! Enfin, et tu vas frissonner d'épouvante, le duc della Sorga est fratricide : et, afin d'hériter du titre et des biens de son frère aîné…, il l'a livré au bourreau !

À cette dernière et horrible révélation, Sylvia ne peut retenir un cri de douleur déchirant, et, par un mouvement machinal, elle enlace, presque égarée, Wolfrang entre ses bras et cache sa tête dans le sein du jeune homme, comme si elle y cherchait, pour ainsi dire, un refuge contre ces horribles découvertes.

Elle pâlit et est agitée d'un léger mouvement convulsif.

Wolfrang serre sa compagne contre lui avec une sollicitude passionnée, couvre son front de baisers, lui disant d'une voix palpitante de tendresse :

— Cher, cher ange bien-aimé, pardonne-moi ! je savais quel coup cruel j'allais te porter en te dévoilant ces terribles réalités ; mais je le devais, afin d'écarter les trompeuses apparences qui te cachaient la vérité, premier pas vers la croyance, qui te guérira… Et maintenant que tu l'as vidée jusqu'à la lie, cette coupe amère des déceptions,

reprends courage, ma Sylvia ! Ce qui te désespère à cette heure, te causera bientôt un allégement ineffable !

La jeune femme garde pendant quelques moments le silence, se recueille, raffermit ses esprits ; puis :

— C'est à moi de te demander pardon de ma faiblesse, mon Wolfrang, et pardon aussi de l'obscurcissement de mon intelligence ; car il me semble qu'elle m'échappe en ce moment… Ne m'as-tu pas dit : « Le chagrin, cette désespérance qui souvent te navre jusqu'à la mort, pauvre Sylvia, a pour cause ta funeste croyance au triomphe et à l'impunité des méchants en ce monde-ci, et à l'infortune des bons et des justes, méconnus ou victimes de l'iniquité des hommes ? »

— Je t'ai dit cela.

— N'as-tu pas ajouté, avant cette fatale soirée, que les circonstances, le hasard, dépassant tes désirs, avaient réuni, comme locataires de cette maison, un choix de personnages qui seraient autant de preuves vivantes à l'appui d'une conviction que tu veux me faire partager… parce que, selon ton espoir, elle doit me garantir d'une erreur pour moi si douloureuse ?

— Oui, ma Sylvia bien-aimée, ta foi en cette croyance te guérira.

— Je le répète, Wolfrang, pardonne à l'obscurcissement de mon intelligence. Hélas ! à mon sens, les faits dont, ce soir, j'ai été témoin, tes révélations même ne démontrent que trop au contraire…

— L'impunité des méchants et l'infortune des justes ?

— N'est-ce pas trop réel ? Quels étaient ici, ce soir, les gens de bien, les gens de cœur, les gens de généreux dévouement ?… M. Lambert ? Il est indignement trompé par sa femme. Antonine Jourdan ? Elle est déshonorée aux yeux de tous par son fiancé, qui l'abandonne. M. Dubousquet ? Il est repris de justice et a été chassé honteusement d'ici. Est-ce vrai, Wolfrang ?

— C'est vrai.

— Quels étaient ici, ce soir, les gens méprisables, les corrompus, les méchants, les scélérats ? Le banquier Borel ?… Il doit sa fortune à un infâme abus de confiance, et l'opinion publique exalte sa probité ! La femme et le fils de ce fripon insigne, nobles cœurs s'il en est, sont ses dupes, et ressentent pour lui autant de tendresse que de respect ; de sorte que ce misérable…

— Jouit de l'estime publique, et est chéri, vénéré dans sa famille, n'est-ce pas, Sylvia ?

— Oui ou non, Wolfrang, est-ce une nouvelle preuve du bonheur et de l'impunité des méchants en ce monde ? M. de Francheville s'est

rendu coupable d'un acte d'ignoble vénalité ; les journaux acclament son intégrité, – poursuit la jeune femme avec une indignation amère, brûlante, douloureuse, qui succède à son abattement. – Ce M. de Saint-Prosper a commis le plus lâche, le plus atroce des forfaits : il a tué son enfant ! Et les mères, Dieu juste ! les mères bénissent cet infanticide avec des larmes de reconnaissance ! L'Europe, l'Amérique proclament ce monstre un nouveau saint Vincent de Paul. La duchesse della Sorga est, dis-tu, Wolfrang, une moderne Messaline, et elle impose à ses enfants et à tous une vénération profonde ! Enfin, le duc, traître, parjure, délateur, fratricide, a vu, ce soir, ici, ses nobles compagnons d'exil venir rendre hommage à son patriotisme… lui offrir… une épée d'honneur, et… Ah ! je n'achève pas, Wolfrang ! En face de ces faits exécrables, monstrueux, j'éprouve une sorte de vertige, d'épouvante et d'horreur.

Sylvia frémit, garde un moment le silence.

Puis elle reprend d'une voix touchante et passionnée :

— Et maintenant, Wolfrang, mon bien-aimé, mon guide, mon soutien ; toi, le meilleur, le plus généreux, le plus éclairé des hommes ; toi, mon adoration, ma foi, mon amour en ce monde et dans les autres, où nous irons ensemble revivre à l'infini ! je connais ton cœur, ta franchise, ta fermeté ; tu es incapable de m'abuser par une trompeuse espérance, afin de calmer mes angoisses, je le sais ; aussi, je te le répète, Wolfrang, aie pitié de l'infirmité de mon intelligence : c'est elle et non le doute qui me rend incrédule à tes assurances ! Quoi ! tu prétends qu'en ce monde-ci… le mal trouve infailliblement son châtiment et le bien sa récompense ?

— Oui, il existe en ce monde-ci des *élus* et des *damnés,* trouvant en ce monde-ci *joies célestes* ou *peines infernales.*

— Et, à l'appui de cette croyance constante, de cette foi sublime qui mettrait un terme à mes douleurs… tu invoques, ô Wolfrang ! les faits éclatants dont, ce soir, nous avons été témoins !… ces faits, nouveau témoignage, hélas ! du triomphe ou de l'impunité des méchants !… et de l'infortune des justes ou de l'iniquité dont ils sont victimes sur cette terre ?

— Sylvia, tu crois à ma parole ?

— J'y crois comme à la lumière du jour.

— Eh bien, après-demain, à cette même heure de la nuit, je te le jure par notre amour, ma Sylvia, ces témoignages, aujourd'hui, selon toi, évidents, irrécusables, de l'impunité des méchants et de l'infortune des justes, seront, à tes yeux, alors ouverts à la lumière de l'ÉTERNELLE VÉRITÉ… seront des témoignages évidents, irrécusables de *l'infaillible châtiment des méchants* et de *l'infaillible récompense des justes,* en ce

monde-ci.

— Mais quel prodige me donnera cette croyance ?

— LES SECRETS DE L'OREILLER.

XXVI

Le lendemain du jour où ont eu lieu les événements précédents, et vers neuf heures du matin, le duc della Sorga, seul dans son cabinet, où il s'est soigneusement enfermé avec son majordome et intime confident Bartolomeo, qui ne l'avait pas quitté depuis trente ans, achevait de lui dicter une lettre, lui disant :

— As-tu écrit ?

— Oui, monseigneur.

— Continue.

Et le duc poursuit ainsi sa dictée :

« Tels sont les faits qui se sont passés hier.

» L'espèce d'ovation à laquelle le chef de l'émigration sicilienne n'a pu, dans sa position particulière, se soustraire, l'offre de l'épée qu'il a dû nécessairement accepter, ne sauraient être invoqués contre lui, et interprétés comme une preuve de sa déloyauté par le roi, son maître, dont il s'honorera toujours d'être le plus fidèle, le plus dévoué, le plus respectueux des sujets. »

— As-tu écrit ?

— Oui, monseigneur.

— Plie cette lettre, mets-la sous enveloppe, scelle-la de trois cachets, inscris dessus l'adresse que tu sais ; tu iras toi-même la porter ce matin.

— Oui, monseigneur, – répond Bartolomeo s'occupant de plier la lettre et de cacheter l'enveloppe.

Le duc della Sorga, pensif, silencieux, se promène de long en large dans son cabinet.

Puis, voyant Bartolomeo, tenant à la main la dépêche cachetée, se diriger vers la porte du cabinet, le duc arrête d'un geste son confident. Celui-ci revient sur ses pas et attend les ordres de son maître.

Le duc se recueille un instant ; puis :

— Hier au soir, à notre retour de chez M. Wolfrang, que s'est-il donc passé entre mes deux fils ? Il me semble avoir entendu quelque bruit dans leurs chambres ; la tienne est proche de leur appartement ; tu sais peut-être…

— Bah ! une misère, monseigneur.

— Mais encore…

— Un verre de limonade, un simple verre de limonade.

— Que veux-tu dire ?

— Monseigneur sait que le marquis Ottavio boit, chaque soir, avant son coucher, un verre de limonade ; je lui portais ce breuvage, en traversant la chambre du comte Felippe, lorsque celui-ci s'est écrié qu'il lui était insupportable que l'on passât toujours par sa chambre pour aller chez son frère ; j'ai fait observer au comte qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement ; il s'est emporté davantage. Le marquis, attiré par le bruit, est venu ; sa présence a exaspéré Felippe : il m'a arraché des mains le plateau sur lequel je portais le verre de limonade, et il a jeté le tout sur le parquet avec fureur, en signifiant à son frère, qui tentait de le calmer, de rentrer chez lui, et à moi de sortir ; ce que nous avons fait l'un et l'autre.

— Bartolomeo, – dit le duc d'un ton navré, – tu ne m'as pas quitté depuis trente ans ; tu as, pour ainsi dire, élevé mes fils ; tu sais, – ajoute le duc d'une voix profonde, – tu sais si je les aime !

— Vous les aimez autant, sinon plus, que ne les aime madame la duchesse, leur digne et vénérable mère, – répond en toute sincérité le majordome, à qui son maître répond non moins sincèrement :

— Oui, je les aime autant que je respecte et estime leur mère. Pourquoi faut-il que la froideur de son naturel, sa dévotion, peut-être outrée, ait élevé entre Béatrice et moi un mur de glace ! J'aurais, dans ma jeunesse, adoré ma femme comme la maîtresse la plus chère ; mais, tout en me donnant la preuve d'un sérieux attachement, Béatrice m'a toujours imposé par la rigide austérité de son caractère, réservant pour ses enfants la tendresse de son âme.

— Madame la duchesse est une sainte, monseigneur, une sainte !

— J'en conviens ; mais, à toi à qui je dis tout, je n'ai jamais caché qu'il était souvent pénible d'avoir pour femme… une sainte.

— Et je vous ai toujours répondu, monseigneur, que tant de maris qui ont pour femmes des diablesses vous envieraient, – reprend Bartolomeo avec la familiarité d'un vieux serviteur. – Ne vous plaignez donc point ; applaudissez-vous, au contraire, de la sainteté de madame la duchesse.

— J'avais donc reporté sur mes fils, que je pouvais du moins aimer sans contrainte, une partie de ce sentiment trop passionné que repoussait leur mère ; juge de mon chagrin, dont tu as été tant de fois confident, lorsque j'ai vu poindre et lorsque je vois chaque jour s'accroître l'éloignement, je ne voudrais pas dire, hélas ! la haine… de Felippe à l'égard d'Ottavio. Tu le sais, je les affectionne tous deux

également ; et si, malgré moi, je témoigne quelque préférence pour l'un d'eux, Felippe en est l'objet : son état maladif, son caractère, devenu taciturne et morose, que dirai-je ? la difformité même dont il est atteint, expliquent, justifient cette préférence, plus apparente que réelle. Et cependant l'animosité de Felippe contre son frère va toujours augmentant ; animosité que rien n'explique, puisque autrefois Felippe aimait tendrement son frère !

— C'était plus que de l'attachement, monseigneur, c'était une sorte d'adoration. Combien de fois, lorsque je sortais avec les deux enfants, Felippe ne m'a-t-il pas dit : « Bartolomeo, as-tu remarqué ce passant ? Il s'est arrêté, frappé de la beauté de mon frère, et cela me rend tout fier ; car Ottavio, c'est mon amour-propre, c'est mon orgueil, à moi qui ne peux en avoir d'autre, pauvre petit bossu que je suis ; aussi, je me réjouis, je me glorifie dans la beauté de mon frère. »

— Ces paroles touchantes, – répond le duc della Sorga, – et une foule de faits encore présents à ma mémoire, qui prouvaient la tendresse de Felippe pour son frère, me rendent inexplicable le changement que j'observe en lui. Il en est de même, hélas ! de la transformation de son caractère ; n'en as-tu pas été aussi très-frappé ?

— C'est à n'y point croire, monseigneur, lorsque l'on compare le Felippe d'aujourd'hui au Felippe d'autrefois ; car il était alors un exemple de douceur, d'affabilité ; il s'efforçait, le pauvre enfant, de plaire à tout le monde. Combien de fois encore ne m'a-t-il pas dit : « Vois-tu, Bartolomeo, je suis laid, difforme ; le premier sentiment que j'inspire est une sorte de répulsion ; il faut donc que je sois meilleur et plus avenant que nul autre, afin de vaincre les préventions que l'on éprouve tout d'abord à l'aspect de ma triste personne. » Et, en effet, monseigneur, rappelez-vous les prévenances, l'amabilité de ce pauvre enfant pour un chacun ; on finissait par l'aimer à l'égal de son frère, dont la personne attirait tout d'abord.

— Ah ! Bartolomeo, ces souvenirs sont à la fois ma joie et mon tourment ; ma joie, lorsque je songe au passé ; mon tourment, lorsque j'envisage le présent. Je vois de plus en plus s'aggraver l'aigreur, la morosité haineuse, la violence du caractère de ce malheureux enfant, autrefois si affectueux, si soumis, s'efforçant de lire dans nos yeux à tous ce qui pouvait nous plaire, et nous disant avec un sourire mélancolique et touchant : « Il faut bien me faire pardonner ma laideur et ma difformité ; » enfin, montrant une sorte d'adoration pour son frère, tandis que maintenant…

Le duc tressaille et ajoute :

— Ah ! c'est affreux ! Mais, encore une fois, de ce changement inexplicable, quelle est la cause ? Peux-tu la deviner, Bartolomeo ?

— Non, monseigneur, et d'autant moins qu'hier encore, essayant de représenter au comte Felippe le chagrin que le changement dont nous parlons cause sa famille, il m'a répondu d'un air sardonique et sombre par le proverbe sicilien : « Qui a semé la ronce sur un bon sol, récolte l'épine. »

— « Qui a semé la ronce sur un bon sol, récolte l'épine ? » – répète le duc della Sorga d'un air pensif.

Puis, après un moment de silence :

— Quel peut être le sens caché de ces paroles ? En vain je le cherche.

— Moi aussi, monseigneur, je l'ai cherché sans pouvoir le trouver, le sens de ces paroles.

— Elles me semblent incompréhensibles.

— J'en ai demandé l'explication à Felippe : il m'a tourné le dos.

— Souvent j'ai rappelé mes souvenirs, afin de préciser l'époque où j'ai vu poindre cette transformation du caractère de Felippe, – reprend le duc della Sorga après un nouveau silence. – J'aurais peut-être découvert un fait, une circonstance qui m'eût donné la clef de ce mystère ; mais cette transformation a été lente, graduelle, et il m'a été impossible de lui assigner une date fixe. Et toi, n'as-tu rien observé à ce sujet ?

— Non, monseigneur.

— Interroge ta mémoire.

— Je ne me rappelle rien, – répond le majordome en réfléchissant.

Puis il ajoute :

— Cependant… Mais… non…

— Achève ; dis toute ta pensée. Cela me mettra peut-être sur la voie.

— Il me semble, sauf erreur, que ce changement dans le caractère du comte Felippe doit remonter à peu près à cette époque où, de retour de ses voyages en Europe, et surtout en Amérique, où avait empiré son détestable esprit de rébellion contre l'autorité royale, votre indigne frère Pompeo, alors duc della Sorga…

— Bartolomeo !

— Monseigneur, – répond vivement le majordome, – malgré le respect que je vous dois, je maintiens que, quoique votre frère…, un sujet félon, traître et rebelle à son roi, est un homme indigne.

— Encore une fois, je…

— D'autant plus indigne, – s'écrie Bartolomeo, – que votre loyauté, votre fidélité, votre dévouement à notre souverain, à mon noble maître, rendent plus horrible encore la félonie de votre frère Pompeo…

Le majordome, coupant de nouveau la parole au duc, poursuit avec une animation croissante :

— Oui, monseigneur, vous avez donné à notre roi une preuve de dévouement sublime, digne des temps antiques, et…

— Assez, Bartolomeo, – dit amèrement le duc della Sorga ; – je le te répète, assez sur ce sujet. Tais-toi…

— Non, monseigneur, je ne me tairai point, s'il vous plaît ; je suis en cette affaire votre unique confident ; j'ai donc le droit d'affirmer que jamais l'on n'a vu, l'on ne verra sacrifice pareil à celui que vous vous êtes imposé pour le service de notre bien-aimé souverain…

— Bartolomeo…, je…

— Quoi ! monseigneur, feindre de prendre part à cette conspiration, dont, révérence parler, votre indigne frère était l'âme, pénétrer ainsi les secrets des conjurés, les dévoiler à Sa Majesté, faire de la sorte avorter la conjuration au moment où elle allait éclater, faire saisir ses principaux chefs, et, parmi eux, votre frère tout le premier, n'était-ce point sacrifier avec héroïsme les liens du sang à la fidélité que tout loyal sujet doit à son roi ?

— Encore une fois, Bartolomeo…, je t'adjure de…

— Encore une fois, monseigneur, je soutiens que l'antiquité n'offre rien de plus admirable. En envoyant votre frère au supplice qu'il méritait, vous avez égalé Brutus envoyant ses fils à la mort.

— Te tairas-tu ?

— Non, monseigneur ; j'ai trop peu l'occasion de revenir sur ce sujet, qui toujours blesse votre modestie, pour ne point profiter de la circonstance. Donc, bon gré, mal gré, vous m'entendrez, monseigneur ! Oui, votre acte est héroïque ! Comment ! vous, le plus dévoué des serviteurs du roi, vous avez consenti à paraître jusqu'à la fin complice de ces scélérats rebelles ! Vous, d'une antique maison toujours illustrée par son attachement à ses rois, vous avez été condamné à mort, comme votre indigne frère Pompeo ! vous, ô mon noble et loyal maître ! – ajoute le majordome les larmes aux yeux. – Et vous avez eu le courage de vaincre l'horreur que vous inspirait la félonie de Pompeo en recevant ses embrassements au pied de l'échafaud, où il est monté sous vos yeux, ignorant que vous étiez le vaillant révélateur de son crime ! Sa Majesté a paru, par miséricorde, commuer en exil votre condamnation à mort, sachant bien qu'en exil encore, vous pouviez lui être utile ! Non, jamais souverain n'a reçu de l'un de ses serviteurs la

preuve d'un dévouement aussi sublime que le vôtre. Et maintenant, monseigneur, rudoyez-moi, grondez-moi, chassez-moi si vous le voulez ! je vous aurai dit une fois de plus ce que je voudrais pouvoir vous répéter tout le jour durant. Je vous suis attaché comme au meilleur des maîtres, et je vous révère, je vous admire comme le plus fidèle, le plus héroïque des sujets de notre auguste souverain.

Le duc della Sorga avait dû, malgré lui, laisser Bartolomeo, unique et naïf instrument de ses scélératesses, lâcher la bride à sa faconde admiratrice.

Le majordome, aveuglé par son attachement à son maître et par son fétichisme monarchique, était sincère en exaltant à l'égal d'un sacrifice sublime l'infernale trahison de cet homme qui, possédé d'envie, de jalousie et de cupidité, avait livré son frère au dernier supplice, afin d'hériter des immenses domaines et du titre de cet infortuné chef de la maison della Sorga, fratricide plus horrible peut-être, parce qu'il était plus lâche que s'il eût, de sa main, poignardé Pompeo.

Et cependant, mystère incompréhensible de l'âme, le duc della Sorga ressentait pour sa femme, qu'il croyait pure, autant d'attachement que de vénération, et ce pourvoyeur d'échafaud adorait ses enfants ; anomalie étrange, parfois remarquée chez les plus vils criminels.

Le duc della Sorga reprit après un moment de silence, en tendant sa main au majordome, qui la porta à ses lèvres et la baisa avec effusion et respect :

— Tu es un bon vieux serviteur, Bartolomeo ; je ne puis, après tout, te faire un reproche, non de m'être affectionné, mais de ressentir pour moi une admiration que pourtant rien ne justifie… J'ai accompli mon devoir de fidèle et loyal sujet envers mon roi, voilà tout. Mais, pour en revenir à Felippe et à la cause du changement dont nous cherchons l'origine, tu croyais te rappeler, disais-tu, qu'il remontait à l'époque où mon frère Pompeo, de retour de ses voyages, est venu se fixer en Sicile ?

— Oui, monseigneur.

— Et qui te donne cette croyance ?

— Vous vous souvenez, monseigneur, que vous viviez alors assez pauvrement de votre portion congrue de cadet de famille. Nous habitions à Palerme une triste maison. Votre frère Pompeo avait fait restaurer et meubler magnifiquement l'antique château della Sorga, berceau de votre famille. Vous êtes allé, avec madame votre femme et vos enfants, à la fête d'inauguration donnée au château par votre frère, et vous êtes demeuré environ un mois dans cette résidence quasi royale. Or, je me rappelle maintenant qu'à son retour, Felippe…

Le majordome s’interrompt en entendant frapper à la porte du cabinet.

Le duc della Sorga dit à voix haute :

— Qui est là ?

— Moi, mon père, – répond la voix de Felippe.

Le duc, s’adressant à Bartolomeo :

— Mon fils vient à propos, j’espère lui faire regretter ses violences d’hier au soir. Nous reprendrons cet entretien. Va ouvrir ; tu porteras ensuite cette dépêche à qui tu sais.

Le majordome ouvre la porte.

Le comte Felippe entre chez son père et reste seul avec lui.

XXVII

Le duc della Sorga est tout d'abord frappé de la physionomie de son fils ; jamais elle ne lui avait semblé plus sinistre ; et, se rappelant ce que venait de lui raconter Bartolomeo, relativement à la pénible altercation de la veille entre les deux frères, le duc dit tristement à son fils :

— Hier matin, je vous avais témoigné le profond chagrin que me causaient vos discords avec votre frère ; je viens d'apprendre qu'hier au soir encore, et pour le motif le plus futile, un verre de limonade que Bartolomeo apportait à Ottavio, en traversant votre chambre, vous vous êtes livré à des emportements déplorables. Ah ! Felippe ! Felippe ! – ajoute le duc d'un ton douloureux, – vous me rendez bien malheureux !

— Je désire mettre fin à vos chagrins, mon père.

— Serait-il vrai ? s'écrie le duc cédant à l'espérance.

— Oui, mon père, et c'est dans ce but que je viens prendre congé de tous.

— Que voulez-vous dire, Felippe ?

— Que j'ai l'intention de partir le plus tôt possible.

— Partir ?

— C'est une résolution irrévocable.

— Et sans ma permission ?

— Je viens la solliciter, mon père.

— Et si je vous la refuse ?…

— J'aurai la douleur de m'en passer.

— Oubliez-vous, mon fils, que l'autorité paternelle a ses droits ? Je vous le prouverai, si vous m'y contraignez !

— Vous me faites regretter mon acte de déférence : j'aurais dû m'éloigner sans vous prévenir.

— Mon Dieu ! – murmure le duc portant les deux mains à son front ; – mon Dieu ! est-ce assez de dureté ! est-ce assez d'ingratitude ! Un enfant que j'aime tant !

— D'ailleurs, mon père, si vous voulez me retenir ici de force…

— Malheureux ! vous retenir de force ! – s'écrie le duc d'une voix

navrante et indignée. – Non ! non ! Et puisque vous êtes assez dénaturé pour…

Mais le duc della Sorga, changeant d'accent, et s'adressant à son fils avec une affectueuse compassion :

— Non, je ne te retiendrai pas près de nous par la force, pauvre cher insensé ! je t'y retiendrai en redoublant d'indulgence, de tendresse ; tu as résisté à mes ordres, tu écouteras mes prières ; Felippe, mon enfant, je t'en conjure, je t'en supplie, reviens à la raison.

Serrant Felippe entre ses bras, le duc ajoute avec effusion :

— Mon enfant, ne te laisse pas abuser par les visions de ton cerveau troublé ; ouvre les yeux, vois combien ici tout le monde te chérit, ton frère des premiers, ton frère, pour qui, nous le disions encore tout à l'heure, moi et Bartolomeo, tu avais une sorte d'adoration. Mon Dieu ! d'où vient donc cet inexplicable changement qui fait notre malheur à tous ?

— Il me le demande, lui ! lui dont l'exemple a changé mon amour fraternel en jalousie, en envie, en haine ! Il me le demande ! – pensait Felippe, tandis que son père, avec un redoublement de tendresse, disait :

— Nous étions tous si heureux jadis ! nous vivions si unis ! Ta santé même, quoique toujours débile, se ressentait de la quiétude de ton esprit ; tu n'éprouvais pas ces souffrances physiques qui te rendent maintenant chagrin, morose, irascible. Et, sans parler même de l'affliction que me cause ce projet insensé, tu songerais à nous quitter, toi, si frêle, si maladif, grand Dieu ! T'éloigner de nous, lorsque jamais nos soins ne t'ont été plus nécessaires !… Tiens, à cette seule pensée, je frissonne !

Le duc, voyant alors, feinte ou réelle, une lueur d'attendrissement éclaircir la sinistre physionomie de son fils, le duc ajoute avec un redoublement de tendresse :

— Felippe ! tu es ému ! tu sens enfin combien tu m'es cher, pauvre malheureux enfant !

— Laissez-moi ! – dit Felippe paraissant de plus en plus attendri, et faisant un léger effort afin de se dégager des étreintes paternelles ; – laissez-moi, je suis ici un objet de trouble et de discords ; c'est à moi de m'éloigner !

— T'éloigner ! Oh ! je t'en défie maintenant ! – reprend le duc cessant d'enlacer son fils entre ses bras. – Tu as enfin conscience du mal affreux que nous causerait ton départ ; tu resteras auprès de nous, et…

— Non, non ! pas de faiblesse, – reprend Felippe comme s'il luttait

contre son désir. – Je connais mes défauts : mon caractère est devenu odieux, incorrigible ; j'en ai honte ! C'est à moi de partir, – ajoute-t-il d'un ton d'amère récrimination contre lui-même. – J'ai appris trop tard, trop tard ! le mal que j'ai fait… Pauvre Ottavio !

Et Felippe reprend avec effort :

— Adieu, mon père ; blâmez-moi ! mais aussi plaignez-moi ; je mérite votre pitié !

— Mon enfant ! – s'écrie le duc, radieux, retenant son fils par la main, – tu as dit : « Pauvre Ottavio ! » et cela, tu l'as dit d'une voix qui m'a été au cœur ; elle m'a rappelé ce temps heureux où tu chérissais ton frère. Béni soit Dieu ! Ces seuls mots, prononcés par toi, ces seuls mots : « Pauvre Ottavio ! » sont une révélation, et mes entrailles de père tressaillent de joie ! Ah ! je n'en doute plus, tu aimes ton frère comme tu l'aimais autrefois ?

— Oui ; et voilà pourquoi il faut que je m'éloigne, – répond Felippe semblant revenir à sa première détermination.

Et, ferme, résolu, il ajoute :

— Je dois partir ; j'ai déjà trop de reproches à me faire ; que serait-ce si un malheur irréparable… ?

Mais Felippe, paraissant regretter ces derniers mots, comme s'ils lui eussent involontairement échappé, s'interrompt brusquement, et dit au duc :

— Je vous le répète, mon père, il faut que je m'éloigne, il le faut !

XXVIII

Le duc della Sorga, après avoir entendu Felippe dire d'une voix attendrie : « Pauvre Ottavio ! » et avouer qu'il aimait son frère autant qu'autrefois, puis faire allusion à un *malheur irréparable,* et, après une brusque réticence, répéter qu'il lui fallait absolument s'éloigner, le duc sentit redoubler son espoir de voir la concorde se rétablir entre ses deux fils, et sa curiosité fut doublement excitée au sujet de ce *malheur irréparable* que redoutait Felippe.

Aussi reprit-il de l'accent le plus tendre et le plus pressant :

— Cher enfant, tu as parlé d'un malheur irréparable que pourrait causer ta présence ici.

— Je ne crois pas avoir dit cela, mon père.

— Tu l'as dit.

— Ces mots me seront échappés ; ils n'ont aucun sens…

— C'est impossible.

— Je vous l'assure, mon père…

— Que ces mots te soient échappés, je l'admets, mon ami ; mais, qu'ils n'aient aucun sens, c'est impossible, je te le répète.

— Je vous en supplie, oubliez-les ; ne m'interrogez pas ! s'il fallait vous répondre, je mourrais de honte. Non ! non ! abandonnez-moi à mon malheureux sort ; je suis maudit ! mon caractère est devenu aussi repoussant que ma personne ; je mérite la répulsion que j'inspire ; je suis un objet d'aversion ; tant mieux ! on me laissera seul.

— Voilà tes traits redevenus sombres et sardoniques, cruel enfant !

— Si je suis cruel, c'est que je souffre.

— Quelle est la cause de tes souffrances ?

— La pensée du mal dont je suis déjà cause, et que peut encore amener ma présence ici.

— Mon Dieu ! tu me tortures à plaisir, en me répondant par des énigmes.

— Je vous inspirerais de l'horreur si je m'expliquais clairement, mon père ; et cependant… Mais, non… non… jamais, je n'oserai jamais !…

— Ce secret que tu t'obstines à me cacher te pèse, je le vois.

— Oh ! oui ! il me navre, il me déchire, il me tue !

— Épanche-toi donc alors… Quel serait ton confident, sinon moi, pauvre cher enfant ?

Felippe reste un moment silencieux ; il paraît en proie à une violente lutte intérieure.

Le duc épie avec une profonde anxiété la physionomie de son fils.

Enfin, celui-ci reprend d'une voix grave, presque solennelle :

— Mon père, me jurez-vous de ne jamais, et en quelque circonstance que ce soit, révéler ni à Ottavio, ni à ma mère, ni à personne, ce que je vais vous apprendre ?

— Je le jure !

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur !

Felippe se recueille un instant ; puis :

— Sans doute, Bartolomeo vous a appris qu'hier au soir…

— Le voyant traverser ta chambre, afin de porter a ton frère le verre de limonade qu'il boit chaque soir, tu t'es écrié qu'il t'était insupportable d'être ainsi dérangé. Ce futile motif a causé ton irritation.

— Il est vrai, et Ottavio, je l'avoue, s'est montré aussi patient, aussi affectueux envers moi, que j'étais injuste et emporté.

— Parce qu'il sait, cher enfant, qu'il faut accuser beaucoup moins que ton cœur, que ton caractère, souvent aigri par la souffrance. Mais, de grâce ! continue.

— Je me suis couché ; j'avais dans ma colère oublié de fermer la porte qui communique de la chambre de mon frère à la mienne ; j'étais très-agité, je ne pouvais m'endormir ; trois heures du matin sonnaient, lorsque j'ai cru entendre Ottavio m'appeler d'une voix étouffée, douloureuse…

— Achève ! achève ! dit le duc à Felippe, qui hésitait à continuer son récit. Pourquoi t'interrompre ?

— C'est que vous ne me croirez peut-être pas…

Et Felippe ajoute avec amertume :

— J'ai un si mauvais cœur, maintenant !

— Quoi ! ce reproche, lorsque à l'instant je viens de te dire encore que ce n'était pas ton cœur qu'il fallait accuser !

— Ce reproche, je me l'adresse à moi-même ; il est mérité. Je suis devenu méchant ; mais, du moins, j'ai maintenant conscience de ma

méchanceté passée.

— Depuis cette nuit ?

— Oui, depuis cette nuit, où j'ai entendu Ottavio m'appeler d'une voix oppressée.

— Continue, je t'en supplie !

— Je crus d'abord m'être trompé ; mais bientôt mon frère prononça mon nom d'un accent si douloureux, que je crus qu'il m'appelait à son aide ; aussitôt je me levai, j'entrai dans la chambre d'Ottavio, éclairée par sa veilleuse : il dormait.

— Mais cet appel réitéré qu'il t'avait adressé ?

— Mon frère rêvait… Son sommeil était sans doute troublé par un songe pénible… J'allais m'éloigner, rassuré sur ma première crainte, lorsque de nouveau Ottavio prononça mon nom, et…

— Pourquoi t'interrompre encore, cher enfant ?

— Vous allez me maudire !

— Tu me mets au supplice, malheureux enfant ! Achève donc !

— Ce secret restera entre vous et moi, mon père ?

— Je te l'ai promis, juré ; je te le jure encore.

— « Felippe, – disait Ottavio dans son sommeil, et d'une voix déchirante et entrecoupée, – que t'ai-je fait pour me haïr ? Je t'aime si tendrement, et tu m'aimais tant autrefois ! Hélas ! je ne puis plus douter de ton aversion ; elle cause mon malheur, celui de mon père, de ma mère ! – ajoute Felippe, dont l'accent semble de plus en plus s'attendrir. – Cela ne peut durer ; ma présence t'est devenue odieuse ; mon cœur saigne à chaque instant de tes duretés ; c'est trop, je souffre trop ! »

Felippe interrompt de nouveau son récit, et, semblant suffoqué par l'émotion, il se jette au cou du duc, penche sa figure sur son épaule, en murmurant :

— Pardon ! mon père ! oh ! pardon des cruels chagrins que j'ai causés à ce pauvre Ottavio !

Le duc della Sorga, très-ému lui-même au récit de Felippe, et profondément touché des remords que celui-ci témoigne, répond en le serrant contre sa poitrine :

— Ah ! je ne doute plus maintenant du retour de ta tendresse pour ton frère.

— Malheur à moi ! il est trop tard ! murmure Felippe d'un ton déchirant. – Il est trop tard ! vous ne savez pas quelles ont été ses dernières paroles !

Et Felippe, toujours penché sur l'épaule de son père, ajoute d'une voix basse et frémissante :

— Les dernières paroles d'Ottavio, mon Dieu ! j'ose à peine les répéter ; il a dit : « Ah ! c'est trop souffrir, la vie m'est à charge, j'aime mieux mourir ! »

Felippe, se redressant alors et attachant sur le duc un regard éperdu, s'écrie en portant à son front ses mains crispées :

— Il se tuera ! J'aurai causé la mort de mon frère ! Je suis un maudit ! un Caïn !

Et, paraissant en proie à un sinistre égarement, il reprend :

— Laissez-moi ! je veux fuir, me cacher à tous les yeux ! je suis indigne de voir le jour ! Malheur à moi ! Ottavio se tuera peut-être, et j'aurai causé la mort de mon frère !

— Reviens à toi, mon enfant, reviens à toi ! s'écrie le duc della Sorga saisissant son fils entre ses bras et s'efforçant de calmer le trouble de l'esprit de Felippe.

La douleur et l'égarement de Felippe semblent quelque peu apaisés : il tombe accablé sur un canapé.

XXIX

Le duc della Sorga s'assied auprès de son fils, et, prenant ses mains dans les siennes :

— Cher enfant, te voici plus calme, et en état de m'entendre. Je t'en conjure, ne t'exagère pas la portée des paroles d'Ottavio ; il se sera endormi encore sous l'impression de tes emportements de la veille, et, y rêvant sans doute dans l'agitation de son sommeil, les paroles dont tu as été si douloureusement ému lui seront échappées ; mais, je te le répète, il ne faut pas t'exagérer leur portée.

— Hélas ! elles ne peignent que trop les déchirements de son âme, – reprend Felippe.

Et il ajoute en gémissant :

— Je l'ai rendu si malheureux, qu'il est capable de vouloir se tuer. Ah ! mon père, je suis maudit !

— Mon enfant, tu me désespères ! Réfléchis donc, je t'en conjure, réfléchis donc que le propre des rêves est d'outre-passer toujours la réalité. Notre esprit alors ne nous appartient plus ; il est entraîné aux écarts les plus étranges, les plus fantasques. La vérité sur ce rêve, mon enfant, la voici : Ottavio a été cruellement affecté de votre altercation d'hier au soir ; ce songe est la preuve de ce pénible ressentiment ; mais il y a, grâce à Dieu, un abîme entre ce ressentiment et la résolution, ou seulement même la pensée d'attenter à sa vie. Encore une fois, il rêvait ; son esprit ne lui appartenait plus, et, en s'éveillant, il ne se souviendra peut-être même plus de ce songe funeste.

— Le ciel vous entende, mon père ! le ciel vous entende ! mais, moi, je tremble !

— Est-ce à dire que ces paroles échappées à ton frère durant son sommeil n'ont aucune signification ? Non ! non ! elles prouvent combien il souffre de ta désaffection ; mais, heureusement, ces paroles ont pénétré bien avant dans ton cœur ; la touchante exagération de tes craintes me le prouve.

— Ah ! ces paroles ont été pour moi une terrible révélation, mon père : elles m'ont appris la profondeur du mal que j'ai fait à Ottavio, puisque je lui rends l'existence à charge.

Et, paraissant de nouveau frémir, Felippe ajoute :

— Malheur à moi ! Cette horrible pensée me poursuivra toujours.

Ah ! si cette catastrophe devait arriver, mon Dieu ! oh ! je le jure ! je ne survivrais pas d'une heure à mon pauvre Ottavio ; vous auriez perdu en un jour vos deux enfants, mon père !

— Mais ces craintes sont insensées.

— Je ne puis les surmonter, elles m'obsèdent, elles seront le remords, la terreur de ma vie !

— Mais, malheureux enfant, en admettant même, ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être, que, jusqu'à présent, la conduite envers ton frère lui ait rendu l'existence à charge, est-ce qu'il ne dépend pas de toi, absolument de toi, mon Felippe, de lui rendre désormais l'existence aussi douce qu'elle lui a été pénible, depuis qu'il a perdu ton affection ? Aime-le comme tu l'aimais jadis, et tu le verras soudain redevenir aussi heureux qu'autrefois. Ah ! de ton retour de tendresse envers lui je ne doute plus maintenant ! Béni soit Dieu ! Aussi, à part le chagrin navrant que cela t'a causé, je me félicite de ce qui s'est passé cette nuit, car d'aujourd'hui datera ta réconciliation avec Ottavio. Ah ! mon enfant ! – ajoute le duc d'une voix sourde et contrainte, – ah ! si tu savais, si tu pouvais savoir combien vos discords m'affligeaient ; ce qu'ils avaient d'affreux pour moi ! Si tu savais combien serait grand mon bonheur de vous voir vivre en bons frères, tendrement unis, ainsi que par le passé ! j'ai tant besoin de cela pour oublier…

Le duc n'acheva pas sa pensée : et, après cette réticence, il ajouta :

— Oui, j'ai tant besoin d'oublier les amertumes de l'exil ! Cher, cher enfant, je te devrai l'un des meilleurs jours de ma vie, lorsque tout à l'heure je te verrai dans les bras de ton frère.

— Et s'il me repousse ?

— Ottavio te repousser… lui… cœur angélique !

— Je l'ai si souvent blessé !

— Il oubliera tout à ton premier embrassement.

— Pauvre Ottavio !

— Je vais le faire mander ici, à l'instant ; veux-tu ?

— Vous m'avez juré que ni lui, ni ma mère, ni personne, ne saura le cruel secret de ce rêve ?

— Ma promesse est sacrée.

— Ah ! je mourrais de honte et de douleur si l'on découvrait jamais…

— Mon enfant, peux-tu douter de ma parole ?

— À Dieu ne plaise !

— Je vais sonner, ajoute le duc della Sorga se levant, transporté

d'allégresse ; – je vais envoyer querir Ottavio. Tu lui feras un tendre accueil ?

— Oh ! de toute mon âme ! je meurs d'envie de lui sauter au cou.

— Cher enfant ! Ah ! que j'avais raison de ne pas désespérer de toi ! Oui…, malgré ces apparences qui auraient dû me désaffectionner, j'étais sûr que tu reviendrais au bien.

Le duc, les traits empreints d'une satisfaction ineffable, se dirige rapidement vers la cheminée, afin de sonner, tandis que Felippe, le suivant d'un regard sinistre, se dit :

— Il tombe dans le piége ; il croit à la réalité de ce rêve !

Et, un sourire féroce contractant les lèvres du jeune homme, il ajoute :

— Oh ! l'habile et profonde invention que celle de ce rêve !… comme il prépare l'événement et le rendra vraisemblable !… Tout va bien ! Et pourtant, autrefois, je l'aimais, je l'adorais vraiment, ce frère *aîné*… Oui, mais l'exemple ! l'exemple !

Et, lançant au duc un regard effrayant :

— Ah ! tu me demandes pourquoi mon amour fraternel s'est changé en haine fratricide ? Peut-être je devrai te la dire un jour, la cause de ce changement, ô mon père ! et, à cette révélation, tu tomberas foudroyé à mes pieds !

À l'appel de la sonnette, un domestique est entré.

Le duc lui dit :

— Mon fils Ottavio est-il chez lui ?

— M. le marquis se promène dans le jardin, attendant le lever de madame la duchesse, monseigneur.

— Allez prier mon fils de se rendre ici, à l'instant.

Le domestique sort, et le duc, revenant joyeux près de Felippe :

— Ah ! mon enfant ! quel beau jour que celui-ci ! Mais qu'as-tu ? ta figure, tout à l'heure épanouie, est redevenue triste, abattue ?

— Hélas ! maintenant, je tremble à la pensée de cette réconciliation qui me mettait le ciel dans le cœur.

— Pourquoi trembler ?

— Si Ottavio se doutait que je l'ai entendu parler cette nuit !

— Est-ce que l'on a jamais conscience ou souvenir de ce que l'on a dit en rêve, mon enfant ? Et si Ottavio, par impossible, se rappelait ce rêve, que t'importe ?

— Il croirait, hélas ! ce qui n'est que trop vrai…

— Achève.

— Il croirait que je reviens à lui, parce que, cette nuit, j'ai surpris par hasard son funeste secret.

Puis l'exécrable fourbe ajoute, semblant de nouveau frissonner à ce souvenir :

— J'ai rendu à mon frère la vie si à charge, si insupportable, qu'un moment il a pu songer au suicide. Grand Dieu ! Toujours cette horrible pensée me revient malgré moi ; elle m'obsède comme un remords et je tremble qu'Ottavio, me voyant revenir à lui, ne me soupçonne d'avoir surpris le secret de son chagrin… Ah ! si mon frère concevait ces soupçons, je mourrais de honte et de douleur !

— Rassure-toi, mon enfant ; je puis rendre très-plausible aux yeux d'Ottavio ton désir de réconciliation ; je ne m'écarterai en rien de la vérité en lui disant qu'instruit par Bartolomeo de ce qui s'est passé hier entre vous deux, je t'ai adressé ce matin des reproches dont tu as senti la gravité, la justesse, et que, regrettant ton emportement, tu as voulu… Mais, – dit le duc s'interrompant à l'aspect d'Ottavio, qui entre dans le cabinet, – voici ton frère.

XXX

Ottavio se rendait, en effet, aux ordres de son père, et, la présence de Felippe lui rappelant les douloureux événements de la veille, il soupira.

Sa loyale et charmante figure s'attrista profondément, et, de crainte de rencontrer le regard hostile de son frère, il ne tourna pas les yeux vers lui, et, s'adressant au duc della Sorga :

— Vous m'avez fait appeler, mon père ?

— Oui, mon ami, et voici à quel sujet : j'ai su par Bartolomeo qu'hier au soir, ton frère…

— De grâce ! que tout ceci soit oublié ! – s'empresse de répondre Ottavio. – Felippe, après tout, n'avait pas tort ; il donnait de son premier sommeil. Bartolomeo l'a réveillé en passant par sa chambre, afin de m'apporter mon verre de limonade ; mon frère, ainsi éveillé en sursaut, s'est impatienté, s'est emporté, rien de plus concevable ; aussi, mon père, je vous le répète, ne parlons plus de cet enfantillage.

— Cher et bon Ottavio, avec quelle touchante générosité il dissimule le nouveau chagrin que je lui ai causé, tandis que, hélas ! le chagrin avait comblé la mesure de ses souffrances ! – dit tout bas Felippe au duc, afin d'expliquer ainsi, et d'une façon d'ailleurs très-vraisemblable, la contradiction existant entre l'indulgence d'Ottavio pour un fait qu'il qualifiait d'enfantillage, et les paroles désespérées que son frère prétendait avoir surprises pendant la nuit.

Le duc della Sorga fut dupe – et il devait l'être – de cette nouvelle fourberie de Felippe.

Et, touché des paroles de celui-ci, il reprit avec expansion et incapable de contenir plus longtemps sa joie :

— Ottavio, embrasse ton frère !

— Oh ! de tout cœur ! – dit vivement Ottavio.

Mais, craignant de se faire repousser, ainsi qu'il l'avait été tant de fois par Felippe, il ajoute :

— Oui, de tout cœur… si mon frère y consent.

Pour toute réponse, Felippe se jette au cou d'Ottavio, en murmurant d'une voix étouffée :

— Pardon, oh ! pardon, mon frère, de tous les chagrins que je t'ai

causés depuis si longtemps ! Je l'aime autant et plus qu'autrefois peut-être ; car à ma tendresse se joint le désir de te faire oublier le passé.

— Qu'entends-je ? – s'écrie Ottavio serrant avec ravissement Felippe dans ses bras. Ô mon frère ! je te retrouve, je…

Les larmes étouffent la voix d'Ottavio, et, dans son effusion fraternelle, il étreint Felippe sur sa poitrine.

— J'ai sur le cœur un aveu qui m'oppresse, et de ce poids je veux m'alléger, – dit Felippe en répondant aux caresses d'Ottavio ; cet aveu, écoutez-le, mon père, écoute-le, mon frère, et vous saurez le triste secret du changement qui s'est opéré en moi, et qui vous rendait, qui me rendait moi-même si malheureux ; car il est si affreux de croire que ceux que nous chérissons rougissent de nous !

— Rougir de toi ! – reprend le duc della Sorga, délicieusement ému de la réconciliation de ses enfants. – Qui donc, grand Dieu ! pouvais-tu, je ne dirai pas accuser, mais seulement soupçonner de rougir de toi, pauvre enfant ?

— Ce n'est ni ma mère, ni mon père, ni moi, je l'espère, que tu accuses de cela, mon cher Felippe ? – ajoute Ottavio non moins surpris que son père. – Jamais, j'en appelle à ta mémoire, jamais nous ne t'avons donné même le prétexte de nous adresser un pareil reproche, grand Dieu !

— Il doit, on effet, vous paraître injuste, à mon père et à toi ; cependant, au risque de vous blesser, je serai sincère. Oui, depuis longtemps, je voyais ou plutôt je croyais… que, de même qu'ils s'enorgueillissaient de ta beauté, Ottavio, nos parents rougissaient de ma laideur et de ma difformité.

— Nous !… – s'écrie le duc della Sorga, – nous qui, au contraire, te témoignions plutôt une sorte de préférence, mon ami, parce que tu nous semblais mériter un redoublement d'intérêt !

— Ah ! Felippe, reprend Ottavio avec l'accent de la plus tendre compassion, si j'avais pu conserver le plus léger ressentiment contre toi, combien je me le reprocherais à cette heure ! Ah ! que tu as dû souffrir de cette funeste croyance ! Elle était fausse ; rien au monde ne la motivait ; mais enfin elle existait dans ton esprit ; elle te désolait ; elle devait, en effet, te navrer. Pauvre cher frère ! sois donc, au nom des chagrins que tu endurais toi-même, mille fois pardonné de ceux que j'ai endurés !

— Je comprends tout maintenant ! – s'écrie le duc della Sorga non moins dupe et non moins apitoyé qu'Ottavio à l'endroit de la prétendue cause du changement survenu dans le caractère et dans les sentiments de Felippe.

Et il ajoute, s'adressant à cet exécrable fourbe :

— Oui, je comprends tout maintenant, pauvre enfant ! persuadé que nous rougissions de toi, tandis que nous étions fiers d'Ottavio…

— J'en suis peu à peu venu à envier, à maudire les brillants avantages dont mon frère est doué, et dont, moi-même, j'étais jadis si orgueilleux, cher Ottavio, – reprend Felippe avec un sourire touchant. – Tu te le rappelles, tu étais mon amour-propre, ma fierté ; je n'en pouvais avoir d'autre ; je m'enorgueillissais en toi : il en sera désormais toujours ainsi. J'ai honte et regret de mon absurde et coupable erreur ; mais tu l'as dit, cher et bon Ottavio, que les chagrins dont j'ai été pour toi le sujet me soient pardonnés au nom de ceux que j'ai endurés ! Oui, je mérite ta pitié, car j'ai bien souffert, va ! Si tu savais, vois-tu, l'amertume de cette pensée incessante, que, déjà si à plaindre d'être aux yeux des étrangers un objet de répulsion, je devenais pour ma famille une gêne, un embarras parce qu'elle redoutait le ridicule de se montrer en public avec un avorton contrefait !

— Est-il possible que ton esprit se soit égaré jusqu'à nous méconnaître à ce point ? – reprend le duc della Sorga ; – car enfin rien au monde ne justifiait une pareille appréhension de ta part ; peux-tu citer un fait, un seul qui la rende vraisemblable ?

— Cependant, mon père… Mais, non, pardon, oublions ce funeste passé.

— Parle, Felippe, je t'en conjure, ne nous cache rien, ni à ton frère ni à moi.

— Eh bien, depuis longtemps, vous sortiez seuls sans m'emmener avec vous, et hier encore…

— Mais, mon frère, – dit vivement Ottavio, – tu nous as…

— Laisse-le achever, – reprend le duc della Sorga interrompant Ottavio.

Puis, s'adressant à Felippe :

— Tu disais, mon enfant, qu'hier encore ?…

— Vous êtes allés à cette soirée donnée par le propriétaire de l'hôtel ; je suis resté seul ici.

Mais, s'empressant de répondre à l'objection que le duc della Sorga allait lui faire, Felippe ajoute :

— De grâce, mon père, ne croyez pas que ce soit un reproche de ma part ! Non, non, puisque j'ai refusé cette fois, ainsi que tant d'autres fois, de vous accompagner ; mais ce refus m'était dicté par cette douloureuse conviction que vous me proposiez à contre-cœur de venir avec vous, craignant, si j'acceptais, d'avoir à faire à des étrangers

l'exhibition de ma ridicule et triste personne…

— Ah ! mon fils ! mon fils !

— Ces craintes étaient, de ma part, absurdes, insensées, je le reconnais maintenant, mon père ; mais vous comprenez que, sous leur préoccupation continuelle, mon caractère a dû s'aigrir, devenir taciturne, morose, atrabilaire, irritable ; je me repliais sur moi-même, je recherchais la solitude, persuadé que j'étais devenu pour vous un objet de répulsion ; mon attachement pour Ottavio était, non pas détruit… puisqu'il renaît aussi vif que par le passé… mais, comprimé par la jalousie qu'il m'inspirait, lui dont vous étiez, dont vous deviez être si fiers, tandis que moi… Mais c'en est assez, c'en est trop sur ce sujet, mon père. Telle est la cause de ce changement dont tout à l'heure, avant la venue d'Ottavio, vous me demandiez l'explication avec tant d'indulgence et de sollicitude, faisant appel à la tendresse que je ressentais autrefois pour mon frère. Votre appel a été, grâce au ciel, entendu ; vous m'avez donné, je le répète, conscience et remords de la peine dont j'affligeais ceux qui ont pour moi tant d'affection ; j'ai reconnu, je reconnais ma funeste erreur. Mon affection pour toi, cher et bon Ottavio, est redevenue ce qu'elle était ; la paix et le bonheur sont rentrés dans mon cœur, et, comme autrefois, je le dis, je le sens, je ne puis avoir qu'un ami au monde… mon frère ! – ajoute Felippe se jetant de nouveau dans les bras d'Ottavio.

Celui-ci répond avec délices aux étreintes de ce monstre, et s'écrie en levant au ciel ses yeux baignés de larmes :

— Soyez béni, mon Dieu ! soyez béni : vous me rendez mon frère !

— Tu te hâtes trop de bénir le ciel, ô naïf Ottavio, ceci n'est que le premier acte de la comédie… attends le second, – pensait Felippe en embrassant son frère, au moment où la duchesse della Sorga entrait chez son mari.

XXXI

La duchesse della Sorga, à l'aspect de ses deux enfants enlacés dans les bras l'un de l'autre, s'arrête un instant, frappée de surprise ; sa figure, si souvent impassible comme un masque de marbre, révèle l'expression d'un bonheur indicible.

Cette épouse infâme chérissait ses enfants autant que les chérissait son époux fratricide.

Chez elle, la perversité des mœurs n'avait pu dénaturer le sentiment maternel ; sentiment divin, souvent il demeure immaculé au milieu des souillures, comme le diamant dans la fange.

Madame della Sorga aimait ses fils à l'égal l'un de l'autre ; Felippe lui inspirait une touchante compassion, et Ottavio flattait son orgueil de mère par sa beauté, par ses qualités charmantes, et surtout par son pieux respect pour les *vertus* qu'il adorait en elle.

Il ne faut pas s'y tromper : les âmes profondément corrompues et endurcies se plaisent surtout, par un détestable raffinement de dépravation, à imposer à tous, grâce à l'hypocrisie, l'estime, la déférence.

Cette vénération usurpée est le sel de leurs débordements ; elle leur donne une saveur plus piquante ; tandis que les âmes moins perverses, quoique coupables, sont, au contraire, incessamment torturées par les témoignages d'une considération dont elles se sentent indignes ; elles y voient une sorte d'ironie sanglante qui, à chaque instant, leur rappelle les vices ou les crimes qu'elles voudraient oublier.

La duchesse della Sorga, aussi dépravée qu'endurcie, jouissant donc, avec une délectation diabolique, de sa renommée de femme austère et pieuse, se confiant néanmoins parfois (ainsi que la veille, au sujet de M. de Luxeuil) dans la témérité même de sa conduite, parce que, étant véritablement *incroyable* chez une personne de son rang, posée comme elle avait su se poser, cette conduite paraissait invraisemblable, à ce point, que sa révélation devait être taxée de la plus absurde des calomnies ; – madame della Sorga se complaisait donc dans son secret et sardonique dédain pour les sots, convaincus de ses vertus ; mais le respect passionné qu'elle inspirait à Ottavio la charmait, non parce qu'il était sa dupe, ainsi que le vulgaire, mais parce qu'elle voyait dans cette vénération filiale la cause dominante de l'idolâtrie d'Ottavio pour elle.

Madame della Sorga éprouva donc la plus douce surprise, en voyant enlacés dans les bras l'un de l'autre, ses deux enfants, dont elle pleurait depuis si longtemps les discords.

Le duc, remarquant l'étonnement et la joie de sa femme, lui dit :

— Béatrice, vous partagerez mon bonheur : nos deux fils sont pour toujours réconciliés.

— Ah ! ma mère, nous n'étions pas désunis, – reprend Ottavio conservant l'un de ses bras sur l'épaule de son frère, qu'il contemple avec ivresse. – Une fâcheuse erreur, dont il est inutile de te parler, puisqu'elle est pour toujours dissipée, avait jeté une froideur apparente entre nous ; mais, au fond du cœur, Felippe m'aimait autant que par le passé. N'est-ce pas, frère ?

— Hélas ! mon Ottavio, le souvenir de cet attachement était la seule consolation de mes chagrins.

— Chers enfants, – dit la duchesse, – vous me faites oublier en un instant bien des jours d'affliction. Dieu, dans sa miséricorde, aura écouté mes ferventes prières, où j'exhalais la douleur que me causait votre désunion.

— Le Seigneur devait exaucer vos vœux, Béatrice, – reprit gravement le duc : – jamais âme plus pieuse que la vôtre ne s'est élevée vers le ciel !

— Oh ! mère chérie ! tu es sainte et bénie pour tes vertus entre toutes les mères ! – s'écrie Ottavio avec ravissement, en baisant les mains de la duchesse. – Oui, Dieu a exaucé tes prières ! elles m'ont rendu l'affection de Felippe ; tu m'auras donné deux fois mon frère.

— Quel cœur adorable que celui d'Ottavio ! Et penser que ce cœur est à moi, à moi tout entier ! Ah ! je suis une heureuse mère ! – se disait la duchesse della Sorga, lorsqu'un domestique entra, portant une lettre sur un petit plateau d'argent, qu'il présenta à sa maîtresse ; puis :

— Madame la duchesse, dit-il, on attend la réponse à cette lettre, de la part de madame la princesse Orsini.

— C'est bien ; que l'on attende, – répond la duchesse della Sorga au serviteur.

Il sort, et elle décachète l'enveloppe du billet, dont elle prend lecture.

Le duc s'assoit, fait signe à ses deux fils de se placer à ses côtés, prend leurs mains dans les siennes, et les regarde silencieusement tour à tour avec une expression d'ineffable félicité.

Ottavio comprend la signification des regards de son père, et lui jette l'un de ses bras autour du cou ; Felippe imite son frère, et M. della

Sorga serre passionnément ses deux enfants contre sa poitrine, lorsque sa femme, ayant achevé de lire la lettre, lui dit :

— Mon ami, la princesse Orsini me rappelle la promesse que nous lui avons faite d'accepter des places dans sa loge, l'un des jours de cette semaine, et elle nous propose de venir nous prendre ce soir pour aller à l'Opéra, espérant que cette fois, – ajouta-t-elle, – nous ne la priverons pas du plaisir qu'elle attend de cette soirée.

— Cette invitation vient mal à propos ; j'aurais désiré passer la soirée en famille, – dit le duc ; – cependant voilà déjà deux fois que nous manquons de parole à la princesse ; et nous ne saurions, sans grave inconvenance, y manquer de nouveau.

— D'autant plus, ma mère, que madame la princesse Orsini est une des personnes qui vous honorent le plus et vous apprécient le mieux, témoin ce noble portrait de vous, écrit par elle et inséré dans le *Livre de Beauté,* que publie à Londres lady Blessington.

— Je te soupçonne fort, Ottavio, d'être complice de cette chère princesse et de l'avoir un peu aidée à broyer les couleurs de ce portrait, beaucoup trop flatté pour être ressemblant. Je suis une femme chrétienne, et rien de plus, mon enfant…, – répond la duchesse. – Néanmoins, ainsi que ton père l'a fait observer, nous avons déjà manqué deux fois de parole à la princesse au sujet d'une invitation pareille à celle d'aujourd'hui ; je pense donc, comme lui, qu'y manquer de nouveau serait plus qu'impoli ; mais, ainsi que lui, je regrette beaucoup de ne pouvoir passer en famille la soirée de ce jour si heureux pour nous tous.

— Puisqu'il le faut, – dit le duc, – nous irons donc à l'Opéra.

— Ottavio, – reprend la duchesse, – veux-tu répondre à la princesse que nous l'attendrons ce soir, à huit heures, puisqu'elle veut bien se donner la peine de venir nous chercher ?

— Mon père, – dit Ottavio, – me permettrez-vous d'écrire cette lettre sur votre bureau ?

— Oui, mon enfant.

Pendant que son frère s'assied devant le bureau, Felippe, rêveur, se disait :

— La *réconciliation,* premier acte de ma comédie, a très-bien réussi ; songeons au second : la *rupture ;* il faut qu'elle remette les choses en pire état qu'elles n'étaient hier au soir, entre mon frère et moi, lors de cette scène violente qui, j'en ai persuadé mon père, a motivé le prétendu rêve d'Ottavio ; mais quel prétexte trouver à cette rupture soudaine après une réconciliation si tendre ? C'est difficile… Cherchons… Oh ! je trouverai ! j'ai bien trouvé l'invention de ce

rêve… ce rêve, sur lequel reposent désormais toutes mes espérances… Cherchons…

— Béatrice, – dit le duc à sa femme, – nous pourrons ce soir, en sortant pour aller à l'Opéra, déposer nos cartes chez M. et madame Wolfrang.

— Oui, mon ami.

— Madame Wolfrang, encore une de mes complices en admiration pour vous, ma mère, – dit Ottavio s'interrompant d'écrire sa réponse à la princesse. – Avec quelle gracieuse déférence elle vous a reçue ! Oh ! elle a fait en cela tout de suite ma conquête.

Et, s'adressant à Felippe, pensif et absorbé :

— Toi aussi, cher Felippe, tu as eu part, quoique absent, au charmant accueil que nous a fait cette aimable madame Wolfrang.

— Moi ! vraiment ? – reprend Felippe sortant de sa rêverie à la voix de son frère ; – et comment cela, cher Ottavio ?

— Mon père t'ayant excusé auprès d'elle de n'être pas venu à la soirée, parce que tu souffrais d'une migraine, madame Wolfrang a répondu qu'en ce cas elle regrettait d'autant plus ton absence, et que le charme de la voix de mademoiselle Antonine Jourdan t'aurait guéri.

— C'était fort aimable ; mais je préfère devoir ma guérison à notre tendresse, bon Ottavio, – répond Felippe.

Et, retombant dans sa rêverie, il se dit :

— Il me faut absolument un prétexte, et je ne trouve rien… Cherchons encore.

— Mon enfant, ne prononçons pas même le nom de cette chanteuse dont tu parles, – dit avec un accent de mépris et de dégoût la duchesse à son fils, qui continuait d'écrire. – Je rougis en songeant que je me suis assise à côté de cette indigne créature, que ce jeune soldat a écrasée sous une accusation infâme. Ah ! pourquoi faut-il, et sans cesse, je le répète avec l'énergique indignation d'une âme honnête, pourquoi faut-il que tant de vices honteux échappent à la vindicte humaine ! Pourquoi la loi n'infligerait-elle pas une flétrissure publique aux perverties de cette espèce ? Pourquoi pas le pilori pour elles ?

— Ah ! chère mère !

— Mon enfant, l'impunité du vice est la source exécrable de la corruption des mœurs ; songe à cela, et mes paroles ne te sembleront pas trop sévères !

— Vous avez, ma mère, plus que personne, le droit de vous montrer sans pitié pour le vice ; mais, hélas ! qui aurait cru cette demoiselle coupable ? Elle semblait si loyale, si candide !

— Cette hypocrisie aggrave encore l'infamie de cette misérable ; elle mériterait une double flétrissure, – répond la duchesse à son fils.

Celui-ci continue d'écrire, tandis que le duc, s'adressant à sa femme :

— Puisqu'il s'agit de cette soirée, ne trouvez-vous pas, Béatrice, vous, si excellent juge en musique, que le talent de M. Wolfrang est peut-être encore plus extraordinaire que celui de sa femme ? J'ai entendu les plus célèbres ténors de la Fenice et de la Scala, et, malgré la perfection de leur chant, ils ne me semblent pas même approcher du talent de M. Wolfrang.

À ces mots, qui ravivaient en elle l'impression profonde que lui avait causée Wolfrang et dont elle sentait, depuis la veille, avec un mélange de surprise et d'angoisse, l'influence s'accroître, la duchesse répond d'un ton de parfaite indifférence avoisinant le dédain :

— Je suis, mon ami, d'un avis complétement opposé au vôtre à l'égard de ce que vous voulez bien appeler le talent de M. Wolfrang. Ce… monsieur… a certainement de la voix, mais il manque absolument de méthode et de goût ; ses chevrotements, lorsqu'il attaque les notes élevées, sont de l'effet le plus ridicule, d'autant plus ridicule, que ce… monsieur… croit atteindre ainsi le sublime de l'expression. C'est un beau chanteur de carrefour, très-vulgaire et surtout très-outrecuidant ; rien de plus.

— Ce jugement me semble bien cruel, chère mère, – dit en souriant Ottavio, qui s'occupait alors de cacheter la lettre qu'il avait écrite, et tenait le bâton de cire approché d'une bougie qu'il venait d'allumer. – M. Wolfrang un chanteur vulgaire et outrecuidant ! Qu'en pensez-vous, mon père ?

— Je m'incline devant le jugement de ta mère, meilleur juge que nous en musique, mon ami ; mais, quant à la vulgarité de la personne de M. Wolfrang, je proteste, – dit le duc della Sorga souriant à son tour. – J'ai rarement rencontré d'hommes de meilleure compagnie ; j'ignore quelle est sa naissance ; mais, certes, les plus hautes aristocraties pourraient le réclamer pour un des leurs.

— Et les *sportmen,* pour l'un des leurs aussi, et les grands artistes, pour l'un des leurs. Pardon si je me trouve en contradiction avec vous, chère mère. – ajouta gaiement Ottavio ; – sans compter la science financière de M. Wolfrang ; car mon nouvel ami, M. Borel, me disait que cet homme universel traitait les questions de crédit comme un banquier consommé. Et, à propos du jeune Borel, il faudra que je te le présente, Felippe, – dit Ottavio.

Mais, remarquant l'attitude rêveuse et le silence prolongé de son frère, il ajoute assez surprise :

— Qu'as-tu donc ? Tu sembles pensif, Felippe !

— C'est vrai, je pense au présent et à l'avenir ; je suis si heureux, si heureux ! Ne t'occupe pas de moi, bon Ottavio ; l'état où je suis est délicieux. Il me semble que j'entends battre mon cœur de bonheur, – répond le fourbe.

Et, retombant dans ses noires pensées, il se dit :

— Mais ce prétexte, ce prétexte ! Et rien encore ! Oh ! je trouverai, il le faut !

La duchesse, à chacune des louanges accordées par son fils et par son mari à Wolfrang, avait ressenti un coup profond, qui, si cela peut se dire, enfonçait plus avant et plus douloureusement encore dans son âme une passion dont elle sentait l'inanité, ne doutant pas de l'amour de Wolfrang pour Sylvia, et ne pouvant espérer, à son âge, et malgré la beauté qu'elle conservait, de se voir préférer à cette adorable jeune femme, qu'elle abhorrait.

Cependant, regardant, non sans raison, comme une maladresse, l'exagération de ses critiques au sujet de Wolfrang, madame della Sorga reprit avec un demi-sourire, s'adressant à son mari :

— Je m'incline à mon tour, mon ami, devant votre jugement et celui de mon fils, en ce qui touche les excellentes manières et l'esprit si remarquable, dites-vous, de M. Wolfrang ; vous êtes, à cet égard, meilleurs juges que moi ; d'ailleurs, j'ai accordé peu d'attention à la personne de ce monsieur et à ses paroles, reconnaissant cependant très-volontiers qu'il nous a l'ait en homme bien élevé les honneurs du salon de sa charmante femme. Oh ! quant à celle-ci, nous sommes d'accord : non-seulement c'est une musicienne de premier ordre, et je maintiens que son talent est mille fois supérieur à celui de M. Wolfrang, mais il est impossible d'être plus jolie, de montrer plus de tact et de mesure, plus de bonne grâce et de bon goût ; aussi, mon ami, ce que vous disiez du mari de cette jeune femme, moi… je le dirai d'elle : j'ignore à quelle classe de la société elle appartient ; mais, à en juger d'après ses dehors, elle est certainement née grande dame, et très-grande dame.

Ces éloges de Sylvia, qu'elle exécrait comme une rivale préférée, brûlaient les lèvres de la duchesse della Sorga ; mais telles étaient l'astuce et la dissimulation de cette mégère, qu'elle sut donner à son accent, à sa physionomie, une expression si vraie de sincérité, qu'Ottavio, quittant le bureau où il venait d'écrire l'adresse de la lettre à la princesse Orsini, et sonnant ensuite un domestique, dit à sa mère en lui baisant la main :

— Ah ! ma mère, vous êtes l'image de la justice : inexorable pour le mal, accordant au bien les éloges qu'il mérite. Tout à l'heure vous avez flétri la conduite de cette malheureuse demoiselle, et maintenant, ma

mère, vous rendez hommage à cette charmante madame Wolfrang ! Combien elle serait fière de vous entendre !

Un domestique était entré, répondant à l'appel de la sonnette ; Ottavio lui remet le billet qu'il a écrit.

— Voici la réponse à la lettre de madame la princesse Orsini, dit-il.

Le domestique sort, et la duchesse dit à son mari :

— Mais, j'y songe, mon ami, la princesse n'a que deux places à nous offrir dans sa loge…

— Sans doute, puisque le prince et elle occupent les deux autres places.

— Et Ottavio ? car je ne parle pas de Felippe : notre cher sauvage a le monde et le théâtre en aversion. Nous ne pouvons donc espérer qu'il nous accompagne ce soir à l'Opéra. Eh bien, – ajoute la duchesse après un moment de réflexion, – Ottavio prendra une stalle d'orchestre.

— Merci, ma mère, – se dit Felippe tressaillant d'une joie sinistre aux paroles de la duchesse ; – grâce à vous, le second acte de la comédie égalera le premier… le motif de la rupture est trouvé ; merci, oh ! merci… ma mère !

XXXII

Le duc della Sorga avait vivement regretté que sa femme, ignorant, d'ailleurs, le prétexte imaginé par Felippe pour expliquer le changement survenu dans ses sentiments à l'égard de son frère, eût, à bien dire, exclu de prime abord Felippe de cette partie de plaisir, sans lui demander s'il lui convenait d'accompagner sa famille au théâtre.

Le duc craignait que la susceptibilité prétendue de Felippe, à peine calmée, ne s'irritât peut-être derechef : il pouvait trouver dans la proposition de sa mère un nouveau motif de croire que ses parents rougissaient de lui.

Ottavio, plein d'une foi candide dans la sincérité du retour de tendresse de son frère, ne le soupçonna même pas d'être blessé de l'espèce d'exclusion dont il était l'objet.

N'avait-il pas, un moment auparavant, reconnu, avoué, la cruelle absurdité de cette croyance que, craignant de partager le ridicule qui s'attachait à sa difformité, sa famille le laissait à l'écart ?

Aussi, obéissant au premier mouvement de son affectueux naturel, Ottavio répondit à la duchesse, qui venait de lui proposer de prendre une stalle d'orchestre à l'Opéra :

— Vous m'excuserez, ma mère, je n'aurai pas le plaisir de vous accompagner à l'Opéra.

— Pourquoi cela, cher enfant ?

— J'ai disposé de ma soirée.

— Quel sera donc son emploi ?

— Oh ! un emploi délicieux ! je n'aurai jamais passé de soirée plus douce, plus charmante.

— Je ne te comprends pas.

— Je reste ici.

Puis, faisant un pas vers son frère, dont il prend la main, Ottavio ajoute :

— Et lui donc, ce cher sauvage ! est-ce que je le laisserai seul désormais ? est-ce qu'à l'avenir je ne partagerai pas sa solitude, si elle lui plaît ?

— Bien, bien, cher enfant, – dit le duc espérant voir atténuée par cette offre cordiale la fâcheuse impression que pouvait ressentir

Felippe.

Et il ajoute en souriant :

— Plus heureux que nous, vous passerez seuls ensemble cette douce soirée de réconciliation.

— Mais nous sortirons de l'Opéra avant la fin du spectacle, afin de venir plus tôt vous rejoindre, – dit la duchesse, – et nous achèverons cette journée en famille.

Depuis le commencement de cet entretien, les traits de Felippe (il venait, grâce à sa mère, disait-il, de trouver le *prétexte* de rupture vainement cherché par lui jusqu'alors) s'étaient soudain transfigurés ; sa physionomie, habituellement sardonique et méchante, qui donnait à sa laideur un caractère repoussant, avait d'abord fait place à une expression d'une douceur touchante ; mais, actuellement assombrie, elle révèle une sorte de contrainte pénible, que le duc seul remarque avec une angoisse croissante, tandis qu'Ottavio reprend gaiement, en faisant allusion aux dernières paroles de la duchesse :

— Oui, revenez bien vite près de nous, ma mère ; mais, quelle que soit l'heure de votre retour, vous nous trouverez, notre cher sauvage et moi, cœur contre cœur. N'est-ce pas, Felippe ?

— Tu es trop bon, mon frère, – répond Felippe avec une nuance de sécheresse ; – je ne veux pas te priver du plaisir d'aller à l'Opéra.

— Un plaisir que tu ne partages pas, est-ce que c'est un plaisir ?

— C'est trop aimable de ta part ; mais, je t'en prie, va au spectacle.

— Y songes-tu, mon Felippe ? Nous sommes redevenus les deux bons frères d'autrefois, et je te laisserais seul au logis !

— Qu'importe ! – répond avec amertume Felippe ; – j'ai l'habitude d'être seul.

— Et c'est justement de cette vilaine habitude que je veux maintenant te guérir ; et je t'en guérirai, cher et bien-aimé sauvage, continue Ottavio, tandis que le duc se dit :

— Ah ! mes craintes ne sont que trop justifiées : Béatrice, sans le savoir, vient de rouvrir une plaie à peine cicatrisée ; ce malheureux enfant va de nouveau penser que nous rougissons de lui.

— Mon ami, – reprend à demi-voix la duchesse s'adressant à son mari, et commençant à s'apercevoir de l'assombrissement des traits de son second fils, – ne vous semble-t-il pas que Felippe est tout à coup redevenu maussade et chagrin ?

— Je faisais la même observation que vous, – répond aussi à demi-voix le duc della Sorga. – Il est bien regrettable que vous n'ayez pas aussi proposé à Felippe de nous accompagner à l'Opéra.

— Lui !… Mais il eût refusé ; vous connaissez son caractère.

— Oui ; mais, dans les circonstances présentes, cette proposition était d'une extrême importance.

— Pourquoi donc cela, mon ami ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Écoutons nos enfants, – répond le duc della Sorga.

Car, pendant ces quelques mots échangés entre lui et sa femme, Felippe avait ainsi poursuivi :

— Je te suis reconnaissant, Ottavio, de ton désir de me guérir de mes goûts solitaires ; mais, décidément, je le reconnais, je suis de ceux-là qui sont nés pour vivre seuls ; je ne puis plus, ainsi que je l'espérais, m'abuser là-dessus.

— Que veux-tu dire ? – reprend Ottavio.

Et, regardant plus attentivement son frère, il s'aperçoit enfin de l'altération de ses traits. Puis il ajoute, très-surpris :

— Tu parais soucieux, attristé, mon frère ; et il n'y a qu'un instant ta figure était souriante, heureuse ; d'où vient ce changement soudain ?

— Tu te trompes, il n'y a rien de changé en moi.

— Felippe, ne me dis pas cela, je m'aperçois bien que…

— Encore une fois, tu te trompes, et, d'ailleurs, fais-moi grâce de tes remarques sur ma figure : elle est peu agréable à contempler ; cette privation ne te coûtera guère, – répond Felippe d'un ton brusque et sardonique.

Ottavio, dont la surprise fait place à une sorte de stupeur douloureuse, reprend d'une voix pleine d'anxiété :

— Mon frère, t'aurais-je contrarié, blessé sans le vouloir ?

— Pas le moins du monde.

— En ce cas, pourquoi me parler d'un air presque fâché, Felippe ?

— Je parle comme il me convient de parler.

Un moment de silence succède à cette réponse de Felippe.

Le duc, pendant l'entretien des deux frères, a en quelques mots instruit sa femme des causes de l'appréhension dont il est tourmenté ; la duchesse alors comprend et regrette son imprudence involontaire.

Ottavio s'est un moment recueilli.

Puis, d'une voix émue, s'adressant à Felippe :

— Écoute-moi, mon frère ; tu en es convenu tout à l'heure : une

funeste erreur avait, hélas ! malgré notre sincère affection, amené le refroidissement dont nous souffrions tous deux depuis longtemps ; un pareil malheur ne saurait plus se renouveler entre nous ; nous avons maintenant trop de confiance l'un en l'autre pour qu'un malentendu puisse exister entre nous. Explique-moi donc franchement en quoi j'ai pu te blesser, ce qui me semble impossible, car jamais je n'ai ressenti pour toi plus de tendresse qu'en ce moment, cher Felippe ; je t'en conjure, explique-toi ; je te répondrai avec la même sincérité. Ah ! mon frère, je t'en prie, je t'en supplie à mains jointes, plus de malentendu entre nous !

— Oh ! il n'y a pas de malentendu possible, – répond amèrement Felippe ; – j'ai entendu très-bien, et trop bien entendu.

— Que veux-tu dire ? – demande le duc avec une angoisse croissante, ne doutant plus de la justesse de ses prévisions, mais voulant, dans l'espoir de la combattre et d'en triompher, obliger son fils à exprimer sa pensée secrète ; – qu'as-tu entendu, mon enfant ?

— Rien, rien, – réplique Felippe d'un ton sardonique ; – je serai probablement devenu sourd. Pourquoi non ? Cette infirmité me manquait.

— Mon ami, cette réponse n'est pas sérieuse, – dit à son tour la duchesse non moins affligée que son mari, et voulant, comme lui et pour les mêmes motifs, amener Felippe à un aveu sincère. – Sois donc franc. Tu réponds à ton frère que tu n'as que trop bien entendu. Il a donc été prononcé quelque chose dont tu es blessé ?

— Je n'ai pas le droit d'être blessé ; je mérite ce qui m'arrive ; j'étais fou, la raison me revient, voilà tout.

— Tu n'as pas, dis-tu, le droit d'être blessé, – reprend la duchesse avec une insistance pleine de mansuétude ; – à quoi ces paroles font-elles allusion ?

— Aux vôtres.

— Aux miennes ? que signifie… ?

— Vous avez, ma mère, peu de mémoire.

— Mon enfant, je t'en adjure ! réponds-moi sans contrainte et clairement. Prétends-tu que quelques mots de moi causent ton chagrin ?

— Vous ne me chagrinez nullement, ma mère, vous me rappelez à la réalité ; elle vaut mieux, si cruelle qu'elle soit, que l'illusion.

— La réalité ! l'illusion ! – répète la duchesse della Sorga ; – ce sont là des énigmes !

— Quoi ! – s'écrie Felippe feignant d'être incapable de se contenir

plus longtemps ; – quoi ! ma mère, vous niez vos propres paroles !

— Et qu'ai-je donc dit ?

— Vous avez dit… Mais non ! – ajoute l'exécrable fourbe semblant vouloir dominer ses ressentiments et faisant un pas vers la porte. – La leçon me profitera. Je viens d'apprendre à ne plus jamais prendre la vérité pour une erreur, et un moment j'ai été dupe de cette méprise, pauvre niais que je suis !

— Felippe ! expliquez-vous ; je le veux ! – s'écrie impérieusement la duchesse della Sorga.

Puis, changeant d'accent :

— Non, je t'en prie, je t'en adjure, Felippe, mets un terme à nos angoisses ; vois combien ton père et ton frère, si heureux tout à l'heure, ainsi que moi, sont attristés. Explique-toi franchement, et tout s'éclaircira. Tu m'as accusée la première. Voyons, achève ; cite-moi une seule de ces paroles blessantes auxquelles tu fais allusion.

— Vous le voulez ?

— Je t'en supplie.

— Soit ; et, puisqu'il vous plaît sans doute de jouir de la cruelle humiliation que vous m'avez infligée, ma mère, soyez satisfaite…

— Voilà ce que je prévoyais ! – s'écrie le duc della Sorga. – Comment ! malheureux enfant, tu peux supposer… ?

— De grâce, mon ami, ne l'interromps pas, – dit la duchesse à son mari.

Et, s'adressant à son fils :

— Quelle humiliation t'ai-je infligée ?

— Tout à l'heure, lorsqu'il s'est agi d'aller à l'Opéra, quelle a été votre première pensée, ma mère ? Cette pensée a été de m'exclure de cette partie de plaisir.

— Et comment, je te prie, mon enfant, ai-je voulu t'exclure de cette partie de plaisir ?

— En vous empressant de dire que, mes habitudes sauvages m'empêchant de vous accompagner à l'Opéra, Ottavio s'y rendrait seul avec vous. Alors, j'ai compris…

— Et qu'as-tu compris, mon enfant ? – demande la duchesse engageant de nouveau son fils et son mari à garder le silence. – Voyons, qu'as-tu compris ?

— Vous rougissez de m'avoir près de vous, ce que je savais depuis longtemps ; je vous fais honte.

— Pourquoi me ferais-tu honte ?

— Parce que je suis laid et bossu, parce que vous craignez le ridicule en m'emmenant avec vous, – répond Felippe avec une animation croissante et comme s'il cédait à une irritation longtemps contenue ; – parce qu'autant vous avez, je le répète, honte de moi, ma mère, autant vous êtes glorieuse de votre Ottavio ; il est si beau, lui ! Et à lui aussi je fais honte !

— Mon Dieu ! – murmure Ottavio d'une voix navrante et les larmes aux yeux, – quelle injustice ! Mon premier mouvement a été de refuser d'aller à l'Opéra, afin de rester près de loi, Felippe.

— Oui, parce que vous avez mieux aimé renoncer au plaisir d'aller au spectacle que d'y aller avec moi ! parce que, à vous aussi, je fais honte !

— Ah ! m'entendre adresser ce reproche odieux, lorsque…

Ottavio n'achève pas ; sa voix est étouffée par ses pleurs, et le duc della Sorga s'écrie :

— Interpréter ainsi cette offre si cordiale de la part de votre frère ! ah ! c'est indigne !

— Est-ce que, s'il n'avait pas rougi de moi, son premier mouvement n'aurait pas été de dire à ma mère : « Pourquoi donc mon frère ne viendrait-il pas avec nous ? » – répond Felippe d'un ton d'amer reproche, en simulant un courroux croissant. – Mais non, il a préféré rester ici plutôt que de sortir avec moi !

— Mon Dieu ! une telle accusation est insensée ! – s'écrie Ottavio d'un ton navré. – Est-ce que je ne devais pas croire que, selon ton habitude, tu aurais refusé de nous accompagner ce soir ? Je t'en supplie, Felippe, songe à cela ; et, si la colère ne t'aveugle pas, tu reconnaîtras la cruelle injustice envers moi.

— Taisez-vous, fourbe ! votre fausseté me dégoûte et me révolte ! – s'écrie Felippe feignant l'exaspération, et voulant pousser jusqu'au désespoir la douleur de son frère. – Vous mentez impudemment ! Vous saviez très-bien qu'en ce jour, en ce beau jour… où je reconnaissais ma prétendue erreur, où je me laissais persuader comme un sot que l'on ne rougissait point de moi ici, j'aurais été trop heureux de trouver la preuve de cette affirmation dans une offre de mes parents de les accompagner ce soir au théâtre. Mais non, vous vous entendez avec eux, vous avez voulu à la fois jouer votre rôle de bon frère, de tendre frère, d'excellent frère… et vous épargner le ridicule de m'avoir près de vous au spectacle. Être accompagné d'un bossu, cela eût donné trop à rire à vos voisins ; aussi avez-vous imaginé ce touchant, ce sublime sacrifice de partager ma solitude. Allons donc ! est-ce que vous me

croyez dupe de vos fraternelles jérémiades, de vos larmes de commande ! Je vois clair maintenant ! vous ne m'abuserez plus, misérable ! Vous êtes jugé ! Vous n'êtes qu'un pleurard hypocrite ! qu'un fourbe piteux et geigneux ! Je vous méprise et je vous hais ! je vous abhorre et je vous défends de m'adresser la parole !

Ce débordement d'injures, ces sarcasmes d'une méchanceté perfidement calculée, ont d'abord jeté Ottavio dans une sorte d'étourdissement. Suffoqué par les larmes, par une douloureuse indignation, il n'a pu prononcer un seul mot ; il souffre d'autant plus cruellement qu'il a cru davantage à la sincérité du retour de tendresse de Felippe.

Aussi, se sentant presque défaillir, il tombe anéanti sur un siége, pousse un long sanglot, et, cachant son visage entre ses mains, il murmure d'une voix étouffée :

— Ah ! c'en est trop ! c'en est trop ! c'est à me faire détester la vie !

— Enfin ! voilà ce que je voulais. Ah ! je lui aurais soufflé ces paroles, qu'elles n'eussent pas été plus favorables à mon dessein, pensait Felippe au moment où le duc, se rappelant le prétendu rêve dont l'exclamation d'Ottavio semble confirmer encore la réalité, court à Felippe et lui dit tout bas :

— Malheureux ! ces paroles de votre frère ne vous font pas frémir ! Oubliez-vous son rêve de cette nuit ?

— Laissez-moi ! laissez-moi ! – s'écrie Felippe repoussant son père et simulant l'égarement.

Car, dans les calculs de sa profonde scélératesse, il voulait que sa famille restât sous la sinistre impression de ces dernières paroles du bon Ottavio : « C'est à me faire détester la vie ! »

Puis, Felippe, se précipitant vers la porte, ajoute :

— Non ! non ! je ne m'abusais pas ! je suis ici pour tous un objet d'aversion ; j'accomplirai mon projet, je fuirai cette maison ! vous serez délivrés de ma présence !

Et le monstre se dit en sortant, et poussant avec fureur la porte, qu'il reforme violemment, derrière lui :

— On croira demain au suicide d'Ottavio ! Ah ! moi aussi…, cadet de famille comme l'était mon père, moi aussi, je serai un jour, comme lui, par le fratricide… *duc della Sorga !*

FIN DU TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME

I

Un morne silence succède à la brusque sortie de Felippe ; ses noires prévisions se réalisent en partie.

Le duc della Sorga, effrayé de ces paroles arrachées à Ottavio dans la première expansion de son chagrin : « Ah ! c'en est trop ! c'est à me faire détester la vie ! » le duc della Sorga, sans croire précisément que la cruelle déception dont son fils aîné est victime puisse le pousser au suicide, sent pourtant combien il est indispensable de calmer au plus tôt le chagrin d'Ottavio et de le ramener à l'espérance.

Aussi, rompant le premier le silence, le duc s'adresse au jeune homme :

— Cher enfant, je comprends tout ce qu'il y a de désolant pour toi à penser que ton malheureux frère interprète si faussement les généreux motifs qui t'engageaient à rester près de lui ce soir.

— Ah ! c'est affreux ! – reprend Ottavio, toujours abattu et essuyant ses larmes. – J'étais si heureux, si heureux de retrouver en lui mon tendre frère d'autrefois ! et jamais il ne m'a traité avec autant d'injustice et de cruauté que tout à l'heure ! Ah ! c'est fini, il me faut renoncer à son affection ; c'est de la haine qu'il ressent pour moi maintenant. Mon Dieu ! mon Dieu ! et quel mal lui ai-je fait pourtant ?

— Calme-toi, cher enfant ; ne t'exagère pas, de grâce, ce nouvel égarement d'un pauvre esprit malade, – reprend le duc della Sorga. – Crois-moi, Felippe était sincère en t'exprimant d'abord ses regrets au sujet de vos discords passés.

— Hélas ! mon père, je l'espérais ; mais, à cette heure…

— Il était sincère, te dis-je, je te l'affirme, je te le jure ; car, avant que tu vinsses nous rejoindre, il m'a profondément touché par l'expression poignante de son chagrin. Mais, que veux-tu, mon ami ! l'on ne parvient souvent à une guérison complète qu'après plusieurs rechutes. Ce malheureux enfant s'était imaginé, s'imagine encore, que nous rougissons de lui. Cette absurde, mais dangereuse erreur, enracinée dès longtemps dans son esprit, ne peut être détruite en un jour, et du premier coup.

— Ton père a raison, mon Ottavio, – ajoute la duchesse della Sorga ; – nous ne pouvons espérer chez ton frère une guérison complète, immédiate ; aussi rendons grâce au ciel de l'heureux symptôme qui s'était d'abord manifesté chez le pauvre insensé. Ce

retour vers toi, si éphémère qu'il ait été, est d'un bon augure ; il nous présage certainement un meilleur avenir ; c'est un premier pas vers le bien. Ton frère, sans doute, est revenu sur ce premier pas ; mais il le fera de nouveau et, cette fois, d'un cœur plus affermi. Ainsi, mon Ottavio, garde-toi de t'affliger outre mesure de ce mécompte passager ; nous en rencontrerons sans doute d'autres encore ; mais nous parviendrons à persuader à cet infortuné qu'il est aimé, chéri de nous. Jusque-là, mon Ottavio, patience et espoir ; laissons-le à lui-même, et peu à peu il nous reviendra, tu le verras.

— Ah ! ma mère, que Dieu vous entende ! et je le prends à témoin que je suis navré, désespéré, mais non blessé de l'injustice de Felippe ! Il a beau me haïr, je l'aimerai malgré lui, parce qu'il m'inspire une pitié profonde : il est si malheureux !

— Cher enfant, – dit la duchesse baisant son fils au front, – il n'est pas d'âme plus angélique que la tienne ; je vais prier le Seigneur de te…

Mais, malgré son exécrable hypocrisie, cette femme songeant qu'elle va au rendez-vous donné par elle la veille à M. de Luxeuil au parc de Monceaux, cette femme rougit cependant, et son mensonge sacrilége expire sur ses lèvres : non qu'elle redoute le ciel, mais ce blasphème lui paraît un outrage infâme à la pieuse croyance de son fils aux vertus qu'il adore en elle.

Aussi, s'interrompant et baisant de nouveau le jeune homme au front :

— À tantôt, cher enfant, et surtout ne désespère pas de ton frère ; je te le répète, malgré sa méchante boutade de ce matin, il nous reviendra ; le premier pas est fait.

Et, tendant la main à son mari :

— Adieu, mon ami.

— Adieu, Béatrice ; vous verrez sans doute ce matin quelque pauvre famille de nos compagnons d'exil ; dites-leur encore en mon nom combien j'ai été sensible à l'honneur qu'ils m'ont fait hier au soir.

— Cet honneur était dû, mon ami, à votre patriotisme et aux souffrances de l'exil que vous endurez si vaillamment pour votre cause !

— Bonne et sainte mère, toujours à l'œuvre, tant qu'il y a des larmes à sécher, une infortune à soulager ! – reprend Ottavio contemplant sa mère avec idolâtrie. – Comment le ciel n'exaucerait-il pas vos prières ? Oui, oui, grâce à elles, il nous rendra mon frère, et, une fois de plus, vos vertus auront…

— Taisez-vous, dangereux flatteur ! vous m'induirez en péché

d’orgueil, – dit la duchesse posant ses mains sur les lèvres d’Ottavio, qui les baise avec respect.

Puis, comme si elle eut voulu couper court à ces louanges, la duchesse ajoute :

— Cher enfant, il faut te distraire des cruelles pensées dont tu as tant souffert tout à l’heure ; et, si tu me crois, tu iras faire le premier une visite à ce jeune M. Alexis Borel, pour qui tu sens, m’as-tu dit, un attrait si mérité. Cette prévenance de ta part serait de bon goût.

— Certainement, – ajoute le duc della Sorga ; – ce jeune homme est charmant, et j’ai été, hier au soir, vraiment très-touché de la sympathie qu’il m’a témoignée.

— Soit ! Peut-être vaut-il mieux me distraire de mon chagrin que de m’y trop abandonner, – répond en soupirant Ottavio. – Je vais aller voir M. Alexis Borel ; nous avons été hier au soir tout de suite en confiance l’un envers l’autre.

— Pourquoi ne lui proposerais-tu pas d’aller ce soir avec toi à l’Opéra ?

— Il me serait impossible de prendre aujourd’hui le moindre plaisir : j’ai le cœur navré.

— Voilà pourquoi il faut, mon Ottavio, chercher quelque distraction.

— Non, non, je me sens si triste, si abattu, ma mère, que vous m’excuserez de ne pas aller avec vous ce soir.

— Et, moi, je dis comme ta mère, cher enfant : il faut lutter contre la tristesse ; tu viendras à l’Opéra, je l’exige ; et la compagnie de ce jeune M. Borel t’empêchera de t’abandonner à tes noires pensées, si elles résistaient aux distractions du spectacle. Voilà pourquoi je serais, ainsi que ta mère, enchanté de voir ce jeune homme t’accompagner ce soir.

— Y songez-vous, mon père ? me rendre à cette partie de plaisir, tandis que ce malheureux Felippe resterait seul ici !

— Mon ami, ta mère nous l’a dit avec beaucoup de sens : nous devons maintenant laisser ton frère à lui-même. Tu connais mieux que personne l’irritabilité de son caractère, et si, après la scène pénible de ce matin, scène dont il aura bientôt regret, sois-en persuadé, tu voulais rester ce soir près de lui, pour ainsi dire, malgré sa volonté, tu t’exposerais à de nouveaux emportements de sa part.

— Peut-être bien : sa susceptibilité est si grande ! – répond Ottavio pensif et cédant à demi aux observations de son père.

Puis il ajoute :

— Cependant je ne m'engagerai que conditionnellement avec M. Alexis Borel, et tantôt, lorsque l'emportement de mon frère sera sans doute apaisé, je lui offrirai de passer la soirée avec lui ; s'il accepte, je me dégagerai envers M. Alexis.

— Cette tentative si cordiale de ta part auprès de ton frère soulèvera, je le crains, un nouvel orage, – reprit la duchesse. – Crois-moi, laisse du moins aujourd'hui Felippe seul avec lui-même ; cet isolement ne peut qu'être favorable à nos espérances.

— Qui sait, au contraire, ma mère, si ma démarche ne lui fournira pas l'occasion qu'il désire peut-être de nous témoigner son regret de ce qui s'est passé ce matin ?

— Enfin, essaye, – reprend le duc ; – mais je suis de l'avis de ta mère : mieux vaudrait t'abstenir.

Un domestique entre et dit :

— La voiture que madame la duchesse a demandée pour dix heures est à ses ordres.

— Je vais vous accompagner, ma mère, jusqu'à la porte de la rue, – dit Ottavio offrant son bras à la duchesse ; – je monterai ensuite chez M. Alexis Borel.

Ottavio, traversant le jardin de l'hôtel et la cour de la maison avec la duchesse, arrive à la voûte de la porte cochère, devant laquelle stationnait un fiacre.

Le jeune homme, montrant du regard à sa mère ce modeste véhicule, lui dit avec un sourire touchant :

— Je sais bien pourquoi, ma mère, ayant six chevaux à votre disposition, vous sortez cependant toujours en fiacre le matin.

— Vraiment ! tu sais cela, cher enfant ?

— Oui, c'est afin de ne pas risquer d'humilier les infortunés que vous secourez. Un brillant équipage, d'où vous descendriez, offrirait à leurs yeux un pénible contraste avec leur pauvreté ; vous leur épargnez même cette comparaison.

— Je désire simplement, mon ami, épargner à nos gens un service trop matinal.

— Ah ! ma mère ! ma mère ! – répond Ottavio secouant la tête avec incrédulité et aidant la duchesse à monter dans le fiacre.

Puis le cocher, s'adressant à elle :

— Où faut-il conduire madame ?

— À l'église de la Madeleine, – répond la duchesse d'une voix très-élevée, pour être entendue de son fils, à qui elle adresse de la main un

dernier adieu.

Car, découvert et debout, au seuil de la porte, il attendait, avant de monter chez Alexis Borel, le départ de la voiture où se trouvait sa mère.

Le fiacre s'éloigna, et, pensive, la duchesse della Sorga se dit :

— Décidément, irai-je à ce rendez-vous, peu compromettant d'ailleurs, puisqu'il doit se passer dans le parc de Monceaux ? Si j'y vais, peut-être parviendrai-je ainsi à m'étourdir sur l'inexplicable et folle passion que m'a inspirée Wolfrang ; à moins… redoutable symptôme… à moins que, tout à l'heure, lors de l'entretien que je vais avoir avec ce Luxeuil, sa personne ne me cause une répulsion insurmontable. S'il en était ainsi, ah ! plus de doute, je serais dominée, vaincue par cet amour insensé. L'épreuve serait décisive : il n'importe, je veux la tenter. Du reste, que risqué-je ?… Le hasard me fait rencontrer ce matin M. de Luxeuil au parc de Monceaux, où je vais souvent me promener ; quoi de plus naturel, dans le cas où nous serions rencontrés ? Ce fat… il faut toujours tabler sur l'indiscrétion des hommes, ce fat irait-il ébruiter que je lui ai donné ce rendez-vous ? qui croirait à cette hâblerie ? Je l'ai vu hier pour la première fois, et j'ai eu soin de l'accueillir, aux regards de tous, avec une si hautaine impertinence que son indiscrétion, considérée comme une basse et calomnieuse vengeance, tomberait à l'instant devant la négation d'une femme posée comme je le suis. Jusqu'ici, mon audace, la promptitude de ma décision, et ma pénétration au sujet de mes choix, qui m'a rarement trompée, ont sauvegardé ma bonne renommée. Puis pourquoi ce Luxeuil serait-il indiscret ? La cause éternelle de l'indiscrétion des hommes est leur vanité ; or, j'ai quarante ans bientôt ; ma conquête n'est pas assez flatteuse pour que ce Luxeuil, homme évidemment très à la mode, soit empressé de la divulguer ; je suis une grande dame, il est vrai ; mais il est trop du monde pour s'enorgueillir de mon rang ; je dois donc être, autant qu'on peut l'être, certaine du secret. Une indiscrétion… fût-elle commise… passerait pour une calomnie et une vengeance.

Après de nouvelles réflexions, la duchesse della Sorga se dit :

— Et cependant j'hésite encore ; car, si la présence de ce Luxeuil me repousse, si le souvenir de Wolfrang m'obsède, me domine, durant ce rendez-vous, plus de doute, je suis perdue ; car, me connaissant telle que je suis, je frémis des conséquences de la passion que je redoute !

Durant les alternatives de la pensée de madame della Sorga, le fiacre avait atteint l'église de la Madeleine.

La duchesse della Sorga, trop prudente pour le conserver dans le cas où elle se déciderait à aller à ce rendez-vous, le congédia et entra dans

le temple, où l'on avait coutume de la voir chaque matin, au grand avantage de sa réputation de piété.

Puis, après l'achèvement du service, ayant pris sa résolution, la duchesse se dirigea vers une place de fiacres voisine du l'église, monta dans l'une de ces voitures, et dit au cocher :

— Conduisez-moi au parc de Monceaux.

Nous prions nos lecteurs de nous croire, – sans le désir, sans la certitude de tirer un grand et peut-être salutaire enseignement de la hideuse perversité de madame della Sorga, – nous leur aurions épargné ce tableau, et nous nous serions épargné à nous-même tout ce qu'il y a de révoltant dans l'exposition d'une pareille personnalité.

Il nous faut être soutenu par la conscience de l'élévation du but auquel nous tendons pour nous résigner à soumettre laborieusement ces ignominies au creuset de l'analyse, dans l'espoir de dégager de leur honteux résidu l'or brillant et pur de la morale éternelle.

Erreur que de penser que l'écrivain moraliste se complaît dans ces tableaux repoussants où il semble uniquement chercher de sombres oppositions au rayonnement des vertus !

Non, non ! s'il prend au sérieux sa mission, s'il est pénétré de cette imposante vérité, qu'en une certaine mesure *il a charge d'âmes*, s'il songe que l'honnêteté des mœurs publiques peut et doit lui demander incessamment compte, et un compte sévère du *pourquoi* de ses créations.

L'écrivain, digne de ce nom, hésitera donc longtemps devant l'exhibition de certains caractères ; – non qu'il craigne d'être accusé de rendre le vice attrayant et séducteur : il se gardera toujours de cette profanation du sens moral ; – mais, si repoussants que soient les vices, et par cela seulement que cette peinture sera repoussante, il craindra qu'elle ne blesse la délicatesse, la pudeur du sentiment général.

Et cependant il faut souvent aller jusqu'aux extrêmes confins de la peinture du mal, afin de rendre plus éclatant, plus profitable son châtiment, longtemps suspendu.

Citons un exemple entre tous.

Quoi de plus indécent, au premier abord, que cette scène sublime où Tartufe, bouillant de luxure, l'œil étincelant de convoitise charnelle, porte une main lubrique sur le genou d'Elvire ?

Pourtant, sans cette admirable audace du divin génie de Molière, le plus HONNÊTE, le plus élevé des moralistes, la lumière ne se ferait pas enfin dans l'esprit aveuglé d'Orgon, et Tartufe, démasqué, ne subirait

pas la peine de son hypocrisie infâme.

Que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, ne s'effarouchent donc point de la peinture du caractère de la duchesse della Sorga ; qu'ils aient fiance dans le sentiment de moralité qui nous guide de plus en plus sûrement à mesure que nous approchons du déclin de la vie.

On peut pardonner à la jeunesse d'un écrivain certaines verdeurs et exubérances d'images, le regrettable emportement sensuel de certaines descriptions ; mais, lorsque l'expérience de l'âge et du monde, les réflexions, les événements, les convictions saines et fortes ont mûri son esprit ; lorsque enfin – pourquoi ne pas le dire en ce qui nous concerne ? – l'exil l'a pour ainsi dire sacré de son austère empreinte, il y aurait indignité à cet écrivain de chercher à captiver l'intérêt de ses lecteurs par d'autres moyens que ceux qui ressortent d'une foi inébranlable au juste et au bien.

Donc, pendant que la duchesse della Sorga se faisait conduire au parc de Monceaux, Ottavio se rendait chez son nouvel ami, Alexis Borel.

II

Madame Borel, qui possédait toutes les vertus dont la duchesse della Sorga prenait le masque afin de cacher sa profonde perversité, madame Borel s'entretenait avec son fils Alexis et lui disait en souriant :

— Oui, oui, elle est charmante, cette madame Wolfrang, et je ne sais ce que l'on doit admirer le plus en elle, de sa beauté, de son esprit ou de son talent, c'est entendu…

— Et cependant, ma mère, quelle simplicité ! quelle modestie !

— J'en conviens encore ; mais…

— Fût-elle sotte et sans talent, on admirerait madame Wolfrang pour sa beauté ; fût-elle laide et sans talent, on l'adorerait pour son esprit ; enfin, que dirai-je ? fût-elle laide, sans esprit ; sans talent, on l'adorerait encore pour la bonté de son cœur ; n'est-il pas vrai, ma mère ?

— Voilà qui est fort poétique assurément ; mais il me faut répondre à cette poésie par ce qu'il y a de plus prosaïque au monde, en te répétant : Va donc ouvrir tes lettres de Lyon et faire ton courrier, vilain paresseux ! Tu es en retard, aujourd'hui, de plus d'une heure.

— C'est sa faute !

— À qui ?

— À madame Wolfrang.

— Vraiment ?

— Certes ! j'ai tant de plaisir à parler d'elle avec toi, bonne mère, que j'oublie tout ; c'est elle que tu devrais gronder.

— Voilà, par ma foi, une belle excuse ! – reprend madame Borel en riant, – et tu mériterais bien que, la première fois que j'aurai le plaisir de voir cette aimable dame, je lui fisse part de cette réponse !

— Dis-le-lui si tu veux, cela m'est bien égal.

— Voyez-vous, cette mauvaise tête !

— Je le lui dirais bien à elle-même, – ajoute Alexis d'un air très-crâne ; – oui, je lui dirais à elle-même : « Figurez-vous, madame, que ma mère a tant de plaisir à s'entretenir de vous avec moi, que nous oublions tout, et… »

— Comment, monstre d'enfant ! c'est moi que tu accuses !…

— Certainement. N'est-ce pas toi qui, ce matin, dès que je suis entré ici, m'as dit : « Croirais-tu que j'ai été si impressionnée hier au soir par le chant de cette charmante madame Wolfrang, que, cette nuit, j'ai eu en rêve la répétition du concert de la veille ; ce qui, par parenthèse, m'a été infiniment agréable ? » Mère, m'as-tu dis cela, oui ou non ?

— C'est vrai.

— Attends ; ce n'est pas tout ! Et, comme je te répondais que, moi aussi, j'avais rêvé de cette charmante madame Wolfrang, rêve singulier, dans lequel je la voyais, une étoile au front, planer dans l'azur du ciel, avec de grandes ailes blanches comme les longues draperies qui flottaient au…

— Ah ! bon ! nous voilà planant dans l'azur avec les anges ! Je vais joliment te ramener sur terre, monsieur mon fils ! va lire tes lettres de commerce et faire ton courrier !

— Laisse-moi donc achever. Ne m'as-tu pas répondu que mon rêve n'était pas très-éloigné de la réalité, car tu ne te trompais guère sur les physionomies, et que madame Wolfrang devait être un ange ?… M'as-tu encore dit cela, mère, oui ou non ?

— D'accord.

— Tu vois donc, bonne mère, que tu éprouves autant de plaisir que moi à parler de madame Wolfrang, un ange selon toi !

— Soit ; mais, en disant que cette charmante jeune femme devrait être un ange, je n'ai point du tout inféré de cela que tu devais, toi, vilain musard, retarder la lecture de ton courrier ; donc, va lire tes lettres…

— Ah ! mon Dieu ! – reprend soudain Alexis feignant de se rappeler, – j'y songe ! est-ce que je ne t'ai pas raconté… ?

— Quoi donc ?

— À propos de madame Wolfrang !

— Mais quoi donc, encore une fois ?

— Cette action si noble, si touchante envers une pauvre femme et ses enfants ?

— Non, tu ne m'as rien dit de cela, – répond naïvement madame Borel, dupe de l'innocente malice de son fils.

Et elle ajoute avec empressement :

— Raconte-moi donc ce beau trait…

— Eh bien, figure-toi, mère, qu'un jour d'hiver, le soir, par une nuit noire, madame Wolfrang…

Mais Alexis, s'interrompant et faisant un pas vers la porte :

— Pardon, mère, nous reprendrons cet entretien…

— Pas du tout ; il m'intéresse fort, au contraire… Achève, – dit madame Borel.

Et, répétant ingénument les paroles de son fils, elle ajoute :

— Tu disais donc qu'un soir d'hiver, par une nuit noire, madame Wolfrang… ?

— La suite à un prochain numéro, ainsi que se terminent les romans-feuilletons, bonne mère, – dit en riant Alexis. – Il me faut aller tout de suite lire mes lettres de commerce. Je suis déjà très en retard.

— Tes lettres, tes lettres… qu'importent maintenant quelques minutes de plus ou de moins de retard ?

Et, cédant à une impatiente curiosité, madame Borel ajoute :

— Tu disais donc que, par cette soirée d'hiver, madame Wolfrang… ?

— Mais mes lettres, ma mère ?

— Eh ! mon Dieu ! sois donc tranquille ! elles ne s'envoleront pas, tes lettres. Je suis impatiente d'entendre la fin de ce récit ; car tout ce qui est relatif à cette aimable femme m'intéresse à un point incroyable. Tu disais donc qu'un soir, madame Wolfrang… ?

— Ah ! es-tu curieuse ! es-tu curieuse ! – répond en riant Alexis, qui embrasse sa mère ; je t'y prends ! tu es tombée dans un affreux guet-apens !

— Comment ?

— J'inventais cette histoire.

— Ah ! traître ! – reprend gaiement madame Borel ; – et moi qui, bonnement… C'est indigne ! fi ! l'affreux menteur !

— Vois-tu, mère, que tu aimes autant que moi à parler de madame Wolfrang ?

— Allons, je l'avoue, je suis prise ; mais tu es un fier traître, monsieur mon fils !

— Eh bien, puisque tu es prise, voici ta rançon. Supposons que le récit que tu désirais si vivement d'entendre ait duré… combien ?… voyons… dix minutes ; est-ce trop ? je ne veux pas abuser de ma position.

— Va pour dix minutes ; ensuite ?

— Pendant ces dix minutes, les lettres que j'ai à lire ne se seraient pas envolées, n'est-ce pas, mère ?… Ce sont tes propres termes.

— Hélas ! il n'est que trop vrai, double fourbe !

— Eh bien, pendant ces dix minutes que tu consacrais à entendre mon récit, nous nous entretiendrons de cette charmante femme… Voilà ta punition !

— C'est la loi du vainqueur, je dois la subir, je me résigne.

— Et, au fond du cœur, tu es enchantée.

— Taisez-vous, fils sans pitié.

— Oh ! ma mère, – reprend Alexis, non pas gaiement cette fois, mais d'un accent plein de tendresse et d'attendrissement ; – oh ! ma mère, quelle riante vertu que la tienne ! Pourquoi donc toujours la représenter sérieuse et rigide, la vertu ? Un bon et franc sourire comme le tien lui sied si bien ! il double son prix ! Croirait-on, à te voir si simple, si gaie, si indulgente aux folies de ton fils, que tu es cette sainte femme, cette bonne dame de charité tant bénie, tant vénérée par les pauvres ouvriers de Lyon ? Qui te connaîtrait, mère chérie, te prêterait l'une de ces physionomies austères qui imposent seulement le respect, tandis qu'il y a en toi je ne sais quel attirait à la fois grave et doux qui fait qu'on te révère autant qu'on est charmé de l'aménité, de l'enjouement de ton caractère. Oh ! mère, combien je t'aime ! – ajoute Alexis, les yeux légèrement humides, en baisant à plusieurs reprises avec effusion les mains de madame Borel.

Celle-ci, touchée de l'émotion de son fils, lui répond tendrement :

— Tu es un digne enfant ; et, si le peu de bien que je répands autour de nous ne portait en soi mille fois sa récompense, tes bonnes et chères paroles me payeraient au centuple de ce que mérite ma charité, bien facile à exercer ; car, après tout, qu'est-ce que je donne ? Une bien faible portion de notre superflu.

— Eh ! qu'importe ! Ce n'est pas seulement l'argent que tu donnes, c'est ton cœur ; oui, il est tout à tous ; il est à ceux qui souffrent. Ce n'est pas une froide aumône que tu leur jettes ; tu leur apportes les douces consolations de l'âme. Combien de fois n'ai-je pas vu ta sereine gaieté rappeler le sourire, la confiance, l'espoir, sur les visages assombris par le chagrin ! combien de fois la générosité…

— Oh ! ma générosité ! ma générosité ne se peut en rien comparer à la tienne, surtout en ce moment, cher prodigue.

— Que veux-tu dire, mère ?

— Regarde la pendule.

— Eh bien ?

— Eh bien, – répond en souriant madame Borel, – voilà déjà trois ou quatre minutes d'écoulées sur les dix, ni plus ni moins, dont tu peux disposer pour parler de madame Wolfrang.

— Soit, – répond Alexis souriant à son tour ; – mais, si je ne parle pas d'elle, du moins je parle comme elle, en te disant ce que ta bonté, ta vertu, m'inspirent. Rappelle-toi avec quelle grâce, quel à-propos, madame Wolfrang faisait hier ton éloge et celui de madame la duchesse della Sorga !

— Je mentirais en disant que je n'ai pas été très-sensible à la sympathie que me témoignait madame Wolfrang ; car, pour en revenir à ton rêve éthéré, j'incline à croire décidément qu'elle est un ange égaré sur notre planète, et que, quelque jour, nous la verrons, comme tu l'as vue en songe, s'envoler à tire-d'ailes avec une brillante étoile au front.

— Et voilà justement pourquoi, je te l'avoue, mère, je suis…

— Tu es ?

— Je n'ose.

— Voyons, achève donc… Tu es ?

— Amoureux de madame Wolfrang.

— Vraiment, mon garçon ?

— Oh ! vrai !… va !

— Mais, là, ce qui s'appelle amoureux ?… amoureux pour tout de bon ?

— Je crois bien !

— Oh ! oh ! monsieur Alexis, voilà une bien grosse confidence.

— N'est-ce pas, ma mère ? Et tu ne me grondes pas ?

— Ma foi, non ; être amoureux d'un ange qui plane là-haut, tout là-haut… à perte de vue dans l'azur, une étoile au front, ça n'a pas, vois-tu, grand inconvénient, attendu que les ailes ne te pousseront point pour aller rejoindre ce bel ange dans son éther, mon pauvre garçon !

— Hélas ! j'en doute !

— Comment ! tu en doutes ? L'entendez-vous ? il n'est pas absolument convaincu que, quelque jour, il ne prendra point son vol, à l'instar de feu M. Dégaine et de sa mécanique (lequel, par parenthèse, s'est cassé le nez). Voyez-vous la fatuité de monsieur mon fils !

— Bien, bien, tu te moques de moi !

— Oh ! par exemple, je n'oserais prendre cette liberté-là.

— Méchante mère, va !

— Je suis si peu méchante, et je compatis tellement à ton martyre, infortuné garçon, que, lorsque j'irai rendre ma visite à madame Wolfrang, je lui dirai : — Vous ne savez pas, chère madame ? mon fils

est amoureux de vous ! Il attend seulement que ses ailes soient poussées, afin de vous faire sa déclaration. »

— Tu es pourtant capable de me jouer ce tour-là !

— Et je n'y manquerai certes point.

Puis, quittant ce ton enjoué, madame Borel dit à son fils :

— Tiens, mon ami, parlons sérieusement. Une mère est pénétrante ; je me suis bien aperçue hier de la vive impression que causait sur toi cette enchanteresse. Eh bien, je te le répète, cher enfant, maintenant, je parle sérieusement, je suis ravie…

— De ce que madame Wolfrang m'ait causé cette vive impression ?

— Oui ; et tout à l'heure je ne plaisantais qu'à demi en te disant qu'il n'y avait pas grand inconvénient à être amoureux d'un ange qui plane dans l'éther ; en d'autres termes, mon enfant, il est heureux pour un jeune homme de ton âge, doué, comme tu l'es, d'une extrême délicatesse de cœur qui t'a toujours préservé de ces fâcheux entraînements où tant de jeunes gens trouvent leur perte ; il est heureux, dis-je, pour toi, d'éprouver un vif attrait pour une belle, vertueuse et aimable personne, aussi incapable d'encourager par sa coquetterie l'honorable sentiment qu'elle a inspiré, que c'en faire l'objet de ses railleries ou de son dédain. Non, elle userait de son influence sur toi, si elle la connaissait, pour élever encore ton âme, pour te rendre meilleur, plus attaché à tes devoirs.

— Oh ! mère, si tu savais comme tu dis vrai !

— Je l'espère.

— Figure-toi que, depuis hier, il me semble que je vous aime davantage, toi et mon père ; que je me sens meilleur, plus ambitieux encore de mériter aussi le renom d'honnête homme, le titre le plus simple, le plus glorieux de tous. Il me semble toujours entendre la voix de madame Wolfrang me disant : « Monsieur Alexis, vous serez digne d'honorer le nom de votre père. » Enfin, depuis hier, il me semble que je ressens, comme jamais je ne l'ai ressenti, l'amour du bien et l'horreur du mal.

— Cela doit être, mon enfant, parce que le sentiment que t'inspire cette noble jeune femme, ne dépassant jamais, de ta part, je le sais, les bornes du respect le plus profond, épurera encore, s'il se peut, ton âme si pure. Ton rêve, rêve généreux et touchant, sera d'obtenir que madame Wolfrang te dise un jour en le tendant cordialement la main : « Vous êtes un bon et brave cœur ; si j'avais une sœur ou une amie à marier, je lui dirais : Épouse-le, tu ne saurais faire un meilleur choix. »

— Tiens, mère, en t'écoutant, les larmes me viennent aux yeux. Oui ! épouser une femme choisie par madame Wolfrang, ce serait

encore l'aimer !

— Bien, bien, cher enfant ! tu dis vrai, car, au sein de cette heureuse union, tu te souviendrais avec délices, avec orgueil, de ce noble amour auquel tu auras dû ton bonheur passé, ton bonheur présent.

— Quel avenir enchanteur, ô mère ! Oui, oui, madame Wolfrang saura que…

— Elle saura, monsieur le musard, et elle vous en gourmandera fort, qu'elle vous fait oublier tout… jusqu'à vos lettres de commerce, que vous devriez avoir lues depuis une heure. Si l'empire de madame Wolfrang débute ainsi, elle en sera fort peu flattée, je vous en avertis.

— Tiens, si elle est l'ange des femmes, tu es, toi, l'ange des mères !

Et Alexis Borel, prenant entre ses mains le visage de madame Borel, l'embrasse avec tendresse ; puis :

— Je vais à l'instant lire mes lettres et m'occuper de mon courrier.

M. Borel entre à ce moment chez sa femme.

Il est pâle, soucieux, et dit à son fils, comme s'il voulait chercher une distraction à ses pensées secrètes :

— Mon ami, y a-t-il quelque chose de nouveau dans notre correspondance de ce matin ?

— Je ne l'ai pas encore ouverte, mon père. Je vais m'en occuper à l'instant ; je te demande pardon de ma négligence.

— Ce retard est insignifiant, mon ami, – répond le banquier de nouveau absorbé, tandis que sa femme dit à Alexis, qui se dirige vers la porte :

— N'oublie pas de me renseigner, si tu l'es, sur ce prêt de dix mille francs dont M. Duport n'a pas donné de reçu à notre caissier ; car je crains…

— Ah ! ma mère, encore ce soupçon ?

— Je suis presque certaine de ne pas me tromper.

— M. Duport ! un si honnête homme ?

Et, s'adressant à M. Borel de plus en plus absorbé, Alexis ajoute :

— Mon père, tu entends ?

— Quoi ? – demande le banquier complétement étranger à ce qui se passait autour de lui ; – que dis-tu, Alexis ?

— Je répondrai à ton père ; dépêche-toi d'aller mettre à jour ta correspondance, – reprend madame Borel s'adressant à son fils.

Celui-ci sort, et elle reste seule avec son mari.

III

Madame Borel, remarquant d'autant plus la soucieuse préoccupation de son mari, qu'elle contrastait avec l'habituelle et apparente placidité de son caractère, lui dit :

— Qu'as-tu donc, mon ami ? Tu sembles ce matin très-absorbé.

— Il est vrai.

— Qui peut t'attrister ainsi ?

— Le souvenir de la pénible scène d'hier au soir.

— Ce malheureux Dubousquet ?

— Cette rencontre inattendue m'a fait mal…

— Pauvre ami, je le comprends ; ton âme, si loyale et si droite, souffre cruellement de…

— Ma chère amie, – dit M. Borel interrompant sa femme, – il m'est insupportable de penser que, chaque jour, je serai exposé à rencontrer ici ce misérable !

— Il n'est pas à présumer qu'après le scandale d'hier au soir, M. Wolfrang consente à conserver cet homme parmi ses locataires.

— Je l'espère ; sinon… – et il m'en coûtera beaucoup, car nous sommes établis à merveille ici. – je quitterai cette maison ; j'y suis résolu.

— Tu n'as pas même à craindre cette contrariété ; M. Wolfrang a trop de tact, trop de justesse d'esprit pour hésiter un moment à donner congé à un repris de justice, surtout en apprenant que le séjour de ce malheureux dans cette demeure t'obligerait à en sortir.

— Ce M. Wolfrang est sans doute un homme du plus grand monde ; il nous a parfaitement accueillis ; il traite les questions de finance et de crédit comme un banquier ; mais je le crois fort original.

— Soit… mais il ne poussera par l'originalité jusqu'à conserver, au nombre de ses locataires, un malfaiteur.

— Qui sait !

— Comment ?

— Hier au soir, j'ai remarqué qu'au lieu d'appeler ses gens pour faire jeter à la porte ce misérable Dubousquet, il la lui-même pris sous le bras, et, le soutenant, l'a conduit dehors avec une compassion

visible.

— Cette compassion, mon ami, prouve en faveur du cœur de M. Wolfrang, et, je te l'avoue, ce repris de justice, ainsi de nouveau flétri aux yeux de tous, semblait si cruellement atterré, traînant ses pas défaillants, suivi de ce pauvre chien qui lui léchait les mains, qu'il m'a fait pitié à moi-même.

— Pitié, d'accord… Je suis loin de demander la mort du pécheur ; mais il y avait plus que de la pitié envers ce coquin dans le procédé de M. Wolfrang. Il se pourrait que, par singularité, il ne consentit point à le chasser de céans.

— Cela n'est pas probable ; mais, enfin, en admettant cette bizarrerie de la part de M. Wolfrang, serait-ce une raison suffisante pour nous faire abandonner cette maison, où, ainsi que tu le dis, nous nous trouvons établis à merveille ?

— Quoi ! ma chère amie, je m'exposerais volontairement à me trouver, chaque jour, ici, face à face avec ce misérable ! y songes-tu ?

— Que t'importe ?

— Que m'importe ?

— Sans doute ; car, enfin, si quelqu'un doit redouter une pareille rencontre, c'est ce malheureux et non pas toi, – dit madame Borel en regardant son mari.

Celui-ci baisse les yeux, rougit imperceptiblement et répond avec un sourire forcé :

— Je ne partage pas ta philosophie : la vue d'un scélérat m'est toujours odieuse, intolérable.

— Je le conçois, mon ami ; mais, enfin, l'on peut, après tout, se résigner, ce me semble, à un inconvénient regrettable, s'il est compensé par un très-grand avantage.

— Quel avantage ? Celui de trouver un appartement confortable ! Nous sommes, Dieu merci, assez riches pour trouver partout ailleurs un pareil avantage.

— Tu sens bien que, s'il ne s'agissait que de cet avantage-là, je n'insisterais pas de la sorte…

— Que veux-tu dire ?

— Mon ami, notre fils ne nous a donné jusqu'ici que des motifs de satisfaction, n'est-ce pas ?

— Certes ! il pourrait être le modèle des jeunes gens de son âge ; mais à quel propos cette question au sujet d'Alexis ?

— À propos de ceci : souvent, en nous félicitant de l'excellente

conduite de notre fils, conduite qui doit nous donner tant de garanties, de sécurité pour l'avenir, notre sollicitude, toujours inquiète, se demande pourtant si Alexis, qui n'a encore que vingt et un ans, traversera sans encombre, sans défaillance, sans orage, ces quelques années ordinairement si critiques pour la plupart des jeunes gens, et qui précéderont l'époque à laquelle nous comptons le marier.

— Tout nous fait espérer, jusqu'ici, que notre fils continuera de se bien conduire.

— Certes, mon ami, cette espérance est très-fondée ; mais ne c'est point une certitude ?

— Pourquoi ne serait-ce pas pour nous une certitude ?

— Parce qu'Alexis est bien jeune encore ; et puis il est si confiant, si ingénu, si expansif ! or, tu le sais mieux que moi : chez un garçon de cet âge, il suffit souvent d'une mauvaise connaissance, ou, pour parler net, d'une maîtresse vicieuse, pour ruiner les plus belles espérances d'une famille.

— Il n'est que trop vrai ; mais, grâce à Dieu, notre fils, jusqu'à présent…

— A été préservé des écueils si funestes à tant de jeunes gens, je le sais. En sera-t-il à l'avenir ? À combien de dangereuses séductions ne sera-t-il pas exposé !

— Le fait est que l'on n'ignore pas de quelle fortune nous jouissons.

— Sans doute, mon ami, et il est d'indignes et adroites créatures qui, par un honteux calcul, pourraient surprendre ce cœur ingénu, le dominer, le fausser, le pervertir.

— Cela, il est vrai, est possible… mais peu probable.

— Mais, enfin, cela est possible. Souviens-toi du fils aîné de M. Bérard, banquier de Lyon.

— Ce jeune homme était un détestable sujet, et sa fin…

— Sa fin a été horrible… mais il avait d'abord donné à sa famille autant de satisfaction, autant d'espérances que nous en donne Alexis. Ces espérances ont été cruellement déçues, dès qu'une odieuse créature est parvenue à s'emparer de l'esprit de ce jeune homme ; et les conséquences de cette funeste liaison, tu les connais !

— Oui ; il a contrefait la signature de son père pour une somme considérable, et, ce faux découvert, il s'est brûlé la cervelle.

— Eh bien, mon ami… cela ne te fait pas trembler… pour notre fils ?…

— Quoi ! tu peux supposer que jamais Alexis… ?

— Mon ami, tu as vu souvent ce jeune Bérard ; n'égalait-il pas notre fils par ses qualités ?

— Il est vrai.

— Tu vois donc bien.

— Je suis loin de nier que l'influence d'une mauvaise femme puisse pervertir le meilleur naturel, et pousser un jeune homme à sa perte ; mais quel remède à cela, en ce qui touche Alexis ?

— Ne pas quitter cette maison, en admettant qu'au pis aller ce malheureux Dubousquet continue d'y résider.

Puis madame Borel ajoute :

— Tu me regardes, mon ami, avec ébahissement !

— En effet, je ne comprends rien à tes paroles.

— Ton ébahissement va cesser. Dis-moi, que penses-tu de madame Wolfrang ?

Et, souriant, madame Borel reprend :

— Ma prédiction est en défaut ; ton ébahissement, loin de cesser, augmente énormément.

— Ce n'est pas sans raison, j'imagine. Quel rapport peut-il y avoir entre madame Wolfrang et notre fils ?

— Je compte sur elle… et mon instinct, ma pénétration maternelle ne me trompent point, j'en jurerais ; oui, je compte sur cette jeune femme, aussi vertueuse que spirituelle et charmante.

— Comment ! tu comptes sur elle ! et pourquoi faire ?

— Pour être l'ange gardien d'Alexis jusqu'à l'époque de son mariage.

— L'ange gardien d'Alexis ? – répète le banquier de nouveau ébahi ; – madame Wolfrang ?

— Alexis est amoureux d'elle.

— Ah ! mon Dieu ! est-il possible ?

— Heureusement ! c'est possible, puisque cela est.

— Tu me fais peur, ma chère amie ; je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Et de cette peur… le motif ?…

— Quoi ! Alexis, amoureux de cette grande dame !

— Eh bien ?

— Mais c'est effrayant !

— Non, c'est excellent !

— Toi, ma femme, tu dis que… ?

— C'est excellent ! Songe donc, mon ami, qu'un noble et pur amour est la plus sûre des sauvegardes contre de mauvaises liaisons ! Est-ce qu'un jeune homme sous l'empire d'une pareille passion s'appartient encore ? Non ! devant cette passion, toutes les séductions, même les plus dangereuses, deviennent impuissantes.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis… et cependant…

— Ah ! crois-moi, mon ami, rien ne serait plus salutaire, pour l'avenir d'Alexis, que l'influence qu'une femme belle et vertueuse comme madame Wolfrang prendrait sur lui.

— Je commence à comprendre ta pensée, ma chère amie, – répond M. Borel après réflexion. – Sans doute, à ce point de vue, tu as raison. Mais madame Wolfrang n'a aucune espèce de raison pour s'intéresser à notre fils…

— D'abord, il est amoureux d'elle… voilà qui est déjà fort intéressant…

— Est-ce une plaisanterie, chère amie ?

— Pas du tout ; j'irai ce matin voir madame Wolfrang et lui parler à ce sujet en toute sincérité maternelle ; je suis sûre qu'elle me comprendra.

— Tu iras parlera madame Wolfrang, à quel sujet ?

— Au sujet de l'amour d'Alexis.

— Hein ? – fit M. Borel reculant d'un pas et regardant sa femme d'un air abasourdi ; – tu iras… ce matin, chez madame Wolfrang, pour… ?

— Eh ! mon Dieu, pour lui dire tout bonnement qu'Alexis est passionnément amoureux d'elle.

Le banquier, stupéfait de la résolution de sa femme, garde un moment le silence, ne pouvant croire à ce qu'il entend.

Et il va reprendre la parole lorsqu'un domestique annonce :

— Monsieur Dubousquet !

IV

M. Borel, entendant annoncer et voyant, en effet, entrer chez lui M. Dubousquet, qui reste timidement au seuil de la porte du salon, ayant Bonhomme sur ses talons, M. Borel tressaille, devient livide et semble atterré.

Madame Borel, attribuant la soudaine altération des traits de son mari à la répulsion invincible que lui cause l'aspect du repris de justice, va vivement à sa rencontre, et lui dit sévèrement :

— Vous devez penser, monsieur, que votre présence est, pour trop de raisons, odieuse à M. Borel ; je vous prie donc de vous retirer.

— Non, non, – s'écrie le banquier, – qu'il entre !

Et M. Borel, reprenant son assurance et se rapprochant de sa femme, ajoute, s'adressant au forçat libéré :

— Puisque vous avez eu l'audace de vous présenter chez moi, je veux savoir ce que vous aurez l'audace de me dire.

Le banquier, se retournant alors vers sa femme :

— Laisse-nous, chère amie.

— Y penses-tu ? Cette entrevue…

— Je t'en prie, laisse-moi seul avec cet homme.

— Mais à quoi bon t'exposer à de si pénibles émotions ?

— Il l'a voulu, il portera la peine de son imprudence.

— Mon ami, de grâce…

— Laisse-moi ; je suis résolu à l'entendre.

Madame Borel n'insiste pas davantage, et se dispose à quitter le salon, autant affligée que surprise de la persistance de son mari à entretenir ce repris de justice.

M. Borel, remarquant l'étonnement qui s'est manifesté sur les traits de sa femme, et réfléchissant qu'elle peut et doit trouver étrange qu'il ait insisté pour entretenir avec une sorte de mystère le repris de justice, dont la présence lui était, disait-il, insupportable, M. Borel se ravise, craignant d'éveiller quelques soupçons dans l'esprit de sa femme, et lui dit au moment où elle allait sortir du salon :

— Au fait, ma chère amie, je préfère que tu sois témoin de cette conversation.

— Je le préfère aussi, mon ami ; car il m'en coûtait de te laisser seul avec cet homme.

M. Dubousquet est resté près de la porte, ainsi que Bonhomme, qui, semblant comprendre le mauvais accueil que reçoit son maître, se tient discrètement derrière lui.

Le banquier, s'adressant alors d'un air menaçant au repris de justice :

— Je le répète, je suis confondu de votre audace ; mais, enfin, que voulez-vous ?

— Implorer votre bonté, votre compassion, monsieur, – répond d'une voix tremblante le forçat libéré. – Je ne viens pas, hélas ! vous braver, monsieur ; je n'ai plus le droit, dans ma position, d'adresser la parole à un honnête homme ; je le sais bien, mon Dieu ! je le sais bien.

— En ce cas, – reprend durement le banquier, – pourquoi vous permettre de vous présenter ici ?

— Malgré moi, ce malheureux me fait pitié, – se dit madame Borel ; – il n'a pourtant pas, quoique criminel, la figure d'un scélérat.

— La démarche que je risque m'a bien coûté, monsieur, – répond Dubousquet ; – mais je suis si malheureux !

— Qu'est-ce à dire ? – reprend le banquier ; – c'est donc l'aumône que vous me demandez ?

— Non, monsieur, non ! je n'ai, grâce à Dieu, besoin de rien.

— Que voulez-vous, alors ?

Le repris de justice, se tournant vers madame Borel, lui dit d'un ton craintif et suppliant :

— Madame, je vous en conjure, ne vous formalisez pas… si… Mon Dieu ! je n'ose…

— Parlez, monsieur, – reprend madame Borel cédant de plus en plus à la compassion ; – que désirez-vous ?

— Si… vous daigniez le permettre, je… je…

— Achevez.

— Je désirerais, s'il voulait bien y consentir, rester un moment seul avec M. Borel.

— Allons, soit ! – dit impatiemment le banquier, – finissons-en…

Et, s'adressant à sa femme, M. Borel ajoute :

— Chère amie, laisse-nous ; je daigne condescendre au désir de cet homme.

— Il est si tremblant, si abattu, que je m'en vais sans autre crainte

que celle du souci et de la répugnance que va te causer cet entretien, mon ami, – répond à demi-voix madame Borel quittant le salon, où demeurent tête à tête le repris de justice et le banquier.

V

M. Borel, malgré sa hautaine assurance, ne peut cacher son profond et secret allégement après le départ de sa femme, qu'il avait cependant, par calcul, engagée à assister à son entretien avec M. Dubousquet.

Celui-ci, après la sortie de madame Borel, parut non moins craintif et timide qu'auparavant.

Son chien, alors, frétillant de la queue, s'approcha du banquier, afin de le caresser, sorte de fête que l'intelligent animal faisait d'ordinaire au petit nombre de personnes qu'il voyait en tête-à-tête avec son maître ; mais, brusquement surpris par les caresses du barbet, jusqu'alors inaperçu à ses yeux, M. Borel, de fort méchante humeur en ce moment, s'écrie :

— Qu'est-ce que ce vilain chien-là ?

Et, d'un violent coup de pied dans la mâchoire, le banquier repousse les avances de *Bonhomme*.

Le chien jeta un cri plaintif et se réfugia, tout tremblant, auprès de M. Dubousquet, en contenant ses hurlements douloureux ; car sa souffrance était grande.

— Il est inconcevable que vous vous permettiez d'amener votre chien ici, – dit avec un redoublement de dureté M. Borel à M. Dubousquet. – Vous êtes d'une rare impertinence !

Le forçat libéré, dont l'œil était devenu humide en entendant le cri de *Bonhomme*, lui fit signe de se coucher à ses pieds ; car, sa première douleur passée, le chien s'était redressé, afin de lécher la main de son maître et de se consoler ainsi du mauvais traitement qu'il venait de subir.

— Excusez-moi, monsieur, – répondit humblement M. Dubousquet, – je ne me suis pas aperçu que mon chien me suivait, et…

— Assez ! – repartit brusquement le banquier. – Encore une fois, quel est le but de votre impudente visite ? Je devais croire qu'après votre avanie d'hier au soir, vous auriez eu la pudeur de ne pas vous montrer jusqu'au moment de quitter cette maison, que vous souillez de votre présence.

— Quitter cette maison serait pour moi un très-grand chagrin, monsieur, – répond, non sans effroi, M. Dubousquet ; – aussi j'ai le courage de venir à vous pour vous supplier à mains jointes de me

faciliter les moyens de rester céans.

M. Borel, regardant le repris de justice avec une stupeur muette, semble croire à peine ce qu'il entend.

M. Dubousquet, encouragé par ce silence qu'il interprète favorablement, continue :

— Si vous saviez, monsieur, quelles sont mes angoisses lorsque j'entre dans une nouvelle demeure, et, si retiré, si solitaire que je vive, quelle inquiétude me causent les nouveaux visages de mes voisins ! Je crois toujours, dans les premiers temps, que chacun sait ou devine le secret de mon triste passé ; que l'on jette sur moi des regards de mépris ou d'aversion ; puis, peu à peu, l'habitude affaiblit mes craintes, et il me semble que l'on me regarde comme tout le monde. Mais, pour en arriver là, monsieur, je vous le répète, si vous saviez, mon Dieu ! par combien de jours d'angoisses il me faut passer ! Je frémis, rien qu'à la pensée de ce que j'aurai à souffrir de nouveau, s'il me faut quitter cette maison-ci, où déjà j'étais bien accoutumé.

Le forçat libéré s'exprimait avec une sorte de bonhomie si touchante, que M. Borel se sentit ému.

Cet homme, quoiqu'il eût commis dans sa vie une action infâme, n'était pas méchant, et, lorsque l'on saura quelle était sa position à l'égard du repris de justice, on comprendra d'autant mieux l'émotion qu'éprouvait en ce moment le banquier.

Aussi répondit-il avec une sorte de commisération :

— Mais, malheureux, vous êtes fou !

— Moi !

— Vous redoutez, dites-vous, lorsque vous allez habiter un nouveau domicile, que l'on ne découvre votre ignominie ?

— Hélas ! oui ; et, pendant les premiers temps, je ne vis pas ; ces craintes sont pour moi un supplice de tous les moments.

— Mais, encore une fois, malheureux que vous êtes, vous perdez la raison ! Est-ce que, depuis hier au soir, tout le monde dans cette maison ne sait pas que vous êtes un repris de justice ?

— Il n'est que trop vrai ! J'ai, en descendant ici, rencontré M. Lambert, le libraire ; il montait à son grenier, et il s'était montré hier pour moi si bon, si bon, que j'en éprouvais de la confusion, ainsi qu'il m'arrive toujours, lorsqu'une personne, ignorant mon passé, daigne me témoigner quelque intérêt. Eh bien, M. Lambert, en me voyant, a détourné la tête d'un air de dégoût et de mépris.

— Il en sera ainsi des autres locataires ; vous serez en horreur à tout le monde ; et vous voulez rester dans cette maison, que vous

devriez avoir hâte de fuir ? Encore une fois, vous êtes fou !

— Je suis, il est vrai, maintenant en horreur à tout le monde ici, parce que l'on me prend pour un scélérat, – répond le repris de justice d'une voix plaintive.

Et il ajoute timidement et en hésitant :

— Et… et, sans reproche, monsieur Borel, vous savez mieux que… personne, s'il est… vrai… que… je sois… un scélérat, moi !

— Qu'est-ce à dire ? – reprend le banquier redevenant hautain et menaçant. – Oseriez-vous… ?

— Je vous en conjure, ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, monsieur ! Hélas ! je ne veux ni ne puis récriminer contre vous ; je me suis mis à moi-même, et volontairement, la casaque rouge sur le dos. Je dirais la vérité, qu'on ne me croirait point. J'ai déposé en justice contre moi-même ; vous me tenez par mes propres dépositions. – Quelle foi accorderait-on à la parole d'un repris de justice, accusant un homme dont tout le monde vante, et dont, hier encore, les journaux, à propos de cet emprunt, vantaient la loyauté, la probité ?

— Comment, misérable ! oseriez-vous mettre en question ma probité ?

— À Dieu ne plaise, monsieur ! en mon âme et conscience, je le dis et le crois : personne ne peut vous surpasser en probité, en délicatesse… depuis que vous avez fait fortune…

— Il est, en vérité, fort heureux que vous reconnaissiez cela…

— Je le reconnais ; mais… enfin… avant de… de… faire fortune…, vous avez…

— Achevez donc ! ayez donc l'audace de répéter une calomnie atroce !

— Hélas ! monsieur, vous avez le droit de parler ainsi, puisqu'il a été écrit et signé par… qui vous savez… que la vérité était une calomnie… Mais, au fond de l'âme, vous ne pouvez vous empêcher de rendre justice à mon honnêteté ; pourtant j'ai été aux galères, j'ai grandement souffert par votre faute. Eh bien, je ne vous demande qu'une chose et à mains jointes, monsieur Borel : soyez compatissant pour moi, et, malgré tout ce que je pourrais vous reprocher, je vous serai éternellement reconnaissant.

— Oh ! quelle patience il me faut ! Voyons, dites donc ce que je puis faire pour vous !

— Vous êtes si haut placé, si universellement considéré, qu'un mot de vous, n'est-ce pas ?… serait accepté comme parole d'Évangile par tout le monde ?

— Ensuite ?…

— On vous croirait d'autant plus, en ce qui me concerne, que ce vol, que cette tentative de meurtre pour lesquels j'ai été condamné…

— Justement condamné.

— Pouvez-vous dire cela ! vous ! vous, monsieur Borel ?

— Oui, je le dis… Et pourquoi donc ne le dirais-je pas ?

— Enfin, il n'importe !… – répond M. Dubousquet étouffant un soupir. – Ce crime a été commis chez vous ; vous avez déposé lors du procès ; tout ce que vous affirmerez au sujet de cette affaire sera donc cru.

— Où voulez-vous en venir ? Achevez donc ! c'est intolérable !

— Pardonnez-moi, monsieur ; je suis si troublé ! Je voulais en venir à ceci… Qu'est-ce que cela vous ferait, par exemple, de dire à M. Wolfrang… et par lui ce serait bientôt connu dans la maison…

— Quoi ? que dirais-je à M. Wolfrang ?

— Que j'ai été plus malheureux que coupable, et que, malgré ma condamnation, j'étais moins criminel qu'on ne pouvait le supposer, puisque, condamné aux galères à perpétuité, j'ai été, après plusieurs années de bagne, gracié en récompense de ma bonne conduite. Dites cela, monsieur Borel, dites seulement cela, en ajoutant que vous ne pouvez vous expliquer davantage ; vous jouissez d'une telle réputation d'honneur et de probité, que M. Wolfrang ne mettra point vos paroles en doute ; il les répétera, et ainsi, au lieu d'être pour tous les locataires un objet de mépris et d'aversion, j'inspirerai quelque pitié. Mon Dieu ! je le sais bien, malgré cette pitié, personne ne voudra frayer avec un forçat libéré. À cela, je me résignerai ; je suis depuis longtemps accoutumé à l'isolement ; j'ai toujours, depuis ma sortie du bagne, vécu seul avec mon pauvre *Bonhomme*.

À son nom affectueusement prononcé, le barbet, regardant son maître, lui répondit par un petit jappement.

— Tais-toi ! pauvre bête ! tais-toi ! – ajoute M. Dubousquet mettant sa main sur le museau de l'animal, et craignant de le voir de nouveau battu.

Puis, s'adressant d'un ton suppliant au banquier, qui l'écoutait, impassible :

— Soyez bon, soyez généreux, monsieur Borel ; accordez-moi la grâce que je sollicite, et ainsi je ne serai pas obligé de quitter cette maison, pour aller recommencer ailleurs et souffrir de ces craintes, de ces angoisses dont je suis tourmenté, jusqu'à ce que je sois habitué aux nouveaux visages. Enfin, que vous dirai-je ! ici du moins, maintenant,

mon compte est réglé, on sait qui je suis ; ce qu'il y a de plus pénible pour moi est passé. Lorsque, grâce à votre parole, monsieur Borel, on aura pour moi, au lieu d'aversion, un peu de pitié, eh bien, je me trouverai encore très-heureux ; ce que je demande, c'est que l'on me supporte ici, rien de plus. Cela dépend de vous, monsieur Borel, uniquement de vous. Est-ce que vous aurez le courage de me refuser cela ? Mon Dieu ! j'ai tant souffert ! et, au fond de votre conscience, vous savez bien que je suis honnête homme !

VI

Nous le répétons : quoique jadis coupable d'un infâme abus de confiance, – le seul acte criminel, qu'il eût, il est vrai, à se reprocher, – M. Borel n'était point un méchant homme.

Il jouissait actuellement d'une réputation de droiture et de probité méritée ; il possédait les vertus du père de famille ; jamais l'infortuné ne s'adressait en vain à lui ; il se montrait, en un mot, un grand homme de bien.

Mais il est dans le crime, si expié qu'il paraisse, une logique tellement fatale et surtout tellement vengeresse, que le coupable ne s'appartient plus.

IL APPARTIENT À SON CRIME…

Il est parfois contraint, par cette implacable logique du mal, de commettre de nouveaux méfaits, dont cependant sa conscience se révolte.

Ainsi était-il en ce moment de M. Borel.

Il avait jadis, par son infâme abus de confiance, causé les malheurs de M. Dubousquet ; il savait (et le lecteur saura bientôt) par suite de quel dévouement sublime cet homme si simple, si naïf, avait volontairement endossé la livrée de l'infamie, témoignant en justice contre lui-même, rendant ainsi sa réhabilitation impossible, et impossible ou impuissante aussi toute accusation, toute révélation contre M. Borel.

Or, non-seulement le banquier connaissait ce sacrifice héroïque, mais il ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Il lui fallait pourtant, – et là était l'un de ses châtiments, – il lui fallait en ce moment repousser la demande si humble, si touchante de cet infortuné, réduit à supplier, à invoquer presque à genoux la pitié de l'homme qu'il dominait de toute la hauteur d'une irréprochable vertu et de toute la grandeur d'un sacrifice héroïque.

Oui, M. Borel était condamné à entendre cet innocent – quel sanglant sarcasme de la destinée ! – lui dire, à lui, criminel, à lui, cause unique des mépris, de l'aversion qu'inspirait cet admirable martyr : « On vous croit si honnête homme, qu'il suffirait de quelques mots de vous pour me rendre digne de la compassion de tous ; ces mots, je vous en conjure, au nom de tout ce que j'ai souffert par votre faute, ces mots, dites-les ! »

Ces mots, M. Borel – fatalement dominé par la logique du mal – ne voulait pas, ne pouvait pas les dire.

Et cependant il avait conscience, douloureusement conscience, de l'impitoyable cruauté de ce refus.

Et cependant il était ému presque jusqu'aux larmes de la douceur résignée de sa victime, ne récriminant pas, ne l'accusant pas, ne l'accablant pas, ne se donnant pas l'amère et légitime consolation de lui dire : « Regardez-moi donc en face, si vous l'osez ! Vous savez bien, de vous à moi, que vous êtes un misérable ; car, après tout, il vous est facile d'être probe, généreux et charitable, depuis que vous avez entassé millions sur millions ; mais, lorsque, pauvre et cupide, la probité vous était difficile, vous avez lâchement, indignement succombé à la tentation du mal, et causé par votre crime des maux affreux ! »

Or, ce que le repris de justice ne disait point au millionnaire, celui-ci SE LE DISAIT À LUI-MÊME, – châtiment bien autrement terrible !

Aussi M. Borel devait-il refuser l'humble et touchante supplique de sa victime. Sa seule présence dans cette maison eut incessamment rappelé au banquier le crime qu'il voulait oublier avant tout, parce qu'il lui devait en partie son immense fortune.

Puis, vivement frappé des réflexions de sa femme au sujet de madame Wolfrang, – qui pouvait devenir « l'ange gardien d'Alexis, » M. Borel avait un motif très-sérieux de ne pas quitter cette maison ; ce à quoi il se fût cependant d'abord décidé plutôt que de s'exposer à rencontrer chaque jour son vivant remords.

Enfin, telles sont les défiances ombrageuses, les alarmes d'une âme bourrelée par la remémorance de son forfait, qu'il semblait très-dangereux à M. Borel d'innocenter, même de la façon la plus vague, le repris de justice.

La culpabilité de celui-ci, sa condamnation, ainsi qu'on le verra plus tard, étant les plus fermes assises de l'excellente renommée du banquier, il redoutait que le moindre ébranlement dans la base de sa fortune et de sa réputation ne renversât cet édifice si laborieusement, si habilement construit.

Donc, M. Borel, ressentant cruellement lui-même le nouveau coup qu'il devait porter à sa victime, mais lui cachant son émotion, et forcé de jouer jusqu'à la fin son rôle d'odieuse hypocrisie, lui répondit avec un sourire sardonique :

— Fort bien. Rien de plus simple, en vérité, que votre modeste demande ; je vais tout bonnement aller de ce pas donner ma parole d'honneur à M. Wolfrang que vous êtes innocent du crime qui vous a

conduit au bagne, et que vous êtes la perle des honnêtes gens… Est-ce assez, cela ? Voyons… cela vous suffit-il ?

— Si cela me suffit, bonté divine ! Ah ! je ne demandais pas tant ! – s'écrie M. Dubousquet d'une voix palpitante de joie, et prenant au sérieux la cruelle ironie du banquier ; – ah ! je n'en demandais pas tant !

Et le repris de justice, dans l'exubérante expansion de sa surprise et de son bonheur, ajoute, avant que son interlocuteur ait eu le temps de l'interrompre :

— Tenez, vous êtes un brave et digne homme, monsieur Borel ; vous tâchez de réparer le mal dont vous avez été cause ; c'est d'un bon cœur, ce que vous faites là, d'autant plus que je ne pouvais en rien vous contraindre à m'accorder cette grâce. Elle est toute volontaire de votre part.

— Comment, malheureux ! ne voyez-vous pas que je me… ?

— Je répète que cette grâce est toute volontaire de votre part, – réplique M. Dubousquet interrompant M. Borel : – aussi je vous en sais gré, voyez-vous, oh ! mais gré, plus… plus… que je… ne puis vous… le…

M. Dubousquet ne peut achever ; des larmes entrecoupent sa voix, et, cédant à l'effusion de sa joie, il s'adresse à son chien :

— Nous restons ici, mon pauvre *Bonhomme* ! nous restons !

Un jappement du barbet répond aux joyeuses exclamations de son maître, qui ajoute :

— Mon Dieu ! oui, nous restons. Va ! va ! jappe tant que tu voudras, ma pauvre bête ; M. Borel, cette fois, ne s'en formalisera pas, en nous voyant tous les deux si heureux, grâce à sa bonté.

Le banquier avait hâte de mettre fin à ce quiproquo, dont l'éclaircissement devait être écrasant pour sa victime.

Aussi, élevant la voix, s'écrie-t-il d'un air menaçant :

— Avez-vous perdu le sens, malheureux que vous êtes ?

— Comment ! que voulez-vous dire, monsieur Borel ?

— Quoi ! vous avez pris ma réponse au sérieux ?

— Ah ! mon Dieu !

— Vous n'avez pas compris que mon ironie témoignait du dédain que méritait votre demande outrageante ?

— Bonté divine, et moi qui croyais !… Ah ! mon Dieu !

— Ah çà ! vous supposez donc que je suis un misérable de votre

espèce ?

— Je ne sais plus où j'en suis : que voulez-vous que je vous dise ?

— Vous me supposez donc capable de commettre une infamie ?

— Une infamie ?

— Et que serait-ce donc de témoigner de votre innocence, même aussi vaguement que possible ? Comment ! je me rendrais coupable d'un mensonge ! je surprendrais la religion d'un honnête homme en lui laissant entendre que vous êtes innocent ! lorsque je sais mieux que personne combien est juste la punition qui vous a frappé comme voleur et meurtrier !

Le banquier, par l'audace effrayante de cette affirmation, pratiquait cet axiome de Machiavel :

« Un maître fourbe, afin de ne risquer jamais d'être démasqué, doit s'accoutumer de considérer comme une vérité le mensonge dont il veut persuader autrui, et finir par se le persuader à soi-même. »

L'audace de M. Borel, jointe à la poignante déception qu'éprouvait le repris de justice, lui causèrent une sorte de vertige ; et, muet, chancelant, il fut obligé de s'appuyer à un meuble pour ne pas choir.

Puis, le premier étourdissement de sa douleur passé, rappelant son esprit, ses souvenirs, il frémit ; des larmes amères sillonnèrent son visage ; il courba le front, soupira, et, se baissant vers son chien, qui, semblant deviner la tristesse de son maître, grognait légèrement, il dit en le caressant :

— Ah ! ma pauvre bête ! ma pauvre bête ! il est des gens bien méchants, va !

Telle fut la seule plainte arrachée à cette créature d'une douceur angélique.

Puis, ne levant pas même les yeux sur le banquier, ne tentant pas même de faire fléchir sa résolution, qu'il croyait, qu'il devait croire inébranlable, le repris de justice se dirigea vers la porte, essuyant ses pleurs du revers de sa main tremblante, s'adressant de nouveau à son unique confident :

— Viens, allons-nous-en ; allons chercher un gîte ailleurs, mon pauvre *Bonhomme*.

M. Borel eut donné l'un de ses millions pour s'épargner ce qu'il souffrait en ce moment, et pouvoir consoler sa victime par quelques paroles de pitié.

Mais la fatalité du mal et son hypocrisie condamnaient le millionnaire à laisser impitoyablement ce malheureux s'éloigner, affaissé sous le poids de son affliction.

Et plus encore : le millionnaire était condamné à poursuivre sa victime d'un dernier outrage ; car, voyant madame Borel entrer au moment où M. Dubousquet allait sortir du salon, le banquier fut contraint par son rôle d'ajouter d'un ton presque menaçant :

— Et n'oubliez jamais, misérable, que, si dure qu'elle soit, vous subissez la juste peine de votre forfait.

Cette dernière insulte ébranla la longanimité du martyr.

Il se retourna brusquement, redressa son front jusqu'alors courbé, lança au banquier un regard qui le fit tressaillir, malgré son audace et la certitude de son impunité.

Mais, détournant la vue de son bourreau et contemplant la figure vénérable de madame Borel, dont il connaissait les vertus, le forçat libéré se dit :

— Noble et digne femme, je parlerais, qu'elle ne me croirait pas. Tout est contre moi ; et, d'ailleurs, pourrais-je la convaincre de l'improbité, de la méchanceté de son mari, qu'elle serait trop à plaindre, car je sais combien elle est généreuse et charitable.

Et, répondant au jappement de son chien, qui, allant et revenant du seuil de la porte au milieu du salon, où venait de s'arrêter son maître, semblait l'engager à partir, M. Dubousquet dit en le suivant :

— Tu as raison, mon pauvre ami, nous n'avons plus que faire ici ; allons-nous-en ; nous ne pouvons plus demeurer dans cette maison !

Le repris de justice, sortant du salon, laisse seuls le millionnaire et sa femme.

VII

Madame Borel malgré l'empire que possédait son mari sur lui-même, – son mari, qui, en ce moment surtout, sentait la nécessité de redoubler sa contention, – madame Borel remarqua, mais s'expliqua l'altération des traits du banquier, et lui dit :

— Mon ami, je craignais d'être indiscrète en revenant si tôt ; mais, songeant à ce qu'il devait y avoir de pénible pour toi dans une conversation prolongée avec ce malheureux, j'étais résolue à la rompre ; il s'éloignait. Dieu merci, lorsque je suis rentrée. Cet entretien t'a été pénible, je le vois ; tu parais ému.

— Oui, ému d'indignation d'abord, et ensuite ému malgré moi de pitié.

— Je ne m'en étonne pas, je connais ton cœur.

— Sais-tu, ma chère amie, ce que ce misérable venait me demander ?

— Je l'ignore.

— De l'innocenter aux yeux du propriétaire de cette maison.

— Ah ! c'est trop d'effronterie ! quoi ! ce malfaiteur… ?

— Me suppliait d'affirmer, sans m'expliquer davantage, qu'il avait été plus malheureux que coupable : et, grâce à cette affirmation de ma part, il espérait que M. Wolfrang ne le chasserait pas de céans, et que l'on aurait ici pour lui quelque compassion.

— En vérité, mon ami, une telle audace me confond de la part de cet homme, qui semble si humble et si repentant. Comment ! c'est chez toi qu'il a commis son crime, et il ose te demander de le déclarer innocent ! Te supposer capable de mentir à ce point !

— C'est précisément ce que je lui ai répondu.

— Toi ! couvrir de ta parole d'honnête homme un malfaiteur de cette espèce ! J'en suis presque à regretter la pitié qu'il m'inspirait d'abord ; et, si je ne savais combien tu es adorablement bon et indulgent, je m'étonnerais de t'entendre encore parler de ta commisération pour ce misérable, après cette inconvenable demande de sa part, qui est pour toi un outrage.

— Un tel outrage ne peut m'atteindre, et j'ai été affligé, malgré moi, du chagrin que ce malheureux éprouvait de quitter cette maison.

— Quoi ! lorsqu'il y est maintenant connu pour ce qu'il est : un forçat libéré ! Mais il doit, au contraire, avoir hâte de la fuir.

M. Borel allait répondre à la question de sa femme, lorsque Alexis entre dans le salon, et, dès le seuil de la porte, dit tristement à madame Borel en secouant la tête :

— Eh bien, mère, tes pressentiments n'étaient que trop fondés au sujet de M. Duport.

— Vois-tu, mon enfant ! j'étais certaine de ne pas me tromper.

— Ah ! c'est infâme et doublement infâme ! – reprend Alexis avec indignation. – Un vol serait moins odieux que cet abominable abus de confiance !

À ces mots d'abus de confiance, M. Borel tressaille et dit à son fils :

— De quoi s'agit-il donc, mon ami ?

— Mon père, tu connais M. Duport ?

— M. Duport ? – reprend le banquier interrogeant ses souvenirs. – En effet, ce nom ne m'est pas étranger.

— Notre maison, depuis plusieurs années, lui escomptait du papier sur Grenoble, répond Alexis. – Je le rencontre, la veille de notre départ pour Paris ; je sortais de la Banque. « Ah ! me dit-il en m'abordant, combien je suis heureux de vous rencontrer, monsieur Alexis ! Auriez-vous des fonds sur vous ? – Sans doute ; je viens de toucher une somme assez considérable. – En ce cas, veuillez donc me donner une somme de dix mille francs : il s'agit d'une excellente affaire à conclure tout de suite, et, je la manquerais faute de cette somme ; je vous la remettrai dans la journée, » ajoute M. Duport. J'ouvre mon portefeuille ; je lui remets dix billets de mille francs, ne songeant pas à lui demander de reçu, d'abord parce que nous étions au milieu de la rue, puis parce que j'avais une confiance entière dans un homme avec qui la maison était en relations d'affaires depuis plusieurs années. Il me remercie, nous nous séparons, et, de retour à la maison, je prie le caissier de prendre note de cette avance de dix mille francs faite à M. Duport, qui doit les rembourser dans l'après-dînée. Cependant il ne paraît pas à la caisse ce jour-là ; ce retard de payement ne me cause nulle inquiétude ; je ne doute pas qu'il ne vienne s'acquitter le lendemain. Nous partons pour Paris ; au bout de quelques jours, notre caissier m'apprend dans sa correspondance qu'il n'a pas de nouvelles de M. Duport. Assez surpris, je l'avoue, je l'engage à écrire à notre débiteur. Sais-tu, mon père, ce que celui-ci a l'audace de répondre ?

— Non ; que répond-il ?

— Qu'il y a erreur, et qu'il n'a pas reçu de moi ces dix mille francs. Notre caissier, ne pouvant douter d'un fait que j'ai affirmé, se rend le

lendemain chez ce fripon, et apprend ce dont notre correspondance vient de m'instruire, que M. Duport a, pendant la nuit, quitté Lyon furtivement, laissant pour plus de cent mille francs de dettes. Dis, mon père, l'abus de confiance dont nous sommes victimes est-il assez odieux ?

— Ce M. Duport m'inspirait des doutes sur sa probité depuis que, par hasard, j'avais su qu'il laissait sa femme et son enfant dans la détresse, et qu'il vivait avec une fille perdue, – ajoute madame Borel. – Un mauvais époux, un mauvais père est rarement honnête homme.

— Eh bien, mon ami, – dit à son fils le banquier sans s'émouvoir, – il faudra faire porter ces dix mille francs au compte des profits et pertes. Voilà tout.

— Comment, voilà tout ! – s'écrie Alexis ; – cet infâme abus de confiance ne te révolte pas, mon père ?

— Notre maison peut, grâce à Dieu, supporter une perte, en somme, assez légère.

— Ah ! ce n'est pas cette perte qui me courrouce, c'est l'indignité d'un pareil acte. Un abus de confiance ! mais, je le répète, c'est cent fois plus hideux que le vol, je dirais presque le vol à main armée.

— Allons, mon ami, pas d'exagération, – dit avec un sourire contraint le millionnaire, jadis coupable d'un abus de confiance bien autrement exécrable que celui de M. Duport. – La loi établit avec raison une énorme différence entre l'abus de confiance et le vol à main armée. Le premier est puni de quelques années de prison ; le second est justement puni des travaux forcés à perpétuité.

— Qu'est-ce que cela prouve, mon père ? L'inconséquence, l'aberration de l'opinion commune.

— Mon cher enfant, tu raisonnes avec la généreuse exaltation, mais aussi avec l'inexpérience de ton âge, reprend M. Borel, dont le supplice interne est inexprimable. – La loi établit sagement une distinction profonde entre le délit d'un homme à qui l'on prête volontairement de l'argent, ou à qui on confie un dépôt, et qui nie cette dette ou ce dépôt, et le brigand qui vient, armé, briser nuitamment votre caisse, prêt à joindre le meurtre au larcin, afin d'assurer l'impunité à son crime !

— Eh bien, moi, cher père, je prétends que l'abus de confiance devrait être puni au moins de la même peine, sinon plus sévèrement, que le vol à main armée.

— Mon cher ami, tu soutiens là un paradoxe dans toute la force du terme.

— Permets-moi, bon père, de te prouver…, ma mère, j'en suis certain, sera de mon avis… que rien n'est moins paradoxal que la thèse

que je soutiens.

— Voyons cela, monsieur l'avocat, – répond gaiement madame Borel ; – voyons comment vous allez plaider notre cause, jeune Cicéron, je dis notre cause, car je t'avoue mon énormité, mon ami, – ajoute madame Borel s'adressant à son mari : – je partage, sur cette question, l'opinion de mon fils, et, qui pis est, bon Dieu ! je suis, comme lui, en révolte ouverte contre l'opinion reçue.

— Vous êtes deux, je suis seul, je m'avoue vaincu, répond le banquier s'efforçant de sourire, malgré sa torture atroce. – Laissons là cette discussion.

— Alexis, notre adversaire recule devant la discussion ; il est perdu, – dit en riant madame Borel ; – il faut outrageusement abuser de notre avantage, et lui imposer la dure obligation de se déclarer vaincu.

— Soit, je le déclare ; triomphez donc, impitoyables vainqueurs ! – dit le banquier, d'autant plus contraint de donner, ainsi que sa femme, un tour plaisant à la conversation, qu'il craint de laisser pénétrer ses secrets sentiments. – Oui, je me déclare battu à outrance, je me rends à merci et à miséricorde… Vous êtes satisfaits, j'imagine ?

— Pas du tout, monsieur mon mari.

— Que diable voulez-vous donc de plus, madame ma femme, impitoyable épouse que vous êtes ? et vous, monsieur mon fils, non moins impitoyable ?

— Nous voulons te forcer à t'avouer vaincu.

— Mais je le suis, je l'avoue, je le crie, je le proclame !

— Oh ! il s'agit, non point de t'avouer vaincu par une dédaigneuse condescendance dont nous sommes abominablement humiliés, mon fils et moi, mais de t'avouer vaincu de par l'irrésistible logique et l'admirable éloquence de l'illustre avocat ici présent, Alexis Borel, à qui je donne la parole, Alexis, tu as la parole.

— Mais, encore une fois, chère amie…

— Mais, encore une fois, cher ami, tu ne nous échapperas pas ainsi. Parle, Alexis ; hardi, mon enfant ! et surtout sois sublime, entends-tu ? Je tiens particulièrement à ce que tu sois sublime, en ma qualité de mère on ne peut plus orgueilleuse !

— Je serai, du moins, convaincu, et nous allons le confondre, ce cher et bon père.

VIII

M. Borel ne pouvait, l'entretien monté à ce diapason, le rompre brusquement sans donner à sa femme et à son fils une raison plausible, et il n'en trouvait aucune.

Il se résigna donc, se reprochant amèrement d'avoir cédé, malgré lui, au désir d'atténuer aux yeux des siens ce qu'il y avait de hideux dans l'abus de confiance, parce qu'il s'était jadis rendu lui-même coupable de ce délit, qu'il aurait dû flétrir, au contraire, avec une véhémente indignation, selon l'habitude des coquins criant toujours, et des premiers : « Au voleur ! » Le millionnaire dut donc se résigner à boire jusqu'à la lie la coupe amère de sa propre ignominie, et ne songea plus qu'à veiller scrupuleusement sur ses moindres paroles et sur l'expression de sa physionomie.

— Eh ! mon Dieu ! mon père, avait repris Alexis, – je trouve, pour le besoin de ma cause, ainsi que disent les avocats, un exemple qui n'est que trop réel et personnifie le vol à main armée, de même que ce misérable Duport personnifie l'abus de confiance.

— Comment cela ? – demande le banquier ; – de quel exemple veux-tu parler ?

— Ce malheureux repris de justice, ce Dubousquet.

— En effet, – reprend madame Borel, – ces deux exemples ne sauraient être mieux choisis.

— Ainsi, – poursuit Alexis, – ainsi ce malfaiteur est entré de nuit chez toi, à main armée, pour te voler ; un de nos domestiques, éveillé par le bruit, accourt, veut saisir le voleur ; celui-ci le frappe et prend la fuite. Certes, voilà un grand crime, n'est-ce pas ? Eh bien, mon père, selon moi, le crime de ce Duport est peut-être plus horrible encore.

— C'est ce qu'il s'agit de démontrer, mon ami, sous peine, je le répète, de soutenir un paradoxe tout simplement… insoutenable.

— Je demande que l'orateur ne soit pas interrompu, dit en souriant madame Borel ; – il débute dans la carrière, et les interruptions pourraient le faire patauger d'une façon regrettable.

— Sois tranquille, bonne mère, notre cause est juste, nous la gagnerons, et je réponds à ce cher père : Tu as chez toi une somme d'argent considérable, tu crains d'être volé ; que fais-tu ? Tu sauvegardes cette somme de ton mieux, tu la renfermes dans une caisse de fer, gardée par l'un de tes domestiques ; tu as pris toutes les sûretés

possibles, tu t'es mis ainsi sur la défensive ; c'est une espèce d'état de guerre ouverte entre les voleurs et toi. Ce Dubousquet s'introduit de nuit dans ta maison ; il veut te voler, mais tu es pour ce bandit un ennemi, puisque tu possèdes l'argent qu'il convoite ; il n'est lié envers toi ni par la confiance, ni par l'amitié, ni par un service rendu ; enfin, pour commettre le crime, ce bandit court des dangers, risque sa vie ; il fait du moins montre de courage, exécrable courage, soit, et qui n'atténue en rien, aux yeux de la loi et de la morale, son forfait ; au contraire, il l'aggrave et doit l'aggraver. Mais, enfin, je le répète, ce bandit, pour voler, risque sa vie, et aucun lien de confiance, d'affection ou de reconnaissance ne l'attache à toi. Est-ce vrai, père ?

— C'est vrai ! – répond le millionnaire impassible.

Et il se sentait glacé jusque dans la moelle des os en entendant son fils, son fils ! l'accuser – sans le savoir – d'être peut-être plus scélérat encore qu'un voleur à main armée ; tandis que madame Borel, partageant l'opinion de son fils, disait à son mari :

— Avoue, mon ami, et je parle sérieusement cette fois, avoue qu'Alexis pose parfaitement la question.

— Oui, à son point de vue, – répond le millionnaire, – mais pas à celui de la loi.

— C'est précisément là l'objet de la discussion, – dit madame Borel. – Continue, mon enfant.

— Et maintenant, père, je m'adresse à ta bonne foi, à ta conscience ; compare au crime de Dubousquet, qui fait du moins preuve d'un certain courage, si horrible qu'il soit, compare, dis-je, la lâche infamie de ce Duport. Quel est son but ? Le même, absolument le même que celui de Dubousquet : voler ; mais risquera-t-il sa vie comme l'autre, en tentant de nuit une dangereuse effraction ? Non, non ! il vient à moi, au grand jour, l'air loyal, et, s'adressant à ma confiance, il me demande un service ; ce service, je le lui rends, et, persuadé de sa bonne foi, croyant à sa parole, je n'exige aucun reçu des dix mille francs que je lui remets. Quelques jours après, il nie effrontément cette dette, et ainsi, non-seulement il me vole impunément, sans péril, mais encore, et pour comble d'infamie, c'est moi qu'il accuse d'être un voleur, puisque je parais vouloir lui extorquer dix mille francs qu'il ne me doit point.

— C'est évident, – dit vivement madame Borel. – Bien, bien, mon enfant !

— Quoi ! mon père ! – reprend le jeune homme avec une véhémente conviction, – quoi ! aux yeux du bon sens, de la morale, de l'injustice, ce misérable qui me vole lâchement, qui me diffame, moi qui lui ai généreusement rendu service, ne serait pas aussi coupable

que le bandit qui, au risque de sa vie, dépouille un inconnu ?

— Quoi ! mon ami ! – s'écrie à son tour chaleureusement madame Borel s'adressant à son mari, – quoi le brigand embusqué au coin d'un bois pour tuer et dévaliser les passants, ne te semblerait pas peut-être moins odieux encore que le scélérat qui empoisonnerait son ami pour le voler ?

— Cette comparaison, – dit le banquier s'efforçant de rester maître de lui-même, – cette comparaison n'est pas juste, ma chère amie.

— Elle n'est pas juste, dis-tu ? Comment ! Ton meilleur ami, je suppose, a foi dans ta probité ; il te prête de l'argent sans reçu, ou il te confie un dépôt ; ce dépôt, tu le nies audacieusement ; mais c'est infâme ! mais, c'est, de tous les crimes, le plus ignoble, le plus noir ! mais, ainsi que le disait ton fils, c'est non-seulement voler, c'est encore accuser ton ami d'être lui-même un voleur ; c'est témoigner de la plus détestable ingratitude ; c'est outrager un sentiment divin ; c'est concentrer dans une seule action les vices les plus hideux, le mensonge, l'hypocrisie, la calomnie, l'ingratitude, le vol, le meurtre !

Et, répondant à un mouvement de son mari, madame Borel ajoute avec un redoublement d'indignation :

— Oui, le meurtre ! Est-ce que l'on n'a pas vu des abus de confiance laissant exposés à une misère atroce ceux qu'ils dépouillaient… les pousser au suicide ? est-ce que l'on n'a pas vu des familles, ainsi réduites à une détresse affreuse, mourir de faim, ou, pis encore, poussées à bout par le besoin, des femmes se vendre, des hommes commettre des actes quelquefois dignes de l'échafaud ? Ah ! jamais, jamais la loi ne se montrera trop inexorable pour ce crime, le plus lâche, le plus horrible de tous !

Non, il est impossible de peindre ce qu'éprouvait alors le millionnaire.

Un hasard vengeur voulait que madame Borel, recourant à un exemple d'abus de confiance, dont, pour le besoin de la discussion, elle supposait son mari coupable, lui retraçât presque identiquement l'abus de confiance, autrefois commis par lui envers un ami d'enfance, et les conséquences de cet acte.

Aussi M. Borel, parvenant, par un effort surhumain, à dissimuler son épouvante, – il songeait au mépris et à l'aversion dont il serait l'objet de la part de sa femme et de son fils, si tendrement chéris de lui, s'ils découvraient jamais son crime, – M. Borel reprit :

— Vos arguments sont très-spécieux, je l'avoue, mes amis, parce qu'ils prennent leur source dans des sentiments généreux – mais la loi vous répondra ceci : Vous avez imprudemment prêté votre argent, ou

confié un dépôt à un ami dont vous ne suspectiez point la probité ; vous portez la peine de votre imprudence. En un mot, vous dira la loi, il fallait mieux placer votre confiance, vous renseigner mieux sur la moralité de celui à qui vous prêtiez votre argent ou confiiez un dépôt. Vous avez agi librement ; rien ne vous obligeait à lui donner cette preuve de confiance.

— Rien ne m'y obligeait ! – s'écrie Alexis ; – mais tout m'y obligeait, au contraire : mon amitié, ma foi dans la probité du misérable qui s'en montre indigne. Est-ce qu'en confiant ce dépôt à son honneur, je ne devais pas le croire plus en sûreté que sous la triple serrure d'un coffre-fort ? La loi exige donc en principe la défiance, le soupçon, si répulsifs à toute âme loyale, qu'elle peut à peine les concevoir ? Ainsi, au lieu de céder sans réserve à ma confiance dans mon meilleur ami, ou dans l'homme que je crois intègre, il faut donc que je les outrage par des doutes odieux, me disant que, malgré les apparences, il est possible qu'ils soient des misérables ? Est-ce assez t'insulter, ô sainte confiance ! généreux élan du cœur, sentiment divin, si honorable pour ceux qui l'inspirent, que, fût-il immérité par eux, ils devraient s'en rendre dignes par un noble orgueil ? Et souvent cela doit être ; oui, j'en suis certain : des gens capables de vous voler votre bourse, vous la remettraient fidèlement, si vous leur disiez : « Gardez-la-moi ; je me fie à votre honneur. »

— Cher enfant ! des milliers de faits sont d'accord avec l'instinct de ton cœur ! – ajoute madame Borel, émue de la touchante exaltation de son fils ; oui, l'abus de confiance est révoltant, irrémissible, doublement infâme, parce que celui à l'honneur de qui nous confions un dépôt, contracte envers nous un engagement sacré, qui, moralement, le lie envers nous cent fois plus qu'un acte écrit ! Aussi la forfaiture à cet engagement sacré égale-t-elle à mes yeux le plus grand des crimes, et…

— Viens m'embrasser, Alexis ! – s'écrie soudain le banquier simulant un profond attendrissement : – viens, cher et digne enfant, tu ne m'as pas convaincu ; car, avant cette discussion, je partageais ton avis et celui de ta mère, – ajoute M. Borel en embrassant tendrement son fils ; – mais je voulais me donner la douce satisfaction de t'entendre soutenir et défendre de si nobles principes !

— Et, moi, je me doutais de ton horrible trahison ; car, connaissant ton cœur, je ne pouvais comprendre ton dissentiment avec nous sur un pareil sujet, – dit gaiement madame Borel à son mari.

Et, s'adressant à Alexis :

— Hélas ! illustre Cicéron, voilà tes frais d'éloquence perdus, et les miens aussi. Quel beau triomphe ! nous sommes parvenus à persuader

ton père, qui était peut-être encore plus de notre avis que nous-mêmes.

— Aussi, je suis grandement tenté de vous chercher querelle à tous deux. Comment ! vous avez pu croire un moment que mon opinion différait de la vôtre ? – répond en souriant M. Borel. – Il est vrai qu'à votre excuse vous pouvez m'objecter que je ne vous combattais point en mon nom, mais au nom de la loi.

— Voilà justement ce qui me faisait douter de ta sincérité dans la discussion, mon ami, – reprend madame Borel ; – tu nous disais toujours, à Alexis et à moi : « La loi vous répondra ceci, la loi vous répondra cela. »

— Et c'était à la fois loyal et adroit, – reprend Alexis. – Ce cher et bon père, en nous objectant des raisons puisées dans la loi et non dans sa conviction, conciliait ainsi son désir de nous engager dans cette discussion, et son aversion de la feinte et du mensonge ; il eut répugné à sa droiture de soutenir, même en apparence, une opinion qui n'était et ne pouvait être la sienne !

— Et cependant, voyez la perfidie ! – ajoute gaiement madame Borel : – monsieur mon mari, s'avouant à l'avance vaincu, semblait vouloir fuir la discussion…

— Afin de redoubler votre envie de la poursuivre, mes pauvres amis ; et vous avez innocemment donné dans le piége, – répond le banquier ; – mais, sérieusement, j'ai été aussi ému que frappé de la chaleureuse indignation d'Alexis, en flétrissant l'abus de confiance, ce crime, le plus lâche, le plus hideux de tous, à mon avis comme au vôtre. Mais sais-tu, cher enfant, que tu as parfois atteint à l'éloquence ? Je ne te connaissais pas ce don.

— Ma foi, je l'ignorais aussi, si tant est que je possède la moindre parcelle de ce don, mon père, – répond Alexis.

Puis, s'adressant à madame Borel d'un air d'intelligence, et faisant ainsi allusion à l'impression qu'avait causée sur lui Sylvia, il ajoute :

— Seulement, je suis certain qu'hier matin, je n'eusse pas trouvé ces accents que mon père veut bien qualifier d'éloquents.

— Pourquoi cela ? – demande M. Borel ; – pour quelle raison l'éloquence te serait-elle venue soudain, mon garçon ?

— Oh ! c'est notre secret, à ma mère et à moi. Tout ce que je puis te dire, c'est que, depuis hier au soir, je vous aime tous deux davantage, s'il est possible ; c'est que, depuis hier au soir, le bien, le juste, le vrai, m'inspirent encore plus d'attrait, et le mal plus d'aversion ; de là provient ce que tu appelais mon éloquence, mon bon père, lorsque tout à l'heure je m'indignais contre l'abus de confiance.

Le secret d'Alexis fut bientôt pénétré par le banquier, grâce aux

sourires et aux regards expressifs de sa femme, dont il comprit la signification, se rappelant les confidences qu'elle venait de lui faire, quelques moments auparavant, au sujet de l'amour de leur fils pour Sylvia, qui devait être l'ange gardien d'Alexis.

M. Borel reprit, jugeant plus convenable de ne point paraître instruit du secret de son fils :

— Quelle que soit la cause qui redouble en toi l'amour du bien et la haine du mal, mon enfant, je ne saurais que m'en féliciter pour toi et pour nous. Et maintenant, revenant à la cause première de notre apparente discussion, il faudra, ainsi que je l'ai dit, répondre à notre caissier de porter au compte des profits et pertes les dix mille francs que nous a volés, c'est le mot, ce misérable M. Duport. Notre correspondance contenait-elle quelque chose d'important ?

— Non, mon père : tout va bien à la maison ; on désirait vivement à Lyon que vous fussiez adjudicataire de l'emprunt ; on regardait cela comme un honneur pour la haute banque de Lyon, dont vous êtes le représentant vénéré ; aussi combien l'on sera glorieux dans notre ville lorsque l'on apprendra votre succès, et que l'on y lira l'article de ce journal qui vous rend un si juste hommage, mon bon père ! – ajoute Alexis en tirant de sa poche un numéro du journal de la veille. J'ai bien regretté que cet article ne fût pas signé, afin de…

— Comment ! – dit M. Borel surpris, – où t'es-tu donc procuré ce numéro du *Messager* ?

— Au bureau du journal ; et, pour me le procurer, je suis sorti ce matin de bonne heure ; je désirais, de plus, remercier le rédacteur d'avoir si bien apprécié, sans parler de ta capacité financière, la délicatesse et l'élévation de ton caractère ; mais, ne trouvant pas au bureau du journal le rédacteur de cet article, qui malheureusement n'était pas signé, j'ai laissé une lettre pour lui, dans laquelle je lui témoignais toute ma reconnaissance filiale.

— Cher enfant, combien je te sais gré de cette bonne pensée ! – dit madame Borel, tandis que son mari, à qui la présence de Dubousquet et la discussion précédente sur l'infamie des abus de confiance venaient de rappeler si terriblement le passé, cachait, sous une expression de modestie embarrassée, les poignants sentiments que lui causaient toujours les éloges de sa femme et de son fils.

Celui-ci reprit :

— N'était-il pas naturel, bonne mère, que j'allasse remercier ce rédacteur du doux orgueil que nous avons éprouvé en lisant ces lignes que le *Journal de Lyon*, à qui je vais les envoyer, s'empressera de reproduire ? D'autres l'imiteront, et bientôt la France, l'Europe entière répéteront ces éloges si flatteurs pour nous.

— Alexis, – dit M. Borel, – je t'en prie, mon enfant, ne…

— Il n'y a pas là de quoi alarmer ta modestie, mon bon père ; j'ai dit que ces éloges étaient flatteurs, non pour toi : ils ne sont que justes, mais flatteurs pour ma mère et pour moi, qui avons l'honneur de porter ton nom.

Et, répondant à un nouveau geste d'embarras du banquier, Alexis ajoute :

— Oui, l'honneur, l'insigne honneur de porter ton nom !

— Ajoute : et le bonheur de le porter, ce nom, cher enfant, – dit madame Borel contemplant avec une expression d'orgueil et d'ineffable affection son mari.

Puis, lui tendant la main :

— Oui, honneur et bonheur, nous te devons tout, mon ami !

— Oh ! si vous saviez ! si vous saviez !… – balbutie le millionnaire serrant entre ses tremblantes mains celles de sa femme et de son fils.

Puis son émotion interne devient si poignante, que sa voix expire sur ses lèvres, et il se dit encore :

— Ah ! malheur à moi, si ces deux nobles êtres, si chers à mon cœur, eux dont l'affection est ma vie, découvraient jamais que j'ai commis cet acte infâme, tout à l'heure flétri par eux avec tant d'indignation ! Malheur à moi ! leur aversion, leur mépris me tueraient !

— Si nous savions, dis-tu ? – avait repris madame Borel voyant son mari s'interrompre, vaincu par son émotion secrète. – Oh ! nous savons, et cela depuis longtemps, que ta modestie égale tes vertus ; nous savons que le juste, le beau, le bien te sont si naturels, que tu n'as pas plus conscience de ces trésors de ton âme épandus autour de toi, que l'arbre n'a conscience des doux fruits qu'il prodigue à tout venant.

Un domestique, entrant, mit terme à la torture de M. Borel, et, lui remettant un large pli cacheté, lui dit :

— On vient d'apporter cette lettre pour monsieur, de la part de l'intendant de la liste civile ; on demande s'il y a une réponse.

— Attendez, – dit le banquier en rompant le cachet de l'enveloppe.

IX

Pendant que M. Borel prenait connaissance de la lettre que l'on venait de lui remettre, Alexis, se rapprochant de sa mère, lui dit tout bas :

— Tu m'as bien compris tout à l'heure, n'est-ce pas, lorsque j'ai dit qu'*hier* matin je n'aurais pas eu l'éloquence que mon bon père prétend trouver en moi ?

— Si je vous ai compris, monsieur l'amoureux ? Voilà, une belle question ! – répond madame Borel haussant les épaules. – Aussi est-ce à *l'ange* que je fais honneur de ton éloquence, et point du tout à toi, illustre Cicéron ; toi dont l'irrésistible éloquence a le pouvoir prodigieux de persuader les gens qui… sont de ton avis.

— Voyez-vous la méchante mère ! elle se moque de son avocat, maintenant que la cause est gagnée ! – répond gaiement Alexis, tandis que M. Borel, s'adressant au domestique :

— Il n'y a pas de réponse, sinon mille remercîments de ma part.

Le serviteur sort, et le banquier se dit à part :

— Grâce à Dieu ! voici l'occasion de rompre cet entretien dont chaque mot me poignardait.

Et, se rapprochant de sa femme et de son fils :

— Enfin, mes amis, l'on m'envoie cette autorisation de visiter les appartements du château de Monceaux, autorisation que nous attendions depuis quelques jours ; il paraît que cette faveur ne s'accorde qu'à un très-petit nombre de privilégiés.

— Alors nous en profiterons avec un double plaisir, – dit madame Borel. – L'on assure qu'il y a dans le château des merveilles en objets d'art et de curiosité. Or, je l'avoue, depuis que nous avons acheté d'excellents tableaux et quelques statues antiques pour orner notre hôtel de Lyon, à force de contempler les belles choses, j'ai fini par devenir, sinon très-connaisseuse, assez du moins pour pouvoir distinguer les bons tableaux des mauvais, et j'éprouve une véritable jouissance à la vue des chefs-d'œuvre de l'art.

— Aussi, chère mère, tu trouveras dans la galerie de Monceaux de nombreux sujets d'admiration. On parle, entre autres, d'un magnifique tableau d'Ary Scheffer, le grand poëte des peintres, – ajoute Alexis Borel ; – il me tarde de voir cette peinture.

— Eh bien, mes amis, ne différez pas votre plaisir ; allez ce matin au château de Monceaux ; je ne pourrai malheureusement pas vous accompagner ; je dois être avant midi au ministère des finances, et voici bientôt onze heures.

— En ce cas, mon ami, – répond madame Borel, – nous remettrons notre partie à demain, afin d'aller à Monceaux tous les trois.

— Il se peut que demain je sois obligé de retourner au ministère des finances ; allez toujours visiter aujourd'hui le château ; nous y retournerons ensemble, – dit le banquier ; – l'on peut voir deux fois les belles choses.

— Certes, – reprend Alexis, – et surtout les tableaux d'Ary Scheffer ; ils sont si profondément sentis et pensés, que, chaque fois qu'on les revoit, on les apprécie et on les admire davantage. Il y a dans leur poésie je ne sais quoi de vague, de mystérieux, qui fait délicieusement rêver.

Puis, jetant un regard d'intelligence à sa mère, Alexis ajoute :

— Je suis certain que, jamais plus qu'aujourd'hui, je ne goûterai mieux l'adorable talent d'Ary Scheffer.

Madame Borel souriait à son fils d'un air d'intelligence, lorsque le domestique, rentrant, dit à ses maîtres :

— M. le marquis Ottavio Ricci demande si M. Alexis peut le recevoir ?

— Sans doute, et priez M. le marquis d'entrer, – répond très-haut M. Borel, flatté de l'empressement du jeune patricien à venir visiter Alexis.

Et madame Borel ajoute :

— Cette prévenance de la part de M. Ottavio est très-gracieuse.

Et, souriant :

— Voyez-vous, monsieur Alexis, le fils d'un grand seigneur fait les premiers pas vers vous : n'allez pas devenir trop fier, au moins.

— Dieu m'en garde, bonne mère ! car cette prévenance du marquis Ottavio, à qui la dois-je ? Au nom si honorable que j'ai le bonheur de porter, – répond Alexis en regardant son père, au moment où le domestique introduit Ottavio.

X

Ottavio se présente avec une parfaite bonne grâce, et, s'adressant à madame Borel, après avoir salué le banquier :

— Vous voudrez bien m'excuser, madame, si, m'autorisant du voisinage, et surtout de la cordialité que m'a témoignée hier au soir M. Alexis, je prends la liberté de me présenter chez vous ; je désirerais vivement continuer, avec monsieur votre fils, des relations déjà si heureusement commencées.

— Vous ne pouviez, monsieur, nous faire un plus grand plaisir, à mon mari, à moi et à mon fils. Je regrette seulement qu'il n'ait pas prévenu votre aimable visite, – répond madame Borel ; – mais ce que je vous assure, monsieur, c'est qu'Alexis désire, non moins vivement que vous, continuer des relations dont nous sommes si flattés.

— Après ce que vient de vous dire ma mère, monsieur Ottavio, je n'ai plus qu'à vous tendre la main, – reprend Alexis avec la franchise ingénue de son caractère.

Et il offre sa main au jeune marquis ; celui-ci la serre affectueusement, en disant :

— C'est la main d'un ami qui serre la vôtre, monsieur Alexis ; car ce titre d'ami, je prétends le mériter. Il existe entre nous déjà tant de motifs de sympathie et de rapprochement ! tous deux nous idolâtrons notre mère, tous deux nous sommes glorieux de notre père, et, au sujet du mien, je n'oublierai jamais les paroles que vous lui avez adressées hier, et dont il a été si touché.

— Ah ! monsieur, vous avez comblé les vœux d'Alexis en lui faisant l'honneur de le présenter à M. le duc della Sorga, – reprend M. Borel. – Hier matin, en apprenant que M. le duc devait se trouver à la soirée de M. Wolfrang, mon fils nous disait que l'un des jours les plus heureux de sa vie serait celui où il pourrait contempler le héros de l'indépendance sicilienne.

— Aussi, jugez de mon bonheur, monsieur Ottavio, lorsque, grâce à vous, je me suis vu accueilli avec tant de bonté par ce héros, – ajoute Alexis ; – mes vœux étaient comblés, dépassés. Ah ! vous l'avez dit, vous devez être bien glorieux de votre père !

— Pardon, j'ai dit nous, puisque à ce sujet vous n'avez rien à m'envier, monsieur Alexis, – répond Ottavio indiquant le banquier d'un regard de déférence.

Celui-ci rougit légèrement, et, redoutant de subir de nouveau des éloges qui le torturent, il dit au jeune marquis :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je prends congé de vous ; je suis obligé de me rendre au ministère des finances.

— Un mot, de grâce, monsieur, – reprend Ottavio, – ma visite est doublement intéressée ; je venais faire une proposition à M. Alexis, et j'ose espérer qu'elle vous agréera ainsi qu'à lui.

— En pouvez-vous douter, monsieur ?

— Mon père et ma mère sont invités à aller ce soir à l'Opéra, dans la loge d'une personne de nos amies ; il n'y a pas de place pour moi dans cette loge, je suis obligé de prendre une stalle d'orchestre ; or, si, par hasard, il n'avait pas disposé de cette soirée, et si cela ne contrariait point vos projets et ceux de madame, de passer la soirée ensemble en allant tous deux à l'Opéra…

— Avec le plus grand plaisir, monsieur Ottavio, – répond Alexis enchanté de cette offre ; – j'accepte de tout cœur, si toutefois mon père et ma mère y consentent.

— Nous sommes, mon enfant, très-obligés à M. Ottavio d'avoir songé à toi, et je lui ferai à mon tour une proposition qui lui conviendra peut-être, – répond madame Borel après un moment de réflexion. – Nous venons de recevoir la permission de visiter les appartements du château de Monceaux ; on accorde, paraît-il, très-difficilement ces permissions ; on dit des merveilles de la collection de tableaux et d'objets d'art que renferme cette galerie ; s'il convenait à M. Ottavio d'aller aujourd'hui avec toi, mon enfant, la visiter, vous passeriez ainsi la matinée et la soirée ensemble.

— Rien ne pouvait m'être plus agréable, madame, – répond Ottavio ; – j'ai souvent entendu parler de la galerie de Monceaux, et je ne saurais trouver une meilleure occasion de la voir.

— Merci, bonne mère, merci d'avoir songé à cela ! dit Alexis.

Et, s'adressant à Ottavio :

— Vous êtes libre ce matin ?

— Parfaitement, et tout à vos ordres.

— Bravo ! tu l'as dit, mère, la journée sera complète. Tu viens avec nous ?

— Non, mon enfant ; M. Ottavio voudra bien m'excuser ; j'ai quelques lettres à écrire, et je désire aller voir ce matin cette charmante madame Wolfrang, qui a bien voulu me dire, hier au soir, que je la trouverais tous les matins chez elle.

Et, répondant aux regards surpris de son fils par un sourire

singulier, madame Borel, s'adressant à Ottavio :

— Quelle aimable et gracieuse femme que madame Wolfrang, n'est-ce pas ?

— Que vous dirai-je, madame ? ce matin encore, ma mère la citait comme un modèle de perfections ; l'on ne saurait faire un plus digne éloge de madame Wolfrang, à mes yeux, du moins ; car je connais la sûreté infaillible du jugement de ma mère.

— Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur Ottavio, – reprend madame Borel. – Ai-je besoin d'ajouter que nous serons toujours on ne peut plus heureux de vous recevoir, et d'espérer que votre liaison avec Alexis deviendra une véritable intimité ?

— C'est pour moi, madame, plus qu'une espérance, c'est maintenant une certitude. – répond Ottavio tendant de nouveau la main à son nouvel ami ; – vous ne me démentirez pas, j'en suis sûr ?

— Non ! oh ! non !… Eh ! mais, tout à l'heure, en nous rendant à Monceaux, je vous dirai tout ce que j'ai sur le cœur, – répond Alexis en allant prendre son chapeau, tandis que M. Borel, lui remettant le pli :

— Voici la permission, que tu oubliais, étourdi.

Puis, s'adressant à Ottavio, qui salue madame Borel, afin de prendre congé d'elle, le banquier ajoute :

— Je ne puis, monsieur, que me joindre à ma femme pour vous réitérer l'assurance que nous serons toujours très-flattés d'avoir l'honneur de vous recevoir.

Les deux jeunes gens sortent, bras dessus, bras dessous, et se dirigent vers le château de Monceaux.

Le banquier se rend au ministère des finances, et madame Borel, ayant demandé son châle et son chapeau, se prépare à aller faire à Sylvia une visite très-intéressée.

XI

Madame Borel, en se rendant chez Sylvia, se souvînt que celle-ci, la veille, lui avait présenté Francine Lambert, et crut de bon goût d'entrer un moment dans le magasin du libraire pour y voir cette jeune femme, dont la candeur et la modestie l'avaient intéressée.

Madame Borel, en passant sous la voûte de la porte cochère, aperçut M. Saturne, le portier, toujours de noir vêtu, cravaté de blanc, portant son large tablier de serge verte, et manœuvrant de son balai au seuil de la porte, en disant au commis du libraire, avec un accent de cérémonieuse politesse, d'une fabuleuse urbanité :

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur Bachelard, que le jeune sous-officier ne s'est pas représenté ici depuis qu'il a été… reconduit jusqu'à la porte par les gens de mon honoré maître.

— C'est étonnant, – répond Bachelard, – c'est fort étonnant !

— C'est absolument comme j'ai eu l'avantage de vous le dire.

— Et mademoiselle Antonine Jourdan n'est pas sortie ce matin ? – continue le commis toujours curieux et interrogeant. – Et ce vieux décoré à moustaches grises, qui vient si souvent voir cette chanteuse, n'a point paru non plus ce matin ? Il paraît qu'il a été la cause de l'algarade d'hier au soir, et que ce forcené sous-officier a reproché à la chanteuse d'être entretenue par ce vieux roquentin. Quelle horreur ! hein ! monsieur Saturne ? Qui aurait jamais cru que la chanteuse était capable d'indignités pareilles ? Et c'est, la malheureuse, au vu et au su de toute la maison, et même de tout le quartier ; car je suis allé ce matin chez le marchand de vin, la fruitière et l'épicier, raconter l'algarade d'hier au soir. Tout le monde sait maintenant que la chanteuse est une pas grand'chose ; d'aucuns même disent une rien du tout !

— Il m'est impossible d'entendre patiemment accuser l'une des honorables locataires de cette maison d'être…

— Père Saturne, voulez-vous que je vous confie un grand secret, à la condition que vous m'en confierez un autre ?

— Bien obligé.

— C'est égal, je ne suis pas intéressé, vous me rendrez ça quand vous voudrez ; je vas toujours vous dire mon secret…

— Gardez-le pour vous.

— Impossible ! il m'altère, il m'étrangle !… tant plus je le dis, tant plus j'ai soif de le dire.

— Ah ! vous appelez cela un secret ?

— Parbleu ! c'est toujours un secret pour ceux qui l'ignorent.

— Mais, encore une fois…

— Figurez-vous qu'hier, dans la journée, M. Lambert m'envoie pour une commission au grenier, où il a des caisses de livres ; bien ! je fais ma commission ; très-bien ! Je redescendais du grenier et j'étais à moitié de l'escalier du quatrième lorsque j'entends s'ouvrir la porte de la chanteuse ; alors, naturellement, je m'arrête afin de voir qui est-ce qui sort de chez elle.

— Ah ! vous trouvez cela naturel, d'être toujours à épier les uns et les autres ?

— C'est naturel, puisque c'est dans ma nature, père Saturne. Donc, je m'arrête à la moitié de l'escalier ; j'avance la tête par-dessus la rampe avec précaution, et qu'est-ce que je vois ?… Devinez…

— Je ne suis point devin, monsieur, et je vous prie de…

— Eh bien, si vous ne voulez pas deviner la chose, je vas vous l'apprendre : je vois donc la chanteuse qui avait reconduit le vieux décoré jusqu'au seuil de la porte, embrasser ce grison et lui dire (ici, Bachelard prend une voix de fausset) : « Adieu, à demain ; tu me le promets, mon vieux loulou ? » Et le grison de répondre (ici, Bachelard prend une grosse voix) : « À demain, sois tranquille, ma bichette chérie ! » Mais ce n'est pas tout, et vous allez frémir, père Saturne ! Figurez-vous que…

— Monsieur Bachelard !

— Eh bien, quoi donc, père Saturne ?

— Je comprends tout maintenant.

— Comment ?

— La cause du scandale d'hier au soir, c'est vous.

— Moi !

— C'est comme j'ai à la fois le vif désagrément et l'honneur de vous le dire.

— Vous rêvez, monsieur Saturne.

— Je vous ferai observer que je jouis de toute la lucidité de mon entendement et de ma mémoire. Hier au soir, vous étiez sous la voûte de la porte cochère, lorsque ce sous-officier est entré. Vous voyant nu-tête et devant croire que vous apparteniez à la maison, il vous a demandé si ce n'était point ici que demeurait mademoiselle Antonine

Jourdan.

— Sans doute.

— Vous lui avez répondu : « Oui, monsieur ; je puis vous donner tous les renseignements possibles sur cette demoiselle ; je suis de la maison. »

— C'est encore vrai ; mais…

— J'entendais cet entretien du seuil de ma loge ; j'allais même vous faire remarquer, avec convenance mais fermeté, que vous empiétiez sur les fonctions dont j'ai l'honneur d'être revêtu en qualité de concierge, et que j'ai la prétention de remplir à la satisfaction de MM. les locataires ; j'allais, dis-je, protester contre cet empiétement, lorsque vous avez emmené ce sous-officier dans la rue.

— Et puis ?

— Monsieur Bachelard !

— Monsieur Saturne ?

— Dix minutes après que vous aviez emmené ce sous-officier dans la rue, il passait devant ma loge comme un ouragan, au point que je n'ai pas eu le loisir de lui demander où il allait. Il s'est précipité en courant vers l'hôtel de notre honoré maître ; le reste n'est, que trop connu. Ce sont donc vos suppositions indécentes – le mot est dur, mais la vérité m'oblige à l'articuler – ce sont donc vos suppositions indécentes, au sujet des visites de ce vénérable vieillard à cette respectable demoiselle, qui, indiscrètement communiquées par vous au jeune militaire, l'ont exaspéré.

Le concierge, apercevant alors madame Borel, s'interrompt et salue jusqu'à terre la femme du banquier.

Celle-ci, reconnaissant le commis, qu'elle voyait souvent sur le seuil du magasin, lui dit :

— Madame Lambert est-elle chez elle ?

— Tiens, madame vient donc chez nous ? demanda Bachelard surpris. – C'est pour la première fois que madame…

— Je vous prie de me dire si madame Lambert est chez elle, – reprend madame Borel – Peut-elle me recevoir un instant ?

— Un instant ? En ce cas, madame ne compte donc pas faire une longue visite à ma bourgeoise ? – réplique le commis, tandis que M. Saturne, outré de la curiosité de cet indiscret, lève les yeux au ciel avec douleur.

Madame Borel, plus divertie que choquée des questions de Bachelard, sort de dessous la voûte de la porte cochère, et répète en

souriant :

— Je vous demande si madame Lambert est chez elle, et si elle peut me recevoir ?

— Pourquoi donc la bourgeoise ne recevrait-elle pas madame ? Est-ce qu'il y aurait des raisons pour que… ?

— Allons, décidément, c'est une gageure. Ce garçon est très-amusant, – se dit madame Borel, tandis que Bachelard, marchant aux côtés de la femme du banquier, qui se dirigeait vers la porte du magasin, continue avec volubilité :

— Madame avait sans doute prévenu de sa visite ma bourgeoise ; car elle s'est habillée dès le matin et a mis sa belle robe de soie vert-pomme, un joli bonnet que je lui vois pour la première fois, et des bottines neuves, sans compter qu'elle a l'air tout drôle et tout inquiet. La servante m'a dit que la bourgeoise n'avait rien mangé à déjeuner, et qu'elle s'informait toujours de l'heure.

Madame Borel avait atteint en quelques pas le magasin du libraire, ne prêtant aucune attention au flux de paroles du commis, lesquelles prouvaient, d'ailleurs, à quel effrayant degré d'investigation peut atteindre la curiosité, Bachelard ayant poussé la minutie de ses observations jusqu'à remarquer que Francine Lambert avait chaussé, ce jour-là, *des bottines neuves* !

Lorsque madame Borel entra dans le magasin du libraire, celui-ci se tenait debout près du comptoir, où sa femme était assise, vêtue avec une recherche d'élégance inaccoutumée, ainsi que l'avait observé le commis.

La charmante figure de Francine, légèrement pâlie par l'insomnie, révélait les perplexités que lui causait la pensée du rendez-vous accordé par elle la veille à M. de Luxeuil.

Ainsi que toute femme encore sensible à la voix du devoir, si affaiblie qu'elle soit, madame Lambert, voyant avec une secrète angoisse approcher l'heure du rendez-vous, devait, jusqu'au dernier moment, hésiter devant une démarche dont elle ne se dissimulait pas les funestes conséquences.

M. Lambert, malgré sa confiance aveugle dans sa femme, a d'abord été assez surpris de la voir si matinalement habillée avec élégance, et, remarquant en elle une sorte d'agitation fébrile et d'inquiétude trahie par ses fréquentes et involontaires informations au sujet de l'heure qu'il était ; M. Lambert, incapable de dissimulation, n'ayant pas caché à sa femme l'étonnement que lui causaient ces diverses circonstances, avait loyalement ajouté foi aux explications suivantes, fort plausibles, d'ailleurs, à lui données par Francine.

Elle s'était, dès le matin, vêtue avec plus de soin que de coutume, parce que madame Wolfrang et madame Borel, ayant bien voulu, ia veille, lui promettre de venir la voir, pouvaient lui faire leur visite le jour même ; aussi avait-elle voulu être habillée convenablement pour recevoir ces dames. Enfin, l'embarras qu'elle éprouvait à la pensée de ces visites, elle, modeste femme d'un libraire et si peu façonnée au monde, lui inspirait une sorte d'inquiétude ; aussi s'informait-elle souvent de l'heure, dans l'appréhension que lui causait la corvée dont elle était de moment en moment menacée.

Ces raisons, nous le répétons, fort plausibles même pour un homme défiant, furent et devaient être complétement acceptées par la loyale crédulité du libraire ; seulement, il reprocha paternellement à Francine de regarder comme une corvée la visite de ces dames, qui lui témoignaient un si bienveillant intérêt.

La présence de madame Borel dans le magasin du libraire devait donner à celui-ci plus de créance encore aux adroits mensonges de sa femme, en les justifiant par un fait prévu par elle.

Ainsi le souffle impur d'un amour coupable avait fait éclore en une nuit dans l'âme de Francine, longtemps ingénue et d'un esprit assez borné, une astuce assez perfidement habile pour en imposer, même à un homme moins généreusement confiant que son mari.

Indigne perversion du cœur et de l'intelligence, si souvent et si joyeusement chantée sur ce thème varié à l'infini : *Comment l'esprit vient aux niaises !*

XII

M. Lambert, à l'aspect de madame Borel entrant dans le magasin, avait dit tout bas à sa femme, faisant allusion à ces visites quelle prétendait redouter comme une corvée :

— Vos prévisions ne vous trompaient pas, chère enfant, voici une visite ; du moins, vous n'aurez pas fait en pure perte une si jolie toilette. Allons, du courage !

Puis, faisant quelques pas au-devant de la femme du banquier, M. Lambert lui dit en s'inclinant :

— Combien nous sommes flattés, madame, de la peine que vous avez prise de venir nous voir ! Mais, si vous le voulez bien, nous monterons à notre entre-sol.

— Pas du tout, je m'assoirai là, près de madame Lambert, si vous le permettez, – répond la femme du banquier prenant place au comptoir, à côté de Francine, qui s'était levée. – Je vous le demande en grâce, ne vous dérangez pas, – ajoute madame Borel obligeant avec une cordiale familiarité Francine à se rasseoir. – Je préfère rester ici, près de vous, chère madame.

— Vous, madame, dans un comptoir ? – dit en souriant le libraire. – Vous, la femme de M. Borel, le banquier millionnaire ?

— Est-ce que le bureau de mon mari n'est pas aussi un comptoir ? – répond gaiement madame Borel. – Il vend de l'argent, vous vendez des livres, monsieur Lambert ; où est donc la grande différence entre ces deux négoces ? Et, s'il y a une différence, n'est-elle pas toute à votre avantage ?

— Comment cela, madame ?

— Mon mari vend de l'argent, et rien en soi n'est bête comme l'argent… tandis que vous vendez des livres, produits du génie… Tirez-vous de là, si vous pouvez, monsieur Lambert.

Et madame Borel, s'adressant à Francine :

— Voilà pourquoi, chère madame, entre femmes de marchands, ainsi que nous le sommes, vous et moi, l'on agit sans cérémonie. Promettez-moi donc qu'à l'avenir il en sera toujours ainsi, n'est-ce pas ?

— Vous l'exigez avec tant de bonté, madame, qu'il me faut bien vous le promettre, quoique je sois confuse, en vérité, de vous recevoir

ici, – répond madame Lambert au moment où Bachelard dit au libraire :

— Monsieur, est-ce que vous désirez toujours un cabriolet ?

— Quoi ! vous n'êtes pas encore allé le chercher ? Il y a un quart d'heure que je vous en ai donné l'ordre !

— Oui, monsieur, et j'y courais lorsque j'ai rencontré madame, qui m'a demandé si la bourgeoise était visible ; alors, j'ai cru devoir…

— Allez tout de suite chercher cette voiture, et prévenez le cocher que je le prends à l'heure pour aller au delà de Saint-Denis.

— Tiens, monsieur va donc à Saint-Denis et même plus loin que Saint-Denis ? En ce cas, à quel endroit monsieur va-t-il ? car il faut que je…

— Faites ce que je vous commande, – dit le libraire avec sa mansuétude habituelle. – Épargnez-moi vos bavardages, sempiternel questionneur.

— Mais, monsieur, pour dire au cocher où vous vous rendez, il faut bien que je le sache.

— Allez chercher ce cabriolet et pas d'observations, – répond le libraire à Bachelard, qui sort du magasin.

Madame Borel et Francine s'étaient entretenues à demi-voix pendant le dialogue du commis et de son maître.

Celui-ci, s'adressant à la femme du banquier :

— Pardon, madame, j'ai le malheur d'avoir pour commis le plus insupportable bavard et le plus incorrigible curieux qui ait jamais mis à l'épreuve la patience d'une créature humaine. Il possède, il est vrai, une qualité capitale à mes yeux : une probité à toute épreuve ; cependant, – ajoute le libraire avec un accent d'indicible bonté, – comme ce malheureux-là, grâce à ces deux défauts, ne serait, je le crains, gardé nulle part et tomberait dans une cruelle détresse, je ne puis me résoudre à le renvoyer ; il sait cela, et voyez s'il abuse de ma tolérance !

— Entendez-vous votre mari, chère madame Lambert ? Il nous dit comme la chose la plus simple du monde qu'il se résigne à souffrir les défauts de ce garçon, tout bonnement parce que d'autres n'auraient pas une patience égale à la sienne.

— Eh bien, madame, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire dans mes paroles ?

— Il le demande, et il est sincère, remarquez bien ceci, chère madame Lambert, – dit madame Borel.

Puis, s'adressant au libraire :

— Mais vous êtes d'une bonté adorable, monsieur ; mais il n'y a rien de plus touchant que cette indulgence de votre part pour des défauts dont vous souffrez, persuadé que tout autre que vous renverrait ce garçon, qui se trouverait alors sans place… Mais, je vous le répète, monsieur, vous êtes d'une mansuétude angélique ; tant pis pour vous si vous ne le savez pas !

Et, se tournant vers Francine, madame Borel ajoute :

— Mais nous le savons, nous autres, n'est-ce pas, chère madame ?

— Oh ! oui, madame ; il n'y a pas de cœur au monde meilleur que celui d'André, – répond Francine baissant les yeux, et se sentant alors si douloureusement tourmentée par le remords de tromper cet homme excellent, qu'elle pense : « Non, non, je n'irai pas à ce rendez-vous. »

— À la bonne heure, madame. Je mérite l'admiration du monde, parce que je garde chez moi ce pauvre garçon, – avait dit en souriant le libraire à madame Borel. – Mais voyez combien peu les admirables actions sont récompensées : je ne puis profiter de l'aimable visite dont vous nous honorez : il me faut prendre congé de vous, madame ; j'ai à peine le temps de me rendre au château de Stains, où s'ouvre, à une heure, la vente d'une bibliothèque très-précieuse.

— Ce qui diminue un peu mes regrets, mon cher monsieur Lambert, c'est que je n'avais moi-même que très-peu de temps à vous donner. C'est un simple bonjour que je venais, en passant, offrir à votre aimable femme. Ceci ne compte pas pour une visite, je vous prie de le croire.

En ce moment, le cabriolet que Bachelard est allé quérir, et dont il descend, s'arrête devant la porte du magasin.

Madame Borel s'est levée du comptoir, ainsi que Francine.

Celle-ci dit en rougissant à son mari, et d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir :

— À quelle heure rentreras-tu, mon ami ?

— Oh ! pas avant six ou sept heures du soir ; car la vente est considérable, et les livres seront vivement disputés.

— Vous allez rapporter de là quelque trésor, monsieur Lambert, dit madame Borel ; – et, tout ignorante que je suis en bibliographie, je viendrai admirer votre conquête.

— Ah ! madame, puissiez-vous dire vrai au sujet de mes conquêtes ! Le catalogue fait mention de plusieurs elzévirs à grandes marges, d'un prix inestimable ; je suis résolu à les pousser à outrance et à…

Mais, s'interrompant et souriant, le libraire reprend :

— Pardon, madame, j'oubliais, dans mon ardeur de bibliophile, qu'en vous parlant d'elzévirs, je vous parle à peu près hébreu.

Et, baisant sa femme au front, M. Lambert ajoute :

— Adieu, chère enfant.

— Adieu, mon ami ; reviens le moins tard possible.

— Aussitôt après la vente, je reviens à Paris, – dit M. Lambert.

Et, saluant la femme du banquier, afin de prendre congé d'elle :

— Madame, je vous présente mes respects.

— Ah ! mon ami, j'oubliais, – dit soudain Francine semblant se rappeler un souvenir, – est-ce que tu as renfermé la clef du grenier qui te sert de magasin ?

— Oui ; elle est dans le tiroir de la caisse. Mais qu'as-tu besoin de cette clef, mon enfant ?

— Je voudrais en ton absence, et pendant que notre commis garderait la boutique, aller moi-même visiter tes caisses de livres ; car notre servante m'assure que les rats font de grands ravages là-haut, – dit Francine sans rougir, sans baisser les yeux, et avec une assurance dont elle s'étonnait elle-même ; – je voudrais m'assurer qu'il n'y a rien de gâté là-haut.

— Je te remercie, chère Francine, de ton bon vouloir ; mais Bachelard, qui est encore hier monté au grenier, m'a certifié que tout était en bon ordre.

— Soit, mon ami ; mais notre commis est, tu le sais, souvent si négligent, que, par sa faute, des caisses de livres pourraient être perdues ; je préfère donc, si tu le permets, aller jeter là-haut un coup d'œil.

— Moi, négligent, madame ? – s'écrie Bachelard ; – Ah ! par exemple, je…

— Taisez-vous, – dit M. Lambert d'abord assez surpris de la demande de sa femme, demande fort concevable, d'ailleurs, si Francine eût eu l'habitude de s'occuper des soins qu'elle voulait, disait-elle, ce jour-là remplir ; mais il n'en était point ainsi.

De là l'étonnement du libraire.

Cependant, après un moment de réflexion, il sourit et se dit :

— Je devine : la pauvre enfant veut, en présence de madame Borel, paraître prendre un vif intérêt à la conservation de mes livres, et faire ainsi montre de sa sollicitude de bonne ménagère. Donnons-lui cette innocente satisfaction.

Et, allant ouvrir l'un des tiroirs du comptoir, M. Lambert y prend

une clef qu'il remet à sa femme, lui disant :

— Je te sais gré, chère Francine, d'avoir songé à visiter les livres, et te suis reconnaissant de la peine que tu prendras à ce sujet.

Puis, s'adressant en souriant à madame Borel :

— Vous le voyez, madame, je possède une excellente petite ménagère.

— J'en étais persuadée d'avance, monsieur Lambert, et je suis enchantée d'avoir une preuve de plus en faveur de la sollicitude de votre aimable femme pour vos intérêts. Ainsi donc, chère madame, au revoir ; et, quant à vous, monsieur Lambert, bonne et heureuse chance ! – ajoute madame Borel quittant le magasin.

— Adieu, mon ami, et ne reviens pas trop tard, – dit Francine accompagnant son mari jusqu'au seuil du magasin, et serrant la clef du grenier dans sa main brûlante.

Le libraire monte dans le cabriolet, et, du geste fait un dernier signe d'affectueux adieu à sa femme, qui, rêveuse et le sein oppressé, revient s'asseoir au comptoir, où elle s'accoude, le front penché sur sa main, tandis que Bachelard, feignant d'épousseter les rayons, la contemple avec une attention sournoise et tenace, se disant :

— Ah ! ma bourgeoise, tu m'as accusé de négligence ! tu me payeras cela ! je me vengerai peut-être plus tôt que tu ne le penses ! Ruminons la chose. Et, d'abord, il n'y a pas plus de rats dans le grenier que sur ma main. C'est donc une manigance de la bourgeoise, pour monter seule là-haut pendant que le patron est absent pour longtemps, et que je garderai le magasin. Bon !… Ensuite, ça n'est pas afin d'aller visiter des livres au grenier que la bourgeoise a mis un si joli bonnet, sa robe de soie vert-pomme et des bottines neuves. Ah çà ! voyons donc ! est-ce que le mirliflore du second, qui a tant l'air de ne faire jamais attention à la bourgeoise lorsqu'il passe devant le magasin, que ça me devient suspect, s'entendrait avec elle ? Car, encore une fois, elle a tout ce qu'il faut pour attirer l'œil. Or, en affectant de ne jamais la regarder, le mirliflore pourrait bien jouer une frime. Ce qu'il y a de sûr et certain, ma bourgeoise, c'est que je ne te perdrai pas de vue une seconde pendant l'absence du patron. Ah ! tu m'as accusé de négligence, toi ! Bon ! bon ! tu me payeras cela !

— Bachelard, – dit Francine sortant de sa rêverie, et d'une voix oppressée, – quelle heure est-il ?

— Voilà encore qu'elle demande l'heure. Évidemment, elle attend quelqu'un ou quelque chose, – pensait Bachelard.

Et il répond tout haut en tirant sa montre, qu'il consulte :

— Madame, il est midi moins un quart.

— Encore deux mortelles heures à attendre ! – se disait Francine. – Irai-je à ce rendez-vous ?… irai-je ?

Madame Borel, ayant quitté le magasin du libraire, se dirigea vers l'hôtel du fond du jardin, afin de rendre visite à Sylvia.

XIII

Madame Borel avait l'usage du monde : elle n'ignorait pas que l'intimité seule pouvait autoriser une visite aussi matinale que celle qu'elle rendait à Sylvia ; mais, accueillie la veille par celle-ci avec une affabilité parfaite, madame Borel devait compter sur l'indulgence de la jeune femme pour cette légère infraction aux règles du savoir-vivre.

Tranquillin se trouvait sous le péristyle de l'hôtel, lorsque la femme du banquier monta les marches du perron.

L'intendant s'empressa de descendre au-devant d'elle, et, apprenant qu'elle désirait voir Sylvia, il répondit :

— Si madame veut se donner la peine d'entrer au salon, je vais faire demander à mon honorée maîtresse, qui est dans son atelier, si elle peut recevoir madame.

Ce disant, Tranquillin précède madame Borel sous le péristyle, dit quelques mots à un domestique qu'il rencontre dans le vestibule, introduit au salon la femme du banquier ; puis, s'inclinant cérémonieusement devant elle :

— Si madame veut prendre la peine d'attendre ici quelques instants, elle saura bientôt si mon honorée maîtresse, que l'on est allé prévenir à son atelier, peut avoir l'avantage de la recevoir.

— Un mot, de grâce, – dit madame Borel à l'homme de confiance, qui, après un nouveau salut, se préparait à quitter le salon. – J'ai une question à vous adresser, si, toutefois, elle n'est pas indiscrète.

— Je suis aux ordres de madame.

— Vous venez de parler deux fois de l'atelier de madame Wolfrang ; qu'est-ce donc, je vous prie, que cet atelier ?

— C'est l'endroit où mon honorée maîtresse et mon honoré maître peignent leurs tableaux et modèlent leurs statues.

— Comment ! reprend madame Borel profondément surprise, quelles statues ? quels tableaux ?

— Dame ! – répond naïvement Tranquillin, – des statues et des tableaux dans le goût de ceux que madame voit ici.

Et l'homme de confiance désigne d'un geste circulaire plusieurs tableaux suspendus aux boiseries du salon et deux statues de marbre de mi-nature, placées sur des socles d'ébène dans les angles du salon.

Ces objets d'art eussent suffi, par leur perfection, à assurer la renommée d'un grand artiste.

Madame Borel, qui, dans son hôtel de Lyon, possédait de véritables richesses en peinture et en sculpture, devait à l'habitude de contempler depuis longtemps ces chefs-d'œuvre une sûreté de goût et d'appréciation incontestable ; elle fut donc parfaitement à même d'apprécier le rare mérite des œuvres de Wolfrang et de Sylvia, œuvres que, la veille, elle n'avait pas eu le loisir d'examiner attentivement, et qu'elle contemplait alors avec une admiration croissante, allant des statues aux tableaux, et revenant des tableaux aux statues, en disant à demi-voix :

— C'est incroyable ! je ne connais rien, dans l'école française moderne, de supérieur à ce que je vois ici. En ce moment, un domestique entre et dit à Tranquillin :

— Madame va descendre ; elle prie madame Borel de vouloir bien l'attendre pendant quelques minutes.

Puis le domestique sort.

— Madame, – reprend Tranquillin s'adressant à la femme du banquier, qui, absorbée dans la contemplation des objets d'art, n'avait fait nulle attention aux paroles du serviteur, – mon honorée maîtresse vous prie de vouloir bien l'attendre pendant quelques instants.

— Mais, votre honorée maîtresse et votre honoré maître sont donc aussi de grands peintres, de grands sculpteurs, monsieur Tranquillin ? – s'écrie madame Borel avec une sorte de stupeur. – C'est à n'y pas croire !

— De vrai, madame, mon honoré maître et mon honorée maîtresse ont, comme cela, une foule de petits talents !

— Quoi ! non contents de chanter, l'une comme madame Malibran, l'autre comme Rubini, ils sculptent comme Pradier, ils peignent comme Ingres et Ary Scheffer ! Sans compter qu'hier au soir j'ai entendu M. Wolfrang parler finance comme mon mari, parler médecine comme un médecin, et répondre à M. de Saint-Prosper, au sujet de l'alimentation des enfants ; causer de chevaux avec M. de Luxeuil en connaisseur émérite, et confondre par sa science le bibliographe M. Lambert, le libraire !

— Ce n'est rien que cela, madame ; ce n'est rien du tout que cela.

— Que voulez-vous dire ?

— Penh ! mon honoré maître et mon honorée maîtresse en font bien d'autres, allez, madame.

— Comment ! ils en font bien d'autres ?

— Ah ! si vous les voyiez jouer la comédie ?

— Ils jouent la comédie ?

— Et la tragédie, madame, et la tragédie !

— La tragédie aussi ?

— Il faut les voir dans *Roméo et Juliette*, drame traduit par eux en vers, d'après Shakspeare.

— Ils sont aussi poëtes ?

— Ils font un peu de tout ; mais, pour en revenir à la comédie, mon honorée maîtresse, là, sans flatterie, égale, si elle ne la dépasse point, mademoiselle Mars dans le rôle d'Elvire du *Misanthrope*. Quant à mon honoré maître, dans le rôle d'Alceste, il est véritablement inimitable, madame !

— Est-ce que je rêve ? – dit madame Borel ajoutant foi à la sincérité de Tranquillin.

Les preuves que, la veille, elle avait eues des dons si divers de Wolfrang et de Sylvia rendaient et devaient rendre croyables les affirmations de l'intendant à l'endroit de la multiplicité des talents de ses maîtres.

— Ce dont je suis confondue, ce n'est point la diversité des heureuses aptitudes de M. et madame Wolfrang, – reprit madame Borel ; – car quelques personnes, en petit nombre, il est vrai, sont assez richement douées pour obtenir à la fois de certains succès dans les arts, dans les lettres, et posséder, en outre, des connaissances presque universelles : mais ce qui me confond, ce qui touche au prodige, c'est qu'il ne s'agit pas ici de talents d'amateurs. Ces tableaux, ces statues sont dignes de grands maîtres ! Et, hier, j'ai entendu M. Wolfrang et sa femme chanter comme les plus grands artistes !

— Eh bien, madame, tout cela n'est rien.

— Ah çà ! mon cher monsieur Tranquillin, vous voulez m'en donner à garder.

— Ah ! madame, madame !

— Non, pardon… Après tout, je n'ai plus le droit de m'étonner de quoi que ce soit. Quels sont donc encore les autres mérites de vos maîtres ?

— Ah ! madame, si vous saviez comme ils montent à cheval ! c'est un charme ! Qui n'a point vu mon honorée maîtresse à la chasse, en habit d'amazone, n'a rien vu ; et, quant à la nage, ils défieraient les tritons et les naïades ; et, quant à la danse ! madame, il y a une certaine danse grecque, la *pyrrhique*, ah ! madame !

— Eh bien ?

— Dans cette pyrrhique-là, mon honorée maîtresse et mon honore maître semblent être descendus de quelque bas-relief antique. Quelle chaste grâce chez l'une ! quelle noblesse chez l'autre ! Quoi d'étonnant ? Mon honore maître excelle dans les exercices du corps ; il est non-pareil pour faire des armes, tirer le pistolet, lutter. Oh ! quant à la lutte, vous diriez un gladiateur de la vieille Rome. Il a vaincu, l'an passé, Hermann et Stolkhausen, les deux plus fameux champions de la Suisse allemande, et ce n'est pas peu dire assurément ; et pourtant, madame, tout cela n'est encore rien.

— Cette fois, par exemple, vous vous moquez du monde, monsieur l'intendant, – s'écrie madame Borel.

Puis, se ravisant :

— Non ; poursuivez, mon cher monsieur Tranquillin ; je suis on ne peut plus curieuse de vous entendre, surtout si vous pouvez me convaincre que tout ce que j'admire chez vos maîtres n'est rien auprès de ce qui me reste à admirer en eux.

— J'ai dit cela, madame, selon mon petit jugement.

— Soit ! je vous écoute.

— Peut-être me trompé-je en regardant comme extraordinaire une chose qui…

— Enfin, voyons.

— Combien pensez-vous, madame, que mon honoré maître et mon honorée maîtresse puissent gagner par jour ?

— Plaît-il ? – dit madame Borel ébahie. – Gagner par jour ?… gagner quoi ?…

— Dame, de l'argent.

— Gagner de l'argent ? de quelle façon ?

— En pratiquant un métier manuel.

— Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire, monsieur Tranquillin ; quels métiers manuels ?

— Ceux que possèdent mon honoré maître et mon honorée maîtresse.

— En voilà bien d'une autre ! – s'écrie madame Borel abasourdie. – ils ont un métier ?

— Excellent.

— Monsieur et madame Wolfrang exercent un métier manuel ! Mais c'est inouï ! mais c'est à n'y pas croire !

— Eh ! eh ! madame, vous le voyez, mon petit jugement ne me trompait point lorsque je vous affirmais que ce que vous saviez de mes honorés maîtres n'était rien auprès de ce que vous ignoriez.

— Je l'avoue. Ne fût-ce que le contraste de cette pensée que vos maîtres, l'un si grand seigneur, l'autre si grande dame, ont exercé un métier manuel, ce contraste me semble, en effet, extraordinaire.

— Et il y a, madame, quelque chose de plus extraordinaire encore.

— Qu'est-ce donc ?

— Mes honorés maîtres, en travaillant à leur tâche dix heures par jour comme leurs camarades, ont gagné les plus fortes sommes qui se soient gagnées de mémoire d'artisan ; la perfection de leur ouvrage était sans pareille dans ces corps de métiers. C'étaient de véritables chefs-d'œuvre, ainsi que l'on disait autrefois dans les confréries d'artisans.

— Travaillé à leur tâche avec leurs camarades ! – répète madame Borel de plus en plus abasourdie, et réellement, ainsi que le lui avait prédit Tranquillin, plus stupéfaite encore peut-être de ce dernier don qu'elle ne l'avait été des autres, quoiqu'il fût cependant beaucoup moins extraordinaire.

Mais le point de vue du contraste causait, si cela se peut dire, cette illusion d'optique dans le jugement de madame Borel, qui reprit :

— Mais, à vous entendre, l'on croirait que vos maîtres ont travaillé de leur métier avec des artisans ?

— L'on croirait ? Mais il faut le croire, madame, c'est la pure vérité.

— Eux ! M. et madame Wolfrang ? ils ont travaillé de leur métier avec d'autres artisans ?

— Certainement, pendant plusieurs mois consécutifs : mon maître, en sa qualité d'ouvrier horloger ; ma maîtresse, en sa qualité de tisseuse d'étoffes de soie à fleurs. Eh bien, madame, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, travaillant à leur tâche pendant dix heures, ni plus ni moins que leurs camarades d'atelier, mon honorée maîtresse a gagné, pendant ces mois-là, en moyenne, *cinq francs trente-sept centimes* par jour, et mon honoré maître, *seize francs quarante-huit centimes* ; ce qui, de mémoire d'artisan, ne s'était jamais vu, – s'écrie Tranquillin triomphant ; – non, madame, jamais, au grand jamais !

— Monsieur Tranquillin, je…

— Non, madame, au grand jamais ! – répète l'homme de confiance dans son enthousiasme ; – et les plus habiles ouvriers et ouvrières, camarades d'atelier de mes honorés maîtres, ont reconnu que ceux-ci n'avaient pas d'égaux dans la perfection de leur travail ; non, madame,

pas d'égaux !

— Je vous crois ; mais…

— Et ils ont offert, en témoignage d'admiration et de confraternité, une navette d'honneur à ma maîtresse, et un tour d'honneur à mon maître ; oui, madame, un tour et une navette !

— Mais, mon bon monsieur Tranquillin, calmez-vous, je ne conteste pas le fait.

— Tour et navette honorifiques, madame, et vous pouvez les voir exposés dans le grand salon sous un globe de cristal ; car ce tour et cette navette font l'orgueil de mes maîtres !

— Mais, encore une fois, je ne nie point ce fait si extraordinaire ; seulement, je l'avoue, il me surprend au delà de toute expression.

Et madame Borel ajoute avec l'empressement de la plus ardente curiosité :

— Mais, enfin, qu'est-ce donc que vos maîtres ?

— De bien bonnes gens, madame, – répond Tranquillin reprenant son calme habituel ; – il n'est point de meilleurs maîtres.

— Je n'en doute pas ; mais, par leurs manières, ils appartiennent au plus grand monde.

— Eh ! eh ! – fait Tranquillin se rengorgeant, – ils sont, de vrai, d'assez bonne compagnie, oui, oui, d'assez bonne compagnie, mes honorés maîtres…

— Par leur fortune, ils appartiennent aux classes riches ?

— Eh ! eh ! madame, l'argent ne leur manque point.

— Par leurs talents hors ligne, ils marchent de pair avec les artistes les plus éminents dans tous les genres.

— Eh ! eh ! ils ont, en effet, quelque petit mérite.

— Et cependant, confondus avec de simples artisans, ils ont travaillé à ces métiers où ils excellent ?

— Mon Dieu, oui.

— C'est inimaginable, incompréhensible !

— Peuh ! sans doute, au premier abord, il en paraît ainsi ; et puis, voyez-vous, l'on s'y habitue, et, sur ma foi, mes honorés maîtres me font l'effet de personnes fort naturelles.

— Ils doivent être Français, j'en suis sûre ; car ils parlent notre langue sans le moindre accent !

— Ils parlent l'anglais et l'italien pareillement, madame, et pareillement la langue allemande.

— Je ne m'étonne plus de rien ; mais ce nom de Wolfrang est allemand, celui de Sylvia est italien ; est-ce que telle serait l'origine de vos maîtres ?

— Je vais vous dire, madame…

— Voyons, voyons !

— Je vais vous dire, madame, – reprend Tranquillin, – mon honoré maître s'appelle aussi *William*, et aussi *Edmond*, et aussi *Paoli* ; de même que mon honorée maîtresse s'appelle *Sylvia*, *Kettly*, *Harriet* et *Adolphine*.

— Mais ce sont là des noms de baptême ! – dit impatiemment madame Borel, de qui la curiosité était surexcitée presque jusqu'à l'indiscrétion par les réponses évasives de Tranquillin. – Quel est, en un mot, le nom de famille, et quelle est la naissance de vos maîtres ? Elle doit être illustre, si l'on en juge d'après leurs grandes manières.

— Dame !… de même qu'elle doit être fort obscure, si l'on en juge d'après l'habileté de mes maîtres, l'un comme artisan horloger, l'autre comme tisseuse d'étoffes de soie, – répond Tranquillin avec ce mélange de bonhomie et de finesse qui le caractérisait.

Et, voyant entrer en ce moment Sylvia dans le salon, il s'incline devant madame Borel en disant :

— Voici mon honorée maîtresse.

L'homme de confiance salue et sort, laissant ensemble Sylvia et la femme du banquier.

XIV

Les révélations de Tranquillin avaient un moment fait oublier à madame Borel l'objet de la visite qu'elle rendait à Sylvia : – la supplier d'être l'ange gardien d'Alexis.

Cette remémorance fit doublement rougir la femme du banquier de se sentir prise, pour ainsi dire, en flagrant délit de curiosité indiscrète, en raison de ses questions pressantes adressées à Tranquillin au sujet de la qualité de ses maîtres ; et elle avait trop de noblesse dans l'âme pour ne pas éprouver un léger remords d'une indiscrétion, sinon excusable, du moins explicable, si l'on songe à ce qu'il y avait d'étrange dans les révélations de l'intendant.

Sylvia, de son côté, à la vue de madame Borel, ressentit pour elle un redoublement de sympathie, mêlé de compassion, en se rappelant les paroles de Wolfrang à elle adressées, la veille :

« M. Borel, si tendrement vénéré dans sa famille, et qui jouit de la considération universelle, a commis un acte infâme, source de son immense fortune. »

Rien ne semblait donc plus pénible à Sylvia que la situation de cette mère et de son fils, si généreusement doués, dupes de l'hypocrisie et de la bonne renommée du banquier ; aussi, s'approchant de madame Borel, lui dit-elle avec l'accent d'un affectueux intérêt :

— Combien je suis heureuse de vous voir, chère madame ! et, croyez-le, ce n'est pas là de ma part une formule de banale politesse ; non, je vous l'assure, je suis heureuse, très-heureuse de vous voir, – ajoute Sylvia d'un ton tellement pénétré, que madame Borel, ne pouvant douter de la sincérité de ces paroles, est émue et répond à la jeune femme avec un demi-sourire :

— Et penser, madame, que je ne mérite pas cet aimable accueil !

— Pourquoi donc cela ?

— Parce qu'en vous attendant, madame, j'ai commis toutes sortes de vilaines indiscrétions, et que le seul moyen de réparer ce manque de convenance, inexcusable surtout à mon âge, est de vous confesser mes méfaits.

— Vous ne parlez pas sérieusement, ma chère madame Borel ?

— Si, vraiment.

— Et quelles indiscrétions avez-vous donc commises, de grâce ?

— J’ai pressé, accablé, torturé de questions à votre sujet ce pauvre M. Tranquillin, votre intendant, – répond madame Borel d’un ton demi-sérieux et demi-souriant. – Je dois cependant dire à mon excuse que ma première question, source involontaire de toutes les autres, n’avait rien de très-blâmable. M. Tranquillin m’ayant répété par deux fois que vous étiez dans votre atelier, je lui ai demandé quel atelier… C’est ainsi que j’ai su de votre intendant que vous et M. Wolfrang étiez les auteurs de ces tableaux, de ces statues, dont la rare perfection…

Et, répondant à un mouvement d’embarras de la jeune femme, madame Borel ajoute :

— Mais non, je ne blesserai pas votre modestie en vous disant ce que je pense de ces œuvres. Enfin, de questions en questions, et je dois encore ajouter à mon excuse que cet infernal M. Tranquillin irritait de plus en plus ma curiosité ; car, après chaque révélation de ces dons si variés qui vous distinguent, ainsi que M. Wolfrang, votre intendant reprenait : « Eh bien, madame, ce n’est rien encore. » Enfin, c’est de la sorte, vous le dirai-je ? que, de questions en questions, entraînée malgré moi par une curiosité invincible et croissante, je suis arrivée, presque à mon insu, à une regrettable indiscrétion qui, je vous l’assure, chère madame, n’est nullement dans mes habitudes. Voilà ma confession sincère ; m’absolvez-vous ?

— Oui ; mais à une condition ?

— Laquelle, je vous prie ?

— C’est que, dans le cas où le bon Tranquillin n’aurait pas satisfait complétement votre curiosité, vous vous adresserez à moi pour la satisfaire, ma chère madame Borel.

— Il est impossible de m’excuser avec plus de grâce et d’indulgence ; mais je ne veux ni abuser, ni même user de ce que vous m’accordez : ce serait, et Dieu m’en garde retomber dans ce maudit péché de curiosité dont j’étais si confuse, et duquel vous m’absolvez généreusement, chère madame. Je sais en ce qui vous touche beaucoup plus que je ne voudrais savoir ; je suis, vous le voyez, punie par où j’ai péché ; car je vous l’avoue maintenant…

— Achevez, je vous prie.

— Eh bien, maintenant, vous me faites un peu peur.

— Ah ! mon Dieu ! – dit en souriant madame Wolfrang, – de quelles noires calomnies ce malheureux Tranquillin m’a-t-il donc rendue victime ?

— Ma foi, chère madame, – répond gaiement madame Borel, – grâce à votre intendant, et quoi qu’il prétende, lui, vu l’habitude de considérer ses honorés maîtres comme des personnes parfaitement

naturelles, moi, n'ayant pas, ainsi que le bonhomme… *l'habitude*, puisque c'est depuis hier seulement que j'ai le plaisir de vous connaître, je ne vous regarde point comme une personne absolument naturelle.

— Vraiment ? – reprend en riant Sylvia ; – voici qui tombe dans le merveilleux.

— Il s'en faut de peu, en vérité ; car, enfin, chère madame, permettez-moi de vous le dire, vous êtes une personne fort extraordinaire, dans la meilleure acception du mot, bien entendu ; ce qui, par parenthèse, coïncide étonnamment avec le rêve de mon fils.

— Quel rêve ?

— Le pauvre garçon, – excusez cette impertinence bien involontaire de sa part, chère madame, – le pauvre garçon vous a vue cette nuit en rêve ; vous planiez dans l'azur, une étoile au front et étendant vos belles ailes blanches.

— Quoi ! il est ainsi flatteur jusque dans ses rêves, monsieur votre fils ? – répond gaiement Sylvia ; – voyez combien les physionomies sont perfides ; au premier abord, je l'avais cru sincère et ingénu.

— Ah ! vous ne vous trompez pas, madame, je vous le jure : le cœur de mon fils est ce qu'il y a de plus candide, de plus loyal au monde ! – répond madame Borel d'une voix pénétrée, dont l'accent ému contraste si vivement avec l'enjouement de ses paroles précédentes, que Sylvia, surprise et craignant d'avoir involontairement blessé la femme du banquier dans son affection maternelle, reprend :

— Je serais aux regrets que vous vous fussiez méprise, chère madame Borel, sur ma pensée ; je plaisantais en semblant douter de la sincérité de votre fils. Mes premières impressions m'abusent rarement ; aussi je le crois doué, ainsi que vous le dites, d'un cœur loyal et candide. Hier, mille riens, cependant significatifs à mes yeux, ont confirmé la bonne opinion que j'avais de lui.

— Ah ! madame, quel bonheur est le mien en vous entendant ainsi juger mon fils ! – répond madame Borel après un instant de silence.

Puis, attachant son regard attendri sur Sylvia :

— Tant de bonté de votre part devrait m'encourager, et cependant… maintenant, j'hésite…

— Vous hésitez… à quoi ?

— À vous faire connaître le véritable but de ma visite, ma chère madame Wolfrang.

— Parlez, je vous en prie.

— Je n'ose… J'éprouve à cette heure un embarras invincible.

Pourtant, ce matin, rien ne me paraissait plus simple que ma démarche, parce que rien ne me paraissait plus digne de vous, madame, et de moi.

— Mais encore ?…

— Je vous en conjure, pardonnez-moi d'avance, si mes paroles vous choquent en quoi que ce soit ; oui, pardonnez-moi, en raison de l'inquiète sollicitude et des anxiétés qu'une bonne mère éprouve toujours en songeant à l'avenir de son enfant.

— Que vois-je ! une larme dans vos yeux ! dit Sylvia en prenant affectueusement la main de madame Borel ; – avez-vous quelque chagrin ? J'ai peu de droits encore à votre confiance, mais…

— Non, ce n'est pas de chagrin que je pleure ; mes larmes sont douces, l'attendrissement les cause.

— En ce cas, dites-moi donc l'objet de votre visite ; si je puis vous être utile, disposez de moi.

— Ma demande vous semblera si étrange…

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance, ma chère madame Borel ; je vous apprécie trop bien pour ne pas être certaine qu'une demande de votre part doit être honorable pour nous deux : ainsi je vous écoute.

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, sachez que…

Mais, s'interrompant de nouveau, la femme du banquier répond avec perplexité :

— Non, je ne puis… je n'ose… Et Dieu sait, cependant, si le motif qui me guide est sacré !

Sylvia, de plus en plus étonnée, regardait en silence madame Borel, lorsque Wolfrang entra dans le salon.

XV

Madame Borel tressaillit de joie à la vue de Wolfrang ; et, au moment où celui-ci s'approchant d'elle, la saluait, elle s'écria :

— Bénie soit votre venue, monsieur ! elle m'allége d'un grand poids !

— J'en suis charmé, madame, et me félicite d'arriver si à propos, – répond Wolfrang souriant et interrogeant Sylvia d'un regard surpris. – Vous sachant ici, je désirais vous offrir mes hommages.

— Je suis certainement très-sensible à votre courtoisie, monsieur ; mais, je vous l'avoue en toute sincérité, j'ai l'odieux égoïsme d'être plus sensible encore au service que vous me rendez par votre présence, – reprend madame Borel retrouvant son assurance et sa douce gaieté. – J'avais à adresser à madame une demande des plus étranges, du moins en apparence ; mais je ne sais quoi d'invincible retenait cette demande sur mes lèvres. Or, voici, monsieur Wolfrang… et non-seulement ce je ne sais quoi d'invincible m'est expliqué, mais il est vaincu, et cela, je vous le répète, grâce à votre bienheureuse présence.

— Sylvia, – dit Wolfrang en souriant, – pouvez-vous me donner le mot de cette énigme ?

— Non, mon ami ; moi-même, je le cherche.

— Ce mot est vieux comme le monde, et toujours nouveau ; c'est le mot amour, – répond madame Borel avec un mélange d'enjouement et de gaieté.

Puis, voyant Sylvia et Wolfrang se regarder fort étonnés :

— Quoique je vous aie dit le mot de l'énigme, elle ne vous paraît probablement pas plus claire ; je le comprends, il en doit être ainsi. Je vais donc m'expliquer sans aucune contrainte cette fois ; car je puis vous dire, chère madame, en présence de M. Wolfrang, ce qu'en son absence je ne pouvais me résoudre à vous apprendre.

— Et qu'est-ce, je vous prie, chère madame ?

— Mon fils a le bonheur d'être passionnément amoureux de vous.

La hardiesse sereine de cet aveu de la part d'une mère, et d'une mère que la rare pénétration de Wolfrang appréciait à sa haute valeur ; enfin, cette réserve, d'une délicatesse exquise, de n'oser absolument, malgré la maternelle et sainte pureté de ses intentions, faire cet aveu à Sylvia en l'absence de Wolfrang, tandis que madame Borel n'hésitait

plus en sa présence, le touchèrent profondément, ainsi que Sylvia.

Et, après un moment de silence causé par la surprise, il répondit à la femme du banquier :

— Vous ne pouviez, madame, nous donner une marque de confiance plus honorable qu'en nous parlant ainsi ; lorsque vous dites qu'Alexis (permettez-moi cette familiarité de frère aîné, car j'ai une dizaine d'années de plus que votre cher enfant), lorsque vous dites qu'Alexis a le bonheur d'être amoureux de Sylvia, je crois deviner votre pensée. Oui, cela est vrai, c'est un bonheur, un grand bonheur pour un adolescent de vingt ans, plein de candeur et de foi, et doué des qualités d'Alexis, d'aimer noblement, saintement, une belle et honnête jeune femme. Un tel amour est une sauvegarde assurée contre bien des égarements, et…

— C'est à n'y pas croire ! – balbutie madame Borel, attendrie jusqu'aux larmes, en joignant les mains et regardant Wolfrang avec stupeur. – Cela tient du prodige ! vous lisez au plus profond de mes pensées, monsieur Wolfrang.

— En ce cas, ma chère madame Borel, je réclame ma part de la faculté prodigieuse que vous attribuez à Wolfrang, – reprend gaiement Sylvia. – Moi aussi, je lisais dans votre pensée, sans me croire douée pour cela d'une miraculeuse pénétration. Franchement, quel pouvait être votre but en nous apprenant que votre cher Alexis était amoureux de moi ? Et, s'il faut vous le dire, au risque de sembler présomptueuse, je me doutais bien quelque peu de cet amour ; je puis à mon tour, n'est-ce pas ? vous faire cet aveu en présence de Wolfrang, et, de plus, vous avouer encore – toujours en raison de la présence de Wolfrang – que j'étais enchantée de l'impression que je causais à votre cher enfant, parce que son caractère est élevé, son cœur noble, généreux, et que mon influence ne pouvait être que bonne et salutaire pour lui.

— Ah ! madame ! quelle âme que la vôtre ! – dit la femme du banquier d'une voix entrecoupée par des pleurs d'une douceur ineffable, et baisant avec effusion l'une des mains de Sylvia ; – vous êtes le bon génie que mon pauvre enfant a vu en songe ; vous serez son ange gardien. Si vous saviez quelle respectueuse adoration vous lui avez tout d'abord inspirée ! si vous saviez quelle heureuse influence vous avez déjà sur lui, ainsi que vous le pressentiez ! Tenez, c'est à ce point que, ce matin même, dans une discussion soulevée à dessein par mon mari, qui voulait mettre à l'épreuve la délicatesse des principes d'Alexis, il nous a étonnés par son éloquence, par l'élévation de ses idées ; puis, remarquant notre surprise, il m'a dit tout bas, car son amour est si pur, qu'il m'en a fait confidence, il m'a dit tout bas :

» — Mère, je le sens, hier matin, je n'aurais pas parlé ainsi ; il me

semble que, depuis que je connais madame Wolfrang, j'éprouve encore plus d'attrait pour le juste, le bien, le beau, et plus d'aversion pour le mal.

» — Mon ami, lui ai-je répondu, il faut…

Mais, s'interrompant, madame Borel ajoute :

— Pardon, madame, pardon, en vérité ; j'abuse de votre bonté, déjà si grande.

— Au contraire, rien ne m'est plus agréable que cette preuve de mon heureuse action sur votre cher enfant.

— Ne voyez-vous pas, madame, qu'ainsi vous justifiez les espérances de cette présomptueuse Sylvia, qui prétend user bel et bien de son influence sur son amoureux ? – dit en souriant Wolfrang à madame Borel.

Celle-ci poursuit ainsi :

— Puisque vous le permettez, madame, un dernier mot ; il vous peindra la candeur d'Alexis et la nature de son amour pour vous.

» — Aime madame Wolfrang comme on aime un ange du ciel, – lui disais-je encore ; – cette honorable affection te préservera des entraînements qui perdent tant de jeunes gens ; ainsi tu traverseras, en devenant meilleur encore, les années qui te séparent de l'époque à laquelle tu dois te marier ; et, si madame Wolfrang daigne s'intéresser à toi, si elle reconnaît que tu t'es toujours montré digne de son influence, peut-être te dira-t-elle un jour : « Vous êtes un noble cœur ; si j'avais à marier une sœur ou une amie bien chère, je l'engagerais à s'unir à vous, et j'assumerais ainsi la responsabilité de son bonheur et du vôtre. » Et qui sait ? ai-je ajouté, – qui sait, mon Alexis, si cet espoir ne se réalisera pas ?

» — Ah ! ma mère, – s'est écrié ce pauvre enfant, les larmes aux yeux, et transporté d'espérance, – il me semble qu'épouser une femme choisie par madame Wolfrang, ce serait encore l'aimer !

— Touchantes paroles, – dit Wolfrang ; – qu'en pensez-vous, Sylvia ?

— Je pense, mon ami, avec une sorte de regret, que mon influence aura bien peu à s'exercer pour conserver telle qu'elle est à présent cette aimable et excellente nature.

— Ah ! madame, ne croyez pas cela ! si vous daigniez vous intéresser à lui, vous le rendriez meilleur encore ; et maintenant vous comprendrez à quel sentiment j'ai obéi en venant, en présence de M. Wolfrang, vous faire la déclaration d'amour de mon fils, dit en souriant madame Borel, quoiqu'elle eût le regard humide de joie.

— Cette démarche était d'autant plus nécessaire, que le pauvre enfant serait mort à la peine plutôt que d'oser jamais vous déclarer son amour.

— Quelle sera sa joie lorsqu'il va tout à l'heure apprendre que vous lui avez épargné, madame, ce terrible aveu, et quelle joie encore en apprenant que son amour est agréé par Sylvia, et, qui plus est, par moi ! – reprit gaiement Wolfrang.

Puis, redevenant sérieux :

— Aimez Sylvia, dirai-je à Alexis, et en elle vous aimerez la vertu dans son idéal enchanteur ; aimez-la, et, comme l'a dit votre mère, vous deviendrez meilleur encore ; oui, à mesure que ce noble sentiment prendra sur vous tout son ascendant, vous grandirez à vos propres veux, rehaussé par le dévouement, épuré par le sacrifice, dignifié par l'affection de Sylvia ; car elle aussi, vous voyant si bien mériter d'elle, vous aimera, fière de son influence sur vous, comme on l'est d'une action généreuse ; vous connaîtrez, vous bénirez alors ces trésors de puissance sereine que nous prodigue l'affection d'une charmante et honnête jeune femme, et, un jour, contemplant Sylvia presque avec adoration, vous me direz : « Je suis bien heureux ! »

— Et moi, Wolfrang, – ajoute Sylvia, – je vous dirai de lui : « De ce bonheur, il s'est rendu digne. »

Puis, souriant et s'adressant à la femme du banquier, muette d'émotion, et de nouveau profondément attendrie, la jeune femme ajoute :

— Et qui sait si, selon vos prévisions, ma chère madame Borel, nous ne marierons pas un jour M. Alexis ?

— Tenez, madame, – reprend madame Borel après un instant de silence, – je vous l'avoue, je ne sais si je rêve ou si je veille.

— Comment cela ?

— Vos paroles, celles de M. Wolfrang, vos témoignages d'intérêt pour mon pauvre enfant, que vous ne connaissez que d'hier, me confondent de surprise, et je me demande pourquoi vous êtes tous deux si bons pour nous.

— Mon Dieu ! parce que, Wolfrang et moi, nous sommes de bonnes gens, voilà tout !

— Et puis, madame, vous vous étonnez au dernier point de ce que, n'ayant le plaisir de vous connaître que depuis hier seulement, nous vous témoignons, dites-vous, tant intérêt.

— Sans doute ; mais, du moins, ma gratitude égale ma surprise.

— Cependant, madame, vous ne nous connaissez non plus, ce me

semble, que depuis hier, et vous nous donnez, à Sylvia et à moi, convenez-en, une preuve de confiance bien rare, en faisant la *déclaration d'amour* de votre cher Alexis, – ajoute en souriant Wolfrang. – Franchement, une pareille démarche, – et nous l'apprécions comme on doit le faire, nous avons tenté de vous le prouver, – une pareille démarche, auprès de personnes que vous avez rencontrées hier pour la première fois, n'est-elle pas la preuve que l'on a en elles une foi absolue ?

— C'est vrai, et, lorsque je songe maintenant que j'ai, presque sans la connaître, osé tenter auprès de madame Wolfrang une pareille démarche, je me dis : Il faut qu'elle ait je ne sais quel charme mystérieux, inexplicable.

— Rien de plus explicable, rien de moins mystérieux, madame, – répond Wolfrang souriant et interrompant la femme du banquier. – Ce charme est l'attrait invincible qu'exercent un bon cœur, une âme généreuse.

— Vous avez raison, monsieur. Allons, je n'ai plus le droit d'être étonnée de vos touchantes bontés… Il me reste heureusement le droit d'en être reconnaissante pour mon fils et pour moi. Mais, hélas ! cette reconnaissance, comment jamais vous la témoigner autrement que par de stériles paroles ? Vous êtes tous deux et pour tant de raisons placés si haut… si haut ! que…

— Cette reconnaissance, vous pouvez d'abord nous la témoigner, chère madame, en nous envoyant souvent, très-souvent M. Alexis ; et, pour me servir de votre comparaison infiniment trop flatteuse, je vous promets, présente ou absente, d'être son ange gardien. En d'autres termes, de le rendre si amoureux, voyez encore ma présomption ! qu'il ne restera place dans son cœur pour nulle autre pensée que la vôtre ou la mienne ; nous le sauvegarderons ainsi des années les plus orageuses de sa jeunesse, et, un jour, nous le marierons.

Puis, remarquant que la physionomie de madame Borel s'est soudain attristée, Sylvia reprend :

— Mais vous paraissez soucieuse ; qu'avez-vous, de grâce ?

— Hélas ! dans ma folle espérance, j'oubliais d'abord que nous résidons habituellement à Lyon, bien que mon mari soit résolu à venir beaucoup plus souvent à Paris que par le passé ; puis j'oubliais surtout que vous, madame, et M. Wolfrang, vous voyagez souvent, nous a-t-on dit.

— Il est vrai, Wolfrang et moi, nous sommes un peu des oiseaux voyageurs.

— Hélas ! je vois l'ange gardien de mon pauvre Alexis s'envoler au

loin à tire-d'ailes.

— Et la correspondance ! ne la comptez-vous pour rien, madame ? – reprend Wolfrang en souriant. – Ah ! si vous connaissiez le style épistolaire de Sylvia !

— Quoi ! chère madame Borel, – ajoute gaiement la jeune femme, – vous me faites l'injure de croire que l'on m'aime moins absente que présente ? Je prétends bien, au contraire, m'emparer assez complétement de l'esprit de votre cher enfant pour que son amour résiste à l'éloignement, et, absente, lui écrire des lettres si affectueuses, si cordiales, qu'il les préférera peut-être encore à mon entretien. Enfin, – ajoute Sylvia d'un ton pénétré, – vous voudrez bien, chère madame, permettre à Wolfrang de vous offrir, comme gage d'amitié sincère et comme souvenir de notre entrevue d'aujourd'hui, un portrait de moi peint par lui, et si vivant, que, lorsque votre cher fils verra chez vous ce portrait, il pourra croire à ma présence. Puis-je faire un plus bel éloge du talent de Wolfrang ?

— Ah ! madame ! madame ! – dit la femme du banquier avec expansion, – vous avez le génie de la bonté ; vous me rassurez sur ce que je redoutais davantage pour mon pauvre enfant : votre absence. Ainsi vous daignerez lui écrire quelquefois ?

— Non pas quelquefois, mais souvent, à la condition expresse que je recevrai de lui chaque jour une très-longue lettre.

— Une sorte de journal de sa vie, de ses impressions, de ses sentiments, – ajoute Wolfrang s'adressant à madame Borel. – Ce sera pour Alexis une occupation de deux ou trois heures par jour ; autant de pris d'abord *sur l'ennemi* ; puis vous verrez, madame, quels seront les excellents résultats des épanchements de cette âme ingénue. Il élèvera plus encore sa pensée, il recherchera davantage le juste et le bien, il redoublera d'aversion pour le mal, afin de pouvoir écrire à Sylvia : « Je suis digne de votre intérêt, madame. » En un mot, il se sentira, pour ainsi dire, toujours sous les yeux de celle dont son cœur sera rempli ; et ainsi échoueront ces tentatives dangereuses que la vigilance de la plus tendre des mères est souvent impuissante à conjurer ; car l'amour filial, si profond qu'il soit, laisse toujours place à un autre amour, n'est-il pas vrai, madame ? et, de cet autre amour, les conséquences peuvent être aussi funestes…

— Que seront heureuses les conséquences de l'amour de votre cher fils pour moi, madame Borel, vous le verrez. Or, pour nous résumer, vous direz à M. Alexis que vous m'avez fait sa déclaration en présence de Wolfrang ; que, de cette déclaration, je suis très-touchée ; que j'éprouve pour la noblesse de mon amoureux beaucoup de sympathie, et qu'enfin je lui donne rendez-vous ici pour demain, à une heure.

Madame Borel, de qui l'âme nageait dans une joie indicible, allait rendre grâce à Sylvia, lorsque Tranquillin, paraissant au seuil de la porte, salue révérencieusement l'assistance ; puis, s'approchant de Wolfrang :

— Que mon honoré maître me pardonne de le déranger, mais il est urgent qu'il veuille bien m'accorder quelques instants d'entretien.

— Veuillez m'excuser, madame, dit Wolfrang prenant congé de madame Borel.

Puis, s'adressant à Sylvia :

— Vous n'oublierez pas votre visite à mademoiselle Antonine Jourdan.

— Mon ami, j'irai la voir tout à l'heure, – répond Sylvia.

Wolfrang sort avec Tranquillin, laissant madame Borel fort surprise d'apprendre que Sylvia se proposait d'honorer de sa visite cette jeune fille sur laquelle pesait, depuis la veille, une accusation d'infamie.

Wolfrang, ayant fermé la porte du salon, dit à Tranquillin :

— Que me veux-tu ?

— Seigneur, ce pauvre malheureux est venu il y a un instant me trouver avec son chien ; ils sont dans une désolation à faire pitié ; ils ne doutent pas qu'après le scandale d'hier au soir, on ne les chasse d'ici ; ils m'ont apporté le montant de leur mois de loyer courant, ajoutant qu'ils n'osaient demander la faveur de rester quelques jours de plus dans une maison dont leur indignité les faisait chasser.

— Mais je t'avais prévenu que…

— Attendez, s'il vous plaît, seigneur, attendez ; je leur ai répondu que je ne pouvais recevoir leur argent, mon honoré maître ne m'ayant jusqu'ici notifié aucun ordre d'expulsion à leur endroit ; ils se sont, à ces mots, regardés tous les deux avec un extrême étonnement, mêlé d'un soupçon de vague espérance ; puis, réfléchissant probablement que cette expulsion n'était que différée, ils ont soupiré, m'ont quitté aussi désolés qu'ils étaient venus, et ont regagné leur logis.

— Ainsi, M. Dubousquet est chez lui à cette heure ?

— Oui, seigneur.

— Il n'est venu personne offrir de louer la boutique du rez-de-chaussée, ni l'appartement vacant au premier étage ?

— Non, seigneur.

— Si, d'aventure, quelqu'un se présentait pour ces locations, ne conclus rien sans m'avertir ; tu me trouverais chez M. Dubousquet, où je vais.

— Vos ordres, seigneur, seront exécutés, – répond révérencieusement Tranquillin à son maître.

Wolfrang se rend chez le repris de justice, et sonne à sa porte.

Un jappement de *Bonhomme* répond au bruit de la sonnette, et bientôt la porte, d'abord entrebâillée par M. Dubousquet, s'ouvre toute grande lorsqu'il a reconnu Wolfrang, devant lequel il s'incline, craintif, atterré, ne doutant plus que le propriétaire ne vienne en personne lui signifier son expulsion de la maison.

— Voulez-vous bien, monsieur, me *faire l'honneur* de m'accorder quelques moments d'entretien ? demande Wolfrang d'un ton pénétré, appuyant à dessein sur ces mots *me faire l'honneur*, et s'inclinant, le chapeau à la main, devant le forçat libéré.

Celui-ci, stupéfait des paroles, de l'accent et de la physionomie de Wolfrang, où se lit l'expression d'un vif intérêt, mêlé d'une respectueuse déférence, reste d'abord muet et pétrifié.

Puis, balbutiant dans son trouble quelques paroles inintelligibles, il se hâte de précéder Wolfrang dans l'appartement, oubliant de fermer la porte extérieure, oubli que répare *Bonhomme* en se dressant sur ses pattes de derrière et en appuyant celles de devant sur le battant, qui se referme.

Mais, après avoir accompli cet acte de haute intelligence, il trouve close la pièce où M. Dubousquet vient d'entrer avec Wolfrang ; or, supposant que sa présence est sans doute inopportune en ce moment, puisque son maître le laisse dehors, et se résignant à cet ostracisme en chien bien appris, il se couche au seuil de la porte du salon où Wolfrang s'entretient avec son locataire.

XVI

M. Dubousquet, dominant en partie l'abasourdissement que lui causaient dans les circonstances présentes la visite de Wolfrang et les témoignages de déférence que celui-ci lui rendait, n'avait cependant pas encore complétement recouvré sa lucidité d'esprit.

Il restait debout, tandis que, sur son invitation, Wolfrang, venant de prendre place sur un fauteuil, lui disait :

— De grâce, veuillez vous asseoir.

— Ah ! monsieur, je n'oserais.

— En ce cas, vous m'obligerez à rester aussi debout.

— Ce sera donc pour vous obéir, – répond le repris de justice, s'asseyant sur le rebord d'une chaise et essuyant son front baigné d'une sueur froide, provoquée par son profond saisissement.

Wolfrang s'est pendant un moment recueilli ; puis :

— Monsieur, vous avez pris la peine d'aller tout à l'heure chez mon intendant, afin de lui faire part de votre intention de quitter cette maison ?

— Hélas ! monsieur, il le faut bien.

— Pourquoi cela, je vous prie ?

M. Dubousquet regarde Wolfrang avec stupeur, et la question qu'on lui adresse lui semble tellement inconcevable, qu'il balbutie :

— Pardon, monsieur, mais je… je… n'ai pas… bien compris… ce que…

— Je vous demande, monsieur, quelle raison vous oblige à quitter cette maison, d'où je vous verrais partir avec un vif regret ?

— Ah ! mon Dieu ! – s'écrie le forçat libéré pouvant à peine croire à ce qu'il entend, quoique cependant rien ne soit plus net ni plus catégorique. – Mon Dieu ! mon Dieu !

— La visite que j'ai le plaisir de vous faire, monsieur, n'a d'autre but que de vous prier, de vous supplier de demeurer céans, parce que je m'estime très-honoré, monsieur, de vous avoir pour locataire. Les hommes de votre valeur sont rares, bien rares !

— Les hommes de ma valeur ?

— Oui, certes, monsieur ; et, pour mettre un terme à la surprise,

très-concevable, d'ailleurs, où vous jettent mes paroles, j'ajouterai que je sais… – veuillez le remarquer, monsieur, je dis : je sais non-seulement que – quoique vous ayez été au bagne, – vous êtes un parfait honnête homme, mais encore que le sacrifice héroïque que vous avez accompli par dévouement pour votre frère… vous place aussi haut que possible dans l'estime et le respect des gens de cœur.

La stupeur de M. Dubousquet changeait de cause, mais n'en était pas moins profonde et augmentait encore.

Comment Wolfrang possédait-il ce secret, seulement connu de deux personnes : le frère défunt du repris de justice et le banquier Borel, – lesquels avaient eu ou avaient l'un et l'autre les plus graves motifs de tenir ce secret caché ?

Wolfrang devine facilement la pensée actuelle de M. Dubousquet, alors plongé dans un saisissement silencieux, et il reprend :

— Il doit vous sembler incompréhensible que je sois instruit de votre dévouement fraternel ? Vous vous demandez, monsieur, par quelle circonstance inexplicable ce secret est venu à ma connaissance ? Je ne puis à présent vous éclairer à ce sujet ; mais j'ajouterai en toute sincérité que, sachant à n'en pas douter que vous vous êtes héroïquement sacrifié pour sauver l'honneur de votre frère, victime d'un infâme abus de confiance de la part du banquier Borel, – je ne sais rien en dehors de ces deux faits principaux, j'ignore leurs détails ; mais peu importent ces détails ! – il me suffit de connaître l'acte qui vous élève tant à mes yeux, pour admirer votre caractère, et vous offrir, si vous voulez les accepter, aussi cordialement que je vous les offre, mon amitié et mes services, si j'étais assez heureux pour pouvoir vous être utile.

Et Wolfrang, très-ému, ajoute en tendant sa main à Dubousquet :

— Laissez-moi serrer votre noble main durcie, mais non avilie, par les rudes labeurs de la chiourme, et, de ce jour, croyez que je suis à vous, monsieur, tout à vous, et comptez sur moi en toute occasion.

— J'accepte avec reconnaissance votre amitié, monsieur, parce que je m'en sens digne et que je suis un honnête homme, – répond Dubousquet en serrant avec et fusion dans les siennes la main que lui a tendue Wolfrang.

Puis, essuyant les larmes dont est baigné son visage, pour ainsi dire transfiguré depuis quelques instants, le forçat libéré, regardant alors Wolfrang en face :

— Merci, monsieur, oh ! merci ! Voici, depuis beaucoup d'années, la première fois qu'il m'est donné de pouvoir lever les yeux sur un homme de bien sans craindre qu'il ne détourne de moi la vue avec

dégoût. Ce que je ressens là, au cœur, ne peut s'exprimer ; aussi je ne puis que vous dire encore : Merci, monsieur ! oh ! grand merci !

En effet, le regard humide du repris de justice était alors aussi franc, aussi assuré qu'il avait été jusqu'alors timide, contraint et fuyant.

Nous le répétons, Dubousquet semblait, depuis quelques instants, transfiguré ; il redressait son front toujours courbé ; sa physionomie, jusqu'alors craintive, embarrassée, dépouillait son masque d'humilité douloureuse et respirait la loyauté, nuancée d'une bonhomie naïve, et surtout réfléchissait l'ineffable mansuétude de cette belle âme, de cette âme angélique, or pur que n'avaient pu altérer ni la souffrance, ni l'injustice du sort, ni la méchanceté des hommes, ni la fange du bagne.

Wolfrang, malgré sa connaissance du cœur humain et sa pénétrante sagacité, d'abord surpris de la soudaine transfiguration du forçat libéré, réfléchit et comprit bientôt que, se sachant en présence d'une personne convaincue de son innocence et lui témoignant un touchant intérêt, M. Dubousquet revenait à son naturel, n'étant plus sous le coup de l'appréhension que lui causait habituellement cette pensée : Si l'on découvrait qu'il était repris de justice, il inspirerait à tous mépris et horreur.

— Oh ! oui, il est doux au cœur de pouvoir regarder en face un homme de bien, sans craindre qu'il ne détourne de vous la vue avec dégoût, – répète M. Dubousquet en contemplant la noble figure de Wolfrang.

Puis, après un moment de ce silence contemplatif, il ajoute ingénument :

— Combien votre regard est bon, monsieur Wolfrang ! j'avais déjà hier été frappé de cela, lorsque je hasardai de lever les yeux sur vous à la dérobée tant j'étais confus, troublé de votre accueil et de celui de votre dame, bienveillant accueil qui pesait sur moi cependant comme un véritable remords.

— Un remords ! Et votre conscience ne vous disait-elle pas que, de cet accueil, vous étiez digne ?

— Oui ; mais ma conscience me disait aussi : « Ce monsieur et cette dame ignorent que tu es un repris de justice ; s'ils le savaient, ils te chasseraient de chez eux ; donc, en leur laissant ignorer qui tu es, tu fais mal, tu les trompes. » Voilà ce qui me met, voyez-vous, monsieur Wolfrang, toujours, toujours si mal à mon aise, lorsqu'on me témoigne quelque bonté… Il me semble que j'accepte quelque chose qui ne m'appartient pas.

— Mais, encore une fois, et votre conscience ?

— Oh ! d'elle à moi, ça va bien, ça va très-bien ; et, quand nous sommes seulement tous trois ensemble, elle, moi et mon pauvre *Bonhomme*…

M. Dubousquet, remarquant seulement alors l'absence de son chien, regarde surpris autour de lui ; mais le barbet ; ayant entendu prononcer son nom à travers la porte derrière laquelle il se tient caché, croit devoir répondre par un léger jappement. Wolfrang l'entend et dit en souriant et se relevant à demi :

— Votre pauvre chien est resté dehors, et je vais…

— Non, non, monsieur Wolfrang, je vous en prie, – dit M. Dubousquet avec instance, et cédant à un sentiment de discrétion. – *Bonhomme* doit rester à la porte, je l'ai mis en pénitence.

— C'est différent, je n'insiste plus ; mais vous me disiez tout à l'heure que, lorsque vous étiez seulement tous trois ensemble, vous, votre conscience et votre chien…

— Oh ! alors, ça va bien ; nous nous entendons tous trois à merveille. Je suis à mon aise, comme je le suis en ce moment devant vous, parce que vous en savez autant sur moi que moi-même… Mais, dès que je suis en présence de toute autre personne, alors ma confusion, mes angoisses renaissent ; je tremble que l'on ne découvre qui je suis ; ou bien, je vous le répète, lorsqu'on me témoigne quelque bonté, je me le reproche comme un larcin ; et vous allez me comprendre. Je suis, au vis-à-vis de moi-même, digne de la bonté qu'on me témoigne, me direz-vous…

— Certainement ; cette conviction doit vous suffire.

— Oh ! non, non, elle ne me suffit point ; car, je le répète, celui qui me la témoigne, cette bonté, ignore que j'ai été au bagne. Mon insistance à ce sujet vous étonne, monsieur Wolfrang ?

— Oui, ce scrupule d'une délicatesse exquise m'étonne, et cependant je n'ai pas le droit de m'en étonner. L'homme capable du dévouement que vous avez montré doit pousser la probité du cœur jusqu'à une généreuse exagération.

— De l'exagération ! – répond le repris de justice avec un navrant sourire qui attriste de nouveau ses traits. – Non ! non ! rappelez-vous ce qui s'est passé hier au soir chez vous, monsieur Wolfrang, lorsque votre société a su que j'étais un forçat libéré. Hélas ! voilà ce qui m'attend partout où l'on saura qui je suis. Et cependant je ne dois accuser personne : je mérite, aux yeux du monde, d'inspirer ces mépris, cette répulsion qui me sont si douloureux. Tenez, hier au soir, il me semblait que j'allais mourir de honte quand vous êtes entré dans la bibliothèque. En ce moment-là, voyez-vous, je souffrais tant, qu'un mot

dur et outrageant de votre part m'aurait achevé, m'aurait, je le crois, tué sur place ; mais vous avez été pour moi plein de pitié, vous m'avez soutenu de votre bras, car je me sentais défaillir ; vous m'avez conduit jusqu'à la porte sans une parole de reproche, me disant au contraire avec l'accent de la compassion : « Courage ! remettez-vous, mon pauvre monsieur Dubousquet. »

Et, par réflexion, le repris de justice ajoute :

— Vous saviez donc alors que j'étais innocent, monsieur Wolfrang ?

— Non, pas encore en ce moment-là ; et cependant quelques mots de vous durant notre entretien, malgré les réticences de votre timidité, l'ensemble de votre physionomie, malgré sa contrainte et son embarras, m'avaient donné bonne opinion de vous. Cette opinion, la révélation de M. de Francheville ne l'a pas ébranlée. Enfin, eussiez-vous été coupable, vous avez expié votre faute par un châtiment terrible ; votre peine expirée, vous êtes quitte envers la société ; elle n'a pas le droit de se montrer envers vous plus sévère que la loi. Ces motifs m'inspiraient déjà pour vous beaucoup d'intérêt, lorsque j'ai appris que, par un sacrifice sublime, vous vous étiez voué au déshonneur pour sauver votre frère.

— Et voilà ce qui me paraît incompréhensible, incroyable ; il faut que vous soyez sorcier, monsieur Wolfrang ; car la révélation de ce secret…

— Je la tiens de vous.

— De moi ?

— De vous-même.

— Allons, c'est une plaisanterie, monsieur Wolfrang.

— Plaisanter au sujet d'un dévouement héroïque ! – répond Wolfrang d'un ton pénétré. – Me croyez-vous capable de cette indignité ?

— Non, non, pardon ! l'accent de votre voix, votre regard, tout me prouve que vous parlez sérieusement, monsieur Wolfrang ; et cependant comment voulez-vous que je croie que vous tenez de moi la révélation de ce secret ?

— Je vous l'affirme sur ma parole d'honnête homme !

— Cependant je vous vois depuis hier au soir pour la première fois, et, lorsque tout à l'heure vous m'avez dit que vous possédiez ce secret, je suis resté stupéfait, abasourdi, et…

— De nouveau, je vous affirme, sur ma parole d'honnête homme, que ce secret, je le tiens de votre bouche.

— Je vous crois, monsieur Wolfrang, ainsi que je croyais au

catéchisme quand j'étais enfant : je ne comprenais pas, mais j'avais la foi. Eh bien, je dois avoir et j'aurai foi en vous qui me tendez une main amie ; en vous qui, bravant les préjugés, voulez bien me conserver dans cette maison et m'épargner ainsi les angoisses dont je suis tourmenté pendant si longtemps, lorsqu'il faut m'habituer à de nouveaux visages. Ah ! comment vous prouver jamais ma reconnaissance ?

— Je ne la mérite pas, je n'ai rien fait qui la vaille ; mais je mérite votre amitié, parce que je vous aime et vous honore ; et, si, de cette amitié, vous vouliez me donner une preuve dont je vous serais, moi, éternellement reconnaissant…

— Oh ! parlez, monsieur Wolfrang, ordonnez ! je suis tout à votre service.

— Vous vous êtes sacrifié pour votre frère ; mais j'ignore les détails de cet acte héroïque : pouvez-vous me les faire connaître ?

Et, remarquant l'hésitation que le repris de justice met à répondre, Wolfrang ajoute :

— Ah ! ne croyez pas que je cède à un sentiment de curiosité indiscrète. Non, non ! je désire ardemment être instruit de ces détails, parce que, j'en suis certain, ils redoubleront mon respect, mon affection pour vous.

M. Dubousquet garde un moment le silence ; puis :

— Il m'en coûte, il m'en coûte beaucoup, monsieur Wolfrang, de… de…

— De refuser de répondre à ma question ?

— Non ; mais d'y mettre une condition, ou plutôt deux conditions.

— Lesquelles, je vous prie ?

— Vous m'avez dit que vous saviez, et cela est vrai, que M. Borel le banquier se trouvait mêlé à cette triste affaire et qu'il avait à ce sujet commis une mauvaise, une bien mauvaise action.

— En effet.

— Eh bien, la première condition que je mettrais à parler, serait que madame Borel, la meilleure, la plus généreuse des femmes, ignorât toujours ce que je vous confierais, et que son fils, bon et digne jeune homme s'il en est, ignorât également cette révélation. Me promettez-vous cela, monsieur Wolfrang ?

— Le banquier Borel est cependant cause de vos chagrins ; il vous a fait bien du mal !

— Oh ! oui, bien du mal, et, ce matin encore, il s'est montré pour

moi d'une cruelle dureté lorsque… Enfin, il n'importe !… Mais quel mal m'ont jamais fait sa femme et son fils ? Ils ont pour M. Borel autant de vénération que de tendresse ; mais ils ont tant de délicatesse et d'élévation dans l'âme, que, s'ils apprenaient jamais que M. Borel…

Le repris de justice s'interrompt ; puis il ajoute en tressaillant :

— Tenez, monsieur Wolfrang, je tremble rien qu'à la pensée du désespoir de ces deux infortunés en apprenant que cet homme, qu'ils respectent et chérissent, a commis, en sa vie, une bien vilaine action ; aussi, dites, ne serais-je pas un méchant homme si, par ma faute madame Borel et son fils recevaient ce coup affreux ? Voilà pourquoi je vous demande votre parole d'honneur qu'ils ne sauront jamais rien de ce que je pourrai vous apprendre sur le banquier.

— Oh ! noble et miséricordieuse créature ! – s'écrie Wolfrang attachant son regard attendri sur le forçat libéré ; – rien n'a pu altérer ta bonté.

— Quoi ! – reprend naïvement Dubousquet, – c'est pour moi que vous dites cela, monsieur Wolfrang ? Quoi donc d'étonnant à ce que je ne fasse pas de mal à qui ne m'en a jamais fait ? Est-ce que cette excellente dame et son digne enfant doivent être responsables de la mauvaise action de M. Borel, la seule d'ailleurs, j'en suis convaincu, et il faut être juste, la seule qu'il ait commise en sa vie ? Enfin, comme on dit, à tout péché miséricorde ! Sans compter que, lorsque nous sommes seuls, mon pauvre *Bonhomme* et moi, il y a des moments où, tout forçat libéré que je suis, je ne changerais pas mon existence pour celle de M. Borel, malgré ses millions et ses millions… Ah ! mais, dame, non ! mais non ! Aussi, quand je pense à cela, je lui pardonne du fond du cœur, à ce pauvre millionnaire, allez, monsieur Wolfrang ; car je me dis : « En somme, je ne voudrais pas être à sa place. » Ainsi, vous me promettez sur l'honneur que madame Borel et son fils ignoreront toujours ce que je vais vous apprendre ?

— Je vous le promets, sur l'honneur.

— Enfin, et telle est la seconde condition qu'il me faut à regret vous imposer, monsieur Wolfrang, vous me promettez aussi de ne révéler à nulle autre personne ce qui concerne M. Borel. Hélas ! s'il en était autrement, la mémoire de mon malheureux frère serait entachée par ma faute ; car jamais il n'a été soupçonné du crime dont je me suis volontairement accusé.

— À cet égard, je dois faire une réserve. Je n'ai pas de secret pour Sylvia ; déjà elle est instruite par moi, mais sans autres détails, de votre sacrifice pour votre frère ; me permettez-vous de lui confier notre entretien ? Je réponds de sa discrétion.

— Madame Wolfrang a daigné se montrer hier au soir si bonne, si

charmante pour nous deux *Bonhomme* ; je suis si désolé de l'esclandre dont j'ai été le sujet chez vous, que, dès que vous supposez, monsieur Wolfrang, que mon récit pourrait, le moins du monde, intéresser votre dame, je suis trop heureux de consentir à votre désir ; mais à elle seule vous rapporterez cela.

— Il est une exception que je vous demanderai de m'accorder au sujet d'une autre personne ; mais, sauf celle-là, je vous donne ma parole, au nom de Sylvia et au mien, que votre secret restera entre elle, vous et moi.

— Et cette personne, qui est-elle ?

— Le banquier Borel.

— Quoi ! monsieur Wolfrang, vous voulez… ?

— Il se peut que je n'use pas de votre autorisation, cela même est probable ; mais, enfin, le cas échéant, je désirerais vivement ne pas être tenu au silence envers M. Borel. Remarquez, d'ailleurs, qu'il a, plus que vous encore, intérêt à ne rien ébruiter, et à laisser croire à l'innocence de votre frère.

— Il est vrai, – répond Dubousquet après un moment de réflexion. – Eh bien, soit ! monsieur Wolfrang, mais, à l'exception de votre dame et de M. Borel, vous me promettez… ?

— Que de ma vie je ne dirai un mot à qui que ce soit de votre confidence, je vous en donne ma parole.

— En ce cas, – répond le forçat libéré, – je vais vous raconter simplement ce qui s'est passé.

XVII

Wolfrang ressentait un intérêt croissant pour le repris de justice ; sa bonté, sa résignation, sa miséricorde, son dévouement, doublaient de prix ; grâce à sa bonhomie candide, jamais la vertu ne s'était montrée plus ignorante d'elle-même et d'une mansuétude plus touchante, plus résignée pour l'erreur des hommes. Ils regardaient, ils devaient regarder ce malheureux comme un voleur et un meurtrier ayant sans doute subi sa peine, mais dont le passé criminel leur inspirait une défiance ou une aversion insurmontable.

Toutes les apparences étaient contre lui. Il avait, en justice, témoigné contre lui-même… De quel droit se serait-il plaint de l'erreur dont il était volontairement la victime ? – se disait-il. – Aussi ne se plaignait-il jamais, poussant même son exquise probité de cœur à ce point de considérer comme un larcin les preuves de bienveillance qu'on lui accordait…

Sentiment d'équité doublement louable ; car cette nature timide et modeste à l'excès, méconnaissant sa haute valeur, ne pouvait puiser dans la conviction de la grandeur de son sacrifice la force de dominer les répulsions qu'il inspirait, et de les braver dans la sérénité de son for intérieur.

Non, de ces mépris, il souffrait cruellement, lors de son moindre contact avec les hommes ; mais, du moins, ces souffrances, il les oubliait *lorsqu'il était seul avec sa conscience et avec son chien…*, – disait-il en sa touchante naïveté. – Aussi, passait-il ses jours dans la solitude.

Pendant que Wolfrang se livrait à ces réflexions, M. Dubousquet commençait ainsi son récit :

— Mon frère Auguste et moi, nous sommes fils d'un petit manufacturier de Lyon. Il tenait quelques métiers à étoffes. Il nous a laissé environ soixante mille francs de patrimoine à chacun. J'entrai comme employé surnuméraire dans l'administration des douanes, et mon frère continua l'industrie de notre père. J'aimais Auguste autant qu'il méritait qu'on l'aimât, ce n'est pas peu dire… car, voyez-vous, monsieur Wolfrang… c'était un cœur d'or… un cœur d'or…

Le repris de justice ne peut retenir ses larmes, garde un moment le silence, et reprend :

— Auguste épousa une jeune ouvrière employée à l'un de ses métiers. Elle s'appelait Suzanne. C'était… c'est la bonté, le courage, la

vertu en personne ; et, si vous la connaissiez, voyez-vous, monsieur Wolfrang, c'est d'elle que vous diriez, et avec raison cette fois, tout le bien que vous daignez penser de moi…

— Et, pourquoi, dans la pénible situation où vous êtes, n'allez-vous pas demeurer auprès de votre belle-sœur ?

— Moi, grand Dieu !

— Pourquoi non ?

— Comment ! pourquoi non ? Mais figurez-vous donc, monsieur Wolfrang, que, réduite depuis longtemps, ainsi que Toinette, sa fille aînée, à travailler presque jour et nuit à leur métier (et Dieu sait ce qu'elles gagnent ! tout juste leur pain), ma belle-sœur a toujours repoussé les secours que je lui offrais.

— Et ce refus, d'où vient-il ?

— Ce refus…, – répond M. Dubousquet d'une voix altérée, – ce refus… vient de ce que Suzanne, ma nièce et mon neveu, car j'ai aussi un neveu, – aimeraient mieux crever de faim (fasse le ciel qu'il n'en soit pas ainsi, car ils sont, hélas ! bien misérables) que de recevoir un liard d'un homme condamné pour vol et pour meurtre, – et… et… qui a déshonoré le nom de son frère…, – balbutia le forçat libéré d'un ton navrant ; – je leur fais honte et horreur à tous !…

— Qu'entends-je !… eux aussi vous croient donc coupable ?

— Mais, dame… il faut bien qu'ils me croient coupable, puisque c'est pour sauver l'honneur d'Auguste que je me suis accusé à sa place…

M. Dubousquet prononce ces mots avec une simplicité sublime, essuie du revers de sa main les pleurs qui baignent son visage, et, dominant son émotion :

— Pardon… monsieur Wolfrang… pardon… c'est là… voyez-vous… mon plus grand chagrin…

— Dieu juste ! être un objet d'horreur pour la famille de celui auquel vous vous êtes si généreusement sacrifié !

— Oh ! je passerais bien encore par là-dessus… mais ce qui me met la mort dans l'âme, c'est de penser que le mépris, l'aversion de Suzanne et de ses enfants pour moi les empêchent d'accepter de ma main des secours… dont ils ont tant besoin, monsieur Wolfrang ; car mon neveu ne gagne rien comme apprenti, et, si sa mère et sa sœur gagnent à elles deux, vu les fréquents chômages, trente ou trente-cinq sous par jour, en moyenne, c'est beaucoup… Et ils sont trois à-vivre là-dessus, monsieur Wolfrang… Dites, est-il Dieu possible qu'ils y durent ? et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, puisqu'ils me

repoussent ?… J’avais, voyant cela, imaginé, il y a deux ans, de leur envoyer un mandat de dix mille francs à toucher à Lyon ; j’avais contrefait mon écriture et signé d’un nom supposé ma lettre d’envoi, où je disais que cet argent était dû à défunt mon père par le signataire… Eh bien, monsieur Wolfrang, soit que Suzanne ait deviné la vérité, soit que j’aie mal contrefait mon écriture… et qu’elle l’ait reconnue, j’ai reçu mon mandat, courrier par courrier, avec deux mots de Suzanne, où elle me disait : « Je ne reçois rien d’un voleur et d’un assassin qui a déshonoré le nom de mon mari et l’a fait mourir de chagrin… » Car il y a encore cela que j’oubliais, monsieur Wolfrang : ces pauvres chères créatures sont persuadées, et il y a de quoi l’être, que le chagrin que mon infamie a causé à Auguste a dû abréger ses jours.

— Quoi ! votre frère ne pouvait-il, du moins en mourant, confier à sa femme et à ses enfants ce triste secret ?

— Ah ! monsieur Wolfrang !… est-ce qu’il le pouvait ? Mais songez donc qu’il n’avait d’autre héritage… que son honneur à laisser à sa famille, l’infortuné !… Songez donc qu’en disant la vérité, il aurait empoisonné jusqu’à la misère de ceux qu’il laissait après lui !… Et à quoi ça m’aurait-il servi, à moi ?… Lorsqu’il est mort, j’étais encore au bagne… Ah ! n’accusez pas Auguste : ce qui a véritablement abrégé ses jours, c’est la douleur de me voir condamné à sa place… Et, lorsque je lui écrivais de Brest : « Mon bon ami, me voici aux galères à perpétuité ; le gouvernement se charge de mon entretien et de ma nourriture (je disais cela afin de tâcher d’égayer mon pauvre frère) ; je n’ai donc plus besoin de rien, dispose de ma petite fortune pour toi et pour tes enfants… » savez-vous ce qu’il me répondait, monsieur Wolfrang, tant il était délicat : « Tu m’as déjà sacrifié plus que la vie… ton honneur… Je serais un misérable de m’enrichir de tes dépouilles : et, d’ailleurs, je n’ai pas besoin d’argent… mes affaires vont bien maintenant… » Et il me trompait, monsieur Wolfrang… il me trompait : ses affaires allaient, au contraire, de mal en pis… Malgré ses efforts, malgré son travail, la mauvaise fortune s’acharnait sur lui…

— Mais, enfin, avec cette délicatesse de cœur que vous vantez en lui, comment votre frère a-t-il accepté votre sacrifice… pauvre et sublime martyr ?… Oh ! oui, sublime… car je…

Mais Wolfrang, remarquant l’embarras que cause son enthousiasme au repris de justice, s’interrompt et ajoute :

— Eh bien, non, vous avez simplement accompli le devoir que vous imposait votre tendresse fraternelle ; mais, encore une fois, comment votre frère a-t-il accepté, de votre part, un sacrifice dont le ressouvenir devait abréger ses jours ?

— Le sacrifice n'a été connu de mon frère que lorsqu'il ne pouvait plus s'y opposer.

— Qu'elles sont donc ces fatales circonstances ?

— Afin de vous en instruire, il me faut reprendre mon récit de plus haut, et arriver à ce qui regarde M. Borel. Nous avions, je l'ai dit, hérité de notre père environ soixante mille francs chacun.

» Moi, j'avais acheté de la rente ; mon frère, conservant par devers lui dix mille francs de fonds de roulement pour ses métiers, avait confié les cinquante mille francs restants à M. Borel, alors sans autre fortune que ses appointements de caissier dans la maison de banque Méréville et compagnie.

» Auguste était intimement lié avec M. Borel, ils se connaissaient depuis l'enfance, et il lui dit peu de temps après la mort de notre père :

» – Je possède cinquante mille francs dont je n'ai pas actuellement l'emploi ; j'hésite entre deux placements que l'on me propose ; je vais me renseigner à ce sujet, et, en attendant que je me sois décidé, ce qui ne saurait tarder de quelques jours, garde-moi ces cinquante mille francs dans ta caisse.

» M. Borel voulut donner à Auguste une reconnaissance de la somme ; mais mon frère l'envoya promener avec son reçu… C'était imprudent, parce qu'en affaires il faut toujours se mettre en règle ; et puis, enfin, ce malheureux Auguste exposait ainsi M. Borel à une mauvaise intention…

» Mais mon frère, jugeant de la délicatesse d'autrui d'après la sienne, se serait, et bien à tort, regardé comme offensé, si un ami intime eût accepté de lui un reçu en échange d'un dépôt confié à sa probité.

— Tel est donc l'acte infâme que le banquier Borel… ?

— Pardon, monsieur Wolfrang… laissez-moi suivre le fil de mes idées ; il y a si longtemps, voyez-vous, que j'ai perdu l'habitude de causer longuement avec quelqu'un, que je crains de m'embrouiller dans mon récit… Où en étais-je donc, déjà ?

— Vous en étiez au dépôt remis par votre frère à M. Borel.

— Ah ! oui… c'est cela… Auguste remet donc à son ami les cinquante mille francs, dont il refuse d'accepter le reçu ; et notez que non-seulement M. Borel jouissait de la confiance de mon frère, mais encore que MM. Méréville et compagnie avaient une telle foi dans l'honnêteté de leur caissier, qu'ils lui donnaient la signature de la maison… On ne peut, n'est-ce pas, monsieur Wolfrang, accorder une plus grande marque d'estime à quelqu'un ?

— Assurément, non…

— Je vous dis cela à seule fin d'excuser l'aveugle confiance d'Auguste en son ami. Quelques jours se passent ; mon frère se décide à l'un des deux placements qu'on lui proposait, et, un jour… je me rappelle encore cela comme si j'y étais… un jour, je dînais chez Auguste avec Suzanne ; ils étaient mariés depuis quelques mois… M. Borel entre au moment où nous allions nous mettre à table.

» — Tiens !… – lui dit gaiement Auguste, tu arrives à temps… tu vas partager avec nous la fortune du pot.

» — Ça va ! car je n'ai pas dîné… – répond M. Borel.

» Et on s'attable… Alors…

Mais le forçat libéré, s'interrompant, ajoute :

— Monsieur Wolfrang, je vous parais bien timide, bien doux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, sans doute.

— Eh bien, mon pauvre frère… était d'un caractère encore plus timide, encore plus doux que le mien… Un rien le faisait rougir et l'embarrassait ; sans compter qu'il bégayait naturellement ; aussi, lorsqu'il se troublait, il lui devenait presque impossible d'articuler un mot clairement.

» Je me souviens même qu'un jour, à la pension, l'on avait dérobé à l'un de nos camarades son encrier… (Vous allez voir tout à l'heure, monsieur Wolfrang, pour quelle raison je vous donne ce détail.) Le maître nous assemble tous dans la classe, et nous dit d'une grosse voix :

» — Il y a un voleur parmi vous… S'il confesse son larcin, il ne sera pas puni ; mais, s'il ne l'avoue pas, et s'il est découvert plus tard, il sera chassé de la pension.

» Le hasard veut qu'au moment où il parle ainsi, le maître regarde Auguste ; le malheureux se croit soupçonné… Il rougit… pâlit… La sueur lui coule du front ; enfin, sa figure se bouleverse à ce point, qu'il n'y a qu'une voix dans la classe pour crier :

» — C'est Auguste qui a volé l'encrier !

— C'était donc lui, en effet ?

— Lui !… bonté divine ! Il était incapable de dérober seulement un trognon de plume à quelqu'un, le pauvre enfant !…

— Mais son trouble… ses traits altérés ?…

— Rien que la honte et l'effroi de se voir soupçonné de ce larcin le bouleversaient ainsi… Et jugez de ce que devint mon frère, lorsqu'il vit

tous nos camarades le regarder en criant :

» — Oui ! oui ! c'est Auguste qui est le voleur… c'est Auguste !…

» Lui, effaré, épouvanté, veut se défendre de cette accusation… mais son bégayement et son trouble l'en empêchent ; alors, il joint les mains d'un air suppliant : ce geste achève de le perdre. Et nos camarades, de crier au professeur :

» — Voyez-vous, monsieur, c'est lui !

» — Auguste Dubousquet, – dit alors le maître d'une voix terrible, – puisque vous avouez votre larcin, vous ne serez pas chassé ; mais, pendant huit jours, et durant le premier quart d'heure de la leçon, vous resterez à genoux au milieu de la classe, et vous porterez sur le dos un écriteau où on lira : Voleur !

Le repris de justice s'interrompt de nouveau, et si douloureusement ému à ce souvenir, que ses yeux deviennent humides ; – puis il reprend :

— À cette menace de porter sur le dos un écriteau avec ce mot voleur ! le pauvre cher enfant se trouva mal ; je le reconduisis à la maison, où il fit une maladie de quinze jours, par suite de son émotion… Enfin, que vous dirai-je, monsieur Wolfrang, et je me le reprocherai toujours, j'ai moi-même, pendant un moment, soupçonné mon frère… tant il paraissait fautif… Cependant, le lendemain, le véritable coupable était découvert, et l'innocence d'Auguste reconnue… Pardon de ce détail, monsieur Wolfrang, il est bien puéril assurément ; mais il me fallait bien vous donner une idée du caractère de mon frère, pour vous faire comprendre ce qui, peut-être, vous eût paru incompréhensible…

XVIII

À mesure que Wolfrang écoutait M. Dubousquet, il découvrait de nouveaux trésors de délicatesse et de générosité dans l'âme ingénue qui s'ouvrait à lui, mise de plus en plus en confiance par les témoignages d'intérêt dont elle était si désaccoutumée…

Il y avait même quelque chose de singulièrement touchant dans la légère difficulté que cet admirable martyr du dévouement fraternel éprouvait à lier, à coordonner sa narration, ce dont il s'excusait par ces mots navrants : « Il y a si longtemps que j'ai perdu l'habitude de causer avec quelqu'un !… »

Et, en effet, le forçat libéré, après avoir raconté cette scène de son enfance et de celle de son frère, hésita de nouveau, et, après un moment de silence :

— Pardon, monsieur Wolfrang… voilà encore le fil de mes idées qui s'embrouille… Où en étais-je donc, s'il vous plaît, avant de vous apprendre comment mon pauvre Auguste, grâce à sa timidité invincible, avait été accusé du vol d'un encrier au préjudice de l'un de nos camarades de pension ?

— Vous me disiez que, vous trouvant à dîner un jour chez votre frère, M. Borel vint partager ce repas.

— Bien !… très-bien !… j'y suis… c'est cela… M. Borel arrive ; Auguste lui propose d'accepter la fortune du pot. L'on s'attable. Nous étions quatre : M. Borel, Suzanne, moi et Auguste. Celui-ci, dans le courant de la conversation, dit à M. Borel :

» — À propos, je me suis décidé pour l'un des deux placements dont je t'ai parlé…

» — Tu m'as donc parlé de placements ?… – répond tranquillement M. Borel (je le vois encore, il coupait son pain). Eh bien, ma foi, mon brave Auguste, je l'avais oublié… J'ai, tu le conçois, tant d'affaires en tête !…

» — Je le crois bien… tu es si occupé…, – reprend mon frère en tendant son verre à son ami pour lui demander à boire.

» Il me semble, voyez-vous, monsieur Wolfrang, que j'assiste encore à cette scène, tant elle m'est restée présente. – Auguste ajoute :

» — Je dois verser demain les cinquante mille francs, et j'irai les chercher à ta caisse…

» À ces mots, M. Borel, qui tenait en main la bouteille et versait à boire à mon frère, s'interrompt au moment de verser, regarde Auguste en riant ; puis, remplissant le verre, il ajoute :

» — À ta santé, farceur !…

M. Dubousquet, suffoqué par ce souvenir qui rend son front moite de sueur, répète, avec un effroi rétrospectif, ces mots, dont la lettre était plaisante, mais dont l'esprit était si effrayant :

— Oui, monsieur Wolfrang, telle fut la première réponse de M. Borel à mon frère, lui redemandant son argent : « À ta santé, farceur ! »

— Et cette réponse, ouvrit-elle les yeux de votre frère ?

— Non, pas encore ; et il reprit gaiement :

» — Pourquoi m'appelles-tu farceur ?

» — Parce que tu me dis des farces…

» — Quelles farces ? demanda Auguste, qui ne comprenait toujours pas où voulait en venir son ami.

» Celui-ci, se penchant alors vers Suzanne, lui dit en riant :

» — Entendez-vous cet Auguste ? Il fait l'excellente plaisanterie de me prévenir tout bonnement qu'il viendra chercher demain à ma caisse la bagatelle de cinquante mille francs, rien que ça ; excusez du peu ! Et votre mari a le front de me demander en quoi il est farceur ?

» — Mais, monsieur Borel, mon mari m'a dit qu'en effet il vous avait remis cinquante mille francs, – reprend Suzanne commençant à s'étonner.

» — Ah bah !… à vous aussi, ma pauvre madame Dubousquet, il vous a fait ce conte-là, le mauvais plaisant ? – reprend M. Borel en riant d'un air si simple, si naturel, si tranquille, que mon frère, croyant à son tour que M. Borel voulait rallier, reprend gaiement :

» — Bien, bien, d'accord ; je ne l'ai pas remise la somme.

« Et l'on parla d'autres choses. Le dîner s'achève, on prend le café ; puis M. Borel nous dit :

» — Mes amis, j'ai à travailler, il faut que je vous quitte.

» L'on se souhaite le bonsoir, et, au moment où M. Borel prenait son chapeau, mon frère lui dit :

» — Ainsi, j'irai demain matin à ta caisse chercher mon argent ?

» — Encore ! – s'écrie M. Borel interrompant Auguste en pouffant de rire ; – encore la plaisanterie des cinquante mille francs ? Ah ! cette fois-ci, je me sauve !

» Et, riant aux éclats, M. Borel nous laisse…

— Quelle audace ! Votre frère dut alors cependant concevoir quelques soupçons ?

— Non, monsieur Wolfrang ; pas l'ombre d'un soupçon.

— C'est incroyable !

— Pouvait-il seulement supposer son meilleur ami capable d'une infamie pareille ?… Cependant, après le départ de M. Borel, Suzanne, qui est une femme de tête et d'un grand bon sens, dit à son mari :

» — Ton ami est sans doute très-aimable et très-gai ; mais, dans sa position de caissier, il a tort, ce me semble, de plaisanter avec les affaires d'argent…

» — Bah ! entre lui et moi, ça ne tire pas à conséquence ; il était en train de rire, voilà tout, – reprend mon frère ; – je n'ai besoin de mes fonds que demain avant midi, et j'irai les chercher à la caisse de Borel.

— Et le lendemain ?

— Ah ! monsieur Wolfrang, quelle autre effrayante scène de comédie ! Mon pauvre Auguste me l'a racontée si souvent dans tous ses détails, que je la sais, hélas ! par cœur.

» Le lendemain, vers onze heures du matin, il se rend donc à la caisse. Pour y arriver, il fallait traverser deux pièces où travaillaient une vingtaine de commis, et Auguste était si timide, qu'il éprouvait toujours un certain embarras à passer devant les jeunes gens. Il trouve M. Borel écrivant à son bureau, et qui, voyant entrer mon frère, lui dit :

» — Mon cher ami, je suis dans le coup de feu de ma correspondance, je n'ai que quelques minutes à te donner. Quel est l'objet de ta visite ?

» — Oh ! je ne te dérangerai pas longtemps, répond mon frère ; – je viens chercher mes cinquante mille francs, et je te laisse.

Le repris de justice soupire, garde un moment le silence, et ajoute :

— C'est alors que, pour la première fois, se sont éveillés les soupçons d'Auguste.

— Ainsi le misérable Borel a nié le dépôt ?

— Vous allez voir, monsieur Wolfrang. Le caissier prend un air sérieux, bien que toujours amical, et dit à mon frère :

» — Mon cher Auguste, nous plaisanterons tant que tu voudras, lorsque j'aurai ce loisir ; il faut que j'achève ma correspondance, mon patron va venir la signer… Donc, déguerpis d'ici au plus vite, sempiternel farceur !… – ajoute M. Borel en souriant.

» Puis, se remettant à écrire en faisant de la tête un signe d'adieu à Auguste :

» — Bien des choses à ta femme ; j'irai vous demander à dîner l'un de ces jours !

— Cette froide dissimulation est plus horrible encore qu'un mensonge audacieux, – dit Wolfrang en frémissant. – Et votre frère ?

— Il restait atterré… Il ne pouvait croire encore que son ami eût le front de nier le dépôt ; cependant il eut quelques soupçons en voyant la persistance du caissier à regarder comme une plaisanterie la demande de restitution des cinquante mille francs : aussi dit-il à M. Borel :

» — Je t'assure qu'il faut absolument que, ce matin, je verse cette somme.

» — Comment ! tu es encore là ? – reprend le caissier, qui s'était remis à écrire.

» Et, se retournant vers mon frère, il ajoute avec impatience :

» — Je te le répète, je n'ai pas le temps d'écouter tes sornettes… Laisse-moi donc tranquille, pour l'amour de Dieu !

» Auguste, ne devinant pas encore la vérité, quoiqu'il se sentit de plus en plus inquiet, s'efforce de se rassurer en se disant que son ami, pour une raison ou pour une autre, désirait sans doute atermoyer la restitution du dépôt ; et il reprend :

» — À la bonne heure, je reviendrai quand tu voudras, bien que ça me contrarie et me fasse manquer un bon placement ; mais, enfin, quand veux-tu que je revienne chercher mon argent ?…

» — Ah ! c'est trop fort ! – s'écrie M. Borel avec colère cette fois.

» Et, voyant entrer dans son cabinet M. Méréville aîné, il se lève et dit à Auguste :

» — Mais va-t'en donc, tu es insupportable ! Voilà le patron !

» À l'aspect du banquier, mon pauvre frère, timide comme il l'était, n'ose insister, quitte le cabinet de son ami, mais si troublé, si éperdu, car alors il entrevoyait la triste vérité, qu'il heurte en sortant la table de l'un des commis ; il se recule brusquement, en bouscule un autre ; ces jeunes gens se mettent à rire de son air effaré ; il parvient à grand'peine, tant il était troublé, à trouver la porte des bureaux, et il sort au milieu des huées des commis.

— Et alors, quel parti prend ce malheureux ?

— Il accourt à l'administration des douanes, où je travaillais comme employé, il me raconte ce qui vient de se passer.

» — Mon ami, lui dis-je après réflexion, il est impossible, selon moi, que M. Borel soit assez malhonnête homme pour nier le dépôt que tu lui as confié ; mais il y a, je l'avoue, quelque chose d'inexplicable et d'inquiétant dans son obstination à regarder la demande de restitution comme une farce ; je vais aller le trouver ; attends-moi.

» Et, ayant demandé à mon chef de bureau la permission de m'absenter pendant une demi-heure, je cours à la maison de banque.

Le repris de justice, à ce souvenir, lève les mains au ciel en murmurant :

— Bonté divine ! quel sang-froid ! quel front d'airain !

— Achevez, de grâce ! Eh bien, monsieur Borel… ?

— J'étais aussi timide que mon frère ; mais, ma foi, mon désir d'éclaircir cette affaire me donne de la résolution. J'entre dans le cabinet de M. Borel, bien déterminé à ne pas me laisser intimider, et je le prie de me répondre, oui ou non, s'il voulait rendre à mon frère son argent… Mais, hélas ! malgré ma résolution, je suis tellement abasourdi par l'accueil de M. Borel, que d'abord je reste coi…

— Quelle fut donc sa réponse ?

— Dès qu'il m'aperçoit, et devinant probablement le but de ma visite, il me coupe la parole au premier mot que je prononce, et me dit avec un accent de colère contenue :

» — Vous venez sans doute, de la part de votre frère, me faire des excuses du déplorable scandale dont il a été cause ce matin en bousculant les tables et en provocant les rires et les huées des commis ?

» Et, me coupant de nouveau la parole, il ajoute :

» — Toutes les excuses du monde, de la part de votre frère, n'empêcheront pas que je n'aie été, grâce à lui, très-durement admonesté par mon patron ; il a été si courroucé du tapage de ce matin, qu'il ma signifié que, si je recevais encore dans mon cabinet des personnes dont la présence est l'objet de pareilles algarades, et qui troublent ses bureaux, il ne me garderait pas chez lui. Et voilà pourtant à quels désagréments m'exposent les sottes plaisanteries de cet imbécile d'Auguste.

— Quel abominable fourbe que ce Borel !

— Ce n'est rien encore, monsieur Wolfrang, vous allez voir ! Cet accueil, je vous l'ai dit, me rendit d'abord coi… puis, m'enhardissant, et révolté que j'étais d'entendre traiter mon frère d'imbécile, je prends mon courage à deux mains, et je réponds avec un grand battement de cœur :

» — Il ne s'agit pas de tout cela, monsieur Borel ; je viens vous demander, de la part d'Auguste, à quelle heure il vous plaît qu'il vienne ici chercher les cinquante mille francs qu'il vous a confiés il y a huit jours.

Et s'interrompant de nouveau, le forçat libéré ajoute :

— Ah ! monsieur Wolfrang, quel habile et effrayant comédien que cet homme !

— Il a eu enfin l'audace de nier le dépôt ?

— Bonté divine ! si ce n'était que cela !

— Comment ?

— Lorsque je lui eus demandé quand mon frère pourrait venir chercher son argent, M. Borel (je crois le voir encore), M. Borel me regarde, les yeux grands ouverts, la bouche béante, reste muet pendant une seconde ; puis, comme s'il eût éprouvé une espèce de suffocation, il reprend d'une voix étouffée :

» — Vous dites… que votre frère… m'a confié, il y a huit jours, cinquante mille francs ?…

» — Oui, monsieur.

» Alors le caissier, me regardant de nouveau, d'abord en silence, et paraissant de plus on plus agité, reprend :

» — C'est de la part de votre frère que vous venez me réclamer cette somme ?

» — Oui, monsieur.

» — Sérieusement ?

» — Très-sérieusement.

» — Ah ! ceci passe les bornes de la plaisanterie… et devient une calomnie infâme ! – s'écrie M. Borel semblant bondir d'indignation.

» Puis, courant à la porte de son cabinet, que j'avais laissée ouverte, il va la fermer, revient à moi, et, ayant l'air peut-être encore plus affligé que courroucé, il me dit :

» — Monsieur Dubousquet…, Auguste était mon ami d'enfance ; notre affection date de quinze ans ; je l'avais toujours cru honnête homme… Je veux croire encore qu'en cette circonstance il cède à d'abominables suggestions en essayant de me déshonorer, moi qui ai donné à votre frère tant de preuves de mon amitié… Mais cette ancienne et longue amitié m'impose un dernier devoir… je le remplirai… J'aurai pitié de ce malheureux… je veux être indulgent… Ainsi dites-lui que, si demain il ne m'écrit pas une lettre dans laquelle il reconnaîtra… écoutez-moi bien… dans laquelle il reconnaîtra et

regrettera l'indigne plaisanterie qu'il s'est permise en vous affirmant, à vous et à d'autres sans doute, qu'il m'avait confié un dépôt de cinquante mille francs… vous entendez bien, monsieur Dubousquet ? si demain votre frère ne m'a pas écrit cette lettre, après-demain je dépose au parquet une plainte en calomnie contre ce misérable.

— Ciel et terre !… quelle scélératesse !

— Après-demain, je dépose au parquet une plainte en calomnie contre ce misérable !… – répète le forçat libéré sans s'arrêter à l'exclamation de Wolfrang.

» — Allez, dites-lui cela, à votre frère. – ajoute M. Borel, – et en même temps prévenez-le que tout est rompu entre nous, et qu'après sa conduite odieuse envers moi… je ne le reverrai jamais !

» Et M. Borel me montre de la main la porte de son cabinet… Je sors… je vais retrouver Auguste. Eh bien, savez-vous, monsieur Wolfrang, quelles ont été mes premières paroles en l'abordant ? Les voici :

» — Es-tu bien certain, mon pauvre ami, d'avoir confié les cinquante mille francs à M. Borel ?

XIX

M. Dubousquet, ayant naïvement avoué à Wolfrang que, grâce à l'effroyable hypocrisie de M. Borel, il avait demandé à son frère s'il était bien certain d'avoir remis les cinquante mille francs au caissier, M. Dubousquet garda un moment le silence, sous l'impression de ces souvenirs qui l'épouvantaient encore.

— Ainsi, – reprit Wolfrang, – l'astuce infernale de cet homme allait jusqu'à vous faire douter de l'affirmation de votre frère ?

— Hélas ! oui. Dans le premier moment, je le confesse, l'accent de M. Borel, sa physionomie, son regard, son attitude, et surtout sa menace d'attaquer Auguste comme calomniateur, m'avaient tellement impressionné, troublé, je dirais presque convaincu, que d'abord je m'étais demandé si vraiment mon frère avait confié cette somme au caissier. Pourtant je savais Auguste incapable de mensonge… Mais bientôt l'impression de doute que m'avait laissée M. Borel passa comme un mauvais rêve, et je fus plus persuadé que jamais de la sincérité de mon pauvre frère.

— Et alors que fîtes-vous ?

— Ma première idée fut de consulter Suzanne. Elle avait, quoique manquant d'éducation, l'esprit très-juste et très-ferme ; mais Auguste me conjura de ne rien dire encore à sa femme de ce malheur.

— Pourquoi cela ?

— De peur de lui causer un grand chagrin, et aussi de peur des reproches de Suzanne ; car, ainsi que moi, mon pauvre frère était faible et craintif comme un enfant. Suzanne, excellente ménagère, était maîtresse au logis, et mon frère la redoutait comme le feu ; mais croiriez-vous, monsieur Wolfrang, qu'il était si bon, si sensible, qu'il ressentait bien moins douloureusement la perte de son argent que l'indigne déloyauté de son meilleur ami ?

» — Lui, lui que j'aimais tant ! se conduire ainsi, rompre avec moi quand il a tous les torts ! – s'écriait Auguste en sanglotant à me fendre le cœur et me faisant aussi pleurer.

» Enfin, monsieur Wolfrang, je n'ai jamais été témoin de pareille désolation… et, je vous le répète, ce qui la causait chez Auguste, c'était surtout l'indignité de son ami.

» — Peut-être il aura joué à la bourse avec mon argent ; il l'aura perdu, c'est mal… mais, enfin, il m'eût avoué cela franchement, que je

lui aurais pardonné de grand cœur, – me disait mon pauvre frère en pleurant toutes les larmes de son corps. – À force de travail, on répare une perte d'argent ; mais on ne parvient jamais à oublier la noire méchanceté d'un ami d'enfance que l'on croyait sincère…

— Vous ne pouviez cependant vous résigner ainsi à cette spoliation infâme, et ajouter foi à l'audacieuse menace de ce Borel, au sujet d'une plainte en calomnie ?

— Non, sans doute ; mais vous allez encore avoir une nouvelle preuve de la bonté d'Auguste. Sa première douleur un peu calmée, je le décide à aller consulter un avocat ; mais figurez-vous, monsieur Wolfrang, que mon frère n'a jamais voulu consentir à désigner M. Borel comme la personne dont il avait à se plaindre, tant il conservait encore, malgré lui, d'attachement pour ce méchant homme…

— Cette faiblesse était des plus coupables !

— Il est vrai, monsieur Wolfrang ; mais, je vous le répète, Auguste était la faiblesse et la bonté mêmes.

» — Il sera toujours temps de nommer Borel, – me disait-il : – commençons d'abord par consulter l'avocat.

» — Nous nous rendons chez l'homme de loi. Mon frère, sans nommer son ami, explique les faits de son mieux, car l'émotion redoublait son bégayement ; il devenait très-difficile de le comprendre ; je vins à son aide ; l'avocat s'informa s'il y avait des témoins de la remise de la somme.

» — Aucun ; j'étais seul avec cette personne dans son cabinet, dit Auguste.

» — Alliez-vous souvent voir cette personne dans ce même cabinet ? – reprit l'avocat.

» — Très-souvent.

» — Et vous n'avez pas demandé de reçu d'une somme aussi importante ?… C'est inconcevable, – répliqua l'avocat.

» Et mon pauvre frère de fondre en larmes et de s'exprimer d'une manière si inintelligible, tant il bégayait, suffoqué par la douleur, que je prends la parole pour lui, et réponds que cette personne avait offert un reçu à mon frère, mais qu'il avait tant de confiance en elle, qu'il aurait cru l'outrager en acceptant le reçu.

» Enfin, monsieur Wolfrang, après réflexion, l'avocat dit que l'affaire se présentait très-mal. L'absence de témoins lors de la remise de la somme, la fréquence habituelle des visites de mon frère à cette personne, visites réitérées qui ne permettaient pas de préciser celle qui

avait pour objet le dépôt d'argent ; enfin, le refus presque incroyable d'accepter le reçu d'une si forte somme, et la réputation jusqu'alors sans tache du dépositaire (selon ce qu'avait dit mon frère à l'avocat) rendaient, d'après lui, douteux le succès d'un procès… surtout lorsque le plaignant, seul, était si embarrassé, si timide, et pouvait si difficilement s'expliquer, par suite d'une infirmité naturelle. Or, cette difficulté deviendrait probablement insurmontable lorsqu'il devrait, en pleine audience, sous les yeux du public et du tribunal, jurer devant Dieu et devant les hommes qu'il disait la vérité.

— L'observation de l'avocat n'était que trop fondée… Votre malheureux frère, mis en présence de ce Borel, qui eut payé d'assurance et d'audace, devait succomber dans ce combat, où, faute de preuves matérielles, l'avantage resterait à celui des deux qui saurait persuader les juges de sa sincérité.

— Voilà justement ce que nous a dit l'homme de loi en terminant sa consultation, monsieur Wolfrang. Aussi, me rappelant que mon pauvre Auguste, encore enfant et accusé du larcin d'un encrier, avait, malgré son innocence, convaincu tout le monde qu'il était coupable, je vis bien qu'il nous fallait renoncer à plaider, surtout lorsqu'en sortant de chez l'avocat, lequel cependant nous engageait à porter plainte, Auguste me dit, tremblant de tous ses membres à cette seule pensée :

» — Moi, prêter serment à la face de Dieu et des hommes !… et cela devant les juges… devant le public et surtout devant Borel, que j'ai tant aimé ! Est-ce que c'est possible ? La vue de cet indigne ami me bouleverserait, je me trouverais mal à plat, ou je mourrais du coup… Ainsi c'est fini… il ne faut plus espérer de recouvrer mon argent. Qu'il le garde, mon argent, ce Borel ! Ah ! j'aurais cent fois préféré, si je l'avais possédé, lui prêter le double de cette somme et le conserver pour ami…

— Ainsi aucune plainte n'a été portée contre le caissier ?

— Non, monsieur Wolfrang, et bien plus…

— Achevez…

— Vous allez blâmer sévèrement mon pauvre Auguste ; mais, je vous le répète, vous ne pouvez vous imaginer sa faiblesse et sa bonté…

— Quoi !… cette lettre imposée par Borel sous menace d'une plainte en diffamation, votre frère l'aurait écrite ?

— Non pas précisément ; mais il a fait ce raisonnement :

» — Il n'y a plus à espérer de ravoir mon argent, me dit-il, puisque, si je dépose plainte contre Borel, je serai, je me connais bien, je serai terrassé, écrasé par son assurance et déshonoré aux yeux de tous comme un homme qui réclame un dépôt qu'il n'a pas confié. D'un

autre côté, si Borel m'attaque comme calomniateur, et il en est capable, mon Dieu, je serai perdu, je ne saurais pas me défendre. Eh bien, puisqu'il me faut renoncer à mon argent, je suis décidé à écrire à celui qui fut si longtemps mon ami (et Auguste sanglotait de nouveau) ; non que j'ai menti en lui réclamant cinquante mille francs, on me tuerait plutôt que de me faire signer cela, parce que c'est le contraire de la vérité ; mais je lui écrirai qu'il peut être tranquille, que je ne réclamerai jamais rien de lui, qu'il n'entendra jamais parler de moi ; car il m'a fait bien du mal, à moi qui lui étais si tendrement attaché.

— Cette lettre, il l'a écrite ?

— Hélas ! oui, malgré tout ce que j'ai pu faire pour l'en dissuader.

— Ah ! ce n'était pas seulement montrer une faiblesse coupable, c'était se rendre complice du fripon qui le dépouillait !

— Je ne vous dis pas le contraire, monsieur Wolfrang, mais que voulez-vous ! tel était le caractère de mon pauvre Auguste.

— Mais la perte de cette somme ruinait votre frère !

— À peu près… Il ne lui restait que huit mille francs environ, qu'il avait destinés au fonds de roulement de ses métiers…

— Il a donc caché à sa femme l'abus de confiance dont il était victime ?

— Mon Dieu, oui. Il a fait croire à Suzanne que, M. Borel lui ayant rendu la somme, il l'avait placée, selon sa première intention, dans une entreprise ; et, plus tard, il a dit à sa femme que, l'entreprise ayant mal tourné, ses capitaux avaient été perdus…

— La scélératesse de ce Borel est effrayante, dit Wolfrang après un moment de silence. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme capable d'un acte semblable eût joui jusqu'alors d'une réputation irréprochable.

— Cependant, il la méritait, monsieur Wolfrang. Ce qui, voyez-vous, l'a poussé au mal, c'est l'aveugle confiance de mon frère et surtout l'occasion… Car, peu de temps après cet événement, nous nous sommes rappelé cela, Auguste et moi, mais trop tard… M. Borel nous avait dit plusieurs fois :

» — Si j'avais à moi une quarantaine de mille francs, je les risquerais dans une spéculation dont j'ai l'idée. Elle est très-chanceuse ; mais, si elle réussissait, elle pourrait me rapporter plus de deux cent mille francs… Avec ces deux cent mille francs, je prendrai un intérêt dans la maison dont je suis caissier ; MM. Méréville se font vieux, je les remplacerais bientôt ; or, comme, sans vanité, je suis très-actif et plus entendu aux affaires que mes patrons, je deviendrais en dix ans plusieurs fois millionnaire, parce qu'il n'y a que le premier million qui

coûte à gagner !

» Le premier million, M. Borel l'aura probablement gagné avec les deux cent mille francs produits par la spéculation entreprise avec l'argent de mon pauvre Auguste.

— Mais comment se fait-il que votre frère, si timide, si sensible, et doué d'une extrême délicatesse de cœur, – reprend Wolfrang après un moment de réflexion. – ait commis une tentative de vol et de meurtre dont vous avez porté la peine avec un dévouement sublime, pauvre cher martyr ?

— Ah ! dame, monsieur Wolfrang, c'est que la faim, comme on dit, chasse le loup du bois.

XX

Wolfrang, à ces mots du forçat libéré : « La faim chasse le loup du bois ! » reprit :

— Votre frère est donc tombé dans la détresse après avoir été dépouillé par ce misérable Borel ?

— Hélas ! oui… Et, depuis ce moment, la vie de mon pauvre Auguste n’a été qu’un long tourment… Rien ne lui a réussi : la mauvaise fortune s’acharnait sur lui. Tenez… j’ai beaucoup souffert, n’est-ce pas, monsieur Wolfrang ? eh bien, mes souffrances n’ont rien été auprès de celles de mon frère… parce qu’il souffrait en outre de celles de sa famille… Ainsi, d’abord il s’est expatrié…

— En suite du vol dont il était victime ?

— Oui, monsieur ; il était propriétaire de quelques métiers à Lyon, comme feu notre père… mais, n’étant pas lui-même artisan et n’ayant plus de capital pour les faire marcher, sauf le peu qui lui restait, et cela n’avait pas duré longtemps, il ne pouvait plus continuer son industrie.

» Suzanne l’engagea à prendre alors une grande résolution. On parlait depuis quelque temps des trésors du nouveau monde ; Auguste n’avait pas encore d’enfant ; sa femme était courageuse, dévouée – ils partirent pour l’Amérique, emportant une petite pacotille et environ quatre mille francs ; je n’ai pas besoin de vous dire, monsieur Wolfrang, que, pouvant vivre avec mes appointements d’employé de la douane, j’avais mis mon patrimoine à la disposition d’Auguste ; il refusa, me disant :

» — Si plus tard je suis dans le besoin, je t’écrirai ; mais la somme que j’emporte et les bénéfices de la vente de notre pacotille nous suffiront pendant quelque temps, à ma femme et à moi.

» Enfin, ils partirent. À quoi bon vous raconter, monsieur Wolfrang, leurs déceptions, leurs fatigues, leurs peines, les dangers qu’ils ont courus dans ce pays encore sauvage ? Puis, durant leur séjour en Amérique, trois enfants leur étaient nés. Non, voyez-vous, monsieur Wolfrang, ce que cette malheureuse famille a souffert en ce temps-là ne peut s’imaginer ! Ce que je ne comprends pas, c’est qu’ils ne soient pas tous morts à la peine.

— Et votre frère ne s’adressait jamais à vous dans son malheur ?

— Une seule fois… trois ans après son départ, il m’apprit que tout ne réussissait pas comme il l’avait espéré, mais qu’il ne perdait pas

courage (il ne voulait pas m'inquiéter) ; il me demandait deux mille francs… je lui en envoyai six mille. Connaissant sa délicatesse, je ne doutais pas que sa demande ne fût au-dessous de ses besoins. J'ai su depuis qu'avec cette somme ils avaient encore tenté un petit commerce en Amérique… mais… rien ne leur réussissait. Cependant, depuis cette époque jusqu'à son retour, mon frère m'a toujours trompé en m'écrivant qu'ils se suffisaient à eux-mêmes.

— Afin de ne pas s'adresser de nouveau à votre bourse ?

— Hélas ! oui… Et pourtant il le savait bien… tout ce que je possédais… était à leur disposition. Enfin, vint ce jour funeste… où mon pauvre Auguste…

Le repris de justice, profondément ému à ce souvenir, s'interrompt pendant un moment ; puis il reprend :

— Il faut vous dire, monsieur Wolfrang, que, dès avant que M. Borel eût dépouillé mon frère, je demeurais dans une maison voisine de celle de MM. Méréville et compagnie, où était établie leur banque ; je louais un petit rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur une impasse, fermée d'un côté par la muraille du jardin de MM. Méréville.

» Cette muraille, peu élevée, était, du côté de l'un des jardins, garnie intérieurement d'un treillage. J'insiste sur ces détails, vous saurez tout à l'heure pourquoi…

» M. Borel avait alors fait fortune ; il succédait à ses anciens patrons et occupait leur maison. Je n'avais pas reçu de nouvelles de mon frère depuis environ six mois, lorsqu'un soir, vers les dix heures, on frappe à mes carreaux. Je logeais, je vous l'ai dit, au rez-de-chaussée ; il n'y avait pas de portier, ainsi que dans presque toutes les maisons de Lyon.

» J'ouvre ma fenêtre ; la nuit était très-noire ; je demande qui frappe ; je reconnais la voix d'Auguste… je m'empresse de le faire entrer chez moi…

» Ah ! monsieur Wolfrang…, quel changement, bonté divine ! quel changement ! je n'aurais pas reconnu mon frère. Jeune encore, il avait déjà les cheveux tout blancs ; et puis il était si décharné, si bruni, enfin, l'expression de sa figure, jadis d'une grande douceur, me parut tellement sinistre, qu'il me fit peur.

» Des haillons le couvraient. Ma surprise, ma douleur, en le trouvant ainsi, et cependant ma joie de le revoir, vous les comprenez.

» Nous tombons dans les bras l'un de l'autre ; je fondais en larmes. Auguste, quoique aussi tendre pour moi que par le passé, ne pleurait pas, lui : il n'avait plus de larmes, il en avait trop versé depuis longues années !

» Nous nous calmons ; il m'apprend qu'il arrive d'Amérique, ainsi que sa famille… qu'il a laissée à Paris avec le peu d'argent qui lui restait, son voyage payé, une cinquantaine de francs environ… Il était venu à pied de Paris à Lyon, couchant par charité dans les écuries des auberges et vivant de quatre sous de pain par jour. Son voyage lui coûtait moins de dix francs. Un malheur, me dit-il, venait de lui arriver le soir même, non loin des portes de la ville…

» Il avait, en route, perdu son passe-port ; un gendarme remarque la mauvaise mine de mon frère, vêtu comme un mendiant, lui demande ses papiers ; il répond qu'il les a perdus la veille ; le gendarme ne se contente pas de cette raison, et veut arrêter Auguste ; il résiste, étend à ses pieds le gendarme d'un coup de bâton, se sauve dans le bois de Saint-Sauveur, s'y cache jusqu'à la nuit, et ensuite se rend chez moi.

» Auguste me trompait : cette arrestation était une fable, et de cette fable vous saurez plus tard le motif, monsieur Wolfrang… mais alors je ne doutais pas de la vérité du récit de mon frère, et même je lui dis :

» — Comment ! toi… si timide, si craintif, tu as osé résister à un gendarme ?

» — Ah ! mon malheur et celui de ma femme et de mes enfants m'ont donné du cœur au ventre, et maintenant je ne crains personne, – me répondit-il.

» Et, en me disant cela, son regard déterminé m'effrayait. Je lui demande alors quels sont ses projets.

» — Rester caché chez toi pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'on renonce à me chercher, si l'on me cherche au sujet de ma rixe avec le gendarme, – me répondit-il. – Puis tu me prêteras quelques centaines de francs ; je retournerai à Paris chercher ma femme et mes enfants, je les amènerai ici ; Suzanne reprendra son métier de tisseuse, et, s'il le faut, je servirai les maçons pour gagner mon pain.

» Vous sentez bien, monsieur Wolfrang, que, tant que j'aurais eu un liard à moi, mon frère et sa famille n'auraient manqué de rien ; mais, connaissant la délicatesse d'Auguste, je le laisse dire…

— Et ne vous parlait-il jamais de ce Borel ?

— Pardon, pendant les trois jours qu'il a passés chez moi, mon frère, en me racontant ses souffrances et celles des siens, s'écriait souvent en fermant les poings, et avec ce regard sinistre qui me donnait la chair de poule :

» — C'est ce brigand-là… qui est cause de tous nos malheurs ; il y a au bagne des galériens moins scélérats que lui !…

» — Hélas ! tu ressens maintenant plus cruellement que jadis le mal que t'a fait M. Borel, pauvre frère ! dis-je une fois à Auguste.

» — oh ! oui, – me répond-il, – le désespoir a crevé ma poche au fiel ; je ne suis plus bon enfant ; j'ai le cœur plein de haine, et, si je rencontrais ce Borel, je crois que je le tuerais comme un chien ! Ah ! que j'ai été bête de ne pas oser autrefois l'attaquer en justice ! Malheureusement, il est trop tard pour déposer aujourd'hui une plainte contre ce gredin-là, et, d'ailleurs, la lettre que j'ai eu la lâcheté de lui écrire, dans le temps, tournerait contre moi.

» Et ce que disait Auguste à ce sujet n'était que trop vrai, n'est-ce pas, monsieur Wolfrang ?

— Ah ! trop vrai… trop vrai !…

— Je cache donc Auguste chez moi, je lui donne du linge, des vêtements ; nous étions de même taille, et j'ai oublié de vous dire que nous nous ressemblions ; nous avions surtout ce qu'on appelle un air de famille.

» Le matin, j'allais à mon bureau, selon mon habitude, et je revenais à quatre heures dîner avec Auguste ; un traiteur du voisinage m'apportait mes repas, car je n'avais point de domestique ; je m'amusais à faire mon petit ménage moi-même ; personne ne pouvait donc soupçonner la présence de mon frère chez moi.

» Le lendemain du jour où il était arrivé, il me dit vers les neuf heures du soir :

» — J'ai un grand mal de tête, je vais prendre l'air pendant une heure. La nuit est sombre ; je m'envelopperai la figure d'un cache-nez, l'on ne pourra me reconnaître.

» Cette sortie me semblait de la dernière imprudence ; mais en vain je m'efforçai de dissuader mon frère de son dessein ; au moment de me quitter, il me dit :

» — Il faut tout prévoir ; le hasard peut me mettre nez à nez avec mon gendarme ; ils ont l'œil perçant, et, s'il me reconnaît, je serai obligé de fuir pour lui échapper ; en ce cas, il me sera peut-être impossible de rentrer cette nuit chez toi. Je suis sans le sou, prête-moi une vingtaine de francs, j'irai, si j'y suis forcé, coucher à l'auberge.

» Ces réflexions de mon frère redoublent mon inquiétude ; je le supplie encore de ne pas sortir ; il persiste. Alors, je lui donne deux cents francs en or : il refuse, m'objectant qu'il n'a pas besoin d'une si forte somme.

» Je lui réponds que, si un malheur arrive, il peut être obligé de se sauver de Lyon sans me revoir, et qu'alors il vaut mieux avoir en poche plus que moins.

» Enfin, il accepte et part…

» Je l'attends avec l'angoisse que vous devez concevoir, monsieur Wolfrang… Une heure… deux heures… trois heures se passent… il ne revient pas… Je me désespérais… Enfin, à une heure du matin, Auguste rentre. Il portait un sac assez volumineux et qui semblait pesant… Il me dit en arrivant qu'il regrette l'inquiétude qu'il a dû me causer par son retard prolongé ; mais, n'ayant pu résister au désir de parcourir sa ville natale, d'où il était éloigné depuis tant d'années, le temps avait passé sans qu'il s'en aperçut, et il n'avait, d'ailleurs, fait aucune mauvaise rencontre.

» Puis il ajoute en me montrant son sac :

» — J'ai acheté quelques objets pour mon voyage, car je suis résolu à partir après-demain… On aura renoncé à me chercher ; j'ai hâte de revoir ma femme et mes enfants ; mais, en attendant, où pourrai-je enfermer ce sac ?

— À quoi bon l'enfermer. Personne n'entre ici, mon frère.

» — Il n'importe, me répond Auguste ; je préfère mettre ces objets sous clef.

» Je lui indique alors un placard dont il prend la clef, après avoir déposé son sac dans cette armoire. Je me souvins plus tard d'avoir remarqué, sans y attacher d'importance, que les genoux du pantalon et les reins de la redingote que j'avais donnés à mon frère, étaient blanchis comme s'il se fût frotté à une muraille.

— Est-ce que déjà il avait accompli cette tentative de vol ?

— Non, monsieur Wolfrang,… mais il était allé reconnaître les lieux, le sac qu'il rapportait contenait, je l'ai appris plus tard, une lanterne sourde, véritable objet de luxe, qui valait au moins vingt francs… vous saurez tout à l'heure pourquoi j'insiste sur le prix de cette lanterne… une pince en fer, une grosse corde à nœuds, à l'extrémité de laquelle était ajusté un large crochet. Auguste connaissait Lyon comme un enfant de la ville ; il avait acheté ces objets chez un de ces marchands de ferraille qu'il savait trouver près de Perrache.

— Ainsi, cette corde devait servir à votre frère pour escalader la muraille du jardin de la maison du banquier ?

— Hélas ! oui, monsieur Wolfrang, et la pince de fer à forcer la caisse. Mon malheureux frère connaissait les êtres de cette maison, où il était allé cent fois voir M. Borel, au temps de leur amitié.

— Mais dans quel dessein vous a-t-il raconté cette prétendue rixe avec un gendarme ?

— Afin de pouvoir, sous ce prétexte, rester caché pendant trois jours chez moi, et ainsi s'emparer par un vol de la somme dont un abus

de confiance l’avait dépouillé. – Telle est la triste vérité, monsieur Wolfrang.

— Et rien n’a pu vous faire soupçonner les projets de votre frère ?

— Rien au monde. Comment l’aurais-je supposé capable d’une action pareille, lorsque tout ce que je possédais était à sa disposition ?

— Et il a préféré recourir au vol ?

— Oui ; et, si extraordinaire que cela paraisse, il agissait ainsi par délicatesse envers moi.

— Comment cela ?

— D’abord, il était persuadé que reprendre par la force ce qu’on lui avait dérobé par la ruse, ce n’était pas voler ; car, plus tard, lorsqu’il est venu me voir au bagne, savez-vous ce qu’il m’a dit :

» — Borel m’avait volé ; j’espérais rentrer dans mon bien et ne pas abuser de ta générosité.

— Mais par quelles circonstances avez-vous pu être accusé du crime commis par votre frère ?

— Vous allez le savoir, monsieur Wolfrang.

XXI

M. Dubousquet se recueillit un instant en songeant à cette nuit fatale qui lui rappelait de si pénibles souvenirs, et il reprit :

— C'était un jeudi du mois d'octobre. Auguste devait, m'avait-il dit, repartir pour Paris le lendemain par la diligence de minuit.

» Je rentre de mon bureau à l'heure accoutumée ; nous passons la soirée ensemble, mon frère et moi ; tantôt il paraissait préoccupé, tantôt presque attendri ; sa figure redevenait douce, il me regardait avec ses bons yeux d'autrefois, et, en causant, il tenait presque toujours une de mes mains dans les siennes. Je ne sais quel pressentiment m'avertissait qu'Auguste n'était pas dans son état ordinaire.

» — Tu as quelque chose, mon frère, lui dis-je ; je t'ai vu deux ou trois fois près de pleurer ?

» — C'est vrai, je suis attristé en songeant que demain je te quitte, – me répondit-il.

» — Ses réponses, quoique plausibles, ne calmaient pas mes vagues inquiétudes, une autre cause que celle de notre séparation troublait mon frère, car nous devions bientôt être réunis, lorsqu'il aurait ramené sa famille à Lyon… Enfin, de temps à autre, il se levait et allait voir à travers les vitres si la nuit était sombre, et, une fois, il lui échappa de dire avec une satisfaction marquée :

» — La nuit est bien noire, il pleut, il fait grand vent…

» Frappé de l'accent avec lequel il disait ces mots, je lui dis même à ce sujet :

» — On croirait que cela te fait plaisir, qu'il fasse mauvais temps ?

» — Oui, sans doute, reprit-il après un moment d'embarras, parce que, si le temps est mauvais cette nuit, il le sera peut-être encore demain, et les gendarmes seront moins tentés de sortir ; je ne risquerai pas, en allant à la diligence, de rencontrer celui à qui j'ai donné un coup de bâton.

» L'explication d'Auguste était acceptable, elle me suffit. Enfin, vers les onze heures, nous nous couchons.

» Mon frère partageait mon lit.

» J'ai le défaut d'avoir le sommeil très-pesant. Une fois endormi et dans mon premier somme, je me réveille très-difficilement ; mais, ce soir-là, cette vague inquiétude dont je vous parlais, monsieur

Wolfrang, me tenait éveillé plus longtemps que de coutume.

» Cependant, j'allais céder au sommeil, lorsque je m'aperçois qu'Auguste quitte le lit avec précaution.

» — Où vas-tu donc ? lui dis-je.

» — Voir si le temps continue d'être mauvais ; car je pense toujours à mon gendarme, – me répondit Auguste en s'approchant de la croisée.

» Le temps continuait, en effet, d'être mauvais ; le vent soufflait si fort, que j'entendais les rafales de pluie fouetter les vitres comme de la grêle.

» En ce moment, je me le rappelle, minuit sonnait aux Brotteaux. Mon frère revient se coucher près de moi, et enfin, après… je m'endors d'un sommeil de plomb…

» J'ignore depuis combien de temps je dormais, lorsque je suis réveillé en sursaut par Auguste ; il m'embrassait en me disant d'une voix suffoquée :

» — Adieu, Amédée ! adieu !…

» Puis je l'entends s'élancer vers la fenêtre, sauter dans la rue et fuir en courant…

» Je n'avais pas de lumière, et, encore à demi endormi, je me demandai si je rêvais ou non. Cependant, au bout d'un moment, je me sens bien éveillé. Je me souviens que mon frère m'a embrassé et m'a dit adieu… Ma première pensée est qu'il a été découvert, qu'il a entendu les gendarmes frapper à la porte de la maison, et qu'il s'est sauvé…

» Cela me rassure un peu… Je me lève, afin d'allumer une chandelle ; la fenêtre est restée grande ouverte. J'y cours… je regarde au dehors et j'écoute…

» Je n'entendis rien que le bruit de la pluie sur le pavé ; elle tombait à torrents, et le vent la chassait de telle sorte de mon côté, que j'étais trempé au bout des deux ou trois minutes pendant lesquelles j'étais resté à la fenêtre afin d'écouter au dehors ; je referme la croisée en me demandant comment mon frère a pu être averti qu'on venait l'arrêter, puisque je ne voyais ni n'entendais rien dans la rue ; j'allume une lumière afin de changer de linge, car le mien ruisselait d'eau…

» Et alors, monsieur Wolfrang, – ajoute le repris de justice en frémissant, – je m'aperçois avec épouvante que, malgré l'eau qui la trempe, ma chemise est tachée de sang ; et je vois aussi du sang sur mon traversin, où j'aperçois l'empreinte de mains sanglantes.

— Celles de votre frère, sans doute, qui, en vous embrassant et se penchant sur vous afin de vous dire adieu, avait ensanglanté votre

chemise et votre lit ?

— Oui, monsieur Wolfrang.

— Votre frère était donc blessé ?

— Non.

— Et… ce sang ?

— N'était pas le sien ; mais j'avais d'abord cru le contraire ; aussi jugez de mon effroi, monsieur Wolfrang ; car, à la clarté de ma lumière, j'aperçois par terre la redingote que j'avais prêtée à Auguste, trempée de pluie et ayant du sang sur les manches, chose facile à distinguer, car elle était de couleur claire. Je ramasse en tremblant ce vêtement afin de l'examiner… je remarque qu'il lui manque un pan, sans doute déchiré, arraché, dans une lutte… Enfin, l'armoire où j'accrochais mes habits était ouverte, et je ne doutai pas qu'Auguste n'eut changé d'habits avant de fuir…

— Et il ne vous vint pas à la pensée qu'il avait tenté de s'introduire chez le banquier ?

— Mon Dieu, non, monsieur Wolfrang ; j'étais tellement bouleversé partout ce qui venait de se passer, que je pouvais à peine rassembler deux idées…

Soudain j'entends un bruit de voix dans la rue ; cela me rappelle à moi-même… Je vois à travers les vitres la lueur de plusieurs lanternes passant et repassant sous ma fenêtre, et bientôt une voix s'écrie :

» — Il y a de la lumière au rez-de-chaussée ; c'est là. »

Presque en même temps, pendant que l'on frappe violemment à la porte de la maison, l'un des carreaux de ma fenêtre vole en éclats, un bras s'introduit par l'ouverture de ce bris, fait jouer l'espagnolette, et la croisée donne passage à deux hommes qui s'élancent dans la chambre, se précipitent sur moi, et, avant que j'aie eu le temps de me reconnaître, me saisissent à la gorge, et me renversent en m'appelant assassin ! – Je sens ma raison se troubler, mes forces m'abandonnent et je me trouve mal…

XXII

Wolfrang, de plus en plus intéressé, commençait à entrevoir le concours et l'enchaînement des circonstances fatales qui avaient rendu possible le sacrifice héroïque de M. Dubousquet ; et il reprit :

— Ces personnages qui s'introduisaient ainsi violemment chez vous appartenaient sans doute à la police ?

— Oui, monsieur Wolfrang ; et, lorsque, après avoir perdu connaissance pendant une demi-heure environ, je rouvris les yeux, j'étais étendu sur mon lit, les menottes aux mains et les jambes garrottées.

» Mon esprit encore troublé s'éclaircit cependant peu à peu ; je vis devant mon bureau le commissaire de police, occupé à verbaliser, quelque gendarmes et les deux agents de police, qui se tenaient debout dans la chambre. Mes souvenirs revenaient avec ma connaissance.

» Me rappelant les brusques adieux d'Auguste, le sang dont il m'avait taché, les vêtements, aussi tachés du sang, laissés par lui au moment de fuir, j'entrevis pour la première fois, quoique confusément encore, une partie de la vérité ; mais la pensée qui dominait les autres fut qu'Auguste était sauf et que c'était moi que l'on croyait coupable, puisqu'on m'avait garrotté… Cela me rassura, me donna du courage, et je me sentis bien plus à mon aise.

Ces mots admirables, si l'on songe aux sentiments qu'ils exprimaient, le repris de justice les prononçait avec une simplicité naïve, complétement insouciant de leur valeur ; et il poursuivit ainsi son récit :

— Le commissaire de police, s'apercevant que j'avais retrouvé ma connaissance à un mouvement que je fis afin de me mettre sur mon séant, me dit :

» — Êtes-vous en état de répondre à mes questions ?

» — Oui, monsieur.

» Alors, quittant la table où son greffier le remplaça, le commissaire reprit :

» — Écrivez l'interrogatoire.

» Et, s'approchant du lit où j'étais assis, il commença de m'interroger…

M. Dubousquet, s'interrompant alors, dit à Wolfrang.

— J'ai chez moi le journal des tribunaux où ont été publiées toutes les pièces de mon procès, et, entre autres, le procès-verbal de mon interrogatoire et des faits accomplis durant cette terrible nuit. Si vous le désirez, monsieur Wolfrang, je vous les lirai…

— Je vous le demande en grâce…

Le repris de justice va ouvrir un secrétaire, y prend une liasse de papiers dont il détache quelques feuillets, et commence ainsi à lire le procès-verbal de son interrogatoire :

» — Vous vous nommez Amédée Dubousquet ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous êtes employé à l'administration des douanes ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous êtes le locataire de cet appartement ?

» — Oui, monsieur.

» — Quel a été l'emploi de votre temps, cette nuit, depuis environ une heure du matin, jusqu'au moment où nous sommes entrés ici ?

» — Je me suis couché à onze heures et j'ai dormi ; le bruit que j'ai entendu, lorsque l'on a brisé le carreau de ma fenêtre m'a réveillé en sursaut.

» — Cela n'est pas exact. Les agents, avant de pénétrer chez vous par la fenêtre, vous ont vu à travers les vitres, debout au milieu de votre chambre, à la clarté d'une lumière, et tenant à la main cette redingote trempée de pluie et tachée de sang aux manches… Qu'avez-vous à répondre ?

» — Rien…

» — Cette redingote vous appartient-elle ?

» — Oui, monsieur.

» — En ce cas, si, comme vous l'affirmez, vous n'avez pas quitté votre demeure cette nuit, comment expliquez-vous que ce vêtement soit trempé d'eau et taché de sang ?

» — Je ne sais…

» — Comment expliquez-vous ces taches de sang à votre lit, et votre chemise aussi trempée d'eau ?

» — Je ne sais…

» — Reconnaissez-vous ces lettres ? »

— Ici, le commissaire me montra deux lettres insignifiantes laissées par moi dans l'une des poches du vêtement que j'avais prêté à mon frère, – dit le forçat libéré en manière de parenthèse.

Puis il continua sa lecture :

» — Ces lettres sont à votre adresse ; les reconnaissez-vous ?

» — Oui, monsieur.

» — Ces lettres ont été trouvées dans la poche tenant à ce lambeau du vêtement ; le reconnaissez-vous comme ayant fait partie de la redingote que voici et que vous avez avoué vous appartenir ?

» — Oui, monsieur.

» — Cette corde à nœuds, terminée par un crochet, et cette pince de fer ensanglantée, les reconnaissez-vous ?

» — Non, monsieur.

» — Cette corde a été trouvée tout à l'heure pendante et fixée par son crochet au chaperon du mur faisant presque face à votre croisée.

» — C'est possible…

» — Vous ne reconnaissez pas cette corde ?

» — Non, monsieur.

» — Maintenant, vous allez entendre la lecture du procès-verbal des déclarations et des faits relatifs à la tentative de vol et de meurtre commise cette nuit au domicile de M. Borel, banquier. »

Wolfrang interrompant alors le repris de justice, lui dit avec émotion :

— Pauvre cher martyr !… je le comprends maintenant, toutes les apparences vous condamnaient… Ces vêtements prêtés par vous à votre frère devenaient une charge accablante contre vous ; et cependant, d'un mot, vous pouviez faire tomber les terribles soupçons dont vous étiez l'objet.

— Oh ! sans doute, monsieur Wolfrang ; car, à mesure que se poursuivait mon interrogatoire, et surtout lorsque le commissaire eut parlé d'une tentative de vol et de meurtre commise chez M. Borel, la vérité, que j'entrevoyais vaguement jusqu'alors, m'apparut, hélas ! tout entière… Je me rappelai mille circonstances du séjour d'Auguste chez moi… qui m'éclairèrent. Je ne doutai plus, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, que cet infortuné, se croyant le droit de récupérer par la violence les cinquante mille francs dont un indigne abus de confiance l'avait dépouillé, ne se fût résolu à un crime, poussé au désespoir par le chagrin, et surtout par la misère de sa famille…

— Et, lorsque, d'après l'interrogatoire que le commissaire vous faisait subir… la vérité vous est apparue… vous avez pris tout de suite l'héroïque résolution de vous sacrifier pour votre frère !

— Tout de suite ?… Oh ! non… il ne faut pas, voyez-vous, monsieur

Wolfrang, me croire meilleur que je ne le suis, – répond avec une bonhomie admirable le forçat libéré. – Non… non !… Lorsque j'ai compris que l'on m'accusait du crime commis par mon frère, et que toutes les apparences m'accablaient, j'ai été d'abord terrifié à la seule pensée de passer pour voleur et meurtrier. Tout se révoltait en moi à cette idée : j'avais déjà comme un pressentiment des peines, des hontes dont je devais tant souffrir…

» Les regards de mépris et d'aversion que le commissaire et les autres personnes jetaient sur moi me perçaient le cœur, et ce n'était que le commencement.

» Et puis, c'est une faiblesse ridicule, si vous voulez, monsieur Wolfrang, mais, enfin, contemplant mon réduit si propre et mes rideaux blancs, mes meubles luisants, tout ce pauvre petit ménage auquel j'étais affectionné, et au milieu duquel je vivais depuis si longtemps, satisfait de mon sort, je frissonnais à l'horrible perspective de la vie de prison, de compagnonnage avec des malfaiteurs, moi, si timide… même dans mes relations avec des honnêtes gens !…

» Et cela n'était que le commencement… car, si l'on me condamnait, et je n'en pouvais guère douter… viendrait… le bagne !… Mes jours passés à la chaîne, accouplé à des voleurs et à des assassins !…

Le repris de justice, frissonnant encore à ce souvenir, garde un moment le silence et ajoute en soupirant :

— Oh ! non ! monsieur Wolfrang… non… je vous le confesse bien sincèrement, allez, la pensée de me sacrifier à mon frère ne m'est pas venue tout de suite ; et, bien plus… tandis que je répondais à l'interrogatoire du commissaire, de façon à ne pas compromettre Auguste, je me sentais, à mon grand étonnement, devenu soudain assez rusé, oui, monsieur Wolfrang, à mon grand étonnement ! car, à cette heure où je vous parle, je me demande encore d'où m'était venue tout d'un coup tant de fourberie ; oui, j'étais, dis-je, devenu soudain assez rusé pour penser à part moi :

» — Pendant que je laisse croire que je suis coupable, Auguste a le temps de se sauver… puis, plus tard… dès que je le croirai certainement en sûreté, je déclarerai que ce n'est pas moi qui ai commis le crime.

» Vous le voyez donc bien, et, je vous le répète, monsieur Wolfrang, il ne faut pas me croire meilleur que je ne le suis. Ce n'est que plus tard, et après des réflexions, des luttes douloureuses contre moi-même (car je me connaissais, et savais, vu mon caractère, tout ce que j'aurais à endurer)… ce n'est que plus tard que j'ai enfin pris mon parti. Je me dévouai tout à fait pour Auguste.

— Ah ! ces luttes mêmes, ces hésitations devant le terrible sort qui vous attendait, et dont vous aviez conscience, rendent plus admirable encore votre sacrifice.

— Vous exagérez, permettez-moi de vous le faire observer, monsieur Wolfrang, vous exagérez ce qu'il y a de louable dans ma conduite… Oh ! j'aurais eu vraiment le mérite que vous dites, si je m'étais décidé tout de suite… et là, bien hardiment, à me sacrifier pour mon frère. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est seulement plus tard, en réfléchissant à l'avenir de mon pauvre Auguste et à celui de sa famille dans le cas où je ne me dévouerais pas pour lui, que j'ai été contraint, pour ainsi dire, par ces réflexions, à agir comme j'ai fait… Ce n'était que du *réchauffé*, comme on dit. Que voulez-vous ! il faut prendre les hommes tels qu'ils sont. Et puis enfin, tenez, monsieur Wolfrang… raisonnons un peu, et vous allez convenir que je ne pouvais pas faire autrement que de me sacrifier pour mon frère.

— Comment ! vous ne pouviez pas faire autrement ?

— Certainement, puisque j'étais forcé à cela.

— Forcé !… par quoi ?

— C'est bien simple ; toutes les apparences étaient contre moi, n'est-ce pas ?

— Oui, et terribles !

— Si terribles, qu'elles ne pouvaient tomber que par l'aveu de la vérité.

— Sans doute.

— Bon ! Ainsi je n'avais qu'un seul moyen au monde de m'innocenter : nommer le vrai coupable… Puisque, si je m'étais borné à répondre aux juges : « Le coupable n'est pas moi… sachez-le, » je n'aurais pas été cru ; trop d'apparences me condamnaient… Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Vous le voyez donc bien, monsieur Wolfrang, il y avait une raison invincible, matérielle, qui, plus tard, devait me forcer à m'avouer coupable à la place d'Auguste ?

— Quelle était cette raison invincible ?

— Mon Dieu, monsieur Wolfrang, une raison toute naturelle : c'est qu'il est impossible à un frère de dénoncer son frère… J'aurais censément voulu la commettre, cette infamie… que, matériellement je ne l'aurais point pu, non, aussi vrai que le ciel nous éclaire… Ma langue se serait refusée à les prononcer, ces mots abominables, ces mots véritablement fratricides : « Ce n'est pas moi qui suis criminel…


c’est mon frère ! »

XXIII

Wolfrang renonça et dut complétement renoncer à donner au repris de justice conscience de sa valeur morale, et à le persuader que son dévouement sublime ne lui était pas, ainsi qu'il le croyait, qu'il le sentait dans la naïveté de sa grande âme, – matériellement imposé par cette raison, pour ainsi dire PHYSIQUE, *qu'un frère ne pouvait dénoncer son frère*.

Wolfrang dit donc à M. Dubousquet, avec un accent d'affectueuse ironie :

— Soit !… rien de plus naturel que votre sacrifice… il ne mérite qu'une médiocre admiration, c'est entendu ; vous ne pouviez moralement ni même physiquement agir autrement que vous n'avez fait… c'est une psychologie et une physiologie toute nouvelles, dont l'invention fait du moins honneur à votre cœur…

— Allons, monsieur Wolfrang, voilà que vous vous raillez de moi !

— N'en doutez point, la raillerie est le sentiment qui me domine à cette heure. Mais continuez, de grâce, la lecture de ces pièces ; nous en étions au procès-verbal du commissaire de police au sujet des événements accomplis dans le domicile du banquier Borel.

— Cette lecture ne vous ennuie pas ?

— Vraiment non… J'ajouterai même, si inconcevable que cela vous semble peut-être, que cette lecture m'intéresse vivement…

— En ce cas, monsieur Wolfrang, je continue donc, répond ingénument le forçat libéré. Tel est le procès-verbal dont le commissaire de police m'a donné connaissance lorsque j'ai eu répondu à son interrogatoire :

« Cejourd'hui, à deux heures moins un quart du matin, nous avons été requis par un des domestiques de M. Borel, banquier, de nous transporter en hâte à son domicile, accompagné de nos agents, pour connaître d'une tentative de vol commise nuitamment, avec escalade et effraction, suivie de meurtre non totalement accompli par des causes indépendantes de la volonté du meurtrier.

» Nous avons été d'abord introduits dans une salle basse servant de resserre, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin de l'habitation ; le contrevent de l'une de ces fenêtres avait dû être forcé à l'aide d'une pince en fer, le bris d'un carreau dont les fragments jonchaient le sol ayant permis au voleur d'ouvrir intérieurement les fenêtres.

» Nous avons remarqué sur le sol une empreinte de pas mêlée de boue et de sable du jardin ; et, en suivant toujours ladite empreinte, nous avons traversé un corridor, lequel nous a conduits à un escalier où s'observait encore la trace des mêmes pas ; et, le montant, nous sommes arrivés au palier du premier étage.

» Sur ledit palier s'ouvre la porte principale des bureaux de M. Borel, composés de deux pièces contiguës, à l'extrémité desquelles se trouve le cabinet du caissier. Dans ledit cabinet sont placés une caisse en fer et un bureau dont l'un des tiroirs, fermé par une serrure à secret, renferme habituellement, nous a-t-on dit, une somme assez considérable, destinée à effectuer des payements dont le taux n'exige pas que l'on ait recours à la caisse principale.

» Nous avons reconnu facilement des traces flagrantes de tentative d'effraction pratiquée sur le tiroir du bureau servant de caisse succursale et situé au fond dudit cabinet. Nous avons vu sur le plancher une large mare de sang, une pince en fer, et un débris de vêtement ; les traces des pas et une sorte de piétinement dans cette mare de sang témoignaient qu'une lutte avait eu lieu en cet endroit.

» En suite de cet examen des localités, nous avons été conduits par M. Borel dans une sorte de passage communiquant au cabinet, théâtre de la lutte, et nous avons vu étendu sur un lit de sangle le nommé Jean Dupont, garçon de recette de la maison, lequel couche chaque nuit dans ledit passage, afin d'être à même de garder la caisse.

» Le susnommé Jean Dupont, interrogé par nous sur ce qui était à sa connaissance, a répondu que, vers une heure du matin, il a été réveillé par un bruit sourd, causé par la tentative d'effraction effectuée sur le bureau placé dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte.

» Ledit Jean Dupont, ne doutant pas qu'un voleur ne se fût introduit dans la maison, s'est levé et précipité dans la pièce voisine, éclairée par une petite lanterne déposée sur une table.

» Ledit Jean Dupont s'est alors trouvé en présence d'un homme de taille moyenne, vêtu d'une redingote blanchâtre et s'occupant à fracturer le tiroir du bureau.

» Cet individu ayant voulu prendre la fuite, à la vue dudit Jean Dupont, celui-ci l'a saisi et arrêté si violemment par le pan de sa redingote, qu'il lui est resté entre les mains.

» Mais, en ce moment, ledit Jean Dupont déclare avoir reçu du malfaiteur un premier coup de pince de fer sur la tête ; et, malgré ce coup, malgré la perte de son sang, ayant poursuivi la lutte, il a été atteint d'un second coup, assené sur le crâne avec tant de violence, que son sang a jailli à flots par cette nouvelle blessure, et qu'après avoir encore un instant lutté contre son meurtrier, ledit Jean Dupont

tombant étourdi et sans connaissance, le malfaiteur a pu prendre la fuite.

» Ledit Jean Dupont, revenu à lui au bout de quelques instants, a déclaré s'être relevé, afin d'aller donner l'alarme dans la maison.

» C'est en suite de la perprétation des faits précédents que nous nous sommes transportés au domicile de M. Borel.

» Les déclarations de Jean Dupont recueillies par nous, nous avons continué nos investigations, et, suivant de nouveau les traces laissées par le malfaiteur en s'échappant, nous les avons distinguées des premières empreintes laissées par lui, en cela que les secondes étaient ensanglantées par suite de son piétinement dans le sang de sa victime.

» Nous nous sommes alors rendus dans le jardin, et, à l'aide d'une lanterne, nous avons reconnu les mêmes traces profondément imprimées dans le sol détrempé d'une allée ; elles aboutissaient à une muraille garnie d'un treillage à l'aide duquel le malfaiteur a pu gagner la crête du mur.

» Pendant que nous nous livrions à ces investigations dans l'intérieur du jardin, nos agents opéraient simultanément d'autres perquisitions dans une impasse le long de laquelle règne le mur extérieur du jardin précité.

» Là, ils ont trouvé une corde à nœuds, terminée par un crochet de fer très-ouvert et enserrant le chaperon de la muraille, laquelle corde avait évidemment servi au meurtrier à descendre de l'autre côté du mur.

» Au même instant, nosdits agents remarquèrent de la lumière à travers les vitres d'un appartement du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur l'impasse où ils venaient de découvrir la corde ; ils aperçurent dans l'intérieur de cet appartement un homme revêtu d'une chemise ensanglantée, et qui venait, sans doute, de se dépouiller de ses habits.

» Nosdits agents, n'écoutant que leur zèle et considérant, pour ainsi dire, cet individu comme étant en cas de flagrant délit, se sont introduits chez lui par la fenêtre et l'ont garrotté.

» Cet acte préventif devait être bientôt justifié : car nous trouvions dans le lambeau du vêtement laissé sur le théâtre de la lutte meurtrière, deux lettres, insignifiantes d'ailleurs, adressées au nommé Dubousquet, employé à l'administration des douanes.

» Or, ledit Dubousquet est ce même individu dans le domicile duquel nos agents se sont introduits, et les plus graves présomptions pèsent sur lui ; car, pénétrant à notre tour dans la maison dont nos agents nous ont ouvert la porte, nous avons trouvé en la chambre du

nommé Dubousquet, alors en complète défaillance, une redingote d'un gris blanchâtre, trempée de pluie, largement tachée de sang aux manches et aux revers, et à laquelle s'adaptait parfaitement le pan de derrière laissé sur le lieu du crime, et auquel pan adhérait encore la poche contenant les deux lettres adressées audit Dubousquet.

» Celui-ci ayant repris connaissance, nous avons procédé à son interrogatoire, ainsi qu'il suit. »

Le repris de justice, après la lecture de ce procès-verbal, le déposa sur une table, Wolfrang lui dit :

— Tout concourait, en effet, à rendre les charges et les apparences accablantes pour vous. Ces habits étaient les vôtres ; on y découvrait des lettres à votre adresse ; enfin, votre chemise, mouillée par la pluie durant votre court séjour à la fenêtre, était tachée de sang, ainsi que votre lit. Mais comment votre frère n'a-t-il pas réfléchi qu'en revenant… ?

— Réfléchir, monsieur Wolfrang ?… Eh ! le malheureux avait la tête perdue par l'effroi, par le remords ; car, pour la première fois de sa vie, il versait le sang, et certes il ne se serait pas porté à cette extrémité s'il ne s'était vu arrêté par le garçon de caisse. Alors, il a perdu la tête d'épouvante ; il n'a songé qu'à échapper à son agresseur. D'abord, mon frère avait pensé, m'a-t-il dit plus tard, à se cacher dans la maison ; mais, craignant, par bon cœur, de me compromettre, il voulut seulement, encore par bon cœur, m'embrasser une dernière fois ; puis l'idée lui vint de changer ses vêtements mouillés et ensanglantés pour des habits secs, et défaire ainsi disparaître la trace de son crime. Hélas ! Auguste ne pouvait supposer le concours de circonstances qui devaient m'accabler, et il ignorait d'ailleurs, que les poches de la redingote que je lui avais prêtée continssent deux lettres à mon adresse, et oubliées par moi.

— Il est vrai… En un pareil moment, le trouble de votre frère était excusable ; il ne pouvait guère songer ou supposer qu'il vous compromettait si gravement. Vous avez été, sans doute, incarcéré ce jour même ?

— Hélas ! oui. Le commissaire, après m'avoir donné connaissance du procès-verbal, me demanda si j'avouais être le coupable.

» — Je n'ai rien à répondre, lui dis-je.

» Car, en suite de la lecture de cette pièce, il ne me restait pas le moindre doute sur la culpabilité d'Auguste. J'étais alors, je le répète, résolu à lui donner le temps de fuir, et c'est en cela que je m'étonnai d'être devenu soudain si rusé, en ne détruisant pas les charges élevées contre moi, et ne répondant ni oui ni non ; mais je voulais plus tard prouver mon innocence, sans réfléchir alors que c'était impossible,

puisque je n'avais pour cela qu'un seul moyen : dénoncer mon frère.

» Enfin, le commissaire m'arrête au nom de la loi, et me signifie que je vais le suivre en prison.

» À ce mot de prison, si terrible pour moi, vu mes habitudes et mon caractère, figurez-vous que mon sang ne fit qu'un tour, monsieur Wolfrang, et je crus que j'allais derechef me trouver mal. Mais que faire ?… il n'y avait pas à reculer ; je demandai au magistrat la permission de faire un petit paquet de linge et de bardes.

» Pendant que je m'occupais de ce soin, j'entendis un agent de police dire à un gendarme en parlant de moi :

» — Croirait-on, à voir son air bêtasse, que ce brigand-là vient de forcer une caisse et d'assassiner un homme ? A-t-il l'air en dessous, ce gredin-là !

» — Je me connais en criminels, – répond le gendarme : – les pires de tous sont ceux à qui l'on donnerait, comme à celui-là, le bon Dieu sans confession.

» Hélas !… *gredin… hypocrite… brigand… assassin !…* ça commençait, vous le voyez, monsieur Wolfrang, ça commençait… J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Enfin, j'achève mon petit paquet ; on me remet les menottes, que l'on m'avait ôtées pendant un instant, et le commissaire me dit :

» — Partons.

Le repris de justice garde un moment le silence, son regard devient humide, et il ajoute :

— Tenez, monsieur Wolfrang, j'ai eu, depuis ce jour-là, bien des peines dans ma vie, mais jamais, non, jamais, je n'ai été plus navré qu'à cet instant où il m'a fallu quitter ce modeste logement où j'avais passé des années si paisibles, si heureuses, sauf les soucis que me donnait l'infortune de mon pauvre frère. Enfin, je vous l'avoue, monsieur Wolfrang, je ne pus m'empêcher de pleurer à chaudes larmes en disant à part moi adieu à mon pauvre gite.

» — Il paraît que nous avons la larme joliment facile ? – dit en riant un gendarme à un agent en parlant de moi.

» Je ne voulus pas être un objet de risée, je renfonçai mes larmes et nous sortîmes de chez moi… Ah ! monsieur Wolfrang, je n'étais pas au bout de mon rude apprentissage de criminel !

— Quoi donc encore, pauvre martyr ?

— Le jour était venu ; la pluie avait cessé ; les locataires de la maison et les voisins, instruits des événements de la nuit, encombraient la ruelle, afin de me voir passer.

» J'allais sortir de notre allée, lorsque j'entends les rumeurs de la foule, rumeurs où dominaient ces mots :

» — Le voilà, le scélérat !… l'assassin !… – Qu'est-ce qui aurait cru ça de lui, avec son air sainte-nitouche ?… – Quel hypocrite ! quelle canaille !

» Quand j'entendis ces mots, quand je vis attachés sur moi les regards menaçants de tout ce monde qu'il me fallait traverser, ce fut plus fort que moi, monsieur Wolfrang, je ne voulus plus sortir de l'allée ; je me retournai brusquement vers le commissaire, qui me suivait, et je m'écriai hors de moi :

» — Je ne sortirai pas… vous me tuerez plutôt !…

» Cette résistance était, de ma part, absurde, je le sais, monsieur Wolfrang, puisqu'on pouvait me forcer de marcher ; mais j'avais la tête perdue à l'idée de traverser cette foule, où je reconnaissais des locataires jusqu'alors très-bons pour moi ; car, sans vanité, l'on m'aimait assez dans la maison.

» — Allons, gendarmes, faites donc avancer cet homme ! – avait dit le commissaire.

» — Veux-tu marcher, gredin ! s'écria l'un des agents.

» Et, à l'aide de son camarade, il m'entraîna hors de l'allée, me poussant si brutalement devant lui, que je trébuchai, je perdis l'équilibre et j'allai rouler dans le ruisseau.

» Les éclats de rire méprisants et les huées de la foule retentirent autour de moi. J'avais les mains liées ; je faisais des contorsions, sans doute ridicules, afin de me redresser debout, et tout le monde de redoubler de huées, sans pitié…

— Ah ! c'est horrible !

— Après tout, ils étaient excusables, monsieur Wolfrang ; ils devaient me croire criminel ; je leur ai pardonné plus tard… mais alors je les accusais d'être des gens bien méchants…

» Enfin, les agents me mettent sur mes pieds, me saisissent au collet, et, craignant une nouvelle résistance de ma part, me placent au milieu d'eux, tandis qu'un gendarme me donne des coups de genou dans les reins pour me faire avancer.

» Alors, moi, pour en finir, savez-vous ce que j'ai fait, monsieur Wolfrang ?… J'ai marché en fermant les yeux pour ne pas voir les figures insultantes ou indignées que je rencontrerais durant le long trajet de mon domicile à la prison. Mais, hélas ! si je ne voyais rien, j'entendais les propos menaçants, les huées qui me poursuivaient, car une bande d'enfants de mon quartier m'accompagnait en répétant sur

mon passage que j'étais un voleur et un assassin. J'avais beau, afin de me réconforter, me redire à moi-même : « Ce n'est pas vrai, je ne suis ni voleur ni assassin ! » c'est égal, on m'aurait alors demandé si je voulais mourir subitement, que j'aurais accepté avec reconnaissance. Enfin, nous arrivons à la prison, et, là, grâce au ciel, une douce surprise m'attendait et me fit oublier tout ce que je venais d'endurer.

— Quelle fut donc cette surprise !

— Pendant les formalités de mon écrou, le concierge me demanda si je voulais *être à la pistole*. Je ne comprenais pas : il m'expliqua que, moyennant quinze sous par jour, je pouvais avoir une chambre à part… Jugez de ma joie, monsieur Wolfrang ! jugez-en ! car ce qui m'effrayait le plus, c'était de me voir confondu pêle-mêle avec les malfaiteurs ; aussi, lorsque je fus établi dans ma cellule, je me jetai à genoux pour remercier le bon Dieu.

» Mon cœur si serré, si navré, s'épanouit dans cette solitude.

» Alors, plus calme, mais épuisé par tant de secousses, je me jetai sur mon lit, où je dormis pendant dix heures de suite. Ce bon sommeil reposa mon esprit, et me permit, à mon réveil, d'envisager en face ma situation à l'avenir. C'est alors, monsieur Wolfrang, que commença cette lutte contre moi-même dont je vous ai parlé… La voici, résumée en deux mots :

» — Auguste s'est échappé ; on me croit coupable, je prolongerai cette erreur, sans cependant rien avouer ; mon frère aura ainsi le temps de fuir et de gagner peut-être un pays étranger, me disais-je. – Bon !… mais ensuite, lorsque je paraîtrai devant le tribunal ? Eh bien, je répondrai aux juges : « Je suis innocent. » – Bon !… mais de quelle manière prouver mon innocence, lorsque tant de charges m'accablent ?…

» Là était la difficulté, monsieur Wolfrang ; j'avais beau vouloir la tourner de toutes façons, elle se dressait toujours insurmontable. Oui, de quelle manière prouver mon innocence ?

» Aussi, après avoir longtemps réfléchi, je dus m'avouer que le seul moyen de m'innocenter était de dénoncer le vrai coupable, de raconter comment il s'était caché chez moi, comment je lui avais prêté des habits, afin de remplacer ses haillons ; enfin, de dire toute la vérité… Bon !… mais le vrai coupable, qui était-il ? Mon pauvre Auguste ! Il me fallait donc dénoncer mon frère ?… Ça ne se pouvait pas, non, ça ne se pouvait pas !

» Alors, qu'arriverait-il ? J'aurais beau affirmer mon innocence, l'on ne me croirait point, l'on ne pourrait me croire, en raison des apparences toutes réunies contre moi.

— Soit !… mais, du moins, vous protestiez de votre innocence à la face de Dieu et des hommes !

— La belle avance, monsieur Wolfrang ! je n'en serais pas moins condamné ; malgré mes protestations d'innocence, je n'en passerais pas moins pour criminel aux yeux de tous, et j'aurais à subir autant, d'humiliations que si je m'avouais coupable. Or, cet aveu assurait le repos d'Auguste, on ne le soupçonnait pas, il ne serait jamais poursuivi ; mais, d'un autre côté, cet aveu m'envoyait au bagne, moi ! et cela m'épouvantait… De là mes hésitations, mes luttes entre mon dévouement pour Auguste et mon égoïsme.

— Son égoïsme ! – s'écrie Wolfrang. – Et il est sincère ! il s'est cru égoïste… en hésitant à se sacrifier pour son frère !…

— Mais dame !… monsieur Wolfrang, écoutez donc…

— Bien, bien… c'est entendu : votre action est tout au plus méritoire. Mais votre frère ne put donc pas gagner la frontière, se mettre à l'abri des poursuites, vous écrire, et alors, quoi qu'il vous eût coûté, je le comprends, de dénoncer votre frère, vous pouviez vous résigner à cette extrémité, le sachant en sûreté ?

— D'abord, monsieur Wolfrang, je n'ai eu des nouvelles d'Auguste qu'après ma condamnation. En quittant Lyon, il s'était dirigé sur Paris… Mais, au quart du chemin, une fièvre violente, causée par tant d'émotions, l'avait saisi ; obligé de s'arrêter dans une auberge, il y tomba si gravement malade, qu'on dut le transporter à l'hospice du chef-lieu, où il est resté pendant plus de trois mois entre la vie et la mort, incapable ainsi de me donner de ses nouvelles. La première lettre qu'il m'a écrite, je l'ai reçue au bagne de Brest.

— Quelle fatalité !

— Ce n'est pas tout. N'ayant aucune nouvelle d'Auguste, il me fallait, si je devais m'y résigner, me décider promptement à m'avouer coupable.

— Pourquoi n'auriez-vous pas, au contraire, tâché de traîner le procès en longueur ?

— Et si Auguste était arrêté ? si, poussé par le remords, il faisait des révélations ? Cette crainte me navrait ; il fallait donc promptement me décider.

» Le juge d'instruction m'interrogeait le lendemain ; il me restait moins de vingt-quatre heures pour prendre une résolution.

» Ah ! monsieur Wolfrang, c'est la plus mauvaise heure que j'aie passée de ma vie, partagé, je vous l'ai dit, entre mon égoïsme, qui me représentait les horreurs du bagne, et mon affection fraternelle, qui me criait : « Sauve Auguste !… »

» Enfin, après avoir réfléchi toute la nuit, bien posé le pour et le contre, je me décidai surtout pour cette raison :

» — Je suis garçon, me dis-je ; personne ne s'intéresse à moi ; Auguste est père de famille ; il n'a d'autre héritage à laisser qu'un nom honorable ; son amour pour sa femme est la seule consolation qui lui reste au milieu des chagrins qu'il éprouve ; je connais Suzanne : le déshonneur de son mari la tuerait, ou bien elle ne le reverrait jamais. Il n'y a pas à hésiter… je dois me sacrifier. Le bagne m'épouvante, c'est vrai, mais l'on s'habitue à tout ; j'aurai, d'ailleurs, ma conscience pour moi… et puis, une fois aux galères, ma petite fortune ne me servira à rien : mon frère et sa famille en profiteront. Donc, c'est entendu, j'avouerai que je suis le coupable. Mes aveux abrégeront le procès, et ce sera plus tôt fini… Reste le cas où mon pauvret Auguste serait arrêté et ferait des révélations de son côté… Ce serait un grand malheur… il lui arrivera ce qui pourra, mais je n'aurai rien à me reprocher…

» Eh bien, le croiriez-vous, monsieur Wolfrang ? et cela prouve la vérité du proverbe : *Une bonne action a toujours sa récompense*, ma décision prise, j'ai ressenti un allégement, un contentement extrême… J'étais tranquille… presque joyeux.

» On vint justement à ce moment-là me chercher pour me conduire au greffe, où m'attendait le juge d'instruction chargé de m'interroger ; je descendis les escaliers quatre à quatre, d'un pas dégagé ; je ne touchais pas terre.

» J'entre dans le cabinet du magistrat, où il se trouve avec son greffier ; mais, avant qu'il ait le temps de m'adresser la parole, je lui dis, d'un ton leste et d'un air très-satisfait de moi-même (et je l'étais, en effet, intérieurement, très-satisfait) :

» — Monsieur, mon interrogatoire devient inutile. C'est bien moi, Amédée Dubousquet, qui ai voulu voler M. Borel. C'est bien moi qui, me voyant surpris par le garçon de caisse, me suis débarrassé de lui en lui donnant des coups de barre de fer sur la tête ; maintenant, monsieur, menez mon procès bon train, c'est tout ce que je vous demande.

— Le juge a dû vous prendre pour un scélérat endurci.

— Ah ! monsieur Wolfrang, d'abord il m'a regardé, muet de surprise et d'horreur ; et puis il n'a pu s'empêcher de s'écrier, parlant au greffier en levant les mains au plafond :

» — Pas l'ombre d'un remords !… Quel monstre !

» Tandis que, moi, je me disais, ajoute le forçat libéré, souriant avec bonhomie :

» — Oui, oui, va, tu en verras souvent dans ta geôle, des monstres

de mon espèce ! je t'en souhaite !

— Quelle nature angélique ! – se dit Wolfrang à de mi-voix.

Et il reprend tout haut :

— Ainsi le magistrat renonça dès lors à vous interroger ?

— Il le fallait bien : je refusais de répondre, répétant toujours d'un ton très-satisfait de moi-même :

» — Puisque j'avoue le crime, à quoi bon vos questions, monsieur ?

» — Mais, malheureux que vous êtes ! – s'écriait le magistrat, – vous n'avez donc pas même conscience de votre crime ? vous n'éprouvez donc nul repentir de ce que vous avez fait ?

» — Moi, me repentir de ce que j'ai fait ? Ah ! bien oui ! au contraire ! – me suis-je même échappé à répliquer presque involontairement ; car je répondais plutôt à ma pensée secrète qu'à la question du juge.

» Aussi ce brave homme a-t-il dû me prendre pour un scélérat endurci, comme vous disiez, monsieur Wolfrang.

— Mais comment cette légitime sérénité de conscience, grâce à laquelle vous braviez presque gaiement les interrogatoires, ne vous a-t-elle pas toujours soutenu dans votre longue vie d'épreuves ?

— C'est bien simple, monsieur Wolfrang, et vous allez le comprendre. Lors de mon premier interrogatoire, j'éprouvais cette espèce de fièvre de contentement, cette exaltation que l'on restent toujours, je crois, après l'accomplissement d'un devoir généreux qui vous a coûté ; aussi je me sentais quasi guilleret ; mais, malheureusement, cette effervescence passée, il n'en a plus été de la sorte. Oh ! seul avec moi-même, dans ma cellule, ça allait bien, le roi n'était pas mon maître, comme on dit ; mais, dès que je me trouvais en présence de quelqu'un, je souffrais le martyre en songeant au mépris, à l'aversion que j'inspirais… Mais dame !… que voulez-vous, monsieur Wolfrang ! tout ne peut pas être rose dans le sacrifice !

— Ah ! – reprit Wolfrang profondément ému, – que ne puis-je vous donner connaissance et conscience de ce qu'il y a d'adorable et de touchant dans le mélange de grandeur et d'ingénuité qui vous caractérise !… combien vous seriez fier !… Mais, non, non, vous êtes de ceux-là qui passent obscurs, ignorés d'eux-mêmes et d'un monde dont ils devraient être l'exemple et l'admiration !

— Ah ! monsieur Wolfrang, monsieur Wolfrang !

— Pardon… je m'étais imposé de ne plus tenter, tâche impossible, de vous révéler à vous-même… Revenons à votre procès. Quelle a été dans cette circonstance la conduite du banquier Borel ?

— Impitoyable ! elle devait l'être ; son intérêt le forçait d'agir ainsi. Je l'avais vu, d'ailleurs, une fois dans ma prison… Lui seul devina que je n'étais pas coupable.

— Monsieur Borel ? – s'écrie Wolfrang ; – et comment a-t-il pu pénétrer votre secret ?

XXIV

Le forçat libéré, à cette question de Wolfrang : « Comment a-t-il pu pénétrer le secret de votre innocence ? » sourit amèrement et répondit :

— M. Borel nous connaissait dès l'enfance, mon frère et moi, et, quoique je ne l'eusse pas revu depuis son indigne abus de confiance envers Auguste, le banquier savait que j'avais toujours mené une vie honorable et que mon patrimoine et mes appointements d'employé devaient me mettre à l'abri de la tentation de vol. Puis, enfin, il me tendit un piége dans lequel je tombai.

— Un piége ! et dans quel dessein ?

— Ah ! dans un dessein bien facile à concevoir ; mais la réflexion m'est venue trop tard. Voici ce qui se passa…

» M. Borel était membre d'une association destinée à moraliser les prisonniers soumis au régime cellulaire, et à leur fournir de bons livres ; il eut donc un prétexte tout naturel de venir un jour dans ma cellule.

» Il feint d'abord l'attendrissement et la douleur ; il me témoigne son chagrin de me voir, moi qu'il connaît depuis l'enfance, accusé d'un grand crime.

» Enfin il a l'effronterie de me demander des nouvelles d'Auguste, ajoutant qu'il a depuis longtemps pardonné à mon frère son indélicatesse, pour ne pas dire pis, au sujet de ces cinquante mille francs qu'il prétendait lui avoir confiés, à lui, Borel.

» Je suis d'un caractère très-patient ; mais l'audace du banquier me mit hors de moi. C'est là sans doute ce qu'il voulait ; et, lui apprenant les malheurs d'Auguste et de sa famille, je m'écriai :

» — Ces affreux malheurs, qui les a causés ? Votre abus de confiance, monsieur !… oui ; et, si jamais la misère, le désespoir, poussaient un jour mon frère à commettre une mauvaise action… c'est vous qui en seriez responsable devant Dieu !

— Ces reproches, cette supposition de votre part, durent, en effet, mettre le banquier sur la voie de la vérité.

— Il est vrai, monsieur Wolfrang, j'en disais trop ; mais l'indignation m'emportait malgré moi ; je commençais à tomber dans le piége que le banquier me tendait.

— Que vous a-t-il répondu ?

— Qu'il dédaignait cette accusation d'abus de confiance, vieille calomnie à l'aide de laquelle Auguste avait tenté de lui escroquer autrefois une somme considérable, indignité dont il s'était, d'ailleurs, rétracté plus tard, témoin sa lettre (lettre dont je vous ai parlé, monsieur Wolfrang, et que mon malheureux frère avait eu l'insigne faiblesse d'écrire en ce temps-là), et témoin aussi une humble demande de secours faite personnellement par Auguste au banquier, il y avait trois mois, et à laquelle il s'était généreusement empressé de répondre après de nouvelles assurances de repentir de la part de mon frère.

— Il s'était donc adressé à M. Borel pour obtenir de lui des secours ?

— Jamais, monsieur Wolfrang ! jamais ! c'était un mensonge du banquier.

— Mais à quoi bon ce mensonge ?

— Vous allez voir… Je réponds à M. Borel que ce qu'il dit est faux, qu'il est matériellement impossible que mon frère lui ait, en personne demandé un secours, il y a trois mois, puisqu'il y a deux mois Auguste se trouvait encore en Amérique ; enfin, j'ajoute imprudemment :

» — S'il se fût adressé à vous, il me l'eût dit dernièrement.

» — Vous avez donc vu tout récemment votre frère à Lyon ? me dit M. Borel.

— En effet, – interrompt Wolfrang réfléchissant, – vous livriez à peu près votre secret ; car, avouer le récent séjour du votre frère à Lyon, c'était presque le désigner comme l'auteur de cette tentative de vol, rendue probable par la détresse de ce malheureux et par l'abus de confiance dont il avait été victime, tandis que l'aisance dont vous jouissiez et vos antécédents honorables devaient éloigner de vous tout soupçon…

— Il est vrai, j'avais étourdiment parlé ; mais je ne me possédais plus…

— Je ne comprends pas encore cependant quel pouvait être l'intérêt du banquier à connaître le véritable auteur de cette tentative de vol.

— Cet intérêt, vous allez le comprendre ; car, certain, d'après ma réponse irréfléchie, qu'ainsi qu'il le présumait, mon frère s'était trouvé à Lyon durant cette nuit funeste, le banquier me dit :

» — Écoutez-moi, monsieur Dubousquet ; votre réponse me prouve ce dont je me doutais : votre frère est l'auteur de la tentative de vol commise chez moi ; mais vous êtes son complice…

— Qu'entends-je ! vous, complice de ce vol ?

— Oui, monsieur Wolfrang ; en voilà bien d'une autre, n'est-ce pas ?… Mais vous n'êtes point au bout.

— Ah ! le misérable ! s'écrie Wolfrang ; – quelle profonde astuce ! Je commence à comprendre ce qu'il se proposait.

— Oh ! oui, elle est bien noire, l'astuce de cet homme, allez, monsieur Wolfrang ! C'est effrayant lorsqu'on y songe. Mais écoutez la fin.

» — Vous êtes le complice de votre frère, – me dit donc M. Borel. – Vous l'avez probablement caché chez vous, afin de lui faciliter les moyens d'accomplir son crime ; vous lui avez évidemment fourni l'argent nécessaire à acheter la corde, la pince, la lanterne sourde… Cette lanterne seule vaut au moins vingt francs ; je l'ai examinée au greffe : c'est une lanterne de luxe ; or, il est impossible que votre frère ait fait, sans votre concours, une acquisition pareille ; il était, m'avez-vous dit, dans la détresse : et cela est si vrai, qu'à son arrivée à Lyon, vous lui avez prêté des habits pour remplacer ses haillons.

— Comment le banquier connaissait-il cette circonstance ?

— On avait trouvé dans le pan déchiré de la redingote des lettres à mon adresse ; M. Borel devait donc penser que cet habit m'appartenait ; or, je ne l'aurais pas prêté à mon frère…

— S'il n'eût été vêtu de haillons… c'est juste…

— M. Borel ajouta :

» — Il résulte des investigations de la justice que l'individu qui, dans la soirée du crime, a acheté cette lanterne, a, pour la payer, tiré de sa poche plusieurs pièces d'or. Cet or, d'où provenait-il ?… De vous, certainement.

— En effet, vous aviez remis deux cents francs en or à votre frère…

— Oui, craignant qu'il ne fût reconnu et arrêté pour sa prétendue rixe avec le gendarme, en qu'en ce cas, mon frère, quoi qu'il arrivât, ne fût dépourvu d'argent.

— La scélératesse de ce Borel me confond, – reprend Wolfrang.

Et pensif, il ajoute :

— Il n'est que trop vrai, et j'y réfléchis maintenant, vous pouviez, par la fatalité de ces circonstances, être considéré comme le complice de votre frère.

— M. Borel le sentait bien… et c'est là-dessus qu'il comptait, quoique, au fond, il fût certain de mon innocence ; aussi a-t-il repris :

» — Vous êtes complice de la tentative de vol commise par votre frère ; cela est pour moi hors de doute, et il en serait de même pour la

justice… si elle savait ce que je sais… Et, à cette heure, – songez bien à mes paroles, – votre frère a pu s'échapper… vous assumez sur vous seul, par générosité pour lui, la responsabilité d'un crime dont vous êtes complice. Ceci vous regarde… Quant à moi, par un reste de pitié pour cet homme… autrefois mon ami d'enfance… je veux bien consentir à ne pas le signaler à la justice ; mais, prenez-garde… vous avez jusqu'ici refusé de répondre aux interrogatoires des magistrats ; c'est peut-être, de votre part, une tactique assez familière aux prévenus : ils réservent ainsi pour l'audience leurs moyens de défense, et échappent à la longueur des épreuves contradictoires de l'instruction, et parfois surprennent ainsi la religion des jurés ; mais, je vous le répète, prenez garde ! si, parmi vos moyens de défense, vous espériez atténuer votre crime en invoquant contre moi cette abominable et ancienne calomnie d'abus de confiance…, je serais sans pitié pour votre frère et pour vous ; non que je redoute en quoi que ce soit cette diffamation : ma vie, grâce à Dieu, est irréprochable aux yeux de tous… Je ferais justice de cette infâme accusation… mais je serais sans pitié pour deux misérables qui, afin d'excuser leur forfait, ne reculent pas devant la plus odieuse calomnie dont on puisse vouloir rendre victime un homme de bien !

— Ciel et terre ! une si noire hypocrisie cause une sorte de vertige, d'épouvante et d'horreur !…

— C'est justement ce que j'éprouvais, monsieur Wolfrang… Oui, j'éprouvais une sorte de vertige en entendant le banquier me parler ainsi ; car nous étions seuls, personne ne pouvait nous entendre, et il me tenait le langage qu'il eût tenu devant témoins… Je restai muet de stupeur.

» Il acheva en ces termes :

» — Ainsi, songez-y bien… si vous aviez l'audace de tenter de jeter l'ombre d'un soupçon sur l'intégrité de ma vie entière… à l'instant je dénonce votre frère à la vindicte des lois… Je produis la lettre, écrasante pour lui, qu'autrefois il m'a écrite, et je révèle qu'il est l'auteur du crime dont vous êtes complice. Votre frère a pu rester jusqu'à présent impuni, parce qu'on ignore sa culpabilité ; aucune recherche n'a été exercée contre lui… mais, dès qu'il sera signalé, il sera poursuivi, on l'atteindra où qu'il soit… et, grâce à l'extradition, il sera même atteint en pays étranger… Quant à vous…, la justice vous tient, elle ne vous lâchera pas. Votre frère arrêté, assumât-il sur lui la responsabilité du crime, il ne vous sauverait pas ; en vain, même, vous rétracteriez vos aveux, vous seriez accablé par les preuves flagrantes de votre complicité. Le séjour mystérieux de votre frère chez vous, l'or vu entre ses mains et qui ne pouvait provenir que de vous, tout enfin, je vous le répète, vous accablerait, et, votre frère et vous, vous recevriez

le juste châtiment de vos forfaits… Sur ce, monsieur Dubousquet, réfléchissez, – ajouta le banquier.

» Et il sortit de ma cellule…

— Maintenant tout m'est dévoilé ! Malgré son audace, malgré son hypocrisie, malgré l'autorité de son irréprochable réputation ; enfin, malgré la lettre de votre frère, ce Borel redoutait toujours la révélation de son abus de confiance, source impure de son immense fortune.

— Sans doute, monsieur Wolfrang ; et il me disait clairement, à moi qui, seul, pouvais lire à travers tant de mensonges sa pensée secrète : « Je vous sais innocent, Auguste a commis le crime, vous vous sacrifiez pour lui ; mais, prenez garde !… »

— « … Si vous révélez l'abus de confiance que j'ai commis, – continua Wolfrang poursuivant la pensée du repris de justice, – je rends votre sacrifice inutile… en dénonçant votre frère. Vous passerez fatalement pour son complice, et vous serez tous deux condamnés au bagne. Tandis que, si vous gardez le silence, votre frère ne sera jamais poursuivi, et vous jouirez, du moins, du prix de votre généreux sacrifice… »

— Mon Dieu, oui… et ces menaces, M. Borel pouvait les accomplir ; je devais infailliblement passer pour être le complice d'Auguste. Il s'était caché dans ma demeure ; on avait vu en sa possession de l'or qu'il tenait de moi, et avec lequel il s'était procuré les instruments de son crime… Vous le voyez… j'étais enlacé de tous côtés comme un pauvre moucheron dans une toile d'araignée… J'aurais même alors voulu revenir sur ma résolution de me sacrifier pour mon frère, que je ne l'eusse pas pu, non, et j'aurais été assez infâme pour le dénoncer, que je fusse resté son complice… Ah ! monsieur Wolfrang !… si vous saviez combien alors je me suis félicité de m'être décidé à me dévouer pour Auguste avant mon entrevue avec M. Borel !

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ?… Mais pensez donc que j'aurais eu le chagrin de me dire que mon dévouement pour mon frère avait été moins volontaire que forcé… puisque, de toute façon, je devais être regardé comme complice du crime… Heureusement, à ce sujet-là…, je suis tranquille, – ajoute le forçat libéré avec un soupir d'allégement : – j'ai toujours eu la consolation de me dire que mon sacrifice partait du cœur.

XXV

L'entretien de Wolfrang et du forçat libéré se prolongea.

La fin de l'histoire de notre martyr du dévouement fraternel était logique, et son caractère d'une naïveté sublime.

Persistant dans son refus de répondre aux interrogatoires du magistrat, M. Dubousquet parut devant les jurés. M. de Francheville, son accusateur de la veille, comptait parmi eux.

Les débats durèrent à peine une demi-heure ; le prévenu allait au-devant de toutes les questions par ses aveux impatients, brusques et empreints d'une sorte d'amertume. Le malheureux avait hâte d'en finir ; il souffrait horriblement d'être exposé aux regards de juges et du public comme un malfaiteur.

Oui, par suite de cette disposition de son caractère qui rendait son sacrifice doublement héroïque, M. Dubousquet éprouvait une honte, une humiliation dévorante dès qu'il se trouvait en contact avec les hommes ; il ne retrouvait le calme et l'apaisement que lorsqu'il était, disait-il, – seul avec sa conscience.

La brusquerie des réponses de l'accusé durant son procès, la crudité de ses aveux, que ne tempérait pas même l'apparence du repentir, passèrent et durent passer, aux yeux des jurés, pour le comble de l'endurcissement et du cynisme !

Ce n'est pas tout ; depuis son entretien avec M. Borel (présent à l'audience comme témoin), M. Dubousquet était obsédé de la crainte que l'on ne soupçonnât son frère ; car il était, en effet, difficile de se rendre compte de ce fait presque inexplicable, à savoir : que le prévenu de cette tentative de vol et de meurtre possédait quoique fortune et avait mené jusqu'alors une conduite honorable, certifiée par les chefs de l'administration où il remplissait un emploi, lesquels, interrogés sur la moralité de M. Dubousquet, déposèrent en sa faveur ; – ce dont il se désolait, quoiqu'il ressentît atrocement la honte d'être assis sur la sellette des criminels ; mais, en vertu de la logique de son dévouement, tout ce qui tendait à l'innocenter pouvait devenir redoutable à son frère.

L'accusé ayant refusé de choisir un avocat, on lui nomma un défenseur d'office ; celui-ci, en présence des aveux réitérés de son client, qui rendaient la défense impossible, commença de la sorte sa plaidoirie :

— Messieurs les jurés, l’accusé, en avouant avec une si surprenante et si incroyable opiniâtreté les faits dont il est prévenu, me ferait, par la persistance même de ses aveux inouïs, presque douter de sa culpabilité, surtout si je songe à sa vie si longtemps irréprochable ; mais, malheureusement, les faits existent : une tentative d’effraction a été commise… le sang a coulé… soit ; et cependant… l’accusé, malgré ses aveux… l’accusé est-il bien réellement l’auteur de ces faits ? Examinons…

À ces mots, qui exprimaient un doute sur sa culpabilité, M. Dubousquet fut saisi d’épouvante ; son défenseur était sur la voie de la vérité…

— Je crus mon pauvre frère perdu, dit à ce sujet le repris de justice à Wolfrang. – Heureusement, le ciel m’inspira… et, interrompant l’avocat avec une ironie féroce…, dont je me croyais bien incapable, mon Dieu ! je dis froidement, en m’adressant au garçon de caisse, cité comme témoin, à peine convalescent, la tête encore enveloppée de bandages, et assis non loin de mon banc :

» — Réponds donc à l’avocat… qui demande si je suis le meurtrier… Tu m’as vu entre tes deux yeux, toi… gredin… qui m’as empêché de faire un si bon coup !…

L’effroyable cynisme de ces paroles, cette insulte de l’accusé à sa victime, soulevèrent l’horreur de l’auditoire et du tribunal ; des imprécations menaçantes s’élevèrent contre M. Dubousquet, du sein de la foule.

— Malheureux ! – s’écria le président du tribunal, – vous osez encore outrager celui que vous avez assassiné !

— Sans lui, je mettais la main sur une centaine de mille francs, et je ne serais pas ici ! – répondit M. Dubousquet, avec un sang-froid effrayant. – Ce gueux-là m’a fait perdre le fruit de mes combinaisons… Je m’étais logé à proximité de la maison du banquier, afin d’être à portée de m’introduire chez lui et de forcer sa caisse ; je n’ai que trois misérables mille livres de rente et j’en voulais avoir dix mille, chiffre rond ; quelques paquets de billets de banque réalisaient mes vœux, et, le vol fait, personne au monde ne me soupçonnait : j’étais couvert par mes honorables antécédents… Cette canaille de garçon de caisse est donc la cause que j’ai manqué de m’enrichir une bonne fois et que je suis ici ; et vous voulez, messieurs, que je regrette de l’avoir assommé ? Allons donc !… vous voulez rire et vous ne connaissez pas le cœur humain !… J’ai d’abord refusé de répondre, afin devoir quelle tournure prendrait l’affaire. J’espérais pouvoir tout nier ; mais, en homme de bon sens, j’ai reconnu que c’était impossible en présence des faits, et j’ai tout avoué. Mon parti est pris… le bagne m’attend… j’irai au

bagne, d'où je compte bien m'évader ; mais, puisque j'ai tout avoué, jour de Dieu !… finissons-en ! car, depuis les juges jusqu'à mon avocat… personne n'est amusant ici ; je vous l'apprends, si vous l'ignorez.

Cette réponse odieuse était fort habilement calculée ; car, en montrant l'accusé cupide, dissimulé, méditant de longue main sa criminelle tentative à l'abri de la bonne renommée dont il jouissait, ces antécédents honorables tournaient contre lui, et le cynisme de ses aveux, ainsi motivé, éteignait tout sentiment de pitié pour lui et redoublait l'aversion qu'il inspirait.

Cette réponse réussit au gré des vœux de M. Dubousquet, et son avocat, indigné, quitta l'audience, convaincu dès lors d'une scélératesse dont il avait pu douter un instant.

En vérité, l'esprit reste confondu, lorsque l'on réfléchit que cette réponse, digne d'un criminel endurci, avait pu être improvisée par cet homme dont la timidité naïve égalait la bonté angélique, et qui ressentait si cruellement les mépris et l'horreur de ceux qui le croyaient un criminel. Cette contradiction semblerait incroyable, si l'on ne savait quels prodiges peut enfanter le dévouement.

— Lorsque, le lendemain, je lus dans le journal les paroles que j'avais prononcées en interrompant mon avocat, – dit à Wolfrang le forçat libéré avec sa touchante ingénuité, – je pouvais à peine en croire mes yeux ; il me fallut longtemps interroger ma mémoire pour me persuader que j'avais réellement répondu de pareilles scélératesses.

» Mais je parlais sous le coup de mon épouvante de voir soupçonner ou accuser mon frère… La présence de M. Borel, qui ne me quittait pas des yeux… et qui savait mon secret, redoublait ma terreur… Cette surexcitation m'aura sans doute donné de l'aplomb, de l'imagination, et j'aurai dit précisément ce qu'il fallait dire… pour paraître un grand criminel.

» Je n'aurais jamais, au grand jamais, imaginé de sang-froid une telle réponse ; il paraît que j'étais vraiment effrayant, à ce que rapportait le journal. C'est bien possible, puisque, lorsque je ne me suis plus entendu parler… (car, par une singulière hallucination de mon esprit, il me semblait, en répondant ainsi, entendre une autre voix que la mienne), le public a redoublé ses imprécations contre moi, tandis que le tribunal et les jurés me regardaient avec horreur… »

Il va de soi que l'accusé, en raison de son abominable cynisme, fut condamné au maximum de la peine, – aux travaux forcés à perpétuité.

Dirigé sur le bagne de Brest, il y arriva mourant, n'ayant pu résister à la réaction physique de tant de secousses morales, et, étant d'ailleurs, d'une assez chétive santé.

Sa guérison achevée, il revêtit la casaque rouge et coiffa le bonnet vert, signes distinctifs des condamnés à perpétuité.

Il fut accouplé à la même chaîne qu'un robuste forçat nommé Landry, voleur et assassin, homme indomptable et féroce, l'effroi de la chiourme. La douceur angélique de M. Dubousquet apprivoisa ce monstre.

Un mot à ce sujet. Nous l'avons dit ailleurs, et souvent, à l'appui de notre foi religieuse dans LA BONTÉ NATIVE DE L'HOMME, nous n'admettons point la *tache originelle*. Les plus grands scélérats, toujours poussés au crime par l'ignorance, par la misère, par l'abandon, par le mauvais exemple, par la subversion de leurs forces passionnelles, ou, enfin, par certains vices constitutifs de l'état social, – les plus grands scélérats ne sont pas scélérats tout d'une pièce, et presque toujours ils sont encore accessibles à de bons sentiments.

La fièvre du crime n'est qu'un phénomène normal de l'âme, de même que la fièvre proprement dite est un phénomène dans l'état normal du corps. Les accès de l'une comme ceux de l'autre peuvent non-seulement se guérir, mais se prévenir, de même que les gens soumis dès l'enfance à une hygiène sévère, salubre et prévoyante, acquièrent une complexion saine, robuste, et sont rarement malades.

L'accès du mal moral, de même que le mal physique, est passager ; c'est une perturbation momentanée, des notions du juste et de l'injuste ; mais, bientôt ; ces éternels et divins principes reprennent leur équilibre dans les âmes les plus endurcies ; chez elles, le mal n'est jamais la condition normale, elle est accidentelle ; leur accès de crime passé, le voleur et l'assassin redeviennent, ainsi que l'on dit, *des hommes comme les autres*, ayant conscience du bien et du mal, accessibles aux sentiments généreux jusqu'au moment où leur raison, troublée par un nouvel accès, les pousse à un nouveau méfait ; après quoi, ils retombent dans la loi commune de l'humanité ; ils ne sont, pendant les cinq sixièmes de leur vie, ni pires ni meilleurs que le commun des hommes, et ils ont alors souvenir et repentance de leurs méfaits, puisque, nous le répétons, ils ont, qu'ils le veuillent ou non, conscience du juste et de l'injuste.

C'est une erreur ridicule que de croire que le voleur et l'assassin vivent constamment sous l'empire de cette pensée : « Je fais bien de voler et de tuer. » Cela n'est pas vrai, ils ont parfaitement conscience que le vol et le meurtre sont des forfaits condamnables et punissables.

Donc, nous avons dit comment, et nous venons de tenter d'expliquer pourquoi la douceur angélique de Dubousquet apprivoisait son compagnon de chaîne, le forçat Landry, homme d'une force herculéenne et la terreur du bagne.

Les coups de bâton, les doubles fers, le cachot, étaient impuissants à dompter cette nature rebelle à la force ; mais quelques paroles bienveillantes, un touchant appel aux sentiments généreux, célestes trésors toujours enfouis, souvent à leur insu, au fond de l'âme des plus pervers, et aussitôt s'accomplissait le miracle opéré par M. Dubousquet. Sa bonté, sa résignation, son courage à supporter les rudes labeurs, malgré sa faiblesse, intéressèrent à lui Landry, son compagnon de chaîne ; seulement, il ne pouvait concevoir comment Dubousquet, si timide, si affectueux, avait eu jamais l'énergie du crime, et il lui répétait sans cesse :

— Comment !… toi… toi !… tu as volé ?… tu as assassiné ?

— Il faut bien que ce soit, – répondait Dubousquet, – puisque je suis ici.

— Tu as assassiné… toi, si bonasse… si maigrelot ? – reprenait l'hercule à bonnet vert. – C'est étonnant ! tout le monde s'en mêle donc ?

— Quoi d'étonnant ? – répliquait Dubousquet ; – vous vous mêlez bien, vous, d'être bon pour moi en m'épargnant le plus de fatigue que vous pouvez quand nous allons aux travaux de force…

— C'est tout simple : tu es faible, je suis robuste, ça ne me coûte rien de te soulager.

— Et puis vous êtes bon…

— Je suis bon… je suis bon… quand je n'ai pas autre chose à faire ; je suis bon quand je n'ai pas intérêt à être méchant, tonnerre de Dieu !

— Ne vous fâchez point, Landry ; c'est justement là ce que je voulais dire… Oui, l'occasion fait le larron, n'est-ce pas ?

— C'est malin !… Et puis après ?

— Donc, sans occasion, il n'y aurait pas de larron ?

— T'es fin comme Gribouille, toi… Parbleu ! si je n'avais pus eu de pipe, on ne m'aurait pas volé la mienne hier… un brûle-gueule que je culottais depuis six mois !… Ah ! si je le connaissais, le brigand !

— Le fait est qu'un pareil vol, c'est indigne ! – disait Dubousquet : – car, enfin, ce qui est à nous n'est point aux autres : pas vrai, Landry ?

— Je trois bien… ma pipe est à moi… nom d'un nom ! et si je connaissais le brigand !…

— Donc, dérober à autrui… est vilain, fort vilain. C'est ce que je me dis parfois quand je pense au vol que j'ai commis… Et vous, Landry ?

— Minute… je ne parle que de ma pipe !

— Je le veux bien, parlons de votre pipe… C'est probablement

pendant la nuit qu'on vous l'a volée ?

— Pour sûr… le triple gueux !

— Supposons qu'éveillé en sursaut par le voleur, au moment où il vous larronnait votre pipe, vous ayez voulu la reprendre et qu'il vous ait tué d'un coup de couteau… qu'est-ce que vous penseriez de ça, vous, Landry ?

— Je penserais… que ça serait un fier scélérat : m'assassiner parce que je défends ma pipe ! une pipe culottée !

— Croyez-vous que cet assassin-là, en admettant même que personne ne sût qu'il aurait fait le coup, fumerait toujours sans remords dans une pipe qu'il n'aurait pu posséder qu'en vous tuant ?

— S'il n'avait pas de remords, mon brûle-gueule devrait la lui brûler pour de bon, la gueule, à ce brigand-là… si le bon Dieu était juste ; oui, car, si je m'étais volé à moi-même une pipe si bien culottée… je ne me le pardonnerais jamais… je me le reprocherais toute ma vie.

— Eh bien, voyons, est-ce que vous croyez que ceux que nous avons tués ou voulu tuer pour leur voler leur argent… et cet argent était à eux aussi bien que votre pipe était à vous, n'est-ce pas, Landry ?

— Dame !

— Est-ce que vous croyez qu'en parlant de nous, ceux-là n'ont point aussi le droit de s'écrier comme vous : « Brigands ! s'ils n'ont pas de remords, l'argent qu'ils m'ont volé en m'assassinant leur brûlerait les mains, si le bon Dieu était juste ! » Hein, Landry ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Enfin, est-ce vrai ?

— Est-ce que je sais, moi !

— Oh ! que si… vous le savez bien… que c'est vrai…

— « Tiens, fiche-moi la paix ! tu m'embêtes à la fin, avec tes raisons !… tu m'écœures ! » – m'avait répondu Landry après un moment de sombre silence, – disait Dubousquet à Wolfrang en lui racontant cette scène. – J'étais tout joyeux. Ce malheureux distinguait toujours le bien du mal… Il avait éprouvé des remords… ou bien je les éveillais en lui, mais il ne les avouait pas, par mauvaise honte… par fanfaronnade. Je vous dis cela, monsieur Wolfrang, parce qu'il me semble qu'il y a toujours du bon chez les plus méchants. La bonté, l'amitié de Landry à mon égard ne se sont jamais démenties pendant quinze mois que nous avons été accouplés à la même chaîne ; et, lorsqu'on nous a séparés pour m'employer dans les bureaux en qualité d'écrivain, Landry, cet homme de fer, a pleuré comme un enfant… Il

m'affectionnait environ comme le tigre du Jardin des Plantes, qui aimait tant ce petit chien blanc qu'on avait mis dans sa cage… Du reste, six semaines après que l'on nous eut désaccouplés, Landry s'échappa de la chiourme. Je ne l'ai pas revu.

Dubousquet, employé dans les bureaux du commissaire de la marine chargé de l'administration du bagne de Brest, se trouva, d'un côté, beaucoup plus heureux qu'à la chaîne, en cela qu'il s'occupait d'un travail de bureau, et que sa douceur, son zèle laborieux, la parfaite régularité de sa conduite, lui méritèrent bientôt l'intérêt des commis supérieurs.

Mais, par cela même qu'il se trouvait ainsi de nouveau en contact avec d'honnêtes gens, il ressentit derechef la poignante amertume de la honte ; souffrance pour lui la plus cruelle de toutes, et elle lui était du moins épargnée lorsqu'il vivait à la chaîne au milieu des forçats : ceux-là n'éprouvaient pour lui ni mépris ni aversion.

Chaque année, le commissaire du bagne envoie au ministre des notes sur la conduite des forçats ; celle de M. Dubousquet fut tellement irréprochable, qu'au bout de cinq ans, on le porta sur le tableau des condamnés qui méritaient d'obtenir d'abord une réduction dans la durée de leur peine, et plus tard une grâce entière, si leur conduite était toujours satisfaisante.

Ainsi, la peine de Dubousquet, d'abord commuée de la *perpétuité* à quinze ans, lui fut complétement remise au bout de onze années de séjour au bagne de Brest.

Six mois avant sa libération, Dubousquet, ainsi qu'il le dit naïvement à Wolfrang, fit connaissance avec *Bonhomme*.

Ces premiers rapports furent tragiques.

Bonhomme venait de voir le jour, et un domestique du commissaire de la marine à qui appartenait la mère du nouveau-né, allait simplement le jeter à l'eau.

Dubousquet demanda en grâce la permission d'élever le chien ; il eut la patience de le nourrir au biberon, et *Bonhomme* grandit, sinon en beauté, du moins en intelligence et en attachement pour son maître.

— Depuis notre sortie du bagne, cette pauvre bête et moi, nous ne nous sommes jamais quittés, – dit le forçat libéré à Wolfrang en achevant son récit. – Il a été le seul confident de mes peines et aussi de mes petits bonheurs ; car, je vous le répète, monsieur Wolfrang, et vous me croirez maintenant que ma vie entière vous est connue, mes bons moments sont ceux que je passe seul avec ma conscience et avec mon chien ; aussi je vais le rendre fièrement heureux en lui apprenant que

vous nous gardez comme locataires, quoique nous ayons été tous les deux au bagne.

M. Dubousquet prononçait ces mots, lorsque la sonnette extérieure de l'appartement retentit bruyamment, tintement auquel succédèrent deux aboiements du chien, jusqu'alors couché en dehors de la porte du salon.

— Qui peut sonner si fort ? – dit Dubousquet se levant surpris et s'adressant à Wolfrang. – Vous permettez, monsieur, que j'aille voir ce que c'est ?

— Je vous en prie, ne vous gênez pas… j'ai deux mots encore à vous dire.

Le forçat libéré sortit, et, répondant aux caresses de son chien, il lui dit d'une voix triomphante de bonheur :

— Nous restons ici, mon pauvre *Bonhomme* ; mon Dieu, oui, nous restons… Ah ! c'est toute une histoire… va ! Je te conterai ça, ce soir.

Ce disant, Dubousquet, étant allé ouvrir la porte qui donnait sur le palier, se trouva en présence-de Toinette Dubousquet, servante de M. de Saint-Prosper, fondateur de l'œuvre d'alimentation pour la première enfance.

XXVI

M. Dubousquet resta fort surpris à la vue de la servante de M. de Saint-Prosper, qu'il n'avait jamais jusqu'alors rencontrée dans la maison ; car il sortait rarement et choisissait l'heure du soir pour ses promenades.

La jeune fille, habitant, d'ailleurs, depuis peu de temps ce logis, ainsi que son maître, avait été presque toujours retenue au lit par la maladie.

Toinette, très-émue, très-pâle, et à qui le repris de justice vient d'ouvrir la porte, le contemple pendant un moment avec un mélange d'inquiétude et de curiosité.

Puis la pauvre jeune fille murmure d'une voix étouffée :

— Plus de doute ! c'est lui… Mon Dieu ! mon Dieu ! comme il ressemble à feu mon pauvre père !

Ces mots, prononcés d'une manière presque inintelligible, ne sont pas entendus du forçat libéré, qui, frappé de la touchante physionomie de la jeune fille et surtout du trouble croissant dont elle semble agitée, car elle baisse la tête et reste tremblante au seuil de la porte, lui dit avec bonté :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant ? Donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie…

— Non… non, – répond Toinette se reculant et paraissant presque effrayée.

Puis elle ajoute après un moment de réflexion :

— Et pourtant, que faire ?… Mon Dieu, mon Dieu… que faire ?… À qui recourir dans mon malheur ?

— Qu'avez-vous, de grâce…, ma pauvre enfant ? Vous semblez souffrante, effrayée, – demande Dubousquet, de plus en plus étonné du trouble que sa présence paraît causer à la servante.

Puis il reprend :

— Je vous en supplie, mademoiselle, si vous avez quelque chose à m'apprendre…, entrez chez moi.

— Il le faut… il le faut ! – murmura Toinette répondant plutôt à sa pensée intime qu'aux paroles du forçat libéré. – Ah ! que dira ma mère ?

Dubousquet, voyant la jeune fille faire un pas vers lui, la précède et l'introduit dans la pièce contiguë à celle où est resté Wolfrang.

À peine entrée, la jeune fille tombe avec accablement sur une chaise, et, cachant sa figure sous les plis de son tablier, fond en larmes sans articuler une parole.

Le repris de justice, de qui l'étonnement fait place à une pitié pleine d'angoisse, se rapproche de Toinette et s'écrie d'un ton profondément apitoyé :

— Pour l'amour de Dieu ! ma pauvre chère enfant, qu'avez-vous ?

— Monsieur, – répond Toinette d'une voix tremblante, laissant retomber son tablier trempé de ses larmes et sans relever les yeux, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes M. Dubousquet ?

— Sans doute.

— Vous êtes de Lyon ?

— Oui, mon enfant.

— Moi aussi…, monsieur, je suis de Lyon.

— Eh bien, puisque nous sommes compatriotes, cela doit vous engager à me parler avec confiance.

— Hélas ! – murmura la servante en proie à une hésitation cruelle, – je n'ose… je n'ose…

— Rassurez-vous donc, pauvre enfant ! est-ce que je vous fais peur ?

— Non, monsieur.

Et Toinette pense à part soi :

— Il n'a pourtant pas l'air méchant.

— Si je ne vous fais pas peur, alors dites-moi franchement ce que vous désirez de moi, mon enfant… Est-ce un service ? Je vous le rendrai de bon cœur… Votre jeunesse… votre figure, le chagrin que vous éprouvez… m'intéressent.

— Monsieur…, vous connaissez… ma famille…

— C'est possible… puisque vous êtes de Lyon… Mais j'ai depuis si longtemps, si longtemps, quitté cette ville…, que je n'y ai plus guère de connaissances… Enfin, comment vous nommez-vous ?

À cette question, nouvelles hésitations de Toinette ; elle ne peut encore les vaincre, et, atermoyant, ainsi que ceux qui reculent de seconde en seconde le moment d'une nécessité fatale, elle reprend :

— Je suis en service dans cette maison.

— Je m'étonne de ne vous avoir jamais rencontrée… Du reste, ce

n’est pas extraordinaire… je sors si peu.

— Il n’y a pas longtemps que nous demeurons ici… et je relève… de maladie…

— En effet, vous êtes très-pâle… et vous paraissez encore souffrante… Et chez qui êtes-vous en service ?

— Chez M. de Saint-Prosper.

La jeune fille a prononcé ces mots comme s’ils lui eussent brûlé les lèvres.

Le forçat libéré reprend :

— Vous ne pouviez trouver une meilleure condition que la vôtre… M. de Saint-Prosper est un bien digne homme, et son œuvre charitable pour l’enfance le fait bénir de toutes les mères.

— Lui !… grand Dieu ! – s’écrie Toinette en cachant de nouveau son visage entre ses mains. – Lui !

Cette exclamation est accentuée avec tant d’horreur et d’effroi par la servante, que M. Dubousquet la contemple avec une vive surprise ; puis :

— On croirait que vous avez à vous plaindre gravement de votre maître ? Cela me surprendrait beaucoup. C’est un homme si vénérable ! Enfin… il se pourrait que, malgré ses vertus, son caractère ne vous convînt point. En ce cas, vous viendriez donc me prier de vous trouver une autre condition… S’il en était ainsi, je serais bien embarrassé ; car…

— Je n’en sais rien… ne me demandez rien… j’ai la tête perdue… je ne vis pas depuis six semaines… je deviendrai folle !… – s’écrie Toinette, les yeux fixes, hagards, et semblant sous le coup d’une sorte d’égarement.

Le forçat libéré, dont l’étonnement redouble, contemple en silence la jeune fille, et celle-ci, revenant à elle, reprend d’une voix plaintive :

— Pardon… monsieur, pardon !… Ah ! si vous saviez ! je suis si malheureuse… que parfois je ne sais plus ce que je dis.

— Pauvre chère créature, vos paroles me navrent… mais, pour l’amour de Dieu, que puis-je faire pour vous ?… Vous aviez sans doute une demande à m’adresser en venant près de moi. Cette demande, quelle est-elle ?

Toinette se recueille pendant un instant ; puis, faisant un violent effort sur elle-même :

— Hier au soir, monsieur, j’ai appris par mon maître que vous habitiez la maison… je l’ignorais jusqu’alors… je ne causais avec

personne.

— Et… à quel propos votre maître vous a-t-il parlé de moi ?

— En me signifiant… qu'il me renvoyait… de chez lui… et que je devais chercher une autre place…

M. Dubousquet regarde la servante, comme s'il ne comprenait pas ces paroles, et répète :

— Pardon, mon enfant… vous dites que c'est en vous renvoyant de chez lui… que M. de Saint-Prosper… vous a appris que j'habitais cette maison ?…

— Oui, monsieur…

— Mais, ma chère enfant… cela est inexplicable… Quel rapport peut donc avoir ma personne avec votre renvoi ?

— C'est… c'est vous qui… en êtes cause…

— Qu'entends-je ! – s'écrie Dubousquet abasourdi, – c'est à cause de moi… que votre maître vous renvoie ?…

— Hélas ! oui… Mon maître m'a dit…

— Achevez…

— Qu'il ne pouvait pas…

— Qu'il ne pouvait pas ?…

— Garder chez lui…

— Ensuite ?…

— La nièce…

— Comment !… la… nièce ?

— D'un forçat libéré !

— Grand Dieu !… vous êtes… ?

— La fille de votre frère aîné, Auguste Dubousquet.

XXVII

M. Dubousquet, d'abord étourdi, pétrifié par cette révélation, aussi soudaine qu'imprévue, grâce à laquelle il retrouvait la fille de son frère, servante chez M. de Saint-Prosper, supposa, non sans raison, que sa belle-sœur, ne trouvant pas le métier de tisseuse de soie, qu'elle exerçait ainsi que Toinette, suffisant à leurs besoins et à ceux de leur famille (Suzanne avait trois enfants), s'était résignée à envoyer sa fille en condition à Paris.

Puis, sa première surprise apaisée, le repris de justice, ne songeant plus qu'au bonheur de pouvoir enfin venir en aide à sa famille, qui, jusqu'alors, par une fière et honorable susceptibilité, avait repoussé ses services, Dubousquet, les yeux baignés de douces larmes, s'écrie en tendant les bras à Toinette, dont il s'approche :

— Viens, viens, ma nièce bien-aimée ! Béni soit le bon Dieu ! il me permet, après tant d'années, de prouver à l'un des enfants de mon pauvre frère combien je l'aimais… combien je l'aime encore…

Mais, hélas ! le forçat libéré remarque, avec surprise d'abord, et ensuite avec une douleur poignante, que la jeune fille, non-seulement ne répond pas à l'affectueux appel qu'il lui adresse, mais qu'elle a reculé avec une expression involontaire de crainte et de répugnance, lorsque son oncle a fait un mouvement pour l'embrasser.

Le malheureux recule à son tour, frémit ; sa tête se penche sur sa poitrine, ses bras inertes retombent à ses côtés ; il murmure atterré :

— C'est juste… c'est juste… cette pauvre enfant… a été élevée par sa mère dans le mépris et l'horreur… de son oncle le voleur… le meurtrier… le galérien !

Un pénible silence succède à ces navrantes paroles de M. Dubousquet.

Toinette, devinant ce qu'il souffre, est sur le point de céder à la pitié, à l'attrait qu'elle éprouve pour son oncle, si bienveillant pour elle avant même de l'avoir reconnue, et qui semble si malheureux et si accablé de la répulsion qu'il inspire.

Mais, habituée dès l'enfance à voir dans le repris de justice le déshonneur de sa famille, Toinette ne peut surmonter le dégoût, l'aversion, pour ainsi dire sucés avec le lait d'une mère que rendaient impitoyable sa vertu rigide et les malheurs dont elle attribuait en partie la cause au repris de justice, dont la condamnation infamante

avait hâté les jours de son frère, – selon du moins que le croyait Suzanne.

M. Dubousquet, dominant la souffrance qu'il ressentait de l'accueil glacial et répulsif de sa nièce, dévore ses larmes, d'abord si douces, et devenues bien amères, puis reprend, n'osant plus tutoyer la jeune fille :

— L'éloignement, pour ne pas dire plus, que je vous inspire, m'afflige beaucoup… mais je n'aurais pas dû m'en étonner… Cet éloignement… je le mérite… Voudrez-vous du moins… avant de parler de ce qui vous concerne actuellement… me donner des nouvelles de *notre*…

Mais, se reprenant, car il se savait, hélas ! exclu de cette famille, le repris de justice ajoute :

— De *votre* famille… Comment se porte votre mère ?

— Lorsque j'ai quitté Lyon, il y a un an, ma mère se portait assez bien… quoique très-fatiguée…

— Par l'excès du travail ?

— Oui, mon onc…

Mais, se reprenant ainsi que Dubousquet, un moment auparavant, s'était repris, Toinette ajoute :

— Oui, monsieur…

Cette réticence, le refus de lui donner le titre d'*oncle*, prouvent derechef au forçat libéré combien est opiniâtre l'aversion dont il est l'objet dans la famille de son frère.

Il soupire et continue ainsi :

— Le salaire que gagne votre mère… est donc toujours bien minime ?

— Malheureusement, oui, monsieur ; les métiers chôment trois jours sur cinq ; alors, ma mère, afin d'employer le temps que lui laisse le chômage, a entrepris de blanchir le linge… Elle va laver aux bateaux du Rhône, les jours où elle ne travaille pas au métier ; mais elle est faible de santé… il lui est nuisible d'avoir si souvent, et surtout en hiver, les pieds dans l'eau.

— Pauvre femme !… quelle activité !… quel courage !… elle est toujours la même… Hélas !… il n'a pas dépendu de moi… qu'elle n'eût une existence moins dure… mais enfin !…

Et, en soupirant, M. Dubousquet ajoute :

— Et votre sœur Louise ?

— Elle va au bateau et au métier avec ma mère.

— Elle doit avoir bientôt treize ans ?

— Oui, monsieur, et elle est bien laborieuse… elle fait tout ce qu'elle peut pour aider ma mère…

— C'est, du moins, pour elle une consolation… Et votre frère Amédée ?

— Vous voulez dire mon frère Justin ?

— Je croyais pourtant qu'on lui avait donné mon nom : Amédée.

— Oui, monsieur… d'abord, on l'appelait Amédée… mais… plus tard…

— C'est bien…, – reprend M. Dubousquet.

Et, les larmes lui montant aux yeux, il se dit avec amertume :

— Mon Dieu !… jusqu'à mon nom de baptême qui leur fait honte ! Ils n'ont pas souffert qu'il fût porté par cet enfant après ma condamnation.

Le forçat libéré reprend tout, haut :

— Que fait votre frère Justin ?

— Il est en apprentissage chez un bijoutier ; mais il ne gagne pas encore sa nourriture… il est toujours à la charge de maman…

— Améd…

Mais, se reprenant, M. Dubousquet ajoute :

— Justin a pourtant seize ans passés… comment ne gagne-t-il pas même sa nourriture chez son patron ?

— Il est étourdi… il ne peut tenir en place… il n'aime pas beaucoup son état. Quand on l'envoie en course, il reste très-longtemps dehors. Maman craint qu'il n'ait fait de mauvaises connaissances.

— Comment cela ?

— Un soir, en revenant de son bateau avec ma sœur, maman a vu Justin attablé dans un cabaret du bord de l'eau, avec des hommes de mauvaise mine… Elle a laissé là son paquet de linge, a couru au cabaret, et a ordonné à mon frère de retourner tout de suite chez son patron… où elle l'accompagnerait. Justin est bien affectionné à maman, mais il a beaucoup d'amour-propre. Il s'est irrité d'être traité comme un enfant devant les amis avec lesquels il se trouvait, et qui riaient de lui… Il a mal répondu à ma mère… Elle est très-vive… elle lui a donné un soufflet ; alors il a juré qu'il ne remettrait pas les pieds chez nous… Et, malgré-les ordres, les prières de maman, il s'en est allé avec ces hommes de mauvaise mine…

— Ce que vous m'apprenez là, Toinette, m'afflige et m'inquiète

beaucoup… Mais cette menace de Justin n'a été, je l'espère, qu'un coup de tête… il est revenu à la maison ?

— Au bout de trois jours seulement.

— Et les trois jours d'absence, où les avait-il passés ?

— Il n'a jamais voulu le dire à maman.

— Est-il ensuite retourné chez son patron ?

— Celui-ci ne voulait pas d'abord le reprendre ; mais maman a tant pleuré, l'a tant supplié, qu'à la fin il a consenti à recevoir Justin, mais en déclarant qu'à la première faute il le renverrait sans rémission.

— Justin s'est-il mieux conduit depuis ?

— Oui, monsieur, pendant une quinzaine de jours ; et puis son naturel a repris le dessus… il est très-bon garçon ; mais, malheureusement, il est d'un caractère très-faible… et il a de nouveau mécontenté son patron.

— Cette fois, votre frère a été renvoyé sans rémission ?

— Hélas ! oui… et maman qui s'est un peu aigrie… – elle a eu tant de chagrins ! – s'est emportée contre Justin… ; elle lui a fait une scène terrible, lui disant qu'il était un sans-cœur, un fainéant, un vaurien, qu'un jour il irait aux galères comme son…

Toinette n'acheva pas, et regretta de s'être laissée entraîner par la chaleur de son babil, en regardant la physionomie navrée de son oncle.

Le repris de justice, quoiqu'une larme roulât sur ses joues, sourit avec une expression de résignation angélique, et dit tristement à sa nièce :

— J'espère que votre frère ne sera jamais aussi… aussi malheureux que moi… J'aime à croire exagérées les appréhensions de votre pauvre mère… bien que la conduite de Justin doive éveiller en elle de grandes inquiétudes… Et qu'est-il advenu du renvoi de votre frère de chez son patron ?

— Les reproches de maman ont fait beaucoup de peine à Justin ; il a longtemps pleuré, car au fond il a très-bon cœur ; ses plus grands défauts sont son étourderie et sa faiblesse de caractère… Il a répondu à ma mère qu'il serait digne du nom de mon père, qui nous avait laissé l'honneur pour tout bien… qu'il mourrait plutôt que de devenir la honte de notre famille, que c'était bien assez…

Toinette s'interrompit encore.

Cette nouvelle réticence, si humiliante pour M. Dubousquet, ne le surprit pas ; son opprobre étant devenu, pour ainsi dire, une tradition domestique chez ces infortunés, ils devaient faire souvent allusion à cet

opprobre, soit pour en gémir, soit pour le citer commun exemple effrayant…

Aussi, plus que jamais, M. Dubousquet se disait :

— Ah ! je frémis, quand je songe que le malheur de cette famille, si cruel déjà, deviendrait désespéré… si elle savait, grand Dieu ! que ce n'est pas moi, mais mon frère qui, sans mon sacrifice, serait l'objet de cette horreur invincible, de ces malédictions dont ils me poursuivent… que l'opprobre de notre famille serait ce père… cet époux… dont la mémoire est par eux si vénérée… Ah ! combien je me félicite de m'être dévoué pour Auguste !

Le forçat libéré reprit d'un ton de douceur ineffable :

— Votre frère avait raison, Toinette… c'est bien assez… c'est trop des chagrins causés par moi… à votre famille…

— Pardon… monsieur… si je vous ai fait de la peine… c'est malgré moi… et…

— Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant…

Mais, craignant de blesser sa nièce par cette familiarité, M. Dubousquet ajoute timidement et d'une voix traînante :

— Laissez-moi… vous appeler mon enfant… Le voulez-vous ?…

— Monsieur…

— Bien… bien… si cela vous contrarie… je n'insiste plus…

— Non, monsieur… cela ne me contrarie pas…

La jeune fille, malgré la répulsion que lui inspirait le repris de justice, se sentait attendrie, désarmée, en présence de tant de mansuétude et de résignation.

Elle ne pouvait revenir de sa surprise en trouvant son oncle si différent du portrait repoussant qu'elle se figurait depuis son enfance. Cependant, les premières impressions que nous recevons dès le bas âge sont tellement tenaces et incarnées en nous, que Toinette ne pouvait complétement vaincre la défiance, l'éloignement qu'elle éprouvait pour le forçat libéré.

— Non, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant, – avait repris M. Dubousquet. – Il est convenable que Justin ait parlé de moi dans les termes que vous me rapportez… Il sera, je n'en doute pas, fidèle à ses bonnes résolutions ; car, lorsque son père m'écrivait, il me disait que son fils avait un excellent cœur… Le bon cœur, il la conservé, dites-vous ; il ne faudrait point désespérer de lui… A-t-il continué son apprentissage chez un autre patron ?

— Non, monsieur ; il a dit à maman qu'il ne se sentait aucun goût

pour la bijouterie… où il lui fallait rester enfermé dans un atelier, toujours assis sans bouger… qu'il avait besoin d'air et de mouvement ; il a conjuré ma mère de lui laisser prendre le métier de déchireur de bateaux sur le Rhône…

— Quelle étrange idée !… Ce métier est des plus pénibles !

— Sans doute, monsieur ; mais Justin disait que, pour cet état-là, il n'y avait pas besoin d'apprentissage, et qu'il gagnerait bientôt sa vie, car il était fort et actif… Maman lui a répondu que, sans mépriser personne… et que, tout en reconnaissant qu'il y avait d'honnêtes gens partout, on rencontrait parfois des gens sans aveu, des vagabonds, des braconniers de rivière parmi les déchireurs de bateaux.

— C'est justement la réflexion qui me venait à l'esprit, mon enfant ; et, tout en disant, comme votre mère, qu'il est d'honnêtes gens partout, il serait à craindre, vu la faiblesse du caractère de Justin, qu'il ne fît, dans ce métier-là, de dangereuses connaissances.

— C'est ce que maman a répondu à mon frère, ajoutant que, depuis plus de quatre ans déjà, il travaillait dans la bijouterie ; que ce serait une folie que de quitter un état avantageux, où il gagnerait bientôt sa vie s'il voulait être laborieux et sage, et qu'elle tâcherait de le placer chez un autre patron.

— Votre mère parlait sagement, mon enfant. Et Justin a-t-il écouté ces conseils ?

— Non, monsieur… il a tant supplié maman… que, de guerre lasse, elle a consenti à ce qu'il voulait…

— Et cela est fâcheux… très-fâcheux.

— Sans doute, monsieur ; cependant, lorsque j'ai quitté Lyon…, mon frère déchirait des bateaux, et gagnait ses vingt-cinq sous par jour…

— Enfin… quoique j'eusse désiré pour mon nev… pour Justin une autre profession… il faut se consoler s'il gagne honnêtement son pain.

— Maman, dans ses dernières lettres, me disait qu'elle n'avait pas à se plaindre de mon frère… mais qu'elle restait parfois des quinzaines de jours sans le voir, parce qu'il allait, disait-il, travailler sur les rives de la basse Saône, avec un patron qui l'avait embauché. Ce patron se nomme Landry, et…

— Ah ! mon Dieu ! – s'écrie M. Dubousquet tressaillant au souvenir de son ancien compagnon de chaîne à Brest, qui s'était évadé du bagne. – Ah ! mon Dieu !… Landry !… Si c'était lui ?…

— Est-ce que vous le connaissez, monsieur ? – demande Toinette surprise de l'angoisse qui se peint sur les traits de son oncle. – Vous

semblez alarmé…

— Savez-vous, mon enfant, quel âge à ce Landry ?

— C'est un homme déjà vieux… à ce que m'a écrit maman.

— Déjà vieux… c'est bien cela… Il avait environ trente ans, alors que nous étions au bagne, se dit M. Dubousquet.

Et il reprend tout haut :

— Cet homme, votre mère l'a donc vu, mon enfant ?

— Oui, monsieur ; elle m'a écrit que, la première fois que mon frère était resté si longtemps absent, il avait amené à la maison ce nommé Landry, afin qu'il put tranquilliser maman, en l'assurant que Justin travaillait chez lui depuis quinze jours… Et elle ajoutait, dans sa lettre, que cet homme avait une bien mauvaise figure.

— Plus de doute ! ça doit être lui ! – s'écrie Dubousquet. – Ah ! le malheureux enfant !… il est perdu !

— Perdu !… mon frère ? – s'écrie à son tour Toinette effrayée de l'expression des traits de son oncle. – Pourquoi donc serait-il perdu ?

Mais, sans répondre à cette question, le repris de justice ajoute :

— Votre mère vous donnait-elle d'autres détails sur ce Landry ?

— Non, monsieur… elle me disait, dans sa lettre comme je viens de vous le rapporter, qu'il avait une bien mauvaise figure, mais que, d'après ses paroles, il semblait honnête homme ; il lui a promis de veiller sur mon frère… comme il veillerait sur son fils.

— Quel mentor ! bonté divine ! – s'écrie M. Dubousquet en frémissant.

Et il reprend vivement :

— Mon enfant… écrivez… aujourd'hui même à votre mère… qu'il faut à tout prix retirer Justin de la compagnie de ce Landry ; sinon, je vous le répète, ce malheureux enfant est perdu… s'il ne l'est déjà… hélas !…

— Mon Dieu… monsieur, vous me faites trembler… Ce Landry est donc… ?

— Un homme des plus dangereux.

— Mais ce n'est peut-être pas le même que celui dont vous vous défiez…

— C'est possible, à la rigueur… Pourtant, je ne crois pas me tromper… Il vaut mieux, d'ailleurs, en tout cas, et dans le doute, que votre frère quitte son nouveau métier. Apprenez donc à votre mère que j'ai tout lieu de croire que ce Landry est un misérable… qu'il faut sur-

le-champ lui enlever Justin… Peu importe, quant à présent, qu'il gagne ou non sa vie… je pourvoirai à ses besoins… Il vaut mieux cent fois qu'il reste un mois ou deux auprès de votre mère… sans travailler, que de fréquenter davantage ce Landry… Ah ! ma pauvre enfant, je frémis on songeant à la faiblesse du caractère de votre frère !… Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne soit pas trop tard !

Et montrant son bureau, où se trouve du papier, des plumes et de l'encre :

— Il n'y a pas un moment à perdre… mettez-vous là, mon enfant, et écrivez sur l'heure à votre mère… Un seul jour de retard peut être fatal…

Mais, voyant la jeune fille rester immobile, rougir et baisser les yeux avec embarras, M. Dubousquet reprend avec instance :

— Je vous en adjure… ceci est plus grave que vous ne le pensez… écrivez sans retard à votre mère… que ce Landry est un misérable… et qu'en attendant que Justin ait trouvé du travail, il ne manquera de rien ; je vais vous donner un billet de deux cents francs : vous le mettrez dans la lettre.

— Monsieur…, – reprend la jeune fille d'une voix altérée. – je regrette de vous affliger… en ce moment surtout… où vous voulez me rendre service… mais, si ma mère savait seulement que je vous ai parlé… elle ne me reverrait de sa vie… Quant à l'argent… que vous voulez lui envoyer, elle nous a dit cent fois qu'elle aimerait mieux mourir à la peine… que d'accepter un liard de vous.

— Ah ! c'est à se désespérer ! – s'écrie le repris de justice, – Mais, en présence des circonstances actuelles, ces préjugés sont insensés, sont coupables, et…

— Ma mère n'a pas de préjugés…, monsieur, – reprend Toinette avec vivacité ; – tous les honnêtes gens agiraient comme elle.

— Mais votre frère… votre frère !…

— Je ne demande pas mieux que d'écrire à maman… sans m'expliquer autrement, qu'elle s'oppose le plus tôt possible à ce que mon frère continue de fréquenter ce Landry… parce que c'est un mauvais homme, ainsi qu'elle l'avait d'abord jugé sur sa figure… Voilà tout ce que je peux dire à maman.

— Soit, mon enfant, – reprend M. Dubousquet consterné ; – mais, du moins, écrivez cela tout de suite…

Toinette s'approche de la table, et, pendant qu'elle écrit, le forçat libéré se dit avec un accablement douloureux :

— C'est juste… la fatalité le veut ainsi… Quelle créance aurait ma

belle-sœur à mes affirmations au sujet de ce Landry ?… est-ce que je ne suis pas moi-même un forçat libéré ?… Puis, d'ailleurs, aux yeux prévenus de Suzanne, je n'ai pas le droit de me mêler des intérêts d'une famille qui me repousse depuis si longtemps de son sein… Quant à l'argent que j'offrais afin de subvenir aux besoins de cet enfant, – hélas ! peut-être perdu à cette heure, – Suzanne doit le refuser… n'a-t-elle pas jusqu'à présent refusé impitoyablement mes secours ?… n'a-t-elle pas dit à ses enfants qu'elle aimerait mieux mourir à la peine que d'accepter un liard de moi ?… Ah ! monsieur Borel !… monsieur Borel !… elles ne sont pas encore à leur terme… les terribles conséquences de votre abus de confiance !… Sans votre crime… cette femme vivrait heureuse et dans l'aisance, et, depuis vingt ans, elle vit dans les angoisses de la détresse… et peut-être le fils de mon frère est en ce moment sur le chemin de perdition… qui doit un jour le conduire au bagne !… Et vous êtes dix fois millionnaire, monsieur Borel ! et vous jouissez de l'estime de tous les gens de bien !

— J'ai écrit, monsieur, – dit Toinette se levant ; – j'annonce à ma mère que le hasard m'a appris que ce Landry était un homme très-dangereux, et qu'il faut se hâter de retirer mon frère d'auprès de lui… J'espère que maman me croira… Ce que je lui apprends au sujet de ce Landry n'est que trop d'accord avec la première impression qu'elle avait eue de lui…

— Ce sera déjà beaucoup d'enlever votre frère à une si dangereuse influence… mais, hélas !… il restera peut-être longtemps à la charge de votre mère… Enfin, Dieu m'en est témoin… il n'a pas dépendu de moi que la famille de mon frère ne fût à l'abri du besoin…

— Justin a déjà été à la charge de maman et de ma petite sœur… et, à force de travail, elles ont pu à peu près suffire à tout…

— Mon enfant…, – reprend M. Dubousquet après un moment de réflexion, – il y aurait cependant, si vous le vouliez, un moyen d'épargner cette lourde charge à votre mère et à votre sœur, qui ont déjà tant de peine à vivre…

— Quel moyen, monsieur ?

— Cet argent que je vous proposais…

— Monsieur, je vous ai déjà dit que…

— Attendez ; ne pourriez-vous laisser croire à votre mère… que cette petite somme… que vous lui envoyez… est le fruit de vos économies ?…

— Est-ce que je ne saurais pas, moi… d'où vient cet argent, monsieur ?… Ce serait tromper maman… Je lui ai envoyé, depuis que je suis en service… les trois quarts de mes gages… je me priverais de

tout pour elle, pour ma petite sœur et pour mon frère… mais, il m'en coûte de vous le répéter, monsieur… je ne dois rien accepter de vous, ni pour ma mère… ni pour moi…

— Qu'il en soit donc ainsi, mon enfant !… pourtant… je vous l'avoue lorsque, tout à l'heure, je vous ai vue venir ici… vous adresser à moi… j'avais espéré que…

— Je ne voulais rien vous demander qu'un conseil, monsieur, – s'empresse de répondre la jeune fille, ainsi ramenée aux circonstances qui lui étaient personnelles, et dont l'entretien sur sa famille l'avait momentanément distraite.

Ses traits s'altérèrent de nouveau ; elle baissa la tête et parut en proie à une angoisse croissante.

Le forçat libéré soupira et reprit :

— Soit, mon enfant, puisque vous ne voulez accepter de moi que des conseils… je vous conseillerai de mon mieux… Sans doute, vous êtes entrée en service, parce que votre métier de tisseuse, souvent interrompu par le chômage, vous était insuffisant ?

— Oui, monsieur… Il y a environ dix-huit mois, ma mère m'avait placée à Lyon chez une dame veuve, dont elle blanchissait le linge ; je gagnais peu d'abord, parce que je n'étais pas encore au fait du service… mais, au bout de six mois, ma maîtresse, satisfaite de moi, venait d'augmenter mes gages… lorsque malheureusement… ah !… bien malheureusement pour moi… elle est morte…

— Est-ce à cette époque que vous êtes venue à Paris ?

— Hélas ! oui… On assurait à ma mère que les gages que l'on donnait à Paris étaient presque le double de ceux que l'on gagnait à Lyon… cela m'a décidée… J'espérais ainsi pouvoir aider ma mère et ma petite sœur… Une de nos voisines m'avait indiqué un bureau de placement à Paris ; je m'y suis fait inscrire… et, huit jours après…

Toinette s'interrompt ; elle frissonne, agitée d'un tressaillement nerveux, puis murmure d'une voix à peine intelligible :

— Huit jours après… j'entrais chez M. de Saint-Prosper… Mon malheur… a daté… de ce jour-là…

La jeune fille n'achève pas ; un sanglot la suffoque. Elle cache son visage entre ses mains.

M. Dubousquet, de plus en plus étonné de l'effroi que cause à sa nièce la seule pensée de M. de Saint-Prosper, le moderne Vincent de Paul, s'efforce de la calmer, afin de provoquer ses confidences, lorsqu'il entend sonner à sa porte.

Il laisse pendant un instant Toinette seule, va ouvrir, et reste ébahi

à l'aspect de Sylvia.

Celle-ci lui dit avec un accent d'affectueuse déférence :

— Bonjour, mon cher monsieur Dubousquet, je viens d'apprendre, en montant chez mademoiselle Antonine, que M. Wolfrang était chez vous.

— Oui, madame, – répond le repris de justice.

Et il se dit à part lui :

— Ah ! mon Dieu ! pendant mon entretien avec ma nièce… j'avais oublié M. Wolfrang !

— J'ai deux mots à lui dire, – poursuit Sylvia, – et j'ai saisi avec empressement cette occasion de vous répéter ce que vous savez d'ailleurs déjà, que nous ressentons pour vous une si profonde estime, que nous serons très-heureux si vous voulez bien regarder notre maison comme la vôtre… sans oublier *Bonhomme*, qui, vous le voyez, me traite déjà en ancienne connaissance.

Et la jeune dame, souriant, accorde une caresse au barbet, qui lui fait fête, n'ayant pas oublié le bon accueil qu'il a reçu la veille.

Puis elle ajoute :

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur Dubousquet de prévenir Wolfrang que je désire lui parler ? ou mieux, permettez-moi d'entrer un moment chez vous et de vous rendre ainsi votre aimable visite d'hier au soir…

M. Dubousquet éprouvait une émotion nouvelle pour lui… et si douce… oh ! si douce, qu'en s'y abandonnant, il oubliait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la présence réelle de Sylvia.

Ainsi, à l'instant même où sa nièce, avec une naïveté cruelle, lui donnait tant de preuves poignantes du mépris, de l'aversion traditionnelle qu'il inspirait, qu'il devait inspirer à sa famille, une jeune femme douée des plus nobles qualités du cœur et de tous les avantages de la beauté, de l'esprit et de la richesse, venait chez lui, repris de justice, accablé la veille sous les dédains de tous, lui témoigner sa profonde estime.

L'impression née de ce contraste était, nous le répétons, à la fois si étrange et si douce pour M. Dubousquet, qu'il s'y abandonnait avec délices, oubliant d'abord la présence de Sylvia, debout au seuil de la porte ; puis, enfin, il lui dit, les yeux pleins de larmes et la contemplant avec l'expression d'une reconnaissance ineffable :

— Ah ! madame… madame… si vous saviez quel bonheur je vous dois en ce moment !

La physionomie, l'accent, le regard du repris de justice, étaient si

touchants, que Sylvia, oubliant également que leur entretien avait lieu sur le palier de l'escalier, lui répondit, émue :

— Et vous, monsieur Dubousquet, vous me rendrez aussi très-heureuse si, comme je l'espère, vous êtes convaincu de l'admiration que, Wolfrang et moi, nous ressentons pour votre caractère…

Et la jeune femme reprend avec un doux et gai sourire :

— Vous ne voulez donc pas absolument me permettre d'entrer chez vous, monsieur Dubousquet, ne fût-ce qu'un instant, afin que j'aie au moins le plaisir de vous rendre votre visite en venant chercher Wolfrang ?…

— Ah ! mon Dieu, madame… que de pardons j'ai à vous demander !… que de bontés de votre part !… Quoi !… vous daigneriez… me faire la grâce… de… ?

— Mais certainement… et je suis, à regret, obligée de vous avouer, mon cher voisin, que *Bonhomme* me fait beaucoup mieux que vous les honneurs de votre logis… Voilà déjà plusieurs fois que, par ses regards ? ses allées, ses venues, il m'invite à entrer céans…, – reprend gaiement Sylvia remarquant l'intelligent manége du barbet. – Je le suivrai donc, s'il vous plaît…

Ce disant, et précédée du barbet, qui, gambadant et jappant comme s'il eût été fier de proclamer la glorieuse visite faite à son maître, la jeune femme, suivie du forçat libéré, entre dans la pièce où est restée Toinette.

Celle-ci n'était plus seule.

Wolfrang, sortant du salon, d'où il avait entendu la conversation de M. Dubousquet et de sa nièce, venait de la rejoindre.

Elle ignorait le nom de cet étranger qui s'offrait soudain à ses yeux ; et, à son aspect, éprouvant une confusion extrême, elle demeurait immobile, accablée sur sa chaise, la tête penchée sur sa poitrine, et fuyant les regards de Wolfrang, qui la contemplait avec une commisération profonde ; car il savait depuis la veille le secret terrible que l'infortunée venait confier à son oncle.

Sylvia ne put retenir un mouvement de surprise et d'intérêt à la vue de la servante ; car son attitude douloureuse et brisée annonçait un chagrin accablant.

Wolfrang, d'un signe expressif, engage la jeune femme à garder le silence, et à laisser Dubousquet seul avec Toinette.

— Du courage… mon ami… du courage !… votre cœur, si endolori déjà… va recevoir un coup cruel, – dit Wolfrang au forçat libéré, qui l'accompagnait dans l'antichambre précédant la pièce où restait

Toinette. – Ne prenez aucune décision avant de me revoir… Votre nièce et sa famille refusant vos services, nous saurons bien les amener à accepter les nôtres… Nous ne l'abandonnerons pas, votre nièce ; elle mérite la commisération des honnêtes gens… Oui, je vous le répète… malgré l'aveu… terrible qu'elle va vous faire… Toinette est digne de la plus tendre commisération, croyez-en ma parole…

— L'aveu… terrible… qu'elle va… me faire ?… – répète M. Dubousquet aussi surpris qu'alarmé. – Grand Dieu !… vous savez donc… de quoi il s'agit ? vous savez donc, monsieur… quel motif l'a conduite chez moi ?

— Oui, mais, je vous le répète… ne la blâmez pas, cette malheureuse enfant… plaignez-la… et consolez-la… en l'assurant qu'elle peut compter sur nous…

Puis Wolfrang, s'adressant à sa compagne et lui désignant, d'un regard encore humide d'attendrissement et de vénération, le repris de justice, demeuré muet de stupeur et d'angoisse en songeant à ce terrible aveu qu'il attend de sa nièce, Wolfrang ajoute :

— Nous ne le connaissons que par l'un de ses actes, ce généreux martyr du dévouement fraternel ; mais, quand tu sauras, Sylvia, quel trésor de tendresse, d'abnégation, de vaillance, de délicatesse exquise et d'adorable bonté, renferme cette âme céleste… quand tu sauras à quelle hauteur elle a, sans avoir conscience, de sa grandeur, pu s'élever par le sacrifice… tu diras comme moi, selon notre croyance : « Ils viennent, ils vivent parmi les hommes… mais ils diffèrent des hommes, ceux-là qui, ainsi que lui…, sont marqués de l'empreinte divine… »

Le forçat libéré alla rejoindre sa nièce après le départ de Wolfrang et de Sylvia.

Celle-ci entra bientôt chez Antonine Jourdan, habitant au même étage que M. Dubousquet.

XXVIII

Antonine Jourdan, encore sous l'impression des tragiques événements de la veille, avait, ce jour-là, renoncé à aller, selon sa coutume, donner des leçons de musique.

Deux portraits, nous l'avons dit, ornaient le salon d'étude de la jeune artiste : le portrait de sa mère et le daguerréotype de son fiancé Albert Gérard, portant l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

Le daguerréotype a disparu.

Antonine Jourdan est agenouillée devant le portrait de sa mère, dans une attitude de pieux recueillement ; ses mains sont jointes avec ferveur, elle semble prier… les yeux attachés sur l'image maternelle, qu'elle invoque en sa pensée avec une expression de tendre et religieuse adoration.

Les traits d'Antonine, pâlis, fatigués par l'insomnie, sont calmes, graves, mais non pas abattus… ils respirent, au contraire, une sorte de sérénité mélancolique.

Soudain, le bruit de la sonnette de son appartement attirant l'attention de la jeune artiste, elle se lève, et, en l'absence de sa femme de ménage, elle va elle-même ouvrir la porte.

Elle demeure d'abord très-étonnée à la vue de la compagne de Wolfrang, ne pouvant supposer le but de cette visite, qui lui paraît étrange, presque inexplicable en raison des funestes préventions que l'événement de la veille devait laisser dans l'esprit des témoins de cet éclat scandaleux.

Cependant elle adresse à la jeune femme une révérence polie, et l'introduit silencieusement dans son salon.

À peine y sont-elles entrées toutes deux, que Sylvia, ne pouvant retenir ses pleurs, et, cédant à un mouvement d'irrésistible sympathie, embrasse la cantatrice avec effusion, lui disant d'une voix entrecoupée :

— Pauvre Antonine !… combien vous avez dû souffrir hier !…

Cette preuve de touchant intérêt, rendue plus affectueuse encore par cette douce familiarité, qui supprimait le terme formaliste de mademoiselle, surprend et impressionne vivement la jeune artiste ; cependant rien en elle ne trahit la confusion que nous causent souvent les témoignages d'une bienveillance imméritée.

Non, Antonine ne baisse pas les yeux ; son regard loyal, assuré, cherche, au contraire, celui de la jeune femme et semble lui dire : « Merci… vous m'avez bien jugée, malgré les apparences dont je suis accablée… »

Ce regard aurait suffi à justifier Antonine, lors même que, la veille, Wolfrang, sans s'expliquer davantage, n'eut pas affirmé à sa compagne que, non-seulement la jeune, artiste était innocente, mais qu'elle aussi, de même que le repris de justice, accomplissait vaillamment un généreux sacrifice.

— Pauvre Antonine ! – avait dit Sylvia, – combien vous avez dû souffrir hier !

— C'est vrai ; mais vous me faites en ce moment oublier mes chagrins, madame…

— Madame ?… Vous voulez donc m'obliger de nouveau à vous appeler, à mon tour, mademoiselle ?… Est-ce que l'on doit se traiter si cérémonieusement entre artistes, puisque, selon vous du moins, chère Antonine, je possède à peu près un talent d'artiste… En ce cas, je revendique mes droits de bonne camaraderie…

— Ah ! l'impression profonde que m'a causée votre chant me sera toujours présente, chère Sylvia… puisque vous me permettez de vous appeler ainsi ; et, je vous l'avoue, j'en suis ravie… le mot *madame* m'eût paru glacial… Oui, j'ai pour vous une si vive sympathie… votre présence chez moi ce matin… après le scandale d'hier au soir… prouve, de votre part, une si grande bonté de cœur, mais aussi tant de pénétration, que j'en suis confondue…

— En quoi suis-je donc si pénétrante ?

— Si vous ajoutiez l'ombre de foi aux outrageants reproches qui m'ont été adressés hier au soir, vous ne seriez pas ici à cette heure, chère Sylvia.

— Non, certes…

— Qui donc a pu vous convaincre que, malgré de fâcheuses apparences, je suis une honnête fille ?

— Qui a pu me convaincre de cela ?… Eh ! mon Dieu, chère Antonine, c'est vous-même, c'est l'expression ouverte de votre physionomie, où j'ai lu tout de suite la droiture de votre âme ; c'est la franchise que révèlent vos moindres paroles ; c'est votre regard ferme et loyal, qui, en ce moment encore, s'attache sur le mien avec une si fière assurance… Est-ce que vous oseriez me regarder de la sorte si vous n'étiez pas, comme vous le dites, une honnête fille ?

— Il est vrai, Sylvia, mon embarras trahirait ma fausseté si je vous trompais…

— Eh bien, je vous le demande, sans transition, sans ménagement, et au risque de raviver une plaie saignante encore… comment se fait-il que ce malheureux insensé… qui sans doute vous connaît depuis longtemps… qui doit pouvoir vous apprécier, puisqu'il vous aime… éperdûment… car un amour éperdu, s'il n'excuse pas, explique du moins ces emportements sauvages… oui, je vous le demande, chère Antonine, comment ce malheureux insensé a-t-il pu vous croire un seul instant coupable d'une infamie ?…

— C'est qu'Albert Gérard… c'est son nom… a les défauts de ses qualités… Il n'est pas de caractère plus noble, plus courageux, mais plus emporté que le sien… Quoique bien jeune encore, il compte des traits de bravoure héroïque, non pas seulement à la guerre, c'est son métier… mais il a arraché aux flammes des femmes et des enfants, il a arraché aux flots des gens qui se noyaient… Il se précipite dans le danger sans jamais calculer les périls… Son premier mouvement est toujours d'une impétuosité irréfléchie ; aussi j'attribue le funeste éclat d'hier au soir à cette fatale irréflexion, et surtout à des instincts jaloux, que rien n'autorise, mais qui sont invincibles…

— Je conçois la jalousie, lorsqu'elle a un motif… mais comment votre fiancé a-t-il pu se rendre l'écho d'une calomnie injuste… absurde ?

— Non, ce n'était pas une calomnie, chère Sylvia.

— Que dites-vous ?

— Il est vrai, ainsi que je l'ai dit à Albert, qu'hier matin ayant reconduit jusqu'à ma porte un vieil ami à moi, que j'aime autant que je le révère… je l'ai embrassé en lui disant : « À demain. » Comment Albert a-t-il été instruit de cette circonstance ?… Je l'ignore ; mais ces apparences ont suffi pour exaspérer sa jalousie naturelle, et j'ajouterai qu'elles auraient dû l'exaspérer, s'il ne me connaissait pas depuis mon enfance, s'il ne savait pas dans quels principes d'honneur j'ai été élevée par la meilleure, par la plus tendre des mères…

En disant ces mots. Antonine lève les yeux vers le portrait maternel.

Sylvia, remarquant alors cette peinture, la contemple ; puis :

— Antonine, quelle douce et noble figure que celle de votre mère !

— Elle a été, elle est restée mon adoration, mon guide, mon soutien, mon culte, ma foi, ma religion, – répond la jeune fille d'un accent profondément pénétré. – Elle me conseille, elle m'encourage, elle me console, comme au temps où elle vivait. Oui, Sylvia, par un miracle d'adoration filiale, je vois ma mère encore me sourire… je l'entends me répondre lorsque je lui parle. Non, pour moi elle n'a jamais cessé d'exister, elle ne m'a jamais quittée… Sans cela… sa mort

m'aurait tuée. Son corps a disparu… son âme, restée vivante, m'est toujours présente.

— Chère Antonine, je vous aimais ; maintenant, je vous admire… Oh ! oui, c'est quelque chose d'admirable que ce prodige d'adoration filiale qui dit à la mort avec sérénité : « Non, tu ne m'enlèveras pas ma mère… elle vit, elle vivra toujours et tout entière dans mon cœur, asile sacré où elle demeure impérissable… »

— Sylvia, mon amie, ma sœur, – dit Antonine en prenant la main de la jeune femme et la contemplant avec un bonheur ineffable, combien je suis heureuse de me voir, de me sentir si bien comprise de vous ; car au vulgaire… elle paraîtrait étrange, insensée, ma foi dans l'existence actuelle de ma mère, qui cependant, aux yeux de tous, n'existe plus.

— Votre surprise cessera, chère Antonine, lorsqu'un jour vous saurez que, pas plus que vous, je ne crois à la mort.

— Que voulez-vous dire ?

— On ne meurt point.

— Comment ?

— Nous sommes immortels, corps et âme, esprit et matière !

— De grâce, Sylvia, expliquez-vous.

— Nous reparlerons de cela… mais, je vous en prie, revenons à ce qui vous intéresse, à vos chagrins ; car, enfin, ce pauvre fou qui était hier en proie au délire furieux de la jalousie… vous l'aimez ?

— Passionnément !… il a été… il sera l'unique amour de ma vie.

Et Antonine, regardant fixement la jeune femme, reprend d'un ton grave, pénétré :

— Ce ne sont point là, Sylvia, je vous l'assure, des paroles de roman… Mon caractère enjoué est cependant très-ferme : il est trois choses qu'en mon âme et conscience je puis affirmer : c'est que ma mère me sera toujours présente, c'est que je serai toujours une honnête femme, c'est que j'aimerai toujours Albert.

Et Antonine ajouta avec effusion :

— Je puis encore affirmer que votre amitié, Sylvia, me sera toujours chère… car je lui dois une sœur.

— Oui, la plus tendre… la plus dévouée des sœurs, croyez-le bien, Antonine. Aussi votre sœur vous demande : Que comptez-vous faire maintenant, puisque Albert Gérard est… et sera l'unique amour de votre vie… et que, malgré sa folie furieuse d'hier au soir… il est digne de votre amour ; vous ne l'aimeriez pas sans cela ?

— Non… et savez-vous, Sylvia… ce qui rend presque mon amour sacré pour lui ?… Savez-vous surtout pourquoi je l'aime tant ?… C'est qu'il partageait mon idolâtrie pour ma mère !…

— Il l'a donc beaucoup connue ?

— Il a été presque élevé avec moi… il demeurait dans la même maison que nous, avec sa tante ; elle tenait un petit commerce de mercerie.

— Et son père… et sa mère ?…

— Albert est orphelin ; nous avons grandi ensemble ; il venait constamment chez ma mère, il l'adorait.

» — Albert serait ton frère, – me disait-elle souvent, – qu'il n'aurait pour moi ni plus de tendresse, ni plus de respect…

» À quinze ans, j'ai commencé mes études au Conservatoire. Albert, âgé de deux ans de plus que moi, est entré dans une étude de notaire ; nous nous sommes, à cette époque, promis de nous marier.

» Nous nous voyions chaque jour ; sa conduite était exemplaire, malgré l'ardeur de son âge et l'impétuosité de son caractère ; il était doux et rangé comme une fille. La conscription l'a atteint ; sa tante était trop pauvre pour le racheter ; ma mère était pauvre aussi, elle ne pouvait non plus faire ce sacrifice, sinon elle l'eût fait de grand cœur, car elle approuvait nos projets d'union.

» Albert est parti pour l'armée, et nous nous sommes promis qu'à l'expiration de son temps de service, nous nous marierions. Blessé légèrement en Afrique, il est venu passer sa convalescence près de nous.

» Je l'ai retrouvé tel qu'avant son départ, aussi bon, aussi fendre, aussi aimant ; seulement, j'ai remarqué en lui une propension croissante à la jalousie : il s'inquiétait, il s'alarmait presque de me voir aller seule chanter dans les salons, ou sortir seule pour donner mes leçons : aussi fut-il convenu qu'à l'expiration de son temps de service, il demanderait une concession de territoire en Algérie. Certain de l'obtenir, car ses états de service sont excellents, la petite dot que je me suis amassée servirait à mettre en valeur les terrains concédés. Nous irions en Afrique, Albert et moi, mener la vie paisible et retirée de colons.

» Cet avenir m'enchantait, parce qu'il convenait à Albert, et parce que j'ai peu de goût pour le monde… Tels étaient nos projets. Nos espérances devaient bientôt se réaliser, puisque Albert sera libéré du service dans cinq mois ; aussi, en le voyant venir hier à l'improviste, ma première pensée a été qu'ayant obtenu son congé définitif, il m'avait ménagé la surprise de cette heureuse nouvelle…, car j'ignorais

son retour, et… »

La femme de ménage d’Antonine entre en ce moment d’un air grave et compassé, tenant une lettre à la main :

— Est-ce que vous avez été indisposée, ma bonne madame Pigal ? – dit avec bienveillance la jeune artiste à la femme de ménage ; – vous n’êtes pas venue ce matin ?

— Non, mademoiselle, je n’étais pas indisposée, – répond sèchement madame Pigal. – Je suis venue à sept heures du matin… comme à l’ordinaire… mais je m’en suis retournée aussitôt.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j’ai rencontré à la porte M. Bachelard… le garçon de boutique du libraire…

— Eh bien… ensuite ?…

— Eh bien, mademoiselle… M. Bachelard m’a appris sur votre compte des choses… ah ! mais des choses…

— Quelles choses ? – demande Antonine. – Achevez… je vous prie.

La jeune artiste, se tournant alors vers Sylvia, lui dit avec un demi-sourire :

— Pardon, mon amie, je désire entendre la révélation si terrible que cette bonne madame Pigal ose à peine articuler…

— Non, mademoiselle !… j’aurai moins de front que vous ! et je ne les répéterai pas, ces vilaines choses-là, – s’écrie la femme de ménage révoltée du sang-froid d’Antonine ; – mais, en apprenant ce qui s’est passé… j’ai couru chez mon mari lui demander si je pouvais continuer de faire votre ménage.

— Ah ! ah ! voilà qui prouve une louable déférence pour les volontés de M. Pigal, – dit Antonine souriant. – Et que vous a-t-il répondu ?

— Il m’a défendu de rester un jour de plus ici… et je viens…

— Il suffit, – reprend Antonine ; – je chercherai quelqu’un qui vous remplace.

Et la jeune fille ajoute, en priant du regard Sylvia de garder le silence, car celle-ci paraissait outrée de l’impertinence de la femme de ménage :

— Je regrette vos services ; car vous êtes une bonne et digne femme, madame Pigal… Qu’est-ce que cette lettre… que vous tenez là ?… Est-elle pour moi ?

— Oui, mademoiselle… Le soldat qui vient de me la remettre attend une réponse à la porte, – reprend la femme de ménage donnant

la lettre à Antonine.

Celle-ci prend vivement la lettre et pâlit légèrement, tandis que madame Pigal continue ainsi :

— Je ne me serais pas chargée d'une pareille commission, si ce soldat… ne m'avait suppliée en pleurant de vous remettre la lettre… car il m'a fait grand pitié, ce pauvre jeune homme !…

Pendant cette réflexion de madame Pigal, la jeune artiste a lu le billet.

Un radieux espoir illumine ses traits, et elle tend la lettre à Sylvia, en lui disant, sans retenir une larme d'attendrissement :

— Lisez… mon amie… ma sœur… lisez, et partagez mon bonheur.

Sylvia parcourt rapidement la missive, pendant que madame Pigal, honnête, très-honnête d'ailleurs, son scrupule le prouvait, se disait à part soi, contemplant Antonine avec un mépris douloureux :

— Et penser… qu'ainsi que me l'a raconté M. Bachelard, cette malheureuse reçoit des bienfaits… de ce vieux militaire qui vient si souvent la voir… sans parler du jeune qui lui a fait hier au soir une scène de jalousie effroyable, devant tout le monde ! Et elle ne rougit pas devant moi, l'effrontée ! elle a un vieux et un jeune, et elle a l'air de trouver ça tout simple ! Est-il possible !… On lui aurait pourtant donné le bon Dieu sans confession !… Je me serais jetée au feu pour elle… tant je la croyais bonne et vertueuse !

— Ah ! cette lettre navrante… doit l'excuser à vos yeux, – dit à demi-voix Sylvia à Antonine. – Il faut le recevoir… lui pardonner… Je vous laisse et reviendrai savoir…

— Sylvia, – dit vivement Antonine prenant la jeune femme par la main au moment où elle se levait, – donnez-moi une preuve de votre amour.

— De grand cœur… Laquelle ?

— Restez…

— Quoi !… vous voulez ?…

— Que vous assistiez à mon premier entretien avec Albert après cette pénible soirée, chère Sylvia…

— Mais.

— Je vous en prie, ne me refusez pas… je veux que vous connaissiez Albert… je veux vous convaincre qu'il est aussi digne de mon amour… que je suis digne de votre amitié.

— Antonine… n'est-il pas indiscret de ma part… de… ?

— Cet entretien ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà…

Je vous ai tout dit… Puis Albert ne doit-il pas aussi vous offrir ses excuses… au sujet du scandale qu'il a causé hier au soir chez vous ?…

Et Antonine ajoute avec un charmant sourire :

— Enfin, excusez mon orgueil… je suis sûre de montrer à Albert… que j'ai su conquérir une amie telle que vous… !

— Soit… je reste, chère Antonine…

— Priez M. Albert Gérard d'entrer, ma bonne madame Pigal, – dit presque gaiement la jeune artiste, – et vous voudrez bien m'attendre, afin que nous réglions notre compte… si vous persistez toujours, ce que je ne veux pas croire… à me quitter… pour cause d'indignité… bon Dieu ! selon l'ordre impitoyable du rigide M. Pigal !

— Et elle ose plaisanter, la malheureuse ! s'écrie en sortant la bonne femme indignée.

Bientôt Albert Gérard entre dans le salon d'Antonine.

XXIX

Albert Gérard, croyant trouver sa fiancée seule, ne peut cacher sa surprise à l'aspect de Sylvia : il est pâle, défait, et semble profondément abattu.

Le jeune homme, si effrayant la veille dans ses sauvages emportements de jalousie, est presque méconnaissable ; ses traits, malgré leur caractère énergique et passionné, expriment alors la mansuétude, la résignation et la souffrance.

Interdit, il s'arrête au seuil de la porte, osant à peine lever les yeux sur les deux amies.

Antonine se lève, va prendre son fiancé par la main, le conduit ; et il la suit machinalement jusque devant Sylvia ; puis, d'une voix touchante :

— Albert… il faut d'abord que je vous présente à madame Wolfrang… mon amie… ma meilleure amie… Elle vous pardonne le scandale que vous avez, hier au soir… causé dans son salon… car c'est chez elle que je chantais…

— Ah ! madame ! balbutie le sous-officier écrasé de confusion, je suis désespéré… de ce qui s'est passé… Que d'excuses !…

— Ces excuses, Antonine me les a faites, monsieur… et je les ai de grand cœur acceptées… Ne parlons plus de cet événement : il est, je vous l'assure, en ce qui me concerne, tout à fait oublié… Votre lettre nous a profondément émues toutes deux.

Et Sylvia, répondant à un geste de surprise d'Albert, ajoute :

— Ce billet, Antonine m'a permis de le lire… elle m'a dit combien elle vous aimait, combien vous vous étiez toujours montré digne de son amour… et, lorsque par discrétion… je désirais la laisser seule avec vous : « Non, – m'a-t-elle dit, et je vous rapporte ses paroles, – non, je désire que vous connaissiez Albert… je veux que vous sachiez qu'il est aussi digne de moi que je suis digne de lui… Enfin…, a ajouté Antonine…, et pourquoi ne le dirais-je pas ? – continue Sylvia, – je suis fière de montrer à mon fiancé que j'ai su conquérir une amie telle que vous. » De cette amitié, Antonine doit, en effet, être fière, monsieur… car ce qui la lui a conquise et méritée, c'est la noble franchise de son caractère, c'est la loyauté, la droiture de son cœur… enfin, c'est sa vertu, monsieur !

Ces derniers mots sa *vertu*, accentués d'une voix ferme et haute par

Sylvia, étaient une allusion trop positive aux soupçons injustes manifestés la veille par le jeune homme à l'égard d'Antonine, pour que celui-ci ne sentît pas la portée de ces paroles, et la nécessité d'y répondre.

Il se recueillit un instant, et, se tournant vers Sylvia :

— Madame, voici toute la vérité… je bénis le hasard qui vous a amenée ici… car vous faire, à vous, madame, cet aveu accablant et déshonorant pour moi, me semble moins pénible, je le confesse, que si je devais directement l'adresser à Antonine.

— Allons, courage, monsieur !… – dit Sylvia d'un ton bienveillant, – ma digne amie n'entendra de cet aveu que ce qui peut vous être favorable… le reste sera pour elle non avenu…

— J'avais, madame, obtenu un congé jusqu'à l'expiration de mon temps de service ; j'étais ainsi à peu près libéré. Voulant ménager une surprise à Antonine, je ne lui écris rien de ce congé ; j'arrive à Paris, j'accours ici hier au soir…

» J'allais m'adresser au concierge afin de savoir si Antonine était chez elle, lorsque je rencontre sous la porte cochère un jeune homme qui s'empresse de me dire qu'il est de la maison, et offre de me donner les renseignements que je cherche peut-être… Je lui demande simplement si mademoiselle Antonine Jourdan est chez elle…

» À ce nom, il me regarde attentivement, sourit d'un air étrange, me répond que cette demoiselle est absente, ayant été invitée à passer la soirée chez le maître de la maison, et ajoute d'un air mystérieux :

» — Si vous le voulez… je peux vous confier beaucoup de choses très-particulières sur notre belle et jeune locataire, et, entre autres, certaine aventure arrivée ce matin, et qui ne peut manquer de vous intéresser, ne fût-ce que par esprit de corps, car il s'agit d'un militaire…

» Je l'avoue à ma honte, au lieu de tourner le dos à ce bavard… je me sens… je ne sais pourquoi… vaguement inquiet… je cède à une misérable curiosité… j'écoute… et j'apprends…

Mais, pâlissant encore à ce souvenir et à celui de la terrible scène de la veille, le sous-officier est tellement ému, que sa voix expire sur ses lèvres.

Sylvia, non moins apitoyée qu'Antonine, veut épargner à Albert la douleur d'achever cette cruelle confession, et ajoute :

— Vous apprenez, monsieur, une calomnie infâme ; et, sans même réfléchir que l'infamie de ce soupçon renfermait la meilleure preuve de son absurdité, l'impétuosité naturelle de votre caractère vous emporte… une jalousie insensée trouble votre esprit, votre raison

s'égare… vous devenez fou… si complétement fou…, qu'après avoir adressé à Antonine le plus sanglant outrage qui puisse être fait à une honnête femme… vous voulez la tuer.

— Ah ! malheur à moi ! – murmure Albert Gérard frissonnant et cachant son visage entre ses mains. – Honte et malheur à moi !…

— Non, – répond Antonine d'une voix miséricordieuse et tendre ; – à vous indulgence, pardon et bonheur, mon ami…

Et la jeune artiste, prenant alors l'une des mains de son fiancé, l'oblige ainsi, par un doux mouvement, à démasquer son visage.

Puis elle ajoute :

— Sylvia l'a dit…, pauvre Albert, hier au soir… vous étiez fou… vous n'aviez plus conscience de vos paroles… de vos actes… Oubliez ce funeste rêve, ainsi que je l'oublie moi-même…

— Ah ! comment oublier jamais… qu'à la face de tous… et sans presque vous donner le temps de me répondre… de me convaincre de la fausseté de ces terribles apparences… je vous ai accusée… vous, Antonine… vous… grand Dieu !… d'avoir… été… ?

— Franchement, Albert, – reprend la jeune artiste avec une affectueuse dignité, interrompant le sous-officier, est-ce qu'une pareille accusation… lors même que, par impossible, vous l'auriez de sang-froid portée contre moi, pouvait m'atteindre ?… C'est vous, pauvre aveugle, qu'elle eût avili… Mais, de grâce, laissons là ces suppositions indignes de vous, de moi et de l'amie qui nous écoute… et, puisque tout est oublié, témoignons-lui notre reconnaissance pour l'intérêt qu'elle nous porte, en la rendant heureuse de notre bonheur… Elle sait nos projets… rien ne s'oppose plus maintenant à ce qu'ils se réalisent ; vous êtes, grâce à votre congé, libéré du service… Il reste à savoir ce qu'il adviendra de la concession de terrain en Algérie… L'avez-vous obtenue ?

— Pas encore…, – répond Albert, – mais prochainement elle me sera accordée, j'en ai la promesse formelle de mon colonel.

Albert Gérard a prononcé ces mots d'un air embarrassé, en pâlissant davantage ; ses traits, malgré les indulgentes et tendres assurances de sa fiancée, loin de se rasséréner, révèlent une contrainte, une angoisse croissantes, jusqu'alors inaperçue d'Antonine.

Sylvia, plus clairvoyante, est saisie d'un doute soudain dont elle est effrayée.

Voulant à tout prix l'éclaircir, elle examine attentivement les traits du sous-officier, dont le regard est baissé.

Puis elle reprend en s'efforçant de sourire malgré ses perplexités :

— Chère Antonine, vous allez me reprocher sans doute de brusquer un peu les choses… mais voici mon excuse… Wolfrang et moi, nous sommes des oiseaux voyageurs… Il est possible qu'avant peu nous quittions Paris… mais je tiens tant à être témoin de votre bonheur…, que je retarderai notre départ jusqu'à l'époque de votre mariage… Quand aura-t-il lieu ?…

— Chère Sylvia, – répond gaiement Antonine, – je suis trop franche pour ne pas répondre… contrairement aux lois de la bienséance, obligatoires pour toute demoiselle bien élevée… que je désirerais que notre mariage eût lieu le plus tôt possible… mais c'est à mon futur seigneur et maître de décider cette question… Donc, qu'il réponde…

La jeune artiste, regardant alors Albert, commence à remarquer le silence pénible, les traits de plus en plus soucieux et assombris de son fiancé.

Aussi reprend-elle, étonnée, mais sans pourtant concevoir encore d'inquiétude :

— Quoi ! mon ami, seriez-vous toujours sous l'impression de ces pénibles souvenirs que nous devons oublier… oubli dont je vous donne l'exemple ?…

— Ces souvenirs, – répond Albert avec effort et d'une voix altérée, – ces souvenirs… je les oublierai… Antonine… après un mot d'explication… que je viens vous demander, que je vous supplie, les mains jointes… de m'accorder… au nom de notre bonheur à venir…

Et la physionomie du sous-officier a pris soudain une expression si douloureuse, que les soupçons de Sylvia se confirment à mesure que s'éveillent ceux d'Antonine.

XXX

Cette demande d'*explication*, implorée à mains jointes par Albert Gérard au nom de l'avenir de son bonheur et de celui d'Antonine, la surprit d'abord extrêmement, et ensuite l'affligea et lui causa de vives alarmes.

La lettre du sous-officier témoignait seulement, il est vrai, de son profond repentir du scandale de la veille, et il venait d'exprimer de nouveau ses remords à ce sujet.

Antonine, faisant généreusement la part de l'aveugle emportement du caractère de son fiancé, et, pensant sincèrement qu'il se trouvait en proie à un accès de folle et furieuse jalousie, lorsque, la veille, il lui jetait en présence d'étrangers ce reproche abominable : « Vous vous êtes vendue à un vieillard ! » Antonine, autant par miséricorde et par tendresse que par dignité de soi, avait dédaigné, pardonné, oublié cet outrage ; elle ne songeait plus qu'à ces riants projets d'avenir caressés si longtemps, et à l'heure de s'accomplir.

Enfin, Sylvia prononçait ces paroles décisives : « À quand le mariage ?… » Antonine, fidèle à sa franchise accoutumée, avouait en souriant que ce mariage, elle le hâtait de tous ses vœux.

Et Albert, d'abord silencieux, contraint et sombre, demandait d'une voix altérée une explication, au lieu de tomber aux genoux d'Antonine, enivré de reconnaissance, de foi et d'amour, et de fixer le terme prochain de leur union.

Ces réflexions, à mesure qu'elles se présentaient à l'esprit de la jeune artiste, lui semblaient de plus en plus inquiétantes. Sa dignité, sa conscience irréprochable lui avaient inspiré une pitié douloureuse envers l'insensé qui l'accusait d'une infamie où le ridicule le disputait à l'odieux pour qui connaissait Antonine. Aussi sa fierté, quelque passionné que fût son amour pour son fiancé, ne pouvait, ne devait pas pardonner ou excuser une pareille insulte réitérée de sang-froid.

Mais, bientôt rassurée à ce sujet, croyant Albert incapable d'une telle aberration d'esprit, elle se demandait néanmoins quel pouvait être alors le but de cette explication.

Aussi, se contenant, reprit-elle d'une voix grave et douce :

— Je croyais, mon ami, d'après votre lettre et en suite de notre entretien, toute explication superflue. Il n'en est pas ainsi… je le regrette… et je suis prête à vous répondre en présence de notre amie.

— Moi aussi, répond Albert, je désire vivement que cette explication ait lieu en présence de madame, qui veut bien nous porter tant d'intérêt.

Le sous-officier se recueille alors un instant, et reprend :

— Je crains, Antonine, que vous ne vous soyez méprise sur le sens de ma lettre, écrite dans l'effervescence de la douleur et du repentir.

— Permettez, monsieur, – dit Sylvia, – le sens de cette lettre ne prêtait à aucune méprise… non plus que vos récents témoignages de regret au sujet du passé.

— Mes regrets… mes remords… sont sincères, madame, et c'est parce qu'ils sont sincères… navrants, c'est parce que je me reprocherai toujours… quoiqu'elle m'ait pardonné… d'avoir hier, dans l'emportement d'une jalousie aveugle, accusé Antonine d'un acte infâme, sans presque lui donner le temps de justifier les funestes apparences qui pesaient sur elle, que je la conjure, à cette heure… où de sang-froid je puis l'entendre… de me prouver… combien ces apparences étaient trompeuses.

À ces mots, qui ne lui laissent plus aucun doute sur la pensée d'Albert, Antonine tressaille, reste silencieuse et jette un regard où se révèle le douloureux ressentiment de son cœur et de sa fierté blessée.

— Comment ! monsieur, – s'écrie Sylvia, – vous n'êtes pas convaincu de l'innocence d'Antonine ?

— J'en suis convaincu, madame, si j'en crois mon amour… mon respect pour Antonine… et cependant, malgré moi, un soupçon me reste… et quelques mots d'elle… quelques mots seulement… peuvent à jamais détruire ce soupçon.

— Mais monsieur, – reprend Sylvia, – la persistance de ce doute est un outrage pour celle-là qui n'a jamais… entendez-vous bien ?… jamais démérité de votre estime.

— Ah ! madame, dit Albert avec un accent de sincérité irrésistible, – croyez-moi… lorsque je conjure Antonine de m'accorder cette explication au nom de notre bonheur commun, loin de songer à l'outrager… j'agis en honnête homme… Quelle serait notre vie, grand Dieu ! si, unis l'un à l'autre, elle devait être empoisonnée par un doute absurde, indigne, odieux, je l'avoue… mais que je n'aurais peut-être pas le courage de vaincre !… Hélas ! je ne serais pas le seul malheureux ! Antonine souffrirait encore plus que moi de mon injustice à son égard… notre existence deviendrait un enfer ; je connais la jalousie, la violence de mon caractère… Ah ! je vous le répète, croyez-moi, madame… croyez-moi, Antonine… moins honnête homme, je n'écouterais que la voix égoïste de la passion, je sacrifierais

tout à l'accomplissement d'un mariage rêvé par nous depuis notre adolescence, attendu par moi avec la fiévreuse ardeur d'un amour constant… je céderais à son ivresse, sans souci de l'avenir… mais, plus tard, les soupçons, un moment oubliés, reviendraient malgré moi m'assaillir, et je rendrais ma femme à jamais malheureuse !… Dites, madame… dites… suis-je donc si coupable de conjurer Antonine de détruire dès à présent et à jamais ce germe de malheur ?… Et pour cela, que faut-il ? Quelques paroles d'elle… qui mettront un terme au supplice que j'endure depuis hier.

Le caractère jaloux et violent d'Albert accepté, il parlait et agissait évidemment en honnête homme.

Il aimait ardemment sa fiancée ; il dépendait de lui de paraître convaincu de la vanité de ses soupçons, de la posséder par le mariage, et, sa passion satisfaite, de rendre sa femme victime de ce doute, d'abord hypocritement dissimulé.

Soupçon encore plus absurde qu'odieux, on l'a dit ; soupçon que devait démentir, en tout et pour tout, le caractère d'Antonine, connu, apprécié et estimé depuis tant d'années par son fiancé ; soupçon dont la seule pensée était une insulte à cette pure et loyale jeune fille.

Soit ; mais, parce qu'elle est ancienne comme le monde, cette vérité n'en est pas moins flagrante : « La jalousie ne raisonne point ; la jalousie est aveugle. »

Or, les esprits les plus clairvoyants, les plus droits, les plus généreux, sont frappés de cécité, sont atteints de déraison lorsqu'ils subissent l'obsession de cet impitoyable sentiment.

Sylvia est touchée de ce qu'il y avait de sage, de tendrement prévoyant dans l'abnégation d'Albert, qui pouvait, par une feinte conviction, posséder la femme qu'il adorait, et préférait lui avouer franchement la persistance d'un doute dont il rougissait, la conjurant de le détruire par quelques paroles…

Aussi la jeune femme, s'adressant à son amie, lui dit en souriant :

— Allons, chère Antonine, soyez compatissante jusqu'à la fin… Ayez pitié de ce dernier et faible accès d'une maladie dont quelques paroles de vous vont à jamais guérir ce jaloux. En ceci, d'ailleurs, son insistance aura eu cet avantage… qu'elle lui attirera une leçon dont il saura, espérons-le, profiter à l'avenir… Allons, chère sœur, puisqu'il vous faut prouver à monsieur que le bien n'est pas le mal… que la nuit est habituellement obscure… et que le soleil a coutume de resplendir, résignez-vous… persuadez votre fiancé de l'étonnante réalité de ces phénomènes incroyables… dont, à l'honneur éternel de sa perspicacité, M. de la Palisse avait eu jadis l'intuition… Excusez ce manque de gravité, Antonine ; car, vraiment après réflexion, il y a moins à se

chagriner qu'à sourire de tout ceci…

Et Sylvia reprend sérieusement en s'adressant au jeune homme :

— Je reconnais, d'ailleurs, que, dans votre aberration regrettable, monsieur, vous faites preuve, du moins, de délicatesse et de loyauté…

— Ah ! madame… si vous saviez ce que j'endure !… Avoir conscience que ce doute de ma part doit être odieux, insensé, outrageant… Et cependant ne pouvoir échapper à son obsession… Antonine… pardon… pardon… rendez-moi à la raison… à la vérité ! je vous aurai dû deux fois le bonheur de ma vie…

— Je suis prête à répondre à vos questions, Albert… si vous voulez m'en adresser, – dit Antonine d'une voix calme et grave. – Je vous écoute.

— Hier matin…, – articula péniblement le sous-officier, car ces mots semblaient brûler ses lèvres, – vous avez reconduit jusqu'à la porte de votre appartement… un homme…

— C'est vrai… et cet homme… est le meilleur de mes amis…

Puis, Antonine voyant Albert hésiter à continuer ce pénible interrogatoire, elle ajoute, en regardant bien en face et sans l'ombre d'embarras son fiancé :

— Et, de plus… ce vieil ami m'a embrassée… en me disant adieu…

— Vous avez ajouté, Antonine : « À demain, tu me le promets… »

— Oui… je lui ai dit cela…

Un moment de silence succède à cette réponse.

Albert reste confondu de l'assurance du regard et de la placidité de la physionomie de sa fiancée, en faisant l'aveu qu'il vient d'entendre.

Sylvia elle-même éprouve un léger mouvement de surprise ; car, la veille, au milieu de l'émotion produite par la brusque apparition du sous-officier et par ses emportements, la jeune femme avait à peine entendu (sauf cette abominable accusation : « Vous vous êtes vendue à ce vieillard ! ») quelques paroles rapidement échangées entre les deux fiancés ; aussi s'étonnait-elle un peu de voir Antonine avouer avec tant de confiance et de sérénité qu'elle tutoyait ce personnage qui l'avait embrassée.

— Antonine, je serais désolé de vous blesser… mais je dois vous parler en toute sincérité…, – reprend le sous-officier, dont la pâleur augmente… ; – ne pensez-vous pas qu'en apparence, du moins… je dis, en apparence… une pareille familiarité, envers un étranger… est au moins bien singulière ?

— M. le colonel Germain… c'est son nom, n'est pas un étranger

pour moi… il est mon meilleur ami, je vous l'ai dit, Albert…

— Cependant je ne l'ai jamais vu chez votre mère !…

— Il est vrai…

— Votre amitié pour lui est donc récente ?

— Elle date de trois ans bientôt, Albert…

— C'est l'époque de la mort de votre mère, et de mon dernier congé… Pourtant, vous ne m'avez jamais en ce temps-là, parlé du colonel Germain.

— Parce que je ne l'ai connu qu'après votre départ, lorsque vous êtes allé rejoindre votre régiment.

— Me permettez-vous, Antonine, une observation ?

— Sans doute…

— Nous nous écrivions souvent… presque chaque jour… Comment se fait-il (peut-être m'étonné-je à tort : en ce cas, je vous en prie, pardonnez-moi)… comment se fait-il que, dans vos lettres, vous ne m'ayez jamais parlé du colonel Germain ?

— Parce que, lorsque je vous écris, mon ami, j'aime mieux vous parler de vous… que d'autrui…

— Cette réponse, Antonine, est aussi gracieuse que tendre… cependant…

— Elle est vraie… Interrogez vos souvenirs, et, sauf le nom de ma mère, répété presque autant que le vôtre… vous reconnaîtrez que, dans ma correspondance, je ne vous ai jamais parlé d'une personne étrangère…

— Je l'avoue… Pourtant, n'était-ce pas, permettez-moi de vous le dire, n'était-ce pas un fait très-exceptionnel que cette liaison d'amitié… si intime… si étroite… si familièrement affectueuse, que vous en êtes venue à tutoyer… le colonel Germain ?… Ne pouviez-vous pas m'apprendre les causes, les circonstances, sans doute très-exceptionnelles aussi, qui ont amené cette liaison ?… Car, enfin, je le demande à madame, – ajoute Albert d'une voix contenue, s'adressant à Sylvia jusqu'alors attentive et silencieuse ; – une pareille liaison ne semble-t-elle pas, en apparence du moins, presque… incompréhensible ?

— En apparence… soit, – répond Sylvia ; – mais vous oubliez, monsieur, que, d'abord, l'âge du colonel Germain, et ensuite les circonstances particulières qui ont dû amener sa liaison avec notre chère Antonine, autorisent légitimement une familiarité qui vous semble incompréhensible ?…

— Vous avez raison, madame, et, je n'en doute pas, lorsque Antonine m'aura instruit de ces circonstances si particulières… je reconnaîtrai, j'en suis certain, que rien n'est plus naturel que l'intimité de ma fiancée avec le colonel Germain… Aussi, je vous le demande en grâce, Antonine… dites-moi comment vous l'avez connu, pour quels motifs…

— Mon ami…, – reprend Antonine interrompant le jeune homme, et attachant sur lui son regard loyal, mais profondément attristé, – vous me connaissez dès l'enfance… ai-je jamais menti ?

— Oh ! jamais…

— Me croyez-vous capable… et pesez bien mes paroles… elles sont graves, ajoute Antonine d'une voix presque solennelle, – me croyez-vous capable d'un mensonge… même lorsqu'il s'agirait des plus chers intérêts de ma vie ?

— Non… non… je sais quelle est votre franchise, Antonine.

— Eh bien, mon ami… ne m'interrogez pas sur les circonstances qui ont amené mon intimité avec le colonel Germain…

— Pourquoi ne vous interrogerais-je pas… à ce sujet… Antonine ? balbutia Albert d'une voix palpitante d'angoisse ; – refuseriez-vous, grand Dieu ! de me répondre ?

— Oui…

— Qu'entends-je, Antonine !…

— Je refuserais, je refuse, je refuserai toujours de vous répondre à ce sujet… Albert… ne l'oubliez jamais…

— Et… la cause de ce refus ?…

— C'est que, ne pouvant vous dire la vérité, je serais obligée de mentir…

— Ah ! madame… madame… vous l'entendez !…

Ces paroles sont exclamées par Albert Gérard avec un accent désespéré ; des larmes baignent son mâle visage ; il tombe accablé sur un fauteuil.

L'innocence d'Antonine n'est pas mise en doute par Sylvia, parce qu'elle a une foi absolue dans les affirmations de Wolfrang à ce sujet, et parce que tout lui dit que la jeune artiste est sincère…

Néanmoins, sa réponse à son fiancé cause à Sylvia un si pénible étonnement, qu'elle ne peut le dissimuler, non qu'elle soupçonne Antonine d'être coupable, mais il lui semble incompréhensible qu'elle refuse d'expliquer la cause de sa familiarité, de sa liaison avec le colonel Germain.

Antonine, se méprenant à l'expression de la physionomie de son amie, se dit avec une amertume navrante :

— Elle aussi… doute de moi !

Et, tournant ses yeux éplorés vers l'image maternelle, comme si elle lui eût demandé assistance, courage et consolation, elle murmure !

— Ô ma mère !… ma mère !…

XXXI

Sylvia, en suite de quelques moments de réflexion, fut obligée de reconnaître avec douleur que l'homme le moins jaloux, le plus confiant, se fût justement inquiété ou alarmé à cette pensée, que sa fiancée tutoyait un étranger, se laissait embrasser par lui, et surtout se refusait opiniâtrement à jamais expliquer la cause de ces familiarités si compromettantes, quel que fût l'âge de cet étranger.

Aussi, combien s'accroissaient les cruelles appréhensions de Sylvia, en songeant que le fiancé d'Antonine subissait l'obsession d'une jalousie invincible !

Ce malheureux, en ce moment, la figure cachée par son mouchoir, pleurait comme un enfant…

Les larmes de ce soldat, d'un caractère violent et d'une bravoure intrépide, étaient navrantes… Elles prouvaient la sincérité de son amour pour Antonine, et attestaient que cet amour, malgré ou à cause même de sa jalousie, hélas ! trop justifiée en apparence, le rendait digne de la tendresse de sa fiancée… dont il était adoré…

L'effroi de Sylvia augmentait à chaque instant ; la persistance d'Antonine dans ses refus d'expliquer son intimité avec le colonel Germain pouvait amener entre les deux fiancés une rupture éternelle, et Antonine avait dit : « Cet amour sera l'unique amour de ma vie. » Sylvia la croyait… et devait la croire…

La jeune artiste semblait non moins désespérée qu'Albert Gérard, quoiqu'elle se montrât plus contenue dans sa douleur ; car, après le long regard jeté sur le portrait de sa mère, dont elle paraissait invoquer l'assistance en ce moment si grave, elle essuya ses pleurs, se raffermit, redressa le front, et, quoiqu'un sourire poignant contractât ses lèvres, son pâle et doux visage, son regard, son attitude, révélaient une telle sérénité de conscience, que Sylvia s'écria, s'adressant à Albert :

— Mais regardez-la donc, monsieur, et vous tomberez à ses genoux en lui demandant pardon, comme je le lui demande moi-même d'avoir un instant, non pas douté de son innocence… grand Dieu !… mais…

— Ah ! Sylvia… merci… merci ! – s'écrie Antonine avec effusion, en pressant entre ses mains les mains de son amie. – Un moment je me suis crue méconnue de vous, et je souffrais cruellement !

— Non, non, jamais je n'ai douté de vous, mon amie, ma sœur ; mais tout à l'heure, je l'avoue, votre refus de répondre à votre fiancé

m'a causé un moment de pénible surprise. Maintenant, tout me dit qu'une raison impérieuse, invincible, vous force à vous taire à ce sujet… et que cette raison ne peut être… ne doit être qu'honorable…

— Ah ! l'instinct généreux de votre cœur ne vous trompe pas, vous !

Au moment où Antonine prononce ces paroles d'un ton déchirant, Albert Gérard, pâle, le visage ruisselant de larmes, témoignant la lutte acharnée de ses soupçons contre son estime pour sa fiancée, se jette à ses genoux, les mains jointes, balbutie d'une voix suppliante, entrecoupée par les sanglots :

— Antonine, moi aussi… je crois en vous… j'ai confiance en vous, je vous sais incapable de mentir, de me tromper… Votre visage, votre regard, tout me dit que vous êtes innocente… oui, je le jure par la mémoire de votre mère, aussi sacrée pour moi que si elle eût été la mienne… oui, je vous crois innocente à cette heure !

— Soyez béni, mon Dieu ! – s'écrie Sylvia échangeant avec Antonine un regard ineffable, pendant qu'Albert, sans s'arrêter à l'exclamation de la jeune femme, poursuit d'une voix pleine d'angoisse :

— Oui… je le jure, je vous crois innocente à cette heure… mais, malheur à moi !… cette… impression ne durera pas… je me connais… mes doutes se renouvelleront plus tard. Je sais, hélas !… l'infernale obsession de ma jalousie.

Et le jeune homme, s'adressant à Sylvia :

— Ah ! madame, je ne lui ai jamais dit tout ce que j'ai souffert loin d'elle, en pensant qu'elle allait seule dans un monde brillant, qui l'entourait d'hommages, lorsque je pensais qu'elle vivait seule ou qu'elle sortait seule… pour donner ses leçons… J'avais tort de souffrir ainsi… c'était honteux… c'était stupide… mais c'est horrible, voyez-vous, madame, ce que je souffrais…

Albert Gérard, suffoqué par ses sanglots, s'interrompt un instant, et, se tournant vers sa fiancée :

— Et cependant alors, je ne vous soupçonnais pas, Antonine ; je me révoltais à tort, j'en conviens, contre la nécessité de votre position d'artiste ; je l'avoue encore, cette opiniâtre jalousie m'a inspiré ce projet, accepté par vous, d'aller en Algérie vivre de la vie paisible et solitaire du colon… Antonine, je vous le répète… en ce moment, oui, je vous crois innocente… mais demain… mais dans une heure… mes soupçons reviendront plus affreux que jamais…

Et le sous-officier, interpellant de nouveau Sylvia :

— Vous-même, madame, vous avez éprouvé, vous l'avez dit, un moment de pénible surprise en entendant Antonine refuser de me

répondre au sujet de cet homme… qui… la tutoie… qui l'embrasse… Misère de Dieu !… cet homme… je le…

Le soldat n'achève pas ; il devient livide, effrayant, et, bondissant pour ainsi dire sur lui-même, il se redresse d'agenouillé qu'il était, et jette autour de lui des yeux presque égarés, étincelants d'une jalousie si féroce, qu'Antonine, frissonnant d'épouvante, saisit le jeune homme par le bras en balbutiant :

— Mon ami… au nom du ciel !… revenez à vous…

Albert Gérard porte ses mains crispées sur son front baigné d'une sueur froide, garde un moment le silence ; puis, d'une voix brisée par la douleur :

— Pardon, Antonine… pardon, madame, je ne sais plus ce que je disais… j'étais fou de rage.

Albert Gérard garde un instant le silence ; puis, s'adressant à sa fiancée d'un ton suppliant, dont la douceur touchante contraste avec ses derniers emportements :

— Antonine, ayez pitié de moi !… soyez indulgente, soyez généreuse… ne me refusez pas cette explication… qui, à l'instant, changerait en joie… en confiance pour le présent et pour l'avenir, les tortures de la jalousie… Antonine, je vous en conjure… au nom de votre mère, qui a béni notre amour, ne me poussez pas au désespoir… faites la part de ce qu'il y a d'indomptable… d'emporté dans mon caractère…

Antonine se recueille, et, d'une voix douce mais ferme, annonçant une résolution inflexible :

— Écoutez-moi, mon ami : cette discussion a trop duré, terminons-la… Vous me conjurez de faire la part de ce qu'il y a d'indomptable, d'emporté dans votre caractère… cette part, je l'ai faite… Vous m'avez accusée… en public… de m'être vendue… à un homme… vous avez voulu me tuer…

— Ah ! mon repentir… mes remords…

— Votre repentir… vos remords m'ont touchée, Albert… et, Sylvia vous le dira, même avant d'avoir reçu votre lettre… vous étiez pardonné… Si outrageante que fût votre accusation d'hier au soir, elle ne pouvait m'atteindre… vous ne jouissiez plus de votre raison… et dans votre accès de folie furieuse… vous m'eussiez tuée… que je serais morte en vous excusant… Eh bien, malgré votre accusation odieuse… malgré vos menaces de mort… malgré la ténacité de vos injurieux soupçons… mon cœur est toujours à vous… mes projets sont toujours les mêmes… Vous fixerez à notre mariage le terme qu'il vous plaira… nous irons vivre ou vous voudrez et comme vous le voudrez… Ces

offres, je vous les fais le front haut, parce que… et songez à la valeur de ce serment dans ma bouche, mon ami, parce que je vous jure, sur la mémoire de ma mère, que voilà… que je n'ai jamais, en quoi que ce soit, démérité de votre estime… et que je suis toujours la loyale et honnête fille que vous aimiez…

— Quoi ! et l'accent de cette voix… l'assurance de ce regard… la sainteté de ce serment ne vous convaincraient pas… monsieur !… vous pourriez encore conserver quelque soupçon !… – s'écrie Sylvia entraînée par l'irrésistible empire de la sincérité d'Antonine.

Mais celle-ci, d'un geste, la priant de ne point l'interrompre, continue ainsi :

— J'ajouterai ceci, Albert… Oui, pour tout autre que vous… mon refus de m'expliquer sur les causes de mon intimité avec le colonel Germain… serait injustifiable… et pourrait éveiller des doutes… fâcheux pour moi…

— Vous en convenez… mon Dieu… et vous refuseriez de… ?

— J'en conviens… parce que cela est vrai… et je refuserai, je vous le répète, je refuserai toujours… vous m'entendez, Albert ?… et vous savez la fermeté de mon caractère… je refuserai toujours de m'expliquer à ce sujet…

— Ah !… vous êtes sans pitié !…

— Telle est la fatalité de ma position, mon ami.

— Mon Dieu ! – s'écrie le soldat ; – mais enfin… les causes de votre intimité avec… cet homme… sont honorables… sans doute ?

— Parfaitement honorables…

— Alors… au nom du ciel !… Antonine… pourquoi vous obstiner à me les cacher ?

— Parce que le devoir me commande de me taire, mon ami.

— Le devoir !… quel devoir ?

— Je ne puis vous en dire davantage… Vous savez maintenant, Albert… la vérité… toute la vérité… Votre destinée… la mienne sont entre vos mains ; si vous n'avez pas assez de confiance en moi pour croire à ma parole… à mon serment sacré… si le soupçon… doit à jamais empoisonner votre vie… si, enfin, votre raison ne peut admettre qu'il se présente des circonstances telles qu'une honnête femme, liée par le devoir… ne puisse autrement défendre son honneur qu'en jurant qu'elle est irréprochable, en ce cas, mon ami… que tout soit fini entre nous… vous l'aurez voulu…

Antonine essuie ses pleurs, raffermit sa voix altérée par une émotion croissante, et poursuit ainsi :

— Quelle que soit votre décision, Albert, je ne m'en plaindrai pas… je ne vous accuserai pas… parce qu'il faudrait je le sais, votre caractère jaloux accepté, être d'une trempe d'âme peu commune… ou avoir en moi la confiance que je mérite d'inspirer, pour braver des apparences dont je ne me dissimule pas la gravité… Vous réfléchirez à loisir, Albert… vous me ferez connaître votre résolution… Quelle qu'elle soit, je vous le répète… croyez-le, mon ami… croyez-le bien… elle ne changera en rien mon amour pour vous… Je vous aimerai dignement… jusqu'à la fin… et je mourrai fille… Et ce ne sont pas là… des paroles de roman… je vous l'ai dit, Sylvia.

Et, Antonine, brisée, vaincue par l'émotion contre laquelle en vain elle essaye de lutter de nouveau, ne peut contenir ses larmes ; elle appuie en sanglotant son front sur l'épaule de son amie.

Celle-ci la serre entre ses bras, en disant à Albert d'une voix éplorée :

— Ah ! monsieur… ne pas la croire… ce serait ne pas l'aimer…

— C'est elle qui ne m'aime pas !… c'est elle qui ne m'aime plus !… – s'écrie le jeune homme exaspéré ; – elle sacrifie notre amour, notre avenir à un entêtement odieux !

— Ce reproche est injuste…, Albert, – répond Antonine d'une voix entrecoupée. – S'il me faut accomplir ce cruel sacrifice… je l'accomplirai, je vous l'ai dit… au nom du devoir !

— Votre devoir est d'être sincère envers moi ! – s'écrie le soldat rendu injuste par la douleur et la jalousie. – Votre devoir, c'est de me prouver que votre étrange intimité avec cet homme a des motifs honorables… et, s'ils l'étaient… vous les avoueriez… oui… et, puisque vous vous obstinez à me les cacher, c'est que vous avez à en rougir…

— Quoi, monsieur ! – reprend Sylvia avec un accent de reproche véhément, – cette malheureuse enfant vous a dit que, liée par le devoir, elle devait se taire ! À ce devoir elle aurait l'admirable courage de sacrifier son amour… le vôtre, et vous osez l'accuser encore !

— Eh ! madame, cela fût-il vrai, il est donc un sentiment qui, chez elle, passe avant son affection pour moi… puisque à ce sentiment, elle est capable de me sacrifier…

— Mais, insensé que vous êtes ! Antonine est prête à vous épouser… malgré des doutes injurieux qu'elle vous pardonne…

— Oui, – reprend amèrement le soldat, – si je suis assez… assez lâche… assez ignoble pour fermer les yeux sur son intimité coupable avec ce misérable.

— Albert ! ces paroles sont indignes… et je…

Puis Antonine, dominant son indignation douloureuse, ajoute :

— Mais vous recommencez de perdre la raison… vous ne pouvez plus m'offenser…

— Vous offenser ! – s'écrie le soldat cédant à la violence de son caractère, jusqu'alors et depuis longtemps si difficilement contenue ; – ah ! c'est vous offenser que de qualifier comme il doit l'être… ce misérable vieillard qui a détruit mon bonheur… mon avenir !… qui vous a corrompue peut-être !… Vous l'aimez donc bien, cet homme… que vous le défendez ainsi ?

— Ah ! c'en est trop ! – s'écrie Antonine.

Mais, à ce moment, la porte du salon s'ouvre, et la femme de ménage introduit le colonel Germain.

XXXII

Madame Pigal, la femme de ménage, en introduisant chez Antonine, le colonel Germain, avait dit à part soi, avant de se retirer :

— Voilà le *vieux* et le *jeune* ensemble… qu'ils s'arrangent… ça va faire une scène terrible ! Ils vont se carnager ! se dévorer ! Eh bien, tant mieux ! ça lui donnera une bonne leçon, à cette vilaine créature que je croyais si honnête !

Ce pensant, madame Pigal referme sur elle la porte du salon.

Le colonel Germain, âgé d'environ cinquante ans, n'offrait en rien l'aspect d'un vieillard, malgré sa moustache grisonnante, ainsi que sa chevelure abondante et bouclée ; sa taille était svelte, élégante et élevée ; son œil, noir comme ses sourcils prononcés, semblait encore briller du feu de la jeunesse ; ses traits, jadis remarquablement beaux, conservaient la régularité de leurs lignes.

On ne pouvait, en somme, rencontrer une figure plus noble, plus martiale que la sienne.

Albert Gérard, quoique la femme de ménage n'eût pas prononcé le nom du colonel Germain, le reconnut aussitôt en sentant sa jalousie s'exaspérer jusqu'au délire.

À l'entrée de ce personnage, dont l'extérieur différait complétement de celui d'un *vieillard*, tel que se l'était jusqu'alors imaginé le soldat, il ne douta plus : le colonel, probablement *très-roué*, grâce aux nombreuses bonnes fortunes dont il avait dû jouir dans sa jeunesse, grâce à ses avantages naturels, était parvenu à abuser de l'inexpérience et de la candeur d'Antonine, étant seule, sans appui et livrée presque sans défense à la merci de son séducteur.

De sorte que – alternative horrible ! – Albert se persuada que, si sa fiancée ne s'était pas vendue, elle avait pu se donner librement à son rival.

Or, l'orgueil humain est si féroce, que le malheureux fou aurait peut-être préféré qu'Antonine eût cédé à une cupidité infâme, plutôt que de céder aux séductions du colonel Germain.

Cette dernière préférence accordée à un homme sur un autre homme et dégagée de tout intérêt sordide, blessant, déchirant à vif l'amour-propre d'Albert, le mettait hors de lui.

Enfin, il remarqua que sa fiancée, prévoyant sans doute un éclat

redoutable, s'était, aussitôt après l'entrée du colonel Germain, élancée vers lui sans cacher les symptômes de la crainte la plus vive, la plus tendre, et, lui serrant la main, lui avait murmuré quelques paroles à l'oreille, en lui désignant du regard son fiancé.

Sylvia, pâle, tremblante, est si bouleversée, qu'elle est obligée de s'appuyer à un meuble, presque défaillante d'effroi, en pensant à ce qui va se passer entre ces deux hommes…

Albert, livide, les traits contractés par les spasmes de la jalousie, de la haine, de la fureur, s'efforce d'abord de se contenir, obéissant malgré lui au respect que lui impose le grade du colonel Germain, respect presque involontaire, né d'une longue observance de la discipline militaire.

ALBERT, *d'une voix sourde et sardonique*. – Mon colonel… vous êtes exact au rendez-vous qu'hier matin… lorsque vous l'embrassiez… vous a donné mademoiselle… Je suis vraiment fâché… de venir troubler votre tête-à-tête…

ANTONINE, *éperdue ; bas, au colonel*. – Ayez pitié de lui !

LE COLONEL GERMAIN, *bas, à Antonine*. – Sois tranquille. (*Haut, d'une voix calme et grave*.) Monsieur Albert Gérard, je vous crois et je vous sais un galant homme…

ALBERT, *avec un éclat de rire ironique*. – En d'autres termes… vous me croyez un sot, mon colonel ?

SYLVIA, *bas, à Antonine*. – Du courage… sœur… du courage !…

ANTONINE, *d'une voix faible*. – Je me sens mourir… j'avais oublié la visite que devait me faire le colonel, ce matin…

LE COLONEL GERMAIN, *à Albert*. – Quelques mots, monsieur, mettront terme à une méprise que vous serez le premier à déplorer. Mademoiselle Antonine, pour qui j'ai la plus respectueuse, la plus sincère amitié, m'a fait l'honneur de me confier ses projets de mariage avec vous… et je voyais dans ce mariage le plus heureux avenir pour mademoiselle et pour vous… Elle m'a dit tout le bien qu'elle pensait de vous… monsieur… ajoutant que vous étiez et seriez l'unique amour de sa vie…

ALBERT, *effrayant*. – Sans vous compter, mon colonel… cela va de soi… Et vous avez pensé que je serais plus tard assez benêt… pour épouser votre maîtresse ?

ANTONINE, avec un sanglot. – Mon Dieu ! entendre cela… entendre cela !…

SYLVIA, *à part*. – Le sang-froid de ce malheureux m'épouvante plus encore que ses fureurs d'hier…

LE COLONEL GERMAIN, *impassible*. – Monsieur Albert, nous sommes tous deux soldats… tous deux gens de cœur… et entre soldats… entre gens de cœur… il est un serment auquel on a toujours foi… à moins d'être… ce que heureusement nous ne sommes… ni l'un ni l'autre… J'ai cinquante ans, monsieur…

ALBERT. – Allons donc, mon colonel… vous avez l'air d'un jeune homme… Demandez plutôt à votre maîtresse.

ANTONINE, *suppliante, au colonel*. – De grâce !… il n'a plus la tête à lui.

LE COLONEL GERMAIN, *rassurant Antonine d'un regard, reprend avec une dignité froide*. – J'ai cinquante ans… monsieur Albert… et, pendant trente ans de bons services, je n'ai donné à personne… le droit de douter de ma loyauté… Vous me croirez donc… Je vous donne ma parole de soldat… que mademoiselle Antonine Jourdan n'a jamais cessé de vous aimer, qu'elle est aussi digne de votre profond respect et de votre amour… que lorsque vous l'avez quittée.

ALBERT. – Mon colonel… avez-vous, hier, en la quittant, embrassé mademoiselle ?

LE COLONEL GERMAIN, *légèrement embarrassé*. – Il est vrai, monsieur.

ALBERT. – À la bonne heure !… voilà qui est parler !… c'est franc ! pas de mystères !

LE COLONEL GERMAIN. – Je n'ai aucune raison de vous cacher cela, monsieur, que, lorsque j'ai l'honneur de prendre congé d'elle, mademoiselle veut bien me permettre de l'embrasser…

ALBERT. – Excellente habitude, mon colonel !… et mademoiselle… a la non moins amoureuse habitude de vous tutoyer ?…

LE COLONEL GERMAIN, *rougissant*. – Monsieur…

ALBERT. – Quoi ! vous rougissez, mon colonel ?… vous n'osez répondre ?… Touchante timidité chez un… vieux roué !… (*Mouvement du colonel ; un regard éploré d'Antonine le contient*.) Mais votre maîtresse, moins rouée… ou plus rouée… que vous… je vous laisse le choix, mon colonel… avoue tout simplement qu'elle vous tutoie… Pourriez-vous, s'il vous plaît… m'expliquer le motif de cette honnête familiarité, avec une jeune personne que je devais épouser ?…

SYLVIA, *à part*. – Ah ! je tremble… la fureur de ce soldat va éclater…

LE COLONEL GERMAIN. – Mon âge autorise la familiarité avec laquelle mademoiselle daigne traiter un bon et vieil ami, monsieur… Mais, permettez : je le vois avec regret, vous n'avez pas, par inadvertance sans doute, suffisamment pesé la valeur de ces mots…

que je vous répéterai, monsieur… et cette fois… j'en suis certain… vous mettrez fin à des accusations… que le trouble de votre esprit peut seul excuser. (*D'une voix haute et solennelle.*) Mademoiselle Antonine n'a, en quoi que ce soit, démérité de votre respect, monsieur… et, de cela… je vous donne de nouveau ma parole de soldat…

ALBERT, *livide et l'œil injecté de sang.* – Et moi, monsieur… je vous donne ma parole de soldat… que vous êtes le dernier des misérables !…

ANTONINE, *se jette au devant du colonel Germain, qui a bondi à l'insulte d'Albert.* – Ne lui répondez pas… il perd la raison… Par pitié… sortez… sortez…

SYLVIA, *épouvantée, voyant Albert se précipiter devant la porte, afin d'en barrer le passage.* – Il est trop tard !

ANTONINE, *courant éperdue à Albert, adossé à la porte, et effrayant.* – Je vous en conjure… revenez à vous… Albert !… il vous a dit la vérité… je vous le jure… Laissez-le sortir… au nom du ciel, laissez-le sortir !

ALBERT. – Tu trembles… pour la vie de ton amant ?… Tu as raison de trembler… Je le tuerai !

ANTONINE, *voulant prendre la main d'Albert.* – Mon ami… écoutez-moi… je…

ALBERT, *la repoussant violemment.* – Arrière, infâme !

Antonine a été si rudement rejetée en arrière, qu'elle serait tombée sur le parquet sans le secours de Sylvia.

Celle-ci la reçoit dans ses bras et la soutient au moment où le colonel Germain, incapable de se dominer plus longtemps, s'élance menaçant vers le sous-officier…

Mais, par un dernier effort de volonté, il s'arrête à deux pas du jeune homme, le toise, garde un instant le silence, puis d'une voix presque calme, s'adressant à Albert :

— Dans l'état d'exaspération où vous êtes… je ne vous laisserai pas seul avec mademoiselle… Sortons… monsieur…

ALBERT. – Oh ! pas encore !… pas encore !…

LE COLONEL GERMAIN. – Regardez-la donc… malheureux fou !… elle se meurt d'épouvante !

ALBERT. – Tant mieux !… et, lorsque je vous aurai aussi tué, vous, je serai vengé ! Ce sera un duel à mort ! (*Se tournant vers Antonine.*) Tu entends, mon honnête et chaste fiancée ?… un duel à mort !… bien à mort !…

ANTONINE, *se redressant avec terreur*. – Un duel !… entre eux !… mais c'est impossible !… et je… (*Les forces lui manquent ; elle retombe dans les bras de Sylvia, qui la soutient, toujours agenouillée*.) Mon Dieu… ayez pitié de moi !…

LE COLONEL GERMAIN, *froidement, à Albert*. – Je ne peux pas me battre avec vous… vous le savez bien… je suis colonel… vous êtes sous-officier…

ALBERT. – Je ne suis plus militaire… j'ai mon congé…

LE COLONEL GERMAIN. – Il n'importe !… je ne me battrai pas avec vous…

ALBERT. – Ah ! vous refusez ?…

LE COLONEL GERMAIN. – Oui…

ANTONINE, *soutenue par Sylvia, d'une voix basse et déchirante*. – Ils vont s'égorger !… mon Dieu !… et je n'avais qu'un mot à dire !…

SYLVIA, *suppliante*. – Dites-le… empêchez un affreux malheur… dites-le…

ANTONINE, *se tordant les mains avec désespoir*. – Je ne peux pas le dire… mon Dieu ! je ne peux pas ! J'ai fait un serment… le plus terrible des serments !

ALBERT, *au colonel, et haletant de fureur*. – Vous refusez de vous battre ?

LE COLONEL GERMAIN. – Je refuse.

ALBERT. – Mais, non content… d'être un menteur, un parjure, vous êtes donc aussi un lâche ?…

LE COLONEL GERMAIN. *Il devient pourpre, puis d'une pâleur mortelle ; il va éclater ; mais, voyant Antonine toujours à genoux, muette de terreur, se tourner vers lui en tendant ses mains jointes, il se dompte*. – Je ne suis pas un lâche… et je ne me battrai pas avec vous… monsieur…

ALBERT, *terrible, et les poings crispés*. – C'est votre dernier mot ?

LE COLONEL GERMAIN. – C'est mon dernier mot…

ALBERT. – Écoutez… vous êtes un vieux soldat… j'ai encore mes préjugés militaires… il me répugne, voyez-vous, de lever la main sur un homme à cheveux gris… qui a porté l'uniforme ; mais, si vous ne voulez pas vous battre, je vous soufflette !

Le colonel Germain, à ce dernier outrage, perd son sang-froid ; il lance au sous-officier un tel regard, sa physionomie est si menaçante, qu'Antonine se traîne sur ses genoux entre les deux adversaires, et, palpitante, s'écrie :

— Albert !… écoutez… vous allez tout savoir… je…

Mais, soudain, les yeux égarés de la jeune fille rencontrent le portrait de sa mère : elle pousse un cri d'effroi, et, cachant son visage entre ses mains, elle murmure, défaillante :

— Non !… je ne peux pas !… je ne peux pas…

Et Antonine, se renversant en arrière, reste presque mourante, soutenue par Sylvia, qui vient de s'agenouiller près d'elle.

LE COLONEL GERMAIN, *se plantant face à face devant Albert, et croisant ses bras sur sa poitrine*. – Oui, je refuse le duel… Et maintenant, jeune homme, osez donc lever la main sur moi !… osez donc souffleter ce visage cicatrisé par la bataille !… (*Albert, atterré, recule d'un pas*.) Osez donc vous porter contre moi à ce dernier outrage… sachant un duel impossible entre nous, et alors… qui de vous ou de moi, jeune homme, sera le lâche ? Répondez ! quel sera le lâche ?…

ALBERT, *écrasé par ces nobles paroles, garde le silence ; un morne désespoir succède à son farouche emportement*. – Monsieur… si j'avais pu conserver le moindre doute… sur le malheur affreux… qui me frappe (*sa voix se brise*), votre calme devant mes insultes, votre inexplicable refus de vous battre avec moi… me prouveraient ce dont je ne suis que trop convaincu : l'on ne fait un pareil sacrifice… qu'à une… femme… dont on est aimé !

LE COLONEL GERMAIN. – Mais, insensé que vous êtes… je vous ai juré ma parole de soldat que…

ALBERT. – Pas un mot de plus, monsieur ; je vous cède la place… (*S'adressant à sa fiancée, qui sanglote convulsivement, le front appuyé sur l'épaule de Sylvia*.) Adieu, Antonine… et pour jamais, adieu !… Vous me faites bien du mal… je vous le pardonne ; soyez heureuse !… quant à moi… tout est fini… et ce soir… (*Albert n'achève pas ; il s'élance vers la porte, et, se retournant vers la jeune fille*.) Adieu, Antonine ! soyez heureuse !…

Le sous-officier disparaît au moment où le colonel Germain court à lui, dans l'espoir de le retenir.

XXXIII

Sylvia, avec le secours du colonel Germain, a aidé Antonine à se relever, et l'a placée à demi étendue sur un sofa. La jeune fille continue de sangloter, les yeux fermés, sans prononcer une parole, serrant de temps à autre, avec une force convulsive, la main de Sylvia, debout près du sofa, vers lequel est penché le colonel Germain.

Celui-ci contemple Antonine avec une expression d'angoisse et de tendresse inexprimable, et ses larmes, coulant alors, vont se perdre dans son épaisse moustache grise.

Le silence prolongé que gardent son amie et le colonel Germain fait penser à Sylvia qu'après cette scène cruelle ils désirent rester seuls.

Elle se courbe vers la jeune artiste, et, la baisant tristement au front :

— À bientôt, chère Antonine… je reviendrai dans la journée… Courage, pauvre sœur, courage !… ne vous désespérez pas… vous reverrez Albert… la réflexion et son amour vous le ramèneront.

Puis, répondant à un signe de tête négatif et à un gémissement douloureux d'Antonine, la jeune femme ajoute :

— Son amour vous le ramènera, vous dis-je… mais il faudrait lui écrire… Si cela vous coûte, dans l'abattement où vous êtes… voulez-vous que, moi, je lui écrive ?… Il a paru me témoigner quelque confiance… Wolfrang lui porterait ma lettre… et, pour plusieurs raisons, j'en suis presque certaine, il convaincrait ce malheureux insensé que vous n'avez pas démérité de son amour…

— Chère… chère Sylvia, – répond Antonine d'une voix affaiblie, baisant la main de la jeune femme, – vous êtes un ange de consolation et de bonté.

— Ah ! madame…, excusez-moi de ne pas vous avoir exprimé jusqu'ici… ma profonde reconnaissance de l'intérêt que vous portez à mademoiselle…, dit le colonel Germain d'un accent pénétré ; – mais… au milieu du trouble causé partant de pénibles incidents… je n'ai pu vous adresser la parole… et j'ignore encore, madame, à qui j'ai l'honneur de parler ?

— À la meilleure amie d'Antonine, monsieur… bien que notre connaissance ne date que d'hier… Mais que pensez-vous, monsieur, de mon idée, d'écrire à cet infortuné, en lui faisant porter ma lettre par une personne qui, je le répète, saura, peut-être, le persuader de la

vérité ?

— Cette idée, madame… est excellente… il faudrait l'exécuter tout de suite…

— Chère Antonine…, – reprend Sylvia, – où demeure Albert ?

— Hélas !… j'ignore à quel hôtel il est descendu… et, vous le savez… je n'ai pas eu le temps de lui demander…

— Ah ! c'est désolant, – reprend Sylvia ; – mais, habituellement, où logeait-il ?

— Dans une maison garnie de la rue Montmartre, *Hôtel des Étrangers*…

— Il est probable qu'il y aura encore logé cette fois ci, et je vais envoyer à l'instant prendre le renseignement, – dit Sylvia ; – mais que faire… si notre espoir est trompé ?

— Albert, à son arrivée, a dû faire viser sa feuille de route à l'état-major de la place, – reprend le colonel Germain, – et donner aussi son adresse… J'irai tout à l'heure à l'état-major… m'informer à ce sujet…

— En ce cas, chère Antonine, je vais me hâter d'écrire ma lettre… il est presque certain maintenant que, d'une façon ou d'une autre, nous saurons l'adresse de votre Albert… et alors… comptez sur l'effet de ma lettre, et surtout sur l'éloquence persuasive de Wolfrang… Ainsi donc, à bientôt ! je reviendrai vous apprendre le résultat de mes informations… Du courage… mon amie… ma sœur…

Et Sylvia s'incline vers la jeune fille, afin de lui donner un dernier baiser.

Antonine, enlaçant alors de ses bras son amie, se penche vers elle, et lui dit tout bas, d'une voix navrante :

— Malgré les apparences… vous, du moins… vous me croyez innocente… n'est-ce pas ?

— Est-ce que sans cela… j'écrirais à votre Albert ? – répond aussi tout bas Sylvia en serrant tendrement la main d'Antonine.

Et, se relevant en s'adressant au colonel Germain, qui s'incline respectueusement devant elle :

— Adieu, monsieur… je vous laisse avec notre pauvre amie… veillez bien sur elle… et croyez qu'elle trouvera toujours en moi l'affection de la meilleure, de la plus dévouée des sœurs…

À peine Sylvia a-t-elle fermé la porte du salon, que le colonel Germain, se jette à genoux devant le sofa où est à demi étendue Antonine, et la serre passionnément entre ses bras, en murmurant d'une voix étouffée par les pleurs :

— Mon enfant !… ma pauvre enfant !

— Ah ! mon père… je suis bien malheureuse… je ne *le* reverrai jamais, Albert !… Mais j'aurai accompli mon devoir… jusqu'à la fin… je n'aurai pas déshonoré la mémoire de ma mère ! j'aurai tenu le serment qu'elle a exigé de moi à son heure dernière, lorsque, me révélant l'unique faute de sa vie… faute tant pleurée, si dignement expiée par elle… ma mère m'a dit en m'apprenant le secret de ma naissance : « Jure-moi de ne confier à personne ce triste secret… pas même à Albert, ton fiancé. » J'ai juré… j'ai tenu ma parole… le sacrifice est consommé.

XXXIV

Pendant que se passaient les événements précédents aux divers étages de la *maison du bon Dieu*, avait sonné l'heure du rendez-vous accordé par Francine Lambert à M. de Luxeuil.

La jeune femme, après le départ du libraire pour le château de Stains, où il devait être retenu jusqu'à la nuit par la vente d'un grand nombre de livres précieux, la jeune femme, cruellement agitée par une lutte dolente entre son coupable amour et ses devoirs, entre sa reconnaissance pour la généreuse bonté de son mari ; – bonté dont le lecteur ne soupçonne pas encore l'étendue, – et le fatal attrait qu'elle ressentait pour le jeune *beau*, était restée indécise entre le bien et le mal…

Tantôt elle songeait que l'absence prolongée de son mari et le prétexte imaginé par elle d'aller examiner les livres renfermés dans le grenier, lui offraient l'occasion – unique peut-être – d'aller sans danger au rendez-vous dont elle était convenue la veille avec M. de Luxeuil.

Tantôt elle reculait devant cette résolution, sentant que ce premier pas pouvait la conduire à sa perte, au déshonneur, à une vie misérable et pis encore peut-être… car l'admirable conduite du libraire envers elle devait le rendre inexorable, s'il découvrait l'infidélité de sa femme… Il la chasserait de sa maison, et, désormais en proie à la détresse, Francine devrait choisir entre les plus dures privations et les infâmes ressources qu'une femme réduite aux expédients peut trouver dans sa jeunesse et dans sa beauté…

À cette pensée, Francine tremblait d'épouvante ; car, malgré son intelligence bornée, malgré la faiblesse de son sens moral… il restait en elle un certain fonds de délicatesse et d'honnêteté.

Ainsi, lorsque cette redoutable éventualité se présentait à son esprit… et elle s'y présentait souvent :

— Si mon mari me chasse de chez lui… de quoi vivrai-je ?

Il ne vint pas une fois à l'esprit de Francine de se dire : « M. de Luxeuil est riche, il est la première cause de ma perte… J'aurai recours à lui… »

Non, à ce misérable et sot amour, madame Lambert se sacrifiait aveuglément, sans arrière-pensée, sans calcul, avec cette abnégation coupable sans doute, mais empreinte de ce dévouement aveugle dont la femme seule est capable, et dont l'homme – sauf de rares exceptions

confirmant la règle – est complétement incapable dans son brutal égoïsme.

Cette affirmation n'est point exagérée.

Par exemple, que risque, au pis aller, M. de Luxeuil en rendant Francine infidèle à ses devoirs ?

Dans le cas où cette infidélité est découverte, trois alternatives se présentent :

M. de Luxeuil, surpris en flagrant délit, peut tuer M. Lambert, ou être tué par lui en duel, ou cité par lui en justice comme adultère, et condamné à un maximum d'une ou deux années de prison.

Graves sans doute sont ces conséquences, mais leur action, toute matérielle, nullement déshonorante aux yeux du monde, est, d'ailleurs, soumise à des chances aléatoires.

Surpris en flagrant délit, M. de Luxeuil peut n'être pas tué par M. Lambert, et, provoqué en duel par le mari outragé, l'amant peut avoir l'avantage dans le combat. – Quant au procès en adultère, suivi d'une ou deux années de détention… la peine est légère.

Mais quel est le sort, non point aléatoire, mais certain, de madame Lambert, son infidélité découverte ?

Son mari, cédant à une admirable mansuétude, lui pardonnera-t-il la faute qu'elle avait commise ?

La grandeur écrasante de ce pardon rendra plus affreux encore le remords de la jeune femme égarée, mais non foncièrement pervertie. Condamnée à vivre désormais en présence de l'honnête homme ulcéré qui a répondu à l'outrage, à la noire ingratitude de l'épouse criminelle… par l'indulgence ou la pitié, la vie de cette infortunée ne sera-t-elle pas pour toujours empoisonnée ?

Mais si, obéissant à une indignation légitime… et que le passé (encore ignoré du lecteur, nous le répétons) doit rendre impitoyable, M. Lambert envoie Francine sur le banc des adultères ?

Que de hontes… que de souffrances… pour elle… ainsi exposée au pilori du tribunal, aux regards de tous !…

Puis, son temps de prison expiré… prison partagée avec des femmes perdues… c'est la misère et les hideuses tentations de la misère… lorsqu'on est belle et jeune !

Et, si M. Lambert est tué en duel par M. de Luxeuil… ou si celui-ci est tué entre ses bras par M. Lambert, quels sanglants et épouvantables remords pour Francine !

Et, si M. Lambert, par pudeur pour son nom, se borne à chasser de sa maison la femme coupable… que devient-elle, si, dénuée de

ressources, elle en cherche et en trouve d'infamantes !

Hélas ! à mesure que viendra l'âge et que s'en ira la beauté, la misérable créature descendra, degré à degré, l'échelle du vice jusqu'à ces fangeux bas-fonds où il n'a même plus de nom dans la langue des honnêtes gens !

Et, maintenant, comparez les risques courus par M. de Luxeuil et par Francine, par la découverte de leur liaison adultère.

Lequel des deux risque davantage, et, conséquemment, fait montre de plus d'abnégation en affrontant des périls disproportionnés ?

M. de Luxeuil risque sa vie… et il a des chances égales pour qu'elle soit sauvée.

Francine est fatalement, infailliblement vouée pour le reste de ses jours à la douleur, au remords, à la misère, ou à une ignominie pire que la misère, existence auprès de laquelle la mort est un bienfait.

Et cet exemple peut et doit s'appliquer à toutes les liaisons de ce genre.

De la part de l'homme, risque purement matériel. De la part de la femme, sacrifice immense et généralement insensé, si l'on songe aux objets de ce sacrifice, qui n'en demeure pas moins immense.

Ah ! si les hommes couraient relativement les mêmes périls que leur victime, si leur existence entière pouvait être brisée, diffamée, déshonorée, leur avenir perdu par suite d'une liaison adultère ; ah ! s'ils risquaient seulement d'être atteints dans leur fortune, combien chastes ils deviendraient soudain ! que de Josephs l'on verrait laisser, en rougissant, leur manteau entre les mains de belles Putiphars, trop insoucieuses de leurs propres risques, pour songer à ceux que courent les objets de leur flamme !

Donc, Francine Lambert luttait de son mieux contre son amoureux penchant, lutte de plus en plus pénible à mesure que s'était approchée l'heure de son rendez-vous avec M. de Luxeuil… rendez-vous si favorisé par l'absence prolongée du libraire.

Le garçon de magasin Bachelard, ce bavard, ce curieux, cet observateur redoutable, qui remarquait que la femme de son patron avait, ce jour-là, coiffé un frais bonnet, revêtu sa robe la plus élégante et chaussé des bottines neuves, Bachelard, en apparence occupé à ranger des livres dans la boutique, épiait sournoisement sa bourgeoise, non plus seulement curieux à outrance, mais plein de rancune contre Francine ; car, afin de motiver d'un prétexte sa visite au grenier après le départ de son mari, elle avait accusé la négligence du commis.

Soudain, et peu de minutes avant que deux heures eussent sonné, Bachelard aperçoit M. de Luxeuil à pied, et passant lentement devant

la boutique, où il jette un regard prolongé en toussant légèrement…

Francine tressaille, lève la tête, ses yeux rencontrent ceux du jeune *beau*…

Elle devient pourpre… Il passe et s'éloigne dans la direction de la porte cochère de la maison.

— Ils ont échangé un regard d'intelligence ! ils s'entendent !… j'en étais sûr… Le muscadin rentre chez lui… attention !… je gage qu'il va y avoir du nouveau, – se dit Bachelard. – Ah ! mon aimable patronne, afin de pouvoir monter au grenier pour tes manigances, tu m'as accusé de laisser manger les livres par les rats !… Bien ! bien ! tu me payeras cela… ton compte est bon, à toi, avec ton frais bonnet, ta robe vert-pomme et tes bottines neuves…

Pendant ces réflexions du commis, qui ne cesse de l'épier, madame Lambert, pâle, le sein palpitant, l'œil fixé sur la clef du grenier placée devant elle, sent que le moment suprême est arrivé…

Le jeune *beau* l'attend chez lui selon la promesse que, la veille, il lui a arrachée…

À ce moment, le valet de chambre de M. de Luxeuil entre dans le magasin, et, s'adressant à la femme du libraire :

— Madame, avez-vous, s'il vous plaît, les œuvres de Walter Scott ?

— Non, monsieur, répond Francine s'efforçant d'affermir son accent ; car il était convenu, entre elle et M. de Luxeuil, que celui-ci éloignerait son domestique et l'enverrait, en passant, demander les œuvres de Walter Scott.

— Pardon, madame, dit le domestique en sortant, suivi des yeux par Bachelard, qui, du seuil de la boutique, le voyant dépasser la porte de la maison, se dit :

— Bon ! le mirliflore envoie son domestique en course… afin d'être seul chez lui. Est-ce que la bourgeoise s'arrêterait au second étage, au lien d'aller attendre son galant au grenier ?… C'est ça qui serait du chenu ! Malheureux patron ! infortuné père Lambert ! tu me fais de la peine… Mais tu seras vengé… et moi aussi… car toute la maison saura que la bourgeoise n'a mis ses bottines neuves que pour trotter menu chez ce muscadin…

— Bachelard, – dit soudain Francine en se levant du comptoir, et d'une main tremblante prenant la clef du grenier, – gardez le magasin… je monte en haut, visiter les caisses de livres.

Madame Lambert a prononcé ces mots d'une voix très-calme.

Elle se dirige vers l'arrière-boutique, où aboutit un escalier de dégagement, conduisant au palier de l'entre-sol habité par les deux

époux : de là, on peut monter aux étages supérieurs.

— Madame, – dit Bachelard à Francine au moment où elle entre dans l'arrière-boutique, – est-ce que vous resterez longtemps… là-haut ?

— Je n'en sais rien… cela dépendra du temps que je mettrai à visiter les livres…, – répond madame Lambert en refermant derrière elle la porte de l'arrière-boutique.

— Ça y est ! – s'écrie Bachelard demeuré seul. – Infortuné père Lambert ! scélérate de femme ! Oh ! maintenant, je te tiens, ma bourgeoise ! Ah ! je laisse les rats manger les livres ! mais tu es fièrement bonne enfant, si tu crois que je vais rester ici, à faire le pied de grue.

Bachelard, ce disant, agite par deux fois le cordon de la sonnette qui communique du magasin à l'appartement de l'entre-sol.

— Je veux me donner le régal de te voir sortir tout à l'heure de chez ton galant, ma bourgeoise, – ajoute Bachelard ; – je te foudroierai de mon regard… et tu ne pourras pas nier la chose, lorsque je la raconterai à mon infortuné patron…

Juliette, la servante, se croyant mandée par sa maîtresse, est descendue de l'entre-sol à l'appel de la sonnette, et elle entre dans le magasin par la porte de l'arrière-boutique, en disant :

— Madame a sonné ?

Mais la servante, apercevant le commis seul :

— Tiens, madame n'est pas là ?… Qui donc a sonné ?…

— C'est moi, Juliette…

— Comment ! vous me sonnez !… et pourquoi faire ?…

— Pour vous prier, ma petite, de garder la boutique, – répond Bachelard se dirigeant vers l'arrière-magasin ; – j'ai affaire là-haut.

— Comment !… garder la boutique ? Ah çà ! est-ce que vous êtes fou !… Et mon dîner qui est sur le feu ?…

— Votre dîner mijotera, ma fille, calmez-vous… et mijotez vous-même en m'attendant, répond Bachelard.

Et il sort par la pièce du fond, malgré les cris réitérés de Juliette :

— Bachelard ! Bachelard ! maudit homme !… Je ne peux pourtant pas laisser la boutique seule !

Et bientôt, avisant un cabriolet qui s'arrête à la porte, la servante dit avec surprise :

— Tiens, voilà déjà monsieur de retour ! il ne devait rentrer que ce

soir…

XXXV

Bachelard, trouvant à la porte de l'appartement de l'entre-sol la clef laissée par Juliette, entre dans l'antichambre, où il se poste aux aguets, tenant la porte entre-bâillée.

L'ampleur et la disposition de la cage de l'escalier permettent au commis, de l'endroit où il s'est placé, d'apercevoir, au second étage, la porte de l'appartement de M. de Luxeuil.

— Restons là en observation, se dit Bachelard, – et, lorsque je verrai la bourgeoise sortir de chez son galant, afin de descendre en catimini, je grimperai vite à sa rencontre afin de la croiser sur l'escalier ; alors, la transperçant de mes regards, je lui dirai d'un air finaud :

» – Tiens… tiens… tiens, madame, vous sortez de chez ce beau jeune homme ; et moi qui vous croyais montée au grenier, avec votre robe vert-pomme et vos bottines neuves, à seule fin de visiter les livres que je laisse dévorer… par les rats !…

» Et alors, la transperçant de plus en plus de mes regards, je… »

Mais Bachelard, pétrifié de surprise, s'interrompt et s'écrie :

— Dieu de Dieu !… le patron !… quelle chance !

Et, à travers la porte entre-bâillée, il aperçoit M. Lambert, qui, sans s'arrêter à l'entre-sol, gravit les marches qui conduisent aux étages supérieurs, comptant surprendre sa femme occupée à visiter les livres renfermés dans le grenier.

— Le patron ! – répète Bachelard suivant d'un regard stupéfait le libraire ; – il va découvrir le pot aux roses… Fameux ! fameux ! ça va chauffer ! Ne voyant pas la bourgeoise au comptoir, mon infortuné patron aura demandé à Juliette, qui garde la boutique, où est madame… Juliette aura répondu qu'elle n'en savait rien, et, supposant sa scélérate de femme au grenier, il monte ; il ne l'y trouvera pas… Sa première pensée sera de redescendre, croyant sa femme ici. Alors, je dis avec ménagement à mon malheureux bourgeois, et de peur de lui porter un coup trop brusque :

— Monsieur, vous ne savez pas ?… madame est chez le muscadin du second étage…

Et Bachelard ajoute :

— Ça t'apprendra, ma bourgeoise, à m'accuser de négligence !… Quel scandale dans la *maison du bon Dieu* ! Hier, la découverte d'un

forçat libéré sous la peau de ce vieil ours de Dubousquet. Et d'un ! Ce militaire, fiancé de la chanteuse, qui veut la poignarder… à cause qu'elle a un vieux pour bienfaiteur… Et de deux ! Enfin, aujourd'hui, madame Lambert qui s'en va voisiner chez le mirliflore, et qui va être surprise par son mari… Et de trois ! Quels cancans dans le quartier !… quels cancans !

Le commis se livre à ces réflexions, lorsque M. Lambert redescend lentement des étages supérieurs.

Il est très-pâle, et, de temps à autre, il s'arrête afin d'essuyer la sueur froide dont son visage est baigné.

Arrivé sur le palier du second étage, où s'ouvre la porte de l'appartement de M. de Luxeuil, le libraire s'arrête de nouveau.

— Ah ! mon Dieu !… le patron a tout deviné… Il est pâle comme un mort… Il va entrer chez le muscadin ! – s'écrie Bachelard toujours aux aguets ; – je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !… C'est drôle… je n'aurais jamais cru que ça me ferait cet effet-là… Mais non, – ajoute le commis suivant toujours des yeux M. Lambert, – mais non, le patron n'entre pas chez le mirliflore… il ne se doute donc pas que la bourgeoise est là qui voisine chez le beau jeune homme ? Alors pourquoi est-il si pâle, mon malheureux patron ?… C'est sans doute de surprise de n'avoir pas trouvé sa femme au grenier… Si c'est ça, il a seulement des doutes… Mais le voilà… En avant ! c'est le moment de me venger de la bourgeoise.

Bachelard, feignant alors de sortir de l'appartement de son patron, se trouve face à face sur le palier de l'entre-sol avec M. Lambert et lui dit :

— Monsieur va dans l'appartement ?

Et, s'effaçant afin de laisser passer le libraire, qui ne lui répond pas, le commis ajoute, simulant la surprise :

— Ah ! monsieur, comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous avez été indisposé ?

— Oui, j'ai été pris en route d'un tel malaise… que j'ai été obligé de revenir, – répond M. Lambert se dirigeant vers la porte du salon qui communique à la chambre à coucher de sa femme, tandis que Bachelard le suit en disant d'une voix hâtée :

— Monsieur croyait trouver madame au grenier. Elle y a monté, en effet, il y a dix minutes ; mais, fatiguée, probablement, elle s'est arrêtée pour se reposer… chez M. de Luxeuil, notre voisin du second étage… où je l'ai vue entrer.

Au moment où il articule ces paroles mensongères, – car, s'il a tout lieu de croire que Francine est chez M. de Luxeuil, Bachelard n'a pas

vu de ses yeux le fait, – il ne peut, en suite de cette foudroyante révélation, apercevoir la figure de son patron ; celui-ci semble même n'avoir pas entendu son commis, devant lequel il marche, traversant ainsi le salon qui précède la chambre à coucher, où il entre, et dont il referme aussitôt la porte derrière lui.

Quelle est la stupeur de Bachelard, lorsque, à peine la porte de la chambre à coucher est-elle fermée, il entend M. Lambert s'écrier avec l'accent d'une vive surprise :

— Comment ! ma chère amie, vous êtes chez vous !… et cette Juliette qui m'assurait que vous n'y étiez pas, et que vous veniez sans doute de monter au grenier… où je suis allé vous chercher… En vérité, c'est insupportable ! – ajoute M. Lambert élevant la voix ; – je reviens ici… gravement indisposé… j'ai besoin de vos soins… et je suis obligé, souffrant comme je le suis, de monter et de descendre quatre étages !…

Et, répliquant à une réponse que le commis, de plus en plus stupéfait, ne peut entendre, M. Lambert ajoute d'un ton impatient et irrité :

— Vous ne m'attendiez pas sitôt, dites-vous ?… Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?… Il n'est pas moins vrai que je rentre chez moi ayant besoin de vous, et qu'il me faut, je vous le répète, monter et descendre quatre étages avant de vous trouver céans ; c'est fort désagréable !

XXXVI

Bachelard, confondu, abasourdi de stupeur, et, de plus, crevant de dépit, car sa vengeance avortait, prêtait toujours l'oreille du côté de la chambre à coucher, où il entendait M. Lambert parler d'un ton si rude à sa femme.

— Sot que je suis ! – se disait le commis, – je me trompais !… La bourgeoise, au lieu de monter chez le muscadin, était entrée ici, pendant le temps que je suis resté dans le magasin, attendant que Juliette fût descendue. Je suis volé !… moi qui croyais me venger !

— Eh ! madame, – poursuivait le libraire, d'un accent de plus en plus irrité, – j'aurais moins regretté la fatigue de gravir ces quatre étages… souffrant comme je le suis… si, du moins, je vous avais trouvée au grenier, occupée à visiter mes livres… selon votre promesse… Mais, non… vous êtes si occupée à vous pomponner… comme si vous n'aviez au monde autre chose à faire que de perdre votre temps à votre toilette !

— C'est ça ! j'y suis ! la scélérate était entrée chez elle afin de se bichonner encore avant de monter chez le muscadin, – se disait Bachelard ; – mon imbécile de patron est revenu un quart d'heure trop tôt !… Enfin, il bourre la bourgeoise… c'est toujours ça de gagné… Mais quelle bourrade je recevrai, moi qui lui ai affirmé avoir vu sa femme entrer chez le muscadin !… Quel bonheur si le patron ne m'a pas entendu, comme il en avait l'air ! car il n'a pas seulement tourné la tête de mon côté… lorsque je lui ai révélé la chose… et je m'attendais à le voir s'épater de surprise et de fureur. Après tout, il est parfois distrait, et peut-être n'a-t-il pas fait attention à mes paroles si terribles ; car il serait capable de me mettre à la porte.

— Mais parlez donc plus haut, madame ! Pleurer n'est pas répondre…, – reprenait M. Lambert, dans la chambre à coucher ; – je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. – Vous êtes inquiète de ma santé ?… C'est en vérité fort heureux !…

Et, un instant après, il ajoute :

— Certainement qu'il faut envoyer chercher le médecin, car j'ai une fièvre violente.

Après un nouveau silence, M. Lambert continue, en se rapprochant de la porte, derrière laquelle le commis se tient toujours aux écoutes :

— Allons, pleurez… pleurez encore, puisque cela vous plaît… mais

je préférerais de beaucoup que vous me fissiez de la tisane ; je vais descendre au magasin, dire à Bachelard d'aller à l'instant chercher le médecin.

Le libraire, à ce moment, ouvre brusquement la porte, et le commis, craignant d'être surpris aux aguets, n'a que le temps de faire un saut en arrière et de se rapprocher de l'une des fenêtres du salon, à travers laquelle il feint de regarder dans la rue.

— Dieu merci ! le misérable écoutait… j'en étais presque certain…, – se dit M. Lambert.

Et, refermant la porte de la chambre à coucher, il simule l'étonnement de voir Bachelard dans le salon, et s'écrie d'une voix courroucée :

— Comment ! vous étiez là ?

— Oui, monsieur, je…

— Que faites-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas au magasin ?

— Monsieur, c'est que…

— Vous écoutiez encore aux portes, drôle que vous êtes !

— Non, monsieur, je…

— Paix ! courez à l'instant chez le docteur Simon… le prier de venir tout de suite… Et, s'il n'est pas chez lui, vous l'attendrez…

— Oui, monsieur, j'y vais.

— Mais prenez garde de paresser en route, selon votre coutume.

— Ah ! monsieur…

— Sortez, et allez vite… je vais voir par la fenêtre de quel pas vous marchez.

— Je suis sauvé ! il n'a pas fait attention à mes paroles sur la bourgeoise, – se dit Bachelard en sortant, tandis que le libraire, ouvrant la croisée de l'entre-sol et s'accoudant à la barre d'appui, voit bientôt sortir Bachelard, qui, se sachant surveillé par son patron, s'éloigne à grands pas.

M. Lambert le suit pendant longtemps des yeux ; puis, refermant la fenêtre :

— Enfin… le voilà hors de la maison… Il lui faut au moins une heure pour aller chez le docteur et revenir.

Puis le libraire, dont la pâleur augmente, semble faire sur lui-même un violent effort et se dit :

— Et maintenant, allons chercher ma femme ; car, je ne puis plus en douter… elle est…

M. Lambert n'achève pas ; ses traits se contractent d'une manière effrayante ; il sort de l'appartement et monte l'escalier avec une hâte convulsive.

Il s'arrête à la porte de M. de Luxeuil ; il sonne violemment et à tout rompre sans discontinuer.

Au bout de quelques instants de cette sonnerie précipitée, incessante, M. de Luxeuil entrouvre sa porte, et, à l'aspect inattendu de M. Lambert, le jeune *beau*, malgré son audace, malgré sa rouerie, perd la tête, reste immobile et béant.

XXXVII

Le libraire, profitant de la stupeur inerte où sa présence a d'abord jeté M. de Luxeuil, le pousse rudement, s'élance, traverse l'antichambre, la salle à manger, et s'arrête dans le salon à la vue de Francine, debout, effarée, essuyant son visage baigné de larmes.

Mais, à l'aspect de son mari, elle jette un cri d'effroi, et reste foudroyée, incapable d'articuler un mot, de faire un mouvement.

M. de Luxeuil, revenu de sa stupeur, accourt dans le salon, et, s'adressant au libraire avec l'accent d'une irrésistible sincérité, – cette fois, il ne mentait pas, – lui dit :

— Monsieur, je vous le jure sur l'honneur… si accablante que soit pour madame sa présence chez moi… vous ne pouvez lui reprocher qu'une grave imprudence… que je déplore d'avoir provoquée… Je vous supplie de me la pardonner, ainsi qu'à madame ; car, je vous le répète, et sur l'honneur, elle n'a d'autre tort que…

— Pas un mot de plus, monsieur, – répond M. Lambert. – Vous dites… ce que vous devez dire en pareille circonstance.

— Mais, monsieur… encore une fois.

— Assez… monsieur de Luxeuil… assez !

Le libraire, après ces mots adressés au jeune *beau*, dit à sa femme d'un ton glacial :

— Veuillez, madame, prendre la peine de vous asseoir… et… causons… tous les trois.

Francine s'asseoit machinalement, fascinée par le regard de son mari.

Elle est sous le coup d'une telle épouvante, qu'elle n'a presque plus conscience d'elle-même, en cela que, bien qu'elle voie et qu'elle entende, il lui semble assister à une scène à laquelle elle est étrangère.

— Monsieur, – reprend M. Lambert en s'asseyant à son tour, et après un moment de silence, vous avez perdu madame…

— Je vous le jure de nouveau sur l'honneur, monsieur… vous n'avez à reprocher à madame que l'extrême imprudence de la visite qu'elle m'a faite, à ma pressante sollicitation…

— Monsieur… vous sentez bien que je ne me paye point de pareilles raisons… Je trouve ma femme enfermée chez vous… et seule

avec vous… ma conviction est formée… Donc, monsieur, vous avez perdu madame…

— Je vous adjure, madame… remettez-vous, dit vivement le jeune *beau*. – Un mot, un seul mot de vous, convaincra M. Lambert de son erreur…

Et M. de Luxeuil, se rapprochant de Francine anéantie, presque hébétée par la terreur :

— Madame… de grâce… ne m'entendez-vous pas ?

— Si… je vous entends… je vous vois…, – répond la jeune femme dans un état presque léthargique ; mais je… ne sais pas… je ne sais pas…

Le libraire, impassible et toujours assis, s'adressant à M. de Luxeuil :

— Les dénégations de madame n'auraient à mes yeux aucune espèce de valeur, monsieur… veuillez donc les lui épargner… il est constant pour moi que vous l'avez perdue… Je viens vous demander… ce qu'à présent vous comptez faire de ma femme.

— Quoi ?… comment ? – balbutie M. de Luxeuil abasourdi. – Plaît-il, monsieur ?

— Je vous demande ce qu'à présent vous comptez faire de madame ?

— Mais, monsieur, je… ne comprends pas… mais… pas du tout… ce que vous… voulez dire…

— Rien de plus simple cependant, – répond le libraire sans se départir de son calme glacial. – Ma femme ne remettra pas les pieds chez moi… Ma maison est à jamais fermée à une épouse coupable !

— Encore une fois, monsieur, je vous jure que…

— Mais, malgré la conduite inexcusable de madame, et ma ferme résolution de ne jamais la revoir, – poursuit M. Lambert sans s'arrêter aux paroles de son interlocuteur, – madame m'inspire encore quelque pitié… Elle a vingt-cinq ans à peine ; elle ne possède pas un sou de fortune, puisque je l'ai épousée sans dot, et vous concevez, monsieur… qu'après ce qui vient de se passer, madame ne peut et ne doit pas attendre une obole de moi… Elle est à peu près incapable de gagner sa vie… d'où il suit, monsieur, qu'un dernier sentiment de pitié pour elle me fait songer à son avenir… Aussi je vous demande de quelle façon vous comptez assurer le sort de madame… vous, monsieur, qui l'avez perdue !…

M. de Luxeuil était, nous l'avons dit, d'une crasse avarice et d'un égoïsme de roué. Jamais il n'avait pu lui venir la pensée que son caprice pour la femme du libraire pût entraîner, pour sa bourse et son

avenir, à lui, Luxeuil, des conséquences aussi graves que celles qu'énonçait M. Lambert avec un calme imperturbable.

Corrompre et séduire cette jeune femme, à merveille !… et, le goût passager qu'elle lui inspirait satisfait, courir à d'autres conquêtes sans l'ombre de souci de sa victime… voilà à quoi avait uniquement prétendu le jeune *beau.*

Mais prendre cette galanterie au sérieux ?

Mais s'embâter, – c'est le mot technique, – mais s'embâter de cette petite niaise à perpétuité ?

Mais… – et cela surtout suffoquait le vainqueur de tant de riches et belles dames, – mais, afin d'assurer le sort de la femme de ce libraire, écorner sa fortune, à lui, Luxeuil ; fortune qu'il gérait avec tant d'ordre et de sagesse ; car ce monsieur, prodigieusement ordonné, se montrait fort bon ménager de son bien ?

Mais réduire d'un ou de deux chevaux son écurie, à seule fin d'assurer l'existence d'une madame Lambert ?

Allons donc ! ces énormités horripilaient cet aimable roué, et il se disait :

— Eh bien, il est encore bon là, M. Lambert ! me demandant avec un aplomb superbe ce que je compte faire de sa femme ! espérant sans doute me la colloquer, pour s'en débarrasser !… Merci du cadeau !

Enfin, madame Lambert aurait-elle eu à se reprocher autre chose que la terrible imprudence de sa visite chez lui, – et nous le répétons, cela n'était pas, – M. de Luxeuil, qui n'eût jamais consenti à se charger de l'avenir de sa maîtresse, *à fortiori* se révoltait-il à la seule pensée de *s'embâter* de Francine, qui n'était point sa maîtresse… argument irrésistible selon lui, et qu'il se proposait de faire valoir aux yeux du libraire.

M. Lambert, quoiqu'il ignorât l'égoïsme ignoble et la sordide avarice du jeune *beau*, devina facilement que ce jeune *beau* était un parfait misérable, en remarquant l'espèce de suffocation qu'il éprouvait à cette question nettement posée :

— Que comptez-vous faire pour assurer le sort de la femme que vous avez perdue ?

Le libraire remarquait aussi que Francine semblait sortir de l'état de prostration, pour ainsi dire hébété, où l'épouvante l'avait d'abord jetée.

La malheureuse créature, tressaillant convulsivement de tous ses membres, cacha soudain son visage dans son mouchoir afin de s'épargner la vue de son mari ; et, reprenant peu à peu conscience d'elle-même, elle ne perdit pas un mot de la suite de l'entretien, renoué

de la sorte par M. de Luxeuil, après un instant de silence.

— Monsieur, j'ai dû me recueillir un instant avant de répondre à la question que vous m'avez adressée ; j'ai dû interroger ma conscience et mon honneur.

— Et que vous ont répondu, monsieur, votre conscience et votre honneur ?

— Ils m'ont répondu ceci, – ajoute M. de Luxeuil d'un ton pénétré : – oui, si j'avais malheureusement à me reprocher d'avoir perdu madame, il serait de mon devoir de galant homme… si vous la repoussiez de chez vous, monsieur, de lui offrir aide et protection… puisque je serais cause de sa perte ; mais heureusement… très-heureusement… il n'en est pas ainsi.

— Madame, – répond le libraire s'adressant à Francine, – êtes-vous maintenant en état de prêter attention à cet entretien ?

— Oui, monsieur, – balbutia la jeune femme, je le crois.

— Vous avez entendu la réponse que vient de faire M. de Luxeuil ?

— Je l'ai entendue.

— Écoutez encore, madame, – ajoute M. Lambert avec un sourire amer, – écoutez…

— Oui, madame… écoutez, – ajoute M. de Luxeuil, – et soyez-moi témoin que je dis la vérité.

Puis, s'adressant au libraire, le jeune *beau* reprend :

— La vérité, monsieur, la voici. Lorsque vous êtes entré chez moi… il y avait tout au plus un quart d'heure que madame s'y trouvait. À peine a-t-elle mis le pied dans ce salon, quelle a fondu en larmes, s'est écriée qu'elle sentait seulement alors la gravité de son imprudence… quelle ne se pardonnerait jamais de manquer à ses devoirs. J'adjure madame de dire si ce n'est pas la vérité.

— Oui, – murmure Francine d'une voix faible, – oui, c'est bien la vérité, mon Dieu !

— Madame m'a supplié alors de la laisser sortir d'ici, – reprend M. de Luxeuil ; – j'ai tenté de la calmer… je craignais à chaque instant de la voir perdre connaissance… C'est alors, monsieur, que vous avez sonné chez moi. J'adjure encore madame de dire si telle n'est pas la vérité… toute la vérité…

— Oh ! je le jure ! balbutie la jeune femme, je le jure !

M. Lambert, jusqu'alors silencieux, reprend avec un sang-froid glacial :

— Et, de ces affirmations, confirmées par le témoignage de

madame, que prétendez-vous conclure, monsieur ?

— Je conclus que vous êtes un homme équitable, trop généreux, monsieur Lambert, pour ne pas vous montrer indulgent envers madame, uniquement coupable d'une démarche très-imprudente, sans doute, mais dont elle avait le plus cruel remords, même avant votre arrivée ici, puisque plusieurs fois madame m'a répété en fondant en larmes :

» – Je suis déjà bien coupable d'être venue chez vous ; mais je ne rendrai pas ma faute irréparable en trompant le meilleur… le plus généreux des hommes.

Puis M. de Luxeuil ajoute d'un ton plein de déférence pour le libraire :

— Et madame disait vrai, monsieur, en appréciant ainsi vos nobles qualités… car, moi-même, je les reconnais et je…

— Vous faites mon éloge, monsieur…, c'est très-touchant, assurément ; mais revenons, s'il vous plaît, à la question. Selon vous, madame n'est coupable que d'une grave imprudence ?

— Certainement, voilà tout.

— Fort bien, monsieur ; mais, si j'ai, moi, la conviction inébranlable que le seul acte d'être venue chez vous librement, quelles qu'aient été les suites de ce rendez-vous, déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de lui enjoindre de sortir de ma demeure et de n'y jamais rentrer ?

— Plus d'espoir !… murmure Francine suffoquée par les sanglots ; – tout est fini pour moi !

— Mais, monsieur, – s'écrie le jeune *beau*, – cette impitoyable sévérité de votre part… serait, permettez-moi de vous le dire, serait d'une extrême injustice.

— Ah !… vous trouvez ?

— Certainement… j'en atteste la douleur, le repentir de madame… Voyez ses larmes, et…

— Eh ! monsieur… vous admettrez, probablement, que je suis seul juge de mon honneur ?

— Sans doute, monsieur… cependant…

— Je me crois, je me sens déshonoré… je me sépare de ma femme ; elle reste sans ressources… Que deviendra-t-elle, si vous l'abandonnez, vous, monsieur, à qui elle a tout sacrifié… honneur… position… avenir ?

M. Lambert, se tournant vers sa femme :

— Écoutez encore, madame, écoutez la réponse qui va m'être faite.

— Cette réponse sera simple, monsieur, – répond M. de Luxeuil : – je vous le répète, si j'avais eu le malheur d'être cause de la perte de madame, je… remplirais mon devoir de galant homme… mais…

— Monsieur… un mot… Est-ce vous qui avez sollicité madame de venir ici ?

— Oui, monsieur…

— Êtes-vous l'instigateur de l'acte qui déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de la renvoyer de chez moi ?

— Pardon, monsieur, distinguons ! – s'écrie M. de Luxeuil avec l'accent d'un *avocat plaidant* ; – diable ! distinguons… Je suis, sans doute, en fait, l'instigateur de cet acte… mais, en droit… il ne dépend point de moi que vous attribuiez à cet acte une importance qu'il ne mérite point, et duquel la responsabilité ne saurait alors m'incomber… Distinguons, s'il vous plaît… distinguons !

— Malheureuse que je suis ! – se disait Francine reconnaissant, malgré son esprit borné, la sécheresse de cœur et la lâcheté de M. de Luxeuil ; – c'est pour cet homme que j'ai tout sacrifié !…

— Monsieur, vous eussiez été un excellent avocat, ainsi que le prouvent vos savantes distinctions entre le fait et le droit, – reprend le libraire avec un flegme sardonique. – Je ne veux même plus lutter de subtilités avec vous ; je vous poserai donc nettement la question… et je prie madame d'être attentive, les liens qui m'attachent à elle sont brisés par sa faute, et surtout par la vôtre. Madame n'a plus rien à attendre de moi… Elle est orpheline… sans famille… sans ressources, sans état manuel qui la mette à même de gagner sa vie… Or, si personne n'a pitié d'elle… pas même vous, monsieur… elle tombera dans une misère affreuse, et cédera peut-être aux terribles suggestions que la dernière détresse, que la faim… entendez-vous, monsieur ?… que la faim peut inspirer à une femme jeune et belle… Voulez-vous, oui ou non, prendre l'engagement d'honneur, devant elle et devant moi, de vous charger de l'avenir de celle que vous avez perdue ?

— Mais encore une fois, monsieur, je…

— Pas de phrases… Est-ce oui ? est-ce non ?

— Monsieur…

— Est-ce oui ? est-ce non ?

— Monsieur, – reprend avec hauteur M. de Luxeuil, – je n'accepte pas une question posée d'une façon voisine de l'insolence… et il ne me convient point de vous répondre.

Cet infâme roué, acculé dans son infamie par M. Lambert, espérait

mettre fin à l'entretien en feignant d'être offensé dans sa dignité ; car, bien que cuirassé d'égoïsme et de sordide avarice, il se sentait cruellement blessé du rôle qu'il jouait aux yeux de Francine.

Celle-ci, surmontant l'effroi que lui causaient les regards de son mari, avait relevé le front, découvert son visage, jusqu'alors voilé par son mouchoir, et contemplait M. de Luxeuil avec un mélange de douleur, d'indignation et de dégoût, en pensant qu'elle avait perdu, brisé son avenir, incurablement outragé le plus généreux des hommes, en cédant à son amour insensé pour le fat sans cœur, sans entrailles, sans pitié, qui, ne trouvant pas même un mot de compassion à lui adresser, l'abandonnait à son épouvantable destinée, dont il était l'unique auteur.

— Monsieur, – reprend le libraire, – une dernière fois je vous somme de me déclarer si vous prenez, oui ou non, l'engagement d'honneur d'assurer le sort de madame.

— Une dernière fois, je vous réponds qu'il ne me convient pas de répondre à une pareille sommation.

— Monsieur de Luxeuil, – dit le libraire avec un accent de mépris écrasant, – vous êtes le dernier des misérables !

Et M. Lambert, s'adressant à sa femme :

— Prenez mon bras… madame… et sortons.

— Monsieur, vous m'insultez ! – s'écrie le jeune *beau* devenant pourpre de confusion et de rage en se voyant traité avec tant d'ignominie en présence de Francine ; – vous me rendrez raison !…

— Taisez-vous, monsieur de Luxeuil… vous n'avez pas le droit de me provoquer… vous n'avez pas le droit d'élever la voix… J'ai trouvé ma femme chez vous… je qualifie votre ignoble conduite comme elle doit l'être… Oui, l'homme qui, après avoir causé la perte d'une femme… l'abandonne lâchement, sans pitié… à une destinée qu'il sait horrible… celui-là est le dernier des misérables…

Et, laissant le jeune *beau* atterré par ces paroles vengeresses, M. Lambert sort avec sa femme, dont il soutient les pas défaillants, et regagne avec elle son logis.

XXXVIII

M. Lambert est de retour chez lui depuis quelques instants.

Il a fermé la porte extérieure de l'entre-sol, afin de sauvegarder de l'indiscrète curiosité de son commis l'entretien qu'il doit avoir avec Francine… Il est allé la rejoindre dans sa chambre à coucher.

La jeune femme envisage alors sa situation dans ses effrayantes réalités… elle ne doute pas que son mari ne soit résolu à la chasser de chez lui…

Pour elle, cette expulsion, c'est l'inconnu, c'est le hasard, c'est la sinistre perspective d'une existence bien longue encore, pour être forcément vouée à la détresse, à ses dures privations ou à l'infamie, à moins que cette existence ne soit abrégée par les souffrances de la misère, ou brusquement tranchée par le suicide.

Parfois Francine songe au suicide… mais en s'avouant qu'elle se sent trop faible, trop peureuse de la mort, pour chercher dans cette extrémité la fin de ses tourments…

Que va-t-elle devenir ? Demain, il lui faudra, quitter cette élégante demeure, où elle vivait dans le bien-être, entourée des soins, des attentions de son mari, s'efforçant, dans la limite de ses ressources, de prévenir les moindres désirs de sa femme, et n'ayant qu'un but au monde : la voir heureuse…

Cette pensée de reconnaissance pour les bontés de son mari ne se présenta que secondairement à l'esprit de Francine, dont le sens moral était peu développé.

Elle devait envisager tout d'abord les conséquences matérielles du malheur dont elle était frappée ; car, elle n'en doutait pas, son mari, se séparant d'elle, l'abandonnerait sans merci à la terrible destinée qu'elle s'était faite ; et, quoi qu'elle eût à redouter de la juste sévérité de M. Lambert, le ressentiment de son ingratitude envers lui n'en fut pas moins sincère et navrant.

Mais ce qui portait à son comble la douleur de Francine, c'était cette horrible conviction, qu'elle sacrifiait sa paisible et douce existence, le repos, le bonheur du meilleur des hommes, à un misérable qui la délaissait sans pitié, ne l'aimait pas, et ne voyait en elle que le jouet d'un caprice éphémère.

Enfin, l'outrageant mépris si énergiquement infligé par le libraire à M. de Luxeuil, écrasé dans sa bassesse, redoublant le dégoût et

l'aversion qu'il inspirait alors à Francine, redoublait aussi son respect pour le caractère de son mari.

— Madame, – dit le libraire à sa femme d'une voix sévère, où perçait néanmoins la pitié, – vous avez été… vous êtes très-émue… notre entretien peut se prolonger… êtes-vous en état de m'entendre… de me répondre… ou vous plaît-il que nous remettions cet entretien à ce soir ?

— Il en sera… monsieur, ce que vous voudrez.

— Je vous demande si vous vous sentez dans une position d'esprit qui vous permette de m'entendre… et de me répondre.

— Je le crois, monsieur.

— Madame, – reprend M. Lambert après un moment de silence, – il y a trois ans et demi… je vous ai vue pour la première fois… vous vous rappelez dans quelles circonstances ?…

— Oui, monsieur… J'étais abandonnée… par… par…

— Par celui qui vous avait séduite… presque enfant ; vous aviez à peine seize ans et demi… vous alliez devenir mère…

— Je sais… combien alors… j'étais coupable…

— Vous étiez alors… madame, moins coupable que victime… voilà pourquoi je me suis vivement intéressé à vous… Orpheline, élevée par une parente sans moralité, dont les exemples, je ne voudrais pas dire les conseils… ont été la principale cause de votre première faute… vous étiez moins à blâmer qu'à plaindre… je vous ai plainte…

— Vous avez fait plus, monsieur… j'étais mourante de chagrin et de misère… abandonnée de tous… et sur le point de mettre au monde ce malheureux enfant qui n'a pas vécu… vous avez…

— J'ai simplement, en cette circonstance, accompli le devoir d'un homme de bien… Vous étiez alors… madame, je le répète, plus à plaindre qu'à blâmer… Le hasard me rapprochait de vous… je vous ai secourue… je vous ai placée dans une honorable famille d'artisans ; là, vous ne pouviez recevoir que d'excellents exemples… Votre santé rétablie ; je suis venu souvent vous voir… Habituée à l'oisiveté, n'ayant reçu qu'une demi-éducation, je désirais qu'afin de vous assurer des ressources pour l'avenir, vous apprissiez l'état de fleuriste, qu'exerçaient la femme et la fille de l'artisan à qui je vous avais confiée. Soit étourderie, soit manque de goût pour cette profession, soit inhabitude de tout travail, votre apprentissage donnait peu de résultats…

— Je faisais pourtant de mon mieux.

— Je le crois… mais, passons… Je vous ai, pendant six mois,

observée, étudiée ; j'ai apprécié en vous, madame, certaines qualités réelles : la douceur du caractère, la délicatesse et la bonté du cœur… la franchise… lorsque l'on savait vous mettre en confiance… enfin, une sincère reconnaissance de l'intérêt que l'on vous témoignait… Je ne m'abusais pas sur vos défauts : une grande faiblesse d'esprit, quelque vanité, une invincible tendance à la paresse, malgré votre amour du bien-être… Ces défauts, assez légers en eux-mêmes, m'ont cependant effrayé pour vous, madame, parce qu'ils suffisent à perdre une femme… lorsqu'elle est aux prises avec le besoin. Aussi vos défauts, plus encore que vos qualités, que votre jeunesse et votre beauté, à laquelle, je l'avoue, je n'étais pas insensible… vos défauts, dis-je… et j'ai le droit d'être cru… m'ont surtout inspiré le désir de vous épouser, parce que, pauvre et abandonnée comme vous l'étiez, ils pouvaient, ils devaient presque certainement vous conduire à votre perte… tandis que leur conséquence devait être facilement conjurée par ma sollicitude et par mon affection pour vous, et par la modeste aisance dont vous jouiriez lorsque vous seriez ma femme… Voilà pourquoi, madame, je vous ai proposé, il y a environ trois ans, d'unir votre sort au mien.

— Ah ! malgré mes torts inexcusables… je n'ai jamais oublié, monsieur… je n'oublierai jamais… votre bonté… votre générosité…

— Oui, madame, je me suis montré bon et généreux en vous épousant… Je n'avais été qu'humain en vous sauvant de l'abandon et de la détresse, alors que vous étiez au moment de devenir mère… Mais, si je rappelle le passé à votre souvenir, ce n'est pas, soyez-en assurée, madame, afin de me glorifier de ma bonté !…

— Je n'en doute pas, monsieur… car bien souvent, depuis notre mariage, lorsque je vous parlais de ma reconnaissance… vous me répondiez…

— Que vous vous étiez acquittée envers moi par le bonheur que je vous devais en ce temps-là…, – répond M. Lambert avec une émotion contenue. – C'est vrai… pendant trois ans… je n'ai eu que d'insignifiants reproches à vous adresser… je vous aurai dû… les trois plus heureuses années de ma vie…

Le libraire, dont la voix s'est légèrement altérée, la raffermit et poursuit ainsi :

— Lorsque je vous ai offert de vous épouser, madame, je vous ai dit ceci : « J'ai plus que deux fois votre âge ; mes goûts sont studieux, j'aime la retraite ; je ne fréquente pas la société de mes confrères, ni celle d'autres commerçants : j'aime mon chez-moi, d'où je sors rarement… Si vous m'épousez, Francine, il faut vous résigner d'avance à une vie retirée, sans autre distraction que des promenades à la

campagne les jours de fête où mon magasin est fermé, ou quelques parties de spectacle de temps à autre… Vous devrez presque toujours rester au comptoir, et vous mettre assez au fait des principales notions de mon commerce, pour pouvoir répondre à mes clients, si je suis absent… veiller enfin sur les détails du ménage… Cette existence est, sans doute, bien monotone ; mais, si vous vous y résignez, je tâcherai de vous la rendre supportable par mon affection, mes soins, mes prévenances et une tendresse paternelle… pour vous, car je suis d'âge à être votre père… mon enfant… Vous ne pouvez ressentir d'amour pour moi ; ma chambre sera séparée de la vôtre, où vous serez maîtresse absolue. Maintenant, Francine, réfléchissez mûrement à mes offres ; je vous connais assez à cette heure pour être convaincu que, si vous les acceptez… vous avez la ferme intention de vous conduire en honnête femme… Si, au contraire, l'existence que je vous offre de partager ne convient ni à vos goûts, ni à votre âge, ni à votre caractère… vous me l'avouerez sincèrement… je ne vous abandonnerai pas pour cela… tant s'en faut, car jamais vous n'aurez eu davantage besoin de soutien… Nous aviserons à chercher une profession qui vous plaise mieux que celle de fleuriste ; car, songez-y bien, Francine… vous pouvez toujours compter sur mon appui… à la condition de travailler… L'oisiveté vous perdrait… Ainsi, réfléchissez mûrement, et, quelle que soit votre décision… vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi… » – Telles ont-été mes paroles, madame ; vous vous les rappelez sans doute ?

— Oh ! oui ! – répond Francine fondant en larmes, – ces souvenirs me montrent combien je suis coupable… et que je n'ai à attendre de vous aucune pitié.

Le libraire continue :

— Enfin, après quelques jours de réflexion… pendant lesquels, vous me l'avez avoué… preuve de franchise dont je vous ai su beaucoup de gré… vous avez d'abord hésité à vous engager… en songeant à la monotonie de l'exigence que je vous offrais… puis, surmontant cette hésitation en considérant les garanties de repos et de sécurité que notre mariage vous offrait pour l'avenir, et cédant aussi à un sentiment de gratitude et d'attachement pour moi… m'avez-vous dit…

— Oh ! je vous le jure… c'était la vérité… c'était bien vrai…

— Je l'ai cru, je le crois encore, parce que votre cœur était bon et que je méritais votre attachement… Nous nous sommes donc mariés, madame, et, je le répète, vous avez tenu tout ce que j'attendais… plus même que je ne devais attendre de votre part, et je n'ai eu qu'à me féliciter de notre union… jusqu'aujourd'hui…

Ce disant, M. Lambert, très-ému, garde un moment le silence.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TOME TROISIÈME

I

M. Lambert, vaincu par ses sensations intimes, d'autant plus profondes qu'elles étaient contenues, fut obligé de s'interrompre un instant, après avoir rappelé à sa femme un passé qui redoublait en elle les remords de sa conduite présente…

Peut-être le lecteur a-t-il remarqué un mot de M. Lambert, mot singulièrement caractéristique à l'endroit de l'excellence de son cœur et de la rare intuition de son esprit ou plutôt de la rare pénétration de sa bonté, car une pareille sagacité procède, non de l'esprit, mais de l'âme…

De même que M. Lambert avait dit de son commis : « Il est si curieux, si bavard, si insupportable, que je ne le chasse pas… parce que personne autre que moi ne le supporterait, et qu'il resterait sans place, le misérable ! » de même, dans un autre ordre d'idées, mais toujours empreintes d'une intelligente et adorable commisération, M. Lambert avait dit de Francine : « C'est moins sa jeunesse, sa beauté, ses qualités, que ses défauts qui m'ont inspiré le désir de l'épouser… parce que ses défauts la conduiraient infailliblement à sa perte, si elle était livrée aux suggestions de l'abandon et du la misère… tandis que, devenue ma femme, je neutraliserai les conséquences de ces défauts par mes soins, ma sollicitude et ma tendresse. »

Et cela était vrai.

Oui, M. Lambert avait épousé Francine, dans l'espoir, presque certain, de sauvegarder cette pauvre créature des funestes conséquences de ces défauts qui perdent tant de femmes : la faiblesse de caractère, la vanité, la tendance à l'oisiveté, malgré le goût du bien-être lorsqu'elles sont pauvres.

Or, par l'une de ces fatalités, rude et austère épreuve qui retrempe les grands cœurs au lieu d'altérer leur fermeté dans le bien, – deux de ces défauts dont M. Lambert avait espéré de conjurer les funestes conséquences, la faiblesse de caractère et la vanité, avaient rendu Francine accessible aux séductions de M. de Luxeuil :

La vanité de voir à ses pieds, à elle, obscure boutiquière, cet élégant et beau jeune homme, dont raffolaient tant de grandes dames ;

La faiblesse de caractère, qui n'avait pas permis à cette infortunée de résister à une tentation mauvaise, et de triompher ainsi dans cette lutte ouverte entre ses devoirs et son penchant coupable.

Mais, – dira-t-on, – tête à tête avec M. de Luxeuil, la voix de ses devoirs, la conscience de sa funeste démarche, ont sauvegardé Francine d'un entraînement plus criminel encore que cette démarche.

Oui ; mais, hélas ! malgré ce premier mouvement de crainte, malgré ces remords, communs à toute femme non encore dépravée… lors de son premier rendez-vous… Francine, troublée, éperdue, amoureuse, aurait-elle eu le courage de rester insensible aux ardentes prières de son séducteur… à ses protestations passionnées ?… serait-elle restée pure sans l'arrivée inattendue de son mari ?

Non ! cela est presque certain.

Aussi, M. Lambert, qui, dans la droiture et l'inflexible rigidité de ses principes, ne pouvait ni admettre ni comprendre les perverses et abominables distinctions des casuistes, regardait-il et devait-il, avec raison, regarder son déshonneur comme consommé par le fait seul de la présence de sa femme chez son séducteur.

Madame Lambert, en proie à une anxiété affreuse, voyait avec terreur approcher la solution de cet entretien.

Naguère encore, et devant M. de Luxeuil, qu'il interpellait sur ce qu'il comptait faire pour l'avenir de la femme qu'il venait de perdre, M. Lambert n'avait-il pas déclaré qu'il la chasserait de chez lui et l'abandonnerait sans ressources à la merci de sa destinée ? Or, malgré sa générosité naturelle, il devait être à bon droit si ulcéré, si outragé, que l'infortuné n'espérait, ne pouvait espérer de pardon… L'accent de son mari, son attitude, sa physionomie, empreints de la sévérité d'un juge, ne témoignaient d'aucun attendrissement ; il semblait trop souffrir pour être, à cette heure, accessible à la pitié.

M. Lambert, après quelques minutes de recueillement douloureux, poursuivit ainsi :

— Je vous ai, en quelques mots, madame, rappelé le passé, non, je vous le répète, afin de glorifier ma générosité envers vous… mais afin de vous prouver que, malgré votre conduite d'aujourd'hui, je n'oublie pas ce que vous avez été pour moi pendant trois ans, durant lesquels… je n'ai eu qu'à me louer de vous…

» Mais, avant de vous faire connaître ma résolution, je dois vous apprendre quelques conséquences de cette funeste journée. J'étais parti pour aller au château de Stains ; la vente de la bibliothèque était ajournée… je reviens ici… je ne vous trouve pas au magasin… Je demande à Juliette où vous êtes ; elle me répond qu'elle l'ignore, que vous n'êtes pas à l'entre-sol, d'où elle descend, mais que vous n'avez pas quitté la maison, n'ayant pris chez vous ni châle ni chapeau… Votre absence singulière m'étonne d'abord, puis certains souvenirs me reviennent à l'esprit. Vous saviez que je devais m'absenter jusqu'au

soir ; vous vous étiez parée dès le matin avec une élégance inaccoutumée ; vous sembliez absorbée, distraite… enfin, de vagues et pénibles pressentiments me serraient déjà le cœur… lorsque, soudain, je me rappelle que vous m'avez demandé avec instance d'aller visiter nos caisses de livres renfermées au grenier.

» Cette pensée m'allége d'un grand poids… et cependant… en réfléchissant à votre insistance obstinée pour vous occuper d'un soin que vous n'aviez jamais pris jusqu'alors… je ne sais quel doute vint encore m'assaillir… Voulant le dissiper ou le confirmer, je me hâte de monter au grenier. La porte en était fermée. Je frappe, j'écoute ; rien…

» Vous n'étiez pas là ; vous n'étiez pas non plus à l'entre-sol, m'avait dit Juliette… Où donc étiez-vous ?… Mes angoisses, mes soupçons augmentaient… d'autant plus cruels… que j'avais eu jusqu'alors en vous, madame, une confiance aveugle ! Je redescends, voulant, dernier espoir, m'assurer si vous ne seriez pas à l'entre-sol, bien que Juliette m'eût affirmé le contraire.

» J'aperçois, en mettant le pied sur notre palier, notre porte entre-bâillée… et je surprends mon commis aux aguets… Mes pressentiments m'avertissent qu'il vous épiait ou vous avait épiée. Je ne songe plus qu'à dérouter ses soupçons. Ma pâleur le frappe, il me demande si je suis indisposé… je lui réponds qu'en effet, saisi d'un grand malaise en route… je suis revenu.

Et, remarquant la surprise de Francine, en l'entendant attribuer son retour imprévu à une autre cause que la cause réelle, le libraire ajoute :

— Je trompais mon commis en lui disant qu'un malaise subit me ramenait chez moi… vous saurez pourquoi j'ai dû ainsi donner le change à cet homme sur le véritable motif de mon retour. À peine étais-je entré ici, que Bachelard me dit, avec un accent sardonique, que vous êtes montée au grenier, mais que probablement, fatiguée en route, vous êtes entrée chez l'un de nos voisins du second étage…

— Ah ! malheureuse que je suis ! – s'écrie Francine écrasée de douleur et de honte ; – ce commis est si bavard… toute la maison va savoir…

— Non, madame, personne ici ne saura rien…

— Que dites-vous ?

— Écoutez, madame. Lorsque mon commis m'apprit que vous étiez probablement chez notre voisin du second étage… et heureusement ce fut, de la part de ce misérable, une supposition et non une certitude… ses paroles furent pour moi une révélation soudaine ; je me souvins que, la veille… M. de Luxeuil s'était montré assidu près de vous… que

plusieurs fois il vous avait parlé à demi-voix… Insignifiantes la veille à mes yeux, en raison de ma confiance en vous (et, d'ailleurs, je croyais que vous rencontriez M. de Luxeuil pour la première fois), ces particularités, rapprochées de plusieurs circonstances de la journée, ne me laissèrent plus aucun doute sur mon déshonneur… Vous étiez chez cet homme, mon commis disait vrai… Poussé par sa curiosité, il vous avait sans doute épiée… Je lui tournai le dos lorsqu'il me fit cette révélation, que je ne parus pas même entendre… et il ne put heureusement lire sur mes traits tout ce que je ressentais en ce moment…

M. Lambert s'interrompt un instant, vaincu par l'émotion ; puis :

— J'entrai dans votre chambre, dont je fermai la porte, et, feignant alors de vous trouver chez vous, je vous interpellai très-haut… simulant ensuite de répondre à des paroles que vous m'aviez adressées à voix basse, certain que mon commis m'écoutait au dehors… Il en était ainsi… Grâce à cette feinte, il est persuadé qu'il s'est trompé, que vous n'êtes pas allée chez cet homme… que vous n'avez pas quitté votre appartement… Ainsi, madame, ce secret que Bachelard pouvait seul ébruiter, restera entre vous, moi et M. de Luxeuil… Sa conduite odieuse et lâche, en ces circonstances, lui impose la discrétion… Ainsi, je vous l'ai dit, madame, personne ici ne saura rien de ce qui s'est passé… Votre réputation est sauve…

II

Madame Lambert écoutait son mari avec une émotion croissante.

La stupeur, la reconnaissance, l'admiration… et un vague rayonnement d'espoir la jetaient dans un trouble impossible à exprimer…

— Quoi ! cet homme, en face d'une révélation qui ne lui laisse plus de doute sur son déshonneur, au lieu d'éclater au premier ressentiment de son injure et de ne songer qu'à la vengeance, se contient, ne songe qu'à sauvegarder la réputation de la femme qui le trahit… Il la sait à cette heure… là-haut… près de son séducteur, et, dans sa commisération céleste, recourant à une feinte sublime, trait de génie de la bonté… il se montre miséricordieux jusqu'à la fin… L'épouse coupable n'aura du moins à rougir de sa honte qu'aux yeux de celui quelle a mortellement offensé.

La grandeur de cet acte devait profondément impressionner Francine, malgré la faiblesse de son sens moral et le peu d'étendue de son intelligence ; elle comprit, elle sentit à quelle hauteur se plaçait son mari…

Cette élévation de caractère rendait, s'il est possible, plus méprisable encore la bassesse et la turpitude de M. de Luxeuil à l'égard de la jeune femme, et redoublait ses remords.

Cependant, au milieu de ces abîmes de douleurs, l'infortunée crut d'abord voir un faible rayon d'espérance et se dit :

— Si mon mari était résolu à me chasser de chez lui et à m'abandonner à ma destinée, aurait-il si généreusement sauvé ma réputation ?… Quel souci en aurait-il, si demain tout devait se rompre entre nous ?

Mais, hélas ! à cette réflexion de Francine, succédait celle-ci :

— Ce n'est pas seulement mon honneur… c'est le sien aussi, peut-être, que mon mari a voulu sauvegarder… Il me chasse de chez lui… mais tout le monde ignorera son outrage… Je pourrai, du moins, sortir de cette maison… sans rougir devant personne… Ah ! quelle qu'en soit la cause, sa générosité n'en est pas moins admirable !…

Et, sous l'impression de ces sentiments divers, la jeune femme, trop émue, trop troublée pour pouvoir exprimer sa reconnaissance, tombe à genoux, les mains jointes, devant son mari, en balbutiant au milieu de sanglots étouffés :

— Oh ! vous êtes bon ! vous êtes bon comme Dieu !

— J'ai simplement conscience des devoirs qu'envers vous j'ai contractés en vous épousant, madame… J'ai juré en mon âme et conscience de vous accorder aide et protection… je vous dois et je vous accorderai aide et protection jusqu'à la fin… Je suis honnête homme… votre outrage ne me délie pas de mon serment…, – répond M. Lambert avec une admirable simplicité.

Puis, se courbant vers sa femme :

— Relevez-vous, madame, relevez-vous…

Ces paroles d'une si touchante dignité : « En vous épousant, je vous ai promis aide et protection jusqu'à la fin ; votre outrage ne me délie pas de mon serment ; » ces paroles ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de Francine… son mari ne l'abandonnera pas à son sort sans merci ni pitié…

L'infortunée, dans l'expansion de sa gratitude, saisit une des mains du libraire, et la couvre de pleurs et de baisers…

Les traits de M. Lambert expriment une douleur navrante… une larme roule dans ses yeux ; puis, se dominant, et d'une voix ferme :

— Relevez-vous, madame, et veuillez m'écouter.

Francine se relève, se rassoit.

Le libraire continue ainsi :

— Je vous l'ai dit, madame, mon commis, vous croyant enfermée avec moi, m'a entendu élever la voix, et vous adresser quelques reproches assez insignifiants auxquels vous avez paru répondre par des larmes… ainsi s'expliquera, lors du retour de cet homme, la rougeur de vos yeux… de même que l'altération de mes traits s'expliquera par la prétendue indisposition que j'ai éprouvée en route… Il fallait tout prévoir pour complétement dérouter les soupçons de cet argus de notre foyer… Je crois… j'espère avoir tout prévu…

— Mon Dieu !… dans un tel moment… et irrité contre moi… comme il devait l'être… il a pu conserver une telle présence d'esprit ! – murmure Francine avec la stupeur de l'admiration, tandis que le libraire poursuit ainsi :

— Votre réputation, madame, est donc et sera sauve… Il me reste maintenant deux partis à prendre… puis vous choisirez… Je suis, je l'espère, assez connu de vous, madame… pour que vous ayez compris, sans doute, qu'en déclarant à M. de Luxeuil… que je vous renverrais de chez moi en vous abandonnant à la misère… je voulais seulement mettre à l'épreuve… l'amour… que cet homme prétendait ressentir pour vous… et vous donner ainsi… une leçon… malheureusement trop

tardive…

— Ma conduite envers vous était telle, monsieur, que j'ai cru, je vous l'avoue, à cet abandon… mérité.

— Vous m'avez mal jugé, madame, je le regrette… J'ai, je vous le répète, en vous épousant, contracté en mon âme et conscience un engagement sacré pour tout honnête homme, l'engagement de vous protéger… À cet engagement, je manquerais indignement si je vous délaissais sans ressource ; car, telle que je vous connais… surtout *maintenant*… – ceci n'est pas un reproche… vous n'en entendrez pas un seul sortir de mes lèvres… je constate simplement un fait, et je dois le constater en raison de ses conséquences pour l'avenir… – vous abandonner sans ressources à votre âge, douée des avantages extérieurs que vous possédez, ce serait de ma part vous livrer sciemment à l'infamie…

— Ah ! monsieur…

— Je n'exagère pas… je connais, madame, la faiblesse de votre caractère, votre vanité, votre tendance à l'oisiveté, au bien-être. Vous ne sauriez, vous dis-je, belle et jeune, résister aux terribles suggestions de la détresse…

— Jamais !… oh ! jamais !… j'aimerais mieux mourir… que de m'avilir…

— Ces paroles, vous les prononcez sincèrement, madame… je le crois… et cependant… n'avez-vous pas, sans parler de votre première faute… – et vous méritiez alors plus de pitié que de blâme… – n'avez-vous pas… – et, encore une fois, ce n'est pas un reproche de ma part… c'est un fait que j'invoque… n'avez-vous pas, vivant dans l'aisance, n'ayant, au point de vue de votre condition, rien à désirer… n'avez-vous pas aujourd'hui, uniquement par l'attrait… d'un amour coupable, oublié vos devoirs ?… Que serait-ce donc, grand Dieu !… si délaissée de tous… incapable de travailler… réduite à une affreuse détresse… vous… ?

Et, s'interrompant en frissonnant, M. Lambert ajoute :

— Je vous dis, madame, qu'à la seule pensée… de ce que vous deviendriez face à face avec la misère, je suis épouvanté…

Francine, atterrée, baisse la tête avec accablement ; elle sent la vérité des horribles paroles de son mari. Celui-ci continue :

— Le premier des deux partis qu'il me reste à prendre, madame, est donc de tâcher, j'espère y parvenir, de trouver, non à Paris, lieu trop dangereux pour vous, mais en Touraine, à Beaugency, petite ville où je suis né, où j'ai conservé quelques relations, de trouver, dis-je, une honnête famille qui consente à vous prendre en pension… Vivant ainsi

au milieu de personnes de mœurs simples et pures, dans une petite ville peu fréquentée, vous auriez, je le crois, là moins que partout ailleurs, l'occasion de faillir… Je dirais à ces personnes que j'ai toujours pour vous la plus tendre affection… mais que, malgré vos apparences de bonne santé, l'air de Paris et l'espèce de claustration que vous impose la nécessité de mon commerce, vous sont nuisibles, et que, malgré le regret que me cause notre séparation, je m'y résigne… parce qu'elle est indispensable… Je mettrais chaque mois à votre indisposition une somme suffisante à votre entretien… rien du moins ne vous manquerait.

— Que de bontés… mon Dieu !… – murmure Francine en sanglotant, – que d'indulgence !… que de miséricorde !…

— J'accomplis mon devoir… madame, et rien de plus.

— Et, – ajoute Francine d'une voix craintive et désolée, – je ne… vous verrais… plus jamais ?…

— Vous me verriez presque chaque dimanche, madame ; le chemin de fer d'Orléans rend cette excursion facile, et…

— Quoi ! vous consentiriez à me revoir ?… – s'écrie Francine joignant les mains dans un élan d'espoir ineffable ; – tout ne serait pas rompu entre nous ?

— Je *dois* vous revoir pour deux raisons, madame… La première est qu'il paraîtrait inexplicable aux personnes chez lesquelles je vous placerais… que, malgré mon attachement pour vous, je vous laissasse dans une sorte d'abandon… Cette conduite de ma part pourrait éveiller quelques soupçons fâcheux à votre égard.

— Ah ! monsieur… comment jamais reconnaître… ?

— La seconde raison qui m'oblige à vous voir souvent, madame, m'est imposée par mon devoir… je *dois* veiller sur vous… m'efforcer, par mes conseils… par la voix de la raison, de vous ramener dans la voie du bien, et vous préserver, si je le puis, de nouvelles fautes ; de vous réconcilier enfin avec vous-même, si toutefois mon influence sur vous peut obtenir ce résultat… Sinon… si vous trompiez ma dernière espérance… madame… j'aviserais autrement… Qu'aviserais-je alors ?… Je l'ignore en ce moment… mais, je vous le répète, madame, j'ai envers vous *charge d'âme*… Cette mission sacrée, je la remplirai… jusqu'à la fin.

Francine, devant tant de mansuétude, de droiture et de dévouement, devant cette conscience si profonde du DEVOIR, manifestée par son mari avec une si touchante simplicité, ne trouve pas une parole… Son cœur se déchire en songeant aux trésors d'affection qu'elle a sacrifiés… à qui ?… À M. de Luxeuil !

III

Le désespoir de Francine était d'autant plus douloureux, qu'ainsi que le lui avait dit M. Lambert, aucun reproche ne s'échappait de ses lèvres. Il contenait, – non son courroux, non son indignation, cette grande âme ne pouvait, dans les circonstances actuelles, éprouver ces ressentiments ; – il contenait ses douleurs atroces ! Sa voix n'était ni rude ni menaçante ; elle était grave, pénétrante et empreinte d'une résignation austère.

Il poursuivit ainsi :

— Tel est donc, madame, le premier parti que j'ai à prendre, et, si je ne consultais que mes vœux, je m'arrêterais à ce parti.

— Qui vous empêche donc… de le prendre ?…

— Votre intérêt, madame. Veuillez écouter encore… Le second parti est celui-ci : vous garder près de moi…

Francine, frappée de stupeur, regarde d'abord son mari en silence ; elle ne peut croire à ce quelle entend.

Puis elle s'écrie d'une voix palpitante :

— Quoi ! vous daigneriez me permettre de rester près de vous ?

— Oui, madame… Mais je ne veux… je ne dois vous laisser aucune illusion au sujet de l'existence qui sera la vôtre… si vous restez ici.

— Ah ! quelle qu'elle soit… je vous le jure, André, oui… quelle qu'elle soit… je m'y résigne d'avance ! – s'écrie Francine les mains tendues et suppliantes vers son mari, et cédant à ce qu'il y avait en elle de foncièrement bon, malgré sa faiblesse. – Ah ! dussé-je endurer chaque jour votre colère… vos justes mépris… je les subirai sans me plaindre… je les mérite… et je bénirai votre clémence.

— Vous aurez à endurer… pis que mon mépris et ma colère…

— Quoi donc, grand Dieu ?

— Le spectacle de mon chagrin, madame…

Et M. Lambert, malgré sa force de caractère, malgré son empire sur lui-même, ne peut retenir de grosses larmes ; elles coulent sur ses joues pâlies.

Ces pleurs, arrachés à son mari par l'intensité de sa souffrance interne, portent à son comble le désespoir de Francine. Presque égarée, elle s'écrie en se tordant les bras :

— Ah ! qu’ai-je fait ?… Malheur à moi !… malheur à moi !… Hélas ! il n’est que trop vrai… la vue de votre chagrin, dont je suis cause, sera mon plus cruel châtiment… je le sens bien… en vous voyant pleurer…

Le libraire domine son émotion, essuie ses larmes, et reprend d’une voix raffermie :

— Je dois, madame, vous montrer, tel qu’il sera, l’avenir qui nous est réservé. Je vous ai dit sincèrement, avant de vous épouser, quelle serait notre vie… Une égale sincérité m’est aujourd’hui commandée… Notre existence, nos relations resteront, en apparence du moins, ce qu’elles étaient… Je ne vous adresserai jamais de reproches…

— Hélas ! ceux que je m’adresserai seront plus pénibles que ceux que vous pourriez me faire…

— Quand nous serons seuls, je continuerai de vous donner les conseils que je vous ai toujours donnés, lorsque je m’efforçais de vous convaincre que la vraie sagesse consistait à accepter résolument notre sort, quels que soient les renoncements, les privations qu’il nous impose ; qu’il nous fallait accomplir nos devoirs avec courage, ne jamais dévier du droit chemin, parce que le moindre écart nous jetait presque toujours dans des abîmes de maux.

— Ah ! si je les avais suivis, ces conseils si bons, si paternels, je ne serais pas où j’en suis à cette heure !…

— Non !… car, je vous l’ai dit bien souvent, madame, si on faisait au juste et au bien quelques-uns des sacrifices, cruels parfois et irréparables, que l’on fait au mal, notre vie serait aussi paisible qu’elle est souvent tourmentée…

— Quelle vérité ! mon Dieu ! – répond ingénument Francine. – Il m’eût été si facile de ne pas faire mon malheur et le votre, André !… Vous parlez de ce que j’aurais à endurer du spectacle de votre chagrin… si vous me permettez de rester près de vous… Ah ! c’est à moi de craindre de vous importuner par ma douleur, par mes remords, hélas !… sans cesse, ils vous rappelleraient ma honte, mon ingratitude envers vous… Peut-être vaut-il mieux nous séparer… ma présence ici vous rendrait trop malheureux !

— Aussi, vous le disais-je, madame, si je consultais uniquement mes vœux, je préférerais le premier des deux partis que je vous propose… Mais je crois que, dans votre intérêt, et vu la faiblesse de votre caractère, il est à désirer que vous demeuriez ici. Seulement, songez-y bien, vous aurez beaucoup à souffrir sans doute ; ma sollicitude pour vous, loin de s’affaiblir, s’accroîtra ; car jamais ma tutélaire protection ne vous aura été plus nécessaire ; mais ma confiance en vous aura disparu… La confiance ! qui rendait nos relations si sereines et si

douces, pour moi, du moins !… Il me faudra douter de vos paroles, de vos regards, douter de toutes vos apparences… Ces doutes, je ne vous les exprimerai pas, mais vous les sentirez, madame… et ils vous seront un supplice de chaque instant… ils glaceront nos rapports habituels, et, dans l'uniformité de notre vie réitérée, sans distractions, sans plaisirs, cette froideur glaciale vous enveloppera… vous pèsera comme un linceul de plomb !…

— Ah ! s'il ne s'agit que de moi, n'ayez pas cette crainte, André… le bonheur de rester près de vous me ferait tout supporter…

— Vous vous abusez, madame… vous cédez aux illusions de votre âge… il ne faut pas juger d'après nos impressions actuelles relies de l'avenir… Non ! nous éprouvons à cette heure la fièvre de la douleur ; cette agitation fiévreuse nous donne une force factice ; mais, lorsqu'elle nous manquera… mais, lorsque demain, et plus tard, et toujours, nous serons face à face l'un de l'autre, mornes, accablés… Ah ! c'est alors que nous ressentirons, dans toute sa cruauté, le contre-coup du malheur qui nous frappe.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est affreux ! – balbutie Francine effrayée à la pensée d'un pareil avenir. – Ainsi… cette confiance que vous aviez en moi… André… je l'ai perdue, perdue pour toujours !… pour toujours !… vous ne me la rendrez plus ?…

— Je l'ignore, madame… La confiance ne se commande pas… elle se gagne…

— Mon Dieu !… si je pouvais espérer !… Mais, non… quoi que je fasse… vous ne devrez plus croire en moi…

— Il ne faut jamais, madame, fermer la porte à l'espérance… Cette croyance en vous, à laquelle j'ai dû les trois meilleures années de ma vie… parce que je vous croyais heureuse… ou plutôt satisfaite de votre modeste condition… cette croyance en vous, peut-être un jour me l'inspirerez-vous de nouveau… mais…

— Vous en doutez ?… Hélas !…

— À cette heure… oui, j'en doute… parce que, en ce moment, il se peut que l'âcreté du chagrin me rende injuste envers vous…

— Injuste !… vous, André !… vous dont la divine bonté…

— Je dis injuste, en cela, madame, que, persuadé de la sincérité de votre repentir, je ne le crois pas devoir être aussi durable qu'il le sera peut-être réellement.

— Grand Dieu ! vous me supposeriez capable de commettre plus tard une nouvelle faute !…

— Je le crains, parce que je n'ai plus confiance en vous, madame…

Voilà pourquoi je vous dis : La perte de cette confiance doit être pour vous et pour moi… un long supplice… Et il commence, puisque je vous accuse à tort… si vous devez persister dans vos bonnes résolutions.

— Mais, si j'y persiste, André !… si je vous prouve… par tous les actes de ma vie, que mon repentir est durable… que je n'ai qu'une seule pensée au monde : expier le passé !… me le pardonnerez-vous ?…

— Je vous ai pardonné, madame…

— Il est vrai… mais, enfin, me rendrez-vous votre confiance ?… oublierez-vous le passé ?…

— Il est impossible d'oublier le passé, madame, et, dussiez-vous un jour regagner ma confiance, ce jour funeste pèsera toujours douloureusement sur notre destinée… C'est la fatalité du mal… Un instant d'égarement suffit à empoisonner la vie… Il y aura toujours eu dans la nôtre un moment affreux, que rien ne pourra jamais effacer de notre souvenir et de notre cœur… si longue que soit notre vie… et, dussions-nous revenir, plus tard, à une confiance mutuelle. Ah ! je le sens… cette plaie, pour moi du moins, est incurable, – ajoute M. Lambert avec un accent d'inexprimable tristesse, – Et maintenant, madame… vous réfléchirez… vous choisirez celui des deux partis que je vous ai proposés…

— Ah ! mon choix est fait, André… Rester avec vous, si vous le permettez, ce serait combler mes désirs, mon espoir.

— Cette résolution est trop grave pour être prise ainsi sous la première impression d'un sentiment dont j'apprécie la noblesse, mais dont la soudaineté est à craindre… Lorsque votre pénible agitation sera calmée, vous réfléchirez à loisir, madame, à tout ce que je vous ai dit au sujet de votre désir de demeurer près de moi ; peut-être alors changerez-vous d'avis… mais…

Le libraire s'interrompt au bruit du tintement de la sonnette extérieure, et ajoute :

— C'est sans doute mon commis qui revient. Tâchez, madame, afin de dérouter ses soupçons, de prendre quelque empire sur vous-même… Il est, d'ailleurs, convenu… que mon retour chez moi et l'altération de mes traits ont eu pour cause une assez grave indisposition…

Ce disant, le libraire laisse sa femme dans la chambre à coucher, afin d'aller ouvrir la porte extérieure de l'entre-sol.

IV

M. Lambert ayant ouvert la porte de son appartement, fut surpris de voir Sylvia.

Sa visite, dont il eût été si heureux et si flatté en d'autres circonstances, lui semblait regrettable, parce qu'il songeait à l'abattement de sa femme, sans doute incapable de dissimuler son chagrin, ses larmes, en présence de Sylvia.

Faisant néanmoins bonne contenance, il résolut d'accueillir de son mieux la jeune femme, et lui dit en l'introduisant dans le salon :

— Je suis vraiment confus de vos bontés, madame ; je n'osais espérer vous voir remplir sitôt la promesse dont vous nous aviez hier honorés, ma femme et moi…

— J'attendais trop de plaisir de cette visite pour la retarder, mon cher monsieur Lambert, et je…

Puis, s'interrompant et regardant le libraire avec un étonnement mêlé d'intérêt, Sylvia reprend :

— Mon Dieu ! comme vous êtes pâle !… Seriez-vous souffrant ?

— Hélas ! madame, j'ai un cruel aveu à vous faire – reprend le libraire s'efforçant de sourire, – vous arrivez justement au milieu d'une terrible querelle de ménage.

— Une querelle entre vous et votre chère femme !… Est-ce possible ?

— Je me hâte d'ajouter, madame, que cette querelle n'a pas causé l'altération de mes traits… Voici le fait… Mais, en vérité, madame, j'abuse de vos moments.

— De grâce, continuez.

— J'étais allé à Stains, où je devais assister à la vente d'une bibliothèque… J'ai ressenti en route un tel malaise, que je suis revenu ici. Je souffrais beaucoup… la souffrance m'a rendu irritable… et, à propos d'un rien, j'ai rudoyé ma femme.

— Ah ! monsieur Lambert !

— J'oserai dire que les brusqueries sont tellement peu dans mes habitudes, qu'elles n'en ont été malheureusement que plus sensibles à Francine. Elle s'est mise à fondre en larmes… ces larmes, en me donnant conscience de ma dureté, devaient m'irriter contre moi-même,

le contraire a eu lieu : c'est contre ma pauvre femme que je me suis emporté ; d'où il suit qu'à cette heure, ma victime, – ajoute le libraire s'efforçant de sourire encore, – ma victime est là, dans sa chambre, en proie à une véritable affliction.

— Vous me permettrez alors d'aller consoler Francine, et surtout de faire votre paix avec elle !…

— En vérité, madame, cette pauvre enfant est, vous le savez, si timide… que je crains…

— Rassurez-vous, monsieur Lambert, je ne lui ferai pas peur… vous verrez… puis elle me saura gré, j'en suis certaine, de lui venir en aide pour un raccommodement qu'elle désire si vivement, sans doute…

— Madame… je…

— Ai-je besoin d'ajouter que, si ma démarche vous semble le moins du monde indiscrète, il ne faut attribuer cette indiscrétion qu'à l'intérêt que m'inspire madame Lambert… et que, si vous pensez que ma présence puisse la contrarier, je reviendrai vous voir un autre jour…

— Loin de là, madame ; je ne doute pas que ma femme ne soit, au contraire, très-touchée de cette nouvelle preuve de vos bontés, – répond le libraire craignant, par un refus prolongé, d'éveiller les soupçons de Sylvia au sujet du vrai motif de cette prétendue querelle de ménage ; – je vous demande seulement grâce d'avance pour l'émotion de Francine.

Le libraire, précédant la jeune femme dans la chambre de madame Lambert, dit à celle-ci en accompagnant ses paroles d'un regard expressif :

— Ma chère enfant… j'ai avoué à madame que, rendu très-irritable par le malaise dont je souffrais tantôt en rentrant, je vous ai, à mon grand regret, rudoyée pour un motif très-frivole… Madame Wolfrang veut absolument faire ma paix avec vous… Vous serez, comme moi, sensible à ce nouveau témoignage de la bienveillance de madame envers nous.

Francine, naturellement timide, est tout à fait décontenancée par la présence de Sylvia, et peut à peine balbutier quelques mots presque inintelligibles.

— Excusez-moi, chère madame, d'avoir insisté afin de vous voir en ce moment ; mais M. Lambert m'ayant appris la cause de votre gros chagrin, – ajoute Sylvia avec un demi-sourire, – j'ai pensé que, peut-être, vous voudriez bien accepter mon intervention à propos de cette si terrible querelle de ménage…

Mais Sylvia, en suite de cette innocente plaisanterie, remarquant le tressaillement douloureux de Francine, qui pensait que, hélas ! bien

terrible, en effet, était cette querelle de ménage, Sylvia, redevenue sérieuse, continue d'un accent pénétré :

— Pardon… pardon, chère madame, je ne dois pas parler légèrement de la peine très-réelle, après tout, dont vous souffrez… car, dans une vie aussi heureuse que la vôtre, les moindres contrariétés prennent les proportions de véritables afflictions.

Puis, oubliant en ce moment la révélation que lui avait faite la veille Wolfrang, au sujet du rendez-vous accordé par Francine à M. de Luxeuil, et croyant qu'il ne s'agissait, en effet, que d'une insignifiante querelle de ménage entre M. Lambert, et sa femme, Sylvia, voulant distraire et égayer Francine, ajoute en souriant :

— J'étais d'autant plus coupable de paraître ne pas prendre au sérieux votre gros chagrin, ma chère madame Lambert, que, j'en conviens à la honte de mon entendement, je me suis toujours trouvée en révolte ouverte contre les idées reçues au sujet de deux personnages voués à jamais, selon moi, à d'injustes plaisanteries… et d'abord cet infortuné Sybarite que le pli d'une rose ferait souffrir… Car enfin, qu'importe le motif de la douleur ? Serait-il le plus futile du monde, dès que la douleur est réelle, n'a-t-elle pas droit à la compassion ?… Qu'en pensez-vous, monsieur Lambert ?

— En effet, madame… la douleur est relative…, – répond le libraire s'efforçant de soutenir la conversation, ce dont il voyait Francine absolument incapable, le ton enjoué que prenait l'entretien avivant encore, si possible, les tourments dont elle était poignée. – Mais, ajoute M. Lambert, quel est, de grâce, madame, cet autre personnage dont vous prenez la défense contre les idées reçues ?

— C'est le digne et honnête ours des fables de la Fontaine, lequel ours, veillant avec une sollicitude attentive sur son maître endormi, et voulant le délivrer d'une mouche importune, ne trouve rien de plus expédient, dans sa bonhomie oursine, que de prendre entre ses grosses pattes un pavé. Or, qu'est-ce qu'un pavé pour un ours ? Un éventail pour nous. Et il me semble le voir, l'œil vigilant, la respiration suspendue, laissant tomber bien délicatement ce pavé sur le nez de son maître, afin d'écraser cette mouche impertinente… Eh bien, oui, je l'avoue, je me révolte contre les méchants railleurs qui accablent de quolibets ce lourdaud, cet imbécile, ce brutal, selon leur jugement, tandis que, suivant moi, le pauvre animal a fait de son mieux, selon les bornes de sa pauvre intelligence… et il a témoigné comme il a pu son affection pour son maître.

Et Sylvia, s'adressant à Francine toujours silencieuse et accablée, lui dit avec un touchant sourire :

— La morale de la fable condamne les *maladresses de l'amitié*…

Peut-être, en ce moment, je commets l'une de ces maladresses, en intervenant dans vos chagrins, ma chère madame Lambert. S'il en est ainsi, ayez pour moi, en raison du motif qui me guide, un peu de cette indulgence que je ressens pour le pauvre ours dont j'ai pris la défense.

— Ah ! madame, je vous suis, au contraire, bien reconnaissante de vos bontés, – répond Francine subissant, malgré son désespoir, le charme de l'esprit de Sylvia ; – mais vous l'avez dit, madame, dans une vie aussi heureuse… que la mienne… la moindre contrariété devient, vous le voyez… un grand chagrin.

— Grâce à Dieu, ce chagrin va cesser, puisque notre ami M. Lambert, regrettant ses torts… les premiers… les seuls… j'en répondrais, qu'il ait à se reprocher à votre égard… les avoue, et ne demande, n'attend que son pardon, pour faire la paix. N'est-il pas vrai, monsieur Lambert ?

— Oui, madame, – répond le libraire se dominant.

Puis, ayant hâte de mettre fin à ce navrant quiproquo, dont chaque parole est un coup de poignard pour sa femme, et s'adressant à celle-ci avec un sourire, – quel sourire, grand Dieu ! – il lui dit d'une voix affectueuse :

— Pardonnez la vivacité dont tantôt j'ai fait preuve, chère enfant, et qui n'a d'autre excuse que l'impatience du malaise que j'éprouvais.

Et, tendant la main à Francine, M. Lambert ajoute :

— Faisons la paix… que tout soit oublié !

— Que tout soit oublié, mon ami ; mais ce que je n'oublierai jamais, ce sont vos bontés pour moi, – balbutie Francine osant à peine serrer entre ses mains celle de son mari.

On comprend la torture de cette infortunée. L'accent affectueux et paternel de son mari la navrait, lui rappelant un heureux passé à jamais détruit… et cette feinte réconciliation, raillerie sanglante de son destin, déchirait le cœur de Francine, et lui rendait la réalité plus horrible encore.

Sylvia, remarquant avec une surprise croissante que la réconciliation des deux époux, loin d'éclaircir la physionomie de madame Lambert, semblait, au contraire, l'assombrir encore, se rappelle seulement alors la révélation de Wolfrang au sujet du rendez-vous accordé par madame Lambert à M. de Luxeuil.

Aussi, ne pouvant croire qu'une légère querelle de ménage, terminée, d'ailleurs, par le pardon de Francine, pût la bouleverser à ce point, Sylvia devina bientôt une partie de la vérité, sentit combien, en ce cas, sa présence devenait importune aux deux époux, et elle allait mettre fin à sa visite, afin d'aller, selon sa promesse, rejoindre

Antonine Jourdan, lorsque soudain l'on frappe à la porte de la chambre à coucher.

M. Lambert va ouvrir et se trouve en face de Wolfrang, qui, pâle et profondément attristé, lui dit d'une voix altérée :

— Pardon de vous déranger, mon cher monsieur Lambert… Sylvia n'est-elle pas chez vous ?

— Oui, monsieur, – répond le libraire introduisant Wolfrang dans la chambre.

Mais aussitôt Sylvia, frappée de l'émotion qu'il dissimule à peine, lui dit vivement :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, mon ami ?… Vous semblez très-chagrin !

— J'ai à vous apprendre un malheur… Sylvia… un grand malheur !…

— De grâce, achevez…

— Ah ! monsieur Lambert, – reprend Wolfrang, – votre commis, par son stupide bavardage, plus que par une méchanceté calculée, je le crois, a été cause d'un événement affreux !

— Expliquez-vous, monsieur, je vous prie, répond le libraire interdit, en songeant à la cruelle révélation qu'il devait à l'espionnage de Bachelard.

Mais, à ce moment même, le commis, de retour de sa course, frappe extérieurement à la porte, en disant :

— C'est moi, patron ; j'ai fait la commission… j'ai vu M. le docteur… il ne peut venir que ce soir à huit heures.

— Monsieur Lambert, – dit vivement Wolfrang, – faites entrer ce malheureux… La leçon sera terrible… peut-être lui profitera-t-elle !

M. Lambert, qui n'a que trop à se plaindre personnellement de son commis, le fait entrer dans la chambre.

Bachelard, d'abord surpris, devient inquiet du silence de tous les personnages, qui ont les yeux fixés sur lui.

— Hier…, – dit sévèrement Wolfrang au commis, – un sous-officier vous a demandé si mademoiselle Jourdan demeurait ici… vous avez, de la façon la plus odieuse, calomnié cette estimable jeune personne ; le militaire à qui elle était fiancée a malheureusement ajouté foi à vos calomnies ; vous avez été cause de l'éclat scandaleux qui, hier au soir, a eu lieu chez moi.

— Monsieur…, – répond Bachelard abasourdi, et d'une voix tremblante, – je… n'ai… pas… calomnié… j'ai… dit… ce… que…

j'ai… vu… et…

— Vous avez interprété de la manière la plus perfide, la plus fausse, la plus outrageante, des adieux échangés entre mademoiselle Jourdan et M. le colonel Germain, pour qui elle ressent une vénération filiale… parce qu'il est un ancien ami de la famille de cette jeune personne.

— Hélas ! monsieur, je l'ignorais…, – réplique Bachelard d'un ton piteux et repentant. – Je les ai vus s'embrasser… Alors, je me suis dit…

— Savez-vous ce qui est arrivé ? – s'écrie Wolfrang en frissonnant.

Puis, se retournant vers Sylvia :

— Du courage, amie, vous allez apprendre, je vous l'ai dit… un grand malheur… un irréparable malheur…

— Par pitié, Wolfrang… achevez…

— Albert Gérard… vous le savez… après son entretien de ce matin avec mademoiselle Antonine… est sorti éperdu… fou de jalousie…

— Sans doute… et vous deviez tâcher de savoir son adresse…

— Je l'ai sue : il demeurait dans un hôtel de la rue Montmartre.

— Vous l'avez vu ?

— Il était trop tard !…

— Trop tard ?…

— Lorsque je suis arrivé à peu de distance de l'hôtel, j'ai vu de nombreux rassemblements dans la rue… je me suis informé… Ah ! Sylvia…, Sylvia, du courage !… Pauvre Antonine !…

— Grand Dieu ! – murmure Sylvia, – quel pressentiment !… Oh !… je tremble !…

— Albert Gérard venait de se brûler la cervelle !

Wolfrang, après ces mots, qui arrachent un cri d'effroi à Sylvia, se tournant vers Bachelard :

— Voilà, malheureux, ce dont vous êtes la cause !… Albert Gérard revenait à Paris pour épouser mademoiselle Jourdan ; il vous a écouté… sa jalousie s'est éveillée… il s'est tué ! Vous avez frappé du même coup ces deux fiancés !

Un moment de silence et de stupeur douloureuse succède aux paroles de Wolfrang.

Sylvia frémit d'épouvante en songeant au désespoir d'Antonine.

M. Lambert, ainsi que toutes les personnes assistant à la soirée de la veille, avait été frappé de la modestie et de la bonne grâce de la jeune artiste. Aussi oublie-t-il un moment ses malheurs, profondément impressionné par le récit de ce sinistre événement ; et, partageant

l’émotion de son mari. Francine oublie un instant aussi ses chagrins.

Bachelard, curieux, bavard, médisant à outrance, sournois et rancunier, était, ainsi qu’on l’a dit, encore plus bête que méchant, et, en apprenant la catastrophe dont il est cause, en grande partie du moins, son désespoir fut si vrai, il fut tellement bouleversé, qu’il perdit à demi connaissance ; ses jambes flageolèrent, il tomba sur ses deux genoux en sanglotant, et murmura d’une voix égarée :

— Monstre que je suis !… j’ai causé la mort d’un homme ! Est-il possible !… moi ! mon Dieu… mon Dieu !… la… mort d’un homme !…

— Sortez ! – dit avec indignation le libraire à son commis – j’ai longtemps, par pitié, toléré vos défauts… mais mon indulgence deviendrait coupable si je pardonnais un acte si odieux… Demain, vous aurez quitté cette maison. Ne tentez pas de me fléchir… ma décision est irrévocable…

— J’ai mérité mon sort…, – balbutie le commis sincèrement repentant ; – je sais bien que je n’ai pas de grâce à attendre.

Et Bachelard, parvenant non sans peine à se relever et à gagner, chancelant, la porte, en s’appuyant aux murailles, sort en répétant au milieu des sanglots :

— Mon Dieu !… mon Dieu !… la mort d’un homme !… j’ai causé la mort d’un homme !

Pendant que M. Lambert signifiait à Bachelard son congé, Wolfrang s’empressait de réconforter sa compagne tremblante, éplorée, en songeant au coup affreux dont était menacée Antonine… et au triste devoir qu’il lui fallait accomplir… elle, Sylvia, en apprenant à sa nouvelle amie le suicide de son fiancé…

— Courage, Sylvia, – disait tendrement Wolfrang ; – consolez-vous… en pensant… que, du moins, venant de vous… cette funeste nouvelle… perdra, je l’espère, quelque peu de son horreur… aux yeux d’Antonine… Elle aura, grâce à vous, un cœur aimant, dévoué, où épancher ses larmes… Combien serait-elle plus à plaindre encore… si, réduite à l’isolement, elle était privée de toute sympathie, de toute compassion !

Wolfrang, offrant alors son bras à sa femme :

— Allons, courage, vaillant et généreux cœur !… grande et pénible est la tâche… mais elle est digne de vous… cette tâche sacrée… dévolue à votre amitié pour Antonine.

— Adieu, madame Lambert, dit Sylvia, et au revoir !

Puis la jeune femme, faisant involontairement allusion aux secrets chagrins de Francine et de son mari :

— Hélas ! dans nos malheurs… pensons toujours aux plus malheureux que nous, et nous supporterons plus courageusement nos peines.

— Veuillez, ainsi que monsieur Lambert, m'excuser de vous avoir ainsi attristée, – dit Wolfrang au libraire en sortant de la chambre. – Mais telle était la gravité de cet événement, que, sachant Sylvia chez vous, je me suis hâté de venir le lui apprendre.

— Cette nouvelle m'a navré, monsieur, – répond le libraire accompagnant Wolfrang et Sylvia jusqu'à la porte extérieure. – Il est impossible de ne pas s'intéresser à mademoiselle Jourdan. Mon vif regret est que mon commis soit cause de cette catastrophe, terrible leçon qui, je l'espère comme vous, monsieur, doit profiter à ce malheureux… car, du moins, son repentir est vrai.

— Son repentir lui méritera peut-être sa grâce auprès de vous ?

— C'est impossible, madame… sa présence dans cette maison rappellerait sans cesse à mademoiselle Jourdan son malheur, et veuillez lui dire quelle part, ma femme et moi, nous prenons à son infortune, – répond M. Lambert en reconduisant Wolfrang et Sylvia.

— Allons, doux ange de consolation, monte accomplir ta mission céleste auprès d'Antonine, – dit Wolfrang à sa compagne.

Et il ajoute avec un triste sourire :

— Moi, je descends aux régions infernales.

— Aux régions infernales ?

— Je vais chez la duchesse della Sorga.

— Prends garde, mon Wolfrang ! prends garde !

— Il me faudra bien employer tous les moyens afin de te convaincre, puisque tu n'es pas encore convaincue.

— Hélas, non !… combien de douleurs, de sacrifices, de larmes, de honte, de tortures chez les *bons* !… combien d'audace, d'orgueil, de sérénité, de bonheur impuni chez les *méchants* !

— Au contraire, ma Sylvia bien-aimée… combien de honte, combien de tortures chez les *méchants* !… combien de légitime orgueil, combien de bonheur et de sérénité chez les *bons* !… Quels châtiments terribles pour les uns !… quelles célestes récompenses pour les autres ! Quel paradis pour les *élus* !… quel enfer pour les *damnés*… en ce monde-ci !

— Toujours ce paradoxe, Wolfrang ?

— Toujours cette vérité, Sylvia !

— Quoi ! tout ce qui s'est passé hier… et aujourd'hui dans cette

maison… ?

— Prouve la réalité de ce que j'affirme… et, dans la nuit de demain, tu t'en convaincras… Mais, – ajoute Wolfrang prêtant l'oreille vers la partie inférieure où il entend un bruit de voix, – quelqu'un vient ; je descends, chez la duchesse… Je te raconterai cet entretien… Bien étrange il sera… Sylvia !…

— Encore une fois, prends garde… cette femme doit être si méchante !…

— C'est elle qui doit trembler… Mais va retrouver Antonine… Quant aux ménagements à garder pour l'instruire de cette funeste nouvelle, ton cœur te guidera, mon ange bien-aimé !

Tandis que la jeune femme gravit les degrés de l'escalier, afin de se rendre chez mademoiselle Jourdan, Wolfrang les descend afin de se rendre chez la duchesse della Sorga.

Au moment où il atteint les dernières marches aboutissant sous la voûte de la porte cochère, il reconnaît que le bruit de voix qui, un instant auparavant, attirait son attention, provenait d'un dialogue assez animé entre la pétulante mademoiselle Cri-Cri, et le flegmatique et révérencieux Saturne, le concierge.

— Puisqu'il y a écriteau…, l'appartement du premier est à louer, – s'écriait mademoiselle Cri-Cri ; – et, puisque l'appartement est à louer… je le loue… et tout de suite… Je paye une année d'avance, s'il le faut.

— J'ai déjà eu l'honneur de faire observer à madame que l'un des appartements du premier étage était, en effet, à louer, mais que je n'avais point mission de traiter de cette location.

— Dieu ! que vous êtes embêtant, mon cher, avec vos phrases ! Mais dites-moi donc tout de suite où demeure le propriétaire… et en deux mots l'affaire sera conclue… puisque je paye d'avance… et je veux emménager ici, aujourd'hui même. Voyons, où demeure-t-il, le propriétaire ? Est-ce que vous avez peur que je ne le mange ?

Saturne, debout au seuil de sa loge, aperçoit alors Wolfrang, à qui Cri-Cri tourne le dos.

Le concierge comprend, à un geste expressif de son maître, qu'il ne veut pas, lorsqu'il va passer près de la jeune femme, lui être signalé comme le propriétaire de la maison.

En effet, il descend les dernières marches de l'escalier, traverse la voûte sans paraître remarquer Cri-Cri, et se dirige vers le jardin de l'hôtel occupé par le duc della Sorga.

— Tiens ! tiens !… quel beau garçon !… – dit Cri-Cri en suivant

Wolfrang du regard.

Et, s'adressant à Saturne :

— Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là ?

— Madame m'ayant fait l'honneur de m'observer que j'abusais de la phrase, et de…

— J'ai dit que vous étiez embêtant, mon cher… c'est plus court… Faites comme moi, soyez bref…

— Donc, afin d'être bref, et de correspondre aux désirs que madame veut bien me témoigner, j'aurai l'honneur de répondre à madame…

— Il appelle ça être bref… quelle calebasse !

— J'avais donc l'honneur de répondre brièvement à madame que ce n'est point M. le propriétaire de la maison, mais bien son fondé de pouvoir, M. l'intendant, qui est chargé de traiter de la location des appartements.

— Enfin !… Eh bien, où demeure-t-il, cet intendant ?

— Madame n'a qu'à traverser la cour, entrer dans l'allée à main droite, et, au fond du jardin, elle trouvera un hôtel où elle demandera M. Tranquillin ; c'est le nom de monsieur notre intendant.

— Tranquillin !… dit Cri-Cri, – en voilà un nom qui suffit d'avance à vous faire bouillir le sang dans les veines… Je vais donc le trouver… et il faudra bien, bon gré mal gré, qu'il me loue l'appartement, car je veux emménager ici ce soir… moi !

Et mademoiselle Cri-Cri se dirige vers l'hôtel occupé par Wolfrang, tandis que Saturne, saluant profondément cette effrontée, lui dit :

— J'ai l'honneur de présenter à madame mes respectueux hommages.

V

Sylvia, lorsqu'elle entra chez Antonine Jourdan afin de lui apprendre le suicide d'Albert Gérard, la trouva occupée à écrire.

La jeune artiste était pâle, mais calme.

Elle salua la venue de son amie d'un sourire doux et triste ; et, restant assise devant sa table :

— Chère Sylvia, vous le voyez, j'agis avec vous sans cérémonie ; accordez-moi quelques instants, afin d'achever cette lettre que j'écris à Albert, et, je l'avoue, de cette lettre, j'ai bon espoir. Vous la lirez dans un instant.

Le jeune femme, déconcertée par ce début, qui rendait plus pénible encore sa pénible mission, s'assoit sans répondre, et, au milieu du profond silence que gardent les deux amies, ou entend le léger bruit de la plume d'Antonine courant sur le papier avec une rapidité fébrile, coupée çà et là de légères intermittences, pendant lesquelles Antonine demeure pensive, son front appuyé à sa main gauche ; puis sa plume recommence à courir.

Les différentes nuances des sentiments qu'elle exprime dans sa lettre semblent, pour ainsi dire, se réfléchir sur la physionomie de la jeune artiste, tantôt navrée par la douleur, tantôt rassurée à la voix de sa conscience irréprochable, tantôt abattue et comme accablée sous le poids d'une invincible fatalité, tantôt enfin renaissant à l'espérance.

Ce dernier sentiment paraît prévaloir dans la pensée d'Antonine, lorsqu'elle est sur le point d'achever sa lettre, et Sylvia, qui l'observe avec une angoisse indicible, lit clairement sur les traits soudain éclaircis de son amie, cette espérance : « Il est impossible qu'Albert résiste à de pareilles raisons. »

Et cette dernière créance prend sur l'esprit de la jeune fille un tel empire, qu'elle ne peut s'empêcher, en terminant sa missive, de murmurer à demi-voix :

— Je serai restée fidèle au plus sacré des devoirs, et je défie Albert de douter maintenant de mon innocence…

— L'infortunée… elle écrit à un mort ! – pense Sylvia au moment où Antonine, quittant la table, tenant sa lettre à la main et se rapprochant de la jeune femme, lui dit, la figure presque souriante :

— Et maintenant, lisez, chère amie, tendre sœur, et vous partagerez

mes espérances…

La jeune artiste, prenant alors place sur le sofa auprès de son amie, appuie, avec une touchante et gracieuse familiarité, sa joue sur l'épaule de Sylvia, qu'elle enlace de l'un de ses bras, et se dispose à suivre des yeux cette lecture qu'elle confie à l'amitié.

Ce qu'éprouvait Sylvia, on le devine…

Tantôt elle se reprochait, comme une cruauté, de laisser Antonine s'affermir, s'ancrer dans son dernier espoir ; tantôt elle pensait, au contraire, qu'une révélation trop brusque pouvait porter un coup mortel peut-être à l'infortunée.

Ce fut ainsi qu'agitée par ces hésitations, et palpitante d'anxiété, Sylvia se résolut, malgré la fermeté de son caractère, à gagner du temps, en cédant au désir de son amie et atermoyant de la sorte cette révélation terrible qu'elle différait de minute en minute.

Cette lettre, dont Sylvia commence de prendre lecture, était un chef-d'œuvre de franchise et de simplicité, de passion et de candeur, d'indulgence et de dignité, de raison et de tendresse. Chaque ligne, chaque mot, portait l'empreinte d'une âme forte, loyale, et d'une conscience sûre d'elle-même.

L'irrésistible logique de l'honnêteté, la vertu s'affirmant dans sa fierté naïve, donnaient une autorité entraînante à ces pages, attendrissantes comme une larme, graves comme un devoir, éloquentes comme un cri du cœur, et convaincantes comme le serment de l'honneur.

Antonine remémorait rapidement à Albert le passé, depuis les premiers jours de leur adolescence jusqu'à la scène douloureuse du matin ; et, faisant appel à ces souvenirs, aux faits de la nombreuse correspondance échangée entre les deux fiancés, elle lui démontrait que jamais, dans quelque circonstance que ce fût, elle ne s'était trouvée en contradiction avec elle-même, et terminait par ce dilemme sans réplique :

Ou bien elle était, en un jour, devenue un monstre de duplicité, d'hypocrisie, de bassesse, de corruption, puisque, maîtresse du colonel Germain, elle offrait son indigne main à son fiancé, avec l'audace du mensonge et l'impudence du vice. Ou bien elle était et avait toujours été irréprochable.

Il n'existait pas de terme moyen entre ces deux extrémités ; il ne s'agissait plus de reproches d'imprudence, de légèreté, d'apparences compromettantes, à adresser à la jeune fille. Antonine était pure ou infâme. Elle défiait Albert d'oser s'affirmer à lui-même, dans le recueillement de son for intérieur, qu'elle était une infâme… Donc, elle

était pure.

Aussi la valeureuse et sainte enfant n’ayant pas reculé devant l’accomplissement du sacrifice que lui imposaient la religion du serment et son culte pour la mémoire de sa mère, avait-elle eu le droit de dire en terminant sa lettre :

« Je serai restée fidèle au plus sacré des devoirs, et je défie Albert de douter maintenant de mon innocence. »

Hélas ! Sylvia la partagea, cette conviction, après avoir achevé la lecture de cette lettre…

— Non, non, cent fois non ! Si aveugle, si folle que fût la jalousie de ce malheureux, et malgré ce qu’il y avait d’inexplicable à ses yeux dans la familière intimité d’Antonine et du colonel Germain, – se disait la jeune femme, – Albert n’aurait pu se refuser à croire à l’innocence de sa fiancée… Mais, hélas ! il n’est plus à cette heure qu’un cadavre !…

Cette affreuse pensée rappelait à Sylvia que le moment fatal était venu ; elle devait annoncer à Antonine le suicide d’Albert Gérard.

— Chère Sylvia, – reprend la jeune artiste relevant sa tête jusqu’alors appuyée sur l’épaule de sa compagne, – ai-je tort de bien augurer de ma lettre ?

— Je le crains…

— Vraiment ? – dit Antonine d’abord surprise et affligée de la réponse de son amie.

Puis, souriant à demi :

— Voyez, tendre amie, ma confiance présomptueuse, non pas en moi, mais dans la bonté de ma cause ; cette lettre ne vous satisfait pas, et cependant j’ai grand espoir en elle.

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, chère Antonine ; votre lettre me satisfait complétement, car elle me semble irrésistible comme la vérité. Oui, si j’avais pu douter de vous, cette lettre m’aurait convaincue, et elle convaincrait votre fiancé… s’il pouvait encore être convaincu.

— Il le sera… tout me dit qu’il le sera… Cet espoir, chère Sylvia, vous paraît déraisonnable ?

— Ah ! que trop ! que trop !…

— À moi aussi, d’abord, il me paraissait déraisonnable ; puis je ne sais quels heureux et invincibles pressentiments ont dissipé les craintes de ma raison.

— Les pressentiments sont souvent bien trompeurs, Antonine.

— Comment, cependant, n’y pas croire ?… Tenez, tout à l’heure

encore, mon cœur était cruellement oppressé, et maintenant il s'allége, il s'épanouit. C'est votre présence, chère Sylvia, qui me cause cet allégement peut-être ; et pourtant… non, non… je serai franche, l'espérance seule opère ce prodige… Je connais si bien mon Albert ! Voyez-vous… il est, avant tout, homme du premier mouvement, bon ou mauvais ; il y cède avec la violence de son caractère ; puis, s'il reconnaît plus tard son erreur, sa droiture et la réflexion le ramènent à la vérité. En voulez-vous un exemple bien frappant ? Est-ce que, hier au soir, Albert ne voulait pas me tuer ?… Qu'est-il arrivé ? Ce matin, il était ici, repentant, désolé de ses emportements… Aussi, je vous le dis, tendre sœur, espérons, rassurez-vous…

— Grand Dieu ! pensait Sylvia, c'est elle qui me rassure !

Et la jeune femme reprend tout haut :

— Antonine… ma sœur, ma pauvre sœur ! j'ai maintenant assez de confiance dans la fermeté de votre caractère, assez de confiance dans les consolations que mon amitié peut vous offrir, pour vous dire sans déguisement, sans détour…

— Achevez…

— Antonine, renoncez à Albert, renoncez-y à jamais…

La jeune artiste tressaille, pâlit, regarde fixement son amie ; puis, d'une voix altérée :

— L'accent de vos paroles me glace, Sylvia…

— C'est que je suis glacée moi-même, Antonine ; touchez ma main…

— Elle est froide comme le marbre ! – s'écrie la jeune artiste ; – vos yeux se remplissent de larmes ! Mon Dieu ! qu'avez-vous donc à m'apprendre ?

— Un malheur, un grand malheur !

— Albert est parti ! – s'écrie soudain la pauvre artiste tremblant et interrogeant d'un regard plein d'angoisses le regard de son amie. – Ne me cachez rien, j'aurai du courage ! Dites… Albert est parti ? Ah ! si un pareil malheur, un bien grand malheur !… vous l'avez dit, devait me frapper… Mais non ! c'est impossible !… Je connais Albert, et, malgré ce qui s'est passé ce matin, malgré sa fureur, malgré ses adieux éternels, je ne peux croire et ne veux croire qu'il m'abandonne pour toujours, sans même tenter de me revoir, sans m'écrire. Non, non, ce serait lui faire injure que de le supposer capable de tant de cruauté !

— Vous étiez résignée à cette séparation éternelle, pauvre sœur ! « Je ne reverrai jamais Albert, » me disiez-vous ce matin.

— Ah ! s'écrie Antonine avec un sourire déchirant, – ce sont là de

ces choses que l'on dit, que l'on croit dans le premier étourdissement d'un désespoir insensé ; mais, plus tard, la raison revient… elle m'est revenue, et je n'ai pas cru… je ne crois pas à l'abandon d'Albert. Est-ce que je lui aurais écrit, sans cela ! Vous avez lu ma lettre ?… Dites… dites ! est-ce que l'on écrit ainsi à quelqu'un dont on craint l'abandon, Sylvia ?

— Je vous dis, pauvre amie, qu'il faut vous résigner à un malheur irréparable… Je vous dis que…

— Non ! non ! – s'écrie Antonine interrompant son amie et se débattant contre la terreur d'une réalité dont elle s'opiniâtre à douter encore. – Non ! Albert n'est pas parti, il ne peut pas être parti ! Peut-être n'aura-t-on pu trouver son adresse ?… Mon Dieu ! mais, j'y songe, maintenant, et je l'oubliais… nous étions convenus tantôt que vous lui écririez…

— J'ai tenu ma promesse, Antonine ; ma lettre contenait tout ce que je croyais susceptible de ramener ce malheureux ; mais…

— Hélas ! j'étais si brisée, qu'il me semblait impossible de lui écrire moi-même. M. Wolfrang devait lui porter votre lettre à l'hôtel de la rue Montmartre, où il a l'habitude de descendre ; et, si on ne le trouvait pas là, le colonel Germain, que j'attends d'un instant à l'autre, devait aller à l'état-major de la place, je crois, s'informer de l'adresse d'Albert.

— Wolfrang, en effet, s'est chargé de porter ma lettre à Albert, et…

— Et M. Wolfrang n'aura sans doute pas rencontré Albert rue Montmartre ? – reprend Antonine interprétant selon ses désirs la suprême hésitation de son amie à lui répondre, car le moment était venu de lui apprendre le suicide de son fiancé.

La jeune artiste poursuit donc, s'efforçant de se rassurer :

— Il est bien regrettable, sans doute, que M. Wolfrang n'ait pu remettre votre lettre à Albert ; elle l'eut mieux disposé à lire la mienne, mais, enfin, ce malheur est réparable… Le colonel Germain va, dans quelques minutes, nous apporter l'adresse d'Albert, et, lors même qu'il ne rapporterait pas, est-ce que ce serait une raison pour que je crusse à cet abandon ? Oh ! non, non, malgré sa violence, Albert est le plus noble cœur qu'il y ait au monde… il sait combien je l'aime… et que son départ me…

Antonine s'interrompt, frémit ; puis :

— Mais, tenez, Sylvia, je ne veux pas seulement penser à cela… car, à cette seule pensée, tout mon sang me remonte au cœur ; et, tenez, je vous prie, ce que vous me disiez tout à l'heure… touchez ma main… je la sens froide comme celle d'une morte.

VI

Sylvia, voyant son amie si bouleversée à la seule appréhension de l'abandon d'Albert, se vit encore, forcée d'atermoyer pendant un moment l'aveu fatal, cherchant une transition afin de le rendre moins affreux à Antonine, pour qui le départ de son fiancé était déjà un malheur si redoutable, qu'elle ne pouvait se résoudre à y ajouter foi.

Que serait-ce donc lorsqu'elle apprendrait sa mort ?

Enfin, la jeune femme, faisant sur elle-même un violent effort, reprit, avec l'accent d'une commisération navrante :

— Pauvre sœur ! mon cœur se brise en songeant au coup horrible que je vais vous porter… Cependant, il le faut, il le faut !… la sécurité où vous êtes me désole, m'épouvante…

— L'espérance, si fondée qu'elle soit. Sylvia, est bien loin, hélas ! de la sécurité !

— L'espérance !… mais mon Dieu, je vous l'ai dit, je vous le répète et vous l'affirme : il serait insensé de votre part de conserver le moindre espoir, infortunée que vous êtes… Mais, sachez-le donc, le départ, l'abandon d'Albert… et pesez bien mes paroles : le départ, l'abandon d'Albert seraient pour vous presque un bien… entendez-vous ?… oui, presque un bien, comparés à la terrible réalité… que la peur de vous voir succomber sur le coup… retient sur mes lèvres… depuis que je suis entrée chez vous…

— Le départ, l'abandon d'Albert, dites-vous, Sylvia, seraient pour moi un bien, comparés à la réalité… que vous tremblez de m'apprendre ? – répète lentement et avec stupeur la jeune artiste cherchant à se rendre compte de ces paroles.

Puis, attachant sur Sylvia un regard interrogateur :

— En vérité, je ne vous comprends pas, mon amie.

Sylvia se recueille une dernière fois ; puis, d'une voix tremblante :

— Antonine, Albert a été soldat en Afrique, et, comme tel, souvent exposé à un danger de mort…

— Malheureusement !

— Si horrible que fût cette supposition, ne vous est-il jamais venu à l'esprit que votre fiancé pouvait un jour être blessé à la guerre ?

— Oui, cette funeste pensée s'est souvent présentée à mon esprit, –

répond d'abord presque machinalement la jeune artiste. – Lorsqu'elle est devenue non plus une crainte, mais une certitude ; quand, il y a trois ans, Albert a été grièvement blessé en Algérie, j'ai…

Mais, tressaillant et paraissant frappée d'une alarme soudaine contre laquelle elle s'efforce de lutter, Antonine balbutie avec une angoisse et une frayeur croissantes :

— Pourquoi cette allusion à une blessure que pourrait recevoir Albert ? pourquoi cette supposition, Sylvia ?

— Plût au ciel, pauvre chère créature, que ce fût une supposition. Sachez-le donc, Albert…

— J'ai compris… Albert s'est battu avec le colonel Germain, et il est blessé !… – s'écrie Antonine d'une voix déchirante. – Ils se seront revus ; Albert l'aura attendu à la porte ; il l'a provoqué sans doute, et, à ce dernier outrage, le colonel, malgré les promesses qu'il m'avait faites, aura…

Antonine n'achève pas, tant est affreuse pour elle la pensée d'un duel entre son père et son fiancé.

Elle reste muette de terreur et cache son visage entre ses mains.

Sylvia reconnaît avec un indicible chagrin la vanité de la nouvelle transition qu'elle ménageait, afin d'apprendre le suicide d'Albert Gérard à Antonine, qu'elle voit encore s'éloigner de la sinistre réalité par des suppositions presque aussi désolantes que cette réalité même, et subissant ainsi tant de tourments stériles avant d'arriver à la connaissance de la vérité.

Aussi, craignant que l'infortunée n'épuise, pour ainsi dire, ses forces dans ces tortures inutiles et n'ait plus alors la force de résister au véritable coup dont elle est menacée, Sylvia, perdant sa présence d'esprit, oubliant tout ménagement, se jette au cou d'Antonine, et ne pouvant plus contenir ses larmes, s'écrie en sanglotant :

— Ce matin, en sortant d'ici, Albert s'est suicidé… il est mort !…

Alors, il se passa quelque chose de déchirant.

Antonine, devenue livide, se dégage de l'étreinte de son amie éplorée, la repousse, et, palpitante, se courbant à demi, afin d'envisager en face la jeune femme, vers qui elle tend ses deux mains, agitées d'un tremblement convulsif, elle attache sur elle son regard fixe, dilaté outre mesure et devenu effrayant.

Puis, presque égarée, elle reprend d'une voix brève, saccadée :

— C'est impossible, ce que vous dites là… madame !

— Je vous le jure, c'est la vérité, – murmure Sylvia presque suppliante, car le regard d'Antonine l'épouvante, – Je vous le jure.

— Ce n'est pas vrai !… vous me trompez !…

— Antonine ! par pitié ! écoutez-moi, je vous affirme que…

— Taisez-vous !… Si vous disiez vrai, malheureuse femme, vous me feriez maudire ma mère !…

Ces mots furent prononcés par la jeune artiste avec l'exaltation d'une douleur si farouche, que Sylvia, bien qu'elle ne pût pénétrer leur sens réel, sentit que ces paroles, que ce cri, étaient l'expression du désespoir arrivé à son paroxysme.

Cependant elle fut encore plus terrifiée lorsque, témoignant tout à coup d'un calme étrange, Antonine, complétement égarée, l'œil sec et ardent, saisit, rudement son amie par le bras, et lui dit d'une voix presque menaçante :

— Il ne suffit pas, voyez-vous, de dire : « Il est mort ! » il faut le prouver, madame !

— Je vous en conjure, Antonine, revenez à vous… votre raison se trouble… Vous ne me reconnaissez plus… c'est moi, Sylvia… moi, votre amie… votre sœur qui vous parle.

— Il ne s'agit pas d'amie et de sœur ! répondez : où cela ? quand cela ? comment cela ?

— Ces détails sont affreux, Antonine ; ne m'obligez pas à vous les donner. Revenez à vous.

— Je vous le demande encore une fois : où cela ? comment cela ?

— Mais c'est impossible ! ce serait vous tuer… et, en ce moment, je ne peux vous dire…

— Ah ! vous ne pouvez pas dire !… Vous mentez !… j'en suis sûre, moi… il n'est pas mort !

— Malheureuse enfant ! il faut tenter de l'apaiser, comme on apaise les fous, – se dit Sylvia.

Et elle reprend tout haut :

— Eh bien, Antonine, écoutez-moi, vous voulez des détails ?

— Ah ! vous pouvez donc m'en donner, maintenant ?

— Oui.

— C'est bien heureux !… Voyons !

— Tantôt Wolfrang est allé porter ma lettre à… à… M…

— À Albert… Achevez donc !… Et puis ?

— Il était descendu, selon son habitude, à l'hôtel de la rue Montmartre…

— Après ?

— Wolfrang, en approchant de l'hôtel, a vu dans la rue des rassemblements…

— Ah !… et pourquoi ces rassemblements ?

— Antonine… vous m'épouvantez !

— Pourquoi ces rassemblements ?

— Parce que le bruit venait de se répandre qu'un terrible événement…

— Qu'un terrible événement ?… Mais achevez donc ! vous vous interrompez à chaque mot…

— Un terrible événement venait de se passer dans l'hôtel de la rue Montmartre… Un jeune militaire… venait de…

— Venait de… ?

— Se brûler la cervelle…

Un frémissement convulsif fait trembler tout le corps d'Antonine.

Elle garde un moment le silence ; puis :

— Répétez cela… répétez cela…

— Ce militaire, – reprend Sylvia, dont les forces étaient à bout, – ce militaire venait de se brûler la cervelle…

— Et c'était *lui* ?

— Hélas !…

— Vous en êtes bien sûre ?…

— Oui.

— Vous me le jurez… c'était *lui* ?

— Je vous le jure…

— Merci !…

Antonine, durant ce bref et rapide dialogue, était restée debout et comme roidie par la tension convulsive de la douleur ; ses traits, non moins tendus, son œil fixe et sec, exprimaient, si cela se peut dire, une sorte de calme égarement, et une certaine lucidité ; malgré le trouble de son esprit, ses questions et ses réponses étaient logiques dans leur effrayant sang-froid.

Lorsqu'elle termina l'entretien par ce mot *merci !*… dont l'accent ne peut se traduire, elle avait évidemment compris toute l'étendue de son malheur, et, de ce moment aussi, ses traits commencèrent peu à peu de se détendre, et, à la contraction nerveuse qui roidissait, si l'on peut s'exprimer ainsi, son être physique et moral, succéda une prostration

croissante.

Antonine, jusqu'alors debout, s'assit, et, repliée sur elle-même, ses coudes sur ses genoux, son front dans ses deux mains, le regard fixe et baissé, parut sonder l'abîme de douleur ouvert devant elle par la mort tragique de son fiancé…

Sylvia, silencieuse, immobile, contemplait son amie avec une sollicitude remplie d'angoisses, pensant, avec une satisfaction amère, que l'infortunée envisageait du moins en face la terrible réalité, et que bientôt viendrai l'heure des consolations de l'amitié.

Ces consolations, Sylvia ne tenta pas de les offrir encore à la jeune fille, sachant leur vanité actuelle, et sachant aussi, par les rudesses qu'elle venait d'éprouver sans en être, d'ailleurs, en quoi que ce fût, blessée, combien était irritable et farouche la susceptibilité d'un pareil chagrin.

Elle observait Antonine avec l'anxiété la plus attentive, et bientôt elle s'aperçut qu'elle tenait ses paupières closes, et que ses larmes, d'abord rares et lentes, coulaient peu à peu sans intermittence, et bientôt ruisselaient sur le visage de l'infortunée.

— Elle pleure… elle est sauvée !… – se disait Sylvia.

À cet instant, son amie se leva lentement, fit, non sans peine, quelques pas chancelants vers le fond du salon, où se voyait le portrait de sa mère ; puis, les mains jointes et tombant à genoux dans l'attitude de la prière, elle murmura d'une voix éteinte et avec l'expression d'un poignant repentir :

— Pardonnez-moi, ma mère, pardonnez-moi ! Un moment, je vous ai maudite… Ayez pitié de moi… inspirez-moi, secourez-moi, ma mère !

Antonine resta agenouillée, les mains jointes, mais si accablée, si écrasée sous le poids de sa douleur, et penchant tellement son front vers le parquet, que son visage disparut aux yeux de Sylvia, qui ne vit plus que la naissance du cou flexible et blanc de la jeune fille, et la natte épaisse de sa chevelure, tordue derrière sa tête.

Ces mots, prononcés par Antonine avec l'accent d'un repentir poignant, puis de la plus fervente prière : « Pardonnez-moi, ma mère !… Un moment, je vous ai maudite… Ayez pitié de moi… inspirez-moi… secourez-moi !… » ces mots frappèrent Sylvia.

Ils se rapportaient à cette exclamation échappée à la jeune fille en apprenant le suicide d'Albert : « Cela n'est pas vrai… car, si cela était… vous me feriez maudire ma mère… »

Sylvia, n'osant troubler le pieux recueillement d'Antonine, qui, dans sa croyance et dans sa religion filiales, saintes parmi toutes, priait,

implorait, invoquait sa mère, ainsi que d'autres prient Dieu ; Sylvia se demandait quel pouvait être le sens de l'exclamation d'abord arrachée à son amie par la mort d'Albert, lorsqu'elle vit la porte du salon s'ouvrir doucement et le colonel Germain apparaître au seuil.

Celui-ci s'arrête à un signe expressif et à un geste rapide de la jeune femme, qui, portant un doigt à ses lèvres, désigne au colonel Antonine agenouillée et si profondément recueillie, absorbée, qu'elle ne s'est pas aperçue de la présence de son père.

Sylvia se lève alors, traverse sur la pointe du pied le salon, dont elle referme sans bruit la porte derrière elle, et, se trouvant seule avec le colonel Germain dans la pièce voisine, elle lui dit à voix basse :

— Monsieur, un horrible malheur est arrivé…

— De grâce, madame, duquel parlez-vous ? Vous m'alarmez !

— Ce malheureux jeune homme n'a pu résister à l'égarement de sa jalousie insensée…

— Quoi !… il abandonnerait mademoiselle Jourdan ?

— Ce matin, monsieur, rentrant éperdu dans l'hôtel où il logeait…

— Eh bien, madame ?

— Il s'est tué…

Mais aussitôt Sylvia, d'un geste rapide, suspendant sur les lèvres du colonel Germain un cri de surprise et d'effroi prêt à lui échapper :

— Silence, monsieur !… Cette malheureuse enfant sort à peine d'une crise effrayante, à laquelle j'ai craint de la voir succomber…

— Ah ! madame ! – reprend à voix basse le colonel Germain contenant à peine son émotion, – ce que vous m'apprenez là est affreux. Et Antonine… ?

— Elle sait tout…

— Grand Dieu !… elle en mourra ?…

— Nous la sauverons, je l'espère, du son désespoir… Mais, je vous l'avoue, monsieur, mes forces sont à bout, – ajoute la jeune femme d'une voix brisée ; – je ne puis vous dire ce que j'ai souffert avant de pouvoir persuader Antonine de la sinistre vérité…

— Quoi ! madame, vous avez eu le courage… de lui apprendre cet horrible malheur ?

— Oui… dans l'espoir de rendre à Antonine le coup moins cruel… Mais, je vous l'ai dit, monsieur, mes forces sont à bout ; je vous laisse avec elle… Je reviendrai bientôt la voir… En attendant, consolez-la, réconfortez-la ; elle pourra, du moins, s'épancher librement en vous… Espérons, monsieur… espérons… nous la conserverons… Adieu ! et, si

elle s'étonne de mon absence momentanée, dites-lui ce qui est… C'est qu'après tant d'émotions… j'ai eu besoin de quelques instants de calme, de recueillement, et que je savais qu'à défaut de mes consolations, celles de votre amitié ne lui manqueraient pas… Dans une heure, je reviendrai… Ainsi, monsieur, au revoir, à bientôt !

Sylvia, épuisée, en effet, par de si violentes secousses, avait grande hâte et grand besoin de retourner chez elle, certaine, d'ailleurs, de laisser auprès d'Antonine un ami dévoué.

La jeune femme, après avoir descendu, d'un pas chancelant, l'escalier de la maison, traversa la cour, puis le jardin de son hôtel, et s'apprêtait à en monter le perron, lorsque, apercevant Tranquillin, qui sortait du péristyle :

— Où est Wolfrang ?

— Ah ! mon Dieu ! – dit le bonhomme, – combien mon honorée maîtresse paraît souffrante !

— En effet, je suis un peu souffrante… Donnez-moi votre bras, Tranquillin, pour monter le perron…

Et, s'appuyant sur le bras du digne serviteur, Sylvia lui dit en montant péniblement les degrés :

— Où est Wolfrang ?

— Mon honoré maître est chez madame la duchesse della Sorga, et je vais le rejoindre pour lui communiquer une chose énorme dont madame me voit stupéfait… et…

— Lorsque Wolfrang sortira de chez madame della Sorga, vous le prierez de venir me rejoindre, – répondit Sylvia, – sans attacher d'importance aux paroles du digne intendant, le sachant enclin à grossir jusqu'à l'énormité les incidents les plus ordinaires. – Wolfrang me trouvera dans notre atelier.

— Je vais de ce pas l'avertir ; mais mon honorée maîtresse ne veut pas que je la conduise jusque dans son appartement, ou que j'appelle sa femme ? – reprit Tranquillin après avoir offert son aide à Sylvia jusqu'au sommet du perron. – Madame semble si faible… si faible, que je crains de la laisser seule !

— Merci, Tranquillin… Allez rejoindre Wolfrang et lui dire que je l'attends le plus tôt possible…

Sylvia entre dans l'hôtel, et Tranquillin se dirige rapidement vers la demeure de la duchesse della Sorga, se disant :

— Grâce à Dieu, la présence de mon honoré maître suffira pour calmer et dissiper le chagrin qu'elle semble éprouver.

Puis l'intendant, revenant à ce fait qui lui semble énorme,

monstrueux, lève les bras au ciel en exclamant :

— Mademoiselle Cri-Cri postulant la location de l'appartement vacant du premier étage ! mademoiselle Cri-Cri ! Et il faut que j'aille soulever l'indignation de mon honoré maître en lui faisant part de la prétention exorbitante, inouïe, de mademoiselle Cri-Cri !… Elle, devenir notre locataire, bon Dieu ! en quel temps vivons-nous ?

VII

La duchesse della Sorga était à peine de retour du rendez-vous qu'elle avait, la veille, accordé à M. de Luxeuil, rendez-vous fixé au parc de Monceaux, lorsqu'elle reçut l'annonce de la visite de Wolfrang.

Cette femme, dont l'hypocrisie égalait la dépravation, éprouvait, – tant est puissant sur certaines natures l'attrait des contrastes ! – pour Wolfrang, ce qu'elle n'avait jamais jusqu'alors éprouvé pour personne ; un amour vrai, amour timide, craintif, plein de doutes, d'angoisses, de cuisantes jalousies et de désespérances, parce qu'il était vrai.

L'esprit remarquable, le talent hors ligne et l'originalité de Wolfrang, sans parler même de sa jeunesse et des rares avantages extérieurs dont il était comblé, justifiaient l'amour de madame della Sorga, car elle n'avait pas encore rencontré un homme comparable à Wolfrang.

Mais, dira-t-on, comment concilier cet amour vrai avec le rendez-vous accordé à M. de Luxeuil ?

Ce rendez-vous était l'un des symptômes les plus probants de la passion de madame della Sorga pour Wolfrang.

Étrange affirmation !

Étrange… non, le caractère de madame della Sorga étant donné et accepté.

Cette femme, aussi pervertie que le plus *galant homme*, selon le langage du monde, et, en certaines circonstances, dépouillant la réserve, la délicatesse, la modestie de son sexe, agissait alors avec l'audace et le cynisme d'un homme !

Or, quel est le galant homme toujours selon le complaisant langage du monde, qui n'ait fait ou ne fasse ce raisonnement :

« J'ai rencontré hier deux femmes. L'une, adorablement belle, remplie de talents, d'esprit, de charme et de séductions, a fait sur moi une impression soudaine, profonde, et m'a rendu, je le sens, sincèrement et passionnément épris… Mais, hélas ! j'ai peu de chances de réussir auprès de celle-là.

» L'autre femme est ravissante de beauté, mais sotte et vaniteuse. Cependant elle se jette, ainsi que l'on dit, à ma tête ; elle m'accorde un rendez-vous pour demain ; bien niais que je serais de ne pas mettre à profit cette bonne fortune !… Cela ne m'empêchera point du tout

d'ailleurs d'aimer l'autre… hélas ! car je pressens les tourments de cette folle passion… je trouverai, dans le rendez-vous que m'accorde cette charmante sotte et dans ceux dont il sera peut-être suivi, une sorte d'étourdissement aux chagrins que me causera *l'autre*… la tigresse !

» Enfin, si, lors de cette première entrevue avec une femme merveilleusement jolie, malgré son peu d'esprit, je n'éprouve pour elle qu'un caprice éphémère, étant, malgré moi, préoccupé, dominé, obsédé par ma passion insensée pour *l'autre*, ce symptôme si décisif ne me prouvera que trop l'intensité de cette passion.

» Or, il est bon d'être éclairé sur soi-même afin d'aviser… aussi, j'aviserai… je m'éloignerai, s'il le faut, d'une fatale enchanteresse, dont l'empire est sur moi déjà tel, qu'il me rend insensible à tout ce qui n'est pas *elle*… Et l'absence mettra terme sans doute à mes tourments. »

Encore une fois, quel est le *galant* homme qui, même sans être, ce qu'on appelle *un roué*, ne raisonnerait de la sorte !

Eh bien, nous le répétons : la duchesse della Sorga, aussi pervertie que le plus galant homme du monde, se comportait avec l'audacieuse et cynique perversité d'un homme.

Et voilà pourquoi, et voilà comment son rendez-vous donné à M. de Luxeuil n'avait pas empêché, n'empêchait point madame della Sorga de ressentir pour Wolfrang un amour insensé, désespéré ; car cette mégère avait quarante ans et frémissait de jalousie et de rage en songeant à Sylvia… Sylvia, l'idéal de son sexe, et que tant d'affinités, de jeunesse, de beauté, de génie, devaient rendre si chère à Wolfrang.

Lorsqu'on lui annonça la visite de ce dernier, madame la duchesse della Sorga était à sa toilette.

Elle fut assez surprise de l'empressement qu'il témoignait de la voir, quoique cet empressement ne dépassât point les limites d'une stricte politesse.

L'amour véritable passe soudain des plus noirs abattements aux plus éblouissantes illusions, puis retombe dans les ténèbres de la désespérance pour en sortir encore au plus léger rayon d'espoir.

Ainsi, madame della Sorga, d'abord étonnée de la prompte visite de son voisin, eut un instant cette enivrante pensée qu'un vague attrait le conduisait chez elle.

Et qui sait ? les caprices de l'homme sont parfois si bizarres !

Combien de femmes douées de toutes les grâces, de toutes les perfections, sont journellement sacrifiées à des rivales infâmes !

Combien d'hommes indignes du bonheur dont ils jouissent, et se

sentant affadis par la douceur inaltérable de la vertu, recherchent, dans leur dépravation, le sel amer du vice !

Combien d'imbéciles, blasés sur les célestes félicités dont un ange les comble, vont demander au démon d'accidenter un peu leur trop facile et trop douce existence, par toutes sortes de déceptions, de mépris, de cruautés, à eux jusqu'alors inconnus !

De sorte que, tantôt confiante dans l'odieux attrait de ses vices, madame della Sorga se demandait si cet attrait n'exerçait pas sa fascination perverse sur Wolfrang, et alors elle redressait son front d'airain, rayonnant d'une horrible assurance.

Puis tantôt ce front superbe se courbait devant cette réflexion : Wolfrang n'était certainement pas de ces étourdis ou de ces niais que la corruption affriole, de même que la flamme mortelle sollicite à leur perte et dévore les papillons de nuit.

Quoi ! ce grand seigneur (il était grand seigneur aux yeux de la duchesse), si rompu au monde, malgré sa jeunesse, et d'un esprit tour à tour incisif, gracieux ou élevé ; lui dont la dignité naturelle, aiguisée d'une pointe de froide ironie, intimidait fortement madame della Sorga, l'une des plus grandes dames de l'aristocratie européenne, et douée d'une audace indomptable ; lui… Wolfrang, se sentir un certain penchant pour une femme de quarante ans, parce qu'il la supposait abominablement pervertie ?

Non ! cette stupide créance ne pouvait éclore que dans ce cerveau troublé par les ferments d'une passion aveugle.

Et, en suite de cette réflexion si juste, madame della Sorga désespérait de nouveau.

Mais bientôt une autre idée lui traversait l'esprit, et elle s'y rattachait de toutes les forces de son espoir expirant, de même que, luttant contre la mort, à la surface du flot qui va nous engloutir, nous nous cramponnons au plus léger, au plus décevant des soutiens.

Qui sait si Wolfrang, partageant l'erreur commune et considérant la duchesse della Sorga comme le modèle des mères et des épouses, comme la vivante incarnation des plus saintes vertus domestiques, ne serait point attiré vers elle par ce secret instinct des âmes généreuses qui se cherchent et se rencontrent avec de si nobles ravissements !

Il fallait voir alors cette moderne Messaline, debout devant son miroir, étudiant à nouveau et parachevant, complétant ce masque de sérénité austère quelle portait habituellement ; prenant des physionomies, des attitudes de matrone romaine. Oh ! certes ! la vaillante mère des Gracques n'aurait pas paru plus imposante, ni Lucrèce plus chaste !

Et soudain, ce masque si artistement composé éclatait sur le visage de cette femme, violemment contracté par une hilarité sinistre et redevenu effrayant d'impudeur et de désespoir.

— Misérable folle que je suis ! Est-ce que l'on fait la cour à une femme de quarante ans que l'on croit la plus vénérable des mères de famille !… – pensait la duchesse della Sorga, les dents serrées de rage, et, si possible, se faisant peur à elle-même en voyant son image réfléchie dans la glace.

Une autre appréhension rendait cette femme craintive et inquiète.

La veille au soir, quel que fût son puissant empire sur elle-même, un éclair de ces flammes impures qui couvaient en elle, luisant soudain, malgré elle, dans son regard attaché sur M. de Luxeuil, avait suffi pour la trahir aux yeux de ce glorieux et bel animal, trop sot pour être très-sagace, et mieux servi en cette occurrence par son imperturbable confiance en lui que par sa clairvoyance.

Mais, si Wolfrang, à son tour, avait surpris ces regards et ainsi pénétré, à travers les voiles de son hypocrisie, la secrète perversité de madame della Sorga, dans ce cas, quel pouvait être le but de la visite empressée qu'il venait lui rendre ?

Toutes ces réflexions, rapides comme la pensée, se présentèrent à l'esprit de la duchesse pendant le peu d'instants qui s'écoulèrent entre l'achèvement de sa toilette et l'annonce de la visite de Wolfrang.

Bientôt elle alla le rejoindre dans le salon où il l'attendait.

VIII

Lorsque la duchesse della Sorga entra dans le salon où elle trouva Wolfrang, il se leva, et, s'inclinant profondément devant elle, lui dit avec courtoisie :

— Je me suis peut-être un peu hâté, madame la duchesse, de venir vous dire combien nous avons été sensibles à l'honneur que vous avez bien voulu nous faire hier au soir… mais je désirais aussi vous exprimer nos vifs regrets du fâcheux scandale qui a si brusquement terminé la soirée… il a eu malheureusement des suites bien tragiques…

— Comment cela, monsieur ?

— Ce sous-officier, égaré par une jalousie que rien de sérieux ne motivait d'ailleurs, – la conduite de mademoiselle Jourdan étant irréprochable, je le sais et l'affirme ; – ce sous-officier vient de se brûler la cervelle.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, que m'apprenez-vous là ? C'est affreux !… Quel terrible sentiment que celui de la jalousie ! pourquoi faut-il, dit-on, qu'il soit inséparable du véritable amour !

— Oui et non, madame ; il est tant de sortes d'amours véritables !

— Je croyais… et je crois… que la vérité… même en amour, est une…

— Cependant, ne voit-on pas, madame… des gens véritablement très-épris… ignorer complétement la jalousie ?

— Ceux-là, monsieur, s'ils existent, sont rares…

— Au contraire, ils composent la majorité des amoureux…

— La majorité ? J'en doute… monsieur…

— Pardonnez-moi, madame… car, enfin, d'où vient l'absence de jalousie ? Elle vient d'une excessive et ridicule créance en notre mérite, qui, selon nous, doit nous sauvegarder de toute préférence… ou bien, l'absence de jalousie vient encore de notre inébranlable et généreuse confiance dans la personne aimée… d'où il suit que les gens d'un noble cœur et les impertinents infatués d'eux-mêmes, et Dieu sait si ceux-là sont nombreux ! me semblent former la majorité des amoureux.

— Le paradoxe est du moins fort ingénieux… Voici donc les jaloux en minorité… soit !… Et la jalousie… monsieur, d'où vient-elle ?

— La jalousie ?… Elle procède toujours d'une vanité misérable, d'un mauvais choix ou d'une mauvaise conscience…

— Quelle conscience ?

— Celle de ne pas suffisamment mériter d'être aimé.

— C'est modestie, alors, monsieur.

— Je ne le crois pas, madame : la modestie ne se révolte pas à la pensée d'une préférence. Elle l'accepte, parce que, ignorant ou doutant de son mérite, elle comprend cette préférence, se résigne et souffre sans se plaindre… Celui qui, au contraire, en amour, a conscience de recevoir plus qu'il ne peut ou ne veut donner, est toujours exigeant, inquiet, soupçonneux, méfiant, instable, injuste… En un mot, il est jaloux, de même que celui qui, ayant mal placé son amour, s'attend et doit s'attendre à le voir trahi ; d'où suit encore la jalousie… Donc, je le répète : les sots infatués d'eux-mêmes et les caractères confiants et généreux, sont ceux-là seuls qui n'éprouvent jamais de jalousie…

— Si les caractères généreux restent étrangers à ce sentiment, vous ne devez pas être jaloux, monsieur Wolfrang.

— Et vous… madame la duchesse ?

— Pourquoi cette question ? quelle est sa pensée secrète ? que répondre ? Pour moi, tout peut dépendre du tour que va prendre cet entretien, se dit madame della Sorga.

Et, souriant afin de se ménager le loisir de deviner le but du la question de Wolfrang, elle reprit tout haut et d'une façon ambiguë :

— Mais, savez-vous, monsieur… qu'elle est… au moins étrange… votre question ?

— En ce cas, madame, la vôtre le serait donc aussi ?…

— Moi… c'est différent !

— Où est la différence ?

— Vous êtes singulier !… Eh bien, répondez d'abord à ma question, monsieur, et peut-être répondrai-je à la vôtre…

— Je ne suis pas jaloux, madame.

— À mon tour de répondre… et que répondre ? – pensait la duchesse della Sorga. – Faut-il garder mon masque ?… faut-il l'ôter hardiment ? la franchise me servira-t-elle mieux que l'hypocrisie ? Je me sens à peine maîtresse de moi-même… la présence de Wolfrang me trouble, m'enivre… Que veut-il ? Son regard, lorsque parfois je le rencontre, semble, par son éclat passionné, démentir l'accent de sa voix brève et tranchante… Il ne prolongerait pas sans dessein cet entretien sur l'amour et sur la jalousie… Peut-être ma réputation

d'austérité lui impose-t-elle ?… Mais, s'il ne ressent aucun attrait pour moi, et que je me dévoile à lui, peut-être je lui ferai peur… et cependant ma seule chance est peut-être aussi de le frapper par la grandeur de mon audace…

— Oh ! pensait en ce moment Wolfrang : je saurai bien, en redoublant de froide insolence, te forcer à un aveu, pour ta honte et pour ton supplice !…

IX

L'entretien de Wolfrang et de la duchesse della Sorga ne fut pas interrompu par leurs réflexions secrètes : – *lui*, se disant qu'il saurait bien la forcer à un aveu ; *elle*, se demandant si elle devait ôter son masque et se montrer telle qu'elle était, au risque d'épouvanter Wolfrang.

Cependant, hésitant devant cette extrémité suprême, madame della Sorga, après ces derniers mots de son interlocuteur : « Je ne suis pas jaloux, » lui avait répondu, en souriant :

— Me voici donc obligée de tenir ma promesse et de vous dire, monsieur, si je suis ou non jalouse, ou plutôt si j'ai été ou non jalouse… car, en vérité… à mon âge…, – ajoute la duchesse, épiant d'un regard anxieux la physionomie de Wolfrang, – à mon âge, lorsqu'on est mère de deux grands garçons ; lorsqu'on est, en un mot, une bonne vieille femme de quarante ans bientôt, parler d'amour et de jalousie, autrement que pour mémoire, comme on dit, serait outrageusement ridicule… N'est-il pas vrai, monsieur ?

— Madame, vous m'embarrassez beaucoup…

— Vous embarrasser… vous ?

— Extrêmement… J'ai en aversion les fadeurs et la banalité des compliments qu'impose la courtoisie… Je devrais donc, en homme bien élevé, prendre un air fort surpris, et m'écrier, selon l'usage consacré : « Quoi ! madame, ce grand et beau garçon que j'ai vu hier chez moi… est l'un de vos fils ?… Je l'aurais cru votre frère… » Ou bien encore, si cette formule surannée me semblait par trop stupide, vous répondre : « Non, madame, vous n'avez point quarante ans, vous avez eu deux fois vingt ans… Et, d'ailleurs, la question d'âge ne signifie rien, sinon que vous êtes belle depuis plus longtemps que d'autres, voilà tout… Or, à quoi bon vous dire une chose dont vous êtes convaincue ?… à quoi bon me rendre ainsi l'écho superflu des admirations méritées que vous inspirez ? » Mais, je vous le répète, j'ai les fadeurs en aversion. Donc, soit ! excusez ma brutalité, madame ; vous êtes une bonne vieille femme qui ne peut plus parler d'amour et de jalousie que pour mémoire…

— Cette spirituelle boutade(6) serait-elle une déclaration voilée ? – se demandait madame della Sorga, palpitante d'espoir.

Et, cédant à un retour de son hypocrisie habituelle :

— Il va de soi, – dit-elle tout haut, – qu'en vous parlant, monsieur, de l'amour ou de la jalousie que j'ai pu éprouver, ces sentiments ne pouvaient avoir pour objet que M. della Sorga…

— Ce serait vous faire injure, madame, que de se permettre seulement de supposer le contraire, – répond Wolfrang avec une telle apparence de conviction, que la duchesse se dit à part soi :

— Plus de doute : l'austérité de ma réputation lui impose cette réserve, cette contrainte qui percent dans ses paroles.

Puis madame della Sorga reprend tout haut et presque brusquement :

— Soyez sincère : que pensez-vous de moi ?

— Je ressens, madame, le respect et l'admiration si légitimes que vous inspirez à tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître…

— Quoi ! une telle réponse de votre part, monsieur, vous l'ennemi déclaré des fadeurs et des banalités ?

— Vous devez, en effet, madame, trouver fades et banales ces expressions de respect et d'admiration, si souvent répétées autour de vous. Mais, de grâce, à qui la faute ?

— Tenez, monsieur Wolfrang, vous êtes très-pénétrant, n'est-ce pas ?

— Fort peu, au contraire…

— Allons, vous raillez.

— Non vraiment, madame…

— Comment ! malgré votre expérience du monde, votre esprit si remarquable et si profond, vous vous arrêtez aux surfaces, aux apparences, sans jamais chercher à les sonder ?…

— Lors même, madame, que je posséderais cette pénétration dont il vous plaît de me douer, je me garderais bien d'en faire un si mauvais usage…

— En sondant les apparences ?

— Certes ! elles cachent souvent de si laides réalités ; et puis il m'a toujours paru de très-mauvais goût d'abord, et ensuite très-fâcheux pour soi-même de venir, en butor, fouiller et renverser un édifice souvent élevé avec tant de soins, tant d'habileté, tant de merveilleux artifices, et offrant en somme un aspect imposant ou enchanteur. – Et pourquoi, je vous prie, madame, cette sauvage destruction ? Pour se donner le sot et triste plaisir de contempler, au milieu de ces ruines, quelque noire et hideuse réalité au lieu du brillant et séduisant mirage qui vous trompait, mais aussi vous charmait ? Non, non ! heureux et

sages sont les crédules !

— Est-il sincère, ou ce langage n'est-il qu'une amère ironie ? Ah !… je suis au supplice ; cet homme est impénétrable ! – se disait madame della Sorga.

Et tout haut elle reprenait :

— En ce cas, monsieur, pour être conséquent avec vous-même, l'hypocrisie ne devrait pas vous inspirer l'horreur qu'elle soulève d'habitude ; car, enfin, l'hypocrisie n'est que l'art de produire de séduisants mirages ?

— Sans doute : aussi, tant que je suis sa dupe, l'hypocrisie me charme, puisqu'elle me fait croire au bien ; mais, lorsque je la pénètre, elle me révolte.

— Ainsi le vice, ayant du moins l'audace de s'affirmer le front haut, vous inspirerait moins d'aversion que le vice rusé, flatteur et lâche ?

— Certes, madame, j'aimerais mieux avoir à me défendre du poignard qui brille à mes yeux, que du poison caché…

— Monsieur Wolfrang, – reprend madame della Sorga en suite d'un moment de silence, – vous allez vous étonner des soubresauts de ma causerie, qui, d'un bond et sans aucune transition, passe d'un sujet à un autre. Croyez-vous à ces passions soudaines, irrésistibles, qui prennent sur nous autres femmes tant d'empire, qu'elles nous font oublier toute prudence, toute réserve, et nous livrent sans merci à la tendre pitié ou au mépris de l'objet de cette passion ?

— Voici que, de nouveau, vous m'embarrassez, madame…

— En quoi, de grâce ?

— Selon les règles de la plus vulgaire galanterie, je devrais vous répondre : « Ah ! madame, jusqu'à présent, je doutais de ces amours soudains, irrésistibles, – ajoute Wolfrang avec un accent passionné ; – cependant, depuis que j'ai le bonheur et le tourment de vous connaître, il me faut bien, puisque je le ressens, croire à ce soudain, à cet invincible attrait qui nous séduit, nous égare, nous entraîne… quels que soient le danger et la folie d'un tel amour ; celle qui l'inspire ne dût-elle éprouver pour nous qu'éloignement ou dédain, nous ne vivons plus en nous, hélas ! nous vivons en elle… » Mais, reprend Wolfrang changeant subitement d'accent, et redevenant sardonique et froid, – mais, fidèle à mon aversion des fadeurs banales, je vous dirai simplement, madame, que je n'ai jamais cru, que je ne crois point du tout à ces amours fabuleux !

Madame della Sorga avait été au moment de se trahir en entendant Wolfrang accentuer, d'un ton ému et d'une voix vibrante, cette réponse qu'il regardait, disait-il, comme une fadeur banale ; et pourtant le feu

de son regard et sa physionomie altérée semblaient témoigner d'une impression si profonde, que la duchesse, éperdue, enivrée, allait, – nous le répétons, – se trahir, lorsque les dernières paroles de Wolfrang, prononcées avec l'ironie glaciale dont ses traits furent empreints de nouveau, affligèrent aussi de nouveau madame della Sorga, dès lors rejetée dans un abîme de doutes et de perplexités.

Elle se reprenait à désespérer de pénétrer la pensée de Wolfrang.

Ou bien il se jouait insolemment d'elle, ou bien l'austère réputation dont elle jouissait le contenait tellement, que, de crainte de voir son aveu repoussé comme un outrage, il recourait à une feinte adroite, afin de laisser transparaître, sous le voile de prétendues fadeurs banales, l'impression que lui causait la beauté de la duchesse, malgré son âge.

Cette interprétation flattait trop le secret penchant de madame della Sorga, pour qu'elle ne s'y arrêtât point.

Elle se raffermit dans cette créance que Wolfrang, très-amoureux, mais trop justement fier pour s'exposer aux dédains d'une femme de quarante ans, dont la rigide vertu lui imposait, avait besoin, ainsi que l'on dit vulgairement, d'être encouragé.

X

Madame della Sorga, persuadée que Wolfrang *devait être encouragé*, reprit en suite d'un moment de silence, silence qu'elle crut opportun d'expliquer :

— En vérité, monsieur, vous me voyez muette d'étonnement.

— Et d'où vient, madame, cet étonnement ?

— De vous entendre nier la soudaineté de certaines passions irrésistibles, lorsque tant de faits, tant d'exemples, prouvent qu'il est des amours impérieux qui, de prime abord, nous bouleversent, nous dominent, et prennent sur nous, et malgré nous, un incroyable empire… des amours qui, vous le disiez tout à l'heure avec un accent si convaincu, si entraînant, exercent sur nous tant d'influence, que nous ne vivons plus en nous, mais en la femme dont nous subissons l'attrait invincible.

— Sérieusement, madame, ce sont là des exagérations romanesques.

— Ce sont là, monsieur, malheureusement des vérités.

— La courtoisie, madame, m'oblige de vous croire.

— Je n'accepte pas une pareille concession… Je veux vous forcer à vous avouer convaincu…

— J'ose en douter, madame…

— Mais si je vous cite un exemple ?

— Un exemple ?

— Oui, un exemple, un fait ; qu'aurez-vous à répondre ?

— Devant un fait, madame, on s'incline.

— Eh bien, ce fait, le voici. Une femme de ma connaissance, je vous tairai son nom, jouissait, à tort ou à raison, d'une réputation irréprochable. Un soir, et remarquez-le, monsieur, ceci est aussi récent que si cela s'était passé hier, – hier, vous entendez ?

— Parfaitement, madame.

— Je ne saurais donc citer d'exemple plus récent, plus actuel.

— D'accord, madame… Voyons cette actualité.

— C'est le mot, et vous dites plus vrai que vous ne le soupçonnez peut-être… Donc, un soir, cette femme rencontre dans le monde un homme doué de séductions incroyables…

— Il n'en pouvait être autrement : tout héros de roman doit être doué de la sorte, pour peu qu'il ait à cœur de jouer convenablement son rôle… Mais, mille pardons, madame, de vous interrompre… Je désirais vous prouver que j'entrais complétement dans l'esprit du récit que vous avez la bonté de me faire.

— Monsieur Wolfrang, vous me causeriez un vif déplaisir, je dirai plus, vous me causeriez un chagrin réel, si vous doutiez de ce que je vous atteste… De grâce, ne raillez pas ; ce récit est vrai, trop vrai !

— Veuillez, madame, excuser mon interruption ; je vous écoute religieusement.

— Il me faut d'abord vous peindre, si je le puis, l'homme dont il est question, afin de vous faire comprendre la soudaine et profonde impression qu'il a causée. Je ne vous parlerai pas de sa jeunesse, de sa mâle beauté, du mélange de grâce, d'élégance et de dignité qui donnent à sa personne un charme extrême… Je ne vous parlerai pas même de la distinction exquise de ses manières, qui le rendent le plus accompli des gentilshommes ; non, je ne vous parlerai pas de ses avantages extérieurs ; ils suffiraient cependant à rendre tout autre homme éminemment remarquable et séduisant ; mais ils sont les moindres perfections de celui dont il s'agit… Vous souriez, monsieur Wolfrang ; vous doutez de l'exactitude de ce portrait ?

— Non, madame, je ne doute pas, j'admire… Les grands peintres ont, je le sais, le secret d'idéaliser une nature souvent vulgaire, en lui conservant néanmoins sa ressemblance.

— Il est impossible de me dire d'une façon plus aimable que je trace un portrait de fantaisie, et pourtant vous seul, entendez-vous ? oui, vous seul n'avez pas le droit de nier la réalité de ce portrait.

— Pourquoi cela, madame ?

— Peut-être vous l'apprendrai-je tout à l'heure… Les avantages extérieurs du héros de mon récit sont donc, je vous le répète, ses moindres perfections. Ce qui vous frappe tout d'abord en lui, et ce qui vous subjugue, c'est son esprit, tour à tour profond ou d'une piquante originalité ; tantôt acéré d'une fine et mordante raillerie, tantôt s'élevant aux considérations les plus hautes, car cet homme extraordinaire n'est étranger à rien ; et dans cette soirée que je vous raconte, monsieur Wolfrang, il a donné des preuves des connaissances les plus variées, les plus étendues, depuis les plus futiles jusqu'aux plus savantes… Mais voici encore que vous souriez, que vous doutez de la ressemblance du portrait ?

— Madame, avez-vous lu le *Dictionnaire de la Conversation* ?

— Singulière question !

— Veuillez bien y répondre.

— Non, je n'ai pas lu ce livre.

— Ah ! madame, quel trésor que le *Dictionnaire de la Conversation* ! Donnez-moi le sot le plus assotté de tous les sots, le plus ignare des ignorants ; s'il a une bonne dose de mémoire, je l'enferme chaque jour deux heures avec ce livre merveilleux ; puis mon sot, bien et dûment seriné par cette serinette du faux savoir, je le lâche dans le monde… Ô miracle ! mon sot s'en va jabotant guerre, finances, arts, industrie, littérature, science, histoire… que sais-je ? au grand ébahissement des simples.

— Voilà qui n'est point du tout poli de votre part, monsieur Wolfrang.

— Et d'où vient, madame, mon impolitesse ?

— Ainsi vous me confondez avec ces pauvres esprits qui ne savent pas distinguer les connaissances sérieuses de celles dont on se donne le faux semblant, grâce à quelque mémoire ?

— Pardon, madame, il ne s'agit nullement de votre jugement, mais de celui de l'admiratrice de notre héros, admiratrice sincère, je veux le croire, et, par cela même, un peu naïve, peut-être.

— Soit… Je me suis tellement identifiée avec cette personne, que médire de la sûreté de son jugement en cette circonstance, me paraît attaquer la sûreté de mon jugement, à moi… Mais, enfin, je veux admettre le contraire de la vérité ; je veux croire que les connaissances de notre héros soient uniquement puisées dans le *Dictionnaire de la Conversation* ; il n'en saurait être ainsi, je suppose, du remarquable esprit de cet homme si merveilleusement doué ; car la personne dont je parle est fort à même, je vous l'assure, d'apprécier la valeur de ce rare esprit, dont elle a été profondément frappée… Mais ce n'est pas tout.

— Quoi donc encore, madame ?

— On faisait de la musique dans cette soirée : notre héros est invité à se mettre au piano ; il y consent de la meilleure grâce du monde, et alors, monsieur Wolfrang…

— Eh bien, madame ?

— Imaginez la réunion des dons les plus rares. Un talent qu'envieraient les grands artistes, et une voix si expressive, si sympathique, qu'elle fait vibrer, tressaillir toutes les cordes de l'âme ! Enchanteurs et divins accents ! les entendre, c'est ne plus s'appartenir ! Continent résister à l'entraînement d'un chant d'amour passionné dont la langueur brûlante pénètre les cœurs les plus froids, et leur fait rêver le bonheur d'aimer ? Il en fut ainsi de la personne dont je vous parle, monsieur Wolfrang. Déjà fascinée, subjuguée par les autres séductions

dorées de son héros, elle ne l'admira plus, elle l'adora. Ce sentiment soudain, irrésistible, elle n'a pas tenté de le combattre… elle s'y est abandonnée tout entière. Dût-il faire le malheur éternel de sa vie, ses tourments mêmes lui seront chers, car elle souffrira pour lui et par lui !

Madame della Sorga s'interrompit un instant, pouvant à peine dominer son émotion ; et, n'osant lever les yeux sur Wolfrang, elle ajoute d'une voix faible, presque suppliante :

— Dites ! croyez-vous maintenant à ces amours subits, invincibles, dont je vous cite un exemple ? Peut-être méritera-t-il, sinon votre intérêt, du moins votre pitié ! Ah ! croyez-moi, elle est bien infortunée… celle-là qui le ressent, cet invincible amour !

— D'honneur, madame, vous racontez à merveille, – reprend Wolfrang impassible ; – vous donnez un charme extrême à ce petit roman.

— Un roman !

— Très-ingénieusement arrangé, je le reconnais ; ce vieux canevas d'un amour soudain est brodé par vous, madame, avec un art charmant ; mais…

— Ah ! je vous le jure dans toute la sincérité de mon âme, ce que je vous dis est la vérité, la douloureuse vérité, je vous le jure !

— Devant un pareil serment, madame, je n'ai plus qu'à me taire.

— Mon Dieu ! vous ne me croyez pas, pourtant ! vous ne me croyez pas !

— Je suis certain, madame, que vous êtes persuadée de ce que vous me faites l'honneur de m'affirmer ; seulement, je pense que vous avez trop facilement ajouté foi à la réalité de ce que l'on vous a raconté.

— Mais, puisque je vous jure que rien n'est plus vrai !

— Un serment relatif à ce qui vous serait personnel, madame, me laisserait convaincu, tandis qu'il s'agit d'une autre que vous…

— Ainsi, – reprend après un moment d'hésitation madame della Sorga d'une voix altérée, – ainsi, ce que je viens de vous raconter me serait personnel, et je vous affirmerais, sous serment, que c'est la vérité, vous croiriez ?

— Je le devrais, madame, si étrange et si inexplicable … que me parût la vérité.

— Eh bien, puisqu'il le faut, – reprend madame della Sorga, sachez donc…

Mais, frémissant à la pensée que l'aveu qui allait lui échapper la mettrait à la merci de Wolfrang et pouvait être accueilli par lui avec un

froid dédain, la duchesse hésite encore, et, d'un ton suppliant :

— Monsieur Wolfrang, soyez généreux, soyez sincère, vous avez deviné…

— Quoi ! de grâce ?

— Vous le savez bien.

— Pardon, madame, je ne vous comprends pas.

— Non, non ! il est impossible que vous ne m'ayez pas devinée…

— Je vous ai confessé, madame, en toute humilité, mon manque absolu de pénétration, – répond Wolfrang imperturbable. – J'ai donc droit à votre indulgence, et vous daignerez m'excuser, si je ne trouve point le mot de l'espèce d'énigme que vous me proposez.

Madame della Sorga convaincue, et il n'en pouvait être autrement, que Wolfrang, sachant parfaitement qu'il s'agissait d'elle et de lui, voulait cependant la contraindre à un aveu formel, soit par crainte d'être joué, et cela parut et devait paraître probable à madame della Sorga ; soit par crainte de se montrer ridiculement présomptueux en disant qu'en effet il devinait que ce héros, doué de tant de séductions adorables, irrésistibles, *c'était lui-même* ; madame della Sorga, pensant qu'après tout, s'il lui était réservé de recevoir le mépris de Wolfrang, elle le subissait déjà, puisqu'il était impossible qu'il n'eût pas pénétré un secret qu'elle rendait si transparent, se résigna, espérant que peut-être Wolfrang serait apitoyé par l'humilité de cet aveu.

Elle reprit donc d'une voix tremblante :

— Vous vous retranchez dans votre défaut de pénétration, et pourtant… Oh ! ne le niez pas… vous avez bien compris, – que cette infortunée, que cette femme, victime d'un amour invincible, c'était… c'était…

— Achevez, je vous prie, madame.

— C'était… moi…

Et la duchesse, écrasée de confusion, le front penché, les yeux fixés sur le parquet, ajoute d'une voix presque défaillante :

— Et celui qui a causé sur moi cette impression si profonde, c'est…

— Qui donc, madame ?

— Vous !…

— Ah ! madame la duchesse, – répond Wolfrang, – permettez-moi de vous faire observer, avec tout le respect qui vous est dû, et en vous empruntant les paroles que vous m'adressiez tout à l'heure… voilà qui n'est point poli du tout.

— Misérable que je suis ! j'ai bu la honte… et je vais maintenant

dévorer le mépris, – se dit l'horrible femme, à qui l'accent sardonique de Wolfrang ne laissait aucune espérance.

Elle n'osait, dans sa terreur, lever les yeux sur lui, et sentait, pour ainsi dire, le poids du regard de froid dédain qu'il laissait tomber sur elle et qui la glaçait jusque dans la moelle des os.

— Non, madame la duchesse, non ! – reprit Wolfrang, il n'est point poli à vous de me décerner ainsi un brevet d'imbécile fatuité… En mon âme et conscience, je ne le mérite pas ; et, malgré la triste opinion que vous avez de mon esprit, madame, je ne tomberai pas, s'il vous plaît, dans le malin piége que vous m'avez tendu très-finement, je le confesse, et où d'autres que moi se seraient laissé prendre.

— Monsieur, – balbutie madame della Sorga éperdue de confusion, de désespoir et de rage, car le ressentiment des dédains de Wolfrang commençait de transformer en elle son fol amour en haine féroce, – je ne sais… vous vous méprenez… je…

— Pardon, madame, je ne me méprends point… Vous m'avez cru assez infatué de mon mérite pour aller m'imaginer bêtement que vous, madame la duchesse della Sorga, vous, si justement entourée de la vénération de votre famille ; vous, madame la duchesse, dont les vertus austères, les principes rigides, sont l'objet d'un respect et d'une admiration universelle si mérités… vous étiez soudain devenue follement éprise de moi !… Voyons, entre nous, madame, comment avez-vous pu me supposer assez dépourvu de bon sens et assez pourvu de sotte vanité, pour être capable d'ajouter foi à ce bel aveu ?

Puis, souriant, Wolfrang ajoute :

— Je frémis en songeant aux sanglants sarcasmes dont vous m'eussiez bafoué, n'est-ce pas ? si j'avais été dupe de votre ingénieuse malice… Certes, je ne feindrai pas ici une modestie aussi impertinente que la présomption… mais, enfin, je ne suis ni un niais, ni un fat ; vous avez trop d'esprit, trop de tact, madame, pour vous être complétement abusée à mon égard. Comment avez-vous pu espérer me rendre victime d'un si méchant tour ?

XI

La duchesse della Sorga n'avait pas interrompu Wolfrang.

Son ironie polie, froide et acérée allait droit au cœur de l'horrible femme ; mais, douée d'une incroyable puissance de dissimulation et d'empire sur elle-même, lorsque les passions ne l'entraînaient pas, elle domina peu à peu ses terribles émotions, reprit son masque, et, regardant fixement Wolfrang avec un mélange de hauteur et de surprise merveilleusement jouées :

— En vérité, monsieur, je ne sais si je rêve ou si je veille…

Et, redoublant de hauteur, toisant Wolfrang d'un œil ferme et insolent :

— L'audace incroyable de vos paroles me confond à ce point que je me demande encore si vous avez osé les prononcer !…

— Bon Dieu, madame ! de quelle énormité me suis-je donc rendu coupable ?

— Il me paraît, monsieur, que, bien que vous ne soyez, selon vous du moins, ni un fat, ni un niais, vous n'avez pas une idée fort nette des usages d'un certain monde…

— Auriez-vous alors l'extrême obligeance, madame, de daigner faire un peu mon éducation à cet endroit-là ?

— J'y consens, répond la duchesse della Sorga en prenant son plus grand air de grande dame. Je dois donner une leçon de savoir-vivre à M. Wolfrang… Cette leçon, il la recevra, et elle lui sera profitable, je l'espère, ainsi qu'aux gens qui voudront bien le recevoir… car je n'ai point besoin d'ajouter qu'il ne peut à l'avenir se permettre de remettre les pieds chez moi…

— M. Wolfrang est assurément désolé d'une pareille exclusion, mais il supplie en toute confusion madame la duchesse della Sorga… d'arriver à la leçon promise avec tant de bonne grâce ; car il trouve cet entretien amusant au dernier point.

— Cette leçon, la voici, – répliqua madame della Sorga, livide de rage à peine contenue, car le froid persiflage de Wolfrang la met hors d'elle-même : – Madame la duchesse della Sorga ayant, malgré sa première et très-concevable répugnance, daigné agréer hier l'invitation presque impertinente que lui adressait le propriétaire de l'hôtel qu'elle loue, a bien voulu se rendre chez ce monsieur, et il a eu, paraît-il, la

cervelle détraquée par cette marque de condescendance…

— Ce pauvre monsieur, malgré le détraquement de son cerveau, s'estime très-heureux de conserver assez de lucidité d'esprit pour reconnaître et déclarer à madame la duchesse, que tout ceci… est de la plus grande force, et pour le sang-froid, et pour le jeu de la physionomie, et pour l'accent, – reprend Wolfrang avec un hochement de tête admiratif. – C'est très-fort, décidément… c'est très-fort !

— Ce monsieur…, – poursuit, calme et imperturbable, cette mégère qui, en ce moment, si elle avait pu, aurait poignardé Wolfrang, – ce monsieur, s'oubliant à ce point incroyable de voir dans l'honneur indigne, inespéré… que daignait lui faire madame la duchesse della Sorga, en tenant chez lui un commencement de relations d'égal à égal, a complétement perdu la notion des distances, et ce monsieur… est devenu familier.

— *Ce monsieur est devenu familier*… est un excellent trait ! – s'écrie Wolfrang ; – il est d'un haut comique et du meilleur aloi !

— Ce matin, – poursuit madame della Sorga, dont le calme ne se dément pas, mais dont le regard devient effrayant, – ce matin, se croyant autorisé à faire une visite à madame la duchesse della Sorga, ce monsieur s'est permis de se présenter chez elle. C'était témoigner d'une rare impudence et d'une grossière ignorance des usages… Madame la duchesse della Sorga a bien voulu ne voir dans… ce monsieur, qu'un homme parfaitement mal élevé… Il devait sans doute aussi à l'éblouissement très-concevable de son titre de… *propriétaire*, titre qu'il croit probablement marcher de pair avec la grandesse…

— Ah ! j'aime moins cela, – répond Wolfrang d'un ton légèrement désapprobateur – Cette plaisanterie sur les propriétaires ne me semble pas de très-bon goût ; mais, sauf cette petite dissonance, tout le reste est irréprochable… Madame la duchesse excusera cette observation uniquement dictée par l'amour de l'art.

— Madame la duchesse della Sorga s'abusait, – poursuit l'odieuse créature ; – ce monsieur était, il est vrai, excessivement mal élevé ; mais il était, par surcroît, d'une prodigieuse ignorance, si toutefois ce terme suffit à qualifier la plus outrageante des aberrations de l'outrecuidance et la sottise puissent jeter un homme… En un mot, interprétant avec une effronterie et une fausseté sans égales quelques paroles fort insignifiantes de madame la duchesse della Sorga… ce monsieur a simplement et modestement conclu qu'elle était amoureuse de lui…

— Ah ! madame, madame, permettez-moi de vous exprimer ici, et très-sérieusement, le sincère et profond regret que j'éprouve ! – s'écrie Wolfrang d'un ton si pénétré, si convaincu, que madame della Sorga,

espérant l'avoir cruellement blessé, semble l'engager à parler.

Il reprend :

— Oui, madame, – en vous écoutant, j'éprouve le sincère et profond regret de penser que votre rang, votre naissance, enlève un admirable et prodigieux talent à l'art dramatique… Mon Dieu, je le sais, vous me répondrez à cela, madame, que le monde est votre théâtre… c'est vrai ; que vous y jouez votre rôle à faire frémir… mon Dieu, c'est encore vrai ; mais songez donc, madame, que malheureusement l'on ignore que vous jouez un rôle… Hélas ! vous n'avez d'autre spectateur que vous-même ! et, quels que soient les éloges que vous êtes en droit de vous accorder, vous perdez l'enivrante récompense du génie… ces applaudissements, ces ovations, ces triomphes… dont les comédiennes des autres théâtres sont si fières et si jalouses. Ah ! madame ! daignez écouter la prière de l'un de vos plus obscurs, mais de vos plus fervents admirateurs, je viens, grâce à un bienheureux hasard ! de voir se développer dans ses nuances infinies votre magnifique talent. Je vous en supplie, foulez aux pieds des préjugés vulgaires, ayez le courage de l'abnégation, sacrifiez-vous à cet art, dont vous serez l'ornement et la gloire ! Ne privez pas plus longtemps la scène de votre présence. Vous n'êtes qu'une grande dame, vous serez la plus grande des artistes de nos jours ! et…

Le majordome Bartholomeo, entrant alors dans le salon, interrompit Wolfrang.

Il était temps.

La rage de madame della Sorga, si péniblement contenue jusqu'alors, allait éclater.

Égarée par la fureur, par la haine aussi, et – contraste étrange ! – par son amour, car son désespoir et les mépris de Wolfrang n'étouffaient pas cette passion forcenée, la duchesse s'était peu à peu rapprochée d'une table du salon où se trouvait un de ces bijoux-poignards destinés à couper les feuillets des livres, et il pouvait devenir une arme meurtrière… Déjà la duchesse le saisissait d'une main convulsive, lorsque, à la vue du majordome, elle retrouva en partie sa présence d'esprit.

— Monsieur, – dit Bartholomeo à Wolfrang, en s'inclinant devant lui, – votre intendant désire vous entretenir à l'instant d'une affaire très-urgente ; il est, de plus, chargé pour vous, monsieur, d'une commission de la part de madame Wolfrang.

À ces derniers mots du majordome, entendus par madame della Sorga, celle-ci, redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même, et certaine que son dégradant aveu serait confié à Sylvia par Wolfrang, sentit s'exaspérer la jalousie et la haine que lui inspirait la jeune femme.

Wolfrang, se rapprochant alors de la duchesse et la saluant, lui dit avec autant d'aisance que si leur entretien précédent n'était en rien sorti des termes ordinaires de la conversation :

— Veuillez m'excuser, madame, si je prends un peu brusquement congé de vous, mais…

— Bartholomeo, – dit la duchesse della Sorga s'adressant au majordome avec un accent de dignité imposante, et lui désignant du geste Wolfrang, qu'elle interrompt, – regardez bien monsieur, afin de le reconnaître au besoin…

— Excellence…, – balbutie le majordome abasourdi, il – je… je…

— Regardez bien monsieur, – répéta la duchesse, – et, s'il se présente de nouveau chez moi, vous lui répondrez que je ne suis pas visible.

— Bravo, madame ! – dit à demi-voix et d'un air d'intelligence Wolfrang à la duchesse, – la scène est complète ; ce dernier trait la couronne… Bravissimo !

Puis Wolfrang ajoute tout haut d'un ton pénétré, en saluant profondément :

— Ah ! madame, combien j'étais loin de m'attendre à ce qu'un léger désaccord survenu entre nous, dans une discussion sur… l'art théâtral… dût m'attirer de votre part un traitement si rigoureux ! Mais, croyez-le, madame… cette sévérité, que j'ose dire imméritée, n'altère en rien le respectueux souvenir de votre bienveillance passée…

Wolfrang, sortant alors du salon, dit au majordome, qui le précédait :

— Eh bien, mon pauvre Bartholomeo, me voici chassé de chez votre maîtresse, pour avoir trop vanté le talent d'une admirable comédienne !

— Cela ne m'étonne point du tout, monsieur, – répond en souriant Bartholomeo ; – madame la duchesse est si rigide, que toutes les comédiennes lui font horreur, et Son Excellence ne consent à aller entendre des opéras… que parce que son directeur considère l'opéra… comme un concert… Que voulez-vous, monsieur !… madame la duchesse est une sainte… une sainte… mais elle reviendra certainement d'un premier mouvement, et nous aurons, je l'espère, l'avantage de revoir monsieur.

— Le ciel vous entende, mon digne Bartholomeo ! – répond Wolfrang allant rejoindre Tranquillin.

— *O misera… odio… y… amo !* – avait dit la duchesse tombant anéantie sur un fauteuil après le départ de Wolfrang.

« Ô misérable… que je suis !… je hais… et j’aime ! »

Telle est la traduction de l’exclamation de madame della Sorga.

XII

Wolfrang trouva Tranquillin qui l'attendait sous le péristyle de l'hôtel occupé par madame della Sorga, et tous deux se dirigèrent vers leur demeure en s'entretenant de la sorte :

— Sylvia, dis-tu, désire me voir le plus tôt possible ?

— Oui, seigneur.

— Est-ce qu'elle est souffrante ?

— Mon honorée maîtresse, en revenant de la maison de location, était pâle et si faible… si faible, qu'elle a dû accepter mon bras pour gravir les marches du perron.

— Pauvre enfant !… elle a dû être si cruellement impressionnée par le désespoir d'Antonine lorsqu'elle aura su le suicide d'Albert Gérard, – pensait Wolfrang.

Et il reprit tout haut :

— Qu'avais-tu de plus à m'apprendre, Tranquillin ?

— Ah ! seigneur ! seigneur !… quelque chose d'énorme…

— Qu'est-ce ?

— Quelque chose de monstrueux, à quoi mon honoré maître ne voudra point croire…

— Enfin… qu'est-ce ?

— J'étais paisiblement dans mon bureau, occupé de mes comptes, lorsque ce digne Saturne introduit chez moi une dame, en me disant qu'elle aspire à louer l'appartement vacant au premier étage… Je quitte mon bureau, je m'incline préalablement devant cette dame puis je… l'envisage… et alors… Ah ! seigneur !

— Eh bien ?

— Je m'aperçois que ce n'est pas une dame, pas même une femme…

— Qu'était-ce donc ?

— Une créature ! – répond Tranquillin levant ses grands bras vers le ciel. – Oui, seigneur, une véritable créature !

— Que diable me contes-tu là !… Est-ce que nous ne sommes pas tous des créatures ?

— Ah ! mon honoré maître, il y a, Dieu merci, créatures et

créatures !

— Achève donc…

— Je vous disais, seigneur, que, dans cette audacieuse postulante à la location du premier, je reconnus… une créature, dans la plus déplorable acception du mot…

— Et comment parvins-tu à cette découverte, sagace Tranquillin ?

— Je l'avais déjà rencontrée…

— Ah ! ah ! monsieur Tranquillin, vous avez de pareilles connaissances ?

— Seigneur ! pouvez-vous le supposer ?… Bonté divine !… le hasard seul… m'a permis de…

— Suit… Comment se nomme cette personne ? qui est-elle ?

— Ce quelle est… je n'ose, par pudeur, le révéler à mon honoré maître… Quant au nom de la créature… hum ! hum !

— Continue donc… il faut t'arracher les paroles une à une…

— C'est que son nom… seigneur… si tant est que ce soit un nom, est tellement inconcevable, que…

— Il n'importe, dis-le.

— Cri-Cri ! – répond Tranquillin rougissant d'une indignation rétrospective, et levant de nouveau ses grands bras vers le ciel. – Est-il possible ! une Cri-Cri dans la *maison du bon Dieu* !

— À merveille !… – reprend Wolfrang se rappelant l'entretien de cette fille avec Saturne, entretien auquel il avait assisté inaperçu d'elle. – Mademoiselle Cri-Cri est donc, selon ton langage, postulante à la location de l'appartement vacant au premier étage ?

— Oui, seigneur, elle a l'effronterie de le postuler ! elle le postule, la drôlesse !

— Tranquillin, cette expression…

— Est déshonnête, j'en conviens, seigneur ; mais l'indignation me l'arrache…

— Il ne faut point cependant vous départir du respect dû à nos locataires…

— Certes, seigneur, je les vénère… mais une simple postulante, surtout lorsque c'est une… Cri-Cri…

— Dès aujourd'hui, dès cette heure, elle fait partie des locataires de la maison…

— Quoi ! – balbutie Tranquillin stupéfait. – Quoi ! vous… voudriez ?…

— Tu loueras l'appartement à cette honnête demoiselle.

— Bonté divine !… Mais, seigneur, vous n'y pensez pas…

— Je tiens absolument à ce que mademoiselle Cri-Cri demeure céans.

— L'ai-je bien entendu !… l'ai-je bien entendu !

— Oui, et qui mieux est, je logerai gratis cette donzelle… je la payerai, s'il le faut, pour la posséder ici.

— C'est diffèrent, c'est très-bien… mon honoré maître est roi dans sa maison, – répond Tranquillin essuyant la sueur que sa stupeur croissante fait perler à son front. – Mon devoir est d'obéir à mon maître ; permettra-t-il, du moins, une humble observation à un vieux serviteur ?

— Parle, mon digne Tranquillin.

— Nous possédons déjà dans la *maison du bon Dieu*… quel sarcasme ! un forçat libéré et son chien, Bonhomme. Ces deux repris de justice… sont, il est vrai, d'honnêtes gens, malgré les apparences contraires… mon honoré maître l'affirme, je le crois.

— Tu dois le croire ; mais, par contre, mon pauvre Tranquillin, nous possédons ici… sois discret…

— Ah ! seigneur… ma discrétion…

— Je la connais ; aussi te dis-je que nous possédons céans de si grands scélérats, que la *maison du bon Dieu* devrait s'appeler la *maison du Diable* ; car les méchants y sont en majorité. Or, il importe peu… ou plutôt il importe beaucoup… que ta drôlesse vienne augmenter cette bande d'affreux coquins.

— Qu'il en soit alors selon les vœux de mon honoré maître ! Il a ses vues, qu'elles s'accomplissent !… il ne pourra en résulter que le bien et le juste, – dit gravement Tranquillin. – Mais ne craignez-vous pas, seigneur, les réclamations de cette majorité d'affreux coquins ? Ils se montreront probablement d'autant plus offusqués d'avoir pour colocataire mademoiselle Cri-Cri, que plus scélérate est leur hypocrisie !

— Ceux-là qui se trouveront blessés du voisinage de cette fille, quitteront la maison. Telle sera ton inflexible réponse à toute réclamation au sujet de mademoiselle Cri-Cri ; tu m'entends ?

— Oui, seigneur. Et, maintenant qu'elle est devenue, de postulante, locataire… en titre… elle a droit à tous mes respects… sans compter que… que…

— Pourquoi t'interrompre ?

— Mon honoré maître sait que son fidèle Tranquillin est muet comme la tombe, au sujet des secrets qu'il doit garder.

— Certes, je connais, te dis-je, ta discrétion, ta fidélité à toute épreuve, bon et digne serviteur.

— Je ne voudrais donc pas, seigneur, être soupçonné par vous de vouloir indiscrètement pénétrer vos desseins, en admettant céans mademoiselle Cri-Cri ; et cependant… je me dis que ces desseins, elle doit sans doute les servir ?…

— Certes, et grandement ! mais… à son insu…

— Je me permettais cette question, afin de savoir, seigneur, si vous n'aviez pas d'ordres particuliers à me donner au sujet de l'établissement de cette demoiselle dans la maison ?

— Non, – répond Wolfrang après un moment de réflexion, – non… je désire seulement qu'elle vienne demeurer ici le plus tôt possible ; car c'est vraiment le diable qui l'envoie dans la *maison du ban Dieu*…

— En ce cas, qu'elle y soit, seigneur, la bienvenue ! – répond Tranquillin avec une sorte de componction. – Quant à s'établir ici le plus tôt possible, c'est l'unique désir de cette demoiselle… elle tenait même à venir coucher ici cette nuit.

— Tant mieux !… Tâche qu'elle persévère dans cette résolution… ceci est fort important…

— Je ferai donc de mon mieux à ce sujet.

— Où est-elle à cette heure ?

— Dans mon cabinet, où elle attend votre réponse.

— Va donc la retrouver ; tu la conduiras dans l'appartement, afin qu'elle le visite.

— Elle m'a plusieurs fois répété que peu lui importait l'appartement, et que ce qu'elle voulait avant tout, c'était loger ici.

— Quoi qu'il en soit, si elle désirait quelques meubles plus somptueux, quelques ornements plus riches dans son appartement, accorde-lui tout ce qu'elle demandera… Tu viendras m'apprendre si elle se décide à coucher ici cette nuit ; et, si quelque incident, quelque remarque te frappe… à son sujet, tu m'en instruiras sur-le-champ.

— Oui, seigneur…

— Je vais rejoindre Sylvia… tu me trouveras chez elle, – ajoute Wolfrang en gravissant les degrés du perron de l'hôtel, devant lequel l'intendant et son maître étaient arrivés en causant.

Tranquillin se rend dans son cabinet, en toute hâte, très-empressé, en suite de son entretien avec son maître, d'apprendre à mademoiselle

Cri-Cri que, de postulante, elle devient l'une des locataires de la *maison du bon Dieu*.

XIII

Tranquillin, ayant conduit Cri-Cri dans l'appartement vacant au premier étage, appartement où la splendeur se joignait à l'élégance la plus raffinée, venait de le faire visiter en détail à la nouvelle locataire, la traitant – selon les ordres de son maître – avec autant de cérémonieuse déférence que s'il se fût adressé à la femme la plus honorable.

Tous deux se trouvaient alors dans l'antichambre.

La porte, ouverte à deux battants par Tranquillin, – il savait son monde, et que l'on ouvre toujours les deux battants d'une porte devant une personne considérable, – donnait sur le palier de l'escalier.

— Maintenant, madame connaît l'appartement, – dit Tranquillin à Cri-Cri. – il a, de plus, pour dépendances, trois belles chambres de domestique, au quatrième étage… Et j'ai l'honneur de le répéter à madame, si quelque partie de l'ameublement ou les ornements ne lui paraissent point suffisamment élégants ou riches, elle n'a qu'à parler… je dois me conformer à tous les désirs de madame. Tels sont les ordres de mon honoré maître.

— Je n'en reviens pas !… En voilà un de propriétaire qui peut se vanter d'être le phénix de sa vilaine espèce, ordinairement composée de vautours et de fesse-mathieu ! disait Cri-Cri fort surprise des offres prévenantes de l'intendant. – Quelle drôle de maison !… Et vous dites, mon cher, que le prix de cet appartement est de… ?

— Trois mille francs par an…

— Six pièces au premier, meublées comme un palais… C'est donné ! Combien Luxeuil paye-t-il de loyer, lui ?

— Il paye aussi trois mille francs. Mais M. de Luxeuil a la jouissance de deux écuries dépendantes du premier étage.

— Je le crois bien, que ce grippe-sou-là est venu demeurer ici ! Il est logé comme un prince, – reprend Cri-Cri.

Et elle ajoute en riant :

— Va-t-il être surpris et surtout vexé de m'avoir pour voisine !

— Vexé !… Ah ! madame, madame, que dites-vous là ?… M. de Luxeuil est trop galant pour…

— Lui ? Ah ! bien oui !… Je vois d'ici le nez qu'il va faire en apprenant que je suis sa voisine… Et c'est justement à cause du nez

qu'il fera que je viens m'établir ici.

— Je comprends : c'est une aimable surprise que madame ménage à M. de Luxeuil, chez qui j'ai déjà eu l'avantage de la voir.

— Tiens ! quand donc cela ?

— Hier, dans la matinée, lorsque madame, ménageant à M. de Luxeuil une autre espèce de surprise, voulait plaisamment… tout casser chez lui.

— Ah ! vous étiez là ?

— J'avais cet honneur.

— Eh bien, je ne vous ai pas remarqué… j'étais si furieuse !

— Mais la fureur de madame s'est apaisée, témoin l'aimable surprise qu'elle ménage à M. de Luxeuil.

— Oui, aimable… à la façon de Barbari… mon ami…

Et, riant, Cri-Cri ajoute :

— Mon brave homme, savez-vous ce que c'est qu'une scie, vous ?

— Parfaitement, madame, une scie est un instrument de menuiserie, moyennant lequel…

— Pauvre bonhomme, vous me faites de la peine !…

— Moi… grand Dieu ! j'aurais le désagrément de… faire de la peine à madame ?…

— Comment ! à votre âge, vous ne savez pas ce que c'est qu'une scie, en argot de rapin ?

— Ignorant, madame, ce que c'est qu'un rapin, j'ignore conséquemment son argot.

— Eh bien, – mon vieux, une *scie*, en argot d'atelier, car, dites donc, telle que vous me voyez, j'ai fréquenté les ateliers… j'ai posé les torses, moi !

— Ah !… madame… a… posé… les… ?

Mais Tranquillin s'interrompt, ne comprenant pas encore le sens des paroles de la nouvelle locataire, et il reprend :

— Oserai-je demander à madame, révérence parler, ce que c'est… que… poser les torses ?

— Quel innocent vieillard ! J'ai été modèle dans les ateliers… quoi donc !

— Bonté divine ! nous aurons pour locataire une créature qui ?…

Tranquillin s'arrête, rougissant de confusion devant une pensée qu'il n'ose même achever.

Puis il ajoute à part soi :

— Ah ! il me faut obéir à mon dévouement aux ordres de mon honoré maître pour ne point manifester l'horreur que m'inspire cette impudique.

Puis il reprend tout haut et baissant chastement les yeux :

— Pardon… madame… je…

— Ah bien, mon cher… c'est vous qui joueriez fameusement le rôle de saint Antoine dans *la Tentation*. – dit en riant Cri-Cri ; vous voilà rouge comme un coquelicot !

— N'ayant jamais eu, jusqu'ici, l'avantage de rencontrer… de… enfin… la surprise…

— Vieille rosière… va !… je t'adore !

— Elle me tutoie ! – se disait Tranquillin effaré : quelles manières !

— Mais, pour en revenir à ce que c'est qu'une *scie*, c'est quelqu'un ou quelque chose qui vous scie du matin au soir, en d'autres termes, qui vous embête énormément à tous les instants du jour, – reprend Cri-Cri. – Or, hier, en m'en allant, j'ai remarqué pour la première fois l'écriteau pendu à la porte cochère… Quelles délices ! un appartement à louer dans la même maison que Luxeuil… que j'idolâtre, le monstre ! et dont je suis jalouse comme une tigresse, quoiqu'il ne m'ait jamais seulement fait cadeau d'un bouquet, ce grippe-sou, et qu'il me fasse souvent défendre sa porte. Aussi, voyez-vous, mon vieux, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, en songeant qu'en demeurant ici, je pourrais être, du matin au soir, sur les talons de Luxeuil et lui faire des scènes atroces, s'il ne marchait pas à mon idée… Voilà pourquoi j'aurais payé cet appartement les yeux de la tête… et voilà pourquoi j'emménage ici aujourd'hui ; car…

Soudain Cri-Cri s'interrompt, et elle voit, à travers la porte de l'antichambre, restée ouverte, M. de Francheville traverser le palier du premier étage et monter à son appartement, situé à l'étage supérieur.

— Tiens, tiens, qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, mon protecteur ? – dit Cri-Cri suivant d'un regard surpris M. de Francheville, qui ne l'a point aperçue.

Puis, s'adressant à Tranquillin :

— Est-ce qu'il vient souvent dans la maison, M. Duport ?

— Quel M. Duport… madame ?

— Le monsieur qui monte l'escalier.

Ce disant, Cri-Cri désigne du geste le haut fonctionnaire à l'intendant.

Celui-ci lève la tête, regarde et répond :

— Madame se trompe.

— Comment, je me trompe ?

— Ce monsieur dont elle parle est M. de Francheville.

— Allons donc ! je n'ai pas la berlue… et je le connais de reste, allez, celui-là ! c'est M. Duport, un négociant retiré.

— J'affirme à madame que ce monsieur se nomme M. de Francheville ; c'est un de nos locataires.

— Hein ! – fait Cri-Cri avec les signes d'une surprise extrême, – Vous dites ?

— Que ce monsieur loge ici.

— Et qu'il s'appelle ?

— M. de Francheville.

— Lui ?

— Oui, madame, il est secrétaire du ministre des travaux publics.

— Secrétaire ! bon !… qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est environ l'homme de confiance du ministre, madame.

— Lui… quasi-ministre ?… lui ?

— Sans doute, madame, et il exerce ce haut emploi à la satisfaction générale ; car…

— Ah ! par exemple ! – reprend Cri-Cri suffoquée par cette découverte. – Ah ! par exemple ! en voilà une sévère !

Cri-Cri réfléchit un moment ; puis :

— Ah çà ! monsieur Tranquillin, pas de bêtises, au moins !

— Madame, je…

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites là ?…

— Très-sûr, madame ! M. de Francheville demeure ici depuis six mois.

— Vieux roué ! il a deux appartements, et il m'a donné un faux nom ! – dit Cri-Cri de plus en plus interloquée. – Qu'est-ce que tout cela signifie ? Ah ! je veux à l'instant même…

Et Cri-Cri, s'adressant à l'intendant :

— J'entre ici ce soir, c'est entendu… Je payerai six mois d'avance… et voilà toujours pour arrhes un billet de mille francs.

Et Cri-Cri donne à Tranquillin le billet, qu'elle tire de son porte-monnaie.

Puis, se dirigeant rapidement vers l'escalier :

— J'ai deux mots à dire à ce monsieur ; je n'ai plus besoin de vous ; vous pouvez descendre.

— Oh ! oh ! fit Tranquillin en voyant Cri-Cri monter, quatre à quatre, les marches qui conduisaient au second étage, – mademoiselle Cri-Cri connaît M. de Francheville sous le nom de Duport, négociant retiré. *Item*, elle est surprise au dernier point en apprenant le véritable nom et l'emploi de M. de Francheville. *Item*, elle se propose, de plus, d'être la *scie* de M. de Luxeuil… La *scie* !… quel langage ! mais quoi d'étonnant lorsque l'on a posé… dans les ateliers !… des rapins ! Et la voilà, nonobstant, notre locataire ! Ah ! j'en rougis pour la maison ! Allons néanmoins, sur-le-champ, instruire mon honoré maître de ces divers incidents. J'enverrai Saturne fermer les portes de l'appartement.

XIV

M. de Francheville, à l'aspect de Cri-Cri, reste d'abord stupéfait, la main posée sur la clef qu'il venait de mettre dans la serrure ; puis il se hâte d'introduire chez lui cette visiteuse inattendue.

Ici se pose l'une de ces questions qui semblent éternellement insolubles.

Comment un homme tel que M. de Francheville, d'un caractère honorable, d'une intégrité longtemps irréprochable, d'un esprit distingué, habitué depuis sa première jeunesse, au commerce de la bonne compagnie… oui, comment M. de Francheville avait-il pu s'éprendre follement d'une fille sans mœurs, sans cœur, d'une vulgarité insolente et grossière, possédant à peu près tous les vices et n'ayant pour tous avantages que ses dix-huit ans, sa taille charmante, sa fraîcheur, sa figure libertine et son œil lubrique ?

Comment enfin, et surtout, M. de Francheville avait-il pu, à ce honteux, à cet ignoble amour, sacrifier trente années d'une vie sans tache, et devenir, en quelques jours, un vil coquin, cherchant à s'assurer l'impunité de ses actes par les ruses de l'astuce la plus perfide et la plus noire ?

La passion, si déréglée qu'elle soit, non-seulement ne saurait jamais, en quoi que ce fût, excuser de pareilles indignités… mais elle peut à peine les expliquer… non plus que des milliers de faits analogues… Ils sont, hélas ! *parce qu'ils sont,* et ne prouvent qu'une chose : la lâche perversion du sens moral de ceux-là qui s'en rendent coupables.

L'entraînement prétendu *irrésistible* de la passion mauvaise est un argument inventé par les coquins ou les scélérats pour les besoins de leur cause.

CELA N'EST PAS VRAI.

Il est parfaitement possible, et parfois même aisé, de résister à une tentation funeste.

Les gens les plus pervers ont, nous l'avons déjà dit, pleine connaissance et entière conscience de leur coulpe.

M. de Francheville savait si bien l'infamie de la vénalité dont il se rendait coupable, qu'il recourait, pour la cacher, à des moyens d'une profonde et exécrable habileté.

Et, cependant, dira-t-on, il était honnête homme, témoin sa vie

jusqu'alors honorable !

Cette vie longtemps honorable témoigne uniquement que M. de Francheville n'avait pas rencontré jusqu'alors l'occasion de faillir. Un homme foncièrement honnête, pénétré de l'idée du devoir, aurait facilement triomphé de sa prétendue passion pour mademoiselle Cri-Cri, ou plutôt n'eût ressenti aucune espèce de passion pour une pareille drôlesse !

Rien n'est encore plus faux, plus antimoral que ces prétendus penchants, toujours irrésistibles, cela va de soi, lesquels, en vertu de nous ne savons quelle absurde loi de *l'attraction des contraires*, pousse une honnête femme à aimer un misérable, ou un honnête homme à épouser une coquine.

CELA N'EST PAS VRAI !

Jamais la vertu ne ressent sciemment d'attraction pour le vice. Elle peut se laisser tromper par l'apparence, par l'hypocrisie, et alors elle est dupe du vice, mais non pas sa complice.

Or, mademoiselle Cri-Cri ne cherchait pas, n'avait jamais cherché à surprendre M. de Francheville par de faux dehors. Loin de là, elle ne déguisait en rien ses impudeurs. Il cédait donc aux affinités de sa nature vicieuse en s'affolant d'un objet crapuleux. Or, ces affinités ne se fussent pas révélées chez lui, s'il avait été, nous le répétons, – foncièrement honnête homme.

Non, non, l'alliance du bien et du mal, sciemment consentie, serait un accouplement monstrueux, contre nature, et, partant, impossible.

Cela dit et prouvé, – nous le pensons du moins… – passons.

XV

M. de Francheville, ayant introduit Cri-Cri dans son salon, éprouvait tout à la fois tant de surprise, et surtout tant et de si diverses appréhensions, que, d'abord, il resta muet de stupeur et de crainte en se voyant reconnu.

— Bonjour donc, monsieur de Francheville ! bonjour donc, monsieur le secrétaire du ministre de je ne sais plus quoi !… – avait dit l'*ex-modèle* d'un ton sardonique à ce haut fonctionnaire. – Ah ! nous prenons un faux nom, comme si ce n'était déjà pas bien gentil de prendre un faux toupet ! (Allusion aux mèches empruntées sous lesquelles M. de Francheville dissimulait sa calvitie). Ah ! nous nous donnons pour un négociant retiré ! Eh bien, j'en apprends de belles sur ton compte, dis donc, *mon Anatole* !

M. de Francheville ne s'appelait point Anatole ; mais Cri-Cri avait trouvé bouffon d'affubler ce vieillard de ce prénom jeune et coquet d'*Anatole*.

— Écoutez-moi, Marguerite, – reprend M. de Francheville d'une voix contenue ; – la position officielle que j'occupe au ministère m'obligeait à certains ménagements. J'ai dû, depuis que je vous connais, vous cacher qui j'étais réellement. Si vous l'aviez su, j'aurais eu à craindre votre indiscrétion… et…

— Tout ça, c'est des blagues… à moins que tu ne sois marié et père de famille… L'es-tu ?

— Non.

— Eh bien, alors… pourquoi as-tu pris un faux nom ? Il ne te manquait plus que de prendre un faux nez, mon Anatole. Il y a une autre raison que celle que tu me donnes au sujet de ta position.

— C'est la seule, vous dis-je.

— Allons donc ! est-ce que les employés du gouvernement font des vœux comme les trappistes ? Tu vas me faire accroire que toi, célibataire, tu ne peux pas, si cela te plaît, avoir une maîtresse au vu et au su de tout le monde ?

— Il est certaines convenances sociales dont vous n'avez pas et ne pouvez pas même avoir l'idée. Ainsi toute discussion là-dessus serait inutile.

— Pas du tout ; j'ai mes raisons, moi… et d'excellentes raisons pour

tirer la chose au clair. Tu m'as caché ton nom, tu as caché notre liaison ; donc, tu as peur qu'elle ne se découvre. Pourquoi as-tu cette peur ? Voilà ce qu'il faudra bien que je sache…

— Je vous le répète, Marguerite… il eût été, il serait déplorable pour moi que l'on sût qu'à mon âge et dans ma position, j'ai avec vous les rapports qui existent depuis six mois.

Et Cri-Cri, pensive et secouant la tête, se dit :

— Cette autre chose, je la devinerai, car il *me tient*… et, si je la sais, c'est moi qui *le tiendrai*.

Puis, elle reprend tout haut :

— Tu ne veux pas m'avouer la vérité ?

— Vous la connaissez.

— Bon, bon… tu me payeras cette cachotterie-là, mon Anatole… et plus cher que tu ne le crois !

— Ce sont là des enfantillages… Parlons sérieusement, ma chère Marguerite.

— Oh ! tu as beau prendre un ton câlin… tu ne m'engourdiras pas… je saurai le véritable motif qui t'a engagé à te donner un faux nom.

— Je vous l'ai dit… et, puisque, vous connaissez maintenant ma position, je compte sur un secret absolu de votre part au sujet de nos relations. Et, d'abord, il est bien entendu que vous ne remettrez jamais les pieds ici… Je vous verrai, comme d'habitude, dans mon appartement de la rue Mandar, où je suis connu sous le nom de Duport, et…

— Pardon, mon Anatole, mais il y a un petit inconvénient à cela.

— À quoi ?

— À ce que je ne remette jamais les pieds ici…

— Vous n'y reviendrez jamais, vous dis-je ; c'est impossible… Vous m'entendez, Marguerite ? c'est de toute impossibilité. Vous ne devez jamais reparaître dans cette maison.

— Et mes mille francs d'arrhes ?

— Quelles arrhes ?

— Celles que je viens de donner à l'intendant.

— Quel intendant ?

— Celui du propriétaire, morbleu !

— Que venez-vous me parler d'arrhes, de propriétaire ? En vérité, je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites !

— C'est pourtant bien simple. Quand on loue un appartement, l'on donne des arrhes, pas vrai, mon Anatole ?

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai donné des arrhes pour l'appartement que j'ai loué…

— Loué, où cela ?

— Ici, donc !

M. de Francheville bondit d'abord de surprise et de frayeur.

Puis, ne pouvant, ne voulant pas croire à ce qu'il vient d'entendre, il reprend :

— Je vous ai prévenue, ma chère, que cet entretien était sérieux, fort sérieux ; ainsi vos plaisanteries sont hors de saison.

— Ah çà ! tu crois peut-être que je te *fais une charge*, en te disant que j'ai loué un appartement dans cette maison ?

— Comment ! vous ne vous seriez pas permis de… ?

— Il est bon là, mon Anatole ! je ne me serais pas permis !… Est-ce que je ne suis pas libre de me loger où cela me plaît ? Or, comme il m'a plu, comme il me plaît de demeurer dans cette maison, j'ai loué l'appartement vacant au premier étage, au prix de trois mille francs par an. J'ai donné mille francs d'arrhes ; je viens m'établir ici ce soir ; et voilà, mon Anatole. Si cela ne t'arrange pas, fais-en ton deuil, mets un crêpe à ton chapeau ; car, moi, ça m'arrange de loger ici, et j'y loge…

XVI

M. de Francheville n'en pouvait plus douter, cette fille avait loué un appartement dans la maison.

Ce fait rendait plus redoutable encore pour le fonctionnaire la découverte par Cri-Cri de son nom et de sa position.

L'effroi dont il fut saisi n'était que trop justifié.

Sans fortune aucune, il avait forfait à l'honneur afin d'acquitter des dettes importantes, contractées pour subvenir aux besoins et aux caprices de Cri-Cri, et surtout pour lui assurer, comme on dit, des rentes, prix auquel elle mettait la continuité de leurs relations. Ne s'abusant point, d'ailleurs, sur la cupidité, sur la bassesse et sur l'ingratitude de l'indigne objet de son indigne amour, M. de Francheville avait pris, ainsi qu'on le verra ci-après, *ses sûretés*, craignant d'être abandonné de sa maîtresse, lorsqu'elle serait nantie de sa rente.

Mais, dans l'intérêt de sa réputation et de l'impunité de sa forfaiture, impunité déjà presque garantie par les moyens que l'on a vus, il fallait que la liaison de M. de Francheville avec l'ex-modèle fût complétement ignorée ; sinon, – et c'est presque toujours ainsi que les prévaricateurs sont découverts, – l'on se serait étonné, à bon droit, de ce que ce haut fonctionnaire, sans autres revenus que ses appointements, pût donner à une fille des parures de vingt-cinq mille francs, et l'entretenir avec un grand luxe.

Or, malgré l'habileté de ses manœuvres, tendantes à rendre impossible ou *non croyable* la révélation de la somme considérable qu'il avait reçue du fournisseur Morin, la prodigalité de Francheville envers sa maîtresse, si celle-ci eût connu la véritable position sociale de son *bienfaiteur*, aurait, tôt ou tard, mis l'opinion publique sur la voie du secret qu'il tenait tant à cacher.

Aussi, afin d'expliquer les dépenses auxquelles il se livrait pour cette fille, il lui donnait à croire qu'il était un négociant retiré du commerce.

Mais Cri-Cri, douée d'une certaine finesse de flair, particulière aux bêtes malignes et rapaces, avait, en découvrant quel était réellement M. de Francheville, subodoré vaguement la vérité, en pensant que celui-ci, en prenant un faux nom et une fausse qualité afin de cacher ses relations amoureuses, obéissait à d'autres appréhensions que celles

de braver les convenances ; aussi se disait-elle :

— Il faut que je découvre la véritable cause du mystère dont Francheville s'est entouré jusqu'ici, parce que, cette cause devant être ignoble, ce n'est plus lui qui *me tiendra*, c'est moi qui *le tiendrai*.

Cette allusion aux garanties prises par M. de Francheville, à l'endroit de l'ingratitude plus que présumable de mademoiselle Cri-Cri, s'expliquera bientôt.

Ce qui précède suffira à faire comprendre l'effroi dont fut d'abord saisi le fonctionnaire en apprenant de l'effrontée créature sa résolution de demeurer dans la même maison que lui.

Mais à cet effroi succéda l'espoir presque certain d'amener Cri-Cri à composition.

Aussi reprit-il après un moment de silence :

— Soit !… je n'en doute plus maintenant, vous avez loué un appartement dans cette maison… vous avez donné mille francs d'arrhes. Eh bien, ma chère, vous perdrez vos arrhes ; je vous rembourserai ces mille francs ; mais vous ne logerez pas ici.

— En voilà une sévère, par exemple ! je ne logerai pas ici ?

— Non.

— Parce que ?

— Parce que je ne le veux pas…

Et M. de Francheville, répondant à un éclat de rire sardonique de Cri-Cri, ajoute d'une voix affectueuse :

— Non, vous ne logerez pas ici… parce que je vous prierai, ma chère Marguerite… de renoncer à un caprice… à une fantaisie, et vous m'accorderez, je n'en doute pas, ce petit sacrifice… sans importance pour vous… et d'une grave importance pour moi.

— Tiens… tu me fends le cœur… mon Anatole, avec ton air geigneux ! et, puisque tu me prends par les sentiments… je consens…

— À renoncera la fantaisie de demeurer céans ?… J'en étais certain… car, malgré votre folle apparence et vos excentricités de langage qui me font souvent rire malgré moi, vous êtes une très-bonne fille, ma petite Marguerite…

— N'est-ce pas ?…

— Un lutin… très-drôle et très-amusant… très-gentil lorsqu'il veut l'être…

— Alors, mon Anatole… fais une risette à Cri-Cri… allons, allons, tout de suite une risette à ton petit Cri-Cri…

Ce fut quelque chose de ridicule, de honteux, et surtout de très-hideux que de voir ce vieillard, ce grave fonctionnaire, sourire d'un air coquet, amoureux et libertin, à cette fille, non-seulement afin de l'affermir dans son projet de quitter la maison, mais parce que, selon la coutume, M. de Francheville cédait au crapuleux attrait du langage impudent, trivial ou cynique de cette dévergondée, le trouvant de très-haut goût et très-émoustillant.

Si une pareille dépravation d'esprit étonne nos lecteurs, nous citerons une analogie entre mille.

Louis XV, dit *le Bien-Aimé* (le monstre qui violait des enfants !) prisait, dans la du Barry, son langage de caserne et ses propos de mauvais lieux, témoin ces mots devenus historiques : « *La France* (la royale prostituée donnait au roi ce surnom), la France, ton café f… le camp ! »

M. de Francheville, malgré ses vives préoccupations, et plus que jamais sous le dégradant empire de Cri-Cri, lui fit donc, ainsi qu'elle le lui enjoignait, une *risette*.

Puis il reprit tout joyeux et avec une familiarité assurément fort touchante, en pinçant la joue rose et fraîche de l'ex-modèle :

— Ainsi c'est convenu, bijou… tu renonces à la fantaisie de loger ici… Je payerai les mille francs d'arrhes.

— Où est-il, le billet de mille… que son Anatole promet à son Cri-Cri ?… où est-il le billet ?… Fais voir !… fais voir !…

— Comment… vilaine !… tu doutes de ma promesse ?

— Cri-Cri est comme saint Thomas… pour croire… il faut qu'elle touche… l'argent…

— Drôle de fille… va ! – dit M. de Francheville haussant les épaules.

Et, tirant de son portefeuille un billet de banque, il le remet à sa maîtresse en ajoutant :

— Crois-tu… maintenant que tu as touché, petite diablesse ?…

— Parbleu ! – fit la sordide créature empochant la somme, et trouvant très-divertissant de se faire ainsi rembourser les arrhes qu'elle ne voulait pas perdre…

— Maintenant, expliquons-nous…

— À propos de quoi cette explication ?…

— Je t'ai dit tout à l'heure que, puisque tu me prenais par les sentiments ; je consentais… à…

— À ne pas demeurer ici…

— Tu m'interromps encore comme tu m'as interrompue tout à l'heure ; de là… notre malentendu…

— Un malentendu ?…

— Voici la chose… Je voulais te dire que, puisque tu me prenais par les sentiments, je consentais… à t'expliquer pourquoi je suis décidée… oh ! mais très-décidée à m'établir ici…

— Comment ! vous osez maintenant ?…

— Tu connais ma tête ; tu sais que, lorsque je veux quelque chose, il faut que ce soit… je resterai donc ici, vois-tu, quand le diable y serait avec sa fourche et ses cornes !…

— Fort bien, – reprend M. de Francheville pâle de colère et de crainte, mais se contenant. – Ah ! vous resterez ici malgré moi ?…

— Un peu, mon vieux !

— C'est votre dernier mot ?…

— C'est mon dernier moi, aussi vrai que tu fais à cette heure un nez d'une aune, mon Anatole, et, au risque de l'allonger encore… ton pauvre nez, en manière de trompe d'éléphant, je te dirai, pour en finir tout de suite, et afin que tu saches à quoi t'en tenir… que je viens demeurer ici à cause de Luxeuil…

— Monsieur de Luxeuil ! – répète M. de Francheville ébahi, abasourdi ; – vous connaissez donc M. de Luxeuil ?…

— Excessivement ! Je suis déjà venue le voir ici quasi malgré lui deux ou trois fois… J'ignorais que tu fusses un des locataires de la maison. Après çà, je l'aurais su… que ça aurait été tout du même, bien entendu… Si je ne t'ai pas rencontré ici jusqu'à présent, c'est que je m'y rendais à l'heure où tu étais sans doute à ton ministère… Je veux donc demeurer ici à seule fin d'être la *scie* de Luxeuil. À propos, sais-tu ce que c'est qu'une scie ?

M. de Francheville garde un moment le silence, se recueille, se domine ; puis, d'une voix dure et d'un ton hautain et menaçant :

— Écoutez-moi bien… et tremblez… si vous me poussez à bout !…

— Va… mon Anatole !… continue… tu es superbe dans ce rôle-là…

— Et d'abord, soyez persuadée que je n'ai été ni ne serai jamais jaloux d'une créature de votre espèce…

— Tu as joliment raison de ne pas être jaloux, car il n'en serait ni plus ni moins.

— Ce que je veux, c'est que vous obéissiez à mes volontés.

— Quel pacha ! Je demande que tu sois orné d'un turban, forme du biscuit de Savoie, d'une pelisse jaune-serin avec des fourrures, et de

onze poignards à ta ceinture !

— Je me soucie peu de vos impertinences ; vous obéirez donc à mes volontés, à toutes mes volontés.

— Est-il beau !… est-il beau !… ah ! qu'il est beau mon Anatole !

— Ces volontés, je vous les imposerai, non pas au nom des énormes sacrifices que j'ai faits pour vous, j'ai toujours tablé sur votre ingratitude, aussi abjecte que votre cœur…

— Et puis ? – dit Cri-cri, dont le regard exprimait une haine croissante ; car, malgré son cynisme et sa dégradation, cette misérable était sensible à l'injure – va toujours !… ne te gêne pas, tu es dans ton droit : on peut tout dire à une canaille de fille que l'on entretient…

— Oui, lorsqu'elle est ce que vous êtes. J'ai donc compté pour vous dominer, pour vous contraindre à rester avec moi, tant que cela me plaira, et ainsi ne pas perdre le fruit des folles dépenses que vous m'avez coûtées, sans parler de la rente de dix mille francs dont hier je vous ai remis le titre… j'ai donc compté, dis-je sur un moyen fort simple et d'un effet certain, pour vous imposer, je vous le répète, toutes mes volontés.

— Et ce moyen… dis-le… pour voir !…

— Eh bien, ma chère, je vous fais condamner à dix ans de réclusion dans une maison de force… désormais, et aussi longtemps que cela me conviendra, si vous n'obéissez pas à mes volontés. Vous concevez bien, qu'à mon âge, je n'ai pas été assez niais pour débourser, à votre profit, environ quatre cent mille francs, sans prendre mes sûretés pour l'avenir, ma chère… Or, vous m'obéirez en tout et pour tout, ou sinon la maison de force… ma petite… la maison de force, où vous serez tête rase, en robe de bure et en sabots ; c'est à vous de choisir !

XVII

Si nous ne savions tendre et marcher vers un but dont le lecteur ne pourra que plus tard apprécier la haute moralité, nous hésiterions à poursuivre le développement du caractère de M. Francheville et de Cri-Cri.

Il nous faut répéter, à cet égard, ce que nous avons dit relativement à la personnalité de la duchesse della Sorga. Il est souvent indispensable de soumettre au creuset de l'analyse de noires scélératesses ou de fangeuses turpitudes, afin de dégager de leur résidu l'or pur de la morale éternelle.

Nous prions donc le lecteur d'avoir confiance et créance en notre *honnêteté,* – que nous avons le droit d'affirmer : – il reconnaîtra bientôt que, si révoltante que soit l'exposition d'individualités telles que celles de M. de Francheville et de Cri-Cri, elle était absolument nécessaire à la conclusion éminemment morale de l'œuvre que nous avons entreprise. Non, ce n'est point, ainsi qu'on pourrait le croire, de gaieté de cœur que nous retraçons des tableaux qu'il nous répugnerait de peindre sans la *souveraineté du but*…

La menace adressée à Cri-Cri par M. de Francheville, de la faire enfermer pour dix ans dans une maison de force, parut impressionner et impressionna l'impudente créature.

Mais, payant d'audace et ayant découvert dans la position officielle de l'homme qui croyait la dominer, la possibilité, sinon d'échapper à la vengeance dont elle était menacée, du moins de la neutraliser en le menaçant à son tour, elle reprit donc avec un ricanement sardonique :

— À bon chat, bon rat… Faisons un peu nos comptes.

— Soit, ma chère, calculez, et vous trouverez pour total dix ans de réclusion, si vous ne m'obéissez point.

— Savoir… savoir…

— Voyons !

— Il faut reprendre les choses d'un peu haut.

— D'accord…

— Il y a environ six mois que je te connais ; tu m'as vue, pour la première fois, aux Folies-Dramatiques, où je dansais la *cachucha*, comme une possédée ; car j'avais ce soir-là, le diable au corps… Tu étais à l'orchestre, armé de tes jumelles, et, de ce jour-là…, j'ai

enchaîné ton cœur… mon Anatole !…

— Poursuivez…, – répond amèrement M. de Francheville songeant avec épouvante que, de cette soirée où, par désœuvrement, hasard ou curiosité, il s'était rendu à ce petit théâtre, datait cette ignoble et fatale passion qui l'avait conduit au déshonneur.

Et il répète en étouffant un soupir :

— Poursuivez.

— Le lendemain, je reçois, par l'habilleur du théâtre, ta déclaration, accompagnée d'un bouquet superbe… et d'un bracelet émail et diamants… J'ai tout de suite, et avant de répondre à ta déclaration, envoyé ma bonne faire estimer le bracelet… au mont-de-piété, vu qu'il y a des monstres d'hommes qui abusent de la vertu des femmes en leur envoyant du strass et du similor… Le bracelet a été estimé quatre mille sept cents francs ; alors, je n'ai plus douté de la pureté de tes intentions… et tu es devenu mon Anatole… Tu m'as dit te nommer Duport, être négociant en retraite et marié… ce qui t'empêchait de me recevoir chez toi ; tu as grandement fait les choses, je te rends cette justice ; tu as dépensé quarante ou cinquante mille francs pour mes meubles, tu m'as donné une voiture au mois, j'ai eu cuisinière, femme de chambre et groom en livrée, cinq mille francs par mois pour mes dépenses, sans compter les gratifications et les cadeaux. Tu étais alors très-gentil, foi de Cri-Cri !… mais depuis…

— Mais depuis ?

— Je me suis aperçue que tu n'étais qu'un vieux roué… Lorsqu'il s'est agi de la rente… et des lettres de change…

— Oui, c'est grâce à ces lettres de change que je vous tiens, ma chère… je vous tiens bien… et, morbleu ! je ne vous lâcherai pas !…

— Peut-être… peut-être !

— Rien de plus certain, au contraire !

— Nous allons voir.

— Certes, vous le verrez !

— Donc, j'étais endiablée du désir d'avoir dix mille francs de rente… parce que, avec dix mille francs de rente… on boulotte, on voit venir. Tu en tenais pour moi comme un enragé, je m'en apercevais bien ; aussi, croyant le moment bien choisi, je t'ai dit :

» – Mon Anatole, apporte-moi, dans huit jours, un titre de dix mille francs de rente, sinon, bonsoir ! tu ne seras plus mon Anatole.

» Là-dessus, tu t'es récrié que c'était une grosse somme, que tu avais déjà énormément dépensé pour moi… et autres blagues de grippe-sou… À quoi je répondais toujours :

» – Dix mille francs de rente ; sinon, bonsoir !

» Alors…, – et, ce disant, Cri-Cri pouffe de rire, – alors, tu as pleuré… parole d'honneur, tu as biché… Or, un vieux Anatole qui biche (voilà mon caractère), un vieux Anatole qui biche… me paraît plus drôle que Grassot ; or, ça n'est pas peu dire, car il est fièrement drôle, Grassot, hein ?…

— Misérable !… – s'écrie M. de Francheville hors de lui, en se rappelant les larmes honteuses, brûlantes, désespérées, qu'il avait versées aux pieds de cette sordide créature ; car il prévoyait alors, avec terreur, qu'afin d'acquitter des dettes déjà considérables, et de satisfaire aux nouvelles exigences de Cri-Cri, dont il était plus que jamais affolé, il lui faudrait recourir à des expédients déshonorants.

Mais, se dominant, et certain, après tout, d'imposer ses volontés à son indigne maîtresse, il ajoute :

— Va… va… continue… Ma vengeance me sera doublement douce… infâme que tu es !…

— Ta vengeance ! ta vengeance ! Tu ne la tiens pas encore !

— Oh ! que si !

— Oh ! que non !

— Tu verras, misérable !

— Nous verrons. Enfin, après avoir bien fait bichette, bien pleuré aux pieds de ton Cri-Cri, avoir voulu t'arracher les cheveux… ce qui, par parenthèse, leur était joliment égal… à tes cheveux, vu que tu n'en possédais pas plus que Cadet Roussel… à preuve que ton faux toupet t'est resté dans la main…

Et Cri-Cri, riant aux éclata à ce souvenir, s'écrie :

— Tableau !… Mon Anatole, à genoux, et bichant… son faux toupet à la main !

Son hilarité calmée, tandis que M. de Francheville devient livide de rage muette, Cri-Cri reprend :

— Enfin ! n'importe !… Tu peux te vanter d'avoir été bien beau, ce jour-là ! Tant il y a que, le lendemain, tu reviens, et… attention ! voilà qui devient sérieux !

» – Je consens, me dis-tu, à te donner un titre de dix mille francs de rente, mais à une condition.

» – Laquelle ?

» – Tu vas contrefaire de ton mieux l'écriture et la signature d'une lettre de change de dix mille francs, pareille à celle-ci. Cela fait, tu enverras, en ma présence, chercher une marchande à la toilette, dont

je te donnerai l'adresse, en la prévenant d'apporter des dentelles de prix. Tu lui en achèteras pour deux mille cinq cents francs, et tu donneras en payement, toujours en ma présence, quinze cents francs argent, et cette lettre de change… contrefaite et signée Morin, payable à trois mois, en recommandant expressément à ta marchande de ne pas mettre ce billet en circulation…

» Moi, j'ouvre de grands yeux, car je ne comprends rien à la chose, sinon qu'en contrefaisant deux lignes d'écriture sur un chiffon de papier timbré, j'étais certaine d'avoir enfin mes dix mille francs de rente, et qu'après tout, si ce faux billet de mille francs pouvait me compromettre, il me serait facile de le retirer des mains de ma marchande, avant que l'échéance fût venue.

» Cependant, assez inquiète de cette condition, je te demande à quoi bon contrefaire ce billet.

» Tu me réponds :

» — Je n'ai pas d'explications à te donner ; c'est à prendre ou à laisser. Exerce-toi, aujourd'hui et demain, à contrefaire ce billet, et, dans trois jours, tu enverras chercher en ma présence la marchande dont je te donnerai alors l'adresse ; en ma présence encore, tu lui remettras l'argent et le billet… Aussitôt après qu'elle sera sortie, je te remets, moi, ton titre de rente…

» J'insiste encore afin de savoir pourquoi tu exiges cela de moi…

» Tu me réponds toujours la même chose :

» — C'est à prendre ou à laisser…

» Ce diable de titre de rente me troublait la cervelle ; je croyais surtout pouvoir, le lendemain, retirer le billet faux des mains de la marchande. Or, c'est en partie cette croyance qui m'a décidée… sotte que j'étais !…

— Bien sotte, en effet, tu étais… ma chère…

— Reste à savoir qui, tout à l'heure, sera le plus sot de toi ou de moi. Tu ne sais pas ce qui t'attend, mon Anatole !

— Ce qui m'attend ?…

— Oui, oui… Mais, enfin, pour revenir à notre histoire, j'accepte la condition… Je passe deux jours à essayer de contrefaire ce maudit billet ; j'y réussis pas mal… et, hier au soir, la chose a lieu selon nos conventions… Tu me donnes l'adresse d'une marchande à la toilette ; je l'envoie chercher… Elle m'apporte des dentelles ; j'en choisis en ta présence pour deux mille cinq cents francs… Je lui offre quinze cents francs argent, et le billet signé Morin ; la coquine accepte sans barguigner, car elle me volait de sept à huit cents francs. Elle me

demande – tu ne m'avais pas prévenue de cette formalité – d'endosser le billet à son ordre… Je le fais, elle s'en va. Et alors, me remettant le titre de rente, – il est bon, je l'ai fait vérifier ce matin… – tu me dis :

— Je te dis ceci, – reprend M. de Francheville d'un ton sardonique et triomphant :

» — Je n'ai jamais compté sur ton amour, car je suis vieux ; je n'ai jamais compté sur ta reconnaissance des sacrifices que je me suis imposés pour toi, car je t'ai vue rire de mes larmes avec une impitoyable insolence, lorsque je te jurais… que les dépenses déjà faites par moi étaient au-dessus de mes ressources.

— J'y suis, maintenant ! je comprends !… Ah ! j'étais bien sûre que je te tiendrais, vieux roué !… Oh ! oui, à cette heure, je te tiens ! – se dit Cri-Cri frappée d'une réflexion subite… trait de lumière qui éclairait ses soupçons jusqu'alors plus instinctifs que raisonnés.

M. de Francheville avait ainsi continué :

— Ne comptant ni sur ton amour ni sur ta reconnaissance, ni même sur ta pitié… fille ingrate et sans cœur… j'ai prévu que, lorsque tu serais en possession du titre de rente, et supposant bien que tu ne pourrais plus tirer grand'chose de moi… tu serais assez infâme pour rompre avec moi !…

— Comment ! tu as deviné cela… tout seul ?… Voyez-vous ce vieux malin !

— Oui, je t'avais devinée… misérable !… Aussi je t'ai dit, et je te le répète, le billet contrefait par toi, me rend ton maître absolu… car, à l'heure où je te parle, quelqu'un… aposté par moi, propose à la marchande, non-seulement de lui escompter le billet, mais encore de lui donner une prime de deux cents francs ; or, malgré sa promesse de ne pas le mettre en circulation, cette femme ne résistera pas à l'appât du gain.

— Ce n'est que trop vrai… la gueuse ! j'ai envoyé ce matin chez elle pour retirer le billet : il était trop tard.

— Oui, trop tard ; car le voici.

Et, ce disant, M. de Francheville prend son portefeuille en ajoutant :

— Et, maintenant, écoute-moi. Ce billet, souscrit à l'ordre d'un homme qui m'est très-dévoué, lui sera présenté, à la moindre désobéissance de ta part ; le reste va de soi, ma chère…

» Tu as endossé et signé le billet en le passant à l'ordre de la marchande… Il sera déposé par M. Morin au parquet du procureur du roi ; un mandat d'arrêt sera lancé contre toi ; le témoignage de la marchande, citée à comparaître, sera écrasant pour toi…

» Or, tu sais ce qui t'attend : la prison préventive d'abord, et ensuite la réclusion, ma chère.

» Et n'espère pas m'échapper. Dès aujourd'hui, grâce à mes relations avec la préfecture de police, tes moindres démarches sont surveillées, et, à ta première velléité de fuir, le billet est déposé au parquet, un mandat d'arrêt est lancé contre toi ; enfin si, trompant ma surveillance, ce qui te sera presque impossible, tu fuyais en pays étranger, l'extradition serait obtenue contre toi comme faussaire.

» Ainsi, ma chère, tu le vois, je te tiens pour longtemps ; tu obéiras à toutes mes volontés, sinon en avant la réclusion dans une maison de force, où, je te le répète, ma chère, parce que le tableau me plaît, je te vois déjà en robe de bure, en sabots, et la tête rasée…

» Mais tu ne courras pas le risque ; tu ne voudras pas quitter ton Paris, que tu aimes tant ; et, entre deux maux, tu choisiras le moindre, celui de m'obéir !

XVIII

Ce vieillard, recourant à des moyens ignobles pour contraindre cette fille à le subir malgré l'aversion qu'il savait lui inspirer, était tombé aussi bas et plus bas qu'elle-même ; car, enfin, cette créature abandonnée vivait dans le vice et du vice, de même que certaines bêtes des marais vivent dans la fange et de la fange, tandis que cet homme descendait d'une position élevée, honorable, pour ramper dans la boue de son immonde passion.

L'instinct de Cri-Cri lui donnait conscience de sa supériorité relative sur M. de Francheville, depuis qu'elle avait découvert la position qu'il occupait.

Elle reprit d'un ton de mépris railleur et de défi :

— À mon tour, mon Anatole ; nous sommes ici à deux de jeu. Tu crois me tenir, et c'est toi qui es pincé…

— Vraiment ?

— Tu vas le sentir. Je pourrais, d'abord, te répondre que l'échéance du billet étant à trois mois, tu ne me tiendrais au pis aller que pendant trois mois.

— À cela, je te répondrais à mon tour, ma chère : 1° qu'il n'y a pas de prescription contre le faux ; 2° que, la veille de son échéance, tu contreferas de nouveau le billet, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il me convienne de ne plus l'avoir en ma possession.

— Et tu t'imagines que je serai assez dinde pour me laisser reprendre à ton trébuchet ?

— Parfaitement… vu que, si tu me refuses de renouveler le billet faux, il est aussitôt déposé au parquet. Comprends-tu ?

— Très-bien.

— Or, si tu n'as que ce moyen-là de me dominer, ma chère, il te faut renoncer à cette douce espérance.

— Attends… Dis-moi, connais-tu un petit journal appelé *le Pilori* ?

— Non.

— Moi, je le connais ; il est méchant comme une vipère ; et je le lis tous les matins, parce que ses méchancetés m'éveillent ; mais, par contre, je lis tous les soirs *le Messager*, parce qu'il m'endort.

— Que me fait cela ?

— Tu vas voir… As-tu lu *le Messager* d’hier au soir ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que l’on parle de toi dans ce journal.

— Eh bien ?

— Quoique, hier au soir, j’aie lu *le Messager* les yeux à demi fermés, je me rappelle très-bien qu’on y vantait, je ne sais plus à propos de quoi, le désintéressement d’un M. de Francheville, d’autant plus louable d’être désintéressé, disait-on, qu’il n’avait aucune fortune.

— Ensuite ?

— Or, mon Anatole, – reprend Cri-Cri accentuant lentement ses paroles, – si tu n’as aucune fortune, dis-moi un peu où diable tu as floué l’argent que tu as dépensé pour moi, et pour m’assurer mes dix mille francs de rente ?… Hein ?

À ces horribles paroles, M. de Francheville frémit, pâlit et se trouble, malgré son assurance.

Cri-Cri, l’épiant d’un regard attentif, remarque la soudaine altération des traits du fonctionnaire, et s’écrie d’un accent triomphant :

— Je te tiens… Et, aussi vrai que je ne suis qu’une coquine, tu es un vil coquin, mon Anatole !

— Infâme ! – s’écrie M. de Francheville hors de lui et avec un mouvement menaçant, – je te…

— Pas de geste !… sinon je casse un carreau, je crie à l’assassin, et j’ameute la maison !…

Et Cri-Cri se rapproche précipitamment de la fenêtre ; car l’expression des traits du vieillard devenait effrayante.

Cependant, parvenant à se dominer, en réfléchissant que ce n’était qu’à force de sang-froid qu’il pouvait peut-être parer le-coup qu’il redoutait, M. de Francheville reprend avec un sourire contraint :

— J’ai eu tort d’oublier la grossièreté naturelle de votre langage, ma chère… Il est, d’ailleurs, des injures parties de si bas, qu’elles ne peuvent atteindre un honnête homme…

— Tout ça, c’est de la blague… Tu as au moins dépensé pour moi, y compris la rente, trois cent cinquante à quatre cent mille francs… Où les as-tu flibustés, puisque tu n’as pas de fortune ?

— Je possédais des économies considérables.

— Des économies de quatre cent mille francs ?… C’est drôle ! Combien donc que tu as d’appointements ?… Dis-le donc un peu, pour voir, à ton Cri-Cri chéri… mon Anatole…

— Je n’ai pas de comptes à vous rendre… Vous êtes stupide, ma chère !

— Mettons que tu aies vingt mille francs par an, trente mille francs, si tu veux… et c’est là-dessus que tu aurais économisé cette… ?

— Vous êtes stupide, vous dis-je ! Je pourrais d’un mot vous réduire au silence, – répond M. de Francheville reprenant toute son assurance ; – oui, je pourrais vous faire rougir de vos ignobles soupçons… si vous pouviez rougir…

— Voilà ce qu’on dit quand on n’a rien à dire.

— Tenez, pour vous confondre, je veux… Mais non, j’ai honte d’une pareille condescendance…

— J’en étais sûre.

— Sachez donc, – et, en vérité, je suis inexcusable de m’abaisser jusqu’à vous rendre des comptes !… – sachez donc que j’ai joué à la bourse : j’y ai gagné beaucoup d’argent… et, comme, dans ma position, il n’est pas convenable de jouer à la bourse, j’ai caché à tout le monde mes bénéfices, dont vous seule avez profité.

— Pas mal trouvé ! mais je ne donne pas dans le godant. Je t’ai vu bicher… pour ton malheur… Oui, lorsque, te croyant un négociant retiré, nommé Duport, je t’ai dit : « Je veux une rente de dix mille francs, sinon, bonsoir, mon Anatole ! » tu as pleuré, t’écriant que tes ressources étaient à bout ; tu étais désespéré, à preuve que tu arrache ton faux toupet. Tu me suppliais d’avoir pitié de toi ; tu me disais, je me le rappelle bien maintenant, et je te défie de le nier :

« — Malheureuse ! tu ne sais pas ce que tu me demandes, en exigeant de moi cette rente !

— Que prouve tout ce verbiage… ma chère ?

— Cela prouve que tu te débattais alors contre la pensée de la filouterie, sans laquelle tu ne pouvais pas m’assurer ma rente, et de cela, vois-tu, je mettrais maintenant ma main au feu.

— Et vous vous brûleriez en pure perte, ma chère ; j’étais, en effet, fort gêné lorsque vous avez exigé cette rente… Votre rapacité m’indignait, m’arrachait des larmes dont vous avez eu l’infamie de rire ; mais je ne songeais à aucune filouterie, pour parler votre honnête langage ; le hasard a voulu… que le lendemain… j’aie gagné à la bourse une somme considérable, qui m’a permis de satisfaire à votre exigence…

— La bourse, la bourse !… tu n’auras qu’un sou, tu répètes toujours la même chose. Je te dis, moi, que cet argent provient d’une coquinerie…

— J'admets, pour un moment, cette calomnie encore plus sotte qu'elle n'est outrageante… Eh bien, après, que s'ensuivrait-il ?

— Il s'ensuivrait que, si ta coquinerie était découverte, tu serais déshonoré, tiens ! que tu perdrais ta place, et que, n'ayant aucune fortune et étant trop vieux pour prendre un autre métier, tu crèverais de faim !

— Fort bien, – reprend M. de Francheville avec un calme apparent ; – la perspective est affreuse ; il est dommage qu'elle ne soit qu'un rêve de votre méchanceté, ma chère…

Le haut fonctionnaire, malgré son calme apparent, était terrifié, en pensant que Cri-Cri disait vrai.

La prévarication dont il s'était rendu coupable étant par malheur découverte, ce serait, pour M. de Francheville, le déshonneur, un procès infamant, la prison, la ruine de sa carrière… et enfin la misère… la hideuse misère… Et la créature qu'il croyait dominer, était sur la voie de cette effrayante découverte qui pouvait le perdre…

Il sentit donc la nécessité de redoubler d'audace afin d'imposer à Cri-Cri, et de pénétrer, s'il le pouvait, ses projets.

Il reprit d'un air de froid dédain :

— Ah çà ! ma chère, en continuant d'admettre votre insolente supposition, il suffira, sans doute, pour que l'on me croie coupable d'une coquinerie… il suffira donc que le fait soit affirmé par mademoiselle Cri-Cri, de qui la position sociale, la moralité, les honnêtes antécédents sont tels, qu'elle sera crue sur parole ?…

— Tu sens bien que je ne suis pas assez bête pour m'imaginer que la déposition d'une fille comme moi puisse perdre… un homme comme toi…

— Alors, à quoi bon ce bavardage… fort impertinent et, de plus, fort assommant, je vous le déclare, ma chère !

— Attends donc… Quand tu m'as connue aux Folies-Dramatiques, je voyais souvent un jeune homme, rédacteur du feuilleton des théâtres dans un petit journal appelé *le Pilori*, qui éreinte le gouvernement…

— Ensuite ?

— Comme c'est toujours amusant de voir éreinter le gouvernement, je me suis, je te l'ai dit, abonnée à ce petit journal, et je vois, de temps à autre, mon jeune rédacteur ; il est très-amusant et il a une langue de vipère… Or, puisque tu es secrétaire du ministre, tu fais quasi partie du gouvernement ; donc, de t'éreinter, ça retomberait sur le gouvernement, n'est-ce pas, mon Anatole ?

— Parfaitement raisonné, ma chère ; et puis après ?

— Tu vas voir… Si je disais, par exemple, à mon jeune homme :

» – Vous ne savez pas, mon petit ? M. de Francheville, dont on vante le fameux désintéressement, d'autant plus fameux, que ce vénérable homme n'a pas un sou de fortune, M. de Francheville m'entretient magnifiquement depuis six mois, sous le nom de Duport, négociant en retraite, et il vient de me donner dix mille francs de rente… En voilà une bonne aubaine pour votre journal *le Pilori* ! Si ce que je vous dis n'est pas suffisant, je vous donnerai des détails fièrement amusants, allez, mon petit ! entre autres, une scène de désespoir, où M. de Francheville, voulant s'arracher les cheveux, a arraché son faux toupet…

— Bon ! ce drôle insère ces impertinences dans son journal… – répond M. de Francheville avec un redoublement de dédaigneuse assurance, quoiqu'il frissonne d'effroi et d'épouvante. – Qu'est-ce que cela peut me faire à moi ?

— Cela peut te faire que ceux qui ont intérêt à t'éreinter, vu que tu es du gouvernement, seront sur la voie de la coquinerie que tu as commise j'en mettrais toujours la main au feu, quoi que tu en dises… Les journalistes sont malins, sont chercheurs ; ils finiront par découvrir le pot aux roses, et, alors, tu es flambé, mon Anatole !

— Tout ceci, ma chère, est insensé ; mais soit, il en est ainsi, et, parlant toujours votre langage, « j'ai commis une coquinerie, je suis flambé ; » je sais que, de cette révélation qui me perd, vous êtes l'auteur… Qu'arrive-t-il ? Je me venge, et je fais déposer au parquet le billet faux ; et, en ce cas, ma chère… vous savez ce qui vous attend ?

— D'accord, tu me perds… et nous sommes perdus tous deux, voilà tout ; et, de plus, comme je n'aurai plus rien à ménager, je raconte aux juges pourquoi tu m'as fait faire ce faux billet, et pour toi ce sera du propre ! Enfin, si tant est qu'on me condamne à dix années de réclusion… dame, c'est long ; mais, enfin, ça se tire… J'ai à peine dix-huit ans : je n'en aurais que vingt-huit à ma sortie de prison : je serais encore gentille, toujours noceuse, et je vivrais gaiement de mes dix mille francs de rente ; qu'est-ce que je dis !… de *tes* dix mille francs de rente, mon Anatole !… – de *tes* dix mille francs de rente… c'est bien plus drôle… Tandis que, toi, tu serais déshonoré, chassé de ta place et réduit à crever de faim… Ah ! ah ! ah ! – ajoute en riant aux éclats l'odieuse créature, – je t'ai rivé le bec… Tu ne réponds rien, c'est que tu te sens pincé, mon amour ! Je te le disais bien, moi : tu croyais me tenir… et c'est moi qui te tenais…

— Vous me faites pitié !

— Je ne te fais pas pitié, mais je te fais peur. Tu trembles !

— Allons donc ! vous êtes folle !…

— Possible, mais je ne suis pas aveugle ; je vois la sueur couler de ton front ; elle a défrisé ton faux toupet, elle rigole le long de tes joues, sans compter que tu es vert-pomme. Mais regarde-toi dans la glace, mon Anatole, regarde-toi donc, tu as l'air d'un déterré !…

M de Francheville jette involontairement, sur la glace en face de laquelle il se trouve, un coup d'œil oblique et rapide, et reste anéanti.

Il reconnaît que, malgré ses efforts surhumains afin de dissimuler ses terreurs, son visage livide et décomposé le trahit.

Le misérable se voyait, en effet, perdu, déshonoré, si l'opinion publique, déjà très-émue des scandales du procès de l'un des ministres du gouvernement de Louis-Philippe, et mise de nouveau en éveil par les malins articles du *Pilori*, commençait de scruter la vie intime du haut fonctionnaire ; car bientôt l'opinion serait sur la voie de la vérité.

Ses combinaisons, d'une perfide habileté, à l'aide desquelles il avait cru à jamais assurer l'impunité de sa prévarication, tourneraient même contre lui ; on rapprocherait les révélations si précises du *Pilori*, de la plainte en tentative de corruption déposée par M. de Francheville contre les soumissionnaires de la fourniture accordée par lui.

On opposerait l'apparente honnêteté de la vie du secrétaire du ministre aux dérèglements du vieillard prodiguant des sommes considérables à une courtisane, et les présomptions morales soulevées par ces rapprochements devaient suffire, à défaut de preuves matérielles, à incriminer gravement la conduite privée de M. de Francheville, aux yeux d'un gouvernement devenu d'autant plus sévère pour ses employés, qu'il venait de ressentir cruellement le contre-coup du mépris public dont l'un de ses membres avait été l'objet.

Les actes de M. de Francheville seraient donc soumis par le pouvoir lui-même à une enquête rigoureuse, inexorable, et, malgré sa ruse, ses adroites précautions au sujet de sa vénalité, il était presque certain de la voir découverte, ou au moins de se trouver sous le coup d'une suspicion assez fâcheuse pour être obligé de donner sa démission ; et, pour lui, c'était encore le déshonneur et la misère, puisqu'il ne possédait aucune fortune !

XIX

Cri-Cri observait attentivement M. de Francheville.

Elle garda pendant quelques instants un silence triomphant, ne doutant plus d'avoir pénétré une portion de la vérité sur ce qui le concernait, et de pouvoir le perdre ; mais elle sentait parfaitement qu'en le perdant elle se perdait elle-même, et, malgré son apparente philosophie à l'endroit de la réclusion dont elle était menacée, elle frissonnait à la seule pensée de cette éventualité.

Aussi, rompant la première le silence :

— Ah ! tu as voulu me déclarer la guerre ? ah ! tu as voulu écraser le pauvre petit Cri-Cri ?… Eh bien, Cri-Cri te prouve qu'il est bon-enfant, qu'il vaut mieux que toi ! il propose la paix à son Anatole !

— La paix ! que voulez-vous dire ?

— Veux-tu jouer sans tricherie, cartes sur table ?

— Expliquez-vous.

— Je suis une coquine, et tu es un coquin, – dit la cynique créature. – Partons de là.

— Cette insolence…

— Ah ! voilà déjà que tu triches ; car tu mens en niant ta coquinerie, tandis que, moi, je suis franche. Si ça commence ainsi, je ne joue plus.

— Expliquez-vous.

— Nous sommes donc une paire de coquins ou de complices, si tu veux, ayant intérêt à nous ménager…

— Oui, vous avez intérêt, grand intérêt à ne pas me pousser à bout…

— Encore une tricherie ; car, toi aussi, tu as intérêt, grand intérêt à ne pas me pousser à bout ; nous sommes donc à deux de jeu… Avoues-tu cela ?

— Non…

— Tu ne veux pas avouer cela ?

— Jamais !

— Après tout, que tu l'avoues ou non, ça m'est bien égal, vu que c'est la vérité, et qu'au fond tu te l'avoues à toi-même. Donc, nous

sommes à deux de jeu. Je peux te perdre, te réduire à la misère, et tu peux m'envoyer en prison… Eh bien, je serai plus sincère que toi : c'est que, riche maintenant de *tes* dix mille francs de rente, sans parler de *ton* mobilier, de *tes* bijoux, de *ton* argenterie, j'aurais la prison en horreur.

— Horreur salutaire, ma chère !… ainsi prenez garde !

— Je crois bien que j'y prends garde !… aussi, je ferai le possible, ni plus ni moins, pour y échapper…

— Et vous aurez raison !

— Mais, par cela même que j'ai tant d'horreur de la prison, tu comprends bien… que, si tu m'y envoyais, ma seule consolation serait de te déshonorer, mon Anatole !…

— Si vous le pouviez ; mais je vous en défie !

— Voilà un défi qui m'est encore bien égal… car tout à l'heure, à ma seule menace des articles du *Pilori*, tu suais la peur, à ce point que ton faux toupet est aussi défrisé que si tu sortais d'un bain de rivière. Nous avons donc intérêt à nous ménager… Voilà pourquoi je t'offre la paix, à certaines conditions.

— Voyons ces conditions ? – demande M. de Francheville avec un apparent dédain ; car l'espoir lui revenait à mesure que son esprit, d'abord troublé, se contenant, raffermissait dans la créance que cette fille ne pouvait le perdre sans se perdre elle-même.

Il était sauvé si elle mettait à la paix des conditions acceptables, et, cette paix faite, il ne pouvait pas, il ne devait pas douter de la discrétion absolue de Cri-Cri.

Aussi reprit-il d'une voix de plus en plus assurée :

— Voyons ces conditions ? C'est fort curieux, en vérité !

— *Primo* d'abord, je demeurerai ici…

— Impossible !

— C'est si possible, que j'y coucherai ce soir, et nous verrons comment tu l'y prendras pour m'en empêcher… Mais j'ajoute aussi… que je ferai absolument comme si je ne te connaissais pas… Je dirai à l'intendant que j'ai été trompée par une ressemblance… chose très-croyable, puisque je serai censée ne t'avoir vu que de loin, lorsque tu montais l'escalier.

— Comment ! qu'avez-vous donc dit à l'intendant ?

— Très-surprise de le rencontrer ici, et te voyant passer, j'ai dit à l'intendant : « Tiens, voilà M. Duport ! Est-ce qu'il vient souvent dans la maison ? »

— Vous avez été assez imprudente… ?

— Tu es encore bon là, toi !… est-ce que c'est ma faute si tu as pris un faux nom ? est-ce que je savais que tu en avais un vrai ?

— Enfin, qu'a répondu l'intendant ?

— Il m'a répondu que je me trompais… que tu ne t'appelais pas Duport, mais Francheville ; que tu étais secrétaire d'un ministre et l'un des locataires de la maison.

— Malédiction !

— Rassure-toi… je te répète que je dirai à l'intendant que, ne t'ayant vu que de loin, je t'ai pris pour M. Duport, et que je me suis trompée. Rien de plus naturel et de plus croyable.

— Soit !… poursuivez.

— Je logerai donc dans la maison, feignant de ne pas plus te connaître que si je ne t'avais vu ni d'Ève ni d'Adam ; et je ferai tout à mon aise la *scie* à Luxeuil. *Secundo*, tu me rendras le faux billet, et…

— Ah çà ! ma chère, vous êtes folle, décidément !

— Je suis presque sûre qu'il ne me le rendra pas… mais il faut toujours le demander, – pensait Cri-Cri.

— Puis, reprenant tout haut :

— Je pose mes conditions ; libre à toi d'accepter ou de refuser… Or, si tu les acceptes, la paix est faite… et, de mon côté, je te promets, loi de Cri-Cri, d'aller te voir dans ton autre appartement, et…

Mais, s'interrompant au bruit de la sonnette, l'indigne créature ajoute :

— On sonne… entends-tu ?…

— Mon domestique est sorti… je vais voir ce que c'est… Entrez dans ma chambre à coucher… ne sortez que lorsque je vous appellerai.

M. de Francheville ouvre en même temps à Cri-Cri la porte de la pièce voisine.

Celle-ci y entre ; il referme la porte, dont il pousse le verrou, sort et rentre bientôt accompagné d'un jeune homme d'une figure distinguée et vêtu avec élégance ; celui-ci tient à la main un petit écrin en maroquin rouge et un pli cacheté.

M. de Francheville engage poliment le jeune homme à s'asseoir ; puis :

— À qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler ?

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ?

— Non, pas précisément… cependant vos traits…

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion de vous voir, monsieur, à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, à laquelle je suis attaché. Je me nomme le marquis d'Almanzarès.

— Mille pardons, monsieur le marquis… je me souviens maintenant parfaitement d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer chez M. l'ambassadeur, et notamment le jour de la signature de la convention commerciale dont j'étais chargé de discuter les clauses.

— Je remplissais, en effet, monsieur, les fonctions de secrétaire lors de cette réunion, et je m'en félicite, puisque je leur dois sans doute la mission que j'ai l'honneur de remplir en ce moment.

— Quelle mission, monsieur le marquis ?

— Celle de vous remettre, monsieur, au nom de mon souverain, et de la part de M. l'ambassadeur d'Espagne, brevet et les insignes de commandeur de l'ordre de Charles III, – répond le marquis d'Almanzarès en s'inclinant, et donnant l'écrin et le pli cacheté à M. de Francheville.

Celui-ci reçoit ces objets et reprend d'un ton pénétré :

— J'étais loin de m'attendre, monsieur le marquis, à une distinction si flatteuse… et j'ajouterai si peu méritée.

— Permettez-moi, monsieur, de n'être pas de votre avis à ce sujet ; le hasard a voulu que le gage de la bienveillance de mon souverain s'adressât non-seulement au négociateur plein de savoir et de droiture, qui, tout en défendant les intérêts de son gouvernement, a fait si loyalement la part de ceux de l'autre partie contractante, mais encore au fonctionnaire intègre qui donnait hier une preuve si frappante de son noble désintéressement.

— Monsieur le marquis, je…

— Je serais, à mon vif regret, bien mal compris de vous, monsieur, si vous pensiez que je m'étonne en rien de cet acte d'intégrité que les journaux ont tous applaudi, quelle que soit l'opinion qu'ils représentent. Non, monsieur, vous êtes de ces hommes qui ressentent pour la vénalité une aversion aussi naturelle que l'est leur ombrageuse probité.

— De grâce, monsieur le marquis…

— Excusez-moi, monsieur, d'avoir blessé votre modestie ; mais, en ces tristes temps de corruption, dont l'Espagne aussi a donné de fâcheux exemples, l'on se sent doublement pénétré de respect pour les honnêtes gens de tous les pays. Voilà pourquoi, monsieur, je m'estime si heureux d'être à même de vous exprimer ces respectueux sentiments, au nom de Son Excellence M. l'ambassadeur d'Espagne et j'oserais ajouter en mon nom, si mon obscurité ne me le défendait pas.

— Veuillez, monsieur le marquis, en attendant que j'aie l'honneur de lui écrire, être auprès de M. l'ambassadeur l'interprète de ma profonde reconnaissance pour les bontés dont Sa Majesté le roi d'Espagne daigne me combler. Croyez aussi, monsieur le marquis, que je suis on ne peut plus touché de la sympathie que vous voulez bien me témoigner… d'honnête homme… à honnête homme.

— Vous l'avez dit, monsieur, d'honnête homme à honnête homme… et, de nos jours, l'on peut se glorifier de ce titre, – répond l'attaché d'ambassade en se levant afin de prendre congé de M. de Francheville.

Celui-ci reconduit le marquis jusqu'à la porte extérieure de son appartement, rentre dans le salon et se dit avec un sentiment d'allégement inexprimable :

— Et, comme un sot, je m'alarmais au moment où ma bonne renommée reçoit une confirmation nouvelle ! Nommé commandeur de l'ordre de Charles III, sans avoir même sollicité cette faveur ! Non, non ! je n'ai rien à craindre ! Tout me répond de la discrétion de Cri-Cri, et, sauf la restitution du billet, j'accepte ses conditions… Elle n'osera, elle ne pourra rompre avec moi… mes sacrifices ne seront pas perdus. Infernale diablesse ! malgré ses insolences, ses mépris, ses menaces, je suis, Dieu me damne, plus que jamais affolé d'elle !

M. de Francheville va tirer le verrou de la chambre à coucher, dont il ouvre la porte en disant gaiement :

— Allons, petit démon ! la paix est faite ! embrasse ton Anatole !

XX

M. de Luxeuil était resté chez lui fort penaud après cette scène dans laquelle M. Lambert l'avait écrasé d'un si juste et si outrageant dédain.

Le jeune *beau* cherchait à oublier cette dure mortification en songeant à son rendez-vous du matin avec la duchesse della Sorga, et se livrait au monologue suivant en se promenant dans son salon :

— La duchesse m'a dit ce matin qu'elle allait ce soir à l'Opéra. J'irai voir l'effet qu'elle produit aux grandes lumières. C'est une stalle de dix francs que ce plaisir me coûtera… puisque ce n'est pas aujourd'hui le jour de loge d'Héloïse ; sinon… j'aurai joué double en allant à l'Opéra ; et, comme elle est charmante, ça aurait piqué la duchesse, qui, malgré tout, semble toujours me traiter de toute sa hauteur de grande dame. Elles sont étonnantes, ces Italiennes !… et, lorsque, ce matin, je l'ai trouvée dans l'une des allées du parc de Monceaux, où elle m'avait donné rendez-vous, elle m'a toisé environ de la façon dont une reine regarderait un esclave humblement venu à ses ordres souverains. Et, à propos de cette allée du parc, très-obscure à cet endroit voisin du temple grec, rien ne m'ôtera de l'idée que nous étions suivis et que quelqu'un…

Le monologue de M. de Luxeuil est interrompu d'abord par le tintement précipité de la sonnette de son appartement, puis par les éclats de la voix de Cri-Cri, répondant par des affirmations contraires aux dénégations du valet de chambre au sujet de la présence de son maître chez lui.

Bientôt, le *beau* voit avec une très-vive contrariété l'effrontée créature entrer dans le salon, et il va lui témoigner combien il trouve cette visite importune, lorsque la stupeur et l'indignation lui coupent momentanément la parole…

De cette stupeur, telle est la cause :

Cri-Cri, sans mot dire, s'est dirigée vers la cheminée, et a pris, dans un élégant porte-cigares en marqueterie, garni d'allumettes, un panatellas ; puis, l'ayant très-expertement allumé, a dégusté l'arôme du tabac en aspirant la fumée à la fois par les narines et par la bouche ; en suite de quoi, elle s'est étendue nonchalamment sur un canapé, simulant, ainsi que l'on dit vulgairement, être chez elle.

M. de Luxeuil, suffoqué de surprise, remarquait que Cri-Cri ne portait ni châle ni chapeau.

Elle était entrée trop brusquement pour avoir eu le temps de quitter ces objets de toilette, et il lui semblait incompréhensible que, demeurant dans un quartier assez éloigné, elle eut eu l'idée de venir ainsi chez lui, en voisine…

Ce mystère ne tarda pas à s'éclaircir ; car, après avoir joui malignement de la surprise et de l'évidente contrariété du *beau*, Cri-Cri, rompant enfin le silence, et lançant au plafond un long jet de fumée, dit avec un accent de satisfaction parfaite :

— Qu'on est donc bien chez toi !… aussi j'y viendrai plus souvent qu'à mon tour, comptes-y, voisin !

M. de Luxeuil, ne comprenant pas tout d'abord la signification de ce mot *voisin* ; trop courroucé, d'ailleurs, pour peser les paroles de Cri-Cri, dont l'aplomb l'ébahissait, et voulant tout d'abord et surtout la renvoyer, lui dit d'une voix contenue :

— Ma chère, tu viens mal à propos… Voici cinq heures ; il faut que je m'habille afin d'aller dîner au club…

— Tu n'as pas besoin de t'habiller… je te trouve superbe comme tu es, et nous dînerons ici en tête-à-tête, voisin…

— La plaisanterie est fort drôle, ma petite… mais…

— Je sais bien que, habituellement, tu ne manges pas chez toi. Tu vas envoyer ton domestique chez Chevet… et voici la carte… *Primo*… d'abord des crevettes…

— Morbleu !

— Un pâté de foie gras, une queue de saumon à la sauce verte, une galantine de perdreau…

— Mademoiselle !

— Des truffes au vin de Champagne, des fraises, un ananas, une bouteille du madère, une de château-margaux et une de champagne… mais je veux du sillon sec, à quinze francs la bouteille… je n'en bois jamais d'autre…

— Est-ce tout, ma chère ?

— Non… j'oubliais une demi-douzaine de meringues à la rose, un fromage glacé… vanille et framboise… et, pour rincer le petit bec à Cri-Cri, un flacon de marasquin…

— Et puis ?…

— C'est assez comme ça… Je veux dîner souvent chez toi, voisin, et, si je t'induisais en dépense, tu crierais… – vu que tu es très-pingre… – tu crierais que je te ruine !… Je me contenterai donc…

— D'un dîner de dix à douze louis ? C'est vraiment fort heureux, et

cela fait honneur à la modération de votre appétit et de votre soif, ma chère. Cette plaisanterie est très-drôle, je vous le répète ; mais je vous répète aussi qu'il est cinq heures passées… je n'ai que le temps de m'habiller pour aller dîner au club, et, de là, me rendre à l'Opéra.

M. de Luxeuil, afin de confirmer ses paroles, sonne son valet de chambre, et, s'adressant au serviteur, qui paraît à la porte du salon :

— Dites à Tom d'atteler *Captain-Brown* ou *Brougham.*

— Oui, monsieur…

— Minute ! – dit Cri-Cri au valet de chambre ; – qu'on n'attelle pas le capitaine !… je dîne ici… Vous entendez… je défends qu'on attelle !

— Madame…

— Allez ! et faites atteler à l'instant, – dit M. de Luxeuil au serviteur, qui sort.

Puis, dominant à peine sa colère croissante :

— Mademoiselle, je trouve de ta dernière inconvenance que vous rendiez mes gens témoins de vos ridicules facéties… et…

— Ainsi, Gustave, tu ne m'aimes plus ? – dit Cri-Cri changeant soudain d'accent, et passant à une gamme plaintive ; – je ne suis plus ton petit Cri-Cri… chéri ?…

— Eh ! morbleu ! ma chère, vous…

Mais, s'interrompant soudain, M. de Luxeuil se dit :

— Si je la rudoie, elle est capable de tout casser ici, et je n'en serais pas quitte pour cinquante louis… Maudite fille ! dans quel guêpier je me suis fourré par un sot caprice ! Renvoyons-la d'abord… et que le diable me brûle si elle remet les pieds chez moi ! Je déclare à mon valet de chambre que je le chasse, s'il la laisse jamais rentrer… dût-il employer la force.

Le jeune *beau*, reprenant alors d'une voix plus douce :

— J'allais te dire des choses désagréables, ma petite ; mais, après tout, j'aurais tort… tu m'avais ménagé une surprise très-gentille en venant me demander à dîner… Malheureusement, c'est impossible aujourd'hui… mais, un autre jour, je serai enchanté de cette petite partie fine… et…

— Qu'est-ce que cela te fait, de dîner ici, au lieu d'aller dîner à ton club ?

— Elle est charmante, ma parole d'honneur !… Qu'est-ce que cela me fait : un dîner de dix ou douze louis !… pense Luxeuil.

Et il reprend tout haut :

— Je t'ai dit qu'après le dîner j'allais à l'Opéra…

— Eh bien…, tu ne peux pas me sacrifier l'Opéra ?…

— Non, il faut que j'y aille… absolument !

— Pourquoi… absolument ?

— Parce que c'est indispensable.

— Pourquoi… indispensable ?

— En vérité, ma chère, vous me harcelez de questions !… c'est insupportable !

— Gustave, je t'en prie ! je t'en supplie ! si tu m'aimes… accorde-moi cette soirée !… j'y attache une idée… c'est baroque… mais on n'est pas maîtresse de ça…

— Un autre jour, je vous le promets.

— Un autre jour, ça ne sera pas la même chose… pour moi… Je te dis que j'attache une idée à mon désir de passer la soirée avec toi…

— C'est absurde !

— Je ne dis pas non… Mais que veux-tu !… si tu me refuses la soirée d'aujourd'hui… je croirai que tu n'aimes plus du tout, mais du tout, mais du tout, ton petit Cri-Cri…

— Je vous dis qu'un autre jour…

— Si c'est la dépense qui te retient, envoie chercher une assiette garnie et une côtelette de porc frais, avec des cornichons, chez le charcutier ; c'était mon régal, quand j'étais modèle à l'atelier de papa Ingres.

Et Cri-Cri ajoute d'un ton sentimental :

— Une assiette garnie et une côtelette de porc frais avec des cornichons, mon Gustave ! ça ne te ruinera pas, pourtant, et tu feras le bonheur à Cri-Cri, en passant cette soirée avec elle.

L'impatience et l'irritation de M. Luxeuil atteignaient à leur comble.

Ces reproches adressés à sa sordide avarice, dont il se targuait souvent comme d'une sage économie ; ces reproches, grotesquement formulés par cette drôlesse, l'humiliaient profondément, et changeaient en aversion pour elle, le caprice passager qu'elle lui avait inspiré.

Aussi, sans la crainte de la voir tout casser chez lui, comme il disait, il l'eut brutalement mise à la porte ; mais, dominé par la crainte de ce saccage, il s'efforça de se contenir encore, y parvint, et reprit :

— Une dernière fois, ma petite, je vous répète qu'il m'est de toute impossibilité de vous consacrer ma soirée aujourd'hui ; n'insistez plus, j'ai dit non, c'est non ; mais, un autre jour, demain si vous le voulez,

vous viendrez dîner avec moi.

— Mon Gustave… je te l'ai dit… si tu me refuses aujourd'hui… c'est que tu ne m'aimes plus…

— Eh ! morbleu ! croyez ce que vous voudrez ! vous m'impatientez à la fin !…

— Monstre ! c'est pour une femme que tu vas ce soir à l'Opéra ! – s'écrie l'effrontée créature se dressant sur le sofa, et montrant le poing à M. de Luxeuil. – Oui, c'est pour aller avec une autre que tu ne veux pas rester avec moi !

— Et quand cela serait, est-ce que j'ai des comptes à vous rendre ?…

— Ah ! c'est comme ça !… – reprend Cri-Cri se levant menaçante ; – bon !… nous allons voir !…

— Elle va tout casser ! – se dit en frémissant le *beau.*

Et il ajoute tout haut :

— Je vous déclare que, si vous brisez quoique chose ici, j'envoie chercher le commissaire de police… qui constatera que vous êtes l'auteur du dégât, si vous avez de quoi le payer !

— Quel crasseux ! quel pingre ! – dit Cri-Cri ; – il ne pense qu'à la casse !

Et elle ajoute avec une expression triomphante :

— Rassure-toi… je ne casserai rien chez toi… je ferai mieux que ça… je serai ta *scie*… mon *voisin*…

Au moment où Cri-Cri prononçait ces mots, dont M. de Luxeuil cherchait la signification, effrayé du regard de l'ex-modèle, le valet de chambre entre, tenant à la main un petit plateau d'argent, sur lequel est déposée une lettre.

Il tend à son maître le plateau en disant :

— La voiture de monsieur est attelée…

— C'est bien… allez tout préparer pour ma toilette, – répond M. de Luxeuil en prenant la lettre.

Le domestique sort.

Le *beau*, brisant le cachet de l'enveloppe, jette les yeux sur l'écriture du billet, dont les quatre pages sont remplies, et se dit :

— Encore Héloïse !…

M. de Luxeuil, ayant lu seulement les dernières lignes de la missive, la plie et l'enferme dans un coffret de bois de rose, fermé à clef, placé près de lui sur une table, et dont le couvercle offre une étroite

ouverture, semblable à celle que l'on pratique sur la partie supérieure des troncs.

Cri-Cri a suivi du regard tous les mouvements de M. de Luxeuil, et, le voyant introduire le billet dans le coffret, son œil étincelle de haine ; elle se dit :

— C'est dans ce coffret qu'il serre ses lettres de femmes… Ce coffret… je l'aurai… foi de Cri-Cri !…

XXI

M. de Luxeuil, après avoir placé dans le coffret la lettre qu'il venait de parcourir, et désirant au plus tôt mettre un terme à une scène insupportable, assez rassuré d'ailleurs par la promesse de Cri-Cri à l'endroit de la casse, mais, d'autre part, fort interloqué par cette dernière menace, dont vainement il cherchait le sens : « Je serai ta *scie*, mon voisin, » M. de Luxeuil reprit :

— Vous avez entendu les ordres que je viens de donner à mon valet de chambre ; ma voiture m'attend, je vais m'habiller. Adieu, ma chère, et, si vous êtes raisonnable… au revoir…

— Au revoir ?… Je le crois parbleu bien ! – répond Cri-Cri allant à la cheminée allumer un nouveau cigare.

M. de Luxeuil, préjugeant alors que l'effrontée ne songe nullement à sortir, s'écrie hors de lui :

— Croyez-vous donc, mademoiselle… que vous resterez chez moi… malgré moi ?

— Il est cinq heures et quart…, répond Cri-Cri entre deux bouffées de tabac ; à cinq heures et demie sonnantes, je m'en irai, voisin.

— Allons, soit ! répond M. de Luxeuil se croyant quitte à bon marché, ainsi que l'on dit. – Puisqu'il le faut… parlez, je vous écoute…

— Et, d'abord, mon voisin…

— Voisin… voisin ! Pourquoi diable m'appelez-vous voisin ?…

— Pourquoi… je t'appelle voisin ?… – répond Cri-Cri s'étendant de nouveau sur le canapé, les pieds croisés sur l'un des bras du meuble, la tête appuyée au coussin, et suivant des yeux un jet de fumée de tabac qu'elle vient de lancer vers le plafond. – Dame… je t'appelle mon voisin… parce que nous sommes voisins…

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire… que nous sommes voisins, puisque je loge dans la même maison…

— Vous n'êtes pas heureuse dans vos plaisanteries, aujourd'hui, ma chère… Celle-ci est faible…

— Ah ! tu crois que je plaisante, mon petit ?

— Allons donc !… vous me prenez pour un niais, et, si c'est pour me débiter de pareilles sornettes que vous m'avez demandé un quart

d'heure… ce sera du temps joliment bien employé !…

— Veux-tu faire une chose ?…

— Quoi ?…

— Envoie ton domestique à l'instant chez le portier de la maison, et fais demander s'il est vrai, oui ou non, que j'ai loué l'appartement vacant au premier étage de la maison… tu verras… mon petit… si je plaisante.

Et Cri-Cri, faisant de nouveau tourbillonner vers le plafond la fumée de son cigare, et la suivant des yeux, ajoute :

— Et voillllà… voisin !

M. de Luxeuil, stupéfait, et quoique à demi convaincu par l'offre si péremptoire d'une vérification immédiate de son dire, proposée par Cri-Cri, M. de Luxeuil reprit :

— Vous !… vous, locataire… dans cette maison ?…

— Tiens !… pourquoi donc pas ?…

— C'est impossible…

— Alors, envoie ton domestique aux renseignements.

— En tout cas, vous ne resterez pas vingt-quatre heures ici… quand on saura qui vous êtes…

— On le sait…

— Allons donc ! est-ce que l'on vous aurait loué cet appartement ?

— Très-bien. J'ai dit à l'intendant que j'avais posé les torses chez le papa Ingres… dansé aux Folies-Dramatiques ; et, de plus, comme il m'avait vu hier entrer chez toi, te faire une scène, il savait bien *ce que j'étais*, comme tu dis si galamment, mon voisin…

— Non, non, je ne croirai jamais que M. Wolfrang ait consenti…

— Non-seulement cet amour de propriétaire a consenti à me prendre pour locataire… moi… Cri-Cri… quoique son intendant lui ait dit *ce que j'étais*… mais cet amour de propriétaire m'a fait demander si je désirais quelques meubles plus riches que ceux qui garnissaient l'appartement… Ah !… ah !… en voilà un de propriétaire modèle, dont les locataires devraient souscrire pour le faire empailler… avec des yeux d'émail, et le mettre sous verre !

M. de Luxeuil n'en pouvait plus douter, Cri-Cri disait vrai. Cette conviction l'exaspérait ; car le voisinage d'une pareille créature, capable de ne reculer devant aucun scandale, lui devenait odieux.

Cependant, ne se résignant pas encore à croire ce qu'il redoutait, il reprit :

— Vous ne me persuaderez jamais que, par un caprice qui n'aurait pas de nom, vous quitteriez votre appartement de la rue de Bréda, où vous êtes établie comme une princesse, pour venir loger ici en garni ?

— C'est cependant la vérité, et c'est toi qui es cause de mon déménagement, trop aimable monstre !

— Moi ?…

— Toi seul !

Et l'effrontée ajoute en chantant, sur l'air de *Larifla*, alors en vogue :

Oui, oui, mon bel ami,
Cri-Cri se loge ici,
Pour être la p'tit' scie
À son Gustave chéri !…
Larifla, fla, fla, fla !
Fla, fla !

M. de Luxeuil, ne comprenant rien à l'argot de l'ex-modèle, reprend impatiemment :

— Quoi ? comment ? qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec sa *scie* ?

Cri-Cri, jusqu'alors nonchalamment étendue sur le canapé, se redresse en lançant au jeune *beau* un regard de vipère.

Puis elle lui dit d'une voix sourde où vibre sa haine, jusqu'alors dissimulée sous une apparence railleuse :

— Écoute-moi bien, Luxeuil. J'ai eu pour toi plus qu'un caprice ; je t'aimais vraiment, et, comme une bête que j'étais, je ne t'ai jamais demandé un liard… Je me serais ruinée pour toi. Tu m'as méprisée comme la boue de tes souliers… tu m'as fait défendre ta porte par ton valet… Je ne suis qu'une fille, je le sais bien… je me moquais du dédain des autres… mais ton dédain, à toi, m'a mordu au cœur, preuve que j'éprouvais pour toi quelque chose que je n'ai éprouvé pour personne. Mais, sois tranquille, va ! ce quelque chose-là est passé ; je te hais maintenant autant que je t'aimais !… Voilà pourquoi, entends-tu ? je suis venue loger dans cette maison, et tu ne sais pas ce qui t'attend !… Si tu doutes de ce que je dis, regarde-moi bien entre les deux yeux, et tu verras qu'ils ne sont pas tendres, mon voisin !…

— Quel air méchant ! elle est devenue hideuse… elle me donne la chair de poule, pensait M. de Luxeuil. – Et voilà-de ces choses qui n'arrivent qu'à moi !… Je ne peux pas avoir la plus passagère liaison avec une femme, sans qu'elle devienne amoureuse forcenée ; je sais cela, et je suis assez imprudent pour… Ah ! morbleu ! la leçon me profitera !

Après ce nouvel hommage rendu à la dangereuse fatalité de ses

séductions personnelles, M. de Luxeuil reprend tout haut avec une affectation de parfaite insouciance :

— Diable ! ma chère, la comédie tourne au tragique. Et que prétendez-vous faire, s'il vous plaît, ma charmante voisine, puisque, bon gré mal gré, nous voici voisins ?

— Je compte te faire et je te ferai tout le mal que je pourrai.

— Merci de la franchise. Mais, enfin, ma chère voisine, quoique je ne doute pas de vos gracieuses intentions à mon égard… vouloir n'est pas tout, il faut pouvoir…

— Oh ! ne t'inquiète pas, je pourrai !

— Mais encore ?… J'aime mieux être prévenu ; j'ai horreur des surprises, même des plus aimables ; et de ce nombre sont celles que vous me ménagez, mon angélique voisine…

— Après tout, – reprend Cri-Cri. – pourquoi ne te pas donner un avant-goût du ce qui t'attend, sans compter l'imprévu ?

Et l'ex-modèle jette un regard sournois sur le coffret renfermant la correspondance amoureuse de Luxeuil ; puis :

— Oui, oui, quand tu vas savoir ce qui t'attend, je te défie de faire l'aimable avec la femme que tu vas voir ce soir à l'Opéra, et, de plus, je te défie de fermer l'œil de la nuit ; ça sera toujours autant de gagné… Écoute-moi mon voisin.

— Ah ! l'exécrable coquine ! – pensait le jeune *beau* ; – dans quel guêpier me suis-je fourré !

XXII

M. de Luxeuil, sachant Cri-Cri capable de ne reculer devant aucun scandale, devant aucun éclat, se sentait fort alarmé, quoiqu'il ignorât les projets de sa voisine ; mais, espérant lui imposer par une apparence de dédaigneuse insouciance, il reprit tout haut :

— Voyons, ma chère, je vous écoute ; seulement, je vous ferai remarquer que, dans huit minutes, sonnera la demie de cinq heures, et alors, malgré le charme de ce tendre entretien, je suis obligé, bien à regret certainement, de vous quitter.

— C'est convenu, à cinq heures et demie sonnantes, tu seras libre.

— Je vous écoute et suis tout oreilles, ma voisine.

— Tu es par état un homme à bonnes fortunes ; tu ne vis que pour les femmes, non que tu sois amoureux d'elles… – tu n'as pas pour deux liards de cœur… – mais ça flatte ta vanité, ton orgueil ; et, après chaque conquête, tu te rengorges bien, et tu fais la roue comme un paon. Eh bien, pour commencer, je te défends, tu m'entends, voisin ? je te défends de recevoir aucune femme chez toi… ou d'aller chez aucune femme !

— Ah ! bah ! vous me défendez… ?

— Positivement, et tu m'obéiras.

— Voilà, sur ma parole, quelque chose de fort prodigieux.

— Ce n'est pas prodigieux, c'est fort simple.

— Voyons donc cela, ma voisine ; vous m'intriguez beaucoup.

— L'antichambre de mon appartement prend jour sur l'escalier par une fenêtre ; à cette fenêtre je placerai de guet, dès le matin, une ouvrière à la journée, ou ma femme de chambre, ou ma cuisinière ; elles se relayeront, afin qu'une d'elles ait toujours les yeux braqués sur l'escalier. Dès qu'elles verront une femme seule y monter pour aller au second ou au troisième… crac ! l'une de mes mouchardes sortira tout de suite, suivra la femme à pas de loup ; et, si elle la voit entrer chez toi, son compte est bon ! Ma moucharde revient dare dare me prévenir, me donne le signalement de la particulière : tel chapeau, tel châle, telle robe… Je me mets alors au guet à la fenêtre de l'antichambre, et, dès que je vois dégringoler ta princesse, je dis en lui faisant la révérence :

» — Bonjour, ma petite (ou ma grande, ou ma grosse, ça dépend des personnes, tu comprends, n'est-ce pas ?) Ah çà ! nous venons donc de

nocer chez M. de Luxeuil ? C'est un bien joli garçon, pas vrai ? etc., etc.

» Fie-toi à moi, voisin… J'adresserai à ta dame, en langage d'atelier, des compliments si épicés sur son entrevue avec toi, que, si elle vient te revoir, il faudra qu'elle ait un front d'enfer… Et, si elle revient, même jeu ! »

Et Cri-Cri, éclatant d'un rire sardonique en voyant la physionomie consternée du jeune *beau*, reprend :

— Quel nez tu fais déjà, voisin !… et ça n'est que le commencement de ma *scie*…

— Si vous aviez l'infamie de faire un pareil métier, ma chère, – dit M. de Luxeuil s'efforçant de dissimuler ses craintes, – au bout de deux jours, vous y renonceriez par ennui.

— Ah bien, oui !… tu ne me connais pas ! Figure-toi donc, voisin, que, pour me procurer le délice de t'embêter, de te vexer, de te torturer à coups d'épingle, je suis capable de tous les sacrifices, moi !… Et voilà pour ce qui regarde les femmes qui viennent chez toi… et je te réponds, foi de Cri-Cri, qu'au bout de huit jours, il n'en viendra plus guère.

— Infernale créature ! – pense M. de Luxeuil ; – elle est capable d'exécuter ses menaces.

— Et maintenant, voisin, passons aux femmes chez qui tu vas, ou qui viennent dans quelque petit appartement que tu as peut-être dans un quartier perdu, quoique tu sois fièrement pingre et peu disposé à une pareille dépense.

— Ceci est plus curieux, – répond M. de Luxeuil affectant d'autant plus d'assurance qu'il est effrayé davantage. – Je serai ravi, ma chère, d'apprendre vos ingénieux procédés à ce sujet.

— Ça n'est pas malin, tu vas voir.

— Voyons.

— De trois choses l'une : tu sors en voiture, à cheval ou à pied, pour aller à tes rendez-vous.

— Peste ! ma voisine, voilà une fameuse découverte !

— Sans doute ; ça n'a l'air de rien ; mais suis bien mon raisonnement : si tu sors à cheval ou en voiture, je le sais, puisque les fenêtres de ma cuisine donnent sur la cour, et que ma cuisinière verra atteler ta voiture ou seller tes chevaux, pas vrai ?

— C'est évident.

— Eh bien, j'aurai, à poste fixe et à la journée, un petit coupé de

remise, attelé d'un excellent cheval, qui stationnera devant la porte cochère ; et, dès que je serai avertie que tu sors à cheval ou en voiture, je monte dans mon petit coupé, et je sais où tu vas.

— Très-bien. Et puis ?

— Si tu vas simplement faire ta tête aux Champs-Élysées ou au Bois, rien de mieux : ça, c'est pour moi une promenade de santé ; mais, si tu vas chez quelque femme, voilà où ça devient très-drôle.

— Vraiment ! et comment cela ?

— Tu descends du cheval ou de voiture, et tu entres dans une maison, n'est-ce pas ? J'entre sur tes talons, et, m'adressant au concierge d'un air honnête et timide :

» — Auriez-vous la bonté de me dire, monsieur, chez qui est à cette heure M. de Luxeuil ? On m'a dit qu'il était ici : j'ai une lettre très-pressée à lui faire remettre.

» Or, si tu es chez une femme, naturellement le concierge me répond :

— M. de Luxeuil est chez madame une telle.

» Ou bien, s'il hésite à me répondre, je lui graisse la patte, au moyen d'une pièce de vingt francs ; je monte, et, attention ! voilà qui devient de plus en plus bouffon, voisin.

— Cette malheureuse-là me fait frémir, – pensait le jeune *beau* ; – tout ce dont elle me menace est praticable.

— Donc, je monte chez madame une telle ; je sonne ; un domestique m'ouvre la porte.

» — M. de Luxeuil est ici ?

» — Oui, madame.

« — Chez madame une telle ?

» — Oui, madame.

» — Voulez-vous dire à cette dame que je lui serais bien, obligée si elle avait la complaisance de ne pas me prendre M. de Luxeuil, vu que c'est mon amant, et qu'elle peut bien en choisir un autre ?

— Misérable ! – s'écrie le jeune *beau* hors de lui.

— Mais il y a de quoi déshonorer une femme aux yeux de ses gens !

— Parbleu ! puisque c'est là mon but.

— Et, si vous vous trompez, infernale créature ! si je n'ai avec cette dame que de ces relations que l'on a journellement dans le monde ?

— Est-il bête, ce voisin ! mais c'est bien plus drôle, alors ; madame une telle te flanque à la porte, furieuse d'être exposée à de pareilles

algarades. La chose se répand dans ta société, et toutes les femmes te fuient comme si tu avais le choléra, de peur que tes visites ne leur attirent ces petits désagréments.

Cri-Cri, voyant, à ces paroles, le jeune *beau* pâlir de rage muette, éclate d'un rire sardonique et ajoute :

— Quel nez tu fais, voisin ! quel nez ! Mais tu n'es pas au bout… de ton nez, va ! mon cher, il va encore s'allonger ! Tu as, je suppose, malgré ta pingrerie, un petit appartement où tu reçois en catimini de belles dames : tu te rends là, soit en fiacre, soit à pied. Si tu sors à pied et dans la matinée, ma moucharde de l'antichambre te voit descendre ; elle m'appelle, je suis prête ; la haine, vois-tu, est un fameux réveille-matin. Le temps de prendre un chapeau, et je suis sur tes talons, te disant.

» — Bonjour, voisin ! où allons-nous ce matin ?

» De deux choses l'une : ou tu remontes chez toi en rageant, et ton rendez-vous est flambé ; – ou bien tu y vas, et alors je te suis à pied. Tu auras beau presser le pas, je ne te perdrai pas de vue ; je marche comme une dératée, vu que je me suis désossée pour apprendre à danser quand je voulais débuter aux Folies…

» Si tu sors en fiacre, je monte dans mon petit coupé, qui stationne toujours à la porte, et je suis ton fiacre. Tu devines le reste, voisin ; j'attends la fin de ton rendez-vous, et, quand je vois sortir de la maison une jolie femme, l'air inquiet, craintif, et bien encapuchonnée ; dans son voile, je saute à bas de mon coupé, je fais à cette belle dame une révérence et mon petit compliment, varié selon l'occasion, mais toujours fièrement épicé… Or, je te réponds, voisin, que, lorsque tu la repinceras, celle-là, il fera chaud !

» Et, maintenant, te figures-tu la vie que tu vas mener, hein, voisin ? Quel sabbat de polichinelle je viens jeter dans ton existence d'homme à bonnes fortunes !… Admettons qu'une fois, deux fois, tu m'échappes, je te rattraperai toujours, et tu n'en seras pas moins constamment sur le qui-vive. Si tu es chez une belle dame, qu'elle soit ou non ta maîtresse, tu trembleras à chaque coup de sonnette, en te disant :

» — Ah ! mon Dieu ! c'est peut-être cette enragée Cri-Cri ! »

Et, riant aux éclats, l'ex-modèle ajoute :

— En voilà une de venette à jet continu qui te rendra peu spirituel dans la conversation et peu gracieux dans le tête-à-tête ! D'où il suit que tu auras l'air bête comme une oie, voisin !

» Si tu es en bonne fortune dans ton petit appartement, toujours la même venette de ta part. Tu trembleras à chaque instant que la belle

ne me rencontre en sortant de la maison et ne soit accueillie par mon petit compliment.

» Enfin, je te dis, moi, que tu vas, dès aujourd'hui, mener une vie de galérien. Et, si, afin de m'échapper, tu te résignes à quitter cet appartement, ça te crèvera le cœur, d'abord à cause de tes chevaux, tu me l'as dit plusieurs fois, et ensuite à cause de ta pingrerie ; car tu ne retrouveras nulle part à être logé comme un prince à si bon marché.

» Mais tu ne m'échapperas pas pour cela ; je te suivrai partout où tu iras ; et, si je ne trouve pas à me loger dans la même maison que toi, ou tout proche de toi, tu n'y gagneras rien, je viendrai m'établir à ta porte en petit coupé, quand je devrais y manger, y rester toute la journée, y dormir. Le bonheur, la joie, le délice de te tourmenter me rendra cette vie adorable : oui, je sacrifierai tout à la passion d'être ta *scie*, mon voisin, et à te…

La demie de cinq heures sonnant à ce moment, Cri-Cri s'interrompt, et, se levant :

— Je n'ai qu'une parole : je t'ai promis qu'à cinq heures et demie je m'en irais, je m'en vais. Adieu, voisin ! ta *scie* commencera dès l'aurore.

Et, poussant un nouvel éclat de rire, Cri-Cri ajoute en quittant le salon, voyant la muette et croissante consternation du jeune *beau* :

— Quel nez ! Dieu de Dieu ! quel nez !

XXIII

Cri-Cri ne voulait pas se borner à être, ainsi qu'elle disait dans son argot, la *scie* de M. de Luxeuil : elle voulait, de plus et à tout prix, s'emparer du coffret où il renfermait sa correspondance amoureuse.

Ainsi, après avoir laissé le jeune *beau* terrifié par ses menaces, d'un accomplissement malheureusement trop facile, l'indigne créature descend rapidement chez Saturne le concierge, le prie de lui donner à l'instant du papier afin d'écrire une lettre.

Le portier s'empresse de déférer au désir de la nouvelle locataire ; elle griffonne quelques lignes à la hâte, plie le billet et remonte chez M. de Luxeuil, supposant, non sans raison, qu'il devait en ce moment s'habiller pour sortir.

Elle sonne ; le valet de chambre vient lui ouvrir, et lui dit vivement :

— Madame, au nom du ciel ! n'entrez pas, monsieur vient de me signifier qu'il me chasserait sur l'heure, si je vous laissais remettre les pieds ici !

— Où est M. de Luxeuil ?

— Il est à sa toilette, madame.

— Écoutez-moi, mon garçon, je ne veux nullement forcer votre consigne ; j'attends seulement de vous un petit service, et je le paye mille francs, que voici.

Cri-Cri, ce disant, met dans la main du domestique, ébahi le billet de banque que lui a donné M. de Francheville, en remboursement des arrhes du loyer ; puis elle reprend :

— Tout ce que je vous demande, c'est d'aller à l'instant porter cette lettre à votre maître ; j'attends la réponse dans l'antichambre.

Le serviteur, ébloui par la somme qu'on lui offre, et pensant, d'ailleurs, n'enfreindre que très-peu les ordres de son maître en permettant à une personne qui vient de se montrer si magnifique envers lui d'attendre la réponse à sa lettre dans l'antichambre, y introduit Cri-Cri, et lui dit en prenant sa lettre :

— Je vais être bien grondé par monsieur ; mais madame est si généreuse, que je risque ma place.

À peine le valet de chambre a-t-il disparu par un couloir communiquant au cabinet de toilette de son maître, que Cri-Cri

s'élance dans la salle à manger, entre dans le salon, s'empare du coffret, et se dit en s'échappant de l'appartement, afin de descendre chez elle :

— Ce coffret me coûte mille francs ; mais j'ai bien placé mon argent. Ah ! si tu veux les ravoir, tu les payeras cher, ces lettres de tes belles dames, pingre de Luxeuil !

Le valet de chambre était allé rejoindre son maître.

Celui-ci, consterné, épouvanté des menaces de Cri-Cri, mais pensant qu'il valait mieux, après tout, tâcher de s'étourdir sur les soucis affreux qu'il redoutait, que de rester chez lui face à face avec ses désolantes pensées, s'était résolu à aller dîner à son club, et, à se rendre de là, à l'Opéra, où devait se trouver la duchesse della Sorga.

— Monsieur, c'est, une lettre dont on attend la réponse, – dit le serviteur sans s'expliquer davantage, en remettant à son maître le billet de Cri-Cri.

Celle-ci n'avait pas signé sa lettre ; et, quoiqu'elle écrivît passablement, elle s'était étudiée à rendre son billet illisible, afin de se ménager le temps de commettre son infâme larcin pendant que M. de Luxeuil tâcherait de déchiffrer ce billet.

En effet, au bout de deux ou trois minutes de vains efforts, celui-ci dit tout haut :

— J'y renonce : il m'est impossible de comprendre un mot de ce griffonnage sans signature, tout fraîchement barbouillé d'ailleurs.

Le valet de chambre, attentif aux dernières paroles de son maître, se dit alors :

— Il ne reconnaît pas l'écriture… tout va bien.

— D'où vient cette lettre ? – demande M. de Luxeuil. – Qui l'a apportée ?

— Une personne que je ne connais pas, monsieur, – se hasarde à dire le domestique. – On attend la réponse dans l'antichambre.

— Eh bien, allez dire à cette personne que, lorsqu'on demande une réponse, on écrit de façon à se faire lire.

Le serviteur sort, du cabinet de toilette, et, ne trouvant pas Cri-Cri dans l'antichambre, est d'abord fort surpris de cette disparition, dont il ne peut soupçonner la cause.

Puis, ne comprenant rien à l'aventure, sinon qu'il embourse mille francs, il retourne auprès de son maître.

— J'ai porté la réponse de monsieur à cette personne, – dit le Frontin ; je la soupçonne fort d'être une demanderesse de secours, et

elle aura probablement griffonné sa supplique chez le concierge.

— Une fois pour toutes, vous devez savoir que je ne donne jamais rien, – répond brusquement M. de Luxeuil ayant achevé sa toilette. – Signifiez au concierge qu'il ne doit jamais laisser s'introduire de mendiants chez moi.

— Oui, monsieur.

Le jeune *beau*, soucieux et morne, descend de chez lui, jette un regard d'épouvante en passant devant la porte de l'appartement du premier étage occupé par Cri-Cri ; et, voulant à tout hasard, quoiqu'il en soit convaincu, s'assurer encore de la vérité, il demande à Saturne en passant devant sa loge :

— L'appartement vacant au premier est donc loué ?

— J'aurai l'honneur de répondre à monsieur que l'appartement a été loué tantôt par une jeune et jolie dame, répond cérémonieusement Saturne. – Cette dame doit emménager ce soir, et…

— C'est bon, répond impatiemment M. de Luxeuil, ne conservant plus aucun doute sur l'établissement de Cri-Cri dans la maison.

Et il monte dans sa voiture, qui doit le conduire à son club, et, de là, à l'Opéra, où, nous l'avons dit, doit se trouver la duchesse della Sorga.

XXIV

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié la scène douloureuse qui, le matin de ce même jour, a eu lieu entre le marquis Ottavio et le comte Felippe, en présence de leurs parents le duc et la duchesse della Sorga.

Felippe, si l'on s'en souvient, avait d'abord feint le repentir de son odieuse conduite à l'égard de son frère, l'ayant, disait-il, – et cela était faux, – entendu la nuit s'écrier, sous l'obsession d'un rêve funeste, que l'aversion dont Felippe lui donnait journellement des preuves, lui rendait, à lui, Ottavio, la vie insupportable.

Ce prétendu songe, attribué par Felippe à la pénible émotion d'une querelle amenée par un motif puéril (le bris du verre de limonade que son frère buvait chaque soir en se couchant), ce prétendu songe, en lui donnant connaissance et conscience du chagrin mortel qu'il causait à son frère, avait inspiré à Felippe, – disait-il, – le désir de s'éloigner de la maison paternelle : apparente résolution, d'abord combattue par le duc della Sorga à l'aide des arguments les plus tendres, les plus sages, et, enfin, vaincue par les touchantes protestations d'Ottavio.

La réconciliation des deux frères avait eu lieu.

Puis, saisissant presque aussitôt le prétexte que son père et sa mère, en proposant à Ottavio de les accompagner à l'Opéra, rougissaient de la difformité de leur second fils, puisqu'ils le laissaient à l'écart de cette partie de plaisir, – Felippe, paraissant de nouveau céder aux emportements de son caractère jaloux et atrabilaire, avait accablé de haineuses invectives son frère Ottavio, à qui la douleur arrachait cette exclamation navrante : « Ah ! c'est à me faire détester la vie ! »

On se rappelle, enfin, que, effrayé de ces paroles d'Ottavio, le duc avait dit à Felippe : « Malheureux ! oubliez-vous que, cette nuit, vous avez entendu votre frère s'écrier en songe que vous lui rendiez la vie insupportable ? Voulez-vous donc le faire mourir de chagrin ?

Ce à quoi Felippe avait répondu à part soi : « Tout va bien. »

Tout allait bien, en effet, pour les projets de ce monstre d'astuce, d'hypocrisie, de noirceur et de scélératesse, oui, pour ses sinistres projets, *tout allait bien,* l'on ne s'en convaincra que trop tôt.

On se rappelle, en outre, que, dans l'espoir de distraire Ottavio de ses chagrins, M. et madame della Sorga l'avait engagé à aller rendre visite au jeune Alexis Borel, et à lui offrir de venir le soir à l'Opéra, offre cordialement acceptée par Alexis, qui avait à son tour proposé au

jeune marquis d'aller avec lui voir la galerie de tableaux et d'objets d'art du château de Monceaux, vers lequel tous deux avaient dirigé leurs pas.

On se rappelle, enfin, que le lieu du rendez-vous donné la veille, avec tant de cynisme et d'audace par madame della Sorga à M. de Luxeuil, était le parc de ce même château de Monceaux, et que, dans son monologue interrompu par la présence de Cri-Cri, le jeune *beau* ne pouvait, disait-il, chasser de son esprit le soupçon qu'il avait été épié par quelqu'un durant sa promenade avec la duchesse dans l'une des allées les plus retirées du parc, voisine d'un temple grec à demi ruiné.

On saura plus tard quels incidents causaient les soupçons de M. de Luxeuil.

Ces divers antécédents rappelés aux souvenirs du lecteur, poursuivons notre récit.

XXV

Il est onze heures du soir.

Cette scène se passe à l'hôtel habité par M. et madame della Sorga, et durant cette soirée où la duchesse est allée à l'Opéra, où se trouvait aussi M. de Luxeuil.

Les deux frères Felippe et Ottavio occupaient, on le sait, deux chambres contiguës et communiquant l'une avec l'autre par une porte commune.

La chambre d'Ottavio est disposée de la sorte : au fond, le lit, et, près du chevet, un guéridon sur lequel est déposé le verre de limonade qu'il boit chaque soir ; en face du lit est une cheminée surmontée d'une glace ; de chaque côté de cette cheminée, une fenêtre donnant sur le jardin ; l'un des autres côtés de la chambre est garni d'un canapé placé entre une commode et un secrétaire ; ce canapé fait face à la porte de communication entre les deux chambres.

Onze heures sonnent dans le lointain.

Felippe, tenant à la main un bougeoir, entre dans la chambre de son frère et dépose son luminaire sur la commode, auprès de laquelle il reste debout et appuyé.

Il est d'une pâleur livide ; sa physionomie est effrayante de haine ; son œil étincelle d'une joie infernale.

— Onze heures, – se dit Felippe ; – dans une demi-heure, ils seront de retour de l'Opéra. J'ai le temps ! Tout est bien préparé. Ils croient qu'Ottavio, la nuit dernière, s'est écrié, dans un rêve, *que je lui rendais l'existence insupportable* : et, ce matin, après notre réconciliation, je l'ai tellement désespéré en suscitant une nouvelle querelle entre nous, qu'il s'est écrié devant mon père et ma mère : « Ah ! c'est à me faire détester la vie ! » On devra donc croire au suicide d'Ottavio, suicide causé par les chagrins dont je suis l'auteur.

» Oui, – reprend Felippe après un moment de réflexion, – l'on devra d'autant plus croire à ce suicide, que, tantôt, en revenant du château de Monceaux, où il était allé avec le fils de ce banquier, la figure d'Ottavio était si abattue, si sombre, si désolée, que j'ai entendu mon père lui dire :

» — Grand Dieu ! mon enfant, qu'as-tu donc ? Tes traits sont bouleversés ! Songerais-tu encore à ta pénible discussion de ce matin avec ton frère ?

» — Oui, malgré moi, ce souvenir me poursuit, – a répondu Ottavio ; – mais ne parlons plus de cela, mon père.

» Je ne m'y suis pas trompé : Ottavio voulait, par cette réponse, mettre un terme aux questions de mon père ; mais, dans la journée, il était survenu à Ottavio d'autres chagrins que ceux dont je suis cause. Ces nouveaux chagrins, qui servent si heureusement mon projet en rendant plus probable encore ce suicide, quels sont-ils ?…

Felippe reste pensif et reprend bientôt :

— Il faut qu'à ces chagrins ma mère ne soit point étrangère ; car, lorsque tantôt elle est rentrée, une heure après Ottavio, celui-ci, au lieu d'accourir près d'elle, comme d'habitude, pour lui baiser la main, a, au contraire, dès qu'il l'a vue, de loin, s'approcher du perron, brusquement tourné le dos et gagné le jardin.

» Enfin, à dîner, il fuyait les regards de ma mère, ne lui parlait que d'une voix contrainte ; il pâlissait et rougissait tour à tour, et, à la fin du repas, j'ai cru qu'il allait se trouver mal ; mais on est venu à ce moment lui annoncer que le fils de ce banquier l'attendait pour aller à l'Opéra, et Ottavio s'est empressé de quitter la table.

» — Voyez-vous, malheureux enfant, quelle affliction vous causez à votre frère ! – m'a dit mon père, toujours persuadé que j'étais la cause unique des chagrins d'Ottavio : – il est depuis ce matin, méconnaissable !

» — En effet, – a repris ma mère, – je suis inquiète de l'abattement de mon fils ; je lui ai demandé plusieurs fois pourquoi il semblait si accablé, si navré : il a toujours éludé de me répondre.

» — Il m'a répondu, à moi, – a répliqué mon père ; – il m'a avoué que le souvenir de ce qui s'est passé ce matin entre Felippe et lui le poursuivait malgré lui.

» Et ma mère de se joindre à mon père pour me reprocher de faire le malheur d'Ottavio. Je les écoutais avec délice. On devait croire, on croira demain que le désespoir l'a poussé à se délivrer d'une vie que je lui rendais insupportable ; et il faudra me voir alors éclater en sanglots ; il faudra m'entendre me maudire d'avoir causé la mort de cet infortuné ! Mais il sera trop tard, et, Dieu merci, mes remords ne le feront pas revivre.

» Allons, reprend Felippe après un nouveau silence, – allons, tout me seconde, tout vient à souhait. Courage, Felippe ! Grâce à une petite pincée de poudre blanche, toi, pauvre cadet de famille, demain tu seras marquis Ricci, et un jour… bientôt, peut-être, tu seras duc et possesseur des immenses domaines de la maison. Tu es aujourd'hui l'objet des railleries, du dégoût, de l'aversion de tous ; demain, l'on

t'entourera de flatteries, de respects, parce que tu seras l'unique héritier de la maison della Sorga. Courage !… Hésiterais-je ?…

Ce monstre, en parlant ainsi, avait développé un petit papier qu'il tenait plié dans le creux de sa main, et contenant une forte dose d'arsenic ; et il s'approchait lentement du guéridon sur lequel était placé le verre de limonade.

Cependant, malgré son infernale scélératesse, Felippe, au moment de commettre son acte fratricide, et tenant le papier suspendu au-dessus du verre, reste indécis et pensif, se disant :

— Et pourtant, jadis, je chérissais cet Ottavio ! Je n'étais pas né méchant, non ; j'ignorais l'envie, la jalousie, la haine dont je suis maintenant possédé ; je me résignais à la médiocrité de mon sort de cadet de famille, je ne songeais même pas à la différence de position qui existait entre moi et mon frère aîné… L'exemple de mon père m'a rendu fratricide.

À ce moment, paraît à la porte le duc della Sorga.

Le bruit de ses pas, amorti par l'épaisseur des tapis, n'a point été entendu de Felippe, absorbé par la préoccupation de son crime, et qui, tournant le dos à son père, masque ainsi complétement le guéridon.

Mais, grâce à la glace placée sur la cheminée, le duc ne perd aucun des mouvements de son fils ; et il le voit enfin, après quelques moments d'hésitation suprême, verser dans le verre le contenu du papier ; puis, avec un sang-froid épouvantable, mélanger le poison au liquide, à l'aide d'une cuiller qu'il a prise sur le plateau.

Le duc della Sorga, la respiration suspendue, suffoqua par la terreur, cloué au seuil de la porte, se croit d'abord sous l'obsession d'un rêve ; mais l'expression effrayante des traits de Felippe, qu'il aperçoit réfléchis dans la glace, ne lui laisse aucun doute sur les projets de ce scélérat.

Aussi, dominant bientôt l'espèce d'horreur qui l'a tenu jusqu'alors immobile et muet, le duc della Sorga s'élance dans la chambre, se saisit du verre, le brise à ses pieds, et, foudroyant son fils du regard, s'écrie :

— Monstre ! tu voulais empoisonner ton frère !

XXVI

Felippe, stupéfait de l'apparition inattendue de son père, et voyant son crime découvert, reste d'abord anéanti, et quelques instants d'un silence lugubre règnent entre *les deux fratricides*.

Car le duc della Sorga, lui aussi, avait voulu la mort de son frère, et le crime s'était accompli, crime plus affreux encore que celui que méditait son fils, car ce forfait était enveloppé dans l'ombre de la perfidie et de l'hypocrisie les plus noires.

Il avait, au pied de l'échafaud, embrassé en sanglotant celui qu'il livrait aux bourreaux par sa délation, afin d'hériter le titre et les grands biens de son frère aîné.

Les motifs de ce forfait étaient les mêmes que ceux qui poussaient Felippe au meurtre d'Ottavio…

Et voilà pourquoi le duc della Sorga, après s'être écrié : « Monstre ! tu voulais empoisonner ton frère ! » gardait un morne silence ; sa conscience arrêtait les malédictions sur ses lèvres… Les malédictions seraient retombées sur sa tête… comme y retombait le sang de Pompeo, le jour du supplice de ce martyr.

Et, si étrange que cela semble, ce misérable, nous le répétons, avait des entrailles de père… Il sentait redoubler sa tendresse pour ses deux enfants depuis son fratricide… Il lui semblait ainsi l'expier… Le seul rêve de sa vie était de les voir fraternellement unis.

À ce terrible retour sur lui-même, qui paralysa d'abord l'expansion de l'horreur que lui causait l'attentat de Felippe, succéda bientôt chez le duc della Sorga le sentiment impérieux des devoirs paternels…

Nouvelle torture pour lui, car, nous le répétons, chacune des paroles dont il allait accabler le fils fratricide se retournerait contre lui… père fratricide !

Felippe, un moment anéanti par la soudaine apparition du duc della Sorga, et voyant ses projets meurtriers rendus à jamais impossibles par la découverte de cette première tentative, maudit son père, qui les déjouait, et reprit peu à peu sa farouche assurance.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, roidit sa taille difforme, releva le front, attacha sur le duc un regard de défi ; un sourire amer et sardonique contracta ses lèvres, et, rompant le premier le silence, il dit avec audace ces seuls mots, dont l'accent fit frissonner son père :

— Eh bien ?…

— Dieu juste !… pas l'ombre du remords sur ce front d'airain !

— Pourquoi des remords ?

— Infâme ! oh ! infâme !

— Qu'ai-je fait ?

— Que mettais-tu dans ce verre ?

— Du poison !

— Ce crime… ce crime… affreux… qui te poussait à le commettre ?

— Le désir de devenir marquis Ricci… et, plus tard, duc della Sorga et possesseur des biens de notre maison… mon père…

Et Felippe, attachant sur le duc un regard fixe qui le glace jusque dans la moelle des os, reprend avec un accent intraduisible :

— Vous me blâmez… peut-être… vous ?

— Malheureux ! ton crime t'a-t-il rendu fou ?

— Ainsi, vous me blâmez, mon père ?

Et, en prononçant ces paroles, Felippe continue d'attacher ses yeux d'une fixité effrayante sur le duc.

Ce regard semble fasciner M. della Sorga ; son gosier se dessèche, sa poitrine halète ; il devient pâle… livide… il baisse la tête, ne pouvant supporter davantage le regard de son fils.

Celui-ci reprend :

— Répondez donc, mon père !… me blâmez-vous ?

— Si… je te… blâme, assassin ?

— Mon père… regardez-moi… en face…

— Non… ta vue me fait horreur…

— Mon père… je vous dis de me regarder en face…

— Tais-toi, tu m'épouvantes !

— Vous l'avez dit, je vous épouvante… vous n'osez pas, en m'accusant, lever les yeux…

— C'est à toi… de trembler… misérable !…

— Je ne tremble pas, moi, mon père ; c'est vous qui tremblez…

— Tu mens !

— Vous allez tomber… vous pouvez à peine vous soutenir…

Et Felippe, avec un horrible sang-froid, offre au duc une chaise et ajoute :

— Asseyez-vous !

Les regards et l’accent de son fils, son audace effroyable, donnaient à penser au duc que son propre crime était découvert ou soupçonné par Felippe.

Cependant ce sinistre secret n’était connu que du roi de Naples et de Bartholomeo ; M. della Sorga se croyait certain que nulle autre personne au monde n’était instruite ou ne pouvait être instruite de ce forfait. Felippe ne devait donc avoir que des soupçons…

Cette pensée réconforta le duc ; il s’était d’ailleurs, – on le verra – dans sa profonde astuce, prémuni contre la découverte presque impossible de sa trahison.

Reprenant donc peu à peu l’assurance perdue dans un premier saisissement, il repousse d’un geste indigné le siége que lui offre son fils, et, le front haut, le geste impérieux, menaçant, la voix éclatante :

— À genoux… fils indigne !… à genoux, fratricide !

— Je vous défends de m’accuser, mon père…

— À genoux sur l’heure ! à genoux !

— M’agenouiller devant vous ? Jamais ! Vous êtes plus coupable que moi !…

— Ah ! c’en est trop !

— Le crime que j’ai voulu commettre… vous l’avez commis… vous !

— Qu’oses-tu dire, malheureux ?

— La vérité, mon père…

— Qu’elle vérité ?

— Vous le savez.

— Parle !… Oh ! tu parleras… monstre de scélératesse !… Ah ! tu joins à ton crime… une calomnie exécrable ! Tu parleras !… quand je devrais arracher les paroles de ta gorge maudite !

— Oh ! vous n’aurez pas cette peine…

— Parle donc !…

— La conspiration de Sicile, a été trahie…

— Par qui ?

— Par vous, mon père.

— Honte et exécration ! Par moi ! et c’est mon fils qui…

Et le duc della Sorga, saisissant rudement le bras de Felippe, s’écrie :

— Cette calomnie infâme, atroce, de qui la tiens-tu… toi qui as la sacrilége audace de la répéter devant moi ?… Réponds ! de qui la tiens-tu, cette calomnie atroce ?

— De vous, mon père.

— Qu'entends-je, de moi ?

— Oui… de vous-même.

— Oh ! tu ne m'échapperas pas… par des mensonges dont l'audace égale l'absurdité… Cette calomnie atroce, de qui la tiens-tu ? Réponds !

— De vous, mon père !

— Par la mort-Dieu ! je t'écrase comme un ver de terre, si tu ne me réponds pas clairement ! – s'écrie le duc poussé à bout par l'impassibilité de son fils.

Et, le secouant à lui briser le poignet :

— Prends garde !… prends garde !

— Vous me tueriez sur la place, que je vous dirais encore : C'est vous qui avez trahi la conspiration de Sicile ! c'est vous qui avez livré votre frère Pompeo, pour hériter son titre et ses biens… c'est vous qui m'avez révélé votre fratricide ; c'est vous qui, par votre exemple, m'avez poussé au meurtre de mon frère !… Est-ce là parler clairement ?

— C'est aggraver ton forfait par d'abominables mensonges, misérable ! Comment ! moi, je me serais accusé eu ta présence du plus grand des crimes ! d'avoir trahi, livré mon frère pour hériter son titre et ses biens ! Moi… je t'aurais fait une révélation pareille ? Mais, misérable, ce que tu dis là… est encore plus insensé que monstrueux…

— Insensé je serais, en prétendant que c'est volontairement que me l'avez faite, cette révélation… Non, non, vous êtes trop rusé pour commettre une telle imprudence…

— Ainsi, cette révélation aurait été de ma part involontaire !

— Oui… et cependant vous me l'avez faite cent fois… à votre insu ! cent fois vous avez dit devant moi l'équivalent de ces mots : « Je suis cadet de famille ; si mon frère meurt, j'hériterai ses biens, son titre… il faut qu'il meure !… » Et il est mort. Vous l'avez livré au bourreau… et vous êtes duc della Sorga, mon père.

— Ce malheureux a-t-il perdu la raison ? Plût à Dieu ! ce n'est plus de l'horreur, c'est de la pitié que l'on a pour un fou !

— Je ne suis pas fou… Mais il est, voyez-vous, mon père, des paroles… qu'il ne faut jamais prononcer devant les enfants…

— Quelles paroles ?

— Celles-là qui m'ont rendu fratricide…

— Quelles sont-elles ?

— Ce sera long à vous dire… Ces paroles s'expliquent par des faits, et les faits remontent à quatre ans déjà.

— Il n'importe !… parle… je l'exige !… mais je veux encore espérer que tu as perdu la raison… seule excuse de ta scélératesse.

XXVII

Le duc della Sorga se persuada que quelques paroles de l'un de ses entretiens avec Bartholomeo, son unique confident, avaient été entendues de Felippe, qui, cédant à une curiosité coupable, les aurait surprises, mais qu'il ne possédait aucune autre preuve ou certitude morale du crime fraternel.

Le duc n'en attendit pas moins avec une profonde angoisse les révélations de son fils.

Celui-ci poursuivit ainsi :

— Enfant et adolescent, j'aimais tendrement mon frère.

— Oh ! c'est vrai… c'est vrai…, – reprend le duc della Sorga étouffant un gémissement douloureux. – Vous chérissiez jadis Ottavio, et voilà ce qui rend votre crime encore plus horrible ! maudit !

— Gardez donc vos malédictions pour votre crime, à vous… il a engendré le mien… Il a changé en haine ma tendresse pour mon frère !

— Quoi ! tu oses encore…

— Ah çà ! mon père, dit Felippe avec un accent de glaciale et effrayante ironie, – est-ce que vous croyez que je consentirais à parler… si je ne savais pas que chacune de mes paroles doit vous frapper au cœur ?

— Scélérat !

— Une fois pour toutes, mon père, retenez bien ceci : les épithètes de scélérat, de monstre, de fratricide, s'adressent plus encore à vous qu'à moi… Cette conviction vous rendra peut-être plus ménager de ces gros mots… Cela dit pour vous ; quant à moi, ils ne me touchent point… peut-être me toucheraient-ils, prononcés par une autre bouche que la vôtre…

Le duc della Sorga reste écrasé sous cette réflexion, dont il ne peut méconnaître la terrible vérité.

Felippe poursuit :

— J'aimais tendrement Ottavio… je me consolais d'être laid, chétif et bossu, en le voyant plein de force, de grâce et de beauté ; je me glorifiais en lui, il était ma joie, mon bonheur, mon orgueil.

Felippe, voyant se peindre sur les traits de M. della Sorga l'expression de regrets déchirants, car il pensait à ces jours où l'union

de ses deux enfants était si douce à son cœur paternel, Felippe ajoute avec un ricanement sardonique :

— J'insiste à dessein, à plaisir… sur ces temps de mon enfance et de ma première jeunesse, parce que les souvenirs sont pour vous atroces, mon père… ils me vengent du mal que vous m'avez fait…

— Dieu juste ! tu l'entends, ce fils dénaturé !… « Le mal que je lui ai fait ? » lorsque, depuis sa naissance, j'ai été pour lui le meilleur des pères !

— Le meilleur des pères ne rend pas, par son exemple, son fils fratricide.

— Encore ce reproche infâme, monstrueux !… Mais explique-toi donc, misérable !

— Je ne m'expliquerai pour vous que trop tôt, mon père…

— Achève !…

— Ces jours où j'adorais mon frère, ont été l'époque la plus heureuse de ma vie… chacun m'aimait, car je m'efforçais de me faire aimer de chacun ; je me sentais bon, car j'étais né bon… et j'étais heureux, alors, entendez-vous, mon père, vous qui m'avez rendu si haineux, si méchant, si misérable ?

— Mon Dieu ! entendre cela ! entendre cela !

— Il faut bien que vous entendiez cela ; il faut bien que vous sachiez, mon père… et vous le savez, que, si l'un de nous deux doit ici trembler, repentant… suppliant… ce n'est pas moi… c'est vous !

— Ah ! c'en est trop !

— Non… ce n'est pas trop… écoutez… Vous rappelez-vous la première fois que vous nous avez conduits, Ottavio et moi, au palais della Sorga, lors du retour de votre frère Pompeo, après ses longs voyages en Angleterre, en France et en Amérique ?

— Oui… il y a environ quatre ans !

— Nous habitions alors Palerme, où nous vivions modestement, presque pauvrement. Je n'oublierai jamais l'accent de votre voix et votre figure lorsque vous nous avez dit, à Ottavio et à moi :

» — Vous étiez presque enfants, lorsque mon frère Pompeo a quitté la Sicile ; il est de retour et a fixé sa résidence dans le magnifique palais della Sorga, qu'il vient de faire restaurer ; vous allez être éblouis, mes enfants, de la splendeur de cette habitation royale, du nombre des domestiques, de l'immense étendue des domaines… Mais, que voulez-vous ! *mon frère Pompeo a eu, le bonheur de naître deux années avant moi… Voilà pourquoi il est duc della Sorga, le plus riche et le plus grand seigneur de la Sicile… tandis que, moi, je ne suis que le marquis*

Ricci, pauvre cadet de famille…

» Vous rappelez-vous ces paroles, mon père ?

— Soit !… Eh bien ?

— Eh bien, quand vous avez dit cela, l'envie, la jalousie, quoique contenues, perçaient dans chacune de vos paroles, mon père !

— Cela n'est pas vrai…

— Les enfants… et j'étais encore presque un enfant alors, sont très-observateurs, continue Felippe sans s'arrêter à la dénégation de son père ; – vos paroles me frappèrent beaucoup… je les retins. J'y songeais souvent et je me disais :

» — C'est uniquement grâce au hasard de sa naissance que notre oncle Pompeo est le plus grand seigneur de la Sicile, tandis que notre père n'est qu'un pauvre cadet de famille.

» Cela me paraissait une grande iniquité ; je plaignis votre pauvreté, je compris… je partageai presque déjà l'envie, la jalousie que vous ressentiez à l'égard de votre frère Pompeo.

— C'est faux ! – s'écria le duc aussi surpris qu'effrayé de la sagacité de son fils, je n'éprouvais aucune jalousie, aucune envie au sujet de mon frère.

— Cette jalousie, cette envie perçaient, au contraire, dans chacune de vos paroles.

— Non !

— Oh ! j'ai bonne mémoire… et je me souviens qu'après notre arrivée au château ? et à mesure que vous en admiriez la magnificence, conduit par notre oncle Pompeo et sa jeune femme, alors enceinte, je voyais votre figure s'assombrir, je remarquais encore votre sourire contraint et amer lorsque vous disiez à votre frère :

» — Savez-vous, Pompeo, que le roi vous envierait ce palais ?

» Ce n'était pas seulement de la jalousie… de l'envie, que vous éprouviez alors, mon père… c'était de la haine !…

— Malheureux ! oser interpréter de la sorte ces paroles, les paroles les plus insignifiantes, les plus innocentes !

— C'était de la haine, vous dis-je ! Je vois encore le froncement sinistre de vos sourcils contrastant avec votre sourire forcé. Nous avons quitté le palais ; je restais ébloui d'une magnificence dont je ne m'étais pas même fait une idée au milieu de notre modeste existence, et je me disais, méditant vos paroles :

» — Si le hasard avait fait naître notre père avant notre oncle Pompeo, ce palais splendide, ces immenses domaines seraient les

nôtres ; nous vivrions ici en grands seigneurs, au lieu de végéter dans notre triste et pauvre maison de Palerme.

» J'eus alors pour la première fois conscience… des privations du luxe ; puis une réflexion en amène une autre, et, peu à peu, j'en vins à penser que si, né avant votre frère, vous eussiez été duc della Sorga, ce titre, ce palais, ces richesses, ces domaines auraient appartenu à Ottavio, que le hasard avait fait naître avant moi… toujours selon vos paroles, mon père, toujours selon vos paroles…

» Et dès lors, en songeant aux priviléges dont aurait, en ce cas, joui mon frère à mon détriment… mon affection pour lui a commencé de se refroidir, et pour la première fois, je me comparai à lui avec amertume.

» Non-seulement le hasard l'avait fait aussi beau, aussi attrayant que j'étais laid et difforme ; mais, si vous fussiez né avant notre oncle Pompeo, mon frère eût été grand seigneur, puissamment riche, et, moi, j'aurais misérablement végété. Ainsi à Ottavio tous les dons de la nature et de la fortune… et à moi… rien… que laideur et pauvreté.

» Alors la beauté d'Ottavio dont j'étais si fier, m'a semblé un outrage incessant à ma difformité… mon caractère s'est aigri… je suis devenu taciturne, triste, atrabilaire ; je me suis replié sur moi-même… ma bonté native s'est noyée dans le fiel… j'ai envié mon frère… Or, le premier germe de cette envie, qui l'a jeté dans mon âme ?… Vous, mon père… oui, vous !… en trahissant en ma présence l'envie que vous inspirait votre frère.

— Malheureux ! c'est la noirceur, la méchanceté de votre âme qu'il faut accuser ! – s'écrie le duc della Sorga tâchant d'étouffer sous ce reproche la voix redoutable de sa conscience, qui lui disait : « Les accusations de ce misérable ne sont que trop fondées… La jalousie, l'envie, puis la haine que les avantages dont jouissait ton frère éveillaient en toi… se sont révélées presque à ton insu… et ainsi la semence du mal a tombé, a germé, a grandi dans l'âme de ton fils ! »

— Si mon âme est devenue noire et méchante, c'est à votre exemple, mon père, – avait reprit Felippe, – et si l'envie, la jalousie que m'inspirait Ottavio sont devenues de la haine… c'est encore à votre exemple.

— Calomnie et mensonge !

— Vérité… fatale vérité, mon père ! Vous rappelez-vous le jour où vous avez reçu la nouvelle inattendue de la mort de sa femme, trépassée en couches avec son enfant ? C'était le soir. Bartholomeo vous remit une lettre qu'un courrier venait d'apporter du château della Sorga. Vous lisiez… je vous regardais… Non, jamais je n'ai vu joie plus vive se manifester sur une figure humaine !

— Vous mentez !

— Je ne mens point… la joie vous suffoquait, – et, vous adressant à ma mère et à nous tous, vous étiez rayonnant !

» — Béatrix, mes enfants, si vous saviez !…

» Mais, changeant soudain d'accent et de visage, vous ajoutâtes en feignant soudain une grande tristesse, – vous ajoutâtes :

» — Madame la duchesse della Sorga vient de mourir en couches avec son enfant…

» Et vous ne pûtes vous empêcher de faire cette réflexion en jetant à ma mère un regard significatif :

» — Il n'est pas probable que mon frère, à son âge, songe à se remarier.

» Alors j'ai deviné la cause de votre joie, en apprenant la mort de la femme de votre frère… S'il restait veuf… vous deveniez après lui duc della Sorga… C'était déjà désirer… sa mort.

— Mais c'est horrible !… mais, encore une fois, c'est interpréter avec une malignité exécrable les actes, les mots les plus innocents. Vous voyez tout à travers le prisme de votre propre scélératesse ! – s'écrie le duc della Sorga épouvanté de la terrible perspicacité de Felippe ; – vous prenez pour des réalités les rêves de votre infernale imagination.

— Nous ne sommes donc pas seuls ici, mon père ?…

— Comment !… – reprend le duc della Sorga stupéfait de cette brusque question de son fils, – que signifie ?…

— Vous craignez donc qu'il n'y ait quelqu'un aux écoutes ?

— Non… heureusement pour vous… maudit ! personne ne nous écoute.

— Alors d'où vient votre obstination à nier toujours ce que j'affirme… ce que vous savez être la vérité ?

— Quelle audace !

— Après tout… vos dénégations doivent vous brûler les lèvres… Tant mieux !… passons… Je compris donc que, si notre oncle Pompeo mourait veuf, ainsi que vous l'espériez, vous deviendriez duc della Sorga… En ce cas, Ottavio devait hériter un jour ce titre et vos grands biens… Ce fut alors que l'envie… que m'inspirait mon frère… devint de la haine… Elle n'allait point cependant jusqu'à désirer de le voir mourir… non… ce désir ne devait s'éveiller en moi… qu'à votre exemple…

— À mon exemple ?… Encore !

— Encore et toujours, mon père… Et rappelez-vous ceci : le lendemain du jour où vous est parvenue la nouvelle de la mort de la femme de votre frère, nous nous sommes rendus au château afin d'offrir nos condoléances à mon oncle Pompeo… Cette fois, lorsque notre voiture est entrée sur le territoire des domaines… et que vous avez entrevu de loin les tours, les coupoles du palais, oh ! ce n'était plus l'envie que je lisais, comme d'habitude, sur vos traits épanouis : c'était le triomphant orgueil du possesseur qui met le pied sur son sol… Vous vous croyiez déjà héritier de votre frère !

— C'est faux !… indigne calomniateur, c'est faux !

— Cela est si vrai, qu'il vous est échappé de dire à ma mère en passant devant les pavillons de la cour d'honneur :

» — Ces bâtiments sont trop rapprochés de la façade du palais… je les ferai rebâtir plus loin, lorsque…

» Vous n'avez pas osé devant nous achever votre pensée en ajoutant : « Lorsque je serai le maître ici… » en d'autres termes : « Lorsque mon frère sera mort ; » mais, de ces paroles… au désir de cette mort… il n'y avait qu'un pas… Eh bien, ce pas, vous l'avez franchi !

— Misérable !…

— Ce pas, vous l'avez franchi !… et moi aussi, à votre suite… à votre exemple… me disant :

» — Demain, Ottavio mort, c'est moi qui, après mon père, s'il devient duc della Sorga, hériterai ce titre et ces biens…

» Et dès lors, j'ai désiré de voir mon frère mourir… Ce désir n'allait point encore jusqu'à vouloir le tuer, non ; ce désir ne devait s'éveiller en moi qu'à votre exemple, mon père !

— Ciel et terre ! je te… – s'écrie le duc della Sorga effrayant.

Mais, se contenant, il ajoute :

— Achève… achève !…

— On ne devient point en un jour fratricide, je le sais, continue Felippe impassible, et vous n'eussiez peut-être point franchi le pas qui vous restait à franchir pour arriver au fratricide… sans les projets de mariage de notre oncle Pompeo… Non ; car, durant les premiers mois de son veuvage, je vous entendais souvent dire à ma mère, sans cacher votre joie profonde :

» — Mon frère ne se remariera pas ; il est impossible qu'il se remarie.

» Mais un jour, notre voisin, le comte Orsini, vous dit en notre présence :

» — Quel homme mystérieux vous êtes, mon cher marquis ! L'on ne parle dans Palerme que du nouveau mariage de votre frère ; c'est la nouvelle du jour, et vous ne m'avez pas dit un mot de cette union.

» À ces paroles, qui vous menaçaient dans votre héritage, tel a été votre saisissement, mon père, que vous êtes devenu d'une pâleur mortelle.

— Toujours ces mirages de votre âme infernale, incessamment tendue vers le mal !… Si j'ai pâli, misérable, c'est d'étonnement de ce que mon frère ne m'eut pas fait part d'une résolution de cette importance.

— Vous avez pâli à la pensée de perdre l'héritage sur lequel vous comptiez… Le comte Orsini vous a même, à ce sujet, dit en riant :

» — Ce mariage, s'il se conclut, vous fera perdre un beau duché, marquis…

» Vous êtes parti à l'instant même pour aller voir votre frère. À votre retour, vous paraissiez quelque peu rassuré ; vous avez dit à notre mère que ces bruits de mariage étaient exagérés ; que votre frère songeait, il est vrai, à mettre un jour terme à son veuvage, qui lui pesait, mais qu'il vous eut instruit le premier de ses desseins, s'ils eussent été bien arrêtés.

» Néanmoins, de ce jour, vous avez vécu sous l'empire de la crainte de voir mon oncle Pompeo se remarier. C'est alors que vous avez franchi le dernier pas, c'est alors que vous êtes devenu fratricide… c'est alors que vous est venue la pensée d'engager mon oncle Pompeo dans une conspiration que vous trahiriez, afin de le livrer au bourreau…

— Infâme !

— J'affirme le fait.

— Il l'affirme ! Dieu juste ! il l'affirme !

— Oui !…

— Mais cette calomnie atroce, ce monstrueux mensonge, sur quoi oses-tu les baser ?… As-tu seulement l'ombre d'une preuve ?

— Je n'ai aucune preuve.

— Tu l'avoues, misérable !

— Je n'ai pas l'ombre d'une preuve.

— Et tu as l'audace de…

— J'affirme le fait, et je vous défie de le démentir, mon père, si vous êtes sincère.

Et Felippe regarde de nouveau avec une effrayante fixité le duc

della Sorga.

Celui-ci, vaincu par l'objurgation de la vérité, baissa malgré lui les yeux devant son fils.

XXVIII

C'était pour le père fratricide quelque chose de redoutable et qui tenait du châtiment providentiel, que d'entendre ainsi son fils, jadis si bon, si affectueux, si plein de tendresse pour son frère, scruter froidement la pensée génératrice du crime que ce misérable avait tenté de commettre ; la suivre pas à pas depuis son germe, depuis son éclosion jusqu'à son complet développement, et prouver qu'elle se rattachait, par mille liens, par mille racines, *à l'exemple paternel*, oui, c'était pour le duc un supplice horrible que d'entendre Felippe déduisant les faits avec une effrayante logique, jugeant de l'inconnu par le connu, affirmer la réalité du forfait de son père, sans posséder l'ombre d'une preuve matérielle mais obéissant à une inébranlable certitude morale, puisée dans l'inexorable fatalité de ces faits.

Le duc della Sorga était, malgré lui, resté muet, terrifié, de la pénétration de son fils, le défiant d'oser en toute sincérité nier qu'il eut engagé son frère dans une conspiration, afin de le livrer au bourreau ; mais bientôt, reprenant sa criminelle assurance et affectant une imposante dignité :

— Je dédaigne de répondre, quant à présent, au défi sacrilége que vous osez, fils maudit, me porter ! Le moment va venir où je confondrai votre audace… Cet entretien, dont la nature me révolte, a déjà trop duré… mais il faut qu'il s'achève pour votre châtiment. Poursuivez.

— J'ai ignoré la conspiration de Sicile jusqu'au jour où elle a éclaté, – reprend Felippe impassible ; – je remarquais bien depuis quelque temps vos fréquentes absences nocturnes ; des hommes inconnus venaient parfois s'entretenir en secret avec vous ; mais je devais d'autant moins supposer que vous conspiriez, que toujours je vous avais entendu témoigner de votre fidélité pour le roi, tandis qu'au contraire, souvent mon oncle Pompeo ne dissimulait pas le mépris et l'aversion que lui inspirait le gouvernement d'alors. De cela, j'ai conclu plus tard la vérité ; les faits l'ont confirmée…

— Quelle vérité ?

— Que, ne partageant pas d'abord les opinions libérales de mon oncle Pompeo, vous aviez feint peu à peu de les partager.

— Dans quel but ?

— Je l'ai dit, dans le but de le pousser à une conspiration dont vous

et lui seriez les chefs les plus actifs, et que, le moment venu, vous deviez dénoncer secrètement.

— Et pourquoi cette infamie ? pourquoi cette abominable trahison ?

— Je l'ai dit, afin d'envoyer à l'échafaud votre frère, que vous craigniez de voir se remarier… Vous héritiez par sa mort son titre et ses biens !… Il en a été ainsi… vous êtes aujourd'hui duc della Sorga !

— Soit ! – dit le duc se contenant ; – mais vous oubliez quelque chose.

— Quoi ?

— Et la condamnation à mort dont j'ai été frappé comme mon frère…

— Comédie !… vous avez été gracié !

— Et l'exil où je vis ?

— Comédie ! l'exil aura son terme, tôt ou tard ; et, en attendant qu'il cesse, – ce moment est sans doute peu éloigné – vous êtes et resterez le plus riche et le plus grand seigneur de la Sicile, et mon frère héritera votre titre et vos biens, puisque, moins favorisé que vous… je n'ai pu accomplir mon dessein… et qu'il me sera impossible de le tenter désormais.

» Je resterai donc, comme devant, pauvre cadet de famille. Pourquoi cela ? Parce que le hasard a fait naître Ottavio deux années avant moi… ainsi que vous le disiez de notre oncle Pompeo.

» Osez donc nier maintenant que ces paroles… témoignage de l'envie que vous inspirait votre frère, n'ont pas été le germe de l'envie que m'a inspirée Ottavio ! osez donc nier que, plus tard, lorsque je vous ai vu, par la ruse… par la trahison… par le fratricide… devenir duc della Sorga, ce n'est pas votre exemple qui m'a poussé à vouloir, par la ruse, par la trahison, par le fratricide, devenir duc della Sorga !…

» Et voilà pourquoi je vous ai dit que cent fois vous m'avez, à votre insu, révélé le secret de votre âme… et, plus tard, révélé votre crime… que vous croyiez enseveli dans l'ombre… Voilà pourquoi, mon père, je vous dis : Votre crime a engendré le mien. Donc, trêve d'hypocrisie !… trêve de reproches !… traitons-nous en complices.

» Vous avez mis fin aux jours de votre frère par la ruse… l'échafaud ! je voulais, moi, mettre fin aux jours de mon frère par la ruse et par le poison… Et, eussé-je réussi, j'étais moins criminel que vous… Ottavio mourait seul…

» Or, a-t-il été seul à mourir, votre frère Pompeo ?…

» Répondez donc, mon père !… Combien de têtes sont tombées avec

la sienne !… Répondez donc !… Combien de patriotes siciliens pendus, prisonniers ou proscrits ?… Répondez donc ! Ces proscriptions, ces morts, qui les a causées ? Est-ce, oui ou non, votre délation ?… Répondez donc !…

» Et vous osez m'accuser !… et vous osez me menacer !… Ah ! je vous l'ai dit, je vous le répète : c'est vous, mon père qui, aujourd'hui, devez trembler devant moi !

— Silence, malheureux !… quelqu'un vient, – dit tout bas le duc della Sorga prêtant l'oreille du côté de la chambre voisine.

Puis, il ajoute tout haut :

— Qui va là ?

— Moi, Bartholomeo, monseigneur, – répond le majordome paraissant au seuil de la porte. – Le marquis Ottavio vient de rentrer à l'hôtel.

— Où est-il ?

— Dans le salon… Il a fait demander à madame la duchesse, qui, au retour de l'Opéra, est rentrée dans ses appartements, si elle pouvait le recevoir.

— Fais dire à la duchesse, par l'une de ses femmes, que je la prie de venir à l'instant dans mon cabinet. Qu'Ottavio m'y attende aussi. Je descends à l'instant les rejoindre avec Felippe.

— Oui, monseigneur, – répond Bartholomeo en s'éloignant.

Le duc della Sorga, s'adressant alors à son fils d'un ton menaçant :

— Demain, vous saurez mes volontés… Elles seront irrévocables, et, pour l'honneur de ma maison, j'ensevelirai dans le plus profond secret ce qui s'est passé ici ce soir entre nous… Mais je saurai mettre votre frère à l'abri d'un nouveau crime… de votre part… Maintenant, monsieur, suivez-moi.

— À quoi bon ?

— Vous êtes assez méchant, assez dénaturé pour répéter la calomnie exécrable que vous avez eu l'audace sacrilége de me jeter ce soir à la face… Je veux… et je dois, sans faire allusion à ce qui vient de se passer entre nous… vous confondre en présence de votre mère et d'Ottavio, et mettre à néant l'horrible imposture que votre infernale imagination pouvait seule rêver…

— Mettre à néant… la vérité… mon père !

— Ce que vous appelez la vérité est le plus noir mensonge qui soit sorti de l'enfer ! et ce mensonge, je le mettrai à néant par une preuve matérielle… palpable… irrécusable… aussi évidente que la lumière ;

une preuve devant laquelle il faudra bien que s'incline votre scélératesse : une preuve enfin devant laquelle vous resterez écrasé sous le poids du remords… si votre âme peut jamais connaître le remords…

— Vous me prouverez… que vous n'avez pas livré votre frère au bourreau ?

— Oui.

— Je vous suis, mon père… Après la tragédie… la comédie !…

XXIX

Le duc della Sorga, suivi de Felippe, descendit dans son cabinet.

Ottavio s'y trouvait déjà. Il tenait son visage caché dans ses deux mains, et semblait si accablé, qu'il ne s'aperçut pas d'abord de l'entrée de son frère et de son père.

Celui-ci, étant trop préoccupé des circonstances actuelles pour songer derechef à pénétrer les motifs des chagrins dont son fils aîné semblait souffrir depuis le milieu de la journée, ne lui adressa pas tout d'abord la parole.

Felippe, à la vue de son frère, aux jours duquel il venait d'attenter, resta froid, sardonique et sombre.

M. della Sorga, ouvrant l'un des tiroirs de son bureau, prit dans une case à secret une large enveloppe, dont il tirait deux papiers au moment où la duchesse, assez surprise de l'invitation que lui avait faite son mari de se rendre à l'instant chez lui, entrait dans le cabinet, vêtue d'une robe de chambre de velours noir ; car ses femmes la déshabillaient lorsqu'elle avait été appelée auprès du duc ; et, s'approchant de lui :

— Vous m'avez demandée, mon ami ?

Ottavio, jusqu'alors étranger à ce qui se passait autour de lui, tressaille à la voix de sa mère, redresse son visage, devenu presque méconnaissable tant il est pâle et bouleversé, jette sur la duchesse un regard dont il est impossible de rendre l'expression, détourne la vue, se lève brusquement, et, afin de se donner, pour ainsi dire, une contenance, s'approche de Felippe et lui dit :

— Bonsoir, mon frère…

— Bonsoir…, – répond Felippe d'une voix glaciale, tandis que la duchesse, qui a surpris le regard étrange qu'Ottavio jette sur elle, se dit à part avec inquiétude :

— Quelle est donc la cause du changement soudain que je remarque depuis tantôt chez Ottavio à mon égard ?… Il semble me craindre… me fuir… et tout à l'heure, ce regard… Ah ! j'en frissonne encore !… Quel peut être le motif de cet entretien qu'il m'a fait demander ?… Je ne sais pourquoi j'éprouve une angoisse mortelle.

Le duc della Sorga s'est, pendant un moment, recueilli ; et, s'adressant à sa femme d'une voix solennelle :

— Je vous ai priée de venir ici, Béatrice… afin de vous faire part, ainsi qu'à nos enfants, d'un événement aussi grave qu'imprévu… Veuillez vous asseoir… Asseyez-vous, Ottavio… Felippe…

Les divers membres de la famille s'assoient, partagés entre leurs préoccupations secrètes et la surprise où les jettent les paroles du duc della Sorga.

Seul, Felippe, sans distraction intérieure, est tout entier à l'incident, se demandant avec une sinistre curiosité comment son père va s'innocenter de son fratricide.

Le duc della Sorga se recueille un instant ; puis :

— Voici ce qui s'est passé. – Ce soir, en rentrant ici, j'ai trouvé une lettre anonyme… contenant une calomnie atroce… dont je suis l'objet.

Et M. della Sorga, lançant à la dérobée un regard significatif sur Felippe, enjoint impérieusement à son fils de ne pas le démentir.

Puis il continue de la sorte :

— Si méprisables que soient, en général, les lettres anonymes… et quoique celle-ci contienne une accusation tellement monstrueuse, qu'aucune personne de bon sens ne saurait accorder la moindre créance à une pareille invention, ma position particulière de chef de la proscription sicilienne m'impose… et ce sera le plus douloureux devoir de ma vie !… m'impose, dis-je, le devoir de réduire à néant cette calomnie en présence de ma famille, d'abord… et, plus tard, d'agir de même envers mes compagnons d'exil… Cette lettre anonyme, œuvre de la plus infernale scélératesse, m'accuse…

Le duc della Sorga semble suffoqué par l'indignation, s'interrompt un instant et reprend :

— Cette lettre m'accuse… moi… moi !… d'avoir trahi la dernière conspiration sicilienne… et livré ainsi au bourreau… mon frère ! afin d'hériter son titre et ses biens !

À ces mots, la duchesse della Sorga et Ottavio, oubliant leurs anxiétés secrètes, et d'abord frappés de stupeur, jettent à la fois une exclamation de surprise et d'horreur, tandis qu'un sourire diabolique crispe les lèvres de Felippe.

Ottavio, dont les beaux traits étaient jusqu'alors pâles et abattus, se lève, le visage empourpré, le regard étincelant.

Il s'écrie dans l'égarement de son généreux courroux :

— Le nom de l'infâme… qui ose accuser mon père ?…

— Ottavio… mon enfant ! tu oublies que cette infamie… n'est et ne peut être… qu'anonyme…, – dit la duchesse della Sorga saisissant (quoique partageant l'indignation de son fils) cette occasion de lui

prendre et de lui serrer tendrement la main, sous prétexte de l'engager à se rasseoir près d'elle et de s'assurer ainsi s'il sera insensible à cette caresse dissimulée.

Mais madame della Sorga sentit presque soudain refroidir entre les siennes, la main, d'abord brûlante, d'Ottavio… comme si le contact de sa mère l'eût glacé de répulsion…

Et il en était ainsi… car, se dégageant presque brusquement de la douce étreinte que prolongeait la duchesse, il lui dit :

— Vous avez raison… cette infamie est anonyme… je l'oubliais… madame !…

Et, entraîné par son respect et par son admiration pour le caractère de son père, Ottavio se jette aux genoux du duc della Sorga, et s'écrie :

— Ô mon père !… ô noble et saint martyr de la plus sacrée des causes !… les méchants consacrent votre gloire en tentant de la flétrir !… Ah ! vous ne m'avez jamais paru plus auguste qu'en ce moment !… vous dominez de toute la grandeur de votre vertu l'abjection de vos accusateurs !… Soyez béni, mon Dieu ! soyez béni !… Mon amour, ma vénération pour mon père… pouvaient augmenter encore !…

— Ottavio… mon fils bien-aimé… si tu savais combien ta tendresse m'est chère… à cette heure !… – balbutie le duc della Sorga serrant passionnément Ottavio contre sa poitrine, à la fois ravi et torturé de cette nouvelle preuve de la vénération qu'il inspire à son fils aîné, dont le cœur est si noble, si pur.

Et cependant le duc est torturé, navré par cette pensée, que son second fils… sachant la vérité… est là… témoin impassible et redoutable de cette scène où la plus touchante adoration filiale se prosterne aux pieds d'un PÈRE FRATRICIDE !…

En effet, infernal était le sourire de Felippe, qui ne quittait pas son père des yeux.

La duchesse della Sorga, non moins persuadée qu'Ottavio de l'innocence de son mari, ne songeait en ce moment qu'à ces faits qui portaient à leur comble son angoisse et son effroi.

Elle avait senti entre les siennes la main de son fils glacée d'horreur, et, pour la première fois de sa vie, il l'avait appelée *madame* ! lui, la veille… et le matin encore, si respectueux et si tendre !…

D'où venait ce changement soudain ? Des doutes… des soupçons… eussent été impuissants à opérer une complète et subite transformation dans les rapports d'Ottavio et de sa mère.

Il était donc sous l'empire d'une certitude absolue…

Mais à quoi se rattachait cette certitude ?…

La duchesse della Sorga se rappelait alors avec une exactitude anxieuse les moindres événements de la journée, son rendez-vous du matin avec M. de Luxeuil au parc de Monceaux…

Mais comment Ottavio en aurait-il été instruit ?…

L'entretien qu'elle avait eu avec Wolfrang, et dans lequel, égarée par le honteux entraînement de sa passion, un aveu dégradant s'était échappé de ses lèvres…

Mais de même, cet entretien sans témoin… comment Ottavio en eût-il été instruit ?

Enfin se remémorant les incidents de la soirée passée à l'Opéra, la duchesse se souvenait d'avoir vu, de sa loge, M. de Luxeuil assis aux stalles d'orchestre… et, un peu plus tard, Ottavio et Alexis Borel venir se placer derrière le jeune *beau*, qui, en ce moment, causait avec l'un de ses voisins…

La toile s'était levée… puis, dans l'entr'acte, la duchesse, vaguement inquiète du rapprochement de son fils et de M. de Luxeuil, et ne perdant, à l'aide de sa lorgnette, aucun de leurs mouvements, avait vu les deux jeunes gens échanger un salut poli sans s'adresser la parole…

Après quoi, Ottavio, sortant de la salle avec le jeune Alexis Borel, n'avait pas, il est vrai, reparu aux stalles et n'était pas venu, ce dont elle s'étonnait, la visiter dans sa loge…

Le seul danger que pût redouter la duchesse en songeant au hasard qui avait rapproché son fils de M. de Luxeuil, était une indiscrétion échappée à ce dernier, et surprise par Ottavio… Il n'en pouvait être ainsi… puisque les deux jeunes gens s'étaient salués avec courtoisie, sans échanger une parole, et qu'Ottavio n'avait pas, depuis cette rencontre, reparu à l'Opéra.

Enfin, l'inexplicable froideur de son fils envers elle, et dont elle s'alarmait, s'était manifestée depuis le milieu de la journée…

Aussi la duchesse della Sorga s'épuisait-elle à chercher la vérité au milieu du noir chaos de ses confuses mais poignantes appréhensions, tandis que le duc, nous l'avons dit, – car ces divers incidents, si longuement racontés, se passaient avec la rapidité de la pensée, – tandis que le duc, à la fois ravi et torturé du redoublement de respect et de tendresse que lui témoignait Ottavio, le serrait passionnément entre ses bras.

XXX

Le duc della Sorga se dispose à continuer l'entretien, après avoir répondu aux touchantes paroles et au généreux mouvement d'Ottavio ; celui-ci, continuant de fuir les regards de la duchesse, qui attache sur lui un œil presque suppliant, s'est assis non loin de son père.

Enfin, Felippe, possédant seul un sang-froid effrayant parmi les acteurs de cette scène, est debout, les bras croisés, adossé à la cheminée.

Le duc reprend ainsi, après un moment de silence :

— Je vous ai dit la calomnie atroce renfermée dans cette lettre anonyme… je vous ai dit quelle menace elle contenait… je vous ai dit que, malgré le mépris dont l'on doit habituellement couvrir de pareilles accusations… ma position était telle… qu'un devoir impérieux m'obligeait à réduire cette calomnie au néant en présence de ma famille d'abord… et ensuite en présence de mes compagnons d'exil… Je vous ai dit enfin que le devoir que j'ai à remplir… serait le devoir le plus douloureux de ma vie…

Ces derniers mots sont prononcés par le duc della Sorga d'une voix tellement altérée, qu'il est forcé de s'interrompre pendant un moment ; puis il reprend ainsi :

— Il est un secret affreux que j'aurais voulu ensevelir dans ma tombe ; le silence ne m'est plus permis : une accusation terrible est portée contre moi…

— Mais son insanité même ne rend-elle pas cette accusation digne du dernier mépris ? – dit la duchesse tâchant de se distraire de ses appréhensions au sujet d'Ottavio. – Qui pourra jamais croire, grand Dieu ! que vous, vous… César della Sorga, vous ayez trahi vos amis, votre frère, livré le secret de cette conspiration ?

— Hélas ! – reprend le duc, – cette accusation insensée… monstrueuse… en tant qu'elle pèse sur moi… ne serait malheureusement que trop fondée, si elle pesait sur le véritable coupable !… Oui ! la dernière conspiration a été trahie !… oui, il existait un traître parmi nous !…

— Et le nom de ce traître, quel est-il donc ? – s'écrie Ottavio. – Si vous le connaissez, cet infâme !… vous devez, mon père, livrer son nom à l'exécration de tous les patriotes siciliens !… oui, de tous !…

— Bien dit, Ottavio, – pensait Felippe. – Quel coup affreux tes

paroles doivent porter à notre père !… car cet exécrable traître dont l'infamie te révolte… c'est lui !… Il avoue la trahison… Qui donc va-t-il avoir l'audace d'accuser ?

Le duc della Sorga, que la véhémente indignation d'Ottavio a fait pâlir de douleur, tire de l'enveloppe placée près de lui une dépêche ; puis :

— Nommer le vrai coupable… prononcer son nom serait au-dessus de mes forces… je laisse à un autre que moi… ce terrible devoir… Écoutez !

Et le duc, d'une voix altérée, lit la dépêche, ainsi conçue :

« Monsieur le marquis Ricci.

» Au nom du roi, notre maître, je vous écris ceci :

» Vous et votre frère Pompeo, duc della Sorga, vous avez commis un crime de haute trahison, et, en armant contre Sa Majesté quelques-uns de ses sujets égarés, vous avez déchaîné les horreurs de la guerre civile.

» Vous avez fait couler le sang dans un pays paisible ; vos crimes sont avérés ; la justice a prononcé.

» Vous êtes condamné à la peine de mort, vous et votre frère Pompeo.

» Le roi, notre maître, maintient cette peine à l'égard du votre frère Pompeo ; mais, en vertu de son droit de grâce, Sa Majesté daigne commuer votre condamnation à mort en un bannissement perpétuel, monsieur le marquis Ricci, parce que, si grand qu'ait été votre attentat, il n'est pas du moins déshonoré par une lâche trahison envers vos complices.

» Sa Majesté peut, dans sa clémence magnanime, daigner amnistier le sujet rebelle, mais du moins loyal jusque dans sa rébellion même et gardant sa foi envers ses complices ; mais le roi est inexorable pour celui qui, trahissant à la fois Sa Majesté et ceux qu'il a poussés à la révolte, les livre avec une abominable perfidie à la vindicte des lois, au moment de l'action. Ce double crime… votre frère… l'a… commis… et… »

Le duc della Sorga s'interrompt, vaincu par l'émotion… Émotion non pas feinte, cette fois, mais conscience vengeresse… vraie, poignante, atroce… car ce misérable songeait que, doublement fratricide, il tuait l'honneur de son frère après l'avoir livré au bourreau…

Voici ce qui s'était passé :

Le duc (alors marquis Ricci) avait révélé le complot la veille de son

exécution :

1° À la condition d'être gracié de la peine de mort et provisoirement exilé ;

2° À la condition que, lorsque son frère Pompeo serait sous le coup de la peine capitale, on lui arracherait, en lui promettant son pardon, l'aveu mensonger qu'il était le délateur de la conspiration…

Pompeo, d'un caractère ardent, impétueux, mais faible et bien connu de son frère, devait presque assurément tomber dans ce piége infernal.

Il en fut ainsi.

Un habile affidé fut dépêché à Pompeo dans sa prison, avec mission de lui signifier, sans autre explication que, s'il consentait à avouer par écrit qu'il avait dénoncé ses complices, la veille de leur tentative de rébellion, la peine de mort serait commuée pour lui en exil, et que le secret serait fidèlement gardé.

Cette étrange et inexplicable proposition révolta d'abord Pompeo ; il demanda à quoi bon d'ailleurs cette déclaration mensongère, qui pouvait le déshonorer ?

Il lui fut inflexiblement répondu qu'il n'avait pas à discuter cette offre, si incompréhensible quelle lui parût, mais à l'accepter, oui ou non. – Si non, il serait exécuté le lendemain, si oui, il partirait à l'instant pour l'exil et resterait maître de ses biens.

Pompeo tenait à la vie, à ses richesses ; il avait pu tout risquer dans l'effervescence de sa passion politique, surexcitée par son frère, qui l'avait persuadé du succès de la conspiration ; mais vaincu, mais prisonnier, mais face à face avec la mort, l'exaltation première de Pompeo fit place à un morne découragement, et bientôt l'amour de la vie étouffa l'horreur qu'il avait d'abord ressentie à la pensée de s'accuser d'une trahison… exécrable… Puis il se dit qu'après tout le secret lui serait gardé ; que, fût-il même un jour révélé, la conscience de son innocence lui donnerait le courage de braver l'erreur des hommes à son sujet…

L'heure du supplice approchait… Pompeo, dominé par l'invincible terreur de la mort (et n'ayant jamais soupçonné la scélératesse de son frère), consentit à ce qu'on exigeait de lui : il écrivit, sous la dictée de l'affidé, quelques lignes qu'on lira ci-après… et, au point du jour, la tête de Pompeo tombait sur l'échafaud, où il fut porté presque inanimé ; car, apprenant qu'il avait, en vain signé l'aveu de son déshonneur, il tomba défaillant et ne reprit quelque peu ses esprits qu'au moment de mourir et lorsqu'il reçut les derniers embrassements de… son frère !

XXXI

Le duc della Sorga s'était interrompu vers la fin de la lecture de la dépêche qui contenait, contre son frère, une si terrible accusation.

À cette découverte, une stupeur douloureuse s'était peinte sur les traits de la duchesse et d'Ottavio.

Mais Felippe, d'abord non moins stupéfait que son frère et que sa mère, réfléchit… puis ses lèvres se contractèrent par un sourire sinistre ; il lança au duc un regard que celui-ci comprit, et qui signifiait : « Comédie ! comédie ! quels que soient les aveux de votre frère, vous l'avez livré au bourreau… vous êtes le véritable traître, je l'affirme ! »

— Mon Dieu ! – s'écriait en ce moment Ottavio après un moment de silence et de cruel accablement, – un frère… trahir une conspiration dont son frère est l'un des chefs, et ainsi le vouer à la mort !… Est-il donc possible… ce crime qui révolte la nature ?

— Bien dit, Ottavio ! – pensait Felippe observant toujours le duc, et remarquant le frémissement que lui causait la généreuse indignation de son fils aîné. – Avec quelle férocité ingénue ta vénération filiale torture celui que tu crois le plus innocent des hommes ! ô frère naïf !

Ottavio, dans l'épouvante et l'espèce d'incrédulité que ce forfait contre nature cause à son âme généreuse, tourne vers Felippe ses yeux baignés de larmes ; puis :

— Je te le demande à toi-même… mon frère… toi qui méconnais, hélas ! ma tendresse, toi qui, dans l'amertume de ton caractère morose et aigri, t'éloignes de moi… dis… l'aurais-tu cru… possible… ce crime sans nom ! un frère… trahir son frère ?

— Notre vénérable père doit le savoir mieux que personne… puisqu'il dit que cela est, – répond Felippe avec son ricanement diabolique, et jetant sur le duc un regard qui le glace, tandis que la duchesse dit vivement à son mari :

— Votre frère… Pompeo ! capable d'une pareille trahison !… À qui donc se fier désormais, juste ciel !…

— J'ai hâte d'achever cette révélation, – répond le duc ; – chaque ligne, chaque mot de cette dépêche me déchire le cœur.

Le fratricide ne mentait pas cette fois… il sentait ses forces à bout.

Il reprit donc ainsi, d'une voix altérée, la lecture de la dépêche :

« … Ce double crime, votre frère Pompeo l'a commis… et le roi, notre maître, dans sa justice inexorable, a laissé ce double traître subir le supplice de sa scélératesse.

» Vous partirez demain pour l'exil, vous et votre famille, monsieur le marquis de Ricci.

» Cet exil sera éternel, à moins que l'inépuisable clémence de Sa Majesté ne soit, un jour, touchée de votre repentance, si elle est témoignée par des actes…

» Je joins ici, par ordre du roi notre maître, un billet écrit par votre frère et remis à Sa Majesté la veille du jour où le complot devait éclater.

» Je vous prie d'agréer, monsieur le marquis Ricci, l'assurance de mes sentiments distingués.

» Le secrétaire intime de Sa Majesté,

» Chevalier PAOLO FRANCHI. »

— À cette dépêche, – ajoute le duc della Sorga d'une voix de plus en plus altérée, – était joint ce billet… Hélas ! il m'était impossible de méconnaître l'écriture de mon malheureux frère…

« Sire,

» Un complot contre la sûreté de l'État doit éclater demain…

» Je m'arrête au bord de l'abîme où un criminel vertige m'a précipité.

» Puisse mon repentir et les services que je puis rendre au roi, en cette occasion, me mériter mon pardon !…

» Le temps presse… je suis aux ordres de Votre Majesté, si elle daigne me mander à l'instant près d'elle… ou près de Son Excellence le ministre de la police, afin de lui donner tous les détails et toutes les indications nécessaires pour empêcher le complot d'éclater, et surprendre les chefs.

» J'ai l'honneur d'être, de Votre Majesté, le très-humble et très-fidèle sujet,

» POMPEO DELLA SORGA. »

Un moment de douloureux silence règne de nouveau parmi la famille della Sorga en suite de la lecture de ce billet.

Seul, Felippe se disait avec l'effrayante perspicacité qu'il puise dans

la logique et dans la fatalité des faits :

— Si ce billet n'est pas l'œuvre d'un faussaire, lequel ne peut être que mon père… si ce billet a été écrit par mon oncle Pompeo… il lui aura été arraché par les menaces de la torture… ou par la promesse de sa grâce… à l'instigation de mon père… que ce billet devait mettre à l'abri de tout soupçon de trahison.

— Ô mon père ! – s'écrie Ottavio, – ce qu'il y a de plus affreux dans la calomnie dont vous êtes victime, c'est de vous réduire à vous en disculper… vous, Dieu juste ! vous dont le patriotisme, l'honneur, la loyauté… sont l'orgueil de votre famille et de ceux qui, comme vous, sont les martyrs de notre sainte cause !

— Mon ami, – reprend la duchesse s'adressant à son mari, – ce secret… qui, hélas ! entache à jamais de félonie l'un des membres de votre antique maison, pourquoi le divulguer à vos compagnons d'exil ?

— Pourquoi ? – répond le duc avec une amertume concentrée, en jetant un regard significatif à Felippe ; – pourquoi le divulguer… ce secret ? Parce que le misérable qui m'accuse d'une trahison qui n'est pas la mienne, et me menace de répandre cette calomnie atroce, peut tenir sa promesse… Il me faut donc, dans cette extrémité terrible, et afin de détruire jusqu'à l'ombre d'un soupçon… le prévenir et dévoiler la vérité tout entière… dût cette vérité, que je tairais au prix de ma vie, s'il ne s'agissait pas de mon honneur, dût cette vérité m'arracher l'âme ! Voilà pourquoi je suis forcé de réunir demain nos compatriotes, et de leur faire cette révélation.

Le duc della Sorga, brisé par tant d'émotions, voulant échapper à la fois à la présence d'Ottavio et à celle de Felippe, la tendre vénération du premier étant pour le père fratricide un supplice aussi cruel que le secret mépris de son second fils, – le duc della Sorga ajoute en se levant :

— Et, maintenant, veuillez me laisser seul, je suis anéanti, j'ai besoin de repos…

Mais, songeant soudain à la tentative homicide de Felippe, et frémissant à la pensée de laisser Ottavio, sans défiance, dormir cette nuit à la portée des sinistres desseins de son frère, il dit à Ottavio :

— Mon enfant, je me sens si péniblement impressionné, que je crains de ne pas trouver cette nuit le repos dont j'ai tant besoin… et, dans ma pénible insomnie, il me serait doux de t'avoir près de moi. On fera un lit sur le canapé de ce cabinet, voisin de ma chambre à coucher, de sorte que je t'appellerais, si je désirais ta présence.

— Oh ! mon père ! – s'écrie Ottavio, – je vous remercie de cette pensée. Dieu veuille que ma présence puisse alléger vos chagrins !

Mais soudain les traits du jeune homme s'assombrissent, et, faisant un terrible effort, afin de s'adresser à la duchesse, sur laquelle il ne lève pas les yeux, il reprend :

— Pendant que l'on me préparera mon lit dans ce cabinet, ma mère… veut-elle m'accorder chez elle un moment d'entretien ?

— Sans doute, mon enfant, – répond madame della Sorga avec un empressement mêlé d'une crainte secrète. – Viens chez moi…

— Mon ami, – dit le duc assez surpris, – ne peux-tu remettre à demain ce que tu as à confier à ta mère ?

— Si ma mère consent à m'entendre ce soir, je préfère ne pas renvoyer cet entretien à demain, – répond Ottavio tâchant de raffermir sa voix. – Je serai bientôt de retour auprès de vous, mon père.

— Qu'il en soit ainsi, mon ami, – dit le duc ; – j'espère ne pas avoir à troubler ton sommeil.

— Mon sommeil ! – pensait Ottavio, – ah ! de longtemps il n'approchera de mes yeux… et je n'ai plus de consolation, de refuge qu'en vous, le plus vénéré des pères !

La duchesse della Sorga, s'approchant de son mari pour prendre congé de lui :

— Bonsoir, mon ami… ayez bon courage ! Que la pensée de votre innocence vous réconforte, vous soutienne !

Et, s'adressant à Felippe, la duchesse ajoute :

— Bonsoir, mon fils… J'espère qu'en présence du nouveau malheur dont nous sommes tous frappés par la funeste révélation de ce soir, vous n'aggraverez pas notre affliction en persistant dans votre froideur pour votre frère.

— Je sens, ma mère, quels nouveaux devoirs m'impose la révélation que nous venons d'entendre, et à ces devoirs… je ne manquerai point, – répond Felippe avec un accent qui, de nouveau, fait frissonner le duc.

Puis, suivant sa mère et Ottavio, qui sortent du cabinet, Felippe remonte dans sa chambre, tandis que madame della Sorga, à côté de laquelle marche Ottavio, silencieux et sombre, se dirige vers son appartement en se disant :

— Ah ! je ne sais pourquoi cet entretien m'épouvante ; mais, quel qu'il soit, mes angoisses auront un terme. Mieux vaut la plus cruelle certitude… que les transes mortelles dont je suis depuis tantôt torturée !

XXXII

Ottavio est seul avec sa mère, dans un petit salon dont est précédée la chambre à coucher de la duchesse.

Celle-ci n'ose interroger son fils ; elle s'est assise ; il est resté debout devant elle, et si ému, qu'elle remarque le léger tremblement dont son corps est agité.

Rompant enfin le silence, il dit à voix basse :

— Madame, veuillez vous assurer que vos femmes se sont retirées de votre chambre à coucher.

— Pourquoi cette précaution, mon fils ?

— Parce que mes paroles ne doivent être entendues, madame… que de vous… et de Dieu !

Ce début, d'une solennité menaçante, ce mot de *madame*, à elle adressé pour la seconde fois par son fils, augmentent l'effroi secret de madame della Sorga ; mais en même temps, et dans l'espoir d'imposer à son fils, elle sent la nécessité de recourir à son hypocrisie, à son audace habituelle, et, profitant des quelques instants qu'elle emploie pour aller ouvrir la porte de sa chambre et s'assurer de l'absence de ses femmes, elle recompose son visage, qui, jusqu'alors, avait, malgré elle, parfois trahi l'alarme du coupable en présence de son juge.

La duchesse, revenant alors lentement près de son fils, avec un masque de haute dignité, mêlée de surprise et de tristesse, lui dit :

— Mon fils, nous sommes seuls. Mais, avant de vous écouter, je dois… et cela m'est pénible… je dois, pour la première fois de ma vie, peut-être, vous adresser un reproche… et… je…

— Un reproche ! – répond Ottavio avec une sombre amertume. – Ah ! madame !… madame !…

— Lorsque je vous parle, mon fils, – reprend madame della Sorga, – il est convenable que vous m'écoutiez sans m'interrompre.

La duchesse, accompagnant ces paroles d'une autorité tempérée par la bienveillante inflexion de la voix, a attaché sur Ottavio un regard qui a retrouvé toute sa fermeté.

Le jeune homme, dont la vénération filiale était demeurée jusqu'alors une sorte d'idolâtrie pour sa mère, cède presque machinalement à son habitude d'affectueuse soumission, se tait et baisse les yeux devant sa mère.

Celle-ci, croyant avoir repris son empire accoutumé sur Ottavio, redouble d'assurance et poursuit ainsi :

— Je vous le répète, mon fils, il m'est pénible d'avoir, pour la première fois de ma vie, un reproche à vous adresser. Je vous l'ai épargné en présence de votre père ; mais, puisque, selon votre désir, nous voici seuls… je me plains, et j'ai droit de me plaindre… de votre conduite envers moi durant cette journée.

Et la duchesse, répondant à un mouvement involontaire d'Ottavio, répète :

— Oui, j'ai à me plaindre de vous, mon fils… Vous avez, aujourd'hui, plusieurs fois, manqué gravement à vos devoirs envers moi, s'il me faut donner le nom de *devoirs* à des rapports que ma tendresse vous a toujours rendus si doux, si faciles… D'abord, plus surprise qu'affligée, puis plus affligée que blessée du changement inexplicable que je remarquais en vous, j'ai vu avec douleur, et, j'ai ensuite apprécié sévèrement… la regrettable froideur avec laquelle vous accueilliez mes bontés… je dirais presque mes avances maternelles… lorsque, plusieurs fois, malgré la sécheresse peu respectueuse de votre accueil, je condescendais, mon fils, à vous demander avec une affectueuse instance la cause du chagrin dont vous paraissiez souffrir… Enfin, ce soir, ainsi que vous le deviez faire, au moins par convenance, vous n'êtes pas, une seule fois, venu me voir dans la loge où je me trouvais à l'Opéra…

Le souvenir de cette soirée semble rompre soudain l'espèce de fascination encore exercée sur Ottavio par l'hypocrite parole de cette femme dont il a si longtemps adoré les vertus mensongères.

Il se révolte contre lui-même à la pensée de se laisser imposer de nouveau par une feinte dignité, d'autant plus repoussante à ses yeux, qu'il n'ignore plus ce qu'elle cache de perversité. Son indignation va éclater, lorsque la duchesse, lui imposant silence d'un signe impérieux, ajoute sévèrement :

— Mon fils, vous vous excuserez de vos torts, je l'espère… et j'aime à croire que les excuses vous mériteront mon indulgence… Mais vous devez connaître tous mes justes griefs contre vous… le dernier, le plus grave de tous, celui qui m'a le plus cruellement blessée dans ma tendresse et dans ma dignité maternelles, est cette appellation… *madame*, que vous m'avez plusieurs fois adressée… Sachez, mon fils, que, si je vous appelais *monsieur*…, vous devriez comprendre que tous les liens de nature et d'affection qui m'attachent à vous seraient alors à jamais brisés, vous ne seriez plus à mes yeux qu'un étranger… Voilà, mon fils, ce qui rend ce mot de madame… si dur… si blessant pour moi… Aussi, je crois qu'instruit maintenant l'interprétation si pénible

que je suis obligée de donner à ce mot, vous regretterez profondément de l'avoir employé.

— Il m'en coûte, madame, de…

— Encore !… Quoi ! lorsque je viens de vous dire… à l'instant… que…

— Que vous interprétiez ce mot comme une rupture de tous les liens de nature et d'affection… qui m'avaient jusqu'ici attaché à vous… madame ?… Il me faut malheureusement accepter cette interprétation, madame ; elle est vraie…

— Qu'entends-je !… vous osez…

— J'ose… et dois vous parler maintenant et désormais, madame… ainsi que je parlerais… à une étrangère…

— Prenez garde ! ah ! prenez garde ! Moi aussi, je regarderais nos liens comme brisés moi aussi, je vous dirais *monsieur* !…

— Ce sont les seuls termes, à l'avenir, convenables entre nous, madame. Que la fatalité de notre destinée s'accomplisse !

— Oubliez-vous donc, insensé ! que les mauvais fils méritent et encourent la punition du ciel ?

— Ah ! madame, – s'écrie Ottavio révolté de l'hypocrisie de sa mère, – n'invoquez pas le ciel… il est redoutable aux méchants !

— Et surtout aux fils ingrats !

— Je n'ai jamais été ingrat, madame… j'ai accompli religieusement mes devoirs envers vous… jusqu'à ce jour…

— Achevez.

— Jusqu'à ce jour, madame, où, pour le malheur éternel de ma vie, il ne m'est plus permis d'avoir d'estime…

— Pour moi peut-être ?

— Il n'est que trop vrai, madame…

— Un pareil outrage, à moi, votre mère ! mais c'est impossible !… Cet outrage est, d'ailleurs, tellement odieux, qu'il ne peut m'atteindre… et il est tellement inattendu de votre part, à vous jusqu'à présent si bon fils, que je ne veux pas croire qu'en parlant ainsi, vous jouissiez de votre raison. C'est du délire, c'est du vertige.

— Madame, cette scène est, pour moi, horrible… elle n'aurait pas eu lieu, vous ne m'eussiez jamais revu, s'il ne s'agissait de l'honneur de mon père.

— De l'honneur de votre père ?…

— Oui, madame.

— Que signifie ?…

— Vous allez le savoir, madame… Et, aussi vrai que Dieu, me voit, m'entend et me juge, je partais cette nuit, emportant un secret qui, en un seul jour, anéantit dans mon cœur ma tendresse et ma vénération pour vous, madame.

— Ottavio ! mon enfant ! – s'écrie la duchesse della Sorga changeant soudain d'accent, et du ton le plus suppliant ; – toi… renoncer à ta tendresse, à ta vénération pour ta mère !… Mais, encore une fois, c'est impossible ! ta raison s'égare !

— Ma raison est calme et froide… calme et froide comme ma parole, madame… Je devrais éclater en sanglots en renonçant à votre affection… et, vous le voyez, mon œil est sec, ma voix à peine altérée… Cela vous surprend, madame ; moi aussi… je suis surpris, épouvanté, lorsque je regarde dans mon cœur, et que j'y vois, vide et saignante, la place que tenait mon amour filial, à jamais détruit en ce jour maudit !

XXXIII

Ottavio restait, en effet, calme, froid, contenu ; plus grandes étaient la pureté, la loyauté de son âme, plus profonde, plus invincible, devait être l'horreur que lui inspirait la dépravation et surtout l'hypocrisie de sa mère.

Cette femme austère et tout en Dieu ne demandait-elle pas la mort de l'épouse adultère, et que l'on exposât au pilori les filles coupables d'une faiblesse !

Ce malheureux fils avait la conviction que la vie de sa mère n'était qu'un tissu d'opprobres ; et cependant, grâce à sa ruse, à ses mensonges et à son audacieuse dissimulation, elle jouissait d'une réputation irréprochable.

La découverte faite par lui ce jour-là éclairait d'une lumière fatale les ténébreux antécédents de cette odieuse créature, et mille circonstances passées, absolument analogues à la circonstance actuelle, lui revenant à la mémoire, il ne lui était plus permis de douter de l'horrible réalité.

Ces ressentiments, il ne pouvait les témoigner à la duchesse della Sorga dans la plénitude de leur douloureux mépris, retenu, sinon par le respect, du moins par sa pudeur filiale.

Ah ! si, entraînée par un amour criminel, mais excusable ou explicable, sa mère eût commis une faute unique en sa vie, et que, devenu par hasard maître de ce secret, il l'eût vu éplorée, repentante, il eût éprouvé pour elle une tendre compassion, une indulgente pitié ; mais, lorsqu'il songeait que ce M. de Luxeuil, traité la veille par la duchesse avec une si hautaine insolence, était l'objet de ce soudain et honteux écart, Ottavio éprouvait un tel soulèvement, que seule, nous le répétons, la pudeur filiale l'empêchait de témoigner le dégoût et l'horreur dont il était pénétré.

Le calme d'Ottavio semblait surtout redoutable à la duchesse della Sorga ; elle perdait l'espérance d'agir sur lui, soit par l'autorité, soit par la tendresse, soit par la ruse et l'hypocrisie ; et il fallait que ce secret, découvert par lui, fût entouré d'une bien terrible certitude, pour avoir en un jour transformé en *étranger* pour elle, ce fils, la veille encore idolâtré de sa mère.

Cette femme, malgré sa perversité, chérissait son fils, nous l'avons dit. Elle cédait non moins à l'amour maternel qu'à l'indicible bonheur

de se sentir adorée par ce cœur si noble et si candide : bonheur ineffable pour les âmes corrompues, en cela qu'il satisfait l'attrait que les natures les plus dégradées ressentent invinciblement pour le bien, le beau, le juste, et qu'elles triomphent en même temps dans leur habile hypocrisie, à qui elles doivent cette adoration dont elles se savent indignes.

Que l'on juge du désespoir dont était torturée la duchesse della Sorga sous son masque imposant et austère ! Elle se maudissait de l'avoir pris, ce masque, et d'avoir, par des reproches qu'elle croyait le comble de la ruse et de l'adresse, augmenté la désaffection de son fils, au lieu de s'être jetée à son cou, palpitante, éplorée, l'adjurant au nom de sa tendresse, de lui apprendre la cause d'une froideur dont elle était navrée.

Mais il était trop tard, et, d'ailleurs, l'impassibilité d'Ottavio ne prouvait que trop la force inébranlable de sa conviction ; les larmes de sa mère ne l'auraient pas attendri.

Telles étaient les perplexités de la duchesse, lorsque Ottavio, après un moment de silence recueilli, reprit avec la redoutable impassibilité d'un juge :

— Voici, madame, ce qui s'est passé. Vous m'avez, ce matin, engagé à aller rendre visite à M. Alexis Borel, et à lui proposer de m'accompagner ce soir à l'Opéra ; ma proposition a été acceptée ; M. Alexis Borel m'a offert à son tour d'aller visiter avec lui le château de Monceaux.

À ces mots, la duchesse frémit, devient livide ; elle a tout compris : il s'agit de son rendez-vous avec M. de Luxeuil.

Elle se hasarde à lever la vue sur son fils : il a les yeux baissés ; sa figure est empourprée au seul souvenir de la honte de sa mère.

Il continue :

— Nous avons visité les objets d'art. M. Alexis Borel, frappé de la beauté de l'un des tableaux, m'a témoigné le désir d'en prendre rapidement un croquis. Je l'ai laissé dans la galerie. Nous sommes convenus qu'il viendrait me rejoindre près des ruines d'un temple grec que nous avions remarqué dans l'une des allées du parc, en nous rendant au château. Je suis entré par curiosité dans ces ruines ; j'examinais un bas-relief, lorsque soudain, dans l'allée obscure qui longe ces ruines, j'entends votre voix, madame…

— C'est possible…, – répond la duchesse della Sorga avec une incroyable affectation d'indifférence. – Je suis allée ce matin me promener à Monceaux, et j'y ai même rencontré par hasard M. de Luxeuil.

Madame della Sorga croyait ainsi jouer un coup adroit et hardi en allant au-devant d'une accusation qu'elle devinait.

Mais, Ottavio, révolté par cet excès d'audace s'écrie :

— C'est par hasard, dites-vous, madame, que vous avez rencontré cet homme, lorsque vous-même avez… ?

Mais Ottavio, dominé par cette pudeur filiale qui lui imposait tant de réserve dans ce douloureux entretien, n'achève pas et reprend :

— Il m'est impossible d'oublier, madame, que vous avez été, pendant toute ma vie, l'objet de mes respects, et d'engager avec vous, madame, une discussion sur des faits dont j'ai été témoin et dont l'évidence est malheureusement irrécusable. Il me faut constamment penser à l'honneur de mon père pour me donner le courage d'accomplir le devoir que je remplis ici. Enfin, le sentiment filial m'impose une extrême réserve en ce qui touche l'énoncé des preuves que j'e pourrais opposer à vos dénégations… Ces preuves, je mourrais, je crois, de honte, plutôt que de vous les rappeler, madame. Je poursuis. Au moment où j'entendais votre voix, vous veniez de vous arrêter avec cet homme près de ces ruines où le hasard m'avait conduit ; vous ne pouviez ni l'un ni l'autre m'apercevoir… et malgré moi… – oh ! Dieu le sait car vos premiers mots, adressés à cet homme, m'avaient plongé dans une telle stupeur, que j'étais incapable de parler, d'agir… J'ai donc, malgré moi, entendu votre entretien avec M. de Luxeuil, tout votre entretien, madame. J'étais foudroyé. J'ai cru d'abord que j'allais mourir ; une sorte de vertige m'a saisi, mon esprit s'est troublé. Lorsque je suis revenu à moi, vous et cet homme aviez disparu.

XXXIV

En présence de cette révélation écrasante, il restait à madame della Sorga deux alternatives : se jeter aux pieds de son fils et lui faire l'aveu de sa honte : ou bien redoubler d'audace et nier l'évidence…, la vérité.

Avouer sa honte eût été possible, si le mérite de l'objet du coupable entraînement de madame della Sorga avait, sinon excusé, du moins expliqué cet égarement ; elle eût alors pu espérer en l'indulgente pitié de son fils, il n'en était pas ainsi : le cynisme de son entretien avec M. de Luxeuil, dont Ottavio n'avait pas perdu un mot, la couvrait d'opprobre, et il lui fallait renoncer à l'espoir d'apitoyer son fils, car elle eût inspiré à tout honnête homme mépris et dégoût.

Madame della Sorga, en cette extrémité, se résolut donc à redoubler d'audace et à tenter de persuader Ottavio qu'il était dupe de fausses apparences.

Elle reprit d'une voix impérieuse et brève :

— Est-ce tout, monsieur ?

— Non, madame.

— Achevez donc !… Moi aussi, j'aurai la force et le courage de vous écouter jusqu'à la fin… sans même vous interrompre… Achevez !

— De retour ici, mon accablement n'a pu, non plus qu'à mon père, vous échapper, madame… J'ai attribué mon trop visible chagrin au souvenir de ce qui, ce matin, s'était passé entre mon frère et moi… La journée s'est écoulée : je ne savais à quel parti m'arrêter. Instruit du déshonneur de mon père, je brûlais de le venger, le coupable m'était connu ; mais je redoutais un éclat qui eût rendu public ce que j'aurais voulu cacher au prix de ma vie… et personne, personne à qui demander conseil ?… Vous aviez dit, madame, à cet homme, durant votre entretien avec lui, que vous iriez le soir à l'Opéra… Il devait s'y rendre aussi… J'espérais que les circonstances, le hasard, me fourniraient peut-être un prétexte ou une occasion de venger mon père… sans éclat… J'allai donc à l'Opéra avec M. Alexis Borel ; la fatalité me poursuivait : elle voulut que cet homme fût assis devant moi. Lorsque je pris ma place, il ne m'aperçut pas, il me tournait le dos… il causait avec un de ses amis… J'entendis, malgré moi, ses paroles… Le sujet de cet entretien… c'était vous… madame !…

Ottavio s'interrompit en frissonnant.

La duchesse della Sorga reprend avec un sourire de reproche amer :

— Et vous ajoutez naturellement foi aux paroles de ce misérable… qui diffamait votre mère, et la… Mais non !… continuez… je ne vous interromprai point, je vous l'ai dit.

— Cet homme ne prononçait pas votre nom, madame…

— Et cependant… vous avez cru…

— J'avais été témoin de votre entretien du matin, madame… et de la promesse qui l'a terminée.

— À cet entretien, nous reviendrons tout à l'heure… Mais continuez.

— Cet homme vous désignait en disant : « Une certaine grande dame !… » et il racontait comment vous lui aviez donné, hier au soir, un rendez-vous… et comment, ce matin, en suite de votre entrevue au parc de Monceaux…

Ottavio s'interrompt de nouveau ; il devient livide, effrayant ; et, levant vers le plafond ses poings crispés, il s'écrit :

— Que Dieu me pardonne !… mais si, en ce moment, je m'étais trouvé seul avec cet homme… je l'aurais assassiné ! Je me serais ensuite brûlé la cervelle, et ce secret eût été enseveli avec nous deux dans la tombe !

Ce qu'il me fallut de force et d'empire sur moi-même pour me vaincre, pour ne pas essayer de tuer cet homme sur place… et ce que j'ai souffert, le ciel seul le saura jamais… madame !

» L'entracte est venu ; cet homme s'est levé et s'est retourné… Il m'a reconnu… il a paru surpris, et d'abord inquiet, en pensant sans doute que j'avais pu entendre ses confidences à son ami…

» Mais, se rassurant en songeant probablement que votre nom n'avait pas été prononcé par lui, et ignorant que le hasard m'avait ce matin conduit à Monceaux, il m'a salué poliment…

» Éclater, le provoquer, l'insulter en cet instant, c'était avouer que je venais d'être instruit du déshonneur de mon père.

» J'ai reculé devant cet éclat ; cependant, je ne suis pas un lâche, vous le savez, madame !… Et l'eussé-je été, ah ! la haine dont j'étais possédé contre cet homme m'eût rendu intrépide. Je me disais enfin que le motif de ma provocation serait confié par cet homme à ses témoins, et le déshonneur de mon père ainsi rendu public…

» Enfin, M. Alexis Borel, placé à côté de moi, ayant aussi entendu une partie des confidences de cet homme à son ami, au sujet de cette… certaine grande dame… m'avait dit, indigné :

» — Quel fat ! quelle ignoble indiscrétion !…

» Ainsi, ma provocation eût révélé à M. Alexis Borel le nom de cette grande dame, et une nouvelle publicité était donnée à ce qu'il fallait cacher à tout prix.

» Je me suis donc contenu ; j'ai rendu à cet homme… son salut ! et, hors de moi, j'ai quitté le théâtre. Errant dans les rues et me demandant : « Que faire ?… » j'ai longtemps réfléchi.

» Je me suis décidé à vous demander cet entretien, madame… Vous en savez maintenant l'objet ; en voici le but : Ces paroles, je vous l'ai dit, madame, ne doivent être entendues que de vous… et de Dieu… Ce fatal secret restera entre nous deux. Mais j'ai l'espoir, j'ai la certitude, et elle m'a seule donné le courage de vous parler, madame, ainsi que je vous parle à vous, ma mère ; oui, j'ai la certitude que, me sachant instruit de cet horrible secret, moi, votre fils, sans cesse près de vous, moi dont la présence sera votre remords éternel, vous ne reverrez jamais ce misérable et respecterez à l'avenir le nom et l'honneur de mon père… Il doit tout ignorer et il ignorera tout !

» La découverte de la vérité empoisonnerait sa vie, déjà si cruellement éprouvée, et le conduirait au tombeau…

» Et, afin qu'il ignore tout, afin que le moindre soupçon ne puisse altérer son affection et son respect pour vous, madame, j'aurai, je le crois du moins, j'aurai assez d'empire sur moi-même pour feindre (et quel supplice, Dieu juste !), pour feindre, dans mes rapports avec vous, madame, la tendresse, la vénération que je vous ai témoignées jusqu'ici…

» Vous devez, madame, et ce sera votre expiation, vous imposer la même contrainte envers moi… Nos lèvres seules exprimeront nos sentiments d'autrefois, mais nos cœurs resteront à jamais glacés l'un pour l'autre.

» Un dernier mot, madame. Une seule circonstance peut changer ma résolution… c'est l'indiscrétion de cet homme. Si, par lui, le scandale éclate, si le déshonneur de mon père devient public, ce déshonneur sera vengé… j'en jure Dieu ! et je ne vous reverrai de ma vie… Je n'ai rien de plus à ajouter, madame ; je vais rejoindre mon père.

— Auparavant, vous m'écouterez !

— Madame rien n'ébranlera ma conviction… Épargnez-moi donc, épargnez-vous à vous-même des explications… elles seraient inutiles.

— Je vous demande, mon fils, de répondre oui ou non à cette question : Ma réputation a-t-elle été irréprochable jusqu'ici ?

— Oui, madame, telle a été votre réputation, jusqu'à présent.

— La croyez-vous méritée ?

— Longtemps je l'ai cru, madame…

— Et, à cette heure, vous ne le croyez plus ?

— Je n'ai rien à ajouter, madame ; encore une fois, je ne puis oublier que vous êtes ma mère.

— Vous n'avez rien à ajouter, malheureux enfant ! parce que tout se révolte en vous à la pensée d'incriminer l'irréprochable passé de votre mère… Quelles seraient vos preuves ? en avez-vous une seule ?

— Je n'ai aucune preuve matérielle au sujet du passé… mais le présent…

Ottavio s'interrompt de nouveau et reprend en faisant sur lui-même un pénible effort :

— Encore une fois, madame, il m'est impossible de continuer cet entretien.

— Ainsi, vous l'avouez, vous n'avez d'autre preuve, pour incriminer le passé, que le présent ; et vous croyez, vous, mon fils… quelles que soient les apparences qui vous abusent… vous aveuglent…

— Des apparences… grand Dieu !…

— Oui !… Quoi que vous ayez entendu… ce matin ou ce soir… vous croyez que, moi, j'aurais souillé en une heure… vingt années d'une vie sans tache ?… vous croyez que, du jour au lendemain, moi, votre mère… moi, la femme que chacun vénère et doit vénérer… je le dis le front haut, – je suis devenue un monstre de perversité ?… Répondez !…

— Je vous répondrais, madame, si vous n'étiez ma mère…

— Vaine excuse ! Vous vous taisez, mon fils, parce que le poids de la vérité vous écrase !

— Mon Dieu !…

— Comment ! parce que le hasard m'aura fait rencontrer ce matin cet homme à la promenade… parce que j'aurai toléré quelques paroles de fade galanterie.

— Toléré… quelques paroles de fade galanterie ! – répète Ottavio joignant les mains, épouvanté de l'audace de sa mère. – Quoi ! madame, lorsque j'ai tout entendu !… lorsque vous-même… avez dit… Mais non, non… ma voix se refuse à achever…

— Ah ! je ne suis pas dupe de cette feinte réserve : vous savez bien que, quelles qu'elles soient, des paroles ne sont que des paroles, et, parce que ce fat impudent les aura traduites ce soir en une bonne fortune mensongère… mon fils, sans autre preuve que l'affirmation d'un pareil misérable, mon fils témoin de ma vie de chaque jour… ose

m'accuser d'avoir déshonoré le nom de son père !… À genoux ! malheureux enfant ! à genoux !… repentez-vous ! et demandez grâce !… La clémence d'une mère est inépuisable, et peut-être obtiendrez-vous votre pardon.

— Madame, permettez-moi de me retirer…

— Mais rien ne peut donc vous toucher, malheureux insensé !… Quoi !-toujours… impassible !… inébranlable !

— Mon père m'attend, madame… permettez-moi d'aller le rejoindre.

— Non !… – s'écrie la duchesse della Sorga d'une voix désespérée suppliante.

Et, saisissant avec force Ottavio par la main :

— Non ! tu ne sortiras d'ici que convaincu, repentant de ton erreur… et redevenu ce que tu étais pour moi… le plus tendre… le meilleur de fils…

— C'est impossible, madame !… rien ne peut changer ma résolution…

— Rien ! mon Dieu ! rien ! Entendre cela de toi… Ottavio… mon enfant, toi qui m'as tant aimée, toi dont l'affection me rendait si heureuse et si fière ! Mais pourtant, si les apparences t'abusent, infortuné ! car, enfin, tu m'accorderas bien cela, n'est-ce pas ? qu'il est des apparences trompeuses, si accablantes qu'elles soient.

— Ce sont des actes, madame…

— Cela n'est pas vrai… non, cela n'est pas vrai… ce sont seulement des paroles… et, quelles qu'elles soient, ce ne sont pas des faits.

— Il est, hélas ! madame, des paroles… plus accablantes que des faits ; car elles sont réfléchies…

— Mon Dieu ! mon Dieu !… – s'écrie la duchesse avec un accent déchirant. – Mais, enfin, ce ne sont toujours que des paroles, cela… et, pour me railler de ce fat insolent, raillerie de mauvais goût, soit ! quand bien même… je lui aurais dit : « Vous serez mon am… »

— N'achevez pas ! au nom du Dieu vivant, n'achever pas, madame… je suis votre fils !

Et Ottavio, saisi d'horreur, impose d'un geste accablant silence à la duchesse.

Puis, à ce moment même, entendant frapper à la porte de la chambre, il reconnaît au dehors la voix du duc, et reprend d'une voix lasse et tremblante :

— Mon père… madame… il va venir ; remettez-vous…

— Béatrice, disait en dehors la voix du duc della Sorga, – Ottavio est-il encore chez vous ?…

— Oui, – répond madame della Sorga d'une voix brisée.

Puis, s'efforçant de dominer son émotion, elle ajoute :

— Vous pouvez entrer, mon ami…

— Madame…, – dit tout bas Ottavio, – notre supplice va commencer ; que rien ne soit changé dans nos rapports aux yeux de mon père ; la révélation qu'il nous a faite tout à l'heure, expliquera notre tristesse s'il la remarque…

Le duc entre bientôt, et, trop péniblement préoccupé lui-même pour remarquer l'émotion de son fils et de sa femme, parvenue d'ailleurs à reprendre son masque habituel, il lui dit :

— Je suis brisé d'émotions et de fatigue… je voudrais, avant de tenter de m'endormir… m'entretenir avec mon fils, au sujet de la convocation de nos compagnons d'exil, que je désire réunir ici demain… Le devoir affreux que j'ai à accomplir me pèse si cruellement, que j'ai hâte d'en finir… et j'ai quelques lettres à dicter à mon fils.

— Je suis à vos ordres, mon père… – répond Ottavio.

Et, s'inclinant devant la duchesse, dont il prend la main, il la porte à ses lèvres, en disant :

— Bonsoir, ma bonne mère…

— Bonsoir… cher enfant, – répond la duchesse baisant au front son fils, qu'elle sent frissonner sous ce baiser. – Tâche de dormir, si nous tous, hélas !… nous pouvons, cette nuit, trouver le repos… car un grand malheur s'est appesanti sur nous !

— Une épouse… comme vous… Béatrice… – dit le duc tendant la main à sa femme, qui évite le regard d'Ottavio, – un fils comme le nôtre… et une conscience pure… sont ma consolation… mon soutien en ces jours d'épreuve…

Le duc, appuyé sur le bras de son fils, sort de la chambre de sa femme pour regagner son appartement, et laisse seule la duchesse della Sorga.

XXXV

Le lendemain du jour où s'étaient passés dans la *maison du bon Dieu* les événements précédents, Wolfrang et Sylvia se trouvaient, vers les dix heures du soir, dans ce salon dont les boiseries masquaient deux issues secrètes et souterraines.

Toutes deux, par un plan incliné, aboutissaient, l'une au niveau des caves de l'hôtel occupé par la famille della Sorga, l'autre au niveau des caves de la *maison du bon Dieu*.

Cette dernière habitation offrait cette particularité que le mur du fond, parallèle à la façade était creux ou plutôt se composait de deux murailles de briques laissant entre elles un espace vide de six pieds de largeur ; cet espace, régnant dans toute la hauteur de la maison, depuis la cave jusqu'aux mansardes, et divisé en étages desservis par un étroit escalier en vis, formait ainsi une sorte de couloir secret, pratiqué derrière le mur du fond de chaque appartement.

D'imperceptibles ouvertures, ménagées dans l'ornementation des plafonds, des alcôves et des bordures sculptées des glaces, permettaient, grâce à un ingénieux appareil acoustique, d'entendre du couloir secret tout ce qui se disait, même à voix basse, dans les différentes pièces que longeait le couloir, entre autres, et spécialement, les chambres à coucher et les salons de chaque étage.

De larges tuyaux ventilateurs aéraient suffisamment ces différents réduits ainsi étagés, auxquels on montait par un étroit escalier en spirale.

Rien, à l'extérieur, ne pouvait faire soupçonner l'existence de cette muraille à double paroi, dont le faite, maçonné de briques, était masqué par la toiture, au-dessus de laquelle s'élevait, confondu parmi les corps de cheminée, le tuyau ventilateur destiné à aérer ces couloirs cachés.

Ils existaient pareillement, mais sur une échelle réduite, dans l'hôtel occupé par la famille della Sorga ; de sorte que, grâce aux deux conduits souterrains qui aboutissaient à la *maison du bon Dieu* et à l'hôtel contigu de celui qu'il habitait, Wolfrang pouvait, du salon où il se trouvait alors avec Sylvia, se rendre en peu d'instants dans ces réduits secrets pratiqués derrière chaque appartement des deux logis.

Enfin, grâce aux précautions prises par l'architecte, d'embaucher des ouvriers étrangers pour édifier, pour achever ou ornementer ces

demeures, et de clore rigoureusement le terrain pendant leur construction, l'existence des murailles à double paroi n'avait jamais été soupçonnée des locataires.

Donc, Wolfrang et Sylvia, ce soir-là, vers les dix heures, s'entretenaient ensemble.

La jeune femme, profondément triste et abattue, disait en soupirant :

— Quel sanglant sarcasme de la destinée que cette épreuve ! Elle devait, selon loi, mon Wolfrang, me guérir des pensées qui me navrent, me tuent, et auxquelles je veux me soustraire en m'en allant bientôt dans l'une de ces sphères étoilées… où, sans cesse, nous renaissons, corps et esprit, vivant ainsi à l'infini, nous élevant, nous épurant, de monde en monde, en montant éternellement vers Dieu…

» Ô Wolfrang, il y a une année, je te disais : Je suis lasse… lasse de voir le triomphe de l'iniquité sur cette terre maudite… je suis lasse de voir les méchants heureux et impunis… les bons, les justes méconnus, sacrifiés, méprisés, vivant de l'amertume de leurs larmes et de leurs hontes imméritées…

Je me suis soumise à tes volontés, mon Wolfrang bien-aimé ; j'ai renoncé, pour un temps, à ce voyage en ces sphères nouvelles pour nous, selon notre croyance et les aspirations de mon âme, où les méchants deviennent meilleurs, et les bons meilleurs encore…

» Cette dernière épreuve devait, disais-tu, me convaincre de ce que tu appelais mon erreur… Et les faits les plus accablants… nous prouvent, hélas ! que, loin de m'abuser, j'étais encore au-dessous de la terrible réalité !

— Parce que tu es… parce que tu dois être encore le jouet des illusions… des apparences, ma Sylvia… mais, lorsque ce trompeur mirage va s'évanouir à tes yeux devant les splendeurs de l'ÉTERNELLE VÉRITÉ… tu reconnaîtras la vanité de ces illusions… de ces apparences…

— Des illusions, Wolfrang ? Hélas ! est-ce donc une illusion, entre autres, que le coupable égarement de cette malheureuse femme, madame Lambert, cédant la séduction de ce fat imbécile ?… Est-ce donc une illusion que la commisération sublime de cet époux outragé ?… Quoi ! sa première pensée est de sauver la réputation de sa femme par une feinte dont la délicatesse égale la générosité sublime, en simulant d'être en tête-à-tête avec Francine, afin de détourner les soupçons de son commis aux aguets !…

» Et cependant M. Lambert savait que sa femme se trouvait chez M. de Luxeuil… Est-ce assez de grandeur d'âme !…

» Et cet entretien des deux époux résumé par ces mots admirables :

» — En vous épousant, madame, j'ai juré de vous accorder aide et protection jusqu'à la fin… Votre faute ne me dégage pas de mon serment !

« Est-ce là une illusion, Wolfrang ? N'étais-tu pas ému toi-même jusqu'aux larmes en me racontant cet entretien, surpris par toi, grâce au couloir secret ?

— Non, Sylvia… non, ce n'est pas une illusion… M. Lambert s'est élevé jusqu'à l'héroïsme du pardon, du dévouement et du sacrifice !

— Et ce héros du pardon, du dévouement et du sacrifice, indignement trahi… est à cette heure le plus infortuné des hommes !

— Telle doit être ta conviction, ma Sylvia, et tout à l'heure tu connaîtras ton aveuglement… Mais passons… quel exemple vas-tu me citer encore ?… Le banquier Borel ?

— L'impunité de ce rusé fripon est-elle assez frappante ? Quelle est la source de son immense fortune ? Un acte plus lâche, plus infâme peut-être que celui du brigand qui vole et qui tue… N'est-ce pas quelque chose d'horrible que cet abus de confiance accompli avec une si audacieuse hypocrisie, et dont le frère de ce malheureux M. Dubousquet a été victime ?…

» Et quelles conséquences, grand Dieu ! que celles de cette noire scélératesse !… la ruine, le désespoir d'une famille longtemps heureuse et honnête !… le chef de cette famille, poussé au crime par la misère, et sauvé par l'admirable sacrifice de son frère, ce naïf et glorieux martyr du dévouement fraternel ! ce forçat libéré… aujourd'hui l'objet du mépris et de l'aversion des habitants de cette maison !

— Oui ; tandis que le banquier Borel, dix fois millionnaire, est cité comme le modèle de la plus rigide et de la plus éclatante honnêteté, jouit de l'estime, du respect de tous ; que l'opinion publique l'acclame un grand homme de bien ; que les journaux, échos de ces éloges, affirment à la France, à l'Europe, que M. Borel est le noble type du financier enrichi par son travail, et poussant la probité et la délicatesse jusqu'au plus ombrageux scrupule… Une sanglante raillerie de la destinée, Sylvia !

— N'est-ce pas un nouvel et exécrable exemple de l'impunité des méchants en ce monde-ci ?… C'est à toi de me répondre, Wolfrang.

— Illusion !… Ce seul mot sera ma réponse.

— Illusion !… Dieu juste !

— Oui, et pourtant ce n'est pas tout ; non ! Ce vil et lâche coquin est idolâtré par une femme d'un noble et excellent cœur, d'une riante

et aimable vertu, d'un esprit charmant, d'un caractère plein de solidité, plein de droiture et de délicatesse… témoin ce touchant aveu de l'amour de son fils pour toi, ma Sylvia… aveu suspendu sur ses lèvres… et qu'elle n'a voulu te faire qu'en ma présence par un sentiment exquis. Et ce jeune Alexis Borel, doué de vaillantes qualités, vénère et chérit un père indigne…

» Un seul homme au monde pourrait le dénoncer… cet homme est M. Dubousquet, et il serait, s'il parlait, regardé comme un calomniateur abominable !

» De sorte, diras-tu, n'est-ce pas, ma Sylvia ? que ce Borel, riche à millions, environné de l'estime publique, de la tendresse et de la vénération de sa famille… offre l'un des plus épouvantables exemples de l'impunité des scélérats et de la sécurité de leur bonheur en ce monde-ci… tandis que les hommes tels que Dubousquet sont l'objet du mépris et de l'aversion de tous !

— Est-ce donc là encore une illusion, Wolfrang ?

— Oui… et des plus complètes, tu le reconnaîtras tout à l'heure… Mais passons encore… De qui me parleras-tu ? de M. de Francheville ?

— Ah ! cet ignoble hypocrite me cause peut-être encore plus de dégoût et d'aversion que le banquier Borel. Quoi de plus révoltant que la passion effrénée de ce vieillard pour cette perverse et effrontée créature ? Quoi de plus ignoble que cette domination qu'il exerce sur elle, grâce à ce faux qu'il lui a fait commettre ?… Enfin, quoi de plus perfide, de plus noir que cette machination, grâce à laquelle le prévaricateur s'est assuré l'impunité… en dénonçant, incroyable audace ! une prétendue tentative de corruption exercée sur lui ! sur lui qui s'est vendu pour une somme considérable… destinée à assouvir la rapacité d'une fille perdue !…

— Oui… et, comme elle le dit dans son langage : « Si Francheville la tient… elle le tient aussi. » Mais, comme l'un et l'autre ont un égal intérêt au silence… mais, comme M. Morin, unique complice de la prévarication de ce fonctionnaire, se perdrait en le démasquant, il s'ensuit, n'est-ce pas, Sylvia… que l'impunité de cet autre misérable est assurée ? L'opinion publique, les journaux exaltent sa vertu ; il continuera d'être cité comme l'exemple des fonctionnaires intègres… Enfin des souverains étrangers, s'associant au sentiment d'estime qu'il inspire, lui enverront des insignes de chevalerie… rendant hommage, non moins à la droiture du négociateur qu'à la haute intégrité de l'homme public, lequel n'est cependant qu'un affreux coquin ! De sorte que sa vie se passera doucement partagée entre sa passion forcenée pour mademoiselle Cri-Cri, qu'il domine maintenant, et les respects de tous, grâce à la profonde considération que ce vieux drôle a usurpée !

— Est-ce encore une illusion, Wolfrang ?

— Oui… et des plus trompeuses !… Mais continuons… Me parleras-tu de ce Luxeuil, le type odieux et, je l'avoue, assez nouveau, de l'avare sordide greffé sur le roué vulgaire ; ce fat sans cœur, sans entrailles, ce bel animal, ce maître sot, dont la présomption peut égaler l'impudence ?

— Ah ! Wolfrang… ce roué vulgaire, à qui toute femme de cœur et d'esprit, ou seulement de bonne compagnie… devrait faire fermer la porte le lendemain de sa première visite… ce roué vulgaire a des succès dans le monde, et dans le meilleur monde… Cette odieuse duchesse della Sorga, sans parler d'autres bonnes fortunes, ne s'est-elle pas affolée de lui ? Enfin, ce roué vulgaire, ainsi que tant, d'autres de ses pareils, a, pour satisfaire à son caprice… d'un jour… porté le trouble, le déshonneur et des chagrins incurables dans le foyer de M. Lambert.

» Qu'en adviendra-t-il pour ce Luxeuil ? Quel sera son châtiment ? Le mépris écrasant avec lequel l'a traité l'époux outragé ? Qu'importe à ce Luxeuil ! Nul ne saura son ignominie, et, adoré des sottes, envié des sots, il continuera de marcher triomphant dans ses roueries vulgaires, se souriant à lui-même sans que rien vienne troubler l'impudente placidité de cette âme, aussi sèche que de la boue durcie !

— Mais, diras-tu, pauvre Sylvia, qu'est-ce que l'impunité de ce fat ridicule et malfaisant auprès de l'impunité dont est couvert l'exécrable forfait de M. de Saint-Prosper ?… M. de Saint-Prosper… cette providence des petits enfants… ce philanthrope béni de toutes les mères, et dont le nom, répété, prôné par les journaux de France et de l'étranger, prend place parmi les noms des bienfaiteurs de l'humanité ?… Et pourtant ce fondateur de l'œuvre d'alimentation de la première enfance… ce prétendu saint Vincent-de-Paul est un escroc doublé d'un assassin !… Oui, après avoir séduit sa servante… l'infortunée nièce de Dubousquet, et l'avoir rendue mère… ce monstre a étouffé son enfant… l'a brûlé… afin d'effacer toute trace de son crime… et ensuite…

— Ah ! Wolfrang, n'achève pas !… À la seule pensée de ce crime, le plus horrible des crimes !… je sens là… au cœur… une douleur nouvelle, – dit Sylvia, pâle, frémissante, et dont les traits exprimaient une indicible souffrance… – Laissons ce monstre !…

— Calme-toi… ange bien-aimé… calme-toi… et posons notre pensée sur un contraste adorable ! Antonine Jourdan… loyale, vaillante et généreuse nature… Dis, ma Sylvia, quoi de plus charmant et de plus touchant à la fois que le tableau de l'existence de cette orpheline, d'un caractère à la fois si ferme et si enjoué, d'une vertu si

riante et si forte ; vivant seule et irréprochable, entre le souvenir toujours présent de sa mère et de son fiancé : gagnant gaiement par son travail le pain de chaque jour, et de ses épargnes formant sa modeste dot ?…

— Wolfrang… Wolfrang… est-ce une raillerie amère ? Cette malheureuse enfant… n'a-t-elle pas vu son avenir brisé… par le suicide de son fiancé, dont elle a pris aujourd'hui le deuil ! Ah ! qu'elle était navrante ce matin sous ces vêtements noirs, quelle ne quittera plus, m'a-t-elle dit, et je la crois !…

» Hélas ! du malheur irréparable dont elle est à jamais frappée, quelle est la cause ?… Son pieux respect pour la mémoire de sa mère, la fidélité à la foi du serment ! Oui, d'un mot, Antonine pouvait détruire les soupçons de son fiancé, en lui disant : « Je suis la fille du colonel Germain… » Mais ainsi elle violait le serment juré sur le lit de mort de sa mère, dont le déshonneur était révélé ! aussi Antonine s'est tue ! Angélique martyre du culte maternel… et cependant victime du calomnies infâmes, sa vie s'écoulera désormais dans le deuil et dans les larmes… tandis que cette abominable duchesse della Sorga, honorée de tous comme épouse et comme mère…

— Continuera, sous son masque hypocrite, d'être l'opprobre de son sexe… n'est-ce pas, Sylvia ? Quelle ruse ! quelle audace ! quel front d'airain ! Et le duc ! et Felippe… cet infernal bossu ! ce fratricide engendré par le fratricide paternel ! C'est la famille des Atrides que cette famille… moins Ottavio. Noble jeune homme ! combien sa pureté resplendit au milieu des ténébreuses horreurs dont il est entouré !

— Et ce noble jeune homme, forcé de mépriser, de détester sa mère, jusqu'alors l'objet de son idolâtrie… ressentant cruellement la haine dont le poursuit son frère, qui attentera peut-être à ses jours ; ce noble Ottavio sera désormais le seul malheureux de cette famille criminelle.

Le silence qu'il gardera sur l'indignité de sa mère assurera l'impunité de cette horrible femme ; le fils fratricide ne sera pas dévoilé par un père fratricide, et la sécurité de celui-ci est assurée par cette lettre arrachée à son frère Pompeo par la terreur de la mort ; car, aujourd'hui, m'as-tu dit, Wolfrang, le duc a réuni chez lui ses compagnons d'exil… et ils sont sortis, soulevés d'indignation, en pensant que le plus courageux défenseur de l'indépendance italienne… avait pu seulement être soupçonné de trahison ! lui, le patriote illustre ! lui, le glorieux proscrit ! lui, le saint martyr de la liberté sainte… Cela est-il vrai, mon Wolfrang ?… cela est-il vrai ?

— Peut-être, Sylvia ! peut-être !

— Non, non ! le doute n'est plus, hélas ! permis. – Les bons, les vertueux, les justes, sont-ils assez calomniés, assez méprisés, assez

malheureux ! Va-t-elle être assez amère, assez navrée, assez désespérée, la vie d'Antonine Jourdan, de M. Lambert, de M. Dubousquet, du marquis Ottavio ! Et quel avenir attend les égoïstes, les fripons, les hypocrites, les scélérats, les monstres ?… La duchesse della Sorga, le duc, son fils Felippe, M. de Luxeuil, M. Borel, M. de Saint-Prosper, M. de Francheville et sa digne maîtresse, cette fille perdue, cause de l'opprobre de ce misérable ? Oui, quel avenir les attend… ceux-là que l'impunité couvre et protége contre la vindicte des hommes ?

— Quel sera leur avenir, ma Sylvia ?… Un avenir dont tu vas être épouvantée ; car, par le présent, tu jugeras de cet avenir. Ah ! je te l'ai dit souvent, mais tu ne me croyais pas alors, et tu me croiras aujourd'hui… il est, en ce monde-ci, des ÉLUS et des DAMNÉS…

» Les méchants, quels qu'ils soient, et malgré l'apparence de leur impunité triomphante, subissent des châtiments terribles, infaillibles… et trouvent L'ENFER DANS LEUR ÂME… ils sont les DAMNÉS… DE CE MONDE-CI.

» Les bons, les justes, malgré leur apparente infortune, malgré les jugements iniques dont ils sont victimes, éprouvent des ravissements ineffables… des consolations si douces, si saintes, qu'ils oublient l'injustice des hommes, et trouvent le CIEL DANS LEUR ÂME… ils sont les ÉLUS… DE CE MONDE-CI.

— Oui, telle a toujours été ta philosophie, ô mon Wolfrang ; hélas !… elle n'est que le rêve de ton grand cœur.

— Cette philosophie n'est autre que l'éternelle vérité.

— Quoi ! cette affirmation en présence de cette dernière épreuve qui devait, disais-tu, me guérir… de mon erreur ?

— Jamais ma philosophie… celle des honnêtes gens, jamais, en un mot, l'éternelle vérité n'a reçu de sanction plus complète.

— Que dis-tu ! sanctionnée par cette épreuve ? par les faits accomplis ici depuis trois jours ?

— Oui, sanctionnée par les faits accomplis depuis trois jours. – Oui… et, comme moi, tout à l'heure, tu diras : *Châtiés et malheureux en ce monde-ci sont les méchants ; heureux et récompensés en ce monde-ci sont les bons et les justes !*

— Et cette conviction, Wolfrang, qui me la donnera ?

— LES SECRETS DE L'OREILLER.

— Encore ces paroles mystérieuses…

— Tu vas comprendre leur sens. – Voici bientôt minuit ; viens, ma Sylvia ! viens !

Wolfrang prend sur un meuble une lanterne sourde ; il fait glisser dans sa rainure l'un des panneaux de la boiserie masquant l'entrée des conduits souterrains, et il disparaît, accompagné de la jeune femme.

XXXVI

Wolfrang, accompagné de Sylvia, et ayant avec elle gravi les degrés de l'étroite spirale de l'escalier conduisant au couloir secret qui règne derrière plusieurs pièces de l'entre sol de la *maison du bon Dieu*, occupé par M. Lambert, approche son oreille de l'ouverture d'un cornet acoustique communiquant à l'alcôve de la chambre à coucher du libraire.

Puis Wolfrang fait signe à sa compagne de prendre sa place et d'approcher à son tour son oreille du cornet.

Elle entend très-distinctement la voix de M. Lambert, qui venait de se mettre au lit.

M. LAMBERT. – Allons… je dormirai d'un bon sommeil cette nuit… je l'espère… Je suis plus calme… Le sacrifice est consommé… c'est fini de cette existence paisible, confiante, qui était la mienne… depuis trois ans… c'est fini !

Long silence coupé de quelques sanglots étouffés.

Mon Dieu !… j'étais si heureux de croire que je ne m'étais pas trompé dans mon espoir, fondé sur la reconnaissance de Francine… et je ne me trompais pas… non ! la malheureuse enfant était sincère alors dans son attachement… elle m'aimait autant qu'elle pouvait m'aimer malgré mes quarante ans, malgré ma laideur, malgré mon caractère sérieux et froid. Elle a fait ce qu'elle a pu… pour accomplir de son mieux ses devoirs. Je ne me suis jamais aveuglé sur la disproportion de nos âges… sur la faiblesse du sens moral de Francine… sur le peu d'attraits que devait avoir pour elle la condition que je lui offrais… Et cependant jamais, dans ma conscience d'honnête homme, jamais je ne me suis reproché ni repenti de l'avoir épousée. Que serait-elle devenue sans moi ?… Hélas ! ce qu'elle deviendrait demain… si je l'abandonnais…

Silence.

Et pourtant, elle n'est pas pervertie… elle a dû lutter, selon la débilité de ses forces morales, contre son coupable entraînement. Elle le regrette… elle a conscience de ce que j'ai souffert… de ce que je souffrirai encore… elle m'a, ce soir même, conjuré de la garder près de moi, si triste que doive être désormais sa vie. Et la mienne !… la mienne, grand Dieu ! j'en frémis ! quelle sera-t-elle ?

Nouveau silence.

Ah ! je ne me berce pas d'illusions ! la première amertume de son chagrin passée, les remords de sa faute s'affaibliront… s'effaceront… Francine conservera toujours le souvenir de mon pardon ; mais, à son âge… et avec son caractère… elle pourra céder de nouveau à une tentation mauvaise… je dois m'y attendre et, pour prévenir ce danger, redoubler de sollicitude, de surveillance envers elle. Pour moi, ce rôle de jaloux est ridicule et odieux ! Quelle vie, mon Dieu !… quelle vie !

Long silence.

Non ; ce rôle n'est, après tout, ni ridicule ni odieux. Ce n'est plus ma femme que je surveille… j'ai ma fierté ; désormais, je suis veuf. Non, ce que je surveillerai, c'est une pauvre et faible créature qu'il faut préserver du mal… et cela… c'est mon devoir ! et cela, je l'ai juré eu épousant Francine !… Cet engagement, je l'ai pris avec maturité, avec réflexion… j'ai déjà commencé de le tenir… je le tiendrai jusqu'à la fin…

Nouveau silence.

Oui, la conscience de ce devoir accompli me soutiendra, me réconfortera au milieu des chagrins que je prévois, d'autant mieux qu'il m'a soutenu, réconforté depuis hier… Ah ! combien de fois je me suis dit : « Si, cédant à l'égoïsme de ma colère, de mon indignation, légitime cependant, je n'avais songé qu'à la vengeance, au lieu de sauver d'abord la réputation de cette malheureuse enfant ; si je l'avais publiquement chassée de chez moi, où serait-elle à cette heure ?… Que deviendrait-elle demain et après ?… Ne pouvant même compter sur l'appui du misérable qui l'a perdue, hélas ! je n'en puis douter, la connaissant ainsi que je la connais, elle eût, tôt ou tard, écouté les suggestions de la misère, de la faim… elle se serait vendue… et aurait bientôt descendu les degrés de la dernière abjection… Ce qui reste de bon, de délicat dans le cœur de cette enfant, ce qui peut un jour la réhabiliter, se fût corrompu, détruit… et mon impitoyable sévérité eut à jamais perdu cette âme… C'était affreux pour moi !… quels remords ! »

Nouveau silence.

Au lieu de cela, je me dis : « J'ai sauvé la réputation de Francine ; elle ne subira les mépris de personne… et, loin d'être, à cette heure de la nuit, abandonnée de tous, errante, maudissant mes rigueurs inexorables, livrée aux angoisses d'un avenir menaçant, elle repose sous mon toit, du moins, sans inquiétude du lendemain, pleurant sincèrement sa faute, se promettant de ne plus faiblir, et bénissant peut-être ma clémence… » Ah ! cette pensée me calme, elle adoucit mon chagrin ; je sens que je me suis conduit en homme de bien, en homme juste. Ô clémence ! clémence !… vertu des bons cœurs ! quel

baume divin tu verses sur les blessures de l'âme !… Grâce à toi, elles deviennent de nobles cicatrices, parfois encore bien douloureuses… mais cette douleur même porte avec soi sa consolation, sa récompense, et vous rappelle votre généreux pardon envers qui vous a blessé…

Nouveau silence. Puis M. Lambert, cédant peu à peu au sommeil, ajoute d'une voix qui s'affaiblit et s'éteint :

Je me sens de plus en plus réconforté, apaisé ; ma conscience est tranquille, je n'ai rien à me reprocher : j'ai accompli mon devoir… Francine, pauvre enfant !…

Ces mots, empreints d'une tendre commisération, sont les derniers qui parviennent à l'oreille de Sylvia.

Bientôt elle n'entend plus que la respiration lente et paisible de M. Lambert.

Il s'endort profondément.

WOLFRANG, *à Sylvia.* – Tu l'as entendu, ma bien-aimée, tu l'as entendu, ce secret de l'oreiller… cet épanchement de l'âme, naturel à l'homme, à cette heure de la nuit où, dans le silence et la solitude, il recueille sa pensée sur ses actes de la journée, en cherchant le sommeil consolateur, ou craignant l'insomnie vengeresse… Écoute à cette heure le secret que Francine Lambert confie à son tour à son oreiller.

Wolfrang indique à sa compagne un autre conduit aboutissant à l'alcôve de madame Lambert.

Ces paroles de la jeune femme arrivent jusqu'à Sylvia :

FRANCINE. – André, lui à qui je dois tout, jusqu'au pain que je mange !… il a sauvé ma réputation… il a eu pitié de moi… il me garde chez lui… et l'autre… ce sans-cœur… ce lâche, pour qui je me suis perdue, me voyait d'un œil sec… chassée par mon mari… réduite à mourir de faim ou à me vendre ! Pas un mot de pitié pour moi… Il avait peur que je ne lui restasse sur les bras, tant il est avare ! Et j'ai pu croire qu'il m'aimait ! et c'est à lui que j'ai sacrifié le repos, la confiance, l'honneur du meilleur des hommes !…

Elle pleure à chaudes larmes.

Que je suis malheureuse ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et penser que rien, ni mon repentir, ni ma reconnaissance pour la bonté angélique d'André, rien ne pourra empêcher le passé d'avoir été, rien ne me rendra la confiance d'André, rien ne me fera oublier que la cause de mes chagrins est ce Luxeuil, que je méprise, que je hais maintenant autant que je l'admirais !… Ô André, tu es bon comme Dieu, toi ! C'est à genoux, les mains jointes, que je dois prononcer ton nom béni ! Hélas ! où serais-je à cette heure, sans ta miséricorde ?… Grâce à toi, je n'ai pas à craindre la misère et les tentations dégradantes quelle

inspire… Je le sais bien. André avait raison, à ces tentations je n'aurais pas résisté… Je suis si faible, si lâche ! j'aurais fait comme tant d'autres… Et il me sauve de cette infamie ! Grâce à lui, rien ne me manquera, ainsi que par le passé… Oh ! la préoccupation du savoir comment vivre ne viendra pas me distraire de mes tourments ; je pourrai les dévorer bien à loisir, comme en ce moment.

Silence et pleurs.

Ah ! si j'en crois ce que j'éprouve à cette heure… j'aimerais mieux cent fois mourir que de commettre une autre faute… J'ai trop souffert… et André surtout a trop souffert. Mon Dieu ! il m'était si facile de ne pas le rendre malheureux et de ne pas me rendre moi-même si malheureuse… Quelle vie !

Pleurant.

Toujours face à face avec ces dévorantes pensées ! impossible de fermer l'œil… j'ai la fièvre… Oh ! je ne dormirai pas plus cette nuit-ci que l'autre… Quelle vie !… Quelle vie !…

La voix de Francine se perd dans les sanglots.

WOLFRANG, *à Sylvia.* – Et maintenant, bien-aimée, montons au premier étage, où demeurent le banquier Borel et mademoiselle Cri-Cri.

XXXVII

Wolfrang et sa compagne ont gravi les degrés de la spirale qui conduit au couloir secret du premier étage.

La jeune femme approche son oreille du conduit acoustique répondant à la chambre à coucher du banquier, et entend d'abord le dialogue suivant.

MADAME BOREL. – Mais, encore une fois, mon ami, que le malfaiteur trouve insupportable la présence de l'honnête homme, cela va de soi ; mais que l'honnête homme se sente gêné par la présence du malfaiteur, voilà ce que je ne puis concevoir, et ce qui me paraîtrait impossible si je ne savais ta délicatesse, ta probité, pour ainsi dire tellement irritables, que la seule présence d'un malhonnête homme les exaspère… En d'autres termes, il serait tout naturel que ce misérable Dubousquet voulût fuir cette maison… ta vue lui rappelant toujours son crime ; mais que, toi, tu veuilles absolument quitter ce logis, auquel nous tenons par tant de raisons, cela me paraît, permets-moi de te le dire, déraisonnable.

BOREL. – L'aversion que m'inspire ce misérable est invincible ; la pensée de le rencontrer m'est odieuse. C'est une faiblesse, soit ! mais il en est ainsi. Et, puisque M. Wolfrang refuse de chasser de chez lui ce repris de justice, refus inconcevable de la part d'un homme qui semble aussi honorable que possible, c'est à moi de sortir de céans.

MADAME BOREL. – Quel chagrin pour ce pauvre Alexis et pour moi ! J'espérais tant de l'heureuse influence que cette charmante madame Wolfrang aurait exercée sur lui ; elle eût été son ange gardien, et…

M. BOREL, *impatiemment.* – Ma chère amie, je te le répète, il m'est impossible de consentir à demeurer ici, tant que ce repris de justice y restera.

MADAME BOREL. – Ainsi, toi… toi, le plus honnête homme qui existe au monde… tu fuirais devant un pareil scélérat ?… Non, non, mon ami… tu réfléchiras… la nuit porte conseil… tu te mettras au-dessus de ces susceptibilités vraiment inconcevables pour qui connaît comme moi la droiture, la fermeté de ton caractère… Bonsoir, mon ami… à demain… Nous reprendrons cet entretien.

M. BOREL. – Bonsoir, chère femme…

Un silence de quelques instants succède au départ de madame Borel, pendant que son mari s'occupe des préparatifs de son coucher.

M. BOREL, *se jetant sur non lit, et d'une voix navrée.* – Ah ! que de millions je donnerais aujourd'hui pour n'avoir pas volé au frère de ce Dubousquet ces misérables cinquante mille francs, source première de mon immense fortune !

Long silence.

Hélas ! telle est mon invocation de chaque soir, lorsque, seul à seul avec moi-même, et encore sous l'impression de la tendresse et de la vénération que ma femme et mon fils viennent de me témoigner, le souvenir de ma mauvaise action vient empoisonner jusqu'aux marques de l'affection et de l'estime de ces deux êtres si chers à mon cœur !… Ah ! Dieu seul sait ce que je souffre en les entendant chaque jour exalter à l'envi ma probité, ma délicatesse !… Chacune de leurs louanges est pour moi un coup de poignard !… et pourtant, sauf cet abus de confiance, à qui j'ai dû l'instrument de ma fortune, j'ai toujours été honnête homme… La probité la plus scrupuleuse est devenue à la fois mon expiation et mon luxe… Je prodigue aux malheureux l'or à pleines mains… j'encourage les arts… je fais le meilleur usage possible de ma fortune… Mais elle a sa racine dans un acte infâme… et, pour moi, pour moi seul, les fruits en sont amers et corrompus !

Silence.

Ah ! si le sort m'eût été contraire ; si, malgré mon abus de confiance, j'étais resté pauvre, je n'éprouverais sans doute pas l'intensité du remords dont je suis poursuivi au milieu de ma richesse et de ma haute renommée d'honnête homme… Non ! aigri, ulcéré par la pauvreté, je regretterais moins ma mauvaise action que la stérilité de cet acte coupable… Mais, dans ma position, possédant tout ce qu'il est humainement possible de désirer, le souvenir de mon indignité devient le pli de la feuille de rose, intolérable au sybarite… Je serais mille fois plus riche encore, qu'au prix de millions et de millions, je ne pourrais effacer l'infamie dont ma vie est entachée…

Silence.

Ah ! je suis un bien malheureux homme ! Que deviendrais-je… si jamais ma femme et mon fils… découvraient que je suis coupable d'un de ces abus de confiance, dernièrement encore si énergiquement flétris par Alexis !… Cette continuelle appréhension est mon supplice… Quel mépris ma femme et mon fils ressentiraient pour moi, ou, s'ils parvenaient à me le dissimuler… quelle douloureuse pitié !… quelles cruelles déceptions je lirais dans leur âme sous toutes leurs feintes indulgences !… Mon Dieu ! que de millions je donnerais aujourd'hui pour n'avoir pas volé ces cinquante mille francs !… Oh ! oui, oui, je suis un bien malheureux homme !…

Nouveau silence.

Non ! il m'est impossible de me résigner à demeurer plus longtemps ici… La présence de ce Dubousquet… serait pour moi une torture insupportable… L'innocence de ce martyr du dévouement fraternel m'écrase… Malgré moi, j'admire cet homme et il m'épouvante… Hier, son regard timide me glaçait jusqu'à la moelle des os… et, lorsque, de sa voix craintive et douce, il me disait : « Vous savez bien pourtant que je suis un honnête homme ! » la sueur me coulait du front… je me reniais un scélérat endurci… Non, non, je quitterai cette maison…

Silence.

Oh ! châtiment !… M. Borel, le banquier millionnaire… de qui l'autre jour encore les journaux vantaient l'éclatante probité !… M. Borel obligé de fuir devant un forçat libéré ! Ah ! je suis un bien malheureux homme !…

Nouveau silence.

Et pourtant… résister aux observations de ma femme… si vraies, si sensées, m'obstiner à quitter ce logis, n'est-ce point risquer de la mettre sur la voie de la vérité, ou d'éveiller ses soupçons ? En vain, je me retranche dans la prétendue répugnance invincible que me cause la vue de ce malfaiteur… ce prétexte est si puéril, si déraisonnable, que ma femme peut à peine y ajouter foi, tant il contraste avec la rectitude ordinaire de mon jugement. Aussi persévérer davantage serait pour moi périlleux. Et cependant, la présence de ce malheureux avive encore mes remords… Et si, pour se venger de moi, il allait parler ?… Il ne serait pas cru… puisqu'il a déposé contre lui-même en justice… Mais enfin… ses révélations, si incroyables qu'elles paraîtraient à ma famille, rapprochées de mon désir opiniâtre de quitter cette maison… pourraient… Mon Dieu ! que faire ?… que faire ?… Je ne sais. Demain avant le jour… j'aviserai en me réveillant… Je dors si peu !… Tâchons cependant de trouver le sommeil… le repos… jamais je n'en ai eu tant besoin…

Long silence.

La présence de ce Dubousquet m'inquiète, m'obsède, malgré moi… Je ne puis m'endormir… je suis agité… nerveux…

Nouveau silence coupé de soupirs étouffés ; cependant M. Borel finit par s'endormir à demi, en murmurant encore :

Ah ! que de millions je donnerais… aujourd'hui… pour n'avoir pas volé… ces…

M. Borel n'achève pas, sa voix, expire, et Sylvia n'entend plus que les aspirations et les expirations du sommeil péniblement oppressé auquel cède enfin le millionnaire.

WOLFRANG. – Et maintenant, Sylvia, écoutons les secrets de l'oreiller de cette indigne créature, de qui les vices, s'ils ne s'excusent pas, du moins s'expliquent par l'abandon et la misère où elle a vécu dès son enfance.

Mademoiselle Cri-Cri, au moment de se coucher, dialogue ainsi avec sa femme de chambre :

CRI-CRI. – Et n'oublie pas de me réveiller dès qu'il fera jour.

LOUISE. – Oui, madame.

CRI-CRI. – Et dis à Catherine d'être de guet dès le matin à la fenêtre de l'antichambre qui donne sur l'escalier.

LOUISE. – Oui, madame.

CRI-CRI. – Luxeuil essayera sans doute de sortir demain, ce qu'il n'a pas osé faire aujourd'hui… excepté pour venir me faire une scène…

LOUISE. – Dieu de Dieu… quelle scène !… madame… quelle scène !… J'ai cru qu'il allait vous étrangler… à propos de ce coffret dont il parlait, et que vous n'avez pas voulu lui rendre… Les yeux lui sortaient de la tête, il était effrayant.

CRI-CRI, *riant.* – Et laid !… hein ! Quelle binette pour un si bel homme !

LOUISE. – Le fait est qu'il n'était pas beau du tout en ce moment-là… Mais… à votre place, je lui rendrais son coffret… Cet homme-là est capable de quelque mauvais coup. Son nez devient blanc quand il rage… et c'est un signe qui…

CRI-CRI. – Lui rendre ce coffret ?… Ah bien, oui, ma chère ; c'est une poule aux œufs d'or…

LOUISE. – Le coffret ?… Quoi donc qu'il y a dedans… madame ?

CRI-CRI. – Va te coucher, ma fille… et moi aussi… Vous savez ce que je vous ai promis, à toi, à Catherine et à l'ouvrière en journée, si vous m'avertissez dès qu'une femme montera chez lui, ou si vous ne le ratez pas… dès qu'il sortira… afin que je sois tout de suite sur ses talons…

LOUISE. – Soyez tranquille, madame ; nous sommes trois fines mouches, et il sera bien malin s'il nous échappe…

CRI-CRI. – Tu as bien recommandé au cocher de remise d'être demain devant la porte, comme aujourd'hui ?

LOUISE. – Oui, madame.

CRI-CRI. – Va te coucher, ma fille.

LOUISE. – Bonsoir, madame.

CRI-CRI. – Bonsoir.

Un assez long silence succède à cet entretien.

CRI-CRI, *se mettant au lit*. – Oh ! oui, je te ferai la scie… va, Luxeuil… et une fière scie !… Tu les payeras cher… et une à une… les lettres du coffret… Il y a là dedans de quoi perdre une douzaine de femmes du monde… Les premiers billets de chaque correspondance sont signés… parce qu'ils ne sont pas compromettants ; puis, à mesure que ça chauffe, on ne signe plus que par des initiales, et enfin, quand tout est dit, l'on ne signe plus que le petit nom… mais l'écriture est la même, et, comme preuve… ça suffit… J'ai envoyé acheter le *Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses* ; et, comme mon don Juan de Luxeuil ne choisit ses amours que dans le grand monde, j'ai tout de suite trouvé les noms et les adresses des correspondantes de mon pingre ! Ah ! je le tiens, oui !… tu as eu beau me menacer tantôt de porter plainte en justice pour me forcer de rendre le coffret, je t'ai ri au nez ; tu en serais pour tes frais… sans parler du scandale du procès ; car les lettres sont en lieu sûr… et je t'ai prévenu que, si tu déposais une plainte, moi, je lançais à l'instant une circulaire aux époux de ces dames, afin de les prévenir que je tiens à leur disposition des billets doux de leurs chastes moitiés ; moyennant quoi, ils auront la preuve qu'ils partagent la position sociale… du héros d'un fameux roman de Paul de Kock !… Tu ne déposeras donc pas de plainte en justice, pingre de Luxeuil !… et ton coffret de lettres sera une poule aux œufs d'or… J'avais pour de bon un caprice pour toi ! Tu m'as méprisée… comme la boue de tes souliers… je te rendrai la vie aussi dure que la mienne… Ça me délassera… car, moi aussi, j'ai une scie… Oh ! oui… et atroce !…

Long silence.

Vieille canaille de Francheville !… je te tiens… mais lui aussi me tient !… et voilà ce qui m'enrage !… sans parler d'autre chose !… J'ai maintenant des bijoux… de beaux meubles… des domestiques… des rentes… mais ma liberté ?… Je dépends de *mon Anatole* ! Vieux gredin !… j'ai son argent ; mais il peut m'envoyer dans une maison de réclusion… Il ne fera pas ce coup-là, je le sais bien ; car moi, je le ferais imprimer tout vif dans le petit journal *le Pilori*… et il serait perdu… déshonoré… Mais, enfin, je suis toujours dans la dépendance de mon Anatole… et, à cause de cela, je l'ai en exécration… en horreur… Et je l'ai ruiné, je n'ai plus à attendre de lui un traître liard… et cependant il me faut subir ses volontés…

Nouveau silence.

Eh bien… oui… c'est atroce !… oui… cette dépendance-là et autre chose encore empoisonnera ma vie !… Et pourtant je suis rentière… rien ne me manque… Eh bien… foi de Cri-cri… je crois que je serais

assez bête pour regretter le temps où j'étais modèle et figurante aux Folies-Dramatiques, et où je dînais avec deux sous de galette du Gymnase…

Silence.

Oh ! c'est sur toi que je me vengerai, pingre de Luxeuil !… Ça me soulagera de te faire souffrir… d'être ta scie… ton cauchemar… ton tourment… ton supplice !…

Silence prolongé.

C'est drôle pourtant… quand je traînais la savate… et que je craignais tant d'aller crever à l'hospice et d'être disséquée par les carabins… car c'était là mon cauchemar… être disséquée !… c'est une petitesse… mais on n'est pas maître de ça… je me disais toujours : « Ah ! si j'avais des rentes ! c'est moi qui serais heureuse… et qui me moquerais de tout et du reste !… » Eh bien, pourtant j'en reviens là, voilà qui est drôle… J'ai maintenant des rentes… et, aujourd'hui, mon vieux filou d'Anatole s'en irait *ad patres*, je serais débarrassée de lui et de ma peur d'être fourrée dans une maison de réclusion… que j'aurais une autre scie… et celle-là… le diable en personne n'y pourrait rien… quand même j'aurais cent, deux cent mille livres de rente… au contraire… tant plus j'aurais de rentes… tant plus ma scie… me scierait… *Je ne serai jamais qu'une lorette*… voilà la chose…

Long silence.

En voilà une réflexion bouffonne ! en voilà une bête de conscience !… et pourtant, c'est vrai… et cette belle conscience-là m'est venue du jour où j'ai eu des rentes ! Quand j'étais bohème et sans le sou, je me fichais pas mal d'être coureuse ; je n'avais qu'une idée, qu'un rêve… être rentière, afin de ne pas aller crever à l'hospice, où j'avais tant peur d'être disséquée par les carabins… Eh bien, à cette heure, je suis rentière… et il n'y a pas à dire non… je me sens bien, moi, et j'en enrage ! ma scie est… et sera toujours d'être lorette… Et ce n'est pas à cause de la vertu que ça m'embête ; merci ! non… mais ça mord mon amour-propre… jusqu'au sang. Ainsi, l'autre jour, aux courses de Chantilly, quand je voyais ces femmes du monde dans la tribune réservée, je me disais : « Je suis aussi jolie et aussi bien mise qu'aucune de ces pécores… je rendrais leur amant ou leur mari infidèle, si je voulais m'en donner la peine… ça n'empêche pas… *qu'il m'est* DÉFENDU *d'aller m'asseoir à côté d'elles*… oui, ça m'est défendu. »

Nouveau silence.

Et penser que j'aurais cent, deux cent, trois cent mille livres de rente… que je serais la Vénus de Médicis en chair et en os… que ça serait tout de même. Oui, la dernière laideron venue, avec une robe de quatre sous… pourvu qu'elle soit, comme on dit, une femme honnête,

peut aller là où il m'est défendu, où il me sera toujours défendu d'aller, à moi, Cri-Cri… En voilà un ver rongeur !… oh ! oui, rongeur ! Je pourrai bien m'étourdir ; mais, c'est égal, quand je serai seule comme maintenant, sans pouvoir dormir, je me sentirai rougir à vif, jusqu'à la moelle des os, par cette maudite pensée : « Je serais rentière, je serais riche à millions, qu'il y a des choses *qui me sont défendues parce que je suis lorette.* » Et, misère de moi ! la seule chose que l'on désire avec fureur, avec désespoir, et que l'on met avant toutes les autres, et qui vous en dégoûte, c'est justement celle-là qui vous est défendue…

Silence.

En fin de compte, c'est très-embêtant, et, qui pis est, c'est que je suis embêtée à perpétuité, foi de Cri-Cri… si je dois souvent ruminer la chose comme cette nuit… Peut-être aurait-il mieux valu pour moi être disséquée à seize ans… par les carabins… En voilà une idée gaie, pour m'endormir !… et, pour sûr, je vais rêver qu'on me dissèque… Merci !… c'est gentil !…

WOLFRANG. – Et maintenant, ma Sylvia, montons au second étage… et tu sauras quels secrets MM. de Luxeuil et de Francheville confient à leur oreiller…

XXXVIII

Wolfrang et Sylvia ont gravi les degrés qui conduisent au réduit secret pratiqué derrière les appartements de MM. de Francheville et de Luxeuil.

Sylvia prête l'oreille, et elle entend le bruit des pas, tantôt lents, tantôt précipités, du jeune *beau,* arpentant de long en large sa chambre à coucher.

M. DE LUXEUIL. – Impossible de dormir… voilà ma seconde nuit blanche… et elle ne sera sans doute pas la dernière ! Quoi d'étonnant… agacé, vexé, tourmenté, bourrelé, comme je le suis depuis avant-hier !…

Éclat de rire sardonique.

Ah ! ah ! ah ! charmant, en vérité ! charmant !… ça avait si bien commencé ! J'ai joué le rôle d'un niais avec cette petite Lambert. Son mari, ce boutiquier, m'a traité devant elle comme un pleutre ! Mordieu ! le rouge me monte encore au front, en songeant aux insolences de ce vieux drôle ! Moi, si chatouilleux sur le point d'honneur, moi qui me suis battu dix fois, être obligé de dévorer ces outrages !… Mais que faire ?… Il trouve sa femme chez moi… je n'avais rien à répliquer… et puis il était dans le vrai. Est-ce que je voulais m'embâter de cette petite sotte, me charger de son avenir, ainsi qu'il me le demandait avec un incroyable aplomb ? Moi, me charger de sa femme ! il était encore bon là, M. Lambert ! une dépense du trois à quatre mille francs par an… presque l'entretien de deux de mes chevaux… Réduire mon écurie de moitié ! car, pour rien au monde, non-seulement je n'outrepasserais mon revenu, mais je ne cesserai jamais d'en économiser un cinquième pour parer aux éventualités… Or, que Dieu me damne ! si, de ma vie, j'ai songé, parmi ces éventualités, à me charger de l'avenir de cette petite Lambert… Pas si bête ! C'eut été pour la première fois qu'une femme m'eut coûté quelque chose… Dieu merci, ma bourse est sauve… mais il n'en est pas moins vrai que j'ai joué dans cette aventure un rôle piteux, ridicule au dernier point… Et, si cela s'ébruitait, je serais montré au doigt… Heureusement, le libraire a autant que moi intérêt au secret…

Silence.

Mais tout ceci n'est rien auprès de ce dont je suis menacé par cette infernale coquine de Cri-Cri !… C'est à ce point que je n'ai pas osé sortir aujourd'hui de chez moi, afin d'aller chez Héloïse et chez Marie,

de peur d'être suivi par cette infâme drôlesse, et du scandale qui pouvait s'ensuivre… car elle est capable de ne reculer devant aucune énormité… J'ai dû écrire pour remettre un rendez-vous que j'avais aujourd'hui chez moi, car cette misérable ne craindrait pas d'insulter les femmes qui viendraient ici… Mort de ma vie ! il n'a tenu à rien que j'aie tantôt écrasé cette vipère… lorsque, sachant enfin, par les aveux de mon valet de chambre, qu'il l'avait avant-hier laissée seule dans l'antichambre, je n'ai plus douté qu'elle ne m'eût soustrait le coffret renfermant mes lettres… Et, d'ailleurs, elle ne l'a pas nié, l'effrontée coquine !… Elle me fera savoir, m'a-t-elle dit, à quel prix elle me vendra… elle a dit le mot… elle me vendra cette correspondance en gros ou en détail…

Avec explosion.

Mais c'est affreux ! mais cela ne peut se passer ainsi… mais mon existence ne peut pas être troublée, empoisonnée par cette ignoble créature ! mais je ne puis pas… je ne veux pas me laisser spolier, ruiner par cette voleuse… car c'est une voleuse… Ces lettres, elle me les a volées… Il y a des lois… j'ai fait mon droit… La soustraction de lettres est considérée comme abus de confiance : je déposerai ma plainte… et…

Silence.

Oui… et après ?… Oh ! l'infâme !… elle me l'a bien dit : « Les lettres sont en lieu sûr… » Et, si je dépose ma plainte, elle écrit une circulaire aux maris… Mais c'est épouvantable !… Je ne parle pas des cinq ou six duels forcés qui me tomberont sur les bras, ce qui, après tout, n'a en soi rien de divertissant. Les maris les plus philosophes sont obligés d'obéir au point d'honneur, lorsque le scandale devient public ; et, si j'ai le bonheur de n'être pas tué dans ces duels, je suis moralement ou matériellement embâté des femmes du monde, qui, par mon fait, auront perdu leur position… Quelques-unes, quoique mariées richement, telles qu'Héloïse, par exemple, sont presque sans fortune personnelle… et, après un pareil éclat, je passerais pour un misérable, si je les abandonnais… Tout cela est bel est bien ; mais que le diable me brûle si je consens à me réduire pour elle à la besace !… Pourquoi pas tout de suite ouvrir à mes frais une maison de refuge pour les femmes séparées de leur mari ?…

Éclat de rire sardonique.

Ah !… ah !… ah !… c'est ravissant ! voilà une fondation philanthropique à laquelle n'a pas songé M. de Saint-Prosper.

Nouveau silence.

Ce qu'il y a d'affreux dans ma position, c'est que plus j'y songe, plus je l'approfondis… plus elle me semble inextricable… car, enfin, si cette

infernale créature s'est mis dans la tête de m'épier, de me suivre, d'être sans cesse aux aguets, elle ou ses coquines de servantes, afin de voir qui vient chez moi, ma vie devient un enfer… je serai continuellement sur les épines… Cette obsession de la part de ce monstre… échappe, à bien dire, à la loi… Tous les commissaires de police du monde ne pourront me protéger à cet endroit ! Si je la fais chasser d'ici, ou si je quitte moi-même ce logis, elle viendra dès le matin s'établir au dehors ; et, quand je lui échapperais trois fois sur une, je n'en vivrai pas moins dans des transes perpétuelles… Mais qu'est-ce encore, auprès de l'usage qu'elle veut faire de cette maudite correspondance ? Au diable les femmes qui ont la rage d'écrire, et les sots comme moi qui gardent les lettres… par vanité, au lieu de les brûler ! Mais, enfin, il n'y a pas de tergiversations possibles à ce sujet : il faut que je subisse les conséquences de la divulgation de ces lettres… et ces conséquences, pour mille raisons, me font trembler… ou bien il faut que je me décide à racheter ces lettres à cette infâme Cri-Cri. Me sachant riche, me croyant sans doute plus riche que je ne le suis… elle aura la scélératesse de mettre cette restitution au prix de cent, de deux cent, de trois cent mille francs !… pourquoi pas ?… et à un prix peut-être encore plus élevé !… Qu'est-ce que ça lui fait, à elle ?… Allons donc ! me dépouiller volontairement du tiers, de la moitié de ma fortune ?… Jamais… par le ciel… jamais ! Tant pis pour les femmes qui ont été mes maîtresses, si elles sont perdues !… C'est déjà bien assez pour moi d'avoir à me battre contre leurs maris !

Long silence.

Alors il ne me reste qu'un parti à prendre… quitter Paris, la France, au risque de laisser derrière moi éclater le scandale que provoquera l'infâme créature pour se venger… Misère de Dieu !

On entend le bruit de la chute d'une table, que M. de Luxeuil, dans l'emportement de sa fureur, a renversée d'un coup de pied.

Voilà donc où j'en suis réduit… risquer ma vie dans cinq ou six duels… avoir deux ou trois femmes à ma charge… n'inspirer aux autres qu'une crainte invincible d'être à leur tour victimes d'un pareil éclat… ou bien abandonner le tiers ou la moitié de ma fortune, peut-être même davantage à cette coquine, afin de racheter ces lettres… sinon m'expatrier… sans oser rester en France, à cause de l'effroyable scandale qui suivra mon départ… Voilà donc les trois alternatives où me réduit… qui ? mademoiselle Cri-Cri… Mille tonnerres ! je ne deviendrai jamais un assassin, je le sais ; mais je comprends maintenant qu'en un certain moment de vertige, la fureur, la haine, le désespoir… puissent vous pousser au meurtre…

Long silence, en suite duquel on entend M. de Luxeuil se jeter avec accablement sur son lit.

Je suis brisé… j'ai la fièvre : si cela dure… j'en deviendrai fou…

Nouvel éclat de rire sardonique.

Ah ! ah ! ah !… elle est belle, la vie d'un homme à bonnes fortunes !

WOLFRANG. – Fais deux pas, ma Sylvia bien-aimée… approche ton oreille de ce conduit… et écoute les secrets qu'à son tour le voisin de M. de Luxeuil confie à son oreiller.

M. DE FRANCHEVILLE, *d'une voix oppressée.* – Impossible de m'endormir… impossible !… Après tout… je préfère l'insomnie… au rêve de la nuit dernière… Assis sur la sellette… entre deux gendarmes… je me coupais la gorge avec un rasoir… en entendant ma condamnation à cinq ans de prison… pour forfaiture dans l'exercice de mes fonctions… C'est gai ! Le cas échéant d'ailleurs… telle serait ma fin… Plutôt le suicide… que le déshonneur public, la prison et ensuite la misère !

Silence.

Voilà donc à quelle extrémité je puis en être réduit d'un jour à l'autre… malgré la profondeur de mes combinaisons… malgré l'habileté de mes précautions… Il suffit d'une indiscrétion, même involontaire, de mon complice Morin… il suffit d'un coup de tête… d'un bavardage de cette fille infâme… pour me perdre… pour me forcer au suicide… En être arrivé là… après trente ans d'une vie intègre ! et en être arrivé là… pourquoi ?… Pour assouvir la passion forcenée… que m'inspirait, que m'inspire encore cette créature que je méprise, que j'abhorre et dont je ne puis me détacher ! Mon honneur perdu… mes sacrifices énormes… mon désir de ne pas être son jouet, et de lui imposer encore mes volontés, sont autant de liens qui m'enchaînent à elle…

Nouveau silence.

Ai-je des remords ?… Je ne sais… mais, si j'en ai, ils se confondent tellement avec la terreur de voir mon indignité découverte… que je ne puis les démêler… Cette terreur domine toute ma vie, toutes mes impressions… Ainsi, lorsque, avant hier au soir, chez M. Wolfrang, on exaltait mon intégrité… je me disais : « Pourtant ! si l'on savait que je suis un misérable ! » La même pensée me venait à l'esprit lorsque, hier, le secrétaire d'ambassade est venu, de la part de son souverain, m'apporter ces insignes de l'ordre de Charles III… hommage rendu au négociateur et au fonctionnaire incorruptible… Enfin, elle m'obsédait encore, cette pensée, lorsque, ce soir, à la réception des Tuileries, le roi m'a dit confidentiellement avec une si haute bienveillance : « Monsieur de Francheville, l'opposition vous est en ce moment si favorable, en raison de votre noble conduite, que je songe à vous confier un

portefeuille… Certains projets de loi, que nous craignons devoir repousser par le côté gauche de la chambre, auraient grande chance d’être bien accueillis, présentés et soutenus par vous… » Ces paroles du roi… ont-elles tout d’abord produit en moi… la joie que devait me causer cette fortune inespérée ?… Moi, devenir ministre ?… – Non… non ! ma première pensée a été encore : « Ah ! si l’on découvrait que je suis un misérable ! »

Nouveau silence.

Oui… demain, je serais ministre… demain, je serais président du conseil… je gouvernerais mon pays… j’atteindrais enfin le faîte suprême du pouvoir… entouré de l’estime de tous… que plus éclatante serait mon élévation… plus profonde serait ma terreur de voir mon infamie révélée… parce que plus terrible encore serait ma chute… Chose étrange… et fatale ! depuis que je me suis déshonoré… jamais ma bonne renommée n’a été si solidement assise… jamais je n’ai reçu plus de preuves particulières ou publiques de la considération de tous !… Cela devrait calmer mes craintes… m’étourdir… me les faire oublier !… Loin de là !… elles redoublent parce que je me sais plus en vue… et, partant, plus envié, plus exposé à ces investigations jalouses et malveillantes dont est l’objet la vie publique et privée de l’homme en faveur… Mes amis politiques, eux-mêmes, à qui je porte ombrage, seraient les premiers enchantés de ma perte… Ah !… je connais le monde… et voilà pourquoi je tremble… Quelle existence… mon Dieu !… quelle existence !…

M. de Francheville, à ce moment, entend à l’étage supérieur, occupé par Dubousquet, le jappement du Bonhomme, suivi d’un fredon que le repris de justice chantonne sur l’air de *la Bonne Aventure*.

M. DE FRANCHEVILLE, *exaspéré.* – Encore les aboiements de ce chien ! encore ce chant ! C’est intolérable ! Ne dirait-on pas qu’il a la conscience tranquille… ce forçat libéré… qui chante ainsi chaque soir… tandis que, moi… je vis dans l’angoisse de la honte, plus affreuse peut-être encore que la mort elle-même ! Ce forçat libéré a, du moins, lui, réglé son compte avec la justice… Il sait quel est son avenir… il se sait exposé au mépris de tous… mais, au moins, son sort est fixé ! C’est une certitude, et, dans cette certitude, l’on trouve la force d’accepter, de supporter sa condition, quelle qu’elle soit… tandis que, pour moi, l’avenir n’est que doute… appréhension… Peut-être mon indignité sera-t-elle découverte demain ! peut-être dans un an… peut-être ne le sera-t-elle jamais ! Ce cas même échéant… mon supplice durera ma vie entière… car je tremblerai jusqu’à mon dernier jour… Ah ! ce forçat libéré est bien heureux, lui !… il a payé sa dette… il n’a plus à trembler… il chante !

Long silence, troublé par de nouveaux aboiements de Bonhomme et par le

fredon de Dubousquet.

Encore ce chant… encore ! Est-ce une insulte à mes angoisses ?… Si ces chants insolents ne cessent pas… je frappe au plafond… et peut-être finira-t-il de troubler mon repos… ce misérable forçat… dont la tranquillité d'âme me fait envie… Malédiction sur moi !… en être réduit à envier ce repris de justice !

WOLFRANG. – Viens, ma Sylvia, montons à l'autre étage… viens entendre le chant du forçat libéré.

XXXIX

Wolfrang et Sylvia ont gagné le couloir secret qui se prolonge derrière les appartements d'Antonine Jourdan, de M. de Saint-Prosper et de M. Dubousquet. Sylvia prête l'oreille :

M. DUBOUSQUET*, chantant.* – Je suis honnête homme,

Moi !
Je suis honnête homme !
Tu tu relututu… tu tu relututu.
Je suis honnête homme,
Moi !
N'est-ce pas, mon Bonhomme ?

Jappement du barbet.

Oui, mon pauvre chien… tu le sais bien, toi… qu'il est honnête homme, ce maître… pas vrai ?

Nouveau jappement du barbet.

Bien… bien… pas si haut !… le voisin d'au-dessous s'en plaint !… et M. Wolfrang et sa dame sont si bons pour nous, vois-tu… qu'il ne faut pas les exposer à recevoir des plaintes à notre sujet ! Oh ! oui… ils sont bons… mais bons comme le bon pain !… Est-ce qu'ils n'ont pas recueilli chez eux ma malheureuse nièce, Toinette !… que son scélérat de maître a renvoyée… après… avoir… ? Ah ! mon pauvre Bonhomme, tu ne peux, grâce à Dieu… te figurer ces horreurs-là… honnête chien que tu es !… Enfin, j'avais proposé à ma nièce de la prendre ici, avec nous… elle n'eût manqué de rien… elle se serait occupée du ménage… elle a refusé.

Avec un soupir.

Mon Dieu ! oui… mon pauvre Bonhomme… elle a refusé… Sais-tu pourquoi ?

Jappement du barbet.

Eh bien, je vais te le dire… Sa mère n'aurait jamais voulu la revoir, cette pauvre enfant, si elle eût consenti à demeurer avec moi qui ai causé la honte et le malheur de notre famille… Oh ! dame, mon pauvre Bonhomme… je ne te le cache pas… le refus de Toinette, et surtout la cause de ce refus… m'ont fait du chagrin, bien du chagrin ! Et puis, vois-tu, je me suis dit : « Cette enfant n'est point fautive… non plus que sa mère… elles me croient un malfaiteur… elles croient que la honte de mon déshonneur a abrégé les jours de mon pauvre cher

frère… il est tout simple qu'elles m'aient en aversion… » N'est-ce pas, mon Bonhomme ?

Jappement du barbet.

Parbleu !… Alors comme toujours, et une fois de plus, je me suis consolé… en pensant que c'était à tort, bien à tort, que ma nièce… m'avait, comme tant d'autres, en mépris et aversion… et que, si elle et sa mère pouvaient savoir le fin mot des choses… elles m'aimeraient autant qu'elles me détestent… Mais, dame… oui, mon Bonhomme… l'on n'aurait plus pour ton maître que de bonnes paroles… « Cher beau-frère !… » me dirait ma belle-sœur !… « Bon oncle ! » me diraient les enfants… Ah ! ce serait bien doux pour moi… Mais, que veux-tu ! à ces douceurs-là je ne peux songer ; il me faudrait déshonorer la mémoire de mon frère aux yeux de sa femme et de ses enfants… Jamais je n'aurai ce courage, et je l'aurais… que ma belle-sœur ne me croirait pas ; elle me dirait : « Vous êtes un menteur !… vous calomniez un mort !… » Ce qui me peinait le plus, vois-tu, mon Bonhomme… c'est que les préventions de ma belle-sœur l'empêchaient, quoiqu'elle fût dans la misère, de recevoir rien de moi, malgré mes tentatives… Mais béni soit le Dieu des bonnes gens !… M. Wolfrang m'a promis de s'intéresser à ma belle-sœur et à sa famille… et d'assurer leur sort… Il ne s'est pas expliqué davantage… mais, de la part d'un homme comme lui… une pareille promesse… doit me tranquilliser sur l'avenir de ces infortunés… n'est-ce pas, mon Bonhomme ?…

Jappement du barbet.

Parbleu !… Je suis donc, grâce à M. Wolfrang, délivré de mon plus méchant souci : mon inquiétude au sujet de la famille de mon pauvre frère. C'était cela surtout qui me chagrinait… dame ! Quant au reste… tout n'était pas roses dans ma vie. Oh ! non, je craignais toujours que l'on sût que j'avais été au bagne… et pourtant j'y étais allé pour le bon motif… mais je n'ai jamais pu vaincre cette crainte-là, au vis-à-vis des étrangers… Sauf cela… lorsque je me trouve seul chez moi… avec toi, ma pauvre bête… – et après tout, c'est là mon existence habituelle, – oh ! alors… le roi n'est pas mon maître !… je me goberge… je suis comme le poisson dans l'eau, je redresse la tête, je me carre devant la glace, je me regarde en face, je me trouve une bonne figure… et je me dis… ma foi ! pourquoi donc pas ?… je me dis : « J'en vaux bien un autre, moi !… » N'est-ce pas, mon Bonhomme ?…

Jappement du barbet.

Parbleu !… On l'aime donc bien, ce maître… hein ?…

Nouveau jappement.

Bon chien, va !… il n'y a pas meilleure bête au monde… non pas

meilleure… Ah ! j'avais bien raison de dire à M. Wolfrang : « Avec une bonne conscience et un bon chien pour ami… on supporte bien des choses… on a de bien bons moments… » Et, ma foi !… en ce moment-ci… je suis sûr que M. Borel… malgré tous ses millions, malgré l'estime dont il jouit, malgré l'impunité de sa vilaine action, cause des malheurs de notre famille… oui, j'en suis sûr… M. Borel n'est pas aussi heureux que moi… et comme moi ne chanterait pas… lui :

Je suis honnête homme »
Moi !
Je suis honnête homme !
Tu tu relututu… tu tu relututu.
Je suis honnête homme,
Moi !
N'est-ce pas, mon Bonhomme ?

Le barbet, mis en belle humeur par l'animation croissante du chant de son maître, s'est laissé entraîner à accompagner de ses jappements réitérés le fredon, en manière de basse continue.

Soudain plusieurs coups, frappés fortement au-dessous du plancher, interrompent le duo…

M. DUBOUSQDET, *à voix basse, à son chien.* – Taisons-nous… taisons-nous… mon Bonhomme ! c'est le voisin du second, M. de Francheville, qui frappe à son plafond… pour nous ordonner le silence… Il a raison… nous sommes dans notre tort… taisons-nous, et dormons… il est tard… Ah ! comme on est bien dans un bon lit !… c'est joliment meilleur que le lit de camp de la chiourme !… Couche-toi-là… mon Bonhomme… là, sur mes pieds… C'est ça… prends tes aises… allons, étends-toi donc ! tu as toujours peur de me gêner, pauvre bête !… Et maintenant, dormons… Oh ! ça ne sera pas long… une fois la tête sur l'oreiller… le sommeil me gagne.

La voix du forçat libéré s'est affaiblie peu à peu ; il murmure encore son refrain :

Je suis… honnête… homme…

Puis le sommeil le gagne complétement, et Sylvia n'entend plus que le bruit de la paisible respiration du repris de justice…

WOLFRANG, *faisant faire quelques pas à sa compagne dans le couloir secret.* – Maintenant, ma Sylvia, écoute le prétendu saint Vincent de Paul.

M. DE SAINT-PROSPER. – En trois jours !… quinze cent soixante souscripteurs pour mon œuvre !… C'est magnifique ! cela devient une affaire excellente !… Et moi qui comptais récolter au plus une quinzaine de mille francs… pour filer !… Pas si bête maintenant !… l'affaire se présente si bien, que, si elle continue de marcher ainsi… –

et pourquoi ne marcherait-elle pas ainsi ?… – je puis… en la conduisant sérieusement, joindre l'utile à l'agréable, empocher, bon an mal an, vingt ou vingt-cinq mille francs en ma qualité de directeur, et continuer mon rôle de philanthrope, qui me chatouille délicieusement ; car, enfin, c'est à n'y pas croire, mon nom est répété, glorifié on France, en Europe, en Amérique par tous les journaux !… Je reçois de tout le monde des marques de considération… cela me flatte et me séduit énormément. C'est bizarre, mais c'est ainsi… Effet de contraste… probablement… car enfin… qu'étais-je avant l'invention de cette œuvre ?… Un faiseur assez véreux… ayant souvent frisé le Code pénal… vivant d'expédients… tantôt ne sachant comment dîner… tantôt carottant quelques centaines de francs et faisant chère lie… En somme, j'étais un drôle fort peu considéré… plus habitué aux rebuffades qu'aux prévenances. Or, quel changement subit dans ma condition !… Les hommes les plus haut placés… les plus grandes dames n'ont pour moi que de courtoises et flatteuses paroles. Il fallait entendre avant-hier, chez M. Wolfrang, le concert d'éloges et de bénédictions dont j'ai été salué !… Duc et duchesse, banquier millionnaire, haut fonctionnaire de l'État, et jusqu'à ma voisine Antonine Jourdan, sans parler du maître et de la maîtresse de la maison, tous à l'envi me comblaient de preuves d'estime et de sympathie, moi, Thomas Blondeau, dit Saint-Prosper… moi de qui le plus honnête et le dernier métier – le diable sait combien j'en ai fait, de métiers ! – a été celui de racoleur et placeur de nourrices… métier qui, d'ailleurs, ma donné plus tard l'idée première de mon œuvre…

Silence.

Ah ! pourquoi l'idée de cette œuvre… qui devait me sortir de ma détresse, me donner une position, ne m'est-elle pas venue avant de prendre Toinette pour servante, et surtout avant qu'elle eût mis au monde ce malheureux enfant, qui ne devait que voir le jour, sans laisser, Dieu merci ! autre trace de son existence qu'une poignée de cendres, depuis longtemps jetée au vent de la rue…

Silence.

Eh bien, oui… ce fut un crime, un grand crime !… mais alors je gagnais à peine, dans mon métier de racoleur de nourrices, de quoi vivre, moi et Toinette, que j'avais dû prendre pour servante de mon bureau de placement… Conserver cet enfant, c'était m'imposer une lourde charge pour l'avenir, et surtout cela créait une sorte de lien entre ma servante et moi. Je n'avais jamais pu la décider, durant sa grossesse, à aller accoucher à l'hospice… J'ai cédé à un moment de fatal égarement, et, à l'insu de cette malheureuse, presque à demi morte, après la naissance de cet enfant, c'était fini de lui, il disparaissait dans un brasier… Toute preuve de l'infanticide est à

jamais anéantie, et, lors même que, par impossible, Toinette, pour se venger de mon abandon, m'accuserait de ce crime… je le nierais… et je défie qui que ce soit de prouver ma culpabilité.

Silence.

J'ai commis cet infanticide… et cependant je ne suis point un scélérat endurci… moi ! J'ai des regrets… des remords… je n'aurais pas fait… ce que j'ai fait, si à cette époque je m'étais trouvé dans l'heureuse position où je suis aujourd'hui ; mais la détresse, les craintes de l'avenir m'avaient jeté dans une sorte de vertige… C'est peu de jours après que, voyant passer un troupeau de chèvres, l'idée de mon œuvre m'est venue ; je ne l'ai d'abord regardée que comme une spéculation sur la charité des simples ; et, dans les premières préoccupations des moyens à trouver pour assurer la réussite de mon projet, je ne songeais pas à ce qu'il y avait d'étrange… de fatal… d'autres diraient de terriblement providentiel dans ce rapprochement : que moi… qui avais tué… mon enfant… je fonderais une œuvre destinée à protéger la vie des enfants !…

Silence.

Non… la pensée de ce rapprochement ne m'est pas tout de suite venue… C'est bizarre… incompréhensible… mais cela est… Cette idée me frappa plus tard… lorsque pour la première fois mon projet fut en voie d'exécution… Je fus d'abord comme étourdi de ce rapprochement… puis je tentai de me donner le change à moi-même, me disant : « Eh bien… après ? C'est une manière d'expiation. Si j'ai tué mon enfant… j'en arracherai des milliers à la mort… » Ma conscience a fait bientôt justice de ce mensonge, de ce sophisme… J'avais songé à une spéculation… tranchons le mot, à une filouterie… qui me tirât de ma détresse !… voilà tout… Aussi, peu à peu, et à mesure que ma fondation prit de la consistance, il m'a été impossible de me soustraire au souvenir de mon crime ; car dix fois, cent fois, mille fois par jour, j'écrivais, je prononçais ou j'entendais prononcer le mot ENFANT !… Enfin ma fondation tout entière n'avait d'autre but que de prévenir la mort des enfants.

Long silence.

Il est incroyable combien j'ai souffert… combien je souffre secrètement de la fatalité de ce rapprochement… J'espérais que l'habitude émousserait ce qu'il y avait de poignant, d'acéré… dans cette pensée… Il n'en est rien… Au contraire… plus ma condition s'améliore, et plus on me témoigne d'estime, d'admiration pour mon œuvre… plus les ressentiments de mon crime me sont insupportables. J'en éprouve sincèrement le remords… Mais ne l'éprouverais-je pas… serais-je un scélérat endurci… ces mots : *enfants* ou *mort des enfants*,

constamment répétés à mes oreilles… me rappelant incessamment un acte dont je n'aurais pas même de regret… seraient encore un supplice de chaque instant… car, si insensible que l'on soit au mal que l'on a fait… l'on n'en recherche du moins pas le souvenir.

Nouveau silence.

C'est encore ainsi que la présence de Toinette… toujours pleurant, maladive et égarée… par suite de la mort de son enfant, m'était horriblement pénible. La découverte de sa parenté avec ce repris de justice a comblé la mesure. Toinette éprouve par instants de véritables insanités d'esprit… et, bien que je l'aie effrayée en lui persuadant que, si l'infanticide était découvert, elle irait seule en cour d'assises… aucune preuve n'existant contre moi… elle peut cependant révéler ce secret à Dubousquet, son parent, causer ainsi un scandale dont je n'ai, certes, rien à craindre légalement, mais qui me porterait, dans les circonstances actuelles, un coup irréparable… J'ai donc dit à Toinette que sa parenté avec un repris de justice ne me permettait pas de la garder à mon service, que je payerais les frais de son retour à Lyon et que je lui donnerais cinq cents francs de gratification… « Je ne vends pas le sang de mon enfant ! s'est écriée cette malheureuse fille. Payez-moi ce que vous me devez de gages, et vous ne me reverrez jamais… vous qui avez fait ma honte et mon malheur !… » Rien n'a pu la décider à accepter ce que je lui offrais… elle est partie hier matin… Où est-elle allée ? que va-t-elle faire ?… Je l'ignore, mais je suis inquiet… très-inquiet à ce sujet.

Silence.

Après tout… en y réfléchissant… je n'ai rien à craindre de ce côté-là… lors même que Toinette m'accuserait… et ce serait s'accuser elle seule, puisque aucune preuve matérielle n'existe contre moi… je répondrais qu'ainsi que cela s'est vu cent fois en pareille occasion… ma servante a pu commettre, a commis une faute, ce que j'ignorais… mais que la complicité qu'elle me prête n'a d'autre but que de se venger de ce que je l'ai renvoyée de chez moi… ou de me faire financer, de peur du scandale… menaces qu'elle m'a adressées lorsque je lui ai signifié qu'elle ne resterait pas à mon service… un mensonge de plus ou de moins ne doit pas me coûter en pareil cas… et cette affirmation de ma part mettrait à néant l'accusation de ma servante. Donc, rassurons-nous…

Silence prolongé auquel succède un profond soupir.

Mais, hélas !… hélas !… comment échapper à cette torture de chaque jour… de chaque heure… de prononcer… ou d'entendre incessamment prononcer ces mots vengeurs de mon infanticide… *enfant !… mort d'enfant !…* Ces mots… si je ne les prononce pas… il me

semble les voir écrits en traits sanglants au milieu de l'obscurité où je cherche en vain le sommeil !…

WOLFRANG, *faisant faire de nouveau quelques pas à sa compagne dans le couloir secret.* – Écoute, ma Sylvia, écoute…

ANTONINE JOURDAN, *agenouillée devant le portrait de sa mère.* – J'ai accompli un grand devoir… Ta mémoire, sacrée pour moi, ô ma mère ! est restée sans tache… J'ai été fidèle à mon serment… serment exigé par toi, et juré par moi à ton lit de mort !… J'ai, selon tes vœux, gardé ton secret… même envers Albert ! Tu l'as voulu… je te l'ai promis… je l'ai fait… À ton honneur… à mon serment, j'ai sacrifié mon honneur aux yeux de mon fiancé… il m'a crue coupable… il devait me croire coupable… il s'est donné la mort… Ce malheur est attribué, dans cette maison, à mon inconduite… Albert, découvrant, dit-on, ma honteuse liaison avec le colonel Germain, n'a pu résister à son désespoir… et s'est suicidé… Ma réputation est perdue aux yeux d'un grand nombre… mon avenir est brisé… J'ai pris le deuil d'Albert… ce deuil, je le porterai toujours… parce que toujours durera le veuvage de mon cœur… J'ai suivi, accompagnée de mon père, le cercueil jusqu'à la fosse. Là s'élèvera une tombe environnée de fleurs et d'arbustes soigneusement entretenus par moi… Cette petite dot… fruit de mes épargnes… je l'ai consacrée à la dernière demeure d'Albert… Là, j'irai souvent rêver à mon bonheur passé… à mon bonheur évanoui… J'ai foi dans l'éternité de mon veuvage et de mes regrets, parce que, maintenant, ces regrets n'ont rien de violent, rien d'exagéré… Non, ce n'est pas une de ces douleurs si vives, qu'en raison de leur vivacité même, elles ne sauraient durer long temps… c'est une douleur calme, réfléchie… elle sera, dans dix ans, dans vingt ans, si je vis… ce qu'elle est aujourd'hui… De cela, je suis assurée… autant que je le suis de ne jamais commettre une action mauvaise… Mon affection pour Albert date de mon enfance… cet amour est à jamais enraciné dans mon cœur ; ces racines, rien ne pourra les en arracher ; leur tige a été coupée en sa fleur… mais elles restent, mais elles vivent… Oui… oh ! oui… je les sens vivre…

Silence et pleurs étouffés.

Telle sera donc, ô ma mère ! désormais, mon existence. Ma réputation compromise… un deuil éternel… comme mes regrets !… et pour unique distraction à mes travaux de chaque jour, aller souvent près d'une tombe… pleurer mon bonheur perdu… Cette existence, je l'accepte avec résignation… Tu lis dans mon âme… ô mère toujours chérie !… vois… si je t'accuse de mon malheur ! si je me reproche d'avoir fait mon devoir jusqu'à la fin !… Non, non ! le sentiment de ce devoir m'a donné le courage de l'accomplir, ce grand sacrifice !… et maintenant, la conscience du devoir accompli est mon soutien, ma

consolation, ma force !… d'avoir tenu mon serment, d'avoir religieusement respecté ta mémoire, de t'avoir sacrifié… ô ma mère !… tout ce qu'il m'était possible de te sacrifier en ce monde ! cette pensée ne rend pas mes chagrins moins cruels… mais elle me les rend presque chers… Je suis fière, je suis heureuse… de souffrir pour toi… Il est dans ma douleur une sorte de sérénité… Mes larmes couleront toujours… mais sans âcreté… et, lorsque, auprès de cette tombe où ont été ensevelies les espérances de mon amour, les rêves de ma jeunesse, je céderai peut-être à de stériles défaillances… ma conscience me dira : « Le passé ne peut renaître… ton deuil durera toujours… Courage… courage… tu as fait ce que tu as dû… Jouis donc du moins des fruits de ton renoncement ; fruits amers, mais salubres, fortifiants. Ton âme, âme abattue, se relèvera ferme, tranquille et apaisée… Si tu comptes les maux que t'a coûtés l'accomplissement de ton devoir… ce sera pour mesurer, avec une austère satisfaction de toi-même, la grandeur de ton dévouement filial… »

Silence.

Ô ma mère !… je ne dois plus… je le sais, éprouver en ce monde ni joie ni bonheur ; mais il me restera du moins la paix de l'âme, la certitude d'avoir fait ce que j'ai dû ; et mon culte, ma tendresse pour toi, refuge aujourd'hui aussi doux, aussi tutélaire pour moi… que l'était en mon enfance le sein maternel !…

XL

Wolfrang et Sylvia, un quart d'heure après avoir quitté les couloirs secrets de la maison du bon Dieu, se trouvent dans de pareils réduits ménagés derrière les appartements du rez-de-chaussée de l'hôtel, occupé par le duc et par la duchesse della Sorga.

WOLFRANG, *à sa compagne.* – L'épreuve touche à sa fin, ma Sylvia bien-aimée. Écoute la voix de cette damnée en ce monde.

LA DUCHESSE DELLA SORGA. – Malheur à moi ! malheur à moi ! j'ai pour toujours perdu le respect et l'attachement d'Ottavio ; il ne sera plus pour moi le fils dont, malgré le désordre de mes mœurs, la tendre vénération était si chère et si douce à mon cœur. Mon fils sera désormais pour moi un juge inexorable, devant qui je serai toujours forcée de baisser les yeux. En vain j'aurai imposé, j'imposerai à tous, à force de ruse et d'hypocrisie, l'estime et la déférence ; que m'importe, hélas ! Ottavio possède maintenant les honteux secrets de ma vie. Il l'a jugée tout entière d'après le fait qu'il a surpris ; et sans cesse, sans cesse ! je serai poursuivie par cette pensée : « Je suis un objet d'invincible répulsion pour mon fils ! » Les semblants d'affection qu'il me témoignera, non par pitié, mais afin de ne pas troubler le repos de son père, en lui révélant son déshonneur, seront à mes yeux autant de sanglants sarcasmes ; ils me rappelleront ce temps à jamais perdu où je me reposais de ma dissimulation, de ma perversité, en m'abandonnant à mon amour pour mon fils, le seul sentiment chaste et vrai que, de ma vie, j'aie éprouvé peut-être ! C'était comme une source fraîche et limpide, où je purifiais mes lèvres brûlantes, souillées par des baisers adultères. L'innocence de cette âme adorable me reposait de mes débordements ; j'éprouvais alors un calme délicieux : c'était le côté irréprochable de mon existence, car je chérissais aussi passionnément mes enfants que j'étais passionnément chérie par eux, par Ottavio surtout, car le caractère de Felippe, devenu morose, jaloux et atrabilaire, repoussait souvent l'expression de ma tendresse pour lui-même. Je l'aimais à l'égal de son frère. Pauvre Felippe ! les médecins ont déclaré ce matin au duc, m'a-t-il dit, que, seul, l'air natal pouvait rendre notre fils à la santé, et qu'il nous fallait, sans délai, l'envoyer en Sicile. Son départ me navre, car je resterai seule avec Ottavio, dont la présence me glace d'effroi.

Long silence.

Ah ! mes jours ne seront plus, je le crains, qu'une longue torture. Je

n'avais jamais connu le remords, l'impunité me bronzait, je marchais dans le vice d'un pas ferme, le front victorieux, le regard superbe. Et voilà que, moi qui n'ai rougi devant personne, je rougis devant mon enfant ! et voilà que, pour la première fois, je regrette mes égarements, parce qu'ils m'ont à jamais aliéné mon fils ! Et l'âge vient, menaçant, implacable ; et bientôt elle sonnera, l'heure de la vieillesse, mortelle à l'amour. Cette heure si souvent redoutée par moi, je la voyais pourtant parfois s'approcher sans trop de regret. Toujours honorée, je me serais impunément livrée, grâce à mon masque, à l'entraînement de mes passions ; et, forcée d'y renoncer ou de les refréner, je me consolais d'avance en m'abandonnant tout entière aux ineffables jouissances de l'amour maternel. Déception ! déception ! bientôt ma vieillesse se traînera bourrelée, en proie aux ardents regrets du passé, si la chaleur de mon cœur survit aux années. Sans consolation dans le présent, épouvantée de l'avenir, mes cheveux blanchiront sous les mépris de mon fils !…

Nouveau silence.

Et ce n'est pas tout : la haine, la jalousie déchireront mon cœur ; oui, malgré ses dédains, ses outrages, ce Wolfrang, je l'aime autant que je l'abhorre. Cette passion insensée me bouleverse, me brûle, me tue… Je souffre, oh ! je souffre à en pleurer !

Sanglot suivi d'un nouveau silence.

En vain je me suis humiliée, avilie jusqu'à un aveu ! À cet aveu, cet homme a répondu par le dédain et le sarcasme ! Il se rit de la vieille femme éhontée : il aura confié ma dégradation à cette Sylvia, elle si jeune, si belle, si adorée ! Oh ! je la poignarderais avec délices ! Quelle volupté sanglante, de suivre les progrès de son agonie, de boire ses larmes, et, penché sur elle, d'aspirer son dernier souffle ! Mais, non ! je suis trop lâche ! elle vivra, toujours adorée de ce Wolfrang : et moi, moi !

Cri déchirant.

Ah ! que je souffre ! Vingt coups de couteau dans le cœur ne me feraient pas plus de mal !

Nouveau cri.

Oh ! la ! oh ! la ! Mais ce n'est plus du désespoir, mais ce n'est plus de la rage ! Oh ! la ! mon Dieu ! c'est une douleur aiguë, horrible ! Oh ! la ! mon Dieu ! pitié ! pitié ! Que je souffre !…

Sylvia et Wolfrang n'entendent plus que des gémissements entrecoupés de sanglots convulsifs, arrachés à la duchesse della Sorga.

Elle halète, elle se tort sur son lit. Sa souffrance morale atteignant son paroxysme, s'est changée en une sorte de lancination physique

d'une acuité intolérable ; sa douleur lui arrache des gémissements étouffés.

SYLVIA, *effrayée.* – Oh ! viens, viens, Wolfrang, j'en ai trop entendu. Ce monstre m'épouvante ! Quel châtiment, Dieu juste ! Ah ! tu dis vrai, elle est damnée en ce monde ; l'enfer est dans son cœur !

WOLFRANG. – Écoute encore, ma Sylvia… (*Il conduit la jeune femme à l'extrémité du couloir secret, derrière la chambre du duc della Sorga.*) Écoute encore le père fratricide, puis le fils fratricide, et l'épreuve sera complète.

LE DUC DELLA SORGA. – Non, plus de crainte ! plus de crainte ! j'ai déjoué d'avance l'accusation que Felippe, dans son infernale méchanceté, pouvait porter contre moi. J'ai lu à mes compagnons d'exil la lettre du secrétaire du roi, et le billet écrit par mon frère Pompeo une heure avant son supplice. Non-seulement je suis ainsi pour jamais à l'abri de tout soupçon, mais cette révélation explique une trahison demeurée jusqu'ici mystérieuse. Mes compatriotes s'efforçaient toujours, mais en vain, de la pénétrer ; leur constante préoccupation à ce sujet pouvait d'un moment à l'autre devenir pour moi périlleuse ; ce péril est désormais écarté, tout est maintenant expliqué. L'aveu fait par moi de la félonie de mon frère m'a valu, de la part de mes compagnons d'exil, de nouvelles assurances de sympathie, de respect et de dévouement ; ils sont remplis de compassion pour moi ; ils ont frémi à la pensée de ce que j'avais dû souffrir, ainsi trahi dans mon affection fraternelle ; ils ont admiré mon courage, ma résignation, mon respect pour la mémoire d'un frère indigne dont j'ai généreusement caché le forfait jusqu'au jour où j'ai craint d'être accusé de ce forfait. Donc, plus de craintes, plus d'angoisses ; je défie maintenant la haine, la vengeance de Felippe.

Silence.

C'est bien : je suis assuré de l'impunité ; personne ne doute de mon patriotisme, de ma loyauté, l'on honore en moi le courageux proscrit ; je suis duc della Sorga, j'ai hérité les grands biens de ma maison. D'où vient donc que, depuis trois jours surtout, je me demande souvent si la mort ne serait pas préférable à la vie que je traîne ? Et pourtant je suis un homme ferme, sans scrupules ; je ne me suis pas repenti d'avoir livré mon frère ; je me suis dit et je me suis convaincu, ou peu s'en faut, que le salut de mon roi et de mon pays devait primer les sentiments de la nature et les règles de l'honneur vulgaire. Pompeo, par sa grande fortune, par son nom, par sa clientèle, était l'un des plus dangereux ennemis de mon maître et de la paix publique ; je l'ai poussé à une conspiration que j'ai livrée : j'ai fait ainsi décimer le parti révolutionnaire en Sicile, et mis pour longtemps le roi et son trône à l'abri de nouveaux périls ; j'ai fait acte de bon royaliste. J'ai hérité le

titre et les biens de mon frère, c'était dans l'ordre des choses ; enfin, je sers mon maître dans l'exil, en neutralisant ou dévoilant, au besoin, les desseins des membres du parti dont je suis resté le chef. C'est bien. Ces raisons, après tout, sont soutenables ; elles ont suffi d'abord à calmer ma conscience ; d'ailleurs, j'étais et je me sentais à la hauteur de mes devoirs de père de famille. Je n'ai qu'à me louer de ma femme, elle n'a eu qu'à se louer de moi. Je n'ai aucun vice, je ne suis ni libertin, ni joueur, ni prodigue ; j'aime surtout la vie de famille. J'idolâtrais mes deux enfants, préférant, si possible, le disgracié, le difforme, parce qu'il méritait compassion… Voilà qui était encore louable ; et cependant mon amour paternel a été la source de mes cruels chagrins. Je me demandais avec une poignante amertume la cause des discords de mes deux enfants, jadis si tendrement unis et également aimés de leur mère et de moi. L'aversion de Felippe contre son frère me semblait incompréhensible ; mais, avant-hier, j'ai tout compris, tout… C'est moi, oui, c'est moi qui ai mis dans la main de Felippe le poison qu'il se préparait à verser à Ottavio. Mon fratricide a engendré un fratricide.

Silence.

Non, il n'est pas donné à l'homme de souffrir comme j'ai souffert, lorsque Felippe, ce monstre, – et de quel droit est-ce que je l'appelle monstre ? – m'a raconté, avec un calme épouvantable, comment quelques paroles de moi sur le hasard de la naissance, qui enrichissait le frère aîné au détriment du second fils, avaient fait germer en son âme l'envie que lui inspirait Ottavio ; comment cette envie, se développant et étant devenue de la haine, l'avait, poussé au fratricide. Et pourtant Felippe avait, depuis son enfance, tendrement aimé Ottavio. Mon exemple, mon exemple seul, a donc perverti, dénaturé mon malheureux enfant, si bon, si affectueux, et lui a donné la pensée de ce grand forfait, dont l'horreur a fait en moi justice de mes sophismes, lorsque j'ai vu, mon fils, tenter de le commettre, ce grand forfait !… Mon Dieu ! je n'avais qu'une vertu, l'amour paternel ; je ne sais quelle justice vengeresse a fait, de cette vertu, l'instrument de mon supplice éternel. J'ai commis un fratricide : il renaît et se redresse devant moi, incarné dans mon fils.

Nouveau silence, interrompu par l'entrée de Bartholomeo.

BARTHOLOMEO. – Monseigneur, il est bientôt une heure du matin ; tout est prêt pour le départ du comte Felippe.

LE DUC DELLA SORGA. – C'est bien, va le prévenir ; et pas de faiblesse, Bartholomeo : s'il résiste, ainsi que je le crains, tu as mes ordres.

BARTHOLOMEO. – Oui, monseigneur ; puisqu'il s'agit de la santé de ce pauvre enfant, je serai comme vous impitoyable.

LE DUC DELLA SORGA. – Les médecins, consultés par moi ce matin, m'ont déclaré, ainsi qu'à ma femme, que, si nous voulions conserver mon fils, dont la santé est si gravement altérée depuis quelque temps, il nous fallait l'envoyer en Sicile respirer l'air natal.

BARTHOLOMEO. – Ainsi donc s'explique, par son état maladif, ce changement dans l'humeur de ce pauvre enfant, changement qui nous paraissait incompréhensible, monseigneur.

LE DUC DELLA SORGA. – Hélas ! oui, la souffrance a aigri, dénaturé son caractère, et de là cette irritation, ces emportements contre son frère, dont nous cherchions en vain la cause.

BARTHOLOMEO. – Et vous ne voulez pas voir une dernière fois Felippe avant son départ, monseigneur ?

LE DUC DELLA SORGA. – Non ; il faut m'imposer ce cruel sacrifice… Cette séparation nous est si pénible, à Béatrix et à moi, que nous craignons notre faiblesse et les larmes de ce pauvre enfant ; il est si désespéré de nous quitter, que, peut-être, nous ne saurions pas résister à ses supplications, et sa santé, sa vie seraient compromises, s'il demeurait plus longtemps en France.

BARTHOLOMEO, *sortant.* – Vos ordres seront exécutés ; monseigneur ; il faut sauver ce pauvre enfant malgré lui.

LE DUC DELLA SORGA, *seul.* – J'ai dû cacher, même à Bartholomeo, le crime de Felippe, et trouver le prétexte de sa santé pour le renvoyer à Palerme. La présence de ce malheureux serait maintenant pour moi une torture de tous les instants ; ce serait vivre face à face avec mon fratricide, incarné dans mon fils. N'est-ce donc pas assez d'avoir sans cesse en ma présence Ottavio ?

FELIPPE, *marchant avec agitation.* – Partir, retourner à Palerme sous la conduite de Bartholomeo ?… Non, non, cent fois non !… L'on ne m'arrachera pas d'ici vivant ! Mon coup manqué, je ne pouvais plus espérer de le tenter ; Ottavio échappait à ma haine : mon père était en éveil. Je ne pouvais pas, lui non plus, l'atteindre ; car il a, aujourd'hui, prouvé son innocence aux yeux de ses compagnons d'exil ; mais il me restait une vengeance : le torturer par ma présence, et, seul à seul, lui jeter à la face le sang de mon oncle Pompeo, ou bien, devant notre famille, et par des allusions continuelles à son fratricide, torturer mon père… à coups d'épingle. Je renoncerais à cette vengeance, moi qui ne vis maintenant que de fiel et de haine ? Non, non, cent fois non ! Je ne partirai pas !

Silence.

Non, je ne partirai pas, à moins que l'on ne m'enlève de force, comme mon père m'en a menacé. Puisque je suis mineur et en

puissance paternelle, il dira, oh ! il m'en a prévenu, il dira que les médecins m'ont ordonné d'aller respirer l'air natal, seul capable de rétablir ma santé, gravement atteinte. Si je me refuse à quitter Paris par caprice d'enfant gâté, l'intérêt de ma santé passant avant tout, l'on devra me traiter comme un pauvre fou récalcitrant, et m'embarquer, s'il le faut, de force en voiture. Et il en sera ainsi, et j'irai mourir de ma rage en Sicile en songeant que mon dessein avait été sur le point de réussir, qu'il s'en est fallu d'une pincée d'arsenic que je ne devinsse duc della Sorga environ par les mêmes moyens que mon digne père.

Silence.

Mes mesures étaient si habilement prises pourtant ! l'on aurait si bien cru au suicide d'Ottavio. Tout me servait si à point, jusqu'à son morne abattement provenant de ce chagrin soudain et profond dont je ne puis deviner la cause ! Le suicide aurait paru si naturel ! Damné soit mon père, qui m'a surpris !

Silence.

Oh ! si je n'étais pas si lâche, je le poignarderais, ce bel Ottavio, tout chétif, tout bossu que je suis ; oui, je le poignarderais !… Mais, après, on me couperait le cou en France, ou je serais emprisonné jusqu'à la fin de mes jours ! Oh ! damné soit mon père ! C'est lui qui, par son exemple, m'a mis au cœur l'envie, la haine dont je suis rongé, dévoré ! Mon sang s'est tourné en fiel ! Et je serais réduit à l'impuissance de nuire à ceux que je hais, mon père le premier !

Silence.

Oh ! oui, je le hais ! Pourquoi, en enviant son frère, m'a-t-il appris, par son exemple, à envier, à haïr Ottavio jusqu'à la mort ? Car, autrefois je l'aimais, moi ; je n'étais pas né jaloux et méchant ; j'étais meilleur qu'un autre, puisque, laid et bossu, je me réjouissais, je me glorifiais dans la beauté de mon frère ! J'étais heureux alors… mais, depuis… mais depuis !…

Long silence.

Oui, damné soit mon père ! il m'a rendu méchant. Je ne puis redevenir bon, je ne vis presque que pour la haine. Et il veut m'empêcher de vivre ! il veut m'empêcher de me venger sur lui du mal qu'il m'a fait ! M'éloigner d'ici ?… Non ! non ! car, j'en suis certain, moi, je mourrais de rage en Sicile.

On frappe à sa porte.

Qui va là ?

BARTHOLOMEO, *en dehors.* – C'est moi, Bartholomeo, seigneur comte.

FELIPPE. – Entre. Que veux-tu ?

BARTHOLOMEO. – Seigneur comte, vous savez ce que Son Excellence votre père vous a dit ce soir ?

FELIPPE. – Quoi ?

BARTHOLOMEO. – Que les chevaux de poste seraient commandés pour une heure du matin. Ils sont arrivés, vos malles sont placées sur la voiture, le postillon est à cheval, et l'on vous attend.

FELIPPE. – J'ai dit à mon père que je ne partirais pas ; va-t'en !

BARTHOLOMEO. – Son Excellence a choisi cette heure de la nuit pour votre départ, afin d'épargner à madame la duchesse et à votre frère le chagrin des adieux, et puis afin de…

FELIPPE. – Sors d'ici !

BARTHOLOMEO. – Un mot encore, seigneur comte, et ce mot vous fera changer de résolution. Son Excellence votre père a aussi choisi pour notre départ l'heure de la nuit, parce que, si votre résistance amenait malheureusement un scandale, il n'aurait d'autres témoins que les gens de l'hôtel.

FELIPPE. – Qu'est-ce à dire ?

BARTHOLOMEO. – Il y a en bas un commissaire de police et ses agents.

FELIPPE. – Que m'importe, à moi ?

BARTHOLOMEO. – Son Excellence a déclaré à qui de droit que votre vie serait compromise, au dire des médecins, par la prolongation de votre séjour en France, et que…

FELIPPE. – Et que, si je refusais de partir de bon gré, l'on emploierait la force ?…

BARTHOLOMEO. – Oui, seigneur comte. Mais vous n'obligerez pas Son Excellence à recourir à une pareille extrémité. Je vous conjure de…

FELIPPE. – Hors d'ici, misérable !

BARTHOLOMEO. – Seigneur, écoutez-moi.

FELIPPE. – Ne me pousse pas à bout ! je te…

BARTHOLOMEO. – Seigneur, vous pouvez frapper un vieux serviteur qui vous a porté tout enfant dans ses bras, mais je ne bougerai pas d'ici ; j'appellerai par cette fenêtre les agents, et, avec tous les ménagements possibles, vous serez porté dans la voiture, où, du reste, je vous en préviens, deux agents monteront avec nous, afin de me prêter assistance en route, si vous renouvelez votre résistance. Ils ne nous quitteront qu'à Marseille, lieu de notre embarquement pour Palerme.

FELIPPE. – Appelle ces hommes.

BARTHOLOMEO. – Je vous en conjure, seigneur comte…

FELIPPE. – Appelle-les donc !

BARTHOLOMEO. – Vous le voulez ?

FELIPPE. – Oui, ose !

BARTHOLOMEO. – Une dernière fois, seigneur, écoutez la prière du vieux Bartholomeo : résignez-vous à ce que vous ne pouvez empêcher.

FELIPPE. – Jamais !

BARTHOLOMEO. – Seigneur, réfléchissez ; vous l'aurez voulu.

FELIPPE. – L'on ne m'arrachera d'ici que mort !

BARTHOLOMEO. – Non pas mort, Dieu merci ! mais vivant, (*On entend le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre et la voix du majordome appelant :* « Psitt ! Psitt ! ») Seigneur, ils vont monter.

FELIPPE, *à part.* – Malheur à moi ! je ne saurais résister. Il faut me soumettre… Oh ! ma vengeance !… Damné soit mon père ! (*Haut*). Marchons !

BARTHOLOMEO, *à la fenêtre.* – Messieurs, ne montez pas, nous descendons.

Au bout de peu d'instants, l'on entend le roulement d'une voiture qui sort de la cour de l'hôtel.

Wolfrang et Sylvia ont bientôt regagné leur demeure par le passage souterrain aboutissant aux couloirs secrets.

XLI

Wolfrang et Sylvia sont de retour dans le salon qu'ils ont quitté une heure auparavant, afin d'aller surprendre *les secrets de l'oreiller*.

La jeune femme, radieuse, s'écrie avec expansion :

— Ô Wolfrang ! mon bien-aimé, mon sauveur, béni sois-tu ! Grâce à cette épreuve ménagée par toi, elle est apaisée, elle est guérie, cette douleur mortelle que me causait la croyance au bonheur, à l'impunité des méchants et au malheur des justes en ce monde-ci. Ma raison, abusée par les apparences, ne pouvait se résoudre à ajouter foi à tes paroles, si souvent répétées, afin d'apaiser les douleurs morales qui me tuaient, qui rendaient ma vie actuelle si intolérable, que je voulais aller renaître et revivre dans une autre sphère.

— Tu le vois, ma Sylvia, tu le vois, n'existât-il, au delà de notre existence présente, ni châtiment pour le mal, ni récompense pour le bien, les méchants, si heureux, si honorés, si triomphants qu'ils paraissent, *trouveraient encore l'enfer en leur âme, et les justes y trouveraient encore leur paradis*, si malheureux, si avilis, si persécutés qu'ils semblent.

— Ô généreuse et consolante philosophie dont j'ai pu longtemps douter, tu m'es prouvée maintenant par des faits, par des actes !

» Est-il, en s'arrêtant aux apparences, un homme plus malheureux que M. Lambert ? Il sauve Francine de la misère, de la honte ; il l'épouse, quoiqu'elle ait failli. Sa conduite envers elle est d'une délicatesse exquise, d'une bonté adorable, et, un jour, cette malheureuse femme le sacrifice à un fat imbécile et d'un féroce égoïsme.

» Quelle est la première pensée de M. Lambert en apprenant cet outrage ? Sauver la réputation de Francine ; puis il lui dit ces paroles admirables :

» — En vous épousant, j'ai juré devant Dieu et devant les hommes de vous protéger. Votre faute ne me délie pas de mon serment, je vous protégerai jusqu'à la fin.

» Ô mon Wolfrang, que de grandeur dans ce pardon ! que d'élévation dans ce sentiment du devoir ! Mais, hier, je l'aurais demandé : Où est-elle, la récompense de tant de grandeur, de tant d'élévation ? où sont-elles, les consolations de ce noble cœur blessé, indignement trahi ?

— Cette récompense, ces consolations, ma Sylvia, sont dans ces mots prononcés par cet homme généreux, en ces moments où l'âme se recueille et s'épanche au milieu de la sollicitude et du silence de la nuit :

» — Ô clémence ! vertu des bons cœurs, quel baume divin tu verses sur les blessures de l'âme ! Grâce à toi, elles deviennent de nobles cicatrices, parfois encore bien douloureuses ; mais cette douleur même porte avec soi sa consolation ; elle vous rappelle votre pardon envers qui vous a blessé ; aussi je me sens réconforté, apaisé ; ma conscience est tranquille. J'ai fait le bien, j'ai fait mon devoir.

» Et ce juste s'endort d'un sommeil paisible, en murmurant ces mots :

» — Francine, pauvre enfant !

— Et, à cette heure, où ce grand homme de bien trouvait tant d'apaisement dans la sérénité de sa conscience, que disait la pauvre égarée, en proie au repentir, à la souffrance et à l'insomnie :

» — Hélas ! je ne puis, quoi que je lasse, empêcher le passé d'avoir été ! Rien ne me rendra la confiance d'André, rien ne me fera oublier que la cause de mes chagrins est ce M. de Luxeuil, que, maintenant, je méprise autant que je le hais.

» Ah ! quelle vie ! quelle vie ! quel châtiment pour cette malheureuse femme, quelle que soit sa conduite à venir ! Elle se dit, elle se dira sans cesse :

» — J'ai trahi le plus noble des hommes pour un misérable qui, me croyant abandonnée de mon mari, m'a repoussée par la crainte ignoble et sordide de me voir à sa charge.

— Et ce banquier millionnaire, ma Sylvia ! ce soir encore, avant la révélation des SECRETS DE L'OREILLER, ne me disais-tu pas, dans ton amère désespérance :

» — Jouissant de la tendresse et du respect des siens, estimé de tous pour sa probité scrupuleuse, que l'opinion publique célèbre à l'envi ! heureux possesseur d'une fortune immense, dont la source est infâme ! l'effrayante prospérité de cet adroit fripon, n'est-elle pas une insulte à la justice humaine et divine ?

— Oui, je disais cela, mon Wolfrang, abusée par les apparences, et cependant ce misérable trouve l'enfer dans son âme ; les sentiments les plus doux deviennent une torture pour ce damné dans ce monde. L'affectueuse vénération de sa femme, de son fils, tous deux si purs, si nobles, lui rappelle à chaque instant son indignité. Ah ! je frissonne encore en me rappelant ces mots, expression de son incessante et dévorante pensée :

» — Je serais mille fois plus riche encore, que je ne pourrais effacer l'infamie dont ma vie est entachée !… Pour moi seul, les fruits de mon immense fortune sont amers et corrompus, parce que sa source est infâme… Que de millions je donnerais pour n'avoir pas volé ces cinquante mille francs au frère de Dubousquet ! Ah ! je suis un bien malheureux homme !… – Et tu ne pouvais me croire, ma Sylvia, lorsque je t'affirmais cette vérité vengeresse : – que le vice ou le crime heureux connaissent presque seuls le remords. La conscience de leur indignité empoisonne à jamais leur vie et leurs jouissances, malgré l'impunité de leur fourberie ou de leur scélératesse. L'insuccès, au contraire, endurcit les fripons et les scélérats ; ils n'ont point, dans leur détresse ou dans la lutte qu'ils engagent contre le juste et le bien, le loisir de songer au remords ; mais, plus la fortune leur sourit et plus leur détestable triomphe semble assuré, plus ils ressentent cruellement le désir de l'impossible ; en un mot, *de n'avoir pas été ou de pas être ce qu'ils sont.*

» En veux-tu de nouvelles preuves ? Rappelle-toi ces paroles de cette fille perdue, pour qui M. de Francheville s'est déshonoré :

» — Maintenant, disait-elle, je suis riche ; mais j'aurais deux cent mille livres de rente que je ne serais jamais qu'une lorette. Il m'est, il me sera toujours défendu de m'asseoir à côté des femmes honnêtes. Voilà mon ver rongeur. Oui, lorsqu'on a toutes choses, la seule que l'on désire avec fureur, avec désespoir, est justement celle qui vous est défendue. Ah ! si je devais toujours avoir de pareilles pensées, peut-être aurait-il mieux valu pour moi être morte à seize ans et disséquée par les carabins !

— Mots profonds ! mots terribles ! Ah ! tu dis vrai, mon Wolfrang, le vice ou le crime heureux ont seuls des remords, ou du moins cruellement conscience de leur indignité. Ou bien, si ce remords, si cette conscience leur manquent, les scélérats, les vicieux, les égoïstes, sont tôt ou tard forcément, fatalement châtiés par les conséquences mêmes de leur scélératesse, de leurs vices ou de leur égoïsme.

— Vois ce Luxeuil : quelle sera sa punition ? me disais-tu ce soir, ma Sylvia. Ce misérable a déshonoré M. Lambert, porté le trouble et la douleur dans ce foyer jusqu'alors paisible et heureux ; oui, quelle sera la punition de ce fat sans entrailles ?

» Ah ! rappelle-toi la fiévreuse agitation de cet homme jeune, beau, riche, saturé, blase de succès. Il est frappé dans son orgueil par les paroles écrasantes de M. Lambert, lui reprochant, en présence de sa femme, l'ignominie de sa conduite envers elle. Il est frappé dans son avarice, dans les habitudes de sa vie d'homme à bonnes fortunes par cette fille effrontée, désormais attachée à ses pas, et qui lui fera payer cher cette correspondance amoureuse dont elle s'est emparée.

— Oui, et, après avoir pesé les désolantes alternatives où il se trouve réduit, il se disait :

» — Je suis brisé, j'ai la fièvre. Ah ! si cela dure, j'en deviendrai fou !

» Puis, poussant un éclat de rire sardonique, il s'est écrié :

» — Ah ! elle est belle, la vie d'un homme à bonnes fortunes !

» Tu dis vrai, mon Wolfrang, M. Lambert est vengé, cruellement vengé.

— Et ce Francheville, le fonctionnaire intègre, l'homme d'état éminent, dont l'opinion publique abusée acclame le désintéressement rigide ? Avant-hier, un souverain étranger confère à cet homme un ordre de chevalerie ; hier, son roi lui fait espérer un ministère ; tout lui sourit, tout le sert, il triomphe. Il tient en son pouvoir cette créature dont il est affolé. Il doit se croire assuré de l'impunité de sa forfaiture. Celui-là n'éprouve pas de remords, non ; son âme s'est bronzée au mal. Cependant, dis, ma Sylvia, quelles ont été ce soir ses dernières paroles ?

» — Demain, je serais ministre, président du conseil, je gouvernerais la France, entouré de la considération de tous, que, plus éclatante serait mon élévation, plus profonde serait mon épouvante de voir mon infamie révélée… parce que plus terrible encore serait ma chute. Ah ! pour moi, l'avenir n'est que doute, appréhensions. Peut-être mon indignité, sera-t-elle découverte demain, peut-être ne le sera-t-elle jamais, et, en ce cas même, mon supplice durera ma vie entière, car je tremblerai jusqu'à mon dernier jour.

» Et, entendant à ce moment le chant de M. Dubousquet, il s'est écrié avec une amertume navrante :

» — Ce forçat libéré est heureux, lui ; il a payé sa dette, il n'a plus à trembler, il chante !

— Dieu juste ! – s'écrie Sylvia, – cet homme réduit à envier le sort d'un forçat libéré ! Oh ! béni sois-tu, mon Wolfrang ! tu m'as convaincu de L'ÉTERNELLE VÉRITÉ, tu m'as guérie. Non, non ! les méchants ne sont pas impunis en ce monde-ci : ils en sont les damnés. Elles sont profondes, tes paroles : *Le méchant trouve l'enfer dans son âme, et le juste y trouve son paradis*. Vois ce pauvre repris de justice, martyr sublime du dévouement fraternel, héros obscur et ingénu, ignorant sa grandeur, son héroïsme, et n'ayant conscience que de son innocence.

» Et, cependant, au milieu des hommes, il souffre de son injuste flétrissure, il craint leur mépris, leur aversion imméritée. Ah ! cette crainte même est presque un bienfait, car ces faux jugements du

monde dont il ressent passagèrement les atteintes, lui rendent plus chère, plus douce encore cette solitude où il passe presque entièrement sa vie, sans autre compagnon que son chien fidèle.

» Cette solitude tutélaire où, selon ses paroles de ce soir, il reprend son assurance d'honnête homme, où il se redresse, où il se regarde en face devant sa glace en se disant :

— J'en vaux bien un autre, moi !

» Puis, il cherche le repos et s'endort en fredonnant ce refrain naïf, qui me fait encore venir les larmes aux yeux :

Je suis honnête homme.
Moi !
Je suis honnête homme !

» Expansion touchante d'une conscience irréprochable, unique protestation de cette âme angélique, seul plaisir que, dans sa solitude, il se permette, en face de l'iniquité dont il est frappé, mais dont il s'est rendu complice. Aussi, ne blâme-t-il pas la sévérité du jugement des hommes à son égard ; on doit le croire coupable ; il a lui-même avoué le crime dont on l'accusait ; voilà pourquoi il ne se révolte pas contre les mépris qu'il endure, il en a souffert, il en souffre, et c'est tout !

« Ô mon Wolfrang, que de millions, que de millions donnerait le banquier millionnaire, cause unique des affreux malheurs de la famille du repris de justice, pour jouir de la sérénité d'âme de sa victime !

— Sylvia, ange aimé, cœur adorable ! si tu savais ma joie profonde en te voyant ainsi renaître, revivre, rayonner de tout l'éclat de la beauté morale sous la divine influence de l'ÉTERNELLE VÉRITÉ, toi naguère assombrie, blessée, presque mourante, en proie à de funestes illusions, voyant dans le mirage trompeur des apparences, le bonheur et l'impunité des méchants en ce monde.

» Pauvre chère sensitive, comme tu te repliais sur toi-même, frissonnante de dégoût, crispée d'horreur, à la pensée de cet autre scélérat qui tuait et brûlait son enfant ; et, cependant, les mères le bénissaient avec des larmes de reconnaissance ; l'opinion publique des deux mondes exaltait ce hideux infanticide à l'égal d'un nouveau saint Vincent de Paul. Et tu as entendu tout à l'heure ce monstre, tu l'as entendu, ma Sylvia. Est-elle assez vengeresse, la fatalité qui s'appesantit sur lui ?

» Vois, cet homme taré, véreux, méprisé, misérable, veut s'enrichir par un tour d'escroc ; il fonde son œuvre dans l'espoir de voler les donataires et de disparaître ; mais cette œuvre, vraiment charitable, germé dans la pourriture de cet esprit comme une fleur dans le fumier, possède en soi un germe si excellent, qu'elle fortifie et dépasse bientôt les espérances, les précisions de cet escroc : elle lui mérite l'estime

publique ; il y prend goût, et, jusqu'alors exposé à tous les dédains, il se complaît dans les témoignages de flatteuse sympathie dont il est comblé par les honnêtes gens ; il prend alors son œuvre au sérieux, elle lui rapportera honneur et profit.

» Mais alors, et fatalement, le souvenir de son crime, grandissant à mesure que sa fortune s'élève, obsède, objurgue ce misérable, et, ainsi que M. de Francheville, il songe en frémissant que, plus est haute la considération dont il jouit, plus terrible sera la chute, si son crime est découvert. Mais l'âme de Saint-Prosper n'est pas encore bronzée au mal, et, en outre de ses appréhensions continuelles, il éprouve un remords de son infanticide.

» Cet homme, d'abord en proie à la détresse et aux préoccupations de son œuvre, a ensuite songé à un rapprochement effroyable qui doit être l'enfer de son âme !

— Ah ! j'en frémis, Wolfrang ; elles retentissent encore à mon oreille les dernières paroles de ce meurtrier de son enfant :

» — Mon crime serait-il à jamais enseveli dans l'ombre, hélas ! hélas ! comment échapper à cette torture de chaque jour : prononcer ou entendre incessamment prononcer ces mots vengeurs de mon infanticide : ENFANT, MORT D'UN ENFANT.

» Ô Wolfrang, pour cet homme qui connaît le remords, quel supplice épouvantable ! Mais laissons ce damné dans son enfer.

» Quel touchant contraste nous a offert la placidité de l'âme d'Antonine au milieu de ses chagrins ! Noble et vaillante créature ! elle me l'avait dit : « Je prendrai le deuil d'Albert, je le porterai jusqu'à mon dernier jour, et je mourrai fille ! » Elle tiendra sa promesse. Quelle ferme résignation soutenue par la conscience du devoir accompli !… Ah ! Wolfrang, je le sens, cette conscience d'avoir fait au respect de la mémoire de sa mère et à la foi du serment le plus grand sacrifice qu'elle pût s'imposer, donne aux chagrins d'Antonine une sorte de charme triste et fier.

» Au lieu de ployer le front sous la douleur, elle le redresse avec un juste orgueil. Ne se disait-elle pas tout à l'heure :

» — Courage ! ton pieux sacrifice est consommé ; jouis du moins de ses fruits amers, mais salubres, fortifiants. Ton âme abattue se relèvera ferme, apaisée ; et, si tu comptes les maux que t'a coûtés l'accomplissement de ton devoir, ce sera pour mesurer avec une austère satisfaction de toi-même la grandeur de ton dévouement filial.

» Oh ! merci, merci encore, mon Wolfrang ! je suis, grâce à toi, maintenant sans alarmes sur l'avenir d'Antonine. Elle aussi trouvera son paradis dans mon âme, non pas un paradis terrestre semé de

riantes félicités, parfumé de fleurs écloses au rayonnement d'un amour partagé, mais un paradis céleste, solitude sereine, où Antonine, calme, recueillie, à jamais détachée des liens de ce monde, au-dessus duquel elle s'est élevée par son renoncement, aura pour consolation, pour récompense, le sentiment de sa vertu.

— Ô ma Sylvia, tu es guérie, à jamais guérie de tes doutes mortels, nés de trompeuses apparences. Ton regard, ferme et éclairé par l'ÉTERNELLE VÉRITÉ, plonge maintenant au fond des âmes, où il pénètre les réalités. Mais vois donc combien le hasard nous a servis dans cette épreuve : rencontrer ici trois types sublimes du dévouement au devoir : M. Lambert, le dévouement aux devoirs sacrés de l'époux, qui doit, jusqu'à la fin, protection à sa femme ; Antonine, type du dévouement filial, et M. Dubousquet, type du dévouement fraternel !

— Oui, et, par un contraste étrange, le hasard oppose à ce type du dévouement fraternel un effrayant fratricide.

» Ah ! je l'avoue, Wolfrang, si la noire astuce de M. de Francheville pâlit auprès de la scélératesse de M. de Saint-Prosper, la scélératesse de celui-ci pâlit auprès de celle du duc della Sorga ; et cette misérable fille, malgré son effronterie, sa corruption, sa convoitise, sa méchanceté, m'inspire moins d'horreur que la duchesse della Sorga, poussant l'audace de son infernale hypocrisie jusqu'à demander la mort des femmes adultères, tandis que cette grande impudique…

» Je n'achève pas : mon cœur se soulève de dégoût et de mépris. Mais quel châtiment, Dieu juste ! Elle t'aime, mon Wolfrang, elle t'aime ! Ah ! celle-là aussi, malgré les respects dont elle est et sera toujours environnée, a trouvé l'enfer en son âme !

— Ce honteux amour sera pour elle un tourment passager ; mais sais-tu, ma Sylvia, quel sera le supplice éternel de cette femme, de cette mère ? Rappelle-toi ces paroles effrayantes :

» — Sans cesse je serai poursuivie par cette pensée : Je suis l'objet de l'aversion de mon fils ! Les semblants d'affection et de déférence qu'il me témoignera, non par pitié, mais afin de ne pas troubler le repos de son père, en lui révélant son déshonneur, seront, à mes yeux, autant de coups mortels ; ils me rappelleront ces temps à jamais perdus où je me reposais de ma dissimulation, de ma perversité, en m'abandonnant à mon amour pour mon fils, le seul sentiment chaste et vrai que, de ma vie, j'aie éprouvé peut-être ! C'était comme une source fraîche et limpide où je purifiais mes lèvres brûlantes, souillées de baisers adultères. – J'éprouvais alors un calme délicieux. – C'était le côté irréprochable de mon existence… J'aimais aussi passionnément mon enfant que j'étais passionnément aimée de lui… – Ah ! malheur à moi ! l'âge me menace, et bientôt, sans consolation dans le présent,

épouvantée de l'avenir, mes cheveux blanchiront sous les mépris de mon fils !

» Dis, ma Sylvia, est-elle assez châtiée en ce monde-ci, cette femme ? est-elle assez châtiée ? Dis !

» Et le duc, ce traître, cet infâme ! aujourd'hui encore, ses nobles compagnons d'exil ont été dupes de son exécrable perfidie. Sa trahison ne sera peut-être jamais soupçonnée ; mais tu les as entendues, ces terribles paroles arrachées à cet homme par le remords :

» — Non, il n'est pas donné à l'homme de souffrir ce que j'ai souffert lorsque Felippe, ce monstre – et de quel droit est-ce que je l'appelle monstre ? – m'a raconté, avec un calme épouvantable, comment quelques paroles de moi sur le hasard de la naissance qui enrichissait le fils aîné au détriment du second, avaient fait germer en son âme l'envie que lui inspirait Ottavio ; comment cette envie, en se développant était devenue de la haine, et comment, enfin, cette haine l'avait poussé au fratricide. Et pourtant, depuis son enfance, Felippe avait tendrement aimé Ottavio. Mon exemple, mon exemple seul, a donc dénaturé, perverti mon malheureux enfant, si bon et si affectueux !… J'ai commis un fratricide ! il renaît et se dresse devant moi, incarné dans mon fils !

» Et ce fils, ce criminel engendré par le crime paternel, ce malheureux était né sans jalousie et sans envie.

» N'a-t-il pas dit tout à l'heure, et ces paroles m'ont ému :

» — Pourquoi mon père, en enviant son frère, m'a-t-il appris par son exemple à envier, à haïr Ottavio jusqu'à la mort ! Car, autrefois, je l'aimais, moi. Je n'étais pas né méchant et jaloux ; j'étais meilleur qu'un autre, puisque, laid et bossu, je me réjouissais, je me glorifiais dans la beauté de mon frère. J'étais heureux alors, mais depuis…

— Ah ! Wolfrang, ainsi que toi, ces paroles m'ont émue. Ce malheureux me faisait alors pitié. Hélas ! il est né bon ; l'exemple paternel l'a perdu, a fait de lui un monstre. Quel endurcissement, grand Dieu ! si jeune encore, nul repentir de sa tentative fratricide.

— Non, pas un remords. Son seul regret est de n'avoir pas accompli son forfait. Ah ! je te l'ai dit, Sylvia : seul, le crime heureux éprouve des remords ; l'infortune l'endurcit.

» Le châtiment de Felippe est l'insuccès de son fratricide et la rage de voir sa haine contre son père réduite à l'impuissance de nuire ; punition terrible, la seule qui puisse atteindre le criminel endurci.

» Et maintenant, ma Sylvia, – ajoute Wolfrang d'un ton à la fois grave et passionné, – l'autorité des faits dont nous sommes témoins depuis trois jours, sans sortir de cette maison, a confirmé mes paroles ;

elles ne sont que l'écho de l'ÉTERNELLE VÉRITÉ ! Elles t'ont prouvé le néant de tes illusions funestes.

» Ah ! crois-moi, elle est salubre, elle est sainte, cette ferme croyance au *châtiment du mal et à la rémunération du bien en* CE MONDE-CI, quoique, aux yeux du vulgaire, les méchants apparaissent autant impunis, prospères, triomphants, que les bons, les justes, les dévoués apparaissent méconnus, malheureux et opprimés.

» Cette croyance, un jour répandue, serait un enseignement salutaire ou un frein redoutable pour ceux-là qui envient les jouissances à tout prix, les corrompus, les coquins, les scélérats, parce que, grâce à la fatalité des circonstances, ils échappent si souvent à la vindicte des lois ou à l'opprobre dont ils devraient être flétris. Ces misérables ont peu de souci des autres mondes et narguent les peines éternelles. Ils croient à la prison, au bagne et à l'échafaud, symbolique trinité de leur foi ; et, ces châtiments une fois évités, ils comptent profiter des fruits de leurs méfaits en pleine sécurité.

» Il n'en va point ainsi. Non ! non ! il est bon qu'on le sache, il faut qu'on le sache ; l'heure des succès du perverti, du fripon, du scélérat impuni et heureux est aussi l'heure de ses remords, de ses terreurs incessantes ou des conséquences logiques, infaillibles, de leurs vices, de leurs forfaits ; alors commence pour eux une torture incessante : ils ont L'ENFER DANS L'ÂME.

» Mais qui la connaît, cette torture ? qui la connaît ? Personne ! le masque de ces DAMNÉS DE CE MONDE est impénétrable ; ils ont toujours le sourire aux lèvres, l'assurance dans le regard, le front superbe. Avouer ce qu'ils souffrent serait avouer la cause de leurs secrets supplices. Aussi plus poignante est leur douleur, plus épanouis, plus radieux sont leurs traits.

» Et le vulgaire, pressentant ou certain qu'ils sont d'adroits coquins, de fortunés scélérats, le vulgaire, témoin de leur impunité, témoin de leur impudence et de leur audace, se dit alors : « Voilà de bien heureux coquins ! voilà de bien heureux scélérats ! »

» Et les gens dont le sens moral est émoussé, vacillant ou perdu, de se dire, tentés par cet apparent triomphe :

» — Probité, honneur, dévouement, foi du serment, vertu, sacrifice, mots creux et sonores. – Échapper à la corde et jouir, telle est la philosophie pratique de ce bas-monde ; quant à l'autre, qui sait ? Or, renoncer au connu pour l'inconnu serait folie ! Donc, échappons à la corde et jouissons !

— Ô mon bien-aimé Wolfrang ! combien tes paroles sont sages et profondes ! Oui, ce qui entraîne au mal tant de gens faibles ou à demi pervertis, c'est qu'ils croient à l'impunité du mal et à la sécurité de ses

impures jouissances ! c'est qu'ils ignorent ses châtiments secrets ; c'est surtout, et bien plus encore, que le vulgaire croit à l'apparente infortune des justes méconnus ou opprimés, c'est que le vulgaire ignore les trésors de rémunération qu'ils trouvent dans la pratique du bien.

» Ah ! tu l'as dit, Wolfrang, tu l'as dit : Le masque des méchants est impénétrable ; toujours ils ont le sourire aux lèvres. Avouer leurs tortures secrètes serait avouer la cause de leur supplice mérité.

» Hélas ! le masque des justes opprimés, méconnus, est non moins impénétrable aux yeux du vulgaire que celui du méchant. La modestie ou l'adorable pudeur de la vertu retient sur les lèvres des ÉLUS DE CE MONDE l'aveu de l'ineffable et secrète rémunération dont ils jouissent.

» Cette rémunération, qui la connaît ? Personne, personne ! Avouer qu'ils trouvent le PARADIS DANS LEUR ÂME serait l'aveu de la cause souvent sublime de leur félicité céleste, ils n'ont pas cet orgueil : la conscience du devoir accompli leur suffit, et ils passent en ce monde, graves, résignés, silencieux, pauvres et timides.

» Alors le vulgaire, abusé, comparant l'apparente infortune de ces hommes de foi, de dévouement et de sacrifices à l'apparent bonheur des fripons, des parjures, des traîtres, des scélérats resplendissants d'audace, d'éclat et de richesse ; le vulgaire les envie et se rit des justes.

» Ah ! si l'on savait pourtant, si l'on savait les ravissements de l'homme de bien, lorsque, seul, recueilli en soi-même, sondant jusqu'aux dernières profondeurs de son âme, il se dit : J'ai beaucoup souffert, je dois encore beaucoup souffrir ; mais je suis resté fidèle à ma foi, je me suis sacrifié au devoir, je me sacrifierai jusqu'à la fin ; ma conduite est probe et vaillante ; elle mériterait, je le sens, l'estime, le respect ou l'admiration de tous. »

» Ah ! ceux-là, selon tes paroles, mon Wolfrang, ceux-là sont les ÉLUS DE CE MONDE ; ils trouveront le PARADIS DANS LEUR CŒUR.

» Et moi aussi, maintenant, j'éprouve, grâce à toi, une félicité céleste ; tu m'as à jamais délivrée de ces sentiments si douloureux dont j'étais navrée en croyant au bonheur du vice ou du crime impunis, et à l'infortune de la vertu méconnue. La forte et sainte croyance que je te dois rendra plus doux et surtout plus fécond pour le bien notre passage à travers ce monde-ci.

» Et cette foi qui m'arrache à de funestes et stériles désespérances, combien je suis ravi de la tenir de toi, mon noble et beau Wolfrang, si grand par l'intelligence, si grand par le cœur ! Ô mon amant, mon ami, mon frère, mon maître, mon sauveur, mon bon génie, – car tu es tout cela pour moi, – ces sentiments si divers que tu m'inspires se fondent en un seul, L'AMOUR !

POST-SCRIPTUM

Ainsi finit l'histoire.

— Et Wolfrang ? et Sylvia ? – dira peut-être notre lecteur ; – qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? où vont-ils ?

— Qui sont-ils ?

— Oui.

Un soir de cet hiver, la bise du nord, chargée de neige, soufflait dans la montagne qui surplombe ma demeure ; j'étais au coin de mon foyer solitaire ; soudain Wolfrang et Sylvia ont apparu à mon esprit, brillants de tous les dons du cœur, de l'intelligence, de la grâce, de la beauté, de la richesse, du génie et de l'amour.

Mais, hélas ! dans mon impuissance de reproduire ces idéalités adorables, à peine ai-je tracé, dans mon infinité, leur ébauche grossière, presque méconnaissable.

Et cependant, quel ravissement j'éprouvais dans l'intimité charmante de ces deux personnages !

Ils ont pendant longtemps – bénis soient-ils ! – été les compagnons assidus de ma solitude et de mon exil. Chère Sylvia ! cher Wolfrang ! que de douces heures je vous ai dues ! Combien je me plaisais avec vous ! Quels regrets j'éprouve à vous quitter à cette heure !

— Et où vont-ils ?

— Ils remontent dans le pays des rêves, ils s'envolent vers les régions de l'idéal.

— Mais leur naissance, leur nom, leur signalement, leur patrie, leur état civil, leur condition sociale, leurs antécédents ?

— Que sais-je ! Ils sont venus à moi sans passe-port, sans le moindre papier qui pût constater leur identité. Inconnus ils sont venus, inconnus ils s'en retournent.

— Mais c'est absurde : un livre ne se termine pas ainsi.

— Peut-être ce livre est-il achevé, peut-être ne l'est-il point. Il est possible qu'un jour je voie de nouveau m'apparaître Wolfrang et Sylvia, en compagnie des ÉLUS DE CE MONDE ou plutôt de cette histoire : le libraire Lambert, Dubousquet, Antonine Jourdan, madame Borel, Alexis, le marquis Ottavio, Tranquillin ; – tandis que les DAMNÉS DE CE MONDE : Francheville, Saint-Prosper, le banquier Borel, Luxeuil,

Cri-Cri, le duc et la duchesse della Sorga, Felippe, sachant le secret de leurs vices, de leurs turpitudes, de leurs friponneries, de leurs trahisons, de leurs crimes, au pouvoir de Sylvia et de Wolfrang, se seront peut-être ligués contre ceux-ci. Alors une lutte acharnée, inexorable, s'engagerait entre les élus et les damnés, etc., etc. Et la victoire, apparente ou réelle, resterait… Mais n'anticipons pas.

En attendant ces futurs contingents, ami lecteur, – si toutefois tu m'es ami, – je te remercie de l'attention que tu as bien voulu prêter à cette esquisse très-imparfaite d'une philosophie dont le seul mérite est d'être consolante et vraie. Oui, vraie ; souviens-toi ; car, qui que tu sois, ami lecteur, tu n'es pas sans avoir en ta vie, dans une certaine mesure, fait le MAL et le BIEN. Interroge sincèrement ta conscience.

Dis ! n'as-tu pas trouvé EN TOI-MÊME LA PUNITION DU MAL, LA RÉCOMPENSE DU BIEN ?

D'où je conclus qu'en dehors *des peines ou des récompenses éternelles*, – dont j'ignore absolument, je le confesse en toute humilité, – il existe en ce monde-ci des ÉLUS et des DAMNÉS qui TROUVENT EN LEUR ÂME L'ENFER OU LE PARADIS.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro.

1 Cheval de promenade.

2 Plusieurs juments de course ont reçu de ces noms bizarres, entre autres : *Mademoiselle Digorry*, jument de *steeple chase*, appartenant, nous le croyons, à M. Aumont.

3 Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que le récit se passe sous le règne de Louis-Philippe, et ajouter, pour la vraisemblance de cette scène, que les scandales du procès *Teste* étaient encore récents à cette époque.

4 Ce récit se passe vers le milieu du règne de Louis-Philippe. L'extension du réseau des chemins de fer a changé les conditions de l'alimentation de Paris. Mais à cette époque, le fait cité n'était malheureusement que trop réel. (Voir l'excellent livre de *Parent-Duchâtelet*.)

5 Nous serions mal compris si l'on nous attribuait la pensée de ridiculiser les personnes qui s'occupent sérieusement de coursés de chevaux : elles exercent une puissante influence sur l'amélioration des races, en cela que les chevaux vainqueurs réunissent toutes les qualités essentielles du *type reproducteur*. – Nous nous félicitons d'avoir été dans notre jeunesse l'un des fondateurs de la Société des Courses, devenue plus tard le *Jockey Club*, dont nous avons eu l'honneur d'être, et où nous avons connu des amis dont nous conserverons toujours le meilleur et le plus agréable souvenir. *(Note de l'auteur)*

6 Avons-nous besoin de faire remarquer, une fois pour toutes, à nos lecteurs, que ce n'est point nous qui parlons, mais *nos personnages*, et que ce qui leur semble sublime, touchant ou spirituel, ne l'est probablement point du tout.